

Anatèm - tome 2

STEPHENSON Neal

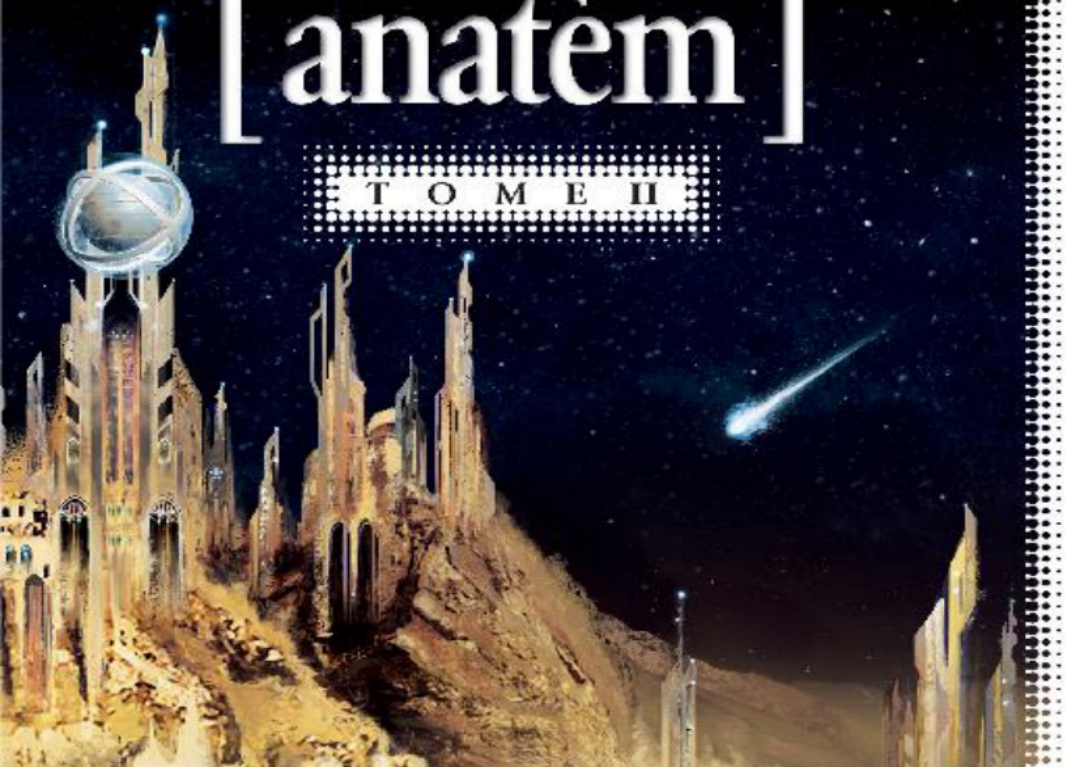
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NEAL STEPHENSON

[anathème]

T O M E II



**N°1 DES VENTES
DU NEW YORK TIMES**

ALBIN MICHEL



IMAGINAIRE

NEAL STEPHENSON

ANATÈM

2

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Collin*

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2018
pour la traduction française

Édition originale :

ANATHEM

publié chez HarperCollins Publishers, New York

© Neal Stephenson, 2008

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-226-43240-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

HUITIÈME PARTIE

ORITHÉNA



Le voyage vers le sud fut rapide. Nous le couvrîmes en quatre jours et trois nuits. Nous n'avions presque plus d'argent, alors nous campions. Yul préparait les petits déjeuners et les dîners. Nous préservions nos fonds pour le carburant et les déjeuners, glissant à travers les chaînes de restauration rapide et les stations-service comme des fantômes.

Durant presque toute la première journée, le panorama demeura dominé par d'immenses étendues d'arbres-à-carburant. Seules les agglomérations qui entouraient les usines de traitement, broyant et cuisant les arbres pour en extraire le combustible liquide, maculaient ce paysage de forêts. Puis nous traversâmes durant deux jours le territoire le plus densément peuplé que j'eusse jamais vu et strictement à l'image du continent dont nous étions partis : les mêmes panneaux et les mêmes boutiques, partout. Les villes étaient si proches que leurs faubourgs s'entremêlaient, et nous n'y vîmes jamais la moindre terre cultivée ou sauvage. Nous déroulions le réseau autoroutier cahin-caha, d'un embouteillage à l'autre. J'aperçus de nombreuses concentes. Elles étaient toujours éloignées, parce que généralement construites au sommet de collines, ou dans d'anciens centres-villes que les grandes autoroutes tendaient à contourner. L'une d'elles, par coïncidence, se trouva être Saunt-Rambalf. Elle était érigée sur une élévation de roche ignée large de plusieurs lieues.

Je repensais à mon lacis. Lorsque je m'y étais revu, suite au commentaire d'Alwash, j'avais trouvé cela drôle. Mais depuis les événements de Mahsht, j'étais précisément dans cette position. Non pas celle du binage et de l'arrachage des mauvaises herbes, mais de ce qui en résultait : une jeune pousse fragile, à la survie encore incertaine, debout et vivante, sans plus rien autour qui pourrait faire obstacle à sa croissance, ni la protéger d'un coup de vent le lendemain.

Tard le troisième jour, le paysage commença à s'aérer et à exhaler quelque chose de plus ancien que le pneu ou le carburant. Nous campâmes sous des arbres, et remisâmes nos vêtements chauds. Au petit déjeuner le lendemain, nous eûmes droit à des denrées que Cord et Yul avaient achetées à des fermiers. Nous nous enfonçâmes dans des

étendues habitées et cultivées depuis l'époque de l'empire bazien. La population avait évidemment crû et décréu selon les époques, à d'innombrables reprises. Ces derniers temps, elle avait surtout décréu. Les fauxbourgs puis les villes s'étaient recroquevillés, pour ne plus laisser que ce que je considérais comme les bastions inamovibles de la civilisation : villas opulentes, maths, monastères, arches, grands restaurants, suvines, hôtels de luxe, centres de villégiature, hôpitaux, installations gouvernementales. Il ne restait plus grand-chose entre ces bastions, hormis la campagne et une agriculture étonnamment primitive. Des touffes de commerces faméliques et criards perduraient aux grandes intersections, pour permettre aux voyageurs de notre genre de poursuivre leur chemin, mais la quasi-totalité des autres bâtiments étaient faits de pierre ou de pisé, avec des toits d'ardoises ou de tuiles. Le paysage se fit plus aride et dépeuplé à mesure que nous progressions. Les routes se subdivisaient et devenaient imperceptiblement plus étroites, plus cahoteuses, plus tortueuses, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une seule voie à perte de vue, sur laquelle nous n'eûmes de cesse de nous arrêter pour regarder passer des troupeaux de bêtes si âpres et efflanquées qu'on eût dit de la viande séchée sur pied.

Au soir du quatrième jour, nous franchîmes le sommet d'une colline et aperçûmes au loin une montagne nue. Les montagnes, pour moi, naissaient avec un pelage vert et une couronne de brume. Mais celle-là donnait l'impression qu'on y avait répandu un acide qui avait éliminé toute forme de vie. Elle avait la même structure de cimes et de cols que les montagnes que je connaissais, mais était aussi chauve que le crâne d'un avôt de la Combe chantante. La lueur rose orangé du soleil couchant la faisait briller comme de la chair à la lumière d'une chandelle. Je fus si surpris par son aspect que j'observai longtemps avant de réaliser qu'il n'y avait rien derrière. Quelques montagnes du même genre se dressaient bien au loin, mais elles s'élevaient depuis une étendue géométrique plane et vide d'un gris sombre : un océan.

Cette nuit-là, nous campâmes sur une plage de la Mère des mers. Le lendemain matin, nos véhicules empruntèrent la rampe du transbordeur qui nous emmena sur l'île d'Ecba.

Facultés sémantiques : Factions du monde mathique, des années ayant suivi la Reconstitution, et se prévalant

généralement de la filiation d'Halikaarn. Ainsi nommées parce que ses membres pensaient que les symboles pouvaient avoir un contenu sémantique. Ce concept remonte à Protas et à Hylaéa avant lui. Cf. aussi **Facultés syntactiques**.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

La lumière croissait doucement à travers la toile de tente, l'onde poursuivait son bercement et, tel un bout de bois charrié par les vagues, je balançais sans cesse entre éveil et sommeil, choyant paresseusement un rêve indistinct et sans grand intérêt sur les géomètres. Quelque chose dans mon esprit s'était fixé sur le bras télémanipulateur de la sonde que les cousins avaient envoyée pour transférer le férulaire céleste, et cette obsession avait amplement puisé dans ses ténébreuses ressources pour affiner et embellir mes souvenirs, composant un amalgame de ce que j'avais vu et de ce que j'avais imaginé, d'art et de théorique, qui incorporait toutes sortes d'idées bizarres et de craintes et d'espoirs. Repoussant mon réveil autant que je le pouvais, sous peine de faire disparaître le rêve, je restais étendu là à demi conscient, à attendre qu'il se passât quelque chose, que le rêve allât plus avant, me révélât quelque chose ; mais cela ne fit qu'ajouter à mon agitation, parce que rien ne venait, sinon mes propres pensées : une exploration toujours plus poussée des pièces, articulations, roulements et vérins de ces bras qui, dans mon imagination, étaient devenus aussi complexes que mes propres membres, et revêtaient les mêmes courbes organiques que les composants de notre horloge que Cord usinait pour Sammanne. La seule nouveauté réelle de ce rêve fut qu'à sa toute fin, mon attention se porta non plus sur le bras, mais sur les systèmes d'imagerie que je me figurais devoir logiquement équiper le corps de ces sondes. Mais ces lentilles, à supposer qu'elles fussent effectivement présentes, eussent été nichées derrière les rangées de projecteurs ; et lorsque j'essayais de les fixer pour croiser le regard des géomètres, je ne voyais que leurs déferlements de lumière entrecoupés de pans d'une obscurité totale.

La frustration réussit à me réveiller, quand la lumière, l'odeur de nourriture et les conversations des autres n'y étaient pas parvenues. Ma progression onirique interrompte, il ne me restait plus qu'à me

lever pour me consacrer à quelque tâche.

Ecba était magnifique, dans le style aride. Il nous avait fallu une journée rien que pour nous protéger du soleil et de la chaleur. Nous avions trouvé une crique orientée à l'est, au nord d'un promontoire rocheux abrupt qui nous gratifiait de son ombre durant la plus grande partie de la journée, et Yul nous avait montré comment enfoncer profondément des pieux dans le sable afin de tendre des bâches pour nous protéger du soleil de fin d'après-midi. Il ne tapait plus directement sur nous qu'aux premières heures de la matinée, avant que le plus gros de la chaleur ne se fût accumulé. Une île plus petite à quatre cents toises au large brisait et divisait les houles, si bien que les vagues qui atteignaient notre plage étaient courtes, quoique traîtresses. Trop peu profonde et trop rocailleuse pour être d'une quelconque utilité, sinon aux plus petits des bateaux, cette crique n'avait jamais été, pour autant que nous pussions le voir, aménagée ou exploitée. Nous ne cessions de nous attendre à ce que quelqu'un, bardé d'insignes, se présentât pour nous chasser, mais cela n'arriva pas. L'endroit ne semblait être ni une propriété privée ni un parc protégé. Il se contentait de se trouver là. La seule partie véritablement peuplée de l'île (si l'on exceptait la math Orithéna) était le terminal du transbordeur et les bâtiments à proximité, à deux lieues d'ici à vol d'oiseau, six par la route qui longeait la côte. Là, une usine de dessalement fonctionnant à l'énergie solaire produisait et vendait de l'eau douce. À notre arrivée, Yul y avait rempli deux citernes souples qui sentaient le moisi et provenaient des surplus militaires. Avec les vivres que nous avions achetés aux fermiers sur le continent, nous n'avions plus besoin de nous réapprovisionner avant une bonne semaine.

Par une décision aussi tacite qu'unanime, nous avions consacré au repos le lendemain de l'installation du camp et des bâches. De vieux livres usés avaient émergé du fond des sacs. Il y avait toujours quelqu'un qui ronflait, quelqu'un qui nageait. J'avais emprunté une pince à épiler à Cord pour ôter mes points de suture, puis étais allé m'asseoir dans l'eau jusqu'à ce que le bain anesthésiât toutes mes blessures. J'aurais encore beaucoup à dire sur mes soins, mais je m'abstiendrai. Observer mon corps puiser dans ses capacités de régénération était en soi fascinant, et justifiait probablement une corrélation avec mes rêves étranges sur les bras métalliques et les

organes cristallins de la sonde extrasylvestre. Il était tentant de s'interroger et de philosopher sur les relations entre le corps et l'esprit. Mais le lorite en moi me disait que ce serait une perte de temps. Qu'il serait bien plus efficace de trouver une bibliothèque et de lire ce que de plus grands penseurs que moi avaient écrit sur le sujet.

Plus tard dans la journée, Yul avait brisé la quiétude de l'endroit en démarrant le moteur de son vachéché, et plusieurs d'entre nous étaient partis flâner deux heures, faire le tour de l'île. L'emplacement du volcan n'était évidemment pas secret : il n'y avait pas un endroit d'où l'on ne le vît pas. Ses pentes abruptes en faisaient un volcan dangereux, comme me l'avait enseigné fraa Haligastrème. Certains volcans produisent une lave fluide, qui s'étale rapidement ; ils sont lenticulaires et bénins, tant que l'on peut marcher plus vite que la lave. D'autres, coniques et étroits, produisent une lave visqueuse qui gonfle lentement ; ils sont dangereux parce que la pression qui s'y accumule ne peut s'évacuer que par le biais d'une explosion.

Ecba était le dernier arrêt sur une route maritime orientée dans l'ensemble sud-sud-est depuis le continent, donc nous l'avions abordée par le nord. Le terminal et la ville étaient construits autour du seul port survivant, une anfractuosité située au nord-ouest de la côte de cette île généralement ronde, hors cette morsure. Notre campement se trouvait au nord-est, dans l'une des nombreuses criques que séparaient des doigts de lave durcis descendus de la caldeira bien des siècles avant que l'île ne fût peuplée. Donc tout ce que nous en avons vu, durant ces premiers jours, appartenait à la face nord du volcan, qui paraissait uniforme et même gracieuse, même si la voix d'Haligastrème me murmurait à l'oreille que c'était un sommet redoutable. La balade de la veille nous avait entraînés dans le sens du cadran autour de l'île, jusqu'à la côte est, et après quelques lieues, nous avions soudain découvert sa pente sud, qui avait explosé et s'était effondrée en – 2621, ensevelissant le temple Orithéna, comblant et oblitérant un port sur la côte sud-est de l'île, depuis lequel les premiers physiologues – des adeptes de Cnoüs des quatre coins de la Mère des mers – allaient et venaient autrefois sur leurs galères et leurs navires. N'importe qui eût vu au premier coup d'œil que cela résultait d'une éruption. Les cendres et matières volcaniques s'épalaient en continu du sommet jusqu'à la mer. Ecba avait été si lente à s'en remettre que la route, aujourd'hui encore, s'interrompait en atteignant

le ruban de lave, pour devenir une simple piste sur plusieurs lieues. Il n'y avait aucun panneau, aucune construction, aucun aménagement récent. En un point, néanmoins, après que nous eûmes laborieusement passé le coin sud-est et atteint un endroit d'où nous pouvions regarder droit vers la fracture béante du cône du volcan, nous avions aperçu une piste qui, perpendiculaire à la route côtière, remontait en ligne droite vers l'intérieur, avant d'amorcer une série de méandres. Ceux-ci louvoyaient sur une pente nue, à la cime soulignée par une muraille sombre. Nous n'avions pas eu besoin des images satellites de Sammanne pour réaliser qu'il s'agissait de la math qui se construisait là depuis l'an 3000.

À mi-chemin, au début des zigzags, quelques bâtisses basses s'employaient à maintenir leurs toits au-dessus de la poussière voletante. Nous y étions montés, et avions découvert des avôts qui y assuraient une sorte de point de contrôle et de vente de souvenirs. Ils portaient tous ouvertement chape et cordelière. Nous ne leur avons pas menti, mais avons agi comme si nous eussions été des touristes. Ils avaient été heureux de nous vendre des choses (du savon fait avec de la cendre volcanique), mais nous avaient fait savoir que nous ne pouvions pas emprunter la route plus avant.

Plus tard, alors que nous nous étions arrêtés en ville pour prendre des provisions, j'avais de nouveau vu des avôts en chape et cordelière qui allaient et venaient au grand jour. Ils ne semblaient pas être des hiérarques. Il s'agissait donc d'une violation de la Discipline, tout comme le fait de tenir une échoppe de souvenirs. Mais cela nous apprenait également que les relations entre avôts et extras étaient bien meilleures ici que, disons, à Mahsht. J'avais éprouvé une furieuse envie d'aller leur demander s'ils connaissaient Orolo, mais je m'étais raisonné, pensant qu'ils seraient toujours présents demain et qu'il valait mieux prendre une nuit pour y réfléchir. Et j'y avais bien consacré une nuit, mais tout ce qu'elle m'avait apporté, c'était ce rêve interminable et frustrant sur les bras télémanipulateurs.

D'avoir si mal dormi, je ne dis rien de tout le petit déjeuner, jusqu'au moment où je lançai : « Et si l'on supposait qu'il n'y avait pas, biologiquement, de géomètres – de créatures avec un corps comme le nôtre, assises aux commandes de ces machines ? Qu'ils étaient morts il y a bien longtemps, en laissant derrière eux des vaisseaux et des sondes asservis à des programmes automatisés ? »

Il y eut un grand blanc, tous s'interrompirent, à l'exception de Sammanne qui parut ravi par cette idée. « Ce serait encore mieux pour nous », dit-il, ce qui me médusa jusqu'à ce que j'eusse réalisé que par « nous », il entendait les tics.

J'en restai songeur. « Vous voulez dire que vous en seriez d'autant plus utiles au pouvoir séculier. »

Son visage se figea un temps, et je sus que je l'avais offensé. « Peut-être que leur être utiles n'est pas la seule chose qui nous intéresse, suggéra-t-il. Peut-être que les tics peuvent avoir d'autres aspirations.

– Désolé.

– Imaginez le problème fascinant que ce serait d'essayer d'interagir avec un tel système ! s'exclama-t-il (je m'en sortais bien : il était tellement passionné par cette idée qu'il n'allait pas s'arrêter à ma bévée). À son plus bas niveau, ce serait un apsynte totalement déterministe. Mais il ne s'exprimerait que dans certaines actions spécifiques : les mouvements du vaisseau, les transferts d'informations, etc. Bref, les observables.

– Nous dirions les données, mais poursuivez.

– Comprendre le fonctionnement du programme syntactique serait une forme de tentative de décodage. Il faudrait que nous, les tics, ayons notre propre convoxe.

– Vous pourriez résoudre le problème de l'intentionnalité une fois pour toutes », proposai-je à demi sérieusement.

Ses yeux, jusqu'alors perdus dans un examen extasié du ciel, s'abaissèrent et me dévisagèrent. « Vous avez étudié le problème de l'intentionnalité ?

– Probablement beaucoup moins que vous, répondis-je dans un haussement d'épaules. Nous l'abordons dans l'étude historique des premières années du Schisme.

– Entre les adeptes de saunt Proc et les disciples de saunt Halikaarn.

– Oui, encore qu'il soit quelque peu injuste de considérer les uns comme des adeptes et les autres comme des disciples, si vous voyez ce que je veux dire. Quoi qu'il en soit, c'est bien ce que nous appelons le Schisme.

– Les Prociens étaient plus ouverts au point de vue syntactique... J'aurais peut-être dû dire les Faaniens... »

Sammanne paraissait un peu secoué, alors je recentrai la conversation : « Gardons à l'esprit que nous parlons du problème de l'intentionnalité. Vous et moi pouvons penser à des choses. Les symboles dans notre esprit ont un sens. La question est : un appareil syntactique peut-il penser à des choses ou se contente-t-il de traiter des chiffres qui n'ont pas d'intentionnalité, pas de sens ?

– Pas de contenu sémantique, compléta Sammanne.

– Exactement. Donc, à la concerta Saunt-Muncoster, juste après la Reconstitution, Faan était la PPÉ de la faculté syntactique – les adeptes de Proc. Elle considérait que l'intentionnalité n'existait pas, que c'était une illusion que tout apsynte suffisamment avancé créait pour lui-même. À cette époque, Événédrick était déjà mort mais, à l'instar d'Halikaarn avant lui, il avait considéré que nos esprits pouvaient faire des choses que les apsyntes ne pouvaient pas faire, que l'intentionnalité était bien réelle...

– Que nos pensées avaient un contenu sémantique en plus des un et des zéros.

– Oui. C'est d'ailleurs lié à la notion que nos esprits sont capables de percevoir des formes idéales dans le monde théorique hylaéen.

– On ne vous gêne pas ? tonna Yul. Il y en a qui essaient de se détendre, ici !

– C'est ce que nous faisons pour nous relaxer, répliqua Sammanne.

– Oui. Si nous étions en train de travailler, nous parlerions de choses *fastidieuses* et *complexes*, ajoutai-je.

– C'est pire que d'écouter des prédicateurs », geignit Yul.

Mais Gnel refusa de mordre à l'appât. « Laisse-moi t'expliquer en des termes que tu pourras comprendre, cousin, dit-il. Si les extrasylvestres ne sont qu'un gros programme d'ordinateur, alors Sammanne peut tout éteindre d'un seul bit. Le programme ne saura même pas qu'il a été saboté.

– À condition qu'il n'ait pas d'intentionnalité, intervins-je. S'il est capable de comprendre que ses symboles ont un sens, il saura que Sammanne lui prépare un coup fourré.

– Il doit y avoir des mesures de protection absolument insensées, avec toutes ces bombes nucléaires à bord, et tout ça, dit Yul.

– S'il n'a pas d'intentionnalité, il est incroyablement vulnérable ; alors oui, effectivement, dit Sammanne.

– Tandis que, du moins si l'on en croit le mythe, un système

disposant d'une véritable intentionnalité serait beaucoup plus difficile à tromper.

– Nan, dit Yul, en regardant de nouveau son cousin. Il faut juste le tromper d'une autre façon.

– Apparemment, le féru laire céleste ne s'est pas montré si convaincant, souligna Gnel. Alors, prêcher n'est peut-être pas aussi facile que tu le crois. »

Cord s'éclaircit la gorge et plissa le front au-dessus de son bol. « Euh, ce n'est pas que tout cela ne soit pas fascinant, mais quels sont les projets pour aujourd'hui ? »

Cela entraîna un long silence.

« J'aime bien cet endroit, reprit Cord, mais tout cela commence à paraître bizarre. Ça ne vous paraît pas bizarre, à vous ?

– Tu parles à des garçons, dit Yul. Personne ne va te dire que tu as raison. »

Elle lui jeta du sable.

« J'ai fait des recherches, annonça Sammanne. Ce qui était bizarre en soi, parce que je ne comprenais pas comment je pouvais avoir un aussi bon accès au réticulum dans un endroit aussi perdu...

– Mais vous le comprenez maintenant ? demanda Gnel.

– Oui, je crois.

– Qu'avez-vous appris ?

– L'île entière constitue une parcelle unique, qui appartient à une entité unique. Ce depuis l'ère mathique classique. À l'époque, c'était une minuscule principauté. Elle a été ballottée au gré des empires et des époques. Lorsque les rois et princes passaient de mode, elle tombait dans l'escarcelle d'un propriétaire privé, ou d'un conglomérat. Lorsqu'ils revenaient à la mode, elle retrouvait un prince, un baron ou une autre autorité de ce genre. Mais, il y a neuf cents ans de cela, elle a été acquise par une fondation privée – l'équivalent d'une dotation. Et celle-ci doit avoir des liens avec le monde mathique...

– Parce que la fouille d'Orithéna – la nouvelle concente que nous avons vue hier – a été financée par cette structure-là ?

– Financée ou quelque chose dans ce goût-là, dit Sammanne.

– Une seule aperte – dix jours ! – ne suffit pas à organiser un projet d'une telle ampleur, fis-je remarquer. Cette dotation a eu besoin d'énormément de temps pour tout préparer.

– Ce n'est pas si difficile, intervint Cord. Les unétariens ont des

apertes une fois par an. Il est facile de leur parler. Certains sont promus et deviennent des dixies. Certains de ceux-là deviennent des centénariens, et ainsi de suite. S'ils ont commencé à travailler sur leur projet en 2800, le temps qu'arrive la convoxe millennale de l'an 3000, ils pouvaient avoir des partisans partout, sauf dans les maths millénariennes. »

Le scénario de Cord me mettait mal à l'aise parce qu'il semblait pernicieux, mais je ne pouvais rien opposer aux faits qu'elle avait exposés. J'imagine que ce qui me troublait le plus était que nous, les avôts, aimions à considérer que nous étions les seuls à envisager le long terme, les seuls capables de concevoir des projets sur plusieurs siècles, alors que son scénario impliquait une dotation du monde sæculier qui avait inversé les rôles.

Peut-être que Sammanne avait ressenti la même chose. « Cela pourrait tout aussi bien s'être fait dans le sens inverse, dit-il.

– Quoi ? m'exclamai-je. Vous supposez qu'une bande d'avôts aurait créé une dotation dans le monde sæculier pour s'acheter une île ? C'est grotesque ! »

Mais nous savions tous que Sammanne l'avait emporté, il suffisait d'observer sa sérénité, sa satisfaction. J'étais déconcerté et outré. En très grande partie parce que cela s'accordait tellement parfaitement avec tout ce que l'on m'avait dit, ces dernières semaines, sur le Lignage.

Tous semblaient néanmoins attendre une réponse de ma part.

« Si c'est effectivement le cas, Sammanne, alors, quelle que soit leur identité, ils savent que nous sommes ici. À partir de là, j'imagine que nous pouvons tout aussi bien opter pour l'approche directe. Nous allons là-bas, je monte jusqu'au portail, je frappe, et j'explique la raison de ma venue. »

Après quoi nous nous levâmes tous pour nous préparer, à l'exception de Gnel qui ne fit que suivre Sammanne en lui disant : « Il doit tout de même bien y avoir des informations sur le genre d'entité qui a acheté l'île, allons ! Quel genre de chose peut exister neuf cents ans, dans ce monde ?

– Beaucoup de choses, répondit Sammanne. Par exemple, cette arche à laquelle vous appartenez a perduré beaucoup plus longtemps... » Il fit volte-face et dévisagea Gnel. « C'est cela, n'est-ce pas ? Vous pensez que c'est une sorte d'institution religieuse ? »

Gnel fut quelque peu pris au dépourvu, et parut vouloir se rétracter. « Je disais juste que les sociétés commerciales ne durent pas aussi longtemps.

– Mais il y a tout un monde entre dire cela et en conclure qu’Ecba est dirigée par une arche clandestine.

– Quand je vois des avôts qui marchent sans retenue dans les rues de la ville, rétorqua Gnel, je me dis qu’il faut chercher un peu plus loin que les explications habituelles.

– Nous avons vu des avôts dans les rues de Mahsht. Peut-être que ceux-là venaient d’être mandés, ou quelque chose comme ça », intervint Yul.

Je ne crois pas que cela parût plausible à quiconque – même pas à Yul. Par contre, cela nous entraîna dans une impasse.

« Beaucoup d’avôts, dis-je, en particulier chez les Prociens et les Faaniens, pensent que croire au monde théorique hylaéen est fondamentalement une religion, de toute façon. Et j’ai des raisons de croire que les avôts d’Orithéna sont la frange ultime des tenants du MTH. Alors, que ce soit une communauté religieuse ou pas dépend en fait de la façon dont vous définissez tous ces termes. »

Je butais un peu sur les derniers mots en imaginant la manière dont Orolo me mettrait en plan s’il m’entendait arguer de telles élucubrations sphéniques. Même Sammanne se retourna pour me dévisager d’un air incrédule. Mais il ne dit rien – je pense qu’il avait compris que j’essayais de nous faire bouger.

« Écoutez, dis-je à Gnel. Les recherches de Sammanne viennent juste de commencer, et nous savons tous qu’il faut parfois plusieurs jours avant qu’il ne puisse accéder à certaines choses. Qu’ils m’ouvrent ou pas le portail d’Orithéna, vous allez avoir le temps de poser des questions et d’en apprendre plus dans les jours à venir.

– Effectivement, répondit Gnel. Mais qu’ils vous ouvrent ou pas le portail d’Orithéna dépend de ce que vous allez dire. Et cela dépend de ce que vous savez. Alors il vaut peut-être mieux attendre encore un jour ou deux.

– J’en sais plus que je ne le dis, répliquai-je, et je veux y aller aujourd’hui. »

Métékoranès : Théôs antique exceptionnellement doué en géométrie plane, disparu dans l’éruption qui détruisit Orithéna.

Selon les traditions qui conjecturent l'existence d'un Lignage premier, son fondateur (probablement à son corps défendant).

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Deux heures plus tard, les portes d'Orithéna se dressaient devant moi.

La muraille, constituée de blocs d'une pierre gris-brun au grain fin, tous de la même forme et de la même taille, était haute de vingt pieds. Comme je me tenais là, suant au soleil, à attendre que l'on répondît à mes coups répétés, j'eus largement le temps de les examiner, et de conclure qu'ils avaient été produits dans des moules par quelque procédé qui fusionnait la cendre de lave en une sorte de béton. Chacun avait le volume d'une petite brouettée environ, soit le maximum que deux avôts pussent manipuler avec des outils simples. Certains blocs étaient un peu plus bruns, d'autres un peu plus gris, mais dans l'ensemble, les murailles aux rangées extrêmement régulières, dressées à l'aide de blocs clonés, donnaient l'impression d'avoir été assemblées à partir d'un jeu de construction pour enfant. Constituées de deux battants d'acier, les portes dureraient longtemps sous ce climat. Après avoir frappé, je me reculai à bonne distance pour échapper à la chaleur accumulée qui émanait de ces plaques, chacune assez large pour laisser passer de front un couple des plus grands martels jamais commercialisés. Je me retournai et regardai vers la boutique à souvenirs, quelques centaines de pieds plus bas. Cord, adossée au côté ombragé du vachéché de Yul, me fit signe de la main. Sammanne prit un phototype avec son brelot.

Deux bastions cylindriques perforés de lucarnes grillagées encadraient le portail. Celui de gauche possédait une petite porte, également en acier.

Au bout d'un certain temps, je m'avançai et allai y frapper. Dans sa moitié supérieure se trouvait un guichet d'à peu près la taille de ma main. Peut-être dix minutes plus tard, j'entendis du mouvement de l'autre côté. Une porte claqua à l'intérieur du bastion. Un loquet joua. Le vantail du guichet s'ouvrit en craquant. La pièce de l'autre côté était sombre et, comme je l'avais supposé, merveilleusement fraîche. Mais, mes yeux étant ajustés au soleil éclatant de ce milieu de journée, je ne pus rien voir.

« Sachez que vous vous adressez à un monde qui n'est pas le vôtre et dans lequel vous ne pouvez pas entrer, sauf à faire solennellement vœu de ne plus le quitter », dit une voix de femme, qui parlait ouaïl avec l'accent de la région.

C'était ce qu'elle était censée faire. Les gardiens, dans de tels endroits, disaient cela, ou quelque chose d'approchant, depuis Cartas.

« Salutations, ma soor, répondis-je. Parlons tærran, si vous le voulez bien. Je suis fraa Érasmas, du chapitre édharien de la math décénarienne de la concente Saunt-Édhar. »

Silence. Puis le vantail se referma, et le loquet. J'attendis un temps. Finalement le vantail se rouvrit, et j'entendis la voix plus grave d'une soor plus âgée. « Je m'appelle Dymma, dit-elle.

– Salutations, soor Dymma. Fraa Érasmas, pour vous servir.

– Que je sois votre soor ou vous mon fraa n'est pas pour moi une certitude, quand je vous vois ainsi vêtu.

– J'ai fait un long voyage, répondis-je. Ma chape, ma cordelière et ma sphère m'ont été volées durant ma pérégrination à travers le sæculum.

– Aucune convoxe n'a été requise ici, et nous n'attendons pas de pérégrins.

– Il semble inhospitalier, rétorquai-je, qu'Orithéna, d'où les premiers pérégrins sont partis, n'ouvre pas ses portes au retour d'un pérégrin qui y revient.

– Nos obligations vont à la Discipline, pas à une tradition d'hospitalité. Il y a des hôtels en ville, l'hospitalité est leur métier. »

Le petit vantail crissa, comme si elle s'apprêtait à le refermer.

« Quelle partie de la Discipline autorise un avôt à vendre du savon extra-muros ? demandai-je. Où énonce-t-elle que des fraas en chape peuvent se promener là-bas, en ville ?

– Vos paroles contredisent vos prétentions, parce qu'un avôt saurait qu'il est des variations dans la Discipline, d'une math à une autre.

– Beaucoup d'avôts ne le savent pas puisqu'ils ne quittent jamais leur math, tentai-je.

– Précisément », répliqua Dymma.

Je l'imaginai dans les ténèbres, souriant de la façon dont elle avait tourné cela à son avantage – puisque j'étais dehors, où aucun avôt n'était censé se trouver.

« Je reconnais que vos coutumes peuvent différer de celles du reste du monde mathique...

– Pas au point que nous laissions entrer quelqu'un qui n'a pas prononcé le vœu, m'interrompit-elle.

– Orolo a-t-il donc prononcé le vœu ? »

Quelques secondes de silence, puis elle referma le vantail.

J'attendis. Au bout d'un moment, je me tournai, fis signe à mes amis d'un grand haussement d'épaules. Il était étrangement difficile de renouer le lien avec eux, même par ce simple geste, après avoir regardé le seuil d'une math. Je les avais quittés quelques minutes plus tôt comme si j'allais revenir pour le déjeuner. Mais pour ce que j'en savais, j'allais peut-être passer le reste de ma vie ici.

Le guichet se rouvrit.

« Énoncez ce qui vous amène, vous qui prétendez être fraa Érasmas, dit un homme en tærran.

– Fraa Jad, millénarien, voudrait connaître l'opinion d'Orolo sur certains sujets, et m'a chargé de m'en enquérir.

– Le Orolo qui a été proscrit ?

– Celui-là même.

– Celui qui a été frappé d'anathème ne pourra plus jamais entrer dans une math, me fit remarquer mon interlocuteur. Par ailleurs, celui qui a été mandé et instruit de se présenter à une convoxe à Saunt-Trédégarh ne peut pas se présenter soudainement devant une autre math à l'autre bout du monde. »

J'avais déjà soupçonné la solution avant même d'atteindre Ecba. Certains indices avaient renforcé mon hypothèse. Mais, bizarrement, ce qui acheva de me convaincre fut l'architecture de l'endroit. Aucune concession n'y était faite au style mathique.

« L'énigme que vous posez est déroutante, reconnus-je, mais à bien y réfléchir, la réponse est évidente.

– Oh ? Et quelle est la réponse, alors ?

– Ceci n'est pas une math, dis-je.

– Et qu'est-ce donc, si ce n'est pas une math ?

– Le cloître d'un lignage né mille ans avant Cartas et sa Discipline.

– Sois le bienvenu à Orithéna, fraa Érasmas. »

De lourds verrous se dégagèrent et la porte s'ouvrit.

Je m'engageai dans Orithéna, et dans le Lignage.

À Saunt-Édhar, Orolo s'était un peu empâté, même s'il se maintenait en forme en travaillant sa vigne et en montant les marches de l'astrohenge. À la butte de Bly, selon les phototypes d'Estémard, il avait perdu une partie de cette surcharge, s'était laissé pousser les cheveux, ainsi que la proverbiale barbe de féral. Mais lorsque je le soulevai dans mes bras aux portes d'Orithéna pour le faire tourner cinq fois, son corps était ferme – ni gras ni émacié –, et quand je le reposai finalement, des larmes roulaient sur ses joues bronzées et bien rasées. Ce fut tout ce que je vis de lui avant que ma propre vision ne fût brouillée par mes pleurs, et je dus m'écarter et aller marcher un temps à l'ombre de la muraille pour me reprendre. La Discipline ne m'avait rien appris sur la façon d'aborder un tel événement – prendre un homme mort dans mes bras. Peut-être que cela signifiait que j'en étais maintenant un aussi, dans le monde mathique, et que j'avais rejoint une sorte d'au-delà, Cord, Yul, Gnel et Sammanne formant mon cortège funèbre.

Il me fallut un puissant effort de volonté pour me souvenir qu'ils étaient toujours là, et se demandaient ce qu'il se passait.

Il y avait une petite fontaine dans le cloître. Orolo alla me chercher une louchée d'eau.

Nous nous assîmes à l'ombre de l'horloge tandis que je buvais. L'eau avait un goût de soufre.

Par où commencer ?

« Il y a tellement de choses que j'aurais voulu vous dire, pa, si j'avais pu, lorsque vous avez été proscrit. Tellement de choses que j'aurais voulu vous dire durant les semaines qui ont suivi. Mais...

– Tout remonte à la surface.

– Pardon ?

– Ces choses te reviennent du passé, et ce faisant, elles évoluent – ton esprit les reformule –, si bien qu'il n'est plus autant nécessaire de les exprimer. C'est normal. Alors parlons plutôt de ce qui est nouveau et intéressant.

– Très bien. Vous avez l'air en forme.

– Pas toi. Ces cicatrices sont synonymes de victoires passées, j'espère ?

– Pas vraiment. Mais j'ai beaucoup appris », me contentai-je de répondre, n'ayant pas vraiment envie de m'étendre sur le sujet.

Nous échangeâmes des propos bénins un temps, et lorsque nous en

réalisâmes le ridicule, nous nous levâmes pour aller marcher. Un jeune fraa – si le terme pouvait s’appliquer à quelqu’un qui vivait dans une math qui n’en était pas une – m’apporta une chape et une cordelière, que j’échangeai contre mes vêtements séculiers. Puis Orolo m’entraîna à l’écart du cloître, par un large chemin battu par d’innombrables sandales et roues de brouette, jusqu’au bord d’une fosse assez grande pour engloutir plusieurs fois le mynstère de Saunt-Édhar. Quand nous avions construit nos monuments en empilant les pierres une à une sur le sol, eux avaient bâti le leur en creusant, une pelletée à la fois. Les parois étant trop abruptes, et la terre trop meuble, pour qu’elles fussent stables, ils les avaient consolidées avec des blocs de poussière amalgamée. Une rampe descendait en spirale jusqu’au fond. Je m’apprêtai à m’y engager, mais Orolo me retint. « Tu remarqueras qu’il n’y a personne, en bas. La température augmente à mesure que l’on descend. Nous creusons la nuit. Si tu tiens vraiment à faire un tour, nous pouvons monter », ajouta-t-il en m’indiquant la montagne d’un geste.

Je savais déjà, grâce aux images de Sammanne et à la reconnaissance de la veille, qu’Orithéna possédait deux murailles. Elles coïncidaient toutes deux au niveau de la route, où se trouvait le portail. La grande enceinte de vingt pieds de haut englobait le cloître où vivaient les avôts et le trou dans le sol qu’ils creusaient. La muraille extérieure était beaucoup plus basse – peut-être six pieds de haut – et plus symbolique qu’autre chose. Elle se poursuivait sur des milliers de pieds, jusqu’à la caldeira du volcan. Il était évident, sur les images, qu’il y avait eu une activité minière au sommet, peut-être pour tirer de l’énergie de la chaleur du volcan. Je me figurais donc que l’endroit devait être bouillant, étouffant de soufre, et dangereux. La partie intermédiaire – celle qu’Orolo et moi traversions – avait été transformée en oasis par le travail du Lignage. Ils avaient trouvé de l’eau, et s’en étaient servis pour cultiver des vignes, des céréales, et toutes sortes d’arbres qui produisaient des fruits et des huiles tout en tachetant de leur ombre le chemin que nous arpentions. La température baissait peu à peu et le vent se rafraîchissait à chaque pas. L’effort de l’ascension me maintenait au chaud, mais lorsque nous atteignîmes une altitude suffisante pour faire une pause, profiter de la vue et grignoter les fruits que nous avions cueillis au passage, ma sueur sécha instantanément dans le vent froid qui venait de la mer, et

je dus me couvrir.

Nous avions dépassé la limite des vergers d'Orithéna, et franchi une couronne d'arbres rabougris et noueux encadrant un pré pentu parsemé de ce qui, de loin, paraissait être du givre. Il s'agissait en fait d'un tapis de petites fleurs sauvages blanches, qui avaient trouvé le moyen de pousser ici. Des insectes colorés voletaient alentour, trop peu nombreux pour constituer une gêne. Je me dis que le contrôle de leur population devait avoir un rapport avec les oiseaux que j'entendais chanter depuis les arbres tors et les buissons d'épineux. Nous nous étions assis sur la racine apparente d'un arbre qui avait dû germer le printemps après l'éruption. Orola m'expliqua que ces arbres, pas plus hauts que moi, étaient en fait les plus vieux êtres vivants de la planète.

Ce genre de commentaire touristique peupla la plus grande partie de notre conversation de l'après-midi. En un sens, c'était un soulagement que de discuter d'oiseaux et d'arbres, du volume de terre qui avait été extrait de l'excavation, ou du nombre de bâtiments du temple qui avaient été mis au jour, plutôt que de nous engager sur des sujets importants comme les géomètres, la convoxe et le Lignage. Ensuite, nous redescendîmes, et dînâmes au réfectoire avec la centaine de fraas et de soors qui vivaient là. Leur PPE, fraa Landasher, le dernier des trois qui m'avaient interrogé au portail, me souhaita formellement la bienvenue, et porta un toast à mon nom. Je bus plus que ma part de leur vin – infiniment meilleur que celui qu'Orola produisait dans son vignoble glacial de Saunt-Édhar –, et allai le cuver dans une cellule individuelle.

Je me réveillai patraque, avec la bouche pâteuse et la gueule de bois, certain qu'il était tard et que j'avais trop dormi – mais non, l'équipe des excavateurs de nuit sortait à peine de la fosse, avec leurs pics, brosses, truelles et carnets de notes, en chantant des refrains hilarants. Aux fins d'ablutions avait été érigée une bâtisse pour laquelle l'eau chaude était puisée dans des sources volcaniques avant d'être acheminée par des conduits verticaux, et où l'on pouvait être lavé à grande eau en dix secondes. Je restai sous le jet jusqu'à ne plus pouvoir respirer, puis, rhabillé, laissai la néomatière de ma chape absorber l'eau sur ma peau. Cela m'aida un peu à retrouver mes esprits. Mais ce qui me troublait le plus, en fait, c'était d'être de retour dans le monde mathique, avec sa vision du temps tellement différente

de ce à quoi j'en étais venu à m'habituer extra-muros. D'autant que personne ne m'avait encore expliqué les règles de cet endroit. Pour la majorité des choses, cela ressemblait à une math cartasienne, mais on ne m'avait pas fait prononcer de vœu, et j'avais l'impression que je pouvais franchir le portail à ma guise. Il ne s'agissait en fait que de donner l'apparence d'une math lorsqu'il fallait traiter avec des gens qui n'eussent peut-être pas compris. Être avôt n'était qu'une couverture. Et pourtant il n'y avait là aucun mensonge, parce que tous ici se dévouaient autant à leur activité que n'importe quel avôt de Saunt-Édhar. Plus encore même, peut-être, parce qu'ils n'avaient pas, dans leur œuvre, à s'embarrasser de la Discipline, ni à se soumettre à quelque exigence de l'Inquisition que ce fût.

Fraa Landasher m'intercepta à la sortie des bains et me présenta soor Spry, une fille d'à peu près mon âge. C'était en fait la deuxième fois que je la rencontrais, puisqu'il s'agissait de la première personne à laquelle j'avais parlé la veille, au portail. Elle me rappelait Ala à un point déconcertant. C'était l'instant ou jamais, si je voulais descendre voir les ruines, m'expliqua Landasher ; si j'attendais plus longtemps, il ferait trop chaud. Soor Spry me servirait de guide : elle avait préparé un panier-repas dans lequel nous pourrions puiser en chemin. Il était évident à l'expression de leurs visages qu'ils croyaient que je serais ravi. Et quoi de plus naturel ? Pourtant, je dus feindre la gratitude, parce que j'avais surtout envie de réveiller Orolo et de lui parler de sujets sæculiers des plus pressants.

Ne sachant pas ce qu'il adviendrait au portail, nous étions convenus hier avec Cord, Yul, Gnel et Sammanne que, dans le cas où l'on me laisserait entrer, eux m'attendraient une heure puis, s'il ne se passait rien, reviendraient trois jours plus tard, à charge pour ma part alors de les informer d'une façon ou d'une autre de la suite des événements. J'avais l'impression que mes trois jours allaient filer à grande vitesse, si bien qu'à dire vrai, je n'avais pas vraiment envie de partir faire une longue promenade touristique avec une fille que je venais à peine de rencontrer. D'où mon humeur maussade lorsque je commençai à descendre la rampe, en tenant au bras le panier-repas de soor Spry.

Ce fut par contre d'une humeur tout autre que j'abordai le fond, envoyai voler mes sandales, et tâtai de mes pieds nus les pavés qu'Adrakhonès avait foulés. Les marches du temple d'où Diax avait

brandi son râteau. L'analemme où des générations de prêtres-physiologues avaient célébré le proveneur. Et le décagone jonché de tuiles sur lequel Métékoranès était resté dressé, perdu dans ses pensées, tandis que la cendre recouvrait tout.

« Vous l'avez trouvé ? demandai-je à Spry, quelques minutes plus tard, alors que nous buvions de l'eau et mâchonnions des fruits puisés dans le panier.

– Métékoranès ?

– Oui.

– C'est la première chose que nous avons – enfin, que mes prédécesseurs ont cherchée. Et ils ont trouvé, dressé là... » Elle rechigna, apparemment troublée et dégoûtée.

« Un squelette ?

– Une empreinte. Une empreinte de son corps tout entier. Tu pourras la voir, si tu veux. Évidemment, on ne peut que spéculer qu'il s'agit effectivement de Métékoranès. Mais cela correspond parfaitement à la légende. Il penchait même la tête, vois-tu, comme s'il regardait les tuiles. »

L'esplanade sur laquelle nous pique-niquions – celle sur laquelle Métékoranès avait été saisi et pris dans la pierre – évoquait le téglon sous tous ses aspects. Elle était plate et décagonale, large de peut-être deux cents pieds, carrelée de dalles de marbre lustrées. Aux temps anciens, elle avait été intarissablement approvisionnée en tuiles d'argile cuites dans des moules. Il y avait sept moules, et donc sept sortes de tuiles différentes. Leurs formes étaient telles qu'elles pouvaient être assemblées en un nombre infini de combinaisons. Cela n'est pas possible avec des carrés ou des triangles équilatéraux : ceux-ci s'assemblent en des combinaisons répétitives, pour lesquelles il n'y a pas de choix à faire. Mais tant que l'on dispose de suffisamment de tuiles de téglon, on peut les combiner indéfiniment. Des centaines de tuiles étaient disposées sur la place jusqu'en cet instant même, et çà et là, les Orithéniens modernes en avaient assemblé des combinaisons. Je m'accroupis pour en observer une, puis regardai Spry d'un air interrogateur.

« Vas-y, me dit-elle. C'est une reproduction moderne. Nous avons trouvé les moules originaux ! »

Je la ramassai pour l'examiner. Celle-ci se trouvait avoir quatre côtés : un losange. Une rainure était creusée dans sa surface, formant

une courbe qui courait d'un côté à un autre. J'emportai la tuile jusqu'au sommet le plus proche du décagone et la posai : son angle obtus s'adapta parfaitement au coin.

« Ah, me taquina soor Spry, tu cherches immédiatement le plus difficile de tous les problèmes, hein ? » Elle parlait évidemment du téglon. Elle s'éloigna, marcha jusqu'au sommet opposé, et y plaça une autre tuile.

Pendant ce temps, j'en ramassai plusieurs, m'assurai d'en avoir une de chacune des sept formes. J'en pris une au hasard, et la posai à côté de la première. Celle-ci avait également une rainure incurvée d'un bord à l'autre – toutes les tuiles étaient ainsi faites –, et je la fis tourner jusqu'à ce que sa rainure s'associât à celle de la première tuile au point d'en devenir le prolongement. Dans l'angle formé entre les deux, je pus en placer une troisième. Ce qui me donna l'opportunité d'en disposer une quatrième, une cinquième, et ainsi de suite. Je jouais au téglon. L'objectif du jeu était de déployer une structure en partant de l'un des sommets et de paver la totalité du décagone de telle façon que la rainure formât une sinuosité ininterrompue du premier sommet jusqu'au dernier – celui à l'opposé, là où soor Spry avait posé une tuile. Dans l'intervalle, la sinuosité devait passer par la totalité des tuiles pavant le décagone. Au tout début, c'était facile – cela venait naturellement. Mais au-delà d'un certain point, les deux objectifs – recouvrir l'ensemble de la surface et maintenir la progression de la sinuosité – entraient en conflit. Je dus laisser la sinuosité en suspens un temps, puis y revenir en me concentrant dessus pour refaire le lien. Cela m'emplit de satisfaction. Mais, quelques minutes plus tard, j'avais trois zones de ce genre en suspens en divers endroits de mon agencement, et je désespérais de pouvoir faire toutes les connexions. Pour une part, tout dépendait de la forme du bord extérieur et de la façon dont il progressait. Les tuiles qui partaient vers l'intérieur avaient moins d'importance pour le jeu – du moins était-ce l'impression que cela donnait. Mais d'autre part, la façon dont une tuile intérieure avait été disposée finissait par déterminer la position de toutes les autres dans le décagone.

Les Orithéniens anciens soupçonnaient, sans savoir comment le prouver, que les tuiles du téglon étaient apériodiques – autrement dit, qu'aucune forme ne se répéterait jamais. Encore une fois, résoudre le téglon eût été aisé – et même automatique – avec des tuiles carrées ou

rectangulaires, ou n'importe quel système de pavage qui fût périodique. Avec ces tuiles-là, c'était impossible, ou du moins extrêmement improbable, sauf à disposer de la capacité quasi divine de se représenter mentalement l'agencement dans son ensemble. Métékoranès avait conjecturé que la structure ultime existait dans le monde théorique hylaéen, et que le téglon ne pouvait être résolu que par qui pourrait l'y voir.

Soor Spry s'éclaircit la gorge. Je levai les yeux. J'étais accroupi au bord d'un ensemble de tuiles de cinquante pieds de large. Il commençait à faire chaud.

« Désolé, dis-je.

– Certains se servent de bâtons pour les déplacer. Le dessous des tuiles s'use et s'abîme moins.

– Tu penses qu'il est temps de partir, hein ?

– Bientôt », admit-elle.

Mais d'abord, je la suivis le temps qu'elle me montrât les ruines des bâtiments anciens. Tous les toits avaient disparu, évidemment. Certaines colonnes étaient encore debout, ainsi que quelques vestiges de murs, maintenant à demi enterrés sous les blocs du dessus qui s'étaient effondrés sur eux. Mais nous vîmes surtout des fondations, des sols, des escaliers et des esplanades. Les parties vives des fouilles étaient quadrillées de fil, une touche de géométrie qu'Adrakhonès eût appréciée. Les pierres étaient marquées de lettres et de chiffres clairement inscrits par les excavateurs des siècles précédents. En haut, je le savais, se trouvait une sorte de musée où ils avaient disposé bon nombre de leurs découvertes – y compris, présumai-je, le moulage de Métékoranès. Je me dis que le musée devait être sombre. Agréablement ventilé. Et frais.

« Très bien. Quittons ce gril à viande », proposai-je, à quoi soor Spry n'éleva pas d'objection.

Nous étions restés plus longtemps que je ne l'avais escompté. En partie parce que c'était fascinant. Mais surtout – et ce n'était pas réellement à ma gloire – parce que c'était une des rares choses que je pouvais faire pendant ce voyage qui paraîtrait aussi prodigieuse que l'aventure spatiale de Jesry.

Mon corps s'était suffisamment remis pour que je crusse pouvoir l'oublier, alors durant la première partie de la remontée, je babillai sur le téglon comme ces myriades de géomètres d'antan sur lesquels il

avait exercé son pouvoir de fascination. Mais bien vite, mes blessures se rappelèrent à moi, et l'excitation fit place à la douleur. Le reste du chemin fut une longue marche lente, pénible et silencieuse. Un autre nettoyage à grande eau fut requis. Puis je m'endormis. Lorsque je m'éveillai, l'après-midi tirait à sa fin. Orolo était de corvée de cuisine. Je l'aidai, mais nous n'eûmes jamais vraiment l'occasion de parler. Si bien que l'une de mes trois journées, même davantage, avait disparu, juste comme cela. Lorsque vint l'heure de nous retirer, je dis à Orolo qu'il nous fallait parler de choses importantes le lendemain. Alors, après le petit déjeuner, nous remontâmes vers le pré.

Sconiques : Groupe de théôs de l'ère praxique qui se réunissait au domicile de dame Baritoe. Ils s'intéressaient aux conséquences du fait que nous ne percevons pas le monde réel directement, mais seulement par l'intermédiaire de nos organes sensoriels.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

« Lorsque j'ai atterri à la butte de Bly, me raconta Orolo, je me suis retrouvé tel l'un de ces pauvres cosmographes que la Reconstitution avait soudain privés de leur démolisseur d'atomes.

– Oui, j'ai vu le télescope, répondis-je, et les images que vous avez essayé de prendre de l'icosaèdre...

– Il n'y avait rien à en tirer, poursuivit-il en agitant la tête. Donc, mon travail sur les extrasylvestres dut se recentrer sur ce que je pouvais *effectivement* observer. »

Je ne compris pas où il voulait en venir. « Très bien, dis-je. Et plus exactement ? »

Il me dévisagea, l'air un peu surpris, comme si c'eût dû être évident. « Moi-même. »

J'en fus décontenancé. Ce qui ne fit que prouver que je parlais bien au même vieil Orolo. « Comment l'auto-observation pourrait-elle vous aider à comprendre les géomètres ? » demandai-je. J'avais déjà eu l'occasion de lui apprendre que c'était le terme que les gens employaient maintenant pour parler des extrasylvestres.

« Eh bien... disons que les sconiques ne seraient pas une mauvaise base de départ. Tu te souviens de la calca sur la mouche, la chauve-

souris et le ver ?

– On m’a rafraîchi la mémoire à ce sujet il y a une quinzaine de jours, m’esclaffai-je. Arsibalt l’a expliquée à un extra qui voulait savoir pourquoi nous ne croyions pas en Dieu.

– Ah. Mais ce n’est pas ce que dit cette calca, répliqua Orolò. Elle dit seulement que la pensée pure ne permet pas à elle seule de tirer une quelconque conclusion dans un sens ou dans l’autre sur des objets non spatio-temporels – tels que Dieu.

– C’est vrai.

– Les observations que les sconiques ont faites sur eux-mêmes doivent également être vraies des cerveaux des extrasylvestres. Si différents qu’ils soient de nous sous d’autres aspects, ils ne peuvent pas ne pas intégrer des données sensorielles dans un modèle cohérent de ce qui les entoure – un modèle qui doit rentrer dans un cadre spatio-temporel. Et cela, en résumé, est la raison pour laquelle ils en sont venus à partager notre conception de la géométrie.

– Mais ils partagent bien plus que cela avec nous, lui fis-je remarquer. Ils semblent partager nos concepts de valeurs de vérité et de démonstrations.

– Une supposition fort raisonnable, répondit précautionneusement Orolò, en se renfrognant légèrement.

– C’est plus que cela, protestai-je. Ils ont armorié leur vaisseau du théorème d’Adrakhonès ! »

Ce fut une nouvelle pour lui. « Oh, vraiment ? C’est hardi !

– Vous ne l’avez pas vu ?

– Je te rappelle que j’ai été proscrit avant de pouvoir voir la dernière image que j’avais prise du vaisseau.

– Évidemment. Mais je pensais que vous en aviez pris d’autres auparavant – que vous en preniez depuis longtemps.

– Des traits et des taches ! se gaussa Orolò. Je n’ai fait que tâtonner en essayant d’en obtenir une image décente.

– Alors vous n’avez jamais vu la démonstration géométrique, ni les lettres, ni les quatre planètes ?

– Non, effectivement, dit Orolò.

– Eh bien, il y a beaucoup de choses que vous devez savoir, si vous voulez réfléchir aux géomètres ! Toutes sortes de nouvelles données !

– Je vois à quel point tu es excité par ces nouvelles données, Érasmas, et je te souhaite de tout cœur bonne chance dans leur étude,

mais je crains que pour moi, elles ne constituent qu'une distraction, face aux grandes lignes de ma réflexion.

– Les grandes lignes de... Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– La transmonomie évenédricienne, dit Orolo, comme si c'était évident.

– La transmonomie..., répétais-je. Ce doit être l'étude ou l'identification de ce qui est transmis ?

– Oui – l'étude des transmis, dans le sens des impressions et pensées de base à partir desquelles nos cerveaux doivent travailler. Saunt Évenédric s'y est consacré, tardivement, après que lui aussi eut été privé de son démolisseur d'atomes. Son précurseur immédiat, tu le sais, était saunt Halikaarn. Halikaarn considérait que la pensée sconique avait sérieusement besoin d'être dépoussiérée et revue en fonction de tout ce qui avait été découvert depuis l'époque de Baritoe, concernant la théorique et sa merveilleuse applicabilité au monde réel.

– Très bien. Et comment s'en est-il sorti ?

– Presque toutes les archives ont été vaporisées, répondit Orolo en grimaçant. Mais nous pensons qu'il était de toute façon trop occupé à démolir Proc, et à se débarrasser des empêcheurs de tourner en rond que Proc lui envoyait. La tâche en est en fait revenue à Évenédric.

– Cela a constitué quelque chose d'important pour le Lignage ? »

Orolo me regarda d'un air étrange. « Pas vraiment. Oh, c'est important en principe, mais c'est un travail notoirement ingrat et fastidieux. Sauf quand de grands vaisseaux extrasylvestres viennent se placer en orbite autour de ta planète.

– Et vous le trouvez satisfaisant, maintenant ?

– Soyons directs et parlons honnêtement, dit Orolo. Tu crains que je ne me regarde le nombril. Que, sur la butte de Bly, j'aie choisi cette voie non parce qu'elle était prometteuse, mais simplement parce que je manquais de données sur les géomètres. Et que maintenant que nous avons la preuve qu'ils sont – ou étaient – physiquement et intellectuellement proches de nous, cette voie-là devrait être abandonnée.

– Oui, c'est ce que je crois.

– Je ne partage pas cette opinion, dit Orolo. Mais les choses ont changé entre nous. Nous ne sommes plus pa et phyte, mais fraa et fraa, et les fraas divergent dans leurs opinions, cordialement, tout le

temps.

– Merci, mais cela a surtout ressemblé à une conversation pa-phyte jusqu'ici.

– Principalement parce que j'ai un peu d'avance sur toi. »

Je laissai passer cette politesse sans commentaire. « Écoutez, si je peux vous arracher momentanément à la transmonomie évnédricienne, il faudrait que l'on parle une minute de sujets séculiers.

– Fais donc, répondit Orolo.

– Bon nombre des nôtres ont été mandés pour une convoxe à Trédégarh, entamai-je, puisque, incroyablement, Orolo n'avait pas exprimé la moindre curiosité quant à la raison ni au moyen de mon arrivée à Orithéna. Il y avait parmi nous fraa Jad, un millénarien. Il nous a accompagnés, Arsibalt, Lio et moi, jusqu'à la butte de Bly...

– Et il a vu les feuilles sur les murs de ma cellule, là-bas.

– Oui. Jad a compris rapidement – *étrangement* rapidement – que vous étiez parti pour Ecba et, j'imagine, que vous aviez des idées sur les géomètres qu'il souhaitait connaître.

– Ce n'était ni rapide ni étrange. Tous ces sujets sont liés. Cela ne pouvait que paraître évident à fraa Jad dès qu'il est entré dans la pièce.

– Comment ? Est-ce que vous communiquez, vous tous ? En violation de la Discipline ?

– Qu'est-ce que tu entends par "vous tous" ? Tu t'es fait une idée fort mélodramatique du Lignage, n'est-ce pas ?

– Il suffit de regarder cet endroit, non ? protestai-je. Que se passe-t-il, ici ?

– Si je m'intéressais à la météorologie, répondit Orolo, je passerais beaucoup de temps à observer les phénomènes atmosphériques. Je finirais par présenter de nombreux points communs avec d'autres observateurs de ces phénomènes, que je n'aurais jamais rencontrés. Nous aurions naturellement des pensées similaires pour avoir observé les mêmes phénomènes. Cela explique les neuf dixièmes de ces mystérieuses machinations que tu attribues au Lignage.

– Sauf qu'au lieu d'observer les phénomènes météorologiques, vous réfléchissez à la transmonomie évnédricienne ?

– C'est à peu près cela.

– Mais sur vos murs, il n'y avait rien au sujet d'Évnédric ou de la

transmonomie que fraa Jad aurait pu voir. Juste des éléments en rapport avec Orithéna et une représentation du Lignage.

– Ce que tu as pris pour une représentation du Lignage était en fait une sorte d'arbre généalogique de ceux qui ont essayé de comprendre le monde théorique hylaéen. Et il s'avère que, si l'on reprend toutes les branches de cet arbre, et que l'on coupe toutes celles qui sont peuplées par des fanatiques, des enthousiastes, des déolâtres et des incompetents, ce qu'il reste ne ressemble bientôt plus à un arbre mais seulement à un tronc. Il part de Cnoüs, passe par Métékoranès et Protas et quelques autres, puis, à mi-chemin environ, on trouve Événédric.

– Donc fraa Jad, en regardant votre tronc sans branches, ne pouvait que deviner immédiatement que vous travailliez sur la transmonomie événédricienne.

– Et il a dû supposer que je le faisais dans l'espoir de comprendre comment devaient s'organiser les pensées des géomètres.

– Et pour Ecba ? Comment a-t-il deviné que vous alliez à Ecba ?

– Cette math a été fondée par des gens qui vivaient dans les cellules où fraa Jad a passé toute sa vie. Il aura su ou soupçonné que si je pouvais l'atteindre, ils me laisseraient entrer, et m'offriraient le gîte et le couvert – une existence à l'évidence bien meilleure que ce que je pouvais organiser sur la butte de Bly.

– D'accord. » Je me sentis soulagé d'un fardeau qui me pesait depuis Samble. « Donc il n'y a pas de conspiration. Le Lignage ne communique pas par messages codés.

– Nous communiquons tout le temps. De la façon que je t'ai décrite.

– Comme des météorologistes qui observent le même nuage.

– Cela suffira pour ce sujet, dit Orolo. Mais tu ne t'es pas encore déchargé de la mission ou du message, semble-t-il crucialement important, qui t'a fait franchir ces portes. De quoi fraa Jad t'a-t-il donc chargé ?

– Il m'a dit : "Poursuis ta route vers le nord jusqu'à ce que tu comprennes." Je suppose que cette partie de la mission est accomplie, maintenant.

– Vraiment ? Je suis heureux que tu aies tout compris, parce que moi, je me pose encore beaucoup de questions.

– Vous savez ce que j'ai voulu dire, coupai-je. Il a également sous-

entendu que je devais ensuite retourner à Trédégarrh. Qu'il s'assurerait que je n'aie pas de problème. J'imagine qu'il voulait que je vienne vous chercher. Pour vous ramener à la convoxe.

– Au cas où j'aurais développé sur les géomètres quelque nouvelle idée qui pourrait être utile ? hasarda Orolo.

– Eh bien, c'est tout le principe d'une convoxe, lui rappelai-je. Nous montrer utiles.

– Je crains de ne pas disposer d'assez de données pour travailler sur les géomètres, répondit-il dans un haussement d'épaules.

– Je suis sûr que toutes les données qu'il est possible d'obtenir seront disponibles à Trédégarrh.

– Ils ne collectent probablement que les données les plus à l'opposé de ce qu'il faudrait, dit-il.

– Alors, venez leur dire ce qu'il faut collecter ! Fraa Jad aurait bien besoin de votre aide.

– Faire entendre d'une quelconque façon les voix de gens comme moi ou fraa Jad ou quiconque du même genre dans cette monstruosité sæcularo-mathique qu'on appelle une convoxe nécessite de maîtriser des jeux d'influence dans lesquels je suis notoirement mauvais.

– Alors, laissez-moi vous aider ! proposai-je. Dites-moi ce que vous avez fait jusque-là. Je retournerai à la convoxe et j'essaierai de trouver le moyen de l'utiliser. »

La description la plus charitable que l'on eût pu faire de l'air avec lequel Orolo me regarda alors eût été : affectueux mais préoccupé. Il attendit que ma bouche se reconnectât à mon cerveau.

« D'accord, repris-je. Cela avec un peu d'aide de la part des autres, peut-être. » Je pensais à la conversation que j'avais eue avec Tulia avant l'éligueur.

« Je ne vois pas ce que je pourrais te conseiller pour la convoxe, finit-il par répondre. Mais je serai heureux de t'expliquer ce sur quoi j'ai travaillé jusque-là.

– Très bien, je ferai avec.

– Cela ne t'aidera pas – en fait, cela te desservira probablement, à la convoxe. Parce que cela va te paraître délirant.

– Excellent. J'ai l'habitude que les gens nous croient fous, avec le MTH ! »

Orolo fronça les sourcils. « Tu sais, en comparaison, je crois que ce dont je vais te parler est tout de même moins délirant que cela. Mais

le MTH (il fit un signe de tête en direction de l'excavation) a l'avantage d'être une forme de folie confortable et familière. » Il s'interrompt, ramena son regard sur moi. « À qui parles-tu ? » me demanda-t-il.

Je fus pris au dépourvu par cette question bizarre, et réfléchis le temps de m'assurer que j'avais bien compris ce qu'il venait de me demander. « Je parle à Orolo, répondis-je.

– Qu'est-ce qu'un Orolo ? Si un géomètre atterrissait ici et engageait la conversation avec toi, comment lui définirais-tu un Orolo ?

– Comme étant l'homme – l'entité animée, légèrement chaude, bipède et très complexe – qui se dresse devant moi.

– Mais selon la façon dont les géomètres voient les choses, il pourrait bien répondre : *Je ne vois rien là que du vide avec un léger saupoudrage d'ondes de probabilité.*

– Eh bien, *du vide avec un léger saupoudrage d'ondes de probabilité* est une description factuelle d'à peu près n'importe quoi dans l'univers, arguai-je. Alors, si le géomètre ne peut pas reconnaître les objets plus efficacement que cela, il peut à peine être considéré comme un être doué de conscience. D'autant que, s'il a une conversation avec moi, il doit bien me reconnaître comme...

– Pas si vite. Disons que tu parles au géomètre en tapant sur un brelo, ou quelque chose de ce genre. Il ne connaît de toi qu'une série de chiffres. Maintenant, tu dois utiliser ces chiffres pour fournir une description d'Orolo – ou de toi-même – qu'il pourrait identifier.

– D'accord. Je m'entendrais avec le géomètre sur une façon ou une autre de décrire l'espace, puis je dirais : *Considérez le volume d'espace à cinq pieds devant ma position d'à peu près six pieds de haut, deux de large, deux de profondeur. Les ondes de probabilité que nous appelons matière sont un peu plus denses à l'intérieur de ce volume qu'à l'extérieur, etc.*

– Plus denses parce qu'il y a beaucoup de viande dans ce volume, dit Orolo en se frappant l'abdomen. Alors qu'à l'extérieur il n'y a que de l'air.

– Oui, je pense que n'importe quel être conscient devrait pouvoir reconnaître la délimitation entre la viande et l'air. Ce qui se trouve à l'intérieur est Orolo.

– Il est curieux que tu aies des opinions aussi marquées sur ce que les êtres conscients devraient pouvoir faire, m'avisa Orolo. Voyons...

et qu'en est-il de ceci ? » Il souleva un pli de sa chape.

« Tout comme je peux décrire la délimitation entre la viande et l'air, je peux décrire la façon dont la chose-chape diffère à la fois de la viande et de l'air, et expliquer qu'Orolo est enveloppé dans la chose-chape.

– Tu te remets à faire des suppositions, me réprimanda Orolo.

– Lesquelles ?

– Disons que le géomètre auquel tu parles a été formé à l'équivalent dans sa civilisation de la pensée des sconiques. Il te dira : *Attendez une seconde, vous ne pouvez pas vraiment savoir, vous n'êtes pas fondé à faire des affirmations sur les choses en elles-mêmes – seulement sur vos perceptions.*

– C'est vrai.

– Alors il te faut reformuler ton affirmation en fonction des données qui te sont effectivement accessibles.

– Très bien. Au lieu de dire : *Orolo est enveloppé dans la chose-chape*, je dirais : *Lorsque je regarde Orolo de là où je me trouve, je vois principalement de la chape, avec des bouts d'Orolo – sa tête et ses mains – qui dépassent.* Mais je ne vois pas en quoi cela importe.

– Cela importe parce que le géomètre ne peut pas se trouver là où tu te trouves. Il ne peut se trouver que quelque part ailleurs, et me voir sous un angle différent.

– Oui, mais la chape vous enveloppe de tous les côtés !

– Comment sais-tu que je ne suis pas nu derrière ?

– Parce que j'ai vu beaucoup de chapes et que je sais comment elles fonctionnent.

– Mais si tu étais un géomètre qui en voit une pour la première fois ?

– Je serais tout de même capable de présumer que vous n'êtes pas nu derrière, parce que sinon la chape retomberait différemment.

– Et si je me débarrassais de ma chape et que je me dressais là, nu ?

– Eh bien ?

– Comment me décrirais-tu au géomètre, alors ? Que croiseraient ton regard et le sien ?

– Je dirais au géomètre : *De là où je me trouve, je ne vois que la peau d'Orolo. De là où vous vous trouvez, ô géomètre, la même chose est probablement vraie.*

– Et pourquoi est-ce probable ?

– Parce que, sans peau, votre sang et vos organes tomberaient. Comme je ne vois pas de mare de sang ni d'entrailles derrière vous, je peux présumer que votre peau est toujours en place.

– Tout comme tu présumes que ma chape m'enveloppe de tout côté à la façon dont pend la partie que tu en vois.

– Oui, je suppose qu'il s'agit du même principe général.

– Eh bien, il semblerait que ce processus que tu appelles la conscience soit un tantinet plus subtil que tu ne l'as peut-être envisagé au départ, dit Orolo. Il lui faut être capable de percevoir les caractéristiques de légers saupoudrages d'ondes de probabilité dans le vide...

– Soit de voir des choses...

– Oui. Et de réaliser l'intégration de ces données en des objets apparemment persistants, qui peuvent être maniés par la conscience. Mais ce n'est pas tout. Tu ne perçois qu'un côté de moi, mais tu n'as cessé de faire des suppositions sur celui que tu ne vois pas – selon lesquelles ma chape le recouvre aussi, que j'y ai de la peau –, des suppositions qui reflètent une compréhension innée des lois de la théorique. Tu ne parais pas pouvoir faire ces suppositions sans réaliser de tête de petites expériences mentales : *Si la chape ne le recouvrait pas aussi derrière, elle tomberait différemment. Si Orolo n'avait pas de peau, ses entrailles se déverseraient sur le sol.* Chaque fois, tu fais appel à ta compréhension des lois de la dynamique pour explorer un petit univers contrefactuel à l'intérieur de ton crâne, un univers où la chape ou la peau n'est pas là, puis tu observes cet univers en avance rapide, comme une visue, pour voir ce qu'il se passerait. » Orolo s'interrompt pour boire un peu d'eau. « Et ce n'est pas la seule activité qui se déroule dans ton cerveau lorsque tu me décris au géomètre, reprit-il, parce que tu te donnes sans cesse suffisamment de marge pour tenir compte du fait que le géomètre et toi êtes en des endroits différents, avez des points de vue différents, intégrez des données différentes. De là où tu te trouves, tu vois peut-être le grain de beauté sur le côté gauche de mon nez, mais tu es assez malin pour te dire que le géomètre ne le voit pas d'où il se tient. C'est une autre façon par laquelle ton esprit construit constamment des univers contrefactuels : *Si j'étais assis là où le géomètre se trouve, je ne verrais pas ce grain de beauté.* Ta capacité à exprimer une empathie avec le géomètre – à

t'imaginer étant quelqu'un d'autre – n'est pas une simple commodité, c'est une composante intrinsèque de la conscience.

– Attendez une seconde, dis-je. Vous êtes en train d'affirmer que je ne peux pas prédire l'impossibilité pour le géomètre de voir ce grain de beauté sans construire une réplique imaginaire de l'ensemble de l'univers ?

– Pas *exactement* une réplique. *Presque* une réplique, dans laquelle tout est identique, sauf l'endroit où tu te trouves.

– J'ai l'impression qu'il y a des moyens plus simples d'arriver au même résultat. Je peux par exemple avoir en mémoire ce à quoi vous ressemblez vu de l'autre côté. J'évoque ce souvenir et je me dis : *Tiens, pas de grain de beauté.*

– C'est un argument parfaitement censé, mais je dois t'avertir qu'il ne t'aidera pas beaucoup, si tu cherches une représentation simple et facile à comprendre de la façon dont l'esprit fonctionne.

– Pourquoi ? Je n'ai parlé que d'un souvenir. »

Orolo gloussa, puis reprit son sérieux et fit un effort pour me répondre avec tact. « Jusqu'ici, nous avons uniquement parlé du présent. Nous avons uniquement parlé de l'espace – pas du temps. Maintenant, tu te proposes d'inclure les souvenirs dans la discussion. Tu veux faire intervenir les souvenirs de la façon dont tu percevais le nez d'Orolo sous un autre angle, à un autre moment : *J'étais assis à sa droite hier soir au dîner, et je ne pouvais pas voir son grain de beauté.*

– Cela me paraît simple, commentai-je.

– Tu pourrais en venir à te demander ce qui permet à ton cerveau de faire de telles choses.

– *Quelles choses ?*

– Enregistrer certaines données un soir au dîner. Enregistrer une autre série de données maintenant – ou il y a une seconde, puis deux – mais toujours maintenant ! Et dire qu'il s'agissait – s'agit – de ce même Orolo.

– Je ne vois pas en quoi cela pose problème. Il s'agit d'une simple reconnaissance de formes. Un appareil syntactique peut le faire.

– Vraiment ? Donne-moi un exemple.

– Eh bien, j' imagine qu'un exemple simple pourrait être... (je regardai alentour, aperçus la traînée d'un aéroplane dans le ciel) un radar suivant un aéroplane dans un ciel encombré.

– Explique-moi son fonctionnement.

– L’antenne est en rotation. Elle envoie des impulsions. Les échos lui reviennent. Le décalage de l’écho lui permet de calculer la distance de l’objet. Et le radar sait dans quelle direction se trouve l’objet – tout simplement l’exacte direction dans laquelle l’antenne est pointée lorsqu’elle perçoit l’écho.

– Le radar ne peut observer que dans une direction à la fois, me fit remarquer Oroló.

– Oui, il a un champ de perception extrêmement étroit, ce qu’il compense en tournant.

– Un peu comme nous », ajouta Oroló. Nous avons commencé à redescendre le volcan, et marchions côte à côte. « Je ne vois pas dans toutes les directions à la fois, poursuivit-il, mais je jette un coup d’œil sur le côté de temps en temps pour vérifier que tu es toujours là.

– Oui, j’imagine. Vous avez dans la tête une représentation de votre environnement qui m’inclut à votre droite. Vous pouvez la conserver un temps tout en utilisant l’avance rapide, mais vous devez la mettre à jour régulièrement avec de nouvelles données, pour ne pas qu’elle s’écarte trop de ce qu’il se passe réellement.

– Comment fait le système radar ?

– Eh bien, l’antenne effectue une révolution et enregistre les échos de tout ce qui se trouve dans le ciel. Le système calcule leurs positions. Puis l’antenne fait un nouveau tour et collecte une nouvelle série d’échos. Cette nouvelle série est semblable à la précédente, mais les objets sont dans une position légèrement différente parce que tous les avions se déplacent, chacun à sa vitesse, chacun dans sa direction.

– Je peux comprendre comment un observateur humain, au vu des objets sur l’écran, peut se représenter mentalement où les avions se trouvent et comment ils se déplacent, dit Oroló. De la même façon que nous intégrons les images d’une vue pour en tirer une histoire continue dans nos esprits. Mais comment fait l’appareil syntactique à l’intérieur du système radar ? Il ne dispose que d’une série de chiffres, mis à jour de temps en temps.

– S’il n’y avait qu’un objet, ce serait simple, dis-je.

– D’accord.

– Ou juste quelques-uns, clairement dissociés, progressant lentement, et dont les trajectoires ne se croisent pas.

– Encore d’accord. Mais dans le cas d’objets rapides et nombreux, rapprochés, et dont les trajectoires se croisent ?

– Un observateur humain y arrive facilement, comme pour la visuelle, répondis-je. Un apsynte aura besoin de faire un peu ce que fait le cerveau humain.

– Et que fait-il, exactement ?

– Nous donnons la priorité à ce qui est plausible. Disons que deux avions, pleins de passagers, se déplacent juste en dessous de la vitesse du son. Pendant l'intervalle entre deux passages du radar, leurs trajectoires se croisent à angle droit. La machine ne sachant pas distinguer les objets, elle peut avoir plusieurs interprétations possibles des données. Par exemple, les deux avions ont chacun effectué un virage à angle droit au même moment et sont partis dans de nouvelles directions. Ou ils ont rebondi l'un sur l'autre comme des balles en caoutchouc. Ou encore ils volent à des altitudes différentes, si bien qu'ils ne se sont pas heurtés et ont simplement continué de voler droit devant. Cette dernière interprétation est la plus simple, et la seule compatible avec les lois de la dynamique. Donc, l'apsynte doit être programmé pour évaluer les différentes interprétations des données, et choisir la plus plausible.

– Autrement dit, nous avons enseigné à cet appareil un peu de ce que nous savons des principes d'action qui gouvernent le mouvement de notre cosmos dans un espace de Hemn, et lui avons ordonné de supprimer toute possibilité divergeant d'un historiogramme plausible, dit Orolo.

– Quelque chose de grossièrement approchant, je suppose. Il ne sait pas réellement appliquer les principes d'action dans un espace de Hemn, et toutes ces choses.

– Et *nous*, nous le savons ?

– Certains d'entre nous.

– Les théôs, oui. Mais un pécos qui joue au ballon sait ce que le ballon va faire – et, plus important encore, ce qu'il ne *peut pas* faire – sans avoir la moindre notion de théorique.

– Évidemment. Même les animaux en sont capables. Orolo, où la transnomie événementielle nous entraîne-t-elle ? Je vois bien un lien avec notre dialogue sur les dragons roses il y a quelques mois de cela, mais... »

L'expression d'Orolo se figea bizarrement. Il avait oublié. « Ah, oui. Sur toi et tes inquiétudes.

– Oui.

– Voilà une chose que les animaux ne peuvent pas faire. Ils réagissent aux menaces immédiates et concrètes, mais ils sont incapables de s'inquiéter de menaces abstraites susceptibles de se réaliser à l'avenir. Il faut l'esprit d'un Érasmas pour accomplir cela. »

Je m'esclaffai. « Je ne l'ai pas beaucoup fait ces derniers temps.

– Bien ! s'exclama-t-il en se tournant et en me donnant un coup de poing affectueux dans l'épaule.

– C'est peut-être dû au tootobono.

– Non, c'est dû au fait que maintenant tu as de véritables raisons de t'inquiéter. Mais, s'il te plaît, remets-moi en mémoire les détails de ce dialogue sur les dragons roses péteurs de gaz neurotoxiques.

– Nous avons développé la théorie selon laquelle nos esprits étaient capables d'envisager les futurs possibles en tant que tracés dans un espace de configuration, puis de rejeter ceux qui n'obéissaient pas à des principes d'action réalistes. Jesry a trouvé disproportionné le recours aux espaces de configuration. J'étais d'accord. Pas Arsibalt.

– C'était après le mandement de fraa Paphlagon, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Arsibalt avait commencé à lire Paphlagon ?

– Oui.

– Alors, dis-moi, fraa Érasmas, penches-tu toujours pour Jesry, ou pour Arsibalt ?

– Je continue de trouver curieux de considérer que nous ne cessons d'ériger et de démanteler des univers contrefactuels dans nos esprits.

– Je m'y suis tellement habitué que moi, il me paraît curieux de penser autrement, dit Orolo. Mais nous pourrions peut-être remonter demain pour en reparler. »

Nous arrivions à proximité de la math.

« J'aimerais beaucoup », répondis-je.

Comme nous étions suffisamment proches pour sentir les odeurs du dîner qui cuisait, je me souvins qu'il me fallait faire passer un message à mes amis le lendemain. Mais ce n'était pas le bon moment pour aborder le sujet, alors je résolus d'en discuter au matin.

Je me disais que cela forcerait Orolo à prendre une décision, mais dès que je le lui expliquai, il m'opposa un argument qui se révéla d'emblée d'une évidence embarrassante : le délai de trois jours était parfaitement arbitraire, et la seule façon logique de l'aborder était de

l'oublier sans jamais plus en parler. Il appela fraa Landasher, qui proposa que mes amis fussent reçus à l'intérieur de la math et autorisés à loger ici aussi longtemps qu'il le faudrait pour tout régler.

Cela me parut choquant, jusqu'à ce que je me souvinsse que l'on faisait les choses différemment ici, et que Landasher n'en référerait à personne, sinon peut-être à la dotation qui possédait Ecba. Puis je me dis que mes quatre amis n'avaient probablement pas la moindre envie de perdre leur temps dans un tel endroit. Mais deux heures plus tard, lorsque j'eus franchi la porte et rejoint la boutique de souvenirs pour leur expliquer de quoi il retournait, ils acceptèrent unanimement, et sans discuter. Ce fait même m'inquiéta, alors je les accompagnai à la crique et les aidai à lever le camp, en profitant de l'après-midi pour leur donner une vaste leçon sur l'étiquette mathique. Je craignais tout particulièrement que Ganélial Craide ne décidât de prêcher.

Mais rapidement, à commencer par Yul, vite imité par les autres, ils se mirent à se moquer de mes angoisses et, réalisant que je les avais offensés, je ne dis plus rien jusqu'à notre arrivée à Orithéna. Une fois le portail franchi, Cord, Yul, Gnel et Sammanne se virent attribuer des chambres dans une sorte de pavillon à l'écart du cloître, où ils furent autorisés à conserver leurs brelots et autres objets sæculiers. Avec leurs vêtements extra-muros, mais sans leurs brelots, ils se joignirent à nous pour le dîner, où fraa Landasher les accueillit formellement et leur porta un toast.

Le lendemain matin, je les rassemblai tôt et les emmenai visiter l'excavation. Gnel me regarda comme s'il vivait une sorte d'épiphanie déolâtre – en toute honnêteté, j'avais probablement une expression fort similaire lorsque soor Spry m'y avait escorté.

Je demandai à Sammanne s'il en avait appris un peu plus sur qui possédait Ecba. « Oui, me répondit-il. C'est soporifique. » Dans la foulée du troisième Sac, un burgos était devenu un fanatique de tout ce qui concernait Orithéna. Il était richissime, alors il avait acheté l'île. Pour la gérer, il avait créé une fondation, pourvue de mille pages de statuts fastidieux – elle était censée durer éternellement, donc les statuts devaient couvrir toutes les éventualités qui se pussent imaginer. Son administration avait été confiée à un conseil paritaire de gouverneurs sæculiers et mathiques, m'expliqua Sammanne, qui commençait à se prendre au jeu tandis que mon attention allait décroissant...

Faire découvrir Orithéna à mes amis m'occupa deux jours. Après quoi je repris mes ascensions du volcan avec Oroló.

Dialogue : Discussion, généralement de style formel, entre théôs. *Dialoguer* revient à participer extemporanément à ce genre de discussion. Le terme s'applique également aux retranscriptions des dialogues historiques, documents qui sont la pierre angulaire de la tradition littéraire mathique, et sont étudiés, reproduits et mémorisés par les phytes. Dans sa forme classique, un dialogue associe deux interlocuteurs et plusieurs spectateurs qui interviennent de façon sporadique. Également commune, la configuration triangulaire comprend un savant, une personne ordinaire qui cherche la connaissance et un imbécile. Les classifications des dialogues sont innombrables, incluant notamment le suvinien, le périclynien et le pérégrin.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

« Je sais que notre dernière conversation ne s'est pas révélée totalement satisfaisante en ce qui te concerne, Érasmas. Je m'en excuse. Ces concepts sont inachevés. Je suis tourmenté, ou poursuivi, par le sentiment d'être quasiment à portée de quelque chose qui se trouve juste aux limites de ma compréhension. J'en fais des cauchemars, je rêve que je nage en pleine mer, en faisant du sur-place, cherchant à repérer un fanal sur le rivage. Mais ma vision est bloquée par la crête des vagues. Parfois, lorsque les conditions sont parfaites, je me projette assez haut pour entrevoir quelque chose. Mais avant d'avoir eu le temps de me figurer de quoi il s'agit, je retombe sous mon propre poids, et une autre vague vient me gifler le visage.

– Je ressens cela tout le temps, quand j'essaie de comprendre quelque chose de nouveau, dis-je. Puis soudain, un jour...

– Tu saisis, acheva Oroló.

– Oui. L'idée est là, entièrement formée.

– Beaucoup l'ont remarqué, évidemment. Je pense que c'est lié, très profondément, aux composantes de la conscience dont je parlais l'autre jour. Le cerveau tire parti des effets quantiques, j'en suis certain.

– J'en sais juste assez pour savoir que ce que vous venez de dire est

sujet à controverse depuis très, très longtemps. »

Cela ne l'affecta pas le moins du monde ; mais après que je l'eus regardé dans les yeux assez longtemps, il haussa les épaules. *C'est parti*, me dis-je.

« Sammanne t'a-t-il jamais parlé des machines de saunt Grod ?

– Non. Qu'est-ce que c'est ?

– Un appareil syntactique qui faisait appel à la théorie quantique. Avant le deuxième Sac, ses prédécesseurs et les nôtres travaillaient ensemble sur de telles choses. Les machines de saunt Grod étaient extrêmement efficaces dans la résolution de problèmes qui impliquaient de traiter simultanément une multiplicité de solutions possibles. Comme le pérégrin paresseux, par exemple.

– C'est celui où le fraa errant doit se rendre dans de nombreuses maths, réparties aléatoirement sur une carte ?

– Oui, et le problème est de trouver le plus court chemin qui le fera passer par toutes ses destinations.

– Je vois à peu près ce que vous voulez dire. On pourrait dresser une liste exhaustive de toutes les routes possibles...

– Mais le résoudre de cette façon prendrait une éternité, compléta Orolo. Avec une machine de saunt Grod, on peut construire une sorte de modèle généralisé du scénario et configurer la machine de façon à ce qu'elle examine, de fait, toutes les routes possibles simultanément.

– Donc, ce genre de machine, au lieu d'exister en un état fixe et connu à un instant donné, se trouve dans une superposition d'états quantiques multiples.

– Oui. Elle est semblable à une particule élémentaire qui peut avoir un spin haut ou bas. Elle est dans les deux états au même instant...

– Jusqu'à ce que quelqu'un l'observe, poursuivis-je. Et la fonction d'onde se réduit dans un état ou l'autre. Donc, j'imagine qu'avec une machine de saunt Grod, on finit par faire une observation...

– Et la fonction d'onde de la machine se réduit dans un état particulier, qui est la réponse. La "sortie", disent, je crois, les tics. » Orolo sourit légèrement d'avoir utilisé ce jargon qui ne lui était pas familier.

« Je reconnais que réfléchir produit souvent cette impression-là, dis-je. On a un salmigondis de notions vagues dans la tête. Et soudain, crac ! Tout se réduit en une réponse claire dont on sait qu'elle est exacte. Mais on ne peut pas, chaque fois qu'une chose se fait d'un

coup, l'attribuer pour autant aux effets quantiques.

– Je sais, dit Orolo. Mais est-ce que tu vois au moins où je veux en venir quand je parle de cosmi contrefactuels ?

– Je n'avais pas vraiment compris, jusqu'à ce que vous introduisiez la théorique quantique. Mais il est évident depuis un moment que vous avez développé une théorie sur la façon dont la conscience fonctionne. Vous avez mentionné un certain nombre de phénomènes que toute personne formée à l'introspection reconnaîtrait – je ne vais pas en refaire la liste – et vous avez tenté de les unifier...

– Ma grande théorie unifiée de la conscience, plaisanta Orolo.

– Oui. Et vous dites à présent qu'ils sont tous ancrés dans une capacité particulière qu'a l'esprit d'ériger mentalement des modèles de cosmi contrefactuels, et de les projeter dans le temps, d'évaluer leur plausibilité, etc. Ce qui serait totalement insensé si l'on considérait le cerveau comme fonctionnant sur le modèle d'un apsynte normal.

– Tout à fait, souligna Orolo. Il faudrait une puissance de traitement colossale, rien que pour ériger les modèles – sans même parler de leurs projections. La nature aurait trouvé un moyen plus efficace pour arriver au même résultat.

– Mais quand vous jouez la carte quantique, cela change complètement la donne. D'un coup, vous n'avez plus besoin que d'un modèle généralisé du cosmos – comme la carte globale qu'une machine de saunt Grod utilise pour résoudre le problème du pérégrin paresseux –, chargé en permanence dans le cerveau. Ce modèle peut alors exister en un très grand nombre d'états possibles, et vous pouvez lui poser toutes sortes de questions.

– Je suis heureux que tu comprennes maintenant cela de la même façon que moi, dit Orolo. Mais j'aurai tout de même une remarque à faire.

– Bon sang, m'exclamai-je. Ça recommence !

– Les traditions ont la vie dure, chez les avôts, reprit Orolo. Et depuis fort longtemps, il est d'usage d'enseigner la théorique quantique aux phytes d'une façon particulière, fondée sur celle développée par les théôs qui l'ont découverte, il y a bien longtemps, à l'époque des Préfigurations. Et, toi, Érasmas, c'est ainsi que tu l'as aussi apprise. Même si je ne t'avais jamais rencontré avant aujourd'hui, je le saurais rien qu'aux termes que tu emploies pour parler de ces choses : “exister dans une superposition d'états”, “

réduction de la fonction d'onde", etc.

– Oui, je vois où vous voulez en venir. Il y a des ordres de théôs entiers – et ce depuis des millénaires – qui utilisent des terminologies et des modèles différents.

– Effectivement. Et sauras-tu deviner à quel modèle, à quelle terminologie va ma préférence ?

– À la plus polycosmique possible, je suppose.

– Évidemment ! Donc, chaque fois que je t'entends parler de phénomènes quantiques en utilisant l'ancienne terminologie...

– Celle des phytes ?

– Oui. Eh bien, chaque fois je dois traduire mentalement ce que tu dis en termes polycosmiques. Par exemple, rien que pour le cas d'une particule dont le spin est soit haut, soit bas...

– Vous diriez, vous, qu'au moment où le spin est observé – l'instant où il a un effet sur le reste du cosmos –, le cosmos bifurque en deux cosmi entiers, distincts, causalement indépendants, qui à partir de là mènent chacun leur chemin.

– Tu y es presque. Il est préférable de considérer que ces deux cosmi existaient *avant* que la mesure ne soit faite, et qu'ils interféraient l'un avec l'autre – qu'il existait une diaphonie entre les deux – jusqu'au moment de l'observation. *Alors*, ils mènent chacun leur chemin.

– À ce point de la conversation, nous pourrions parler de la façon dont tout cela risquerait de paraître totalement délirant à tant de gens...

– Et pourtant, répondit Orolo en haussant les épaules, c'est un modèle qu'un très grand nombre de théôs finissent tôt ou tard par adopter, parce que toutes les alternatives se révèlent au bout du compte encore plus insensées.

– Je crois voir ce qui vient ensuite. Vous allez vouloir que je reformule votre théorie de ce que fait l'esprit dans les termes d'une interprétation polycosmique de la théorique quantique.

– Si tu veux bien me faire ce plaisir, dit Orolo, en faisant mine de s'incliner.

– Très bien. Lançons-nous, dis-je. Le postulat, ici, est que le cerveau intègre un modèle assez fidèle du cosmos dans lequel il vit.

– Au moins de la partie locale, précisa Orolo. Il n'a pas besoin d'un modèle exact des autres galaxies, par exemple.

– Absolument. Pour l'exprimer dans la terminologie de l'ancienne interprétation qui est enseignée aux phytes, l'état de ce modèle est une superposition d'un grand nombre d'états présents et futurs du cosmos – ou au moins du modèle. »

Il leva un doigt. « Pas *du* cosmos, mais... ?

– Mais d'hypothétiques cosmi alternatifs, différant légèrement *du* cosmos.

– Très bien. Maintenant, ce modèle généralisé de cosmos dont chaque personne dispose dans son cerveau, as-tu la moindre idée de la façon dont il fonctionne ? De ce à quoi il ressemble ?

– Pas la moindre ! Je ne sais absolument rien des neurones et de toutes ces choses. De la façon dont ils peuvent être connectés pour créer un tel modèle. De celle dont le modèle peut être reconfiguré, à chaque instant, pour représenter des scénarii hypothétiques.

– Très bien, dit Orolo en levant les mains d'un geste conciliant. Laissons les neurones en dehors de cela. Ce qui est important au niveau du modèle, c'est ?

– C'est qu'il peut exister en plusieurs états à la fois, et que sa fonction d'onde se réduit de temps en temps pour produire un résultat utile.

– Oui. Maintenant, dans l'interprétation polycosmique de la façon dont fonctionne la théorie quantique, à quoi tout cela ressemble-t-il ?

– Il n'y a plus de superposition. Plus de réduction des fonctions d'onde. Juste un grand nombre d'exemplaires de moi – de mon cerveau –, chacun existant en fait dans un cosmos parallèle distinct. Le modèle de cosmos qui réside dans chacun de ces cerveaux parallèles est réellement, résolument dans un état ou un autre. Et ils interagissent les uns sur les autres. »

Il me laissa mariner, réfléchir un temps. Et soudain, cela m'apparut. Exactement comme les idées dont nous avions parlé un peu plus tôt. C'était là, dans ma tête.

« Il n'y a même plus besoin de modèle, n'est-ce pas ? »

Orolo se contenta d'opiner, puis sourit, m'incitant à aller plus loin avec de petits gestes encourageants.

« C'est tellement plus simple de cette façon ! poursuivis-je, en comprenant à mesure que j'expliquais. Mon cerveau n'a plus besoin d'entretenir ce modèle de cosmos immensément détaillé, exact et

reconfigurable, vecteur des superpositions quantiques ! Il lui faut juste percevoir – refléter – le cosmos dans lequel il se trouve, tel qu'il est réellement.

– Les variations – les myriades de scénarii alternatifs possibles – n'occupent plus ton cerveau, commenta Oroló en se tapotant le crâne avec une phalange, mais le polycosme, où ils existent déjà tous, de toute façon ! » Il ouvrit la main et la tendit vers le ciel, comme s'il libérait un oiseau. « Il te suffit de les percevoir.

– Mais les variantes de moi ne sont pas totalement isolées les unes des autres, dis-je. Sinon, cela ne fonctionnerait pas.

– Les interférences quantiques – la diaphonie entre des états quantiques semblables – lient les différentes versions de ton cerveau, acquiesça Oroló.

– Vous êtes en train de dire que ma conscience s'étend à travers une multitude de cosmi, lui fis-je remarquer. C'est une affirmation osée.

– Je dis que c'est vrai de toutes les choses. C'est dans la logique de l'interprétation polycosmique. La seule caractéristique exceptionnelle du cerveau, c'est qu'il a trouvé le moyen de s'en servir. »

Nous descendîmes un bon quart d'heure sans dire un mot ni l'un ni l'autre, et le ciel se teinta d'un violet profond. J'avais l'impression, à mesure qu'il s'assombrissait, qu'il reculait, grossissant comme une bulle de savon, s'éloignant d'Arbre à un million d'années-lumière par heure, nous révélant les étoiles à mesure qu'il les dépassait.

L'une des étoiles bougeait. De façon tellement furtive, au départ, que je dus m'arrêter, m'immobiliser, et l'observer avec attention pour en être certain. Ce n'était pas une illusion. La partie primitive de mon cerveau, extrêmement sensible aux mouvements subtils suspects, avait repéré cette étoile parmi des millions. Se trouvant dans la partie ouest du ciel, pas très loin au-dessus de l'horizon, elle était dans un premier temps restée diluée dans le crépuscule. Mais elle s'élevait lentement et régulièrement dans le noir. Et, progressivement, elle changeait de couleur et de taille. Au début, ce n'était qu'une tête d'épingle de lumière blanche, comme n'importe quelle étoile, mais elle avait rougi en filant vers son zénith, puis s'était muée en un point orange, avant de briller maintenant en jaune, avec une queue de comète. Jusqu'alors, mes yeux m'avaient joué des tours et je m'étais mépris sur

son éloignement, son altitude et sa vélocité. Mais la queue de comète me ramena à la réalité : elle ne se trouvait pas dans les profondeurs de l'espace, elle entraît dans l'atmosphère, évacuant toute son énergie dans un air incandescent. L'élévation de la météorite se ralentissait à mesure qu'elle approchait de son zénith, et il était évident qu'elle aurait perdu toute vitesse ascensionnelle avant de passer au-dessus de nos têtes. Son orientation demeurerait immuable : elle se dirigeait droit sur nous, et plus elle gagnait en taille et en luminance, plus elle paraissait suspendue dans le ciel, comme un ballon lancé vers votre visage. Durant une minute, on eût dit un petit soleil fixé dans le ciel, irradiant son air flamboyant dans toutes les directions. Puis elle se réduisit, vira de l'orange au rouge morne ; et devint difficile à distinguer.

Je réalisai que j'avais penché la tête en arrière aussi loin que mon cou pouvait aller, et que je regardais verticalement vers le haut.

Au risque de perdre l'objet de vue, je jetai un coup d'œil alentour.

Orolo était cent pieds en contrebas, et courait aussi vite qu'il lui était possible.

J'abandonnai l'idée de poursuivre l'observation de cette chose dans le ciel, et me précipitai sur ses talons. Le temps que je revinsse à son niveau, nous étions presque au bord de l'excavation.

« Ils ont déchiffré mon analemme ! » s'exclama-t-il entre deux halètements.

Nous nous arrê tâmes à la corde qui avait été tendue à hauteur de taille, de piquet en piquet, autour de la fosse, pour empêcher les avôts ensommeillés ou saouls de tomber. Je levai les yeux et glapis de surprise en voyant quelque chose d'absolument énorme juste au-dessus de nous – comme un nuage bas, mais parfaitement circulaire. Je réalisai qu'il s'agissait d'un gigantesque parachute. Ses suspentes convergeaient vers une charge rouge incandescente, suspendue loin en dessous.

Les suspentes se mirent à vibrer, et le parachute tressauta, puis dériva sur le côté, emporté par une brise à peine perceptible. Il avait été libéré. La chose rouge et chaude tomba comme une pierre, projetant soudain des pattes de feu bleu et, quelques secondes plus tard, elle se mit à siffler d'une façon affreusement bruyante. Elle se dirigeait vers le fond de l'excavation. Orolo et moi courûmes le long de la corde jusqu'au sommet de la rampe. Une foule s'y était amassée,

des fraas et soors plus fascinés qu’effrayés. Orolo se fraya un chemin au travers, fila vers la rampe, et hurla par-dessus le sifflement de la fusée : « Fraa Landasher, va ouvrir le portail ! Yul, allez avec votre cousin à vos véhicules, retrouvez le parachute, et rapportez-le-nous ! Sammanne, vous avez votre brelot ? Cord, allez chercher votre équipement, et retrouvez-moi au fond de la fosse ! » Il dévala la rampe, s’élançant seul dans les ténèbres à la rencontre des géomètres.

Je me précipitai à sa suite – l’image même de ma vie. Dans l’intervalle, je perdis de vue la sonde – ou le vaisseau, ou quoi que ce fût –, mais soudain l’objet fut devant moi, à mon niveau et à quelques centaines de pieds à peine, s’abaissant à vitesse mesurée vers le temple Orithéna. Je fus tellement stupéfait par sa proximité, sa chaleur et son vacarme que j’eus un mouvement de recul, perdis l’équilibre, et tombai à genoux. Ce fut ainsi agenouillé que j’observai son atterrissage. Il n’était plus qu’à une centaine de pieds. Son orientation et sa vélocité étaient parfaitement maîtrisées, mais au prix d’un millier de micro-ajustements via l’intervention de ses tuyères : quelque chose de très sophistiqué contrôlait cet objet, prenant une myriade de décisions chaque seconde. Il se dirigeait vers le décagone. Durant la dernière demi-seconde, un ouragan de tuiles brisées fut soulevé par les jets gazeux hypersoniques des tuyères. Un train de jambes insectoïdes arquées absorba les dernières traces de vélocité, et les moteurs furent coupés. Mais ils continuèrent de siffler encore deux secondes, tandis qu’une sorte de gaz était propulsé dans les moteurs, purgeant les tubulures et enveloppant la sonde d’un froid nuage bleuté.

Puis le silence retomba sur Orithéna.

Je me ressaisis et filai le long de la rampe du mieux que je le pouvais en gardant la tête tournée pour observer la sonde des géomètres. Elle avait un fond large en forme de soucoupe, qui luisait encore d’un rouge-brun morne dû à la chaleur de son entrée dans l’atmosphère. La partie supérieure, simple, évoquait un seau à l’envers, avec un sommet légèrement arrondi. Cinq hautes baies étroites s’étaient ouvertes sur ses flancs, révélant les fentes d’où étaient sorties les jambes insectoïdes qui s’étaient déployées. Au-dessus de son dôme se trouvait un agglomérat incertain : a priori, le mécanisme qui avait libéré le parachute, ainsi peut-être que des antennes et des détecteurs. J’en fis le tour complet en poursuivant Orolo sur la rampe en spirale, et ne vis rien qui ressemblât à un

hublot.

Je le rattrapai aux limites du décagone. Il reniflait l'air alentour. « Pas d'émissions toxiques apparentes, dit-il. À la couleur, je dirais qu'il s'agissait d'un mélange d'hydrogène et d'oxygène. L'air est aussi pur qu'à la montagne. »

Landasher arriva seul. Il semblait avoir ordonné aux autres de rester en haut. La bouche ouverte comme s'il allait dire quelque chose, il avait l'air hagard, fou de rage. Orolo le coupa dans son élan pour lui demander si le portail était verrouillé. Landasher ne savait pas, mais nous pouvions maintenant entendre des véhicules qui passaient. Je les reconnus à leur bruit : nous les avions amenés par le pôle. Une lumière apparut au sommet de la rampe.

« *Quelqu'un* l'a ouvert, dit Orolo. Mais il doit être refermé et reverrouillé dès que les véhicules et le parachute seront revenus. Il faut se préparer à une invasion.

– Tu crois que les géomètres ont décidé de l'invasion de..., commença Landasher.

– Non, je veux dire, une invasion des mamamouchis. Leur système de détection aura repéré ce qu'il vient de se passer. Qui sait à quelle vitesse ils vont réagir ? Peut-être dans l'heure.

– Nous ne pouvons tout simplement pas empêcher le pouvoir sæculier d'entrer, s'il le désire, dit Landasher.

– Gagnez juste le plus de temps possible, c'est tout ce que je demande », répondit Orolo.

Le tricycle descendait la rampe. Lorsqu'il fut plus près, je vis Cord aux commandes, et Sammanne assis à l'arrière, agrippé à ses épaules pour garder l'équilibre.

« Que te proposes-tu de faire du peu de temps gagné ? » demanda Landasher. Jusqu'alors, il m'avait toujours paru être un chef sage et raisonnable, mais ce soir, il était sous le coup d'un énorme stress.

« Apprendre, dit Orolo. Apprendre tout ce qu'il est possible des géomètres, avant que le pouvoir sæculier ne nous prive de tout ceci. »

Le tricycle arriva à notre niveau. Sammanne sauta à terre, prit le brelot suspendu à son épaule et en pointa les capteurs vers la sonde. Cord fit brièvement rugir le moteur, et orienta la machine de façon à ce que son phare fût lui aussi dirigé vers la sonde. Puis elle sauta de selle et commença à sortir son attirail de l'espace de charge à l'arrière.

« Attends, comment sais-tu si c'est sans danger ? Et les risques

d'infection ? » demanda Landasher. Puis il s'exclama : « Orolo ? Orolo ! » en voyant grâce à l'éclairage apporté par Cord qu'Orolo s'avançait, fasciné.

« S'ils craignaient d'être infectés par nous, répondit-il, ils ne seraient pas venus. Et si nous devons craindre de l'être par eux, alors nous sommes à leur merci.

– Et tu t'imagines vraiment que verrouiller les portes va retenir des gens qui ont des hélicoptères ? poursuivit Landasher.

– J'ai une idée pour ce qui est de ce problème. Fraa Érasmas va s'en occuper. »

Le temps que je rejoignisse le sommet de la rampe, Yul et Gnel avaient récupéré le parachute. Avec leur petite équipe d'avôts aventureux, ils en avaient chargé la plus grande partie à l'arrière du vachéché de Gnel, qu'ils avaient comprimée avec un assemblage hétéroclite de sangles de chargement et de suspentes. Mais même ainsi, un arpent de parachute et cinq mille pieds de suspentes traînaient encore dans la poussière derrière le vachéché lorsqu'ils s'arrêtèrent près de la fosse.

À ce point, nous eussions dû revêtir des combinaisons blanches, des gants et des appareils respiratoires, sceller le parachute extrasylvestre dans un poly stérile et l'envoyer à un laboratoire pour qu'il fût examiné et analysé jusqu'au niveau moléculaire. Mais j'avais reçu d'autres instructions. Alors j'attrapai le bord du parachute – mon premier contact physique avec un objet venu d'un autre système stellaire – et le tâtai. Pour moi qui n'étais pas un expert en textiles, cela me parut être le même matériau dont on faisait les parachutes sur Arbre. Même chose pour les suspentes. Je n'eus pas l'impression qu'il s'agissait de ce que nous appelions la néomatière.

Une foule assez importante s'était rassemblée autour du vachéché. Tous respectaient l'ordre de Landasher de ne pas descendre dans la fosse, mais ce dernier n'avait rien dit au sujet du parachute. Je grimpai sur le vachéché et clamai : « Chacun d'entre vous va se charger d'une suspente. Nous allons sortir le parachute et le déployer sur le sol. Répartissez-vous tout autour, puis reculez en tirant les suspentes vers l'extérieur, démêlez-les à mesure que vous progressez. Dans dix minutes, je voudrais voir la totalité de la population d'Orithéna former un grand cercle autour de ce parachute, chacun tenant en main l'extrémité d'une suspente. »

Un plan simple. Qui se compliqua un peu lorsqu'ils commencèrent à le mettre en œuvre, mais tous étaient des gens intelligents, et moins je faisais de commentaires, plus ils résolvaient seuls les problèmes. Dans le même temps, j'avais demandé à Yul d'estimer la longueur d'une suspente en brasses.

Gnel ressortit son vachéché de sous le parachute, et descendit jusqu'au fond de l'excavation. Il l'avait équipé d'une rampe de puissants projecteurs que j'avais toujours trouvée ridicule. Cette nuit, il avait enfin une occasion de les mettre à profit. Je vis alors qu'Orolo et Cord s'étaient approchés à moins de vingt pieds.

Déployer les Orithéniens autour du parachute prit un certain temps. Un jet supersonique hurla au-dessus de nos têtes, nous faisant sursauter.

Les mesures de Yul confirmèrent ma première impression : les suspentes étaient longues d'à peu près la moitié de la largeur de l'excavation. Lorsque j'eus expliqué le plan aux Orithéniens, ils se dirigèrent vers le bord de la fosse, partant des deux côtés et longeant le périmètre tout en gardant les suspentes tendues. Le parachute glissa sur le sol avec des soubresauts et des à-coups. Nous dûmes envoyer plusieurs personnes dessous pour aplanir et démêler certains enchevêtrements. Mais le bord de la toile avançait sur le pourtour de la fosse, et son mouvement s'accéléra soudain, lorsque la gravité vint à notre secours. J'espérais que les Orithéniens auraient le bon sens de lâcher si jamais ils se sentaient entraînés vers le vide, mais heureusement le parachute ne se révéla pas assez lourd pour présenter un tel risque. Une fois que toute la toile eut basculé par-dessus bord et que les Orithéniens se furent répartis uniformément autour, l'ensemble devint assez facilement manœuvrable. Le parachute paraissait pouvoir couvrir à peu près la moitié de la surface de la fosse. Les Orithéniens ayant compris l'idée générale – il s'agissait de le suspendre au-dessus de l'esplanade du téglon comme une canopée –, ils se mirent à se mouvoir ensemble, ajustant sa position et son altitude sans plus d'instructions de ma part. Lorsqu'il parut bien placé, je fis le tour du périmètre au pas de course, en demandant à tous de s'écarter de l'excavation et de tirer chacun leur suspente aussi loin que possible, pour en nouer l'extrémité autour de tout point d'ancrage qu'ils pourraient trouver. Pour un tiers, ce fut le sommet de l'enceinte extérieure de la concente. Les autres suspentes furent arrimées à des

arbres, des piliers du cloître, des tréteaux, des rochers, et des pieux enfoncés dans le sol.

Entendant un bruit de moteur, je me tournai vers le sommet de la rampe, et vis que Yul y engageait précautionneusement sa maison sur roues – afin de pouvoir, me dis-je, préparer le petit déjeuner pour les géomètres. Je courus jusqu'à lui et sautai dans la cabine. Alors, comme un seul homme, les Orithéniens passèrent outre l'ordre de Landasher pour nous suivre à pied.

Yul et moi descendîmes la rampe en silence. On eût dit à l'expression de son visage qu'il menaçait d'éclater d'un rire hystérique. Lorsque nous atteignîmes le fond, il s'arrêta dans les ruines du temple, juste à côté de l'analemme. Il coupa le moteur, se tourna vers moi, et brisa enfin le silence : « Je ne sais pas comment tout cela va se terminer, mais je suis on ne peut plus heureux d'être venu avec vous. » Et, sans me laisser le temps de lui dire combien j'étais moi-même heureux de sa présence, il descendit du vachéché pour partir à grands pas vers Cord.

La chaleur qui émanait du fond de l'appareil le rendait difficile à approcher. Yul retourna à son vachéché chercher des couvertures d'urgence réfléchissantes. Cord, Orolo et moi nous en servîmes de boucliers. L'essentiel de la structure de l'appareil se trouvant au-dessus de nous, nous fîmes passer la consigne d'apporter des échelles.

Maintenant que nous pouvions mesurer plus commodément l'objet, j'empruntai une toise dans les fouilles archéologiques et constatai qu'il faisait environ vingt pieds de diamètre. Je n'avais rien pour écrire, mais Sammanne utilisait son brelot en mode visueur pour tout enregistrer, alors je lui dictai les données.

Le vrombissement d'un hélicoptère en approche nous parvint. Il fit le tour de l'enceinte à plusieurs reprises, son souffle produisant des perturbations spectaculaires dans la canopée. Puis il reprit de l'altitude et se mit en vol stationnaire. Il ne pouvait pas atterrir ici, à cause du parachute. Tout l'intérieur de l'enceinte étant soit construit, soit cultivé, avec des arbres et des treillages, l'équipage allait devoir se poser à l'extérieur et frapper au portail, ou escalader la muraille.

Cela nous laissait un peu de répit. Mais nous étions désespérément à court de temps. Soudain, une douzaine d'échelles apparurent, toutes de tailles différentes, toutes en bois, faites à la main. Les Orithéniens commencèrent à les nouer ensemble pour dresser un petit échafaudage

juste au bord de la sonde, du côté qui semblait présenter une sorte de sas. Cord s'y hissa et trouva le moyen de se positionner sur une échelle qui avait été placée horizontalement. J'éprouvai une certaine fierté en la regardant. Tant de choses relatives à cet atterrissage eussent pu être intimidantes. Peut-être qu'au fond d'elle-même elle était intimidée, mais la sonde n'était, après tout, qu'une machine. Cord pouvait comprendre comment elle fonctionnait. Et, à partir du moment où elle se concentrait sur cela, plus rien d'autre ne comptait.

« Dites-nous ce que vous voyez ! lui cria Sammanne, les yeux fixés sur son brelot dont il contrôlait la visée.

– Il y a visiblement un vantail amovible à un endroit. Il est de forme trapézoïdale, avec des coins arrondis. Deux pieds de large à la base. Un et demi au sommet. Quatre de hauteur. Incurvé comme le fuselage. » Cord exécutait dans le même temps une danse étrange : l'échafaudage improvisé sur lequel elle s'était juchée l'obligeait à se maintenir en équilibre sur deux barreaux d'une échelle qui ne cessait de s'agiter. Les ombres qu'elle projetait masquaient ce qu'elle voulait voir, alors elle tira une lampe frontale de sa veste, l'alluma, et fit courir son faisceau sur la surface rayée et brûlée de la sonde.

« Peut-on sauter le pas et appeler cela une porte ? demanda Sammanne.

– D'accord. Il y a des caractères géométriques sérigraphiés autour de cette porte. Des lettres d'un pouce de haut.

– Sérigraphiés ? répéta Sammanne.

– Oui. » Cord passa la courroie de la lampe frontale autour de sa tête et ajusta son inclinaison, libérant ainsi ses mains.

« *Littéralement* sérigraphiés ?

– Oui, dans le sens où ils ont pris une feuille de papier avec des lettres découpées en creux, l'ont plaquée sur le métal et ont projeté de la peinture par-dessus. »

Nous entendîmes une série de bruits métalliques : Cord posait un aimant en divers endroits autour de la porte.

« Il n'y a aucun élément ferreux. » Puis un crissement. « Je ne peux pas l'entamer avec la lame de mon couteau. Peut-être un revêtement en acier inoxydable haute température.

– Fascinant, commenta Orolo. Vous pouvez l'ouvrir ?

– Je crois que les messages sérigraphiés sont des instructions pour l'ouverture du sas, répondit-elle. Le même message – la même

sérigraphie – est répété en quatre endroits autour de la porte. Chaque fois, un trait en émerge...

– Une flèche ? proposa quelqu'un.

– Oui, ce sont des flèches ! insistèrent d'autres avôts, d'un ton plus convaincu, parce qu'ils voyaient mieux depuis l'endroit où ils étaient placés.

– Cela ne ressemble pas à des flèches, dit Cord, mais peut-être que les géomètres font les leurs différemment. Chaque trait est dirigé vers un panneau d'à peu près la taille de ma main. Ces panneaux semblent être maintenus en place par des boulons – des vis à tête fraisée, quatre par panneau. Je n'ai pas l'outil qu'il faudrait y insérer, mais je peux me débrouiller avec une clef à vis marguerite. » Elle fouilla ses poches.

« Comment savons-nous qu'il s'agit même de boulons ? demanda une voix. Nous ne savons rien de ces extrasylvestres ni de leurs praxis !

– C'est juste évident ! clama Cord en retour. Je peux voir des petites barbes là où un technicien extrasylvestre les a trop serrées. Les têtes sont moletées pour qu'ils puissent les tourner avec leurs doigts extrasylvestres quand elles sont désolidarisées. La seule question est : horaire ou antihoraire ? » Elle mit sa clef en place, la frappa une fois du talon de la main pour l'enfoncer, et grogna en appliquant sa torsion. « Antihoraire », annonça-t-elle.

Pour quelque raison, cela provoqua une réaction enthousiaste parmi la foule des avôts. « Les géomètres sont droitiers ! » s'exclama quelqu'un, et tous s'esclaffèrent.

Cord empochait les vis à mesure qu'elle les retirait. Une fois la dernière enlevée, le petit panneau tomba et rebondit sur l'échafaudage, puis s'immobilisa sur l'esplanade de pierre, où quelqu'un le ramassa et le scruta telle une page d'un livre sacré.

« Derrière le panneau, il y a une cavité avec une poignée en T, annonça-t-elle. Mais je vais ôter les trois autres panneaux avant d'y toucher.

– Pourquoi ? » demanda une voix.

L'avôt ergoteur dans toute sa splendeur, me dis-je.

Tout en se mettant au travail sur le panneau suivant, Cord répondit patiemment : « C'est comme quand on remonte une roue sur sa tomobile, on resserre les boulons tour à tour à plusieurs reprises, pour égaliser les contraintes.

– Et s'il y a un différentiel de pression ? demanda Orolo.

– Raison de plus pour y aller lentement, maugréa Cord. Il ne faudrait pas que quelqu'un soit écrasé par la projection d'un vantail. D'ailleurs... » Elle tourna la tête vers la foule des avôts en contrebas.

Yul comprit ce qu'elle voulait dire. Il mit ses mains en porte-voix et tonna :

« RECULEZ ! Tout le monde s'éloigne du sas. À cent pieds. MAINTENANT ! »

Sous l'effet de sa voix incroyablement puissante et autoritaire, les gens s'écartèrent, ouvrant un large corridor qui s'étendit jusqu'au vachéché de Gnel.

D'autres aéroplanes, de deux ou trois types différents, approchèrent, tandis que Cord démontait les panneaux. Nous les entendîmes se poser de l'autre côté de la muraille. Quelqu'un nous cria du haut de la fosse que les soldats débarquaient sur la route de la boutique de souvenirs.

Une idée me traversa l'esprit. « Sammanne, demandai-je, est-ce que vous transmettez tout cela sur le réticulum ?

– Souriez, me répondit-il. En cet instant même, un milliard de personnes se moquent de vous. »

Je m'efforçai de ne penser ni aux soldats ni à ce milliard de gens.

Un sifflement s'échappa de la sonde. Cord recula d'un bond, et manqua tomber de l'échafaudage. Le sifflement mourut asymptotiquement en quelques secondes.

« L'une des choses qui peuvent arriver lorsque l'on déclenche une poignée en T, dit Cord avec un petit rire nerveux, c'est, par exemple, qu'une soupape d'équilibrage de pression s'ouvre.

– L'air est entré ou sorti ? s'enquit Orolo.

– Entré. » Cord déclencha les trois autres poignées. « Oh oh ! Nous y voilà ! »

Le vantail versa tout simplement droit devant, cognant au passage l'échelle sur laquelle Cord se tenait. Yul leva les bras à temps pour accompagner la plaque dans son élan vers le sol. Nous le regardâmes tous. Puis nous regardâmes Cord, qui se dressait là, les mains sur les hanches, son poids sur une jambe et l'autre fléchie, le faisceau de sa lampe dirigé vers l'intérieur de la sonde.

« Qu'y a-t-il là-dedans ? demanda finalement quelqu'un.

– Une fille morte, répondit-elle, avec une boîte sur les genoux.

– Humaine ou...

– D'une espèce proche. Mais pas arbrienne. »

Cord s'accroupit comme pour entrer dans la capsule, mais elle se figea quand l'échafaudage se mit à tanguer, tressauter, se balancer. C'était Yul. Il s'était précipité pour aller la rejoindre. Il n'allait pas laisser sa copine s'introduire dans un vaisseau spatial extrasylvestre sans s'être d'abord assuré qu'il ne s'y cachait pas des monstres. Étant donné son gabarit, il envahit quasiment toute la plateforme déjà juste suffisante pour Cord. Celle-ci, un peu offusquée, refusa de se déplacer, si bien que Yul dut s'agenouiller et entrer la tête par le bas de la porte, à peu près au niveau des cuisses de Cord. Dans d'autres circonstances les avôts se fussent précipités à l'assaut de l'échafaudage pour maîtriser Yul, et rien n'eût été touché tant que tout n'eût pas été mesuré, phototypé, examiné, analysé. Mais les avions en vol circulaire ou stationnaire, ainsi que les autres bruits provenant de la surface, avaient mis tout le monde dans des dispositions fort particulières.

« Yul ! » hurla Sammanne, avant de lui lancer son brelot.

Yul tendit instinctivement les bras, l'attrapa au vol, et le plongea à l'intérieur de la capsule. Se servant de l'écran comme d'un dispositif de vision nocturne, il put remarquer les taches sombres sur les vêtements de la géomètre morte. « Elle est blessée, annonça-t-il. Elle saigne ! »

Croyant qu'il parlait de Cord, certains avôts s'inquiétèrent, avant de comprendre de qui il était question.

« Vous voulez dire qu'elle est vivante ? demanda Sammanne avec stupéfaction.

– Je ne sais pas », répondit Yul en tournant la tête pour regarder dans notre direction.

Comme il ne lui barrait plus le passage, Cord glissa par la porte une jambe puis la tête et le torse. Nous entendîmes une exclamation assourdie. « Cord dit qu'elle est encore chaude ! » nous transmit Yul.

Toutes sortes de questions théoriques me vinrent à l'esprit, et probablement à l'esprit de tous les autres : comment pouvait-elle dire qu'il s'agissait d'une femme ? Comment saurait-elle même s'ils étaient sexuels ? Qu'est-ce qui lui faisait penser que c'était du sang qui s'échappait de son corps ? Mais, encore une fois, l'urgence et le chaos de la situation confinaient toutes ces interrogations dans une sorte de

quarantaine intellectuelle.

« S'il y a la moindre chance qu'elle soit encore en vie, intervint Orolo, nous devons faire tout notre possible pour l'aider ! »

C'était exactement ce que Yul avait besoin d'entendre. Il renvoya le brelot à Sammanne d'une main, tout en tendant un couteau à Cord de l'autre. « Elle est solidement sanglée », nous prévint-il.

Tout ce que nous pouvions voir de Cord, c'était sa jambe qui tremblait et s'agitait comme elle la pressait contre l'échafaudage. Une minute passa. Nous rongions notre frein, impuissants à faire quoi que ce fût, tant pour aider Cord qu'en réaction aux cognements, battements et hurlements métalliques qui nous parvenaient depuis la muraille et le portail de la concente, bien loin là-haut. Finalement, après une puissante traction, Cord réapparut à moitié, flageolante. Yul plongea les bras à l'intérieur pour prendre la relève. Tel un guide sur un radeau arrachant à la rivière une touriste qui se noie, il extirpa la géomètre de toute la force de ses bras et de ses jambes, et finit les quatre fers en l'air, l'extrasyvestre étendue de tout son long sur lui. Un liquide rouge s'écoula autour de ses côtes et goutta jusqu'au sol à travers les barreaux. Vingt mains se tendirent pour recevoir le corps de la géomètre lorsqu'il la fit précautionneusement rouler sur le côté. Trois mains, dont celle d'Orolo, avaient convergé vers sa tête, qu'elles soutenaient, s'assurant qu'elle ne pendît pas. J'aperçus son visage. À cinquante pieds, n'importe qui l'eût prise pour une native de cette planète. De plus près, par contre, il ne faisait aucun doute que, comme l'avait dit Cord, elle n'était pas arbrienne. Non que son visage présentât un élément particulier, simplement la couleur et la texture de sa peau et de ses cheveux, sa structure osseuse, le dessin du pavillon de son oreille, la forme de ses dents n'étaient pas tout à fait les nôtres.

Il était hors de question de l'étendre sur un sol encore chaud du feu des tuyères et jonché de tessons de tuiles acérés, alors nous cherchâmes du regard la surface plane adéquate la plus proche. Avisant le plateau vide du vachéché de Gnel à cent pieds de là, nous portâmes la géomètre sur nos épaules, progressant aussi vite qu'il nous était possible sans risquer de la faire verser. Soor Maltha, le médecin de la concente, nous rejoignit à mi-chemin, et examinait déjà le cou de la patiente du bout des doigts avant que nous l'eussions même posée. Gnel, qui réagissait vite, avait déroulé un sac de couchage juste à

temps. Nous étendîmes la géomètre dessus, tête sur le hayon. Elle était vêtue d'une combinaison bleu pâle lâche, le dos imbibé de ce qui était à l'évidence du sang. Soor Maltha ouvrit le vêtement et ausculta le corps avec un stéthoscope. « Même en considérant que je ne peux pas savoir où se trouve le cœur, dit-elle, je n'entends rien, sinon des murmures que j'interpréteraï comme des bruits intestinaux. Retournez-la. »

Nous la mîmes sur le ventre. Soor Maltha tailla dans la combinaison. Celle-ci n'était pas seulement trempée, elle était également percée de nombreux trous. Maltha se servit d'un bout de tissu pour éponger son dos, faisant apparaître une constellation de plaies circulaires impressionnantes, réparties du creux des reins jusqu'à mi-épaule, principalement du côté gauche. Nous en eûmes tous le souffle coupé. Maîtrisant son émotion, soor Maltha examina la blessure un moment. Elle s'apprêtait à faire quelque observation clinique quand Gnel diagnostiqua : « Décharge de chevrotine. Gros calibre. Antipersonnel. Tir à moyenne distance. » Puis, bien que ce ne fût pas nécessaire, il énonça son verdict : « Un sale fils de chienne a abattu cette pauvre dame d'un coup de fusil dans le dos. Que Dieu ait pitié de son âme. »

L'une des assistantes de Maltha eut la présence d'esprit de glisser un thermomètre dans un orifice qu'elle avait remarqué à la jonction des jambes. « Température corporelle similaire à la nôtre, annonça-t-elle. Elle n'est sans doute morte que depuis quelques minutes. »

Le ciel nous tomba sur la tête. Du moins fut-ce notre impression durant quelques instants. Quelqu'un en haut avait coupé les suspentes du parachute, qui s'était abattu sur nous.

Déconcertant comme tout, mais inoffensif. Tout le monde se déploya pour soulever, tirer, écarter, repousser. Sans que l'on se fût concertés, au bout d'un moment un grand nombre d'avôts se regroupèrent au milieu de l'esplanade, réunissant une grande partie de la toile, qu'ils poussèrent et roulèrent vers les marches du temple pour l'écarter du chemin. Lorsqu'il me parut évident que les ramasseurs du parachute étaient suffisamment nombreux, je retournai vers la sonde, avec l'intention d'en informer les autres. J'eusse bien couru, mais les soldats en combinaison enveloppante descendaient la rampe en masse, et je me dis que courir eût risqué d'exciter les instincts de chasseur de l'un d'eux.

Orolo et Sammanne examinaient un objet qui provenait de la capsule – la boîte que Cord avait vue sur les genoux de son occupante. Elle était faite d'une matière fibreuse, et contenait quatre tubes transparents, remplis d'un liquide rouge. Des échantillons sanguins, nous sembla-t-il. Chaque tube était étiqueté d'un unique mot en écriture géométrienne et d'une ikone circulaire, toutes différentes, toutes représentant une planète – qui n'était pas Arbre – vue de l'espace.

Des soldats nous arrachèrent la boîte des mains. Ils étaient partout alentour, maintenant. Tous étaient équipés d'un sac à bandoulière qui contenait ce qui ressemblait à des bracelets surdimensionnés. Chaque fois qu'ils croisaient un avêt, ils en prenaient un et l'encliquetaient autour de sa gorge ; le collier s'animait aussitôt et se mettait à clignoter plusieurs fois par seconde. Chaque carcan avait une série de chiffres imprimée à l'avant, si bien qu'une fois qu'ils avaient enregistré votre image, ils connaissaient votre visage et votre numéro.

Nul besoin d'avoir beaucoup d'imagination pour deviner que les colliers disposaient de fonctions de localisation et de surveillance. Mais aussi sinistre et déshumanisant que cela pût paraître, ils n'affectaient en rien leur victime – du moins pour l'instant. Il semblait que les militaires voulaient juste savoir qui se trouvait où.

Fraa Landasher s'acquitta fort honorablement de son rôle, exigeant – fermement mais posément – de savoir qui était responsable, en vertu de quelle autorité ils agissaient ainsi (« Quelle loi couvre les sondes extrasylvestres, de toute façon ? »), etc. Mais les soldats étaient tous équipés de tenues de protection biologique et chimique, ce qui ne simplifiait pas la discussion, et Landasher ne connaissait pas suffisamment les procédures légales applicables en ces circonstances. Il eût peut-être su organiser une défense juridique efficace six mille quatre cents ans plus tôt, mais pas là.

Un détachement de quatre soldats, différenciés par des insignes spéciaux appliqués en hâte sur leur tenue avec du poly adhésif, approchèrent de la sonde et déballèrent leur matériel. Deux d'entre eux montèrent sur l'échafaudage, chassèrent les fraas qui se trouvaient à l'intérieur, et se mirent à prélever des échantillons et à prendre leurs propres phototypes.

Les soldats s'étaient naturellement d'abord dirigés vers la sonde. Ils communiquaient facilement entre eux parce que leurs tenues étaient

équipées de radios, mais ils n'échangeaient avec nous que malaisément. Quand ils s'adressaient à nous, c'était pour nous donner des ordres, et quand nous leur parlions, ils nous écoutaient de façon plus que sceptique – comme si leurs supérieurs les eussent avertis que les avôts allaient essayer de leur jeter des sorts. Ceux qui étaient entrés dans la sonde avaient peut-être remarqué le liquide rouge, mais ce n'était pas évident : toutes les surfaces de la cabine étaient encombrées, l'éclairage était faible, et les couchettes d'accélération étaient capitonnées d'un matériau sombre qui ne permettait pas de voir les taches. Les protections faciales des casques des soldats ne cessaient de s'embuer. Leurs mains gantées ne pouvaient percevoir l'humide ou le visqueux, leur système de filtration d'air bloquait toutes les odeurs. Debout près de la sonde, m'habituant au carcan autour de mon cou, je réalisai qu'il pourrait s'écouler un long moment avant que les soldats ne comprennent qu'une géomètre avait été extraite de cette capsule et était étendue morte à l'arrière d'un vachéché cent pieds plus loin. Le milliard de gens qui regardaient la trans de Sammanne sur le réticulum le savaient tous. Les soldats, isolés dans leur propre réticule exclusif et sécurisé, n'en avaient pas la moindre idée. De l'avoir compris, Sammanne, Orolo, Cord et moi ne cessions d'échanger des regards ébahis et amusés.

Quand ce fut au tour de Yul d'être encarcené, il repoussa ceux qui s'approchaient avec le collier puis, lorsqu'ils pointèrent leurs armes sur lui, il négocia la possibilité de l'encliqueter lui-même. Mais une fois qu'il l'eut mis et que les soldats se furent éloignés, il le passa par-dessus sa tête. Il avait un cou épais et un crâne étroit. Le collier lui égratigna le cuir chevelu et lui entailla les oreilles, mais il parvint à le retirer. Puis, satisfait de savoir qu'il pouvait l'enlever, il le remit en place.

Un officier finit par remarquer le petit groupe d'avôts sans collier réunis autour du vachéché de Gnel, et il dépêcha une section pour s'occuper d'eux. Il semblait que nous étions libres de nos mouvements tant que nous n'essayions pas de nous enfuir ou d'interférer avec ce que faisaient les soldats, alors je les suivis à une distance dont j'espérais qu'ils la jugeraient respectueuse.

Les avôts encarcenés étaient entraînés vers les marches du temple. Plus loin, une rangée de soldats avançaient sur l'esplanade du téglon, courbés en avant, pour ramasser les tessons et autres débris qui

risquaient de se transformer en autant de projectiles lorsque leurs appareils se poseraient. De grands avions à atterrissage vertical étaient en vol stationnaire plus haut dans le ciel, attendant que la zone fût dégagée. Je me dis que le projet de ces gens devait être de tous nous faire monter à bord pour nous emmener vers quelque espèce de centre de détention. Plus je pourrais retarder mon embarquement, mieux ce serait.

Le chef de section n'exprima pas le moindre intérêt pour ce que pouvait faire cette demi-douzaine d'avôts à l'arrière du vachéché, et leur ordonna simplement de s'en écarter et de s'aligner pour la pose des carcans. Les avôts, déconcertés, obtempérèrent. Un soldat fit le tour du véhicule, à la recherche de traînards. Voyant le cadavre, il sursauta, prit son arme – ce qui attira l'attention de ses camarades –, puis se détendit et remit l'arme à l'épaule. Il s'approcha lentement du vachéché. Quelque chose dans sa position me fit comprendre qu'il communiquait avec les autres par radio. Je m'avançai assez pour entendre le chef de section demander à soor Maltha (déduisant qu'elle était le médecin de la communauté, puisqu'elle était la seule à être copieusement tachée de sang) : « Vous avez une victime ?

– Oui.

– Avez-vous besoin de...

– Elle est morte. Nous n'avons pas besoin d'assistance médicale. » Elle avait parlé d'un ton placide, un peu sarcastique, abasourdie, comme moi un peu plus tôt, de réaliser que les soldats *ne savaient pas*.

S'ils nous l'avaient seulement demandé, nous le leur aurions dit – il eût plutôt été impossible de nous faire taire. Mais ils n'accordaient aucune importance à ce que nous savions, à nos opinions. Alors nous, les avôts, réagissions tous de la même façon : *Tant pis pour eux !*

Prenant de nouveaux colliers dans leurs sacs, les soldats avaient à peine commencé à les passer au cou de soor Maltha et de ses assistants qu'ils s'interrompirent. Nombre d'entre eux portèrent une main gantée à leur visière. Je fis volte-face et vis que tous les soldats sur l'esplanade et autour de la sonde agissaient de la même façon. Je supposai que le secret était éventé – sans doute un général assis dans un bureau à mille lieues d'ici, dans lequel il avait accès aux trans civiles, venait-il de hurler dans un micro qu'il y avait un extrasylvestre mort à l'arrière du vachéché – et, dans un instant, tous les soldats allaient se précipiter ici.

Mais rien de tout cela. Au lieu de se tourner vers nous, ils regardaient tous vers le ciel.

Quelque chose arrivait.

Les avions en vol stationnaire avaient eux aussi reçu le message : la tonalité de leurs moteurs changea, et leurs lumières fluctuèrent, comme ils s'inclinaient, s'écartaient latéralement, viraient de bord, et prenaient de l'altitude.

Les soldats près du vachéché s'étaient tournés les uns vers les autres, même s'ils continuaient de regarder vers le ciel.

« Eh ! dis-je. Eh, regardez-moi ! » Je réussis finalement à faire réagir le chef de section, qui tourna sa protection faciale dans ma direction. « Parlez-nous, hurlai-je. Nous n'entendons rien, nous ne savons pas ce qu'il se passe !

– Meuhneuh meuhneuh meuhneuh ÉVACUEZ ! » répondit-il.

Ganélial Craide ne se le fit pas dire deux fois. Il se jeta dans la cabine de son vachéché, et démarra. Soor Maltha et l'une de ses assistantes montèrent à l'arrière avec la victime. Je décidai de repasser d'abord par la sonde, juste pour m'assurer que mes amis avaient bien reçu le message – et pour presser Orolo s'il décidait de faire sa mauvaise tête. Partout sur l'esplanade, les soldats agitaient les bras, renvoyant les avôts vers le pied de la rampe. Le vachéché de Gnel allait dans cette direction moins vite qu'un homme qui marche, s'arrêtant ici et là pour charger les avôts les plus lents. Le véhicule de Yul avait commencé à faire la même chose, et je fus soulagé d'apercevoir Cord sur le siège avant. Mais sur la rampe déjà bondée, les véhicules ne pourraient pas aller plus vite que le marcheur le plus indolent.

Courir, peut-être ? « PLUS VITE ! PLUS VITE ! » cria quelqu'un. Un officier avait jeté son casque – tant pis pour les infections extrasylvestres –, et se mit à hurler dans un porte-voix : « Si vous pouvez courir, courez ! Sinon, montez dans le martel ! »

Je finis dans les retardataires, avec Sammanne et Orolo. Tandis que nous courions vers la rampe, j'adressai à Sammanne un regard interrogateur.

« Ils ont brouillé le Ret dès leur arrivée, m'annonça-t-il en haussant les épaules, et je ne peux pas pénétrer leurs transmissions. »

Alors je me tournai vers Orolo, qui gardait un œil sur le ciel de l'ouest tout en trottant avec nous. « Vous croyez que quelque chose

d'autre arrive ? lui demandai-je.

– Depuis que la sonde a été lancée, environ une période orbitale s'est écoulée, énonça-t-il. Donc, si les géomètres veulent nous balancer quelque chose à la première occasion, c'est à peu près le moment où il faut s'y attendre.

– Nous *balancer* quelque chose ? répétais-je.

– Tu as vu ce qui est arrivé à cette pauvre femme ! s'exclama Orolo. Il y a une insurrection – peut-être une guerre civile – dans l'icosaèdre. Entre une faction qui désire partager ses connaissances avec nous et une autre qui est prête à tuer pour que cela n'arrive pas.

– À *nous* tuer, même ? »

Orolo se rembrunit. Parvenus au pied de la rampe, nous étions pris dans un embouteillage de piétons. En parcourant des yeux le chemin en spirale au-dessus de nous, on pouvait voir des avôts et des soldats mêlés qui couraient. Mais les insondables lois de la dynamique des bouchons faisaient que nous étions complètement bloqués.

Nous ne pouvions rien faire d'autre qu'attendre que cela se dégageât. Nous étions les derniers avôts dans la file ; derrière nous deux sections de soldats ployant sous de lourds paquetages patientaient placidement, puisque tel avait toujours été le lot de la condition militaire. Derrière eux, Orithéna était déserte, vide, à l'exception de la sonde extrasylvestre.

Orolo vint se placer face à moi et me gratifia d'un grand sourire. « Pour ce qui concerne notre précédente conversation..., commença-t-il, comme s'il m'invitait au dialogue dans le réfectoire.

– Oui ? Vous avez quelque chose à ajouter ?

– Pas en substance, reconnut-il. Mais la situation va incessamment devenir très chaotique, et il est possible que nous soyons séparés.

– J'ai bien l'intention de rester avec vous...

– Ils ne nous laisseront peut-être pas le choix, me fit-il remarquer en passant le doigt sur son collier. Je porte un numéro impair, toi pair – peut-être qu'ils nous placeront dans des tentes différentes, ou quelque chose de ce genre. »

La file devant nous commença enfin à s'ébranler. Sammanne, sentant que nous entamions quelque sorte de conversation privée, nous dépassa. Nous jouâmes des épaules et des coudes au tout début de la rampe. Quelques instants plus tard, nous marchions, puis trottions.

Orolo, tout en continuant de jeter des coups d'œil vers le ciel de l'ouest, poursuivit : « Si, à Trédégarrh, il t'arrive de, disons, discuter avec des gens de ce que tu as vécu ici, et que tu évoques ce dont nous avons parlé cet après-midi, leurs réactions dépendront énormément de qui ils sont, de quelle math ils viennent...

– Procienn ou halikaarnienne ? demandai-je. J'en ai l'habitude, Orolo.

– Cette fois, c'est un peu différent. La plupart des gens, qu'ils soient prociens ou halikaarniens, se contenteront de considérer cela comme de vaines spéculations métathéoriques inoffensives, sauf pour le temps qu'elles font perdre. Par contre, si tu en parles avec quelqu'un comme fraa Jad... »

Je crus qu'il s'était interrompu pour reprendre son souffle, parce que nous courions vraiment maintenant. Au-dessus de nous, des avions s'approchaient pour se poser à l'extérieur du portail, et le bruit de leurs moteurs avait forcé Orolo à hausser la voix. Mais lorsque je jetai un coup d'œil dans sa direction, je crus voir de l'incertitude sur son visage. Une émotion que je n'avais certainement jamais associée à pa Orolo.

« Je crois..., dit-il finalement, je crois qu'ils le savent tous.

– Qu'ils savent quoi ?

– Que ce que je t'ai dit un peu plus tôt est vrai.

– Oh.

– Et qu'ils le savent depuis au moins mille ans.

– Ah.

– Et que... qu'ils font des expériences.

– *Quoi ?* »

Orolo haussa les épaules, et sourit malicieusement. « De même que lorsque les théôs ont perdu leurs démolisseurs d'atomes ils se sont tournés vers le ciel et ont fait de la cosmographie leur laboratoire – le ciel était le seul endroit qu'il leur restait pour mettre leurs théories à l'épreuve, pour transformer leur philosophie en théorique –, de même, lorsqu'un bon nombre de ces gens se furent retrouvés rassemblés sur un piton rocheux avec rien d'autre à faire que de s'interroger sur les choses dont nous avons parlé un peu plus tôt, eh bien... certains d'entre eux, je pense, ont conçu des expériences afin de prouver soit qu'ils disaient vrai, soit qu'ils déliraient totalement. À partir de quoi a pu émerger, empiriquement, une forme de praxis. »

Je le dévisageai, et il me fit un clin d'œil. « Alors, vous pensez que fraa Jad m'a envoyé ici pour découvrir si vous saviez ?

– C'est ce que je suppute, oui, dit Orolo. Dans des circonstances normales, ils m'auraient peut-être simplement sélectionné et incorporé dans la math centénarienne ou millénarienne, mais... » Il scruta encore une fois de ciel de l'ouest. « Ah ! Les voilà ! » s'exclama-t-il, comme s'il attendait un train et qu'il venait de le voir entrer en gare.

Un trait blanc trancha les cieux d'ouest en est, et s'acheva, sans perte de vitesse, dans la caldeira du volcan, à quelques milliers de pieds au-dessus de nous.

L'instant avant que le son nous atteignît, Orolo fit remarquer : « Pas bête. Ils n'ont pas une confiance suffisante dans leur précision pour garantir une frappe parfaite sur la sonde. Mais ils maîtrisent assez la géologie pour... »

Après quoi je ne pus plus rien entendre pendant une demi-heure. Pire : je regrettai d'être né avec des oreilles.

Fraa Haligastrème m'avait enseigné quelques termes de géologie, que je vais employer ici. J'imagine déjà Cord me faisant la leçon, consternée que j'utilise un vocabulaire technique sans âme au lieu de décrire la vérité émotionnelle. Mais la vérité émotionnelle se réduisait alors à un ténébreux chaos de surprise et de peur, et la seule façon de raconter de façon sensée ce qu'il se passa est de donner des détails techniques, que nous n'avons recomposés que plus tard.

Donc, les géomètres nous avaient jeté une pierre – en fait, une longue barre d'un métal dense, mais dans le principe, rien de plus sophistiqué qu'une pierre. Elle avait heurté le couvercle rigide de lave durcie du sommet du volcan et l'avait pénétré de quinze cents pieds avant d'être vaporisée par sa propre énergie cinétique, provoquant la mise sous pression du volcan, et le phénomène que nous connaissons sous le nom de trémor. La pression était remontée par la brèche que la barre avait creusée dans la roche, élargissant ses parois en s'échappant, créant un réseau de fissures immédiatement éventrées par la lave sous-jacente. Cette lave étant fluide, saturée de vapeur, la vapeur se détendit en gaz à l'évacuation de la surpression, à l'instar des bulles qui apparaissent dans une bouteille de soda lorsqu'on la débouche. La lave, sous l'effet de la vapeur, forma un aérosol de gaz et de cendres qui fusa directement dans le ciel, raison pour laquelle tout à deux cents lieues sous le vent allait être enseveli sous de la poussière

grise. Mais une partie de cette nuée s'échappa aussi par le côté de la montagne, et dévala son flanc comme une avalanche, facile à repérer parce que d'un orange étincelant. Lorsque nous eûmes surmonté le choc et que nous nous fûmes relevés après avoir été projetés à terre par l'explosion, nous courûmes à toutes jambes jusqu'au sommet de la rampe comme un troupeau paniqué. Et ce que nous vîmes clairement, arrivés en haut, c'était que ce nuage étincelant venait droit sur nous, et qu'il allait simultanément nous écraser comme un rouleau compresseur et nous incinérer comme un lance-flammes si nous ne nous écartions pas de son chemin. Il n'y avait pour cela qu'un seul moyen possible : monter à bord des avions qui avaient atterri en contrebas, entre les murailles de la concence et la boutique de souvenirs. Ils disposaient de juste assez de place pour les soldats qu'ils avaient amenés et leur équipement. Chevaleresques, ceux-ci se débarrassèrent de tout ce qu'ils avaient apporté pour mettre plus de passagers – d'avôts – hors de danger. Ils jetaient même tout ce qu'ils pouvaient – les extincteurs, les troussees de secours par brassées – pour embarquer le plus d'humains possible.

Cela revenait à une simple équation que n'importe quel théos reconnaîtrait. Les pilotes des avions savaient quelle charge ils pouvaient embarquer et combien une personne pesait en moyenne. Diviser l'un par l'autre leur disait combien de passagers chaque appareil pouvait accueillir. Pour faire respecter ce quota, ils avaient leur arme de poing à la main et des hommes armés des deux côtés des portes. Les soldats, dans l'ensemble, savaient où ils devaient aller : ils retournaient vers l'appareil dans lequel ils étaient venus. Les Orithéniens, eux, s'agglutinaient ou erraient entre les avions, enjambant ou trébuchant sur le matériel abandonné. Les pilotes les faisaient monter à bord un à un en les comptant. De temps en temps, ils trouvaient un moyen de jeter encore quelque chose pour accepter un passager de plus. Tout cela avait commencé depuis un certain temps lorsque Orolo, Sammanne et moi franchîmes le portail à toutes jambes. La plupart des places étaient déjà prises. Les appareils à pleine charge décollaient, certains emportant des gens désespérés agrippés à leurs atterrisseurs. Les rares qui n'avaient pas encore été désignés couraient d'un avion à un autre, et je fus réconforté de voir que beaucoup trouvaient des places. J'aperçus les véhicules de Gnel et de Yul garés, phares et moteur allumés, mais d'eux nulle trace – ils

avaient dû être emmenés ! Et je ne voyais plus Orolo. Un soldat qui courait m'attrapa au passage et me projeta vers un aéroplane qui lançait ses moteurs. Abasourdi, j'atteignis la porte au milieu d'un nuage de poussière. Des mains m'agrippèrent et me hissèrent à l'intérieur, tandis que les patins de l'appareil quittaient le sol. Le soldat grimpa sur le patin derrière moi. Je me retournai pour regarder par la porte ouverte. Je ne repérai ni Sammanne ni Orolo – c'était plutôt bon signe ! Avaient-ils embarqué ? Il n'y avait plus que deux appareils au sol. L'un d'eux décolla, laissant filer deux Orithéniens qui griffaient désespérément la surface de la porte sans trouver de prise. Au moins dix autres personnes étaient restées derrière. Certains s'asseyaient, accablés, d'autres demeuraient recroquevillés par terre, là où ils étaient tombés. Quelques-uns couraient vers la mer. Un homme se précipita vers le dernier aéroplane, mais il était trop loin. Quelque chose au fond de moi se demandait : *Est-ce qu'ils ne pouvaient pas en prendre quelques-uns de plus ?* Mais la réponse était évidente, à la façon dont mon aéroplane se comportait : même si les moteurs rugissaient à plein régime, l'appareil ne montait pas plus vite qu'un homme ne grimpe à une échelle, tout en semant une pluie de petits objets à mesure que les occupants trouvaient des choses à jeter par la porte ouverte. Une lampe torche rebondit sur mon crâne et tomba à mes pieds ; je l'attrapai et la lançai dehors.

Elle manqua heurter quelqu'un en bas, une silhouette en chape, sèchement éclairée de derrière par les phares du vachéché de Gnel et qui s'efforçait de courir tout en ployant sous un lourd fardeau – lequel était bleu pâle : la dépouille de la géomètre, oubliée et abandonnée à l'arrière de ce même vachéché. L'homme qui la portait se dirigeait droit vers le seul aéroplane encore au sol. Des bras se tendirent depuis la porte. L'homme mit toute l'énergie qu'il lui restait dans un dernier effort, planta ses pieds dans la poussière en dessous de l'appareil, et poussa de toute la puissance de ses jambes pour hisser la dépouille. Des mains la saisirent et la tirèrent à l'intérieur. Le soldat à la porte montra ses dents en criant quelque chose dans son microphone. L'aéroplane s'éleva, laissant derrière lui l'homme en chape. Je me forçai à mieux le regarder, et vis ce que je supposais et craignais : Orolo, seul devant le portail d'Orithéna.

Nous avions maintenant pris assez d'altitude pour que je pusse voir, par-delà les murailles et bâtiments de la concente, ce qui dévalait

des pentes du volcan. Cela ressemblait énormément aux descriptions que nous en avait faites fraa Haligatrème d'après les textes anciens : lourde comme la pierre, fluide comme l'eau, ardente comme la braise et – courant déjà sur plusieurs milliers de pieds à flanc de montagne – rapide comme l'éclair.

« Non ! hurlai-je. Il faut y retourner ! »

Personne ne m'entendit, mais un soldat non loin de moi lut mon expression, vit mes yeux se tourner vers le poste de pilotage. Il leva calmement son arme de poing et planta le canon au centre de mon front.

Ma pensée suivante fut : *Ai-je assez de tripes pour sauter, qu'Orolo puisse prendre ma place ?* Mais je savais que le pilote ne se poserait pas pour le faire monter. Nous n'en avions plus le temps.

Orolo regardait autour de lui avec curiosité. Il paraissait presque s'ennuyer. Il fit quelques pas de côté de manière à voir clairement le volcan à travers le portail ouvert, et ce qui se dirigeait sur lui. Cela, je crois, lui donna une estimation du nombre de secondes qu'il lui restait. Il ramassa une pelle militaire abandonnée, et se servit de son manche pour tracer un arc dans le sol meuble. Il se tourna encore et encore, ajoutant chaque fois un arc à un autre, jusqu'à ce qu'il eût achevé l'élégante figure infinie de l'analemme. Puis il jeta la pelle et se plaça en son centre, faisant face à son destin.

Les bâtiments de la concente implosèrent avant même que le nuage étincelant ne les eût atteints, sous l'effet de l'onde de choc que l'avalanche poussait devant elle. La vague destructrice balaya toute la largeur de la concente en quelques secondes, et heurta les murailles de l'intérieur. Les fortifications ployèrent, craquèrent, perdirent quelques blocs, mais résistèrent, jusqu'à ce que le nuage les frappât de toute sa puissance. Alors elles furent emportées comme un château de sable frappé par une vague.

« Non ! » hurlai-je encore, tandis qu'Orolo se flétrissait sous l'onde de choc. Il tomba au sol comme une corde coupée. Un temps, il s'enveloppa de fumée – la fournaise ardente annonciatrice du nuage étincelant. Notre aéroplane tangua et se déporta sur de l'air rugueux. Le nuage jaillit à travers le portail, bondit par-dessus les décombres de la muraille, et s'abattit sur Orolo. Durant une fraction de seconde, il fut une fleur de feu jaune dans un éclat de lumière, puis ils ne firent plus qu'un. Il ne resta plus de lui qu'une volute de fumée au-dessus

d'un torrent de flammes.

NEUVIÈME PARTIE

L'ÉTRAIN



Convoxe : Grande convocation des avôts des maths et concentes de toute la planète. Normalement célébrée lors des apertes millennales ou après un sac, mais également requise dans des circonstances extrêmement exceptionnelles à la demande du pouvoir sæculier.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Une vague de lumière laiteuse déferla sur les forêts et les prés, et se figea en une brume poisseuse. C'était un jour sans aube. Le hublot de l'aéroplane s'était recouvert d'un infini réseau de fines rainures qui pulvérisait la lumière en une poussière de couleurs rares. Je portais une combinaison étanche à visière. À côté de moi, sur le siège, se trouvait une mallette orange qui respirait et gargouillait comme un être vivant, exterminant tout ce qui s'échappait de moi. Les avôts et les mamamouchis mandés à la convoxe depuis les quatre coins d'Arbre étaient trop importants pour que l'on risquât de les infecter avec des micro-organismes extrasylvestres, alors j'étais maintenu dans une bulle jusqu'à nouvel ordre.

Cela n'avait aucun sens. Pourquoi m'amener à Trédégarrh s'il y avait le moindre risque ? Aucun dialogue entre personnes sensées ne pouvait aboutir à la conclusion que je devais être amené ici – mais obligatoirement dans une combinaison étanche. Néanmoins, comme l'avait dit Orolo, une convoxe était d'abord une question de jeux d'influence, et les décisions y résultaient de compromis. Et il était fréquent que le compromis trouvé entre deux possibilités parfaitement rationnelles fût une chose totalement dénuée de sens.

Ainsi, mon premier aperçu du Précipice se fit à travers plusieurs couches de poly embué, griffé et craquelé, et des lieues de brume – fumée, vapeur ou poussière, je n'eusse su le dire. Les poètes qui le célébraient semblaient toujours envisager le Précipice à l'aube ou au crépuscule d'une splendide journée, et aimaient à s'interroger sur ce que les millénariens pouvaient faire dans leurs tourelles. Ils ne devaient pas savoir – à moins qu'ils ne fussent trop discrets pour le

mentionner – que ce lobe de granit était criblé de tunnels de stockage de déchets nucléaires, et que son inviolabilité n'était pas due à la puissance de ses murailles ou à la bravoure de ses défenseurs, mais à un arrangement entre le monde mathique et le pouvoir sæculier. Je me demandai à quoi ressemblerait un poème écrit par quelqu'un qui verrait le Précipice avec mes yeux, en sachant ce que je savais maintenant. Un pouffement de rire embua ma visière. Mais lorsque celle-ci s'éclaircit, me rendant ce nébuleux panorama décoloré et austère, je me dis que cela pourrait finalement faire un bon poème. Le Précipice avait l'air mille ans plus vieux que la totalité de ce qui se trouvait sur Ecba, et tout ce qui m'obscurcissait tant la vue me donnait la distance émotionnelle d'un cosmographe observant un nuage de poussière à travers un télescope.

Trédégarrh avait été construite un peu plus à l'écart des grandes cités de l'ère praxique tardive que Muncoster et Baritoe. Cela, en plus de l'aspect âpre du Précipice, lui avait donné la réputation d'être isolée. Les villes qui entouraient Muncoster et Baritoe avaient évidemment périclité et réémergé une douzaine de fois depuis lors, et les alentours de Trédégarrh avaient été affectés par des fluctuations comparables, mais dans le monde mathique on continuait de la considérer comme un refuge reculé. D'où ma surprise lorsque nous atterrîmes sur un aérodrome débordant d'activité, à moins d'une demi-heure de marche de son portail de jour. Depuis le véhicule qui nous y emmena, je pus voir que ce que j'avais pris pour des forêts était des arboretums et les prés des parcs destinés à la détente des sæculiers qui vivaient dans de grandes et vieilles maisons en lisière des arbres.

Le portail de jour était tellement haut que je ne remarquai même pas que nous le franchissions. Une route pavée de pierre rouge, assez large pour que deux tomobiles pussent l'emprunter de front, bifurquait à droite et plongeait sous une vaste résidence mathique que je pris pour le mynstère. Mais ce n'était que leur collège médical, et le rouge de la chaussée était une signalisation pour les patients analphabètes et leurs visiteurs. J'étais transporté sur un chariot motorisé, parce que la tenue dont on m'avait affublé était encombrante. Mon chauffeur suivit la voie, et dut faire un sérieux écart pour éviter un vieux patient à qui l'on faisait prendre l'air dans un fauteuil roulant bardé de perfusions et d'écrans d'affichage. Nous passâmes par un portail voûté, puis quittâmes la chaussée rouge pour une allée de service. Nous

longeâmes de longues rangées de salles glaciales aux comptoirs métalliques et aux tuyauteries sinistres, puis remontâmes une rampe et entrâmes dans une cour intérieure. Elle faisait la taille de notre cloître, mais paraissait plus petite parce que les bâtiments qui l'entouraient étaient plus hauts. Planté dans un coin de cet espace, un module d'habitation flambant neuf. Des tuyaux et des câbles s'échappaient de ses fenêtres, pour aller se brancher sur des machines vrombissantes ou passer à travers les fenêtres d'un laboratoire. On m'enjoignit d'y entrer et d'ôter ma combinaison. Lorsque la porte se referma derrière moi, j'entendis qu'on la verrouillait de l'extérieur, puis perçus qu'on recouvrait copieusement tous les interstices de poly adhésif. Je me libérai au plus vite de ma combinaison et éteignis la mallette, puis glissai le tout sous le lit. Le module disposait d'une chambre, d'une salle de bain et d'une cuisine avec un coin salle à manger. Les fenêtres avaient été renforcées de l'extérieur d'un treillis métallique – impossible de me frayer un chemin même en cas de crise de panique ou de claustrophobie – et scellées d'une épaisse feuille de poly translucide.

Plutôt lugubre. Pourtant, c'était la première fois depuis bien des semaines que j'étais seul et, en ce sens, rien n'eût pu être plus luxueux. Je ne savais presque plus quoi faire de moi-même. La tête me tournait, et je savais que j'allais m'effondrer. Puis je me dis que je n'étais pas si seul que cela, parce que de toute évidence j'étais surveillé. Je n'arrivais pas à m'ôter de la tête l'image de mon visage sanglotant que j'avais par inadvertance laissée paraître devant l'œil de Clesthyre après l'anathyme d'Orolo – la première fois qu'il était mort. Mon instinct me disait de me tapir. Je me rendis dans la salle de bain, éteignis la lumière, ouvris la douche, et me plongeai sous l'eau. Une fois la température stabilisée, je m'adossai à la paroi, me laissai glisser au sol jusqu'à être recroquevillé au-dessus de la bonde, et perdis tout contrôle. Beaucoup de choses furent évacuées.

J'avais vécu des aventures qui eussent pu faire de bonnes histoires, si Orolo n'avait pas été vaporisé devant mes yeux. Notre avion, ainsi que d'autres, avait volé contre le vent jusqu'à l'île la plus proche, et atterri sur une plage, affolant la foule des habitants du cru qui s'y étaient rassemblés pour boire du vin en regardant l'éruption d'Ecba. D'autres avions s'étaient, eux, trouvés à court de carburant et avaient plongé vers la mer. Comme tout le matériel de sauvetage avait

été jeté pour embarquer le maximum de passagers, il y eût eu de nombreuses victimes sans les avôts qui avaient facilement fait des bouées de leurs sphères. Une deuxième vague de commandos aéroportés les avait tirés de l'eau et ramenés sur la plage où nous nous étions installés. Elle avait été réquisitionnée et bouclée. Des tentes nous avaient été parachutées, et nous avions érigé notre propre campement : le Nouvel Orithéna, pourvu d'un cloître de toile en son centre et d'une pendulette numérique au bout d'un mât, où nous célébrions le proveneur. Nous y avions commémoré par une auction de requiem Orolo et tous ceux qui n'avaient pas survécu. Dans le même temps, les militaires avaient dressé de plus grandes tentes autour de nous, nous avaient fait défiler nus en nous arrosant au jet de substances chimiques non spécifiées et nous avaient fourni des polysacs pour l'évacuation des urines et excréments. Nous avions passé quelques jours à nous alimenter de rations militaires, vêtus de combinaisons de papier que nous avions pour instruction de brûler quand elles étaient sales, et à être convoqués n'importe quand pour être interrogés, phototypés et soumis à des scanners biométriques.

Vers midi le deuxième jour, un grand aéroplane à ailes fixes avait atterri sur une route proche transformée en piste d'atterrissage temporaire. Peu après était descendue sur la plage une caravane de véhicules amenant des civils dont certains arboraient chape et cordelière. Mon nom avait été appelé. J'avais marché jusqu'au portail du campement, où j'avais retrouvé – mais séparé de lui par une bande de sable vide, sûre et non contaminable – un groupe venu de Trédégarh. Ils étaient deux douzaines tout au plus. Jusqu'à ce qu'ils eussent commencé à me parler dans un tærran parfait, je n'étais pas certain qu'ils fussent tous des avôts, tant le style de certaines chapes et cordelières pouvait être différent de ce que nous portions à Édhar. Ils venaient de nombreuses concentes distinctes. Je n'avais reconnu qu'une comblatante, qui avait participé à mon sauvetage à Mahsht. Croisant son regard, j'avais fait mine de la saluer et elle avait fait de même.

Le PPÉ de cette assemblée avait d'abord parlé d'Orolo en des termes assez respectueux et plutôt bien choisis. Il m'avait ensuite informé que j'allais les aider à préparer les données aux fins d'expédition à la convoxe, avant de repartir à Trédégarh avec eux le lendemain. Par « données », évidemment, il entendait la boîte de tubes

et la dépouille de la géomètre morte, toutes deux confisquées par les militaires et conservées dans de la glace sous une tente spéciale.

Au même moment, Sammanne avait eu une conversation comparable avec l'un des siens, un petit détachement de tics étant cantonné dans leur propre véhicule.

Ensuite, il s'était surtout agi de travailler – une bonne chose probablement : pendant ce temps, au moins, je ne broyais pas du noir. Étant donné qu'Orolo avait sacrifié sa vie pour les connaissances théoriques que représentait le corps de la géomètre, la préparer pour son transfert à Trédégarrh m'offrait l'opportunité de lui montrer le même respect que celui dont j'eusse fait preuve avec son corps à lui si nous avions pu lui accorder un enterrement normal. Deux vies avaient été sacrifiées – l'une arbrienne, l'autre non – pour nous apporter ces connaissances.

Dans le temps libre qu'il me restait, je parlais à Cord. D'abord, je ne lui avais parlé que de mes sentiments. Ensuite, elle avait exprimé sa vision de ce qu'il s'était passé, et il m'était rapidement apparu qu'elle interprétait tout cela d'un point de vue kelx. Manifestement, magister Sark avait fait une convertie. Les paroles de ce dernier ne lui avaient peut-être pas fait grande impression à l'époque de Mahsht, mais quelque chose dans ce que nous avons vécu à Orithéna leur avait donné un accent de vérité dans l'esprit de Cord. Et le moment m'avait paru mal choisi pour essayer de la convaincre du contraire. Cela nous ramenait une fois de plus à cette histoire de réchaud cassé. Quel intérêt y eût-il eu à avancer une explication plus exacte des faits, si celle-ci ne pouvait être comprise que par des avôts ayant voué leur vie entière à la théorique ? Cord, en âme indépendante qu'elle était, n'eût pas plus voulu vivre sa vie sous l'emprise de telles idées que faire cuire son petit déjeuner sur une machine qu'elle n'eût pu ni comprendre ni réparer.

Vidé, purifié, tremblant mais rasséréné, je déambulai dans ma nouvelle résidence.

La moitié de la cuisine était occupée par des palettes de bouteilles d'eau empilées. Les placards avaient été approvisionnés d'un étrange mélange de produits alimentaires extra-muros et de denrées fraîches provenant des lacis et des arboretums de Trédégarrh. Des livres avaient été laissés sur la table : quelques très anciens romans de spécufiction

(les originaux, imprimés mécaniquement sur du papier bon marché, étaient depuis longtemps redevenus poussière ; ceux-là avaient été recopiés à la main sur de véritables feuilles) et un assortiment de traités de philosophie, de métathéorique, de mécanique quantique et de neurologie. Certains étaient des opus d'auteurs célèbres comme Protas, d'autres avaient été produits par des avôts besognant dans des maths dont je n'avais jamais entendu parler. J'en conclus qu'un quelconque phyte avait été chargé de me fournir de la lecture et qu'il était allé dans la bibliothèque les yeux bandés en prenant des livres au hasard sur les étagères.

Sur mon lit étaient posées une chape, une cordelière et une sphère neuves, pliées et nouées selon l'usage traditionnel, ce que nous appelions le trousseau. À mesure que je défaisais les nœuds et plis, ôtais la dernière pièce de ma tenue d'Ecba et m'habillais, tout ce qui s'était passé depuis que j'avais franchi le portail d'Édhar me parut de plus en plus irréel, aussi lointain que la période d'avant mon recouvrement.

Dans la cuisine, je triai toutes les préparations provenant d'extra-muros et les remisai dans les profondeurs des placards, tout en plaçant les aliments frais là où je pouvais les voir et les sentir. On m'avait fourni tout ce qu'il fallait pour faire du pain, alors je m'y attelai sans réfléchir. Son arôme envahit bientôt le bungalow, repoussant les odeurs de poly frais, d'adhésif à moquette et de colle.

Je tentai de lire un des traités de métathéorique pendant que la pâte levait. Juste au moment où j'allais m'assoupir (le livre était hermétique et mon horloge interne plus en phase avec le soleil), je crus mourir de peur en entendant tambouriner contre les parois de mon bungalow. Je savais que c'était Arsibalt, à la force des coups. Au bruit de ses pas à mesure qu'il tournait. À sa façon méthodique de frapper chaque pan qui se présentait – comme si je n'avais pas compris la première fois.

J'ouvris une fenêtre et hurlai à travers le treillis métallique et la feuille de poly trouble : « Elle n'est pas faite de pierre comme les constructions dont tu as l'habitude, alors le moindre coup porte loin. »

Un fantôme évoquant vaguement la silhouette d'Arsibalt vint se poster au centre de la baie. « Fraa Érasmas ! Comme il est bon d'entendre ta voix et de loucher sur ta forme indistincte !

– Même chose pour moi. Je suis donc encore considéré comme un

fraa ?

– Tu te flattes. Ils sont bien trop occupés pour envisager d’insérer ton anathyme dans leur programme. » Un long silence. « Je suis terriblement désolé, reprit-il.

– Moi aussi. » Arsibalt semblant ébranlé, je continuai de bavarder : « Tu aurais dû me voir il y a une heure, j’étais dévasté. Je le suis toujours.

– Tu... tu y étais ?

– À quelque chose comme deux cents pieds de là, je dirais. »

Alors, il se mit à pleurer à chaudes larmes. Je ne pouvais évidemment pas aller le consoler. Je m’efforçai de trouver quelque chose à dire. En fait, c’était plus dur pour lui, réalisai-je. Non pas que regarder Orolo mourir eût été facile pour moi. Mais, à choisir, mieux valait y avoir assisté que de l’imaginer. Et puis j’avais ensuite pu passer deux jours sur la plage avec des amis.

Après que le contingent de Trédégarrh se fut présenté et m’eut annoncé comment les choses allaient se passer, je m’étais assis autour d’un feu de camp avec Cord, Yul, Gnel et Sammanne. Nul besoin de rappeler que nous n’aurions peut-être plus jamais l’occasion de nous rassembler tous les cinq.

« Ils ne me ramèneraient pas à Trédégarrh juste pour m’anathymiser, avais-je spéculé, donc j’imagine que je vais redevenir ce que j’étais auparavant. » J’avais parcouru tous leurs visages, chaleureux à la lueur du feu. « Mais je ne serai plus jamais le même.

– Ça, c’est sûr, avait renchéri Yul. Avec tous ces coups sur la tête...

– Je vais rester avec ces gens », avait annoncé Ganérial Craide.

Cela avait été tellement inattendu que nous avions tous mis du temps à réaliser ce qu’il venait de dire : il allait rejoindre les Orithéniens.

« J’en ai parlé à Landasher, avait-il poursuivi, amusé par notre réaction. Il dit qu’ils vont m’essayer un temps et que si je ne suis pas trop pénible, je serai peut-être autorisé à rester. »

Yul s’était levé et avait fait le tour du cercle pour serrer son cousin dans ses bras. Nous lui avions tous porté un toast avec nos gobelets en poly d’eau colorée sucrée.

Puis Sammanne avait levé les mains bien haut et pris la parole à son tour : « Je dois reconnaître que tout cela a été fort bénéfique pour

ma réputation et mes accès. »

Nous l'avions alors faussement agoni d'injures, qu'il avait accueillies avec un sourire satisfait.

« Je vais retourner à la convoxe avec fraa Érasmas, avait-il ajouté, quoique très certainement dans une autre section de l'aéroplane. »

Cela m'avait ému, alors je m'étais levé pour lui donner l'accolade, pendant que cela m'était encore permis.

Enfin, notre attention s'était tournée vers Cord et Yul qui, assis sur une glacière, s'appuyaient l'un contre l'autre.

« Maintenant que nous sommes devenus des experts au niveau arbrien de la technologie géométrienne, avait commencé Yul, nous allons peut-être chercher du travail en tant que tel.

– Effectivement, avait renchéri Cord. Beaucoup de gens auront des questions à nous poser. Depuis que la sonde a été détruite, les souvenirs de ce que nous avons vu sont devenus précieux. Nous finirons peut-être même à Trédégarrh.

– Il n'y a pas que la sonde, le matériel de Yul aussi a disparu dans la tourmente », avais-je fait remarquer. J'avais un vague souvenir de son épave projetée par-delà Orolu.

Pour une fois, Yul n'avait rien eu à répliquer. Il avait juste tourné les yeux vers l'océan en agitant la tête.

« Mon vachéché devrait toujours être à Norslof, nous avait rappelé Cord. Une fois que tout se sera calmé, nous retournerons le chercher. Nous en profiterons pour faire un petit voyage dans les montagnes – un voyage de noces différé. » Un silence s'en était ensuivi, qu'elle avait laissé durer juste assez longtemps avant d'ajouter : « Oh ! Vous ai-je dit que nous étions fiancés ? »

La veille au soir, Yul était venu me voir avec un air de conspirateur, et avait tiré un petit objet brillant de sa poche : un anneau de métal coupé dans le système d'attache du parachute des géomètres. Il l'avait chauffé à blanc dans un feu de camp attisé par des soufflets de fortune, et martelé jusqu'à ce qu'il fût, espérait-il, à la taille du doigt de son amie. « Je m'étais dit que j'allais demander à Cord – enfin tu vois. Oh, pas immédiatement, quand les choses se seront un peu apaisées... »

J'avais réalisé qu'en un sens il me demandait ma permission, alors je lui avais donné l'accolade en lui disant : « Je sais que tu prendras soin d'elle. »

Son étreinte avait manqué me briser l'épine dorsale, et j'avais cru un instant que j'allais devoir faire appel à un combattant pour pouvoir m'en extraire.

Une fois un peu calmé, Yul m'avait montré l'anneau. « Ce n'est pas une bague traditionnelle, avait-il reconnu, mais vu qu'elle vient d'un autre monde et tout ça, c'est la plus rare qui soit, non ?

– Oui, l'avais-je rassuré. C'est la plus rare qui soit. »

Et nous avons tous les deux regardé dans la direction de ma jermène, par réflexe.

Il avait dû lui faire sa demande plus tôt dans la journée, et elle avait dû dire oui. Sur la plage, nous avons accueilli cette nouvelle avec une explosion de joie, étreignant et ovationnant les promis. Une foule d'Orithéniens s'étaient rassemblés autour de nous en croyant que le mariage allait avoir lieu *maintenant*. Puis des soldats curieux s'étaient approchés, lesquels avaient à leur tour attiré l'attention des gens de la convoxe qui étaient venus voir ce qu'il se passait. En un sens, tout s'était soudain ligué pour nous inciter à procéder à la cérémonie le jour même, sur cette plage. Et après quelques minutes les préparatifs commencèrent, puis la fête en elle-même débuta. Les soors orithéniennes avaient cueilli des brassées de fleurs au bord de la route pour tresser des couronnes. Les soldats s'étaient mis au diapason, faisant apparaître de l'alcool de nulle part et acclamant chaleureusement Cord et Yul. Le mécanicien d'un hélicoptère avait offert à Cord sa clef à vis marguerite préférée.

Une heure plus tard, j'étais dans l'aéroplane pour Trédégarrh.

Un peu remis de son émotion, Arsibalt prit une longue inspiration malhabile avant de dire : « Il a accepté son sort calmement, semble-t-il.

– Oui, répondis-je.

– Tu connais le sens du symbole qu'il a dessiné sur le sol ? L'analemme ? »

Quelque chose me vint à l'esprit. « Eh, comment sais-tu tout cela ? lui demandai-je. On vous laisse regarder des visues ici ? »

Il fut ravi d'avoir une occasion de discourir. Cela le calma instantanément. « J'oublie que tu ne sais rien de la convoxe. Chaque fois qu'ils désirent parler à l'ensemble de l'assemblée – par exemple, lorsque Jesry est revenu de l'espace –, ils nous mandent à ce qu'ils

appellent une plénière, dans la nef des unétariens, le seul endroit assez vaste pour contenir toute la convoxe. Les règles sont assouplies, ils nous montrent des visues. Et donc ils ont requis une plénière d'une journée entière – absolument épuisante – après la visitation d'Orithéna.

– C'est le nom qu'ils lui donnent ? »

Je pus le voir hocher la tête. Il était difficile de distinguer ses traits à travers le poly, mais je craignis qu'il eût encore décidé de se laisser pousser la barbe.

« Eh bien, pour répondre à ta question, j'ai passé quelques jours avec lui avant... avant les événements que tu as vus sur la visue. Bien sûr, j'ai vu l'analemme antique, l'original, sur le sol du temple.

– Ce devait être quelque chose, s'extasia Arsibalt.

– Effectivement. D'autant que nous ne pourrons plus jamais y retourner. Mais concernant l'analemme qu'Orolo a dessiné, je crains de ne pas avoir le moindre indice pour décoder ce qu'il voulait... » Je m'arrêtai net.

« Tu viens de penser à quelque chose ? devina Arsibalt après quelques secondes.

– Je viens de me *souvenir* de quelque chose, répondis-je. Une remarque qu'Orolo a faite. La dernière chose qu'il m'a dite avant que la sonde ne déclenche ses propulseurs. “Ils ont déchiffré mon analemme !”

– “Ils” faisant référence aux géomètres, je présume.

– Oui. Il se passait trop de choses à ce moment-là pour que je puisse lui demander ce que cela signifiait...

– Et après, il était trop tard », compléta Arsibalt.

La mort d'Orolo était encore assez fraîche dans nos esprits pour que nous dussions nous interrompre chaque fois qu'elle pointait dans la conversation. Mais nous continuions de réfléchir.

« Un phototype sur le mur de sa cellule de la butte de Bly, dis-je, montrait l'analemme. L'original.

– Oui, renchérit Arsibalt. Je me souviens l'avoir vu.

– C'était presque comme un symbole religieux, pour lui. Comme le triangle pour certaines arches.

– Mais cela n'explique pas sa remarque sur les géomètres qui l'auraient déchiffré », souligna Arsibalt.

Nous restâmes assis en silence un moment à retourner

mentalement le problème, sans trouver de piste.

« Donc, repris-je, à la plénière du retour de Jesry... tu as vu ce qui était arrivé au férulaire céleste ?

– Tu l’as vu aussi ? » me demanda-t-il.

Nous nous tûmes une bonne minute, comme si chacun défiait l’autre de faire un commentaire humoristique déplacé. Mais il nous paraissait à tous deux que ce n’était pas le moment – pas encore.

« Comment vont les autres ?

– Je ne les vois pas beaucoup, soupira-t-il. Nous avons tous été affectés à des laboratoria distincts. Le périklyne est un véritable cirque, évidemment. Et nous n’avons pas choisi les mêmes lucubes. »

Je pouvais à peine imaginer ce que ces mots signifiaient. « Mais tu peux tout de même me dire comment ils vont, non ?

– Il faut que tu saches que les choses sont différentes pour Jesry et Ala, dit-il.

– Pourquoi ?

– Parce qu’eux ont été mandés par voco. Ils sont morts, eux et tous ceux dont le nom a été appelé ainsi, et tous ont donc dû commencer une nouvelle vie. Cela a pu plaire à certains. Tous s’y sont habitués. Et puis, des semaines plus tard, tout cela est devenu une convoxe.

– Il leur a fallu revenir de leur mort.

– Oui. Il faut t’attendre à certains embarras.

– Enfin quelque chose de normal ! Cet endroit va me paraître familier. »

Arsibalt s’éclaircit la gorge au lieu de rire.

« Ils vont te sortir de ce machin en un rien de temps », me dit Jesry qui, contredisant quelque peu ce que m’avait laissé entendre Arsibalt, était venu me rendre visite avant que mon pain eût même fini de refroidir. Il avait affirmé cela avec une confiance tellement absolue que les mots n’avaient pu que s’échapper de son orifice rectal.

« Sur quoi fondes-tu cette prédiction ? lui demandai-je.

– Les lasers ne sont pas de la bonne couleur », répondit-il.

Je répétais cette phrase à voix haute, sans y trouver le moindre sens.

« Le laser qui a illuminé les inviolées, précisa-t-il. La nuit où tout cela est devenu une convoxe.

– Il était rouge », répliquai-je. C’était stupide, mais j’essayais de

déloger les informations du cerveau de Jesry en les visant avec des pierres.

« Certaines personnes à Trédégarrh s'y connaissent en lasers, dit Jesry. Ils ont su tout de suite que quelque chose n'allait pas. Il n'y a qu'un nombre fini de gaz ou de combinaisons de gaz qui peuvent être utilisés pour produire un laser rouge. Chacun génère une longueur d'onde différente. Un expert en laser peut regarder un rayonnement lumineux et en déduire immédiatement quel mélange gazeux a servi de milieu générateur. Là, ils n'ont pas reconnu la couleur du laser des géomètres.

– Je ne vois pas en quoi...

– Heureusement, un cosmographe de Rambalf a eu la présence d'esprit d'exposer une tablette photomnémonique à cette lumière, poursuivit Jesry. Alors nous connaissons sa longueur d'onde exacte. Et il a été confirmé qu'elle ne correspondait à aucune raie spectrale produite naturellement.

– Cela n'a aucun sens ! Ces longueurs d'onde dérivent de calculs de mécanique quantique qui sont à la base de tout !

– Pense néomatière, dit Jesry.

– D'accord », répondis-je, et j'y réfléchis.

Si l'on affectait la façon dont le noyau était organisé, cela influait sur la façon dont les électrons orbitaient autour. La lumière laser résultait du passage d'un électron d'une orbitale à un niveau d'énergie plus haut à une orbitale à un niveau d'énergie plus bas. La différence des niveaux d'énergie déterminait la longueur d'onde – la couleur du laser.

« Les lasers faits avec de la néomatière ont des couleurs qui n'existent pas dans la nature », reconnus-je.

Jesry resta silencieux, attendant que j'aille plus loin.

« Donc, poursuivis-je, les géomètres maîtrisent la néomatière. Ils s'en sont servis pour produire un laser. »

Il changea de posture.

À travers le poly, je ne voyais *que* sa posture, mais je savais qu'il n'était pas d'accord avec moi. Et, pour une fois, je savais pourquoi. « Sauf que ce n'est pas le cas, repris-je. Du moins, pas au sens large. J'ai touché leur parachute. Les suspentes. Le sas. C'était de la matière normale, lourde, fragile. »

Il hocha la tête. « Ce que tu ne pouvais pas savoir, dit-il, ce

qu'aucun d'entre nous ne savait, jusqu'il y a quelques heures, c'est que tout cela *est* en néomatière. *Tout* ce qui est arrivé avec cette sonde – le matériel, la chair – est fait de ce que nous appelons la néomatière, dans le sens où les noyaux sont organisés d'une façon qui n'est pas naturelle – pas dans ce cosmos, en tout cas.

– Mais presque tout a été détruit ! protestai-je. Ou du moins enseveli sous des centaines de pieds de poussière.

– Les Orithéniens, et tes amis, ont emporté divers fragments. Un panneau de protection. Des vis que Cord a mises dans sa poche. Des bouts de parachute et de suspentes. La boîte d'échantillons sanguins. Et nous disposons de la dépouille complète de la femme qui a été abattue, grâce à saunt Oroló. »

J'avais failli ne pas remarquer que Jesry n'avait pas mentionné Oroló jusqu'ici. À certaines nuances dans sa posture et sa voix, je devinais à présent – mais seulement parce que je le connaissais par cœur – qu'il le pleurait. Il allait faire son deuil de son étrange façon secrète, sur une période très longue.

« Beaucoup de gens se réfèrent à lui de cette façon, maintenant ? demandai-je après m'être éclairci la gorge.

– En fait, de moins en moins. Après qu'ils nous ont montré la visue, c'était dans toutes les bouches. Ces actes étaient avec une telle évidence ceux d'un saunt que personne ne se posait même la question. Mais depuis deux, trois jours, certains tergiversent, prennent des précautions.

– De quoi doutent-ils ? »

Il haussa les épaules, leva les mains. « Ne t'inquiète pas. Tu sais ce que c'est : personne ne veut se précipiter – et risquer de se faire traiter d'enthousiaste. Dans leurs lucubes, les Prociens nous concoctent probablement de nouvelles interprétations radicales de ce qu'a fait Oroló. Ne fais pas attention. Il s'est sacrifié. Nous honorons cela en extrayant toutes les connaissances possibles du cadavre de la fille. Et ce que j'essaie de te dire, c'est que chaque noyau de chaque atome en elle, mais aussi de la chevrotine dans ses entrailles et des vêtements qu'elle portait, est composé de néomatière. C'est probablement le cas également de tout ce qui se trouve dans l'icosaèdre.

– Et donc, les électrons autour de ces noyaux réagissent en conséquence, ajoutai-je. Comme en produisant un laser de la mauvaise couleur.

– Le comportement des électrons s'apparente fondamentalement à de la chimie, renchérit Jesry. C'est pour cela que la néomatière a été inventée : manipuler la nucléosynthèse nous a permis de jouer avec de nouveaux éléments et une nouvelle chimie.

– Et le fonctionnement des organismes vivants est fondé sur la chimie », conclus-je.

Jesry était plus intelligent que moi. Il devait le savoir, mais il ne le montrait pas très souvent. Quel que fût le nombre de fois où j'échouais à saisir ce dont il parlait, il conservait cette foi en ma capacité à comprendre ce qu'il comprenait. C'était une qualité attachante – la seule qu'il avait. Là, il avait une nouvelle fois changé de posture, se penchait comme s'il s'intéressait réellement à ce que je disais – sa façon de me faire savoir que j'étais sur la bonne voie.

« Nous ne pouvons pas interagir chimiquement avec les géomètres – ni avec leurs virus ou leurs bactéries – parce que le laser n'était pas de la bonne couleur !

– Certaines interactions sont sans aucun doute possibles, dit Jesry. Un électron est un électron. Donc, nos atomes peuvent former des liens chimiques simples avec les leurs. Mais la biochimie sophistiquée qui permet aux micro-organismes de faire leur affaire n'existe pas.

– Donc, ils peuvent faire des bruits que nous pouvons entendre. Voir la lumière se réfléchir sur nos corps. Nous donner un coup de poing même...

– Ou nous barrer... »

C'était la première fois que j'entendais ce terme employé de cette façon, je supposai qu'il parlait du projectile qui avait frappé Ecba. « Mais ils ne peuvent pas nous infecter ! objectai-je.

– Ni le contraire. Oh, avec le temps, des bactéries évolueront, qui pourront interagir avec les deux types de matière – unir les écosystèmes. Mais cela prendra du temps, et nous pourrions nous y préparer. Donc, tu vas bientôt sortir de cette boîte.

– Ils ont de l'eau ? De l'oxygène ?

– Leur hydrogène est identique au nôtre. Leur oxygène est suffisamment similaire pour qu'ils aient de l'eau. Nous ne savons pas si nous pourrions le respirer. Le carbone semble être un peu différent. Les métaux, etc. ont de plus grandes divergences.

– Que sais-tu d'autre des géomètres ?

– Moins de choses que toi. Que faisait Orolo à Orithéna ?

– Il développait un champ de recherche que je ne comprends pas complètement.

– En convergence avec une interprétation polycosmique des événements ?

– Absolument.

– Dis-m'en plus.

– Je redoute d'en parler.

– Pourquoi ?

– Parce que je redoute d'en faire un salmigondis innommable. »

Jesry ne répondit pas, et je me dis qu'il devait me dévisager d'un air soupçonneux à travers le poly.

La vraie raison pour laquelle je ne voulais pas en parler, évidemment, c'était que je craignais que cela menât directement aux incantants. Et que je pensais que nous étions surveillés. « Une autre fois, lui dis-je. Quand je serai plus en forme. On ira faire un tour. Comme quand nous avions des dialogues sur la théorie dans le vignoble d'Orolo. »

Le vignoble d'Orolo, à cause de son versant orienté au sud, était l'une des parties d'Édhar qui n'étaient visibles d'aucune des fenêtres de la fêrle édictrice, raison pour laquelle nous nous y retrouvions pour préparer nos coups pendables.

Jesry comprit l'allusion, et hocha la tête.

« Comment va Ala ? demandai-je.

– Bien. Je ne sais pas quand tu la verras, parce qu'après notre voco, elle et moi avons entamé une liaison. »

Mes oreilles prirent feu d'un coup et mon dos se hérissa de piquants acérés. Du moins, c'est l'impression que j'en eus. Mais lorsque je vérifiai plus tard dans un miroir, je n'avais pas l'air différent, juste un petit peu plus stupide.

Une partie plus élevée, plus moderne de mon cerveau – c'est-à-dire qui avait évolué il y avait moins de cinq millions d'années – se dit qu'il ne serait pas mauvais de poursuivre la conversation. « D'accord. Merci de me l'avoir fait savoir. Et que va-t-il se passer ?

– Eh bien, la connaissant, elle va prendre une décision. Et jusque-là aucun d'entre nous ne va probablement la voir. »

Je ne dis rien.

« Elle est occupée, de toute façon », reprit Jesry.

J'eus l'impression qu'il avait terminé, qu'il s'ennuyait, et qu'il

voulait partir. Mais même lui savait qu'il ne pouvait pas lâcher une telle bombe et se contenter de tourner les talons. Alors il consacra un peu de temps à me parler de la structure de la convoxe et de la façon dont tout était organisé. Je n'écoutai que très peu.

C'était donc pour cela qu'il était si vite venu me voir. Pour pouvoir m'annoncer la nouvelle tant que nous étions encore séparés par un treillis métallique. Le petit malin !

Parce que, me dis-je en y repensant après son départ, il me connaissait – il savait que j'y réfléchirais, que je le digérerais, que je me montrerais raisonnable. Pourquoi n'eussent-ils pas entamé une liaison ? Après qu'Ala avait été mandée, je m'étais moi-même considéré comme disponible.

Même si cela n'avait mené à rien !

Tandis que je mangeais un morceau de pain, trois avôtes en combinaison étanche entrèrent dans le bungalow. Deux d'entre elles me volèrent encore du sang, la troisième resta lorsque ses compagnes quittèrent les lieux. Elle ôta le casque de sa combinaison et le jeta à terre. Y enfourna ses gants. Se passa les doigts dans les cheveux, tâta son crâne. « On étouffe là-dedans, me dit-elle lorsqu'elle vit que je la regardais. Soor Maroa. Centénarienne. Cinquième sconique. Je viens d'une petite math dont tu n'as jamais entendu parler. Je peux avoir un peu de ce pain ?

– Vous ne craignez pas d'être contaminée ? »

Son regard alla vers son casque, puis revint sur moi.

Je la trouvai plutôt jolie, mais elle avait quinze ans de plus que moi, et je ne pouvais pas me faire confiance : en l'instant, j'aurais probablement été attiré par n'importe quelle femme qui ne m'eût pas considéré comme un facteur de contamination extrasylvestre. Alors je lui tendis un morceau de pain.

« Quel horrible endroit ! me fit-elle remarquer en regardant autour d'elle. Est-ce ainsi que les extras vivent ?

– Pour la plupart, oui.

– Enfin, tu ne devrais plus en avoir pour très longtemps. » Elle inhala longuement par le nez, et je pus voir à l'expression de son visage qu'elle réfléchissait à ce qu'elle sentait. Puis elle prit l'air ennuyé, et agita négativement la tête. « Trop de produits industriels, ici, maugréa-t-elle.

– Que cherchez-vous ? Que font ceux de la cinquième sconique ?

Je suis désolé, je devrais le savoir.

– Merci », dit-elle en acceptant mon morceau de pain, me touchant dans le mouvement. Elle en mordit une bouchée, et regarda dans le lointain tandis qu'elle mâchait.

Les avôts voués à la discipline sconique avaient commencé à diverger et à s'écharper immédiatement après la Reconstitution, et leurs factions à se disputer le droit de se dire sconiques, sconiques réformés, nouveaux sconiques, etc. Finalement, ils avaient adopté un système de numérotation. Il y en avait plus de vingt maintenant, ce qui signifiait que la cinquième était bien établie.

« Je ne crois pas que les distinctions entre ceux de la quatrième, de la cinquième et de la sixième soient pertinentes ici, précisa-t-elle. Je voudrais juste savoir quelles étaient leurs odeurs.

– Vraiment ?

– Oui. Par exemple, tu as tenu leur parachute, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Si tu tenais un vieux parachute géant sorti d'un dépôt militaire arbrien, tu pourrais le sentir. Il aurait peut-être une odeur de renfermé, d'être resté longtemps plié dans un sac.

– Si seulement j'avais eu la présence d'esprit d'y penser ! répondis-je.

– Ce n'est rien », dit soor Maroa. C'était une théôs, elle avait l'habitude des revers. « Tu étais plutôt occupé. Très joli boulot, d'ailleurs.

– Oh, merci.

– Lorsque la jeune femme...

– Cord.

– Oui. Lorsqu'elle a activé la soupape d'équilibrage de pression, où l'air est-il allé ?

– Vers l'intérieur de la capsule.

– Donc, tu n'as pas pu sentir leur atmosphère avant qu'elle ne soit mélangée à la nôtre.

– Non, effectivement.

– Malédiction.

– Nous aurions peut-être dû attendre, dis-je.

– Je ne te recommande pas de dire ce genre de chose par ici ! » lâcha-t-elle en me fixant des yeux.

J'en fus interloqué.

Elle se reprit, et ajouta à voix plus basse : « Cet endroit est la capitale mondiale des je-sais-tout. Ce sont des jaloux. Ils auraient tous voulu être à votre place là-bas. Ils sont convaincus qu'ils auraient fait mieux que toi et cette bande de zigotos du Lignage.

– D'accord, oubliez cela. Nous avons fait ce que nous avons fait parce que nous savions que les militaires allaient arriver et s'y prendre encore plus mal.

– C'est mieux. Revenons à l'olfactif maintenant. Te souviens-tu avoir senti quoi que ce soit à un moment ou à un autre ?

– Oui ! Nous en avons même parlé !

– Pas pendant que le tic avait son visuocapteur sur toi, en tout cas.

– C'était avant que Sammanne n'arrive. La sonde venait d'atterrir. Orolo a reniflé les émissions des moteurs. Il voulait savoir s'ils utilisaient des propulsifs toxiques...

– Il a eu bien raison. Certains sont terrifiants, commenta Maroa.

– Mais il n'a rien senti. Il en a conclu que ce n'était que de la vapeur. Hydrogène et oxygène.

– Encore un résultat négatif.

– Mais plus tard, il y a bien eu une odeur caractéristique à l'intérieur de la sonde, dis-je. Je m'en souviens maintenant. Associée au corps. Je suppose que c'était un fluide organique.

– Tu le supposes parce que tu n'as pas reconnu l'odeur ? demanda soor Maroa, après un temps de réflexion.

– Elle était totalement nouvelle, pour moi.

– Donc, les molécules organiques des géomètres peuvent interagir chimiquement avec nos systèmes olfactifs, conclut-elle. C'est un résultat intéressant. Les théôs me tannent pour que je le leur dise, parce que certaines de ces réactions sont quantiques par nature.

– Nos nez sont des instruments quantiques ?

– Oui ! s'exclama Maroa avec une expression enjouée qui se rapprochait d'un sourire. Peu de gens le savent. » Elle se leva et ramassa son casque. « C'est un résultat constructif. Nous devrions pouvoir obtenir un prélèvement de la dépouille et l'exposer à un tissu olfactif dans un labo. » Son air enjoué lui revint. « Merci ! » Puis, selon un rituel totalement absurde, elle renfila ses gants et remit son casque sur sa tête, que je fus désolé de ne plus voir.

« Attendez ! osai-je. Comment est-ce possible ? Comment les géomètres peuvent-ils être à ce point semblables à nous et dans le

même temps faits d'une autre matière ?

– Il faudra que tu demandes cela à un cosmographe, répondit-elle. Moi, ma spécialité, c'est de détecter les nuisibles et de les décortiquer.

– Alors, je suis quoi, moi ? » demandai-je, mais elle était trop occupée à vérifier l'étanchéité de son casque pour saisir la plaisanterie.

Elle retourna dans l'espèce de sas étanche qu'ils avaient dû ériger devant le bungalow. La porte se referma et se verrouilla, puis de nouveau j'entendis le bruit obscur du rouleau d'adhésif.

La nuit tombée, je restais hanté par cette contradiction. Les géomètres nous ressemblaient, mais étaient faits d'une matière si fondamentalement différente que Maroa avait envisagé la possibilité que nous ne pourrions même pas les sentir. Certains à la convexe craignaient les micro-organismes de l'espace, mais pas Maroa.

Mon enfermement dans cette boîte résultait de débats que des gens avaient dans des salles de craie à quelques centaines de pas de là. J'aurais dû faire plus attention au laïus de Jesry sur ce qu'était une convexe.

Tard cette nuit-là, j'entendis un hululement derrière la fenêtre. C'était un faux cri d'oiseau que Lio et moi utilisions à Édhar quand nous étions dehors après le couvre-feu.

« Je ne te vois pas du tout, lui dis-je.

– Ce n'est pas plus mal. Je suis couvert de bleus et de bosses.

– Tu t'es entraîné avec les combattants ?

– Ce serait bien moins dangereux. Non, je me suis entraîné avec des gens aussi maladroits que moi. Les avôts de la Combe chantante nous regardent et se marrent.

– Eh bien, j'espère que tu donnes autant que tu prends.

– Ce serait satisfaisant en un sens, reconnu-il, mais cela ne ferait pas bonne impression devant mes instructeurs. »

Cela me faisait drôle de discuter avec un carré de poly aveugle, alors j'éteignis les lumières et m'assis dans le noir, comme lui. Longtemps. À penser à Orolo, sans parler.

« Pourquoi t'apprennent-ils à te battre ? Je croyais que c'était leur domaine réservé.

– Question très intéressante », coassa-t-il. Sa voix s'était faite plus rauque. « Je ne connais pas encore la réponse. Je commence à peine à envisager quelques hypothèses.

– Eh bien, mon horloge biologique est sens dessus dessous, de sorte que je vais rester éveillé toute la nuit, les livres qu'ils m'ont laissés sont illisibles et ma petite amie a filé avec Jesry, alors je serai heureux d'écouter tes hypothèses.

– Quels livres t'ont-ils laissés ?

– Un pot-pourri.

– C'est peu probable. Il doit y avoir un fil conducteur. Il faut que tu t'en occupes avant ton premier sénacle.

– Jesry a employé ce mot. Je ne sais toujours pas ce qu'il signifie.

– Il dérive d'un vieux mot proto-tærran qui désigne l'endroit où l'on dîne.

– Le réfectoire autrement dit...

– Pense plutôt salle à manger. Il se trouve que c'est une tradition importante, ici. C'est vraiment différent d'Édhar, Raz. La façon dont nous prenions nos repas là-bas – tout le monde ensemble, chacun portant son plateau, s'asseyant où il veut –, eh bien, ils n'en parlent pas dans les meilleurs termes. Ils voient cela comme archaïque, chaotique. Réservé aux phytes et à quelques rares ordres ascétiques. Ici, il n'est question que de sénacles. Le nombre de participants ne dépasse jamais sept. On considère qu'il s'agit d'un maximum si l'on veut que tout le monde entende et qu'il n'y ait pas d'apartés.

– Alors il y a un réfectoire, quelque part, rempli de tables pour sept personnes ?

– Non, ce serait trop bruyant. Chaque sénacle se tient dans une petite salle privée appelée une sène.

– Donc, il y a une palanquée de ces sènes, ou équivalent, autour des cuisines du réfectoire ? »

Lio gloussa de ma naïveté. Pas de façon méchante : quelques semaines plus tôt, il se trouvait dans le même état d'ignorance. « Raz, tu n'imagines pas à quel point cet endroit est riche. Il n'y a pas de réfectoire – pas de cuisine centralisée. Tout n'est que dotations et foyers capitulaires.

– Ils ont des dotations actives ? Je pensais qu'elles avaient été abolies...

– Par les réformes post-troisième Sac, effectivement. Mais tu te souviens de la manière dont la dotation Shuf a été réorganisée par l'AFR ? Eh bien, imagine une concente avec cent endroits de ce genre, chacun plus grand et mieux pourvu que Shuf ne l'a jamais été. Et je ne

te parle même pas des foyers capitulaires.

– J’ai l’impression d’arriver de ma campagne.

– Attends un peu de voir.

– Donc, il y a une cuisine pour chaque... » Je m’interrompis, tant la chose me paraissait insensée.

« Une cuisine pour chaque sène, qui ne prépare que quatorze repas pour chaque service, oui !

– Je croyais que tu avais dit sept.

– Les varlets doivent manger aussi.

– Qu’est-ce qu’un varlet ?

– C’est nous ! s’esclaffa Lio. Quand ils te laisseront sortir, tu seras apparié à un fraa ou une soor vétéran, ton doyn ou ta doyne. Deux heures avant le dîner, tu te rends à la dotation ou au foyer capitulaire où ton doyn est assigné pour le sénacle, et tu prépares le repas avec les autres varlets. Lorsque les cloches sonnent la tombée du jour, les doyns se présentent et se mettent à table, et les varlets les servent. Tu portes les assiettes, tu débarrasses et le reste du temps tu es debout derrière ton doyn, dos au mur.

– C’est scandaleux ! m’exclamai-je. Attends, tu ne serais pas en train de me faire marcher ?

– Je n’y croyais pas non plus au départ, répondit Lio en riant. J’avais l’impression d’être un cul-terreux. Mais le système fonctionne. Cela te permet d’entendre des conversations auxquelles tu n’aurais jamais eu accès autrement. Au fil des années, tu progresses, tu deviens un doyn et tu as à ton tour ton propre varlet.

– Et si ton doyn est un imbécile ? Ou si c’est un mauvais sénacle où tu entends la même conversation insipide chaque soir ? Tu ne peux pas te lever et rejoindre une autre table comme on le fait à Édhar !

– Je n’échangerais pas notre système contre celui-là, dit Lio. Mais le problème ne se pose pas, pour l’instant, parce que les gens mandés à une convoi tendent à être plutôt intéressants.

– Et qui est ton doyn ?

– C’est la férulaire édictrice d’une petite math située au sommet d’un gratte-ciel, dans une grande ville prise dans une guerre sainte sectaire.

– Intéressant. Et où se trouve ta sène ?

– Ma doyne et moi nous rendons dans une sène différente chaque soir. C’est inhabituel.

– Hum. Je me demande où ils vont me mettre.

– C'est pour cela qu'il faut que tu lises ces livres. Tu pourrais avoir des problèmes avec ton doyn si tu ne t'es pas préparé.

– Préparé à quoi ? À plier les serviettes ?

– Tu es censé comprendre ce qu'il se dit. Parfois, les varlets sont même invités à participer à la conversation.

– Oh ! Quel honneur !

– Ce peut être effectivement un grand honneur, selon qui est ton doyn. Imagine, si c'était Orolo.

– Je vois ce que tu veux dire. Mais c'est impossible. »

Lio rumina un temps avant de répondre. « Il y a autre chose, dit-il à voix plus basse. L'auktion d'anathyme n'a pas été célébrée à Trédégarh depuis près de mille ans.

– Comment est-ce possible ? Il doit y avoir vingt fois la population d'Édhar !

– La multiplicité des chapitres et des dotations permet à tous, jusqu'aux plus farfelus ou marginaux, de trouver leur place, expliqua Lio. Nous avons été élevés à la dure, mon frère.

– Eh bien, ne t'amollis pas maintenant.

– C'est peu probable, tant que je passerai chaque jour à m'entraîner avec des combatants. »

Cela me rappela qu'il était épuisé. « Eh ! Avant que tu t'en ailles, une question..., lui dis-je.

– Oui ?

– Pourquoi restons-nous là ? Cette convoie ne constitue-t-elle pas une cible facile pour les géomètres ?

– Si.

– Ils auraient au moins pu la disperser sur plusieurs sites.

– Si Ala est occupée, c'est parce qu'elle prépare précisément cela. Mais l'ordre ne vient pas. Peut-être qu'ils craignent que cela soit interprété comme une provocation.

– Ce qui fait de nous...

– Des otages, oui, dit gaiement Lio. Bonne nuit, Raz.

– Bonne nuit, Lio. »

En dépit de son conseil, je n'arrivai pas à entrer dans les traités qu'ils avaient laissés à mon attention. J'étais trop chamboulé. Je tentai de parcourir les romans. Ils étaient plus faciles à suivre, mais je ne parvenais pas à comprendre pourquoi de telles lectures étaient

requis. Au bout de vingt pages du troisième roman, le héros franchissait un portail vers un univers parallèle. Les deux autres avaient aussi pour thème central des histoires d'univers parallèles, alors j'en déduisis que j'étais censé m'intéresser à ce sujet, et que les autres livres devaient également y être liés. Mais d'un seul coup la fatigue me tomba dessus, et je pus tout juste me traîner jusqu'à mon lit avant de perdre connaissance.

Je m'éveillai au bruit des cloches sonnant d'étranges changements et à la voix de Tulia qui m'appelait. Pas de façon joyeuse. Un temps, je me plus à croire que j'étais revenu à Édhar. Mais lorsque j'entrouvris un œil – à peine –, je reconnus le bungalow.

« Mon Dieu ! » s'exclama Tulia, terriblement près.

Éveillé à présent, je la découvris debout au pied de mon lit. Pas de combinaison étanche. Son visage affichait la même expression que si elle m'avait trouvé vautré dans un caniveau devant un bordel. J'effectuai une rapide inspection à tâtons, et eus la satisfaction de découvrir que la plus grande partie de mon corps était couverte par ma chape. « Quel est le problème ? maugréai-je.

– Il faut que tu bouges *maintenant* ! Ils procèdent à ton étrain ! »

Cela paraissait sérieux, alors je roulai du lit et la suivis hors du bungalow. Le sas avait été abattu ; nous piétinâmes le poly. Elle m'entraîna au pas de course à travers la cour, puis nous franchîmes une arcade et descendîmes dans quelque ancienne catacombe mathique dont l'extrémité était obturée par une grille de fer – le genre de barrière qui servait à séparer une math d'une autre. Un portail était maintenu ouvert par un phyte apparemment nerveux, qui le referma derrière nous alors que nous émergions dans une longue allée rectiligne bordée d'immenses arbres-à-feuilles. L'allée en traversait une forêt.

Mes pieds s'étaient attendris d'avoir porté des chaussures, et je ne cessais de grimacer en marchant sur des cailloux ou des racines, si bien que Tulia prit de l'avance sur moi. Au bout, le bois d'arbres-à-feuilles était ceint d'un mur de pierre d'une trentaine de pieds de haut, percé d'une arche massive au bord de laquelle elle s'arrêta pour reprendre son souffle et m'attendre.

À mon approche, elle se tourna pour me faire face, et leva les bras. Je lui donnai une grande accolade, la soulevai du sol et, pour quelque

raison, nous éclatâmes tous deux de rire. C'était pour cela que je l'adorais. De tous ceux que j'avais retrouvés, elle était la seule à répondre à la mort d'Orolo par autre chose que de la tristesse. Non qu'elle ne fût pas triste, mais elle était fière de lui, pensai-je, fascinée par ce qu'il avait fait, et heureuse que j'eusse survécu et que je fusse de nouveau réuni avec mes amis.

Puis nous reprîmes notre course à travers l'arche, puis dans un pré verdoyant et parsemé de bosquets de vieux arbres imposants, qui semblait se poursuivre sur des lieues. Des bâtiments de pierre se dressaient toutes les quelques centaines de pieds, reliés entre eux par tout un réseau de sentiers. Ce devait être les dotations et foyers capitulaires dont Lio m'avait parlé. Plus que tout, j'étais impressionné par les vastes pelouses : à Édhar, nous ne pouvions nous permettre de perdre ainsi de la surface.

Les cloches se rapprochaient quelque peu. Lorsque nous tournâmes au coin d'un bâtiment particulièrement immense – une sorte de complexe mi-cloître, mi-bibliothèque –, le Précipice m'apparut enfin. Tulia m'entraîna vers une large allée bordée d'arbres qui nous y mènerait directement. Puis je pus découvrir l'édifice mynstérial construit au pied de la falaise.

Le Précipice s'était formé lorsqu'un inselberg de granit de trois mille pieds de haut avait perdu son flanc ouest. Des avôts avaient nettoyé l'éboulis et s'étaient servis des pierres pour construire des bâtiments et des murailles. Comme aucune horloge édifée par l'homme n'eût pu rivaliser avec le Précipice, ils avaient construit leur mynstère au pied de la falaise, puis creusé des tunnels, des salles et des corniches dans le granit au-dessus, et sculpté le Précipice en forme d'horloge – ou leur horloge dans le Précipice. Une succession de cadrans avaient été ajoutés au fil des millénaires, chacun plus élevé et plus grand que le précédent, et tous me disaient que j'étais en retard.

« L'étraine, haletai-je. C'est...

– Ton admission officielle dans la convoxe, énonça Tulia. Chacun doit s'y soumettre – cela constitue la consommation formelle de ta pérégrination –, nous l'avons tous fait il y a des semaines.

– C'est beaucoup d'efforts pour un seul retardataire. »

Elle gloussa sèchement une fois, mais ne put continuer parce qu'elle était trop essoufflée. « Tu te flattes, Raz ! Ils en célèbrent un par semaine. Cet étraine accueille cent autres pérégrins venus de huit

maths différentes – et ils t’attendent tous ! »

Les cloches cessèrent de sonner – mauvais signe ! Nous accélérâmes le pas et courûmes les dernières centaines de toises.

« Je croyais que tout le monde était arrivé depuis bien longtemps ! dis-je.

– Seulement ceux des grandes concentes. Tu n’imagines pas à quel point certaines peuvent être isolées. Il y a même un groupe de matarrhites !

– Alors, on me met avec les déolâtres, hein ? »

D’après ce que je voyais, les foyers capitulaires les plus proches du mynsthère étaient les plus anciens, organisés en une succession de rangées orbiculaires de cloîtres, de galeries, de sentiers, de pelouses. J’apercevais, à travers des portails mathiques et des arches ciselées, des foyers capitulaires si petits, sombres et grêlés par le temps qu’ils devaient remonter à la Reconstitution. Des tours neuves s’efforçaient de compenser par leur confort et leur éclat ce que les constructions antiques devaient à la patine des siècles, de la gloire et de l’éminence.

« Autre chose, dit Tulia. J’ai failli oublier. Juste après l’étratin, il y aura une plénnière.

– Arsibalt les a évoquées – Jesry en a fait une ?

– J’aurais aimé avoir plus de temps... Enfin, garde à l’esprit que ce n’est que du théâtre.

– Cela ressemble à un avertissement !

– Dès que l’on met autant de monde dans une salle, il n’y a plus de dialogue productif possible – tout est guindé, policé.

– Stratégique ?

– Évidemment. Simplement... n’essaie pas de jouer au plus fin avec eux, sur ce plan-là.

– Parce que je suis totalement nul en termes de...

– Exactement. » Nous courûmes en silence quelques foulées de plus, puis elle relança :

« Tu te souviens de notre conversation, Raz ? Celle d’avant l’éligueur ?

– Vous alliez vous charger des luttes d’influence, histoire que je puisse mémoriser plus de décimales de pi.

– Quelque chose de ce genre, dit-elle, en ajoutant un gloussement, par courtoisie.

– Et donc, quelle est la marche à suivre ?

– Contente-toi de dire la vérité. N'essaie pas de faire le malin. Ce n'est pas dans ton caractère. »

La moitié de l'univers visible était maintenant composé de granit gris. Nous montâmes en courant des marches dont l'unique fonction était d'asseoir d'autres marches ayant pour seul rôle de consolider d'autres agencements et articulations et enchaînements de marches. Finalement, tout s'aplanit. Une entrée se trouvait devant nous, mais ce n'était pas la bonne. Les pèlerins étaient censés arriver depuis le portail de jour, alors nous dûmes contourner le mynstère sur un quart de son périmètre pour pénétrer par la plus majestueuse de toutes les entrées, que j'eusse contemplée une demi-heure si Tulia n'avait pas attrapé ma cordelière comme une laisse pour m'entraîner plus avant. Nous traversâmes une sorte de vestibule, puis pénétrâmes dans une nef si immense que je crus que nous étions de nouveau à l'extérieur. Aux trois quarts de l'allée centrale, je pouvais voir les derniers rangs d'une procession d'avôts remontant vers le cancel. Tulia s'écarta, me donna une claque sur la fesse – que l'on dut entendre jusqu'au sommet du Précipice – et souffla : « Suis les types en pagne, et fais comme eux ! »

Au moins trente têtes se tournèrent pour nous dévisager ; les bancs étaient chichement occupés par des sœculiers.

Je ralentis jusqu'à adopter un pas pressé qui me permettrait de reprendre ma respiration tout en rattrapant la dernière demi-douzaine de « types en pagne » au moment où ils allaient franchir l'écran au bout de la nef. Prenant leur suite, j'entrai dans une grande salle en demi-cercle – le cancel –, où je rejoignis tout un assortiment de hiérarques, un chœur, la cohorte revêtue de pagnes et de nombreuses autres délégations d'avôts.

L'étratin était une autre de nos auctions mathiques. Un programme formel, articulé en de multiples phases où des gestes codifiés étaient accomplis, des phrases antiques proclamées, des objets symboliques manipulés de façon particulière, et rythmé par des transitions musicales et par les discours de hiérarques en robes pourpres. Un sœculier eût considéré cette cérémonie comme une fatuité absurde, voire une pratique de sorcellerie. Je m'efforçai de me remettre dans son esprit originel et de la voir comme un avôt se devait de l'envisager. C'était, après tout, le but même de l'étratin : ramener les pèlerins à un état d'esprit mathique. À cette fin, il était bien plus

fabuleux et impressionnant que des auctions quotidiennes comme le proveneur. Ou peut-être que cela tenait juste à la façon dont on faisait les choses à Trédégarrh. Ces hiérarques avaient vraiment le sens du spectacle, ils savaient captiver leur auditoire tels de grands acteurs au théâtre. Leurs atours étaient imposants, et leur nombre intimidant ; le primat n'était pas seulement flanqué de ses deux férulaires, mais par des formations d'autres hiérarques, et pas des moindres : des gens qui avaient leur propre aréopage et donnaient l'impression d'être des primats eux-mêmes. J'avais devant moi une sorte de conseil supérieur de primats, réalisai-je, chacun mandé depuis sa concente probablement pour diriger la convoxe. Ou du moins sa partie mathique. Quelque part de l'autre côté d'un écran devait se trouver un cabinet de mamamouchis tout aussi importants dans le monde séculier que ces hiérarques dans le monde mathique.

J'avais l'impression d'être un pauvre loqueteux, et considérai comme un coup de chance de me trouver à côté d'un ordre d'avôts qui ne portaient qu'un maigre carré de tissu. Mais à mieux les regarder, je m'aperçus qu'il s'agissait en fait de chapes si effilochées qu'il n'en restait presque rien. Les fibres pendantes s'étaient agglomérées en des tresses épaisses dont ces hommes (il n'y avait que des hommes) se servaient pour nouer autour de leur taille le peu de tissu restant. À Édhar, notre tradition voulait qu'on laissât un bout de sa chape s'effiloche. Mais les plus anciens membres de notre ordre, s'ils mouraient de vieillesse, pouvaient être enterrés dans des chapes dont les franges mesuraient tout au plus quelques pouces. Dans cet ordre, semblait-il, les chapes se transmettaient au fil des générations. Certaines devaient avoir des milliers d'années. L'un de ces étranges fraas à demi nus avait du ventre ; tous les autres étaient décharnés. Ils appartenaient à une ethnie qui tendait à vivre près de l'équateur. Ils avaient les cheveux ébouriffés et le regard farouche, gardaient les yeux fixés juste au-dessus du sol du cancel sans paraître rien absorber : j'eus le sentiment qu'ils n'avaient pas l'habitude des espaces clos.

Les six autres délégations arboraient des chapes complètes en des drapages élaborés. C'était tout ce qu'elles avaient en commun. Chaque groupe se différençait par ses accessoires, des ensembles contrastés de turbans, chapeaux, capuches, chaussures, sous-chapes, surchapes, et même bijoux. À l'évidence, Édhar se situait au bas de l'échelle de

l'opulence. Il n'y avait peut-être que les combatants et les fameux types en pagne pour paraître plus ascétiques que nous.

Une fois passé la pompe des premières phases introductives, le primat s'avança pour dire quelques mots. On pouvait entendre les gens soupirer ou se caler dans les nefs enténébrées, derrière les écrans. Me risquant à baisser les yeux sur ma mise, je vis des pieds nus sales, une chape grossière d'une couleur morne nouée selon le plus rudimentaire des drapages (le spécial réveil brutal), des cicatrices encore rouges et des bleus ayant viré au jaune-vert. Le féral dans toute sa splendeur.

L'une des délégations de l'étrain – la plus fournie et la plus opulente – s'avança et entonna un chant. Ils étaient suffisamment bien représentés pour pouvoir réaliser une polyphonie à six voix sans faille. Jolie performance, me dis-je. Le contingent suivant interpréta un chant monophonique faisant appel à des modes et à des tonalités que je n'avais jamais entendus auparavant. Puis je vis le groupe qui allait prendre leur suite survoler des aide-mémoire tirés de leurs chapes. Ce fut alors que je compris, avec ce sentiment que l'on n'éprouve que dans des cauchemars particulièrement pervers : j'étais tombé dans le piège parfait. Chaque délégation devait chanter, et j'étais le seul de mon groupe ! Et pas question d'agiter timidement les mains pour expliquer que ce n'était pas possible : personne ici ne se laisserait attendrir ; personne ne trouverait cela drôle.

Ce n'était pas si grave, me repris-je. Personne ne s'attendait à une grande prestation. Je chantais de façon raisonnablement compétente ; si quelqu'un avait posé une partition devant moi, je l'aurais interprétée – disons que je l'aurais au moins déchiffrée. La difficulté était plutôt de déterminer *quoi* chanter. À l'évidence, tous ces gens avaient arrêté leur décision depuis des semaines – ils avaient choisi des pièces musicales qui exprimaient ce qu'ils étaient et la façon dont ils voyaient leurs concentes, qui illustraient les traditions musicales que celles-ci avaient développées pour glorifier les idées qui leur étaient les plus précieuses. L'héritage musical de Saunt-Édhar n'avait rien à envier à celui de concentes autrement plus grandes. Je n'avais aucun souci sur ce point. Mais une délégation assez conséquente était déjà arrivée d'Édhar, et avait célébré l'étrain. Arsibalt et Tulia avaient sans aucun doute pris les choses en main, et organisé une représentation tirant parti du bourdon stupéfiant de fraa Jad, dont le

reste de la convoxe parlait probablement encore durant les sénacles. Que me restait-il, alors ? Harmonies et polyphonies étaient évidemment hors de question. Je n'étais pas assez bon pour impressionner tout le monde par mon seul talent. Mieux valait donc m'en tenir à quelque chose de simple – ne pas trop en faire, ne pas me ridiculiser. Très peu de solistes pouvaient retenir l'attention d'un auditoire plus d'une minute ou deux. Je devais faire ma part, montrer mon respect pour la cérémonie, puis me retirer humblement.

Mais je ne voulais pas me contenter d'ânonner un extrait quelconque d'une leçon de chant, même si cela eût suffi, parce que – et je sais très bien à quel point cela va paraître dérisoire – je voulais émouvoir Ala. Jesry avait raison sur un point : je n'allais pas la voir tant qu'elle n'aurait pas pris sa décision. Mais elle devait se trouver quelque part dans ce mynstère, et n'aurait d'autre choix que d'entendre ce qui allait sortir de ma bouche. Une vieillerie apprise ensemble à Édhar ferait peut-être vibrer sa fibre nostalgique, mais serait sans risque et sans intérêt. Jesry était allé dans l'espace. Moi, j'étais capable de vivre mes propres aventures, d'apprendre de nouvelles choses, de développer des qualités dont Ala ne savait rien – ou pas encore. Y avait-il une façon d'exprimer cela en musique ?

Probablement. Les Orithéniens avaient fait usage d'un système de chant computationnel qui, à l'évidence, trouvait sa source dans des traditions que leurs fondateurs avaient apportées d'Édhar. En ce sens, il était clairement reconnaissable pour n'importe quel Édharien. Cela consistait à réaliser des calculs sur des séries de données en permutant une suite de notes particulière pour obtenir de nouvelles mélodies. La permutation était effectuée à la volée, en suivant des règles formellement définies selon le modèle des automates cellulaires. Après les réformes du deuxième Sac, privés d'ordinateurs, des avôts avaient conçu ce genre de musique. Dans certaines concentes, elle avait été oubliée, alors que dans d'autres elle avait évolué vers quelque chose de complètement différent ; mais à Édhar, elle avait toujours été pratiquée assidûment. Nous l'avions tous apprise comme une sorte de jeu musical pour enfants. Par contre, à Orithéna, on lui avait trouvé d'autres usages, et on s'en servait pour résoudre des problèmes. Ou plus exactement pour résoudre *un* problème, dont je ne saisisais pas encore la nature. Quoi qu'il en soit, elle était plaisante – et plus agréable à l'oreille que son pendant édharien, qui fonctionnait tant

qu'il s'agissait de faire des calculs, mais se révélait d'une musicalité pas toujours très heureuse. J'avais passé suffisamment de temps au milieu des Orithéniens pour acquérir une certaine familiarité avec leurs chants. L'un d'eux, en particulier, m'était resté dans la tête tout le temps du vol vers Trédégarrh et de ma quarantaine. Peut-être que si je le chantais à voix haute, je m'en libérerais.

L'idée me parut aussi simple qu'évidente. Et donc, lorsque vint mon tour, je m'avançai et entonnai ce chant. Je le fis avec aisance et facilité, parce que je n'étais pas tenaillé par le doute quant à mon choix.

Jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Car, lorsque j'eus passé plusieurs phrases musicales, un grondement d'effarement parcourut un pan entier de l'assistance telle une vague. Peu bruyant, mais indéniable. Évidemment, je ne pus m'empêcher de regarder d'où il provenait. J'accusai le coup et manquai perdre le fil de la mélodie quand je réalisai qu'il venait de derrière l'écran des millénariens.

Sentant que j'avais peut-être commis un impair, je réagis comme n'importe quel phyte fautif : je jetai un coup d'œil furtif vers les hiérarques. Leurs regards étaient tournés vers moi. La plupart demeuraient impassibles, mais certains échangeaient entre eux. L'un d'entre eux, remarquai-je, était mon vieil ami Varax, l'inquisiteur.

En fait, je tirai une forme de soulagement de me savoir complètement impuissant – quel que fût le guépier dans lequel je m'étais fourré, je ne pouvais plus rien y faire maintenant. La plus grande partie du public n'avait rien décelé de particulier dans ce morceau et écoutait poliment, alors je me concentrai et m'efforçai de le mener à bonne fin. Mais, percevant un mouvement périphérique, je tournai la tête, pour voir que les types en pagne – qui n'avaient jusqu'alors pas paru prêter la moindre attention à l'auktion – avaient brisé les rangs de façon à tous pouvoir mieux me regarder chanter.

Lorsque j'eus terminé, le silence eût dû se faire – comme après toute pièce bien chantée. Mais certains millénariens marmonnaient encore entre eux, et je crus même entendre une bribe de musique m'être chantée en réponse. Dans les vastes rangées de bancs derrière les autres écrans, de petits groupes de fraas et de soors en parlaient encore, malgré les « Chut ! » de leurs voisins.

Les hommes en pagne s'avancèrent et entonnèrent à leur tour un chant computationnel de leur cru. Il était extraordinairement étrange,

construit sur des modes complètement différents des nôtres. Que des cordes vocales pussent être entraînées à produire de tels sons était difficile à croire. Mais j'avais le sentiment qu'*en tant que calcul*, leur chant était fort similaire au mien. Lorsqu'ils achevèrent leur partie, l'homme au gros ventre entonna une sorte de coda qui, d'après ce que je compris, signifiait que ce chant n'était que la phase en cours d'un calcul que son ordre poursuivait sans discontinuer depuis trois mille six cents ans.

Le dernier groupe fut celui des matarrhites, l'un des très rares ordres mathiques qui croyaient en Dieu. Ils étaient le reliquat d'un ordre centénarien devenu centglé durant les siècles qui avaient immédiatement suivi la Reconstitution. Leurs chapes remontaient jusqu'au-dessus de leurs têtes, couvrant totalement leurs visages à l'exception d'une fine grille au niveau des yeux. Ils chantèrent une sorte de chant funèbre – une lamentation, réalisai-je, d'avoir été arrachés à leur concente et un rappel, si besoin était, qu'ils ne passeraient pas plus de temps avec nous que le strict minimum. Même fort bien interprété, cela me parut geignard et un peu discourtois.

Ces chants composaient l'avant-dernière partie de l'auktion d'étratin. Quoique je ne l'eusse pas totalement compris sur l'instant, nous avions déjà, plus tôt dans l'auktion, été retirés du registre des pérégrins et officiellement enrôlés dans la convoxe. Nous avions renouvelé nos vœux, et de curieux documents écrits à la main sur des peaux animales avaient été envoyés à nos concentes d'origine pour les informer de notre arrivée. Les chants que nous venions d'entonner constituaient notre première contribution, quelque symbolique qu'elle fût, à ce que la convoxe était censée réaliser. Ne me restait plus qu'à attendre là pendant que tous les autres – les milliers d'invisibles derrière les écrans – se levaient pour chanter un cantique énonçant que nos contributions étaient dûment acceptées et qu'ils étaient heureux de nous avoir parmi eux. Durant la dernière strophe, les hiérarques commencèrent à ressortir majestueusement par l'écran de la nef unétarienne. Nous, le groupe de l'étratin, les suivîmes dans le même ordre que précédemment. Je fermais la marche. Nous étions, au moins symboliquement, entrés par le portail de jour et la nef des visiteurs en tant que sæculiers ; maintenant, étant redevenus avôts, nous repartions vers une math. Le cantique commença à perdre de sa cohésion une fois que le dernier hiérarque fut sorti ; le temps que vînt

mon tour et que je franchisse le seuil du cancel dès lors désert, la mélodie avait été absorbée par le brouhaha de la convoxe qui se dispersait.

Trédégarrh : La concente Saunt-Trédégarrh, l'une des Trois Grandes. Elle doit son nom à sire Trédégarrh, théôs de la deuxième moitié de l'ère praxique à qui l'on doit des avancées fondamentales en thermodynamique.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Je demeurai seul, rendu au monde mathique, officiellement décontaminé, libre de vaquer à mes occupations – ce durant deux secondes. Puis quelqu'un cria : « Fraa Érasmas ! » comme si j'étais mis aux arrêts.

Je m'immobilisai. Je me tenais en haut de la nef unétarienne, immense et démentiellement somptueuse. Quelque deux cents d'avôts s'y trouvaient déjà. Plusieurs centaines d'autres, ainsi que quelques sæculiers, s'y déversaient par l'entrée du fond, avançant d'un pas précipité pour prendre les meilleurs bancs, devant.

L'espace entre la première rangée et l'écran, qui eût dû être dégagé pour permettre une vision claire des manifestations du cancel, était encombré de toute sorte d'équipements sæculiers. Un échafaudage de tubes de néomatière avait été érigé, qui encadrait l'écran sans le masquer. De robustes phytes étaient déjà à l'œuvre pour apporter et mettre en place les planches d'une tribune, qu'ils assemblaient pour former une scène surélevée afin que ceux du fond pussent voir. Des monteurs laissèrent filer des cordes jusqu'à ce qu'un écran de projection pût se dérouler et emplir la plus grande partie de l'espace derrière la scène. Une mire y apparut, rapidement remplacée par une retransmission en direct des images d'un visuocapteur placé dans la nef, offrant une version agrandie de la tribune. Montées sur des tours d'échafaudage positionnées des deux côtés de l'espace, des lumières crues jaillirent, comme pour annoncer : *Ne regardez dans cette direction sous aucun prétexte !* Une soor en chape et cordelière passa à côté de moi, parlant dans un micro-casque sans fil.

Celui qui avait crié mon nom était un jeune hiérarque dont la seule charge fut de m'amener à fraa Lodoghir, un homme dans sa six ou

septième décennie vêtu d'une tenue aussi éloignée de ma chape dans son évolution qu'un poulet d'un reptile préhistorique.

« Fraa Raz, mon bon jeune homme ! s'exclama-t-il avant que le hiérarque eût eu le temps de nous présenter formellement. Je ne saurais dire à quel point j'ai apprécié ton interprétation. D'où venait ta chansonnette ? De tes grandes explorations ?

– Merci, répondis-je. Je l'ai entendue à Orithéna, et je n'arrivais pas à me la sortir de la tête.

– Fascinant ! Dis-moi, comment sont les gens là-bas ?

– Comme nous, pour l'essentiel. Au début, ils m'ont paru assez différents. Mais plus je vois tous les avôts qu'il y a ici...

– Oui, je vois ce que tu veux dire ! me coupa Lodoghir. Ces sauvages en pagne, je me demande de quels arbres ils ont pu tomber ! »

Je n'eus pas l'impression qu'il eût été constructif de répondre à fraa Lodoghir qu'il m'était plus étranger que ces « sauvages en pagne », alors je me contentai d'acquiescer.

« T'a-t-on expliqué que tu t'apprêtais à être l'invité d'honneur d'une plénière ? me demanda-t-il.

– Cela m'a été annoncé mais pas expliqué. »

Fraa Lodoghir parut un peu désarçonné par ma façon de m'exprimer, mais après une courte pause, il reprit : « Eh bien, en bref, je vais être ton locteur...

– Locteur ?

– InterLOCUTEUR, précisa fraa Lodoghir avec une impatience qu'il s'efforça de dissimuler derrière un gloussement. Vous êtes autrement plus formels dans votre prononciation, à Édhar ! Mais tu as raison d'y tenir. Dis-moi, prononcez-vous encore *savant* ou avez-vous adopté *saunt*, comme nous autres ?

– *Saunt* », répondis-je. Fraa Lodoghir parlait tellement que je ne jugeai pas utile d'en dire plus.

« Splendide. Donc, l'idée est que même si la convoxe a posé les équations, analysé les échantillons et décomposé les visues de la visitation d'Orithéna, le récit d'un témoin oculaire demeure, naturellement, d'un grand intérêt – soit la raison de ta présence ici. Afin de ne pas t'imposer la corvée d'une conférence, nous ferons cela sous la forme d'un dialogue extemporané. Nous aborderons plusieurs questions (il agita une liasse de feuilles) qui m'ont été transmises par

diverses parties intéressées, ainsi que quelques sujets que j'aimerais personnellement développer, si nous en avons le temps. »

Tandis que nous discussions – ou plutôt que Lodoghir monologuait –, la plénière prenait forme. La soor au micro-casque nous entraîna vers un escalier sur roulettes qui venait d'être mis en place, et fraa Lodoghir me suivit sur la tribune. Des microphones furent fixés à nos chapes. Deux quarts en faïence et un pichet d'eau furent posés sur une tablette au fond de la scène. Hors cela, il n'y avait aucun meuble. Pour quelque raison, je ne me sentais pas le moins du monde nerveux, et ne m'inquiétais pas de ce que j'allais dire. Je songeais plutôt à l'étrange structure sur laquelle mon locteur et moi nous nous trouvions : un fragment de plan géométrique maintenu dans une grille spatiale tridimensionnelle. Un fantasme de géomètre, une interprétation modernisée du Plan sur lequel les théôs d'Éthras tenaient leurs dialogues.

« As-tu des questions, fraa Érasmas ? s'enquit mon locteur.

– Oui. Qui êtes-vous ? »

Il parut d'abord un peu peiné, puis son visage s'endurcit soudain en un masque qui, comme me le confirma un coup d'œil vers l'immense image qui nous dominait, allait paraître beaucoup plus impressionnant sur la trans d'une visue – plus impressionnant que moi, en tout cas. « Le premier parmi les égaux du chapitre centénarien de l'ordre de saunt Proc de Muncoster, finit-il par répondre.

– Le micro est ouvert – *maintenant* », dit un fraa en abaissant un interrupteur sur l'appareillage fixé à ma chape, puis il alla faire de même pour fraa Lodoghir.

Celui-ci versa de l'eau dans son quart et but une gorgée en m'observant froidement par-dessus le bord de faïence, curieux de voir comment je réagissais à l'annonce que mon locteur était probablement le procien le plus éminent de la planète. Je n'ai aucune idée de ce qu'il vit. « La plénière est ouverte », énonça-t-il d'une voix qui avait trouvé le moyen de baisser d'une octave, et qui résonna, amplifiée, à travers toute la nef.

La foule commença à s'apaiser. Je ne voyais rien à cause des projecteurs ; fraa Lodoghir eût tout aussi bien pu être la seule personne sur Arbre.

« Mon locteur..., démarra fraa Lodoghir, avant de s'interrompre un instant pour attendre le silence. Mon locteur est Érasmas,

anciennement du chapitre décénarien d'un certain "ordre édharien" vivant dans un endroit qui, si je n'ai pas été mal informé, se targue d'être la concente *Savant-Édhar*. »

Un ricanement parcourut la nef à la suite de cette prononciation ridiculement démodée.

« Euh... je pense qu'en fait vous avez été mal informé... », tentai-je, mais mon microphone n'était sans doute pas bien positionné car on ne m'entendit pas.

« Il paraît qu'elle se trouve dans les montagnes, retentit de nouveau la voix de Lodoghir. Dis-moi, vous n'avez pas froid avec rien d'autre que ces chapes pour vous protéger des éléments ?

– Non, nous avons des chaussures, et...

– Ah ! Pour ceux qui ne peuvent pas entendre mon locteur, il est très fier de nous annoncer que les Édhariens ont des chaussures.

– Oui, dis-je après avoir enfin réussi à diriger mon microphone vers ma bouche. Des chaussures, et de bonnes manières. »

Cela me valut un grondement appréciateur de la foule.

« Étant encore membre du chapitre et de l'ordre que vous avez mentionnés, je puis être appelé "fraa", ajoutai-je.

– Oh, pardon mais j'ai vérifié et découvert une tout autre histoire : tu as viré féral le lendemain du début de ta pérégrination, et erré un temps à travers le monde avant de finir en cet endroit appelé Orithéna, où il me semble qu'on accueillait à peu près n'importe qui.

– Les Orithéniens étaient plus hospitaliers que certains endroits que je pourrais citer », rétorquai-je.

Je réfléchis à ce que fraa Lodoghir venait de dire, cherchant un travers qui me permettrait de le mettre en plan, mais chaque détail était factuellement correct, comme il le savait bien. Il voulait me pousser à argumenter sur la façon dont il l'avait formulé, puis il arguerait des faits, preuves à l'appui, et m'écraserait. Il avait probablement toutes les pièces justificatives en main.

Sur la butte de Bly, fraa Jad m'avait dit qu'une fois à Trédégarrh, il arrangerait tout – s'assurerait que je n'eusse pas de problème. Avait-il échoué ? Non. S'il avait échoué, il ne m'aurait pas été permis de célébrer l'étratin. Donc, il avait sûrement réussi, jusqu'à un certain point. En cours de route, il avait dû se faire des ennemis.

Qui étaient maintenant les miens.

« Tout cela est exact, dis-je. Et pourtant je suis là. »

Fraa Lodoghir fut un temps déstabilisé de voir que son premier stratagème avait échoué, mais tel un escrimeur, il avait une riposte toute prête. « C'est extraordinaire, de la part de quelqu'un qui prétend avoir tant de manières. Des milliers d'avôts sont réunis dans cette nef magnifique. Chacun est venu directement à Trédégarh dès qu'il ou elle a été mandé. Une seule personne dans cette salle a choisi de devenir féral et de changer d'allégeance au profit d'une société, d'une organisation qui ne fait pas partie du monde mathique : le culte d'Orithéna. Qu'est-ce qui a bien pu – ou, devrais-je dire, *qui* a bien pu te pousser à faire un choix aussi autodestructeur ? »

Cela eut un effet étrange sur moi. Fraa Lodoghir m'avait pris en traître – il savait y faire, et disposait dans ce domaine d'une parade pour chaque argument que je pouvais tenter d'utiliser pour me défendre. Ma première réaction avait évidemment été de me hérissier. Mais, sans le savoir, il avait commis une erreur tactique : en faisant autant cas de ma pérégrination non autorisée et autodestructrice, il m'avait replongé dans mes souvenirs de Mahsht et de l'agression que j'y avais subie – si terrible que rien de ce qu'il eût pu dire ne pouvait s'en approcher. En comparaison, ses pires efforts semblaient presque risibles. J'en retrouvai ma maîtrise, et mon calme revenu, je remarquai que fraa Lodoghir avait, par sa dernière question, dévoilé ses cartes. Il voulait me pousser à rejeter la faute sur fraa Jad. *Lâche le millénos*, me signifiait-il, *et tout sera pardonné*.

Il y avait seulement une heure, Tulia m'avait averti de ne pas tenter de jouer à ces jeux – mieux valait me contenter de dire la vérité. Mais une combinaison d'entêtement et de supputation m'incita à ne pas donner à Lodoghir ce qu'il voulait.

Je songeai à la façon dont l'épisode de Mahsht s'était déroulé, à l'offensive des combatants. À la manière dont ils avaient observé les événements, et les avaient considérés comme une émergence. Je n'avais pas leur entraînement, mais je savais reconnaître une émergence quand j'en voyais une.

« J'ai agi de mon propre chef, dis-je. En acceptant les conséquences de ma décision. Je savais que l'une d'entre elles pouvait être l'anathème. C'est en toute connaissance de cause que je me suis rendu à Orithéna. Je me disais que je pourrais y maintenir un mode de vie mathique même si j'étais proscrit. Être ramené à Trédégarh et être autorisé à y célébrer l'étrain fut une surprise et un honneur. »

La convoxe était aussi silencieuse qu'invisible. Il n'y avait que moi et mon locteur, flottant dans l'espace sur notre bout de plan.

Abandonnant l'idée d'atteindre Jad, fraa Lodoghir passa à ses objectifs secondaires. « Je ne comprends vraiment pas ta façon de réfléchir ! Tu dis que tu ambitionnais un mode de vie mathique, mais c'était déjà le tien auparavant, non ? » Il se tourna pour faire face à la foule. « Peut-être qu'il voulait juste la même chose avec un peu plus de soleil ! »

Sa plaisanterie lui valut des rires, mais je perçus également un murmure d'indignation derrière les projecteurs.

« Fraa Lodoghir fait perdre son temps à la convoxe ! clama une voix masculine. Le sujet de cette plénière est la visitation !

– Mon locteur m'a demandé de m'adresser à lui par le titre qu'il estime correct de “fraa”, répondit Lodoghir. Et comme il semble y accorder grande importance, je m'efforce simplement de faire toute la lumière sur les faits.

– Eh bien, je suis heureux d'avoir pu vous assister sur ce point, répliquai-je. Qu'aimeriez-vous savoir, quant à la visitation ?

– Puisque nous avons tous vu la visue enregistrée par ton collaborateur tic, je suppose que le plus instructif serait de nous relater les éléments de ton expérience qui n'apparaissent pas sur les images. Que s'est-il passé durant les rares instants où tu as pu t'arracher à ton ami tic ? »

Il me donnait tant de raisons d'objecter que je dus faire un choix : son traquenard tic allait devoir attendre. Le mieux que je pusse faire était de lui donner un nom. « Sammanne est arrivé et a commencé à enregistrer les images quelques minutes après l'atterrissage de la sonde, déclarai-je. Durant plusieurs minutes, j'ai vu ce que j'ai vu.

– Pas si vite, tu commences au milieu de l'histoire ! se plaignit fraa Lodoghir d'un ton paternaliste et complaisant.

– Très bien. Jusqu'à quel point pensez-vous qu'il serait utile de remonter ?

– J'ai beau être fasciné par les auctions et traditions du culte d'Orithéna, répliqua fraa Lodoghir, je pense que nous devrions nous limiter à la visitation en elle-même. Aie l'amabilité, s'il te plaît, de débiter à l'instant où le fait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire a pénétré ta conscience.

– On aurait dit une météorite, ce qui est inhabituel, mais pas

extraordinaire, répondis-je. Elle ne s'est pas consumée immédiatement, donc j'ai pensé qu'elle devait être massive. Dans un premier temps, il me fut difficile d'appréhender sa trajectoire, jusqu'au moment où j'ai réalisé qu'elle se dirigeait vers nous. Je ne peux pas vous dire à quel moment j'ai compris que ce n'était pas un objet naturel. Nous avons dévalé le flanc de montagne en courant. Entre-temps, le parachute de la sonde s'est déployé.

– Quand tu dis “nous”, tu parles d'un groupe de quelle taille ?

– Deux personnes. Orolo et moi, énonçai-je aussitôt, pour ne pas laisser à fraa Lodoghir le plaisir de m'arracher cette information.

– *Saunt* Orolo ! Oui, nous sommes au courant de son sort. Il est partout sur la visue, mais nous ne savions pas jusqu'à maintenant comment il était entré en scène. Il fut le premier à atteindre le fond du trou, n'est-ce pas ?

– Si par “trou”, vous entendez l'excavation du temple Orithéna, oui, répondis-je.

– Mais c'était au pied du volcan ! s'exclama-t-il, laissant entendre que j'étais tellement bête que je ne le savais pas.

– J'en suis conscient, dis-je.

– Maintenant, nous apprenons qu'Orolo et toi redescendiez en courant du haut du volcan pendant que la sonde se parachutait au fond du trou.

– Oui.

– Et les autres ? Étaient-ils à ce point absorbés par la contemplation du monde théorique hylaéen qu'ils ne s'étaient pas aperçus qu'une sonde extrasylvestre atterrissait au milieu de leur campement ?

– Ils sont restés au bord de l'excavation pendant qu'Orolo courait seul vers le fond.

– Seul ?

– Eh bien, je l'ai suivi.

– Qu'alliez-vous donc faire, Orolo et toi, au sommet d'un volcan après la tombée de la nuit ? »

Le ton sur lequel il avait posé cette question provoqua des ricanements dans l'assistance.

« Nous n'étions pas au sommet, ce qui devrait être évident pour qui a réfléchi un instant à ce qu'est un volcan. »

Cela déclencha des rires complètement différents. Même fraa

Lodoghir parut légèrement amusé.

« Mais vous étiez montés assez haut sur ses pentes.

– Deux mille pieds.

– Au-dessus des nuages ? demanda-t-il, comme si cela avait une quelconque importance.

– Il n’y avait *pas* de nuages !

– Je te le demande encore une fois : pourquoi ? Que faisiez-vous ? »

Là, j’hésitai. Je n’eusse rien plus aimé que d’aider à propager les idées d’Orolo, et une telle occasion ne se représenterait probablement pas : une convoxe entière m’écoutait. Mais je n’avais été confronté qu’à une partie de ses arguments, et je n’avais pas tout compris de ce qu’il m’avait dit. J’en savais assez, néanmoins, pour me douter que cela pourrait faire gloser sur les incantants. « Orolo et moi étions allés sur la montagne pour discuter, dis-je finalement. Pris par notre dialogue, nous n’avions pas remarqué que la nuit tombait.

– Ton choix du mot “dialogue” m’amène à penser que vous discutiez de sujets plus sérieux que les charmes de ta nouvelle petite amie orithénienne », dit sèchement fraa Lodoghir.

Malédiction, il était habile ! Comment faisait-il pour trouver aussi facilement le moyen précis de me déstabiliser ?

Des cloches se mirent à sonner, plus haut sur le Précipice. Cela ressemblait à l’appel du proveneur. Comment remontaient-ils leur horloge, ici ?

Le souvenir me revint de Lio, il y avait de cela quelques mois, remontant l’horloge avec les deux yeux pochés après m’avoir demandé de le frapper au visage. Je m’efforçai d’invoquer ce que mon ami avait réussi à invoquer ce jour-là. Je m’imposai de poursuivre comme si les attaques n’avaient pas porté.

« Cette dernière affirmation est exacte, il s’agissait bien d’une discussion théorique sérieuse.

– Et qu’est-ce qu’Orolo pouvait avoir en tête de si important qu’il avait besoin de t’emmener sur un volcan pour s’en soulager ? »

J’ouvris de grands yeux et agitai la tête d’ébahissement.

« Était-ce en rapport avec les géomètres ? tenta Lodoghir.

– Oui.

– Alors je ne comprends pas ta réticence sur ce point. Si cela est lié aux géomètres, cela concerne la convoxe, n’est-ce pas ?

– Ma réticence vient de ce que je n’ai pu entendre qu’une partie de ses pensées, et que je crains de ne pas leur rendre justice.

– Dont acte ! Nous avons tous entendu et compris tes réserves, donc tu n’as plus de raisons, maintenant, d’occulter des informations.

– Parce qu’il avait été anathymisé, Orolo avait perdu la capacité de recueillir des informations sur les géomètres. Il n’a même jamais vu la seule bonne image de leur vaisseau qu’il avait réussi à prendre. Alors ses réflexions sur eux, à partir de ce point, ne pouvaient plus se fonder que sur les seules données auxquelles il avait encore accès...

– Ne viens-tu pas de dire qu’il n’avait plus accès à aucune donnée ?

– Aucune provenant de l’icosaèdre.

– Quel autre genre de données peut-il bien y avoir ?

– Celles que vous et moi percevons tout le temps, du simple fait que nous sommes conscients, et que nous pouvons observer et analyser par nous-mêmes sans recourir aux instruments scientifiques. »

Fraa Lodoghir cilla en feignant la surprise. « Serais-tu en train de prétendre que le sujet de votre dialogue était la *conscience* ?

– Oui.

– Plus spécifiquement la conscience d’Orolo ? Puisque l’on peut supposer que c’était la seule à laquelle il avait accès.

– La sienne et la mienne, le corrigeai-je, dans la mesure où je faisais également partie du dialogue, et qu’il était évident que les observations d’Orolo sur sa conscience concordaient avec mes observations sur la mienne.

– Mais tu viens de dire que ce dialogue avait pour sujet les *géomètres* !

– Oui.

– Et tu te contredis maintenant en reconnaissant qu’il s’agissait des points communs entre ta conscience et celle d’Orolo !

– *Et celle des géomètres*, ajoutai-je. Parce qu’ils sont à l’évidence doués de conscience.

– Oh... », s’exclama fraa Lodoghir. Il laissa partir son regard dans le lointain, comme s’il s’efforçait de saisir quelque chose d’incroyablement absurde. « Tu voudrais dire que, pour la seule raison que toi et Orolo êtes conscients, et que les géomètres le sont également – ce que je t’accorde pour les besoins du raisonnement –, alors vous pouvez apprendre quelque chose de la façon dont fonctionne leur esprit simplement en vous regardant le nombril assez

longtemps ?

– Quelque chose comme cela.

– Eh bien, j’imagine qu’avec vous, les Lorites vont s’en donner à cœur joie. Mais il me semble tout de même que tu en dis trop et trop peu à la fois ! se plaignit fraa Lodoghir. Trop peu parce que nous, Arbriens, nous nous regardons le nombril depuis six mille ans et nous ne nous comprenons toujours pas nous-mêmes. Alors à quoi cela nous mène-t-il d’être autant dans le noir au sujet des géomètres que nous le sommes au sujet de nous-mêmes ? Et tu en dis trop parce que tu vas vraiment trop loin en supposant que les géomètres pensent comme nous.

– Sur ce dernier point, on peut défendre, avec des arguments mûrement raisonnés, que tous les êtres conscients doivent avoir certains processus mentaux communs.

– Des arguments raisonnés qu’aucun disciple d’Halikaarn n’aura beaucoup examinés, j’en suis certain, répliqua sèchement fraa Lodoghir, s’attirant ainsi un gloussement de la part de chaque procien présent à la convoxe.

– Quant à votre premier point, poursuivis-je, à savoir que nous ne nous comprenons toujours pas nous-mêmes après six mille ans d’introspection, je pense que selon Orolo nous pourrions répondre à certaines de ces sempiternelles questions maintenant que nous avons accès à des êtres conscients venus d’un autre système solaire. »

Cela calma la foule, devenue si ostensiblement silencieuse que je sus que tous devaient se concentrer intensément. Nous venions d’aborder le cœur du sujet. Le système sphénique et le protien s’étaient opposés durant des millénaires, et l’affrontement se poursuivait dans cette nef sous les appellations Prociens et Halikaarniens, Lodoghir et Érasmas. Le seul point sur lequel tous s’entendaient était celui que j’avais attribué à Orolo : les géomètres allaient peut-être faire pencher la balance d’un côté ou de l’autre. Pas nécessairement parce qu’ils connaîtraient eux-mêmes les réponses – ils pouvaient très bien nager dans la même confusion que nous –, mais à cause des nouvelles données que nous pourrions obtenir. Quelle que fût la mission que le pouvoir sæculier nous avait confiée.

Même fraa Lodoghir sut observer quelques instants de silence pour accorder à cela un respect mérité. Puis il dit : « S’il s’agissait de vers intelligents ou d’insectes décérébrés, ou de systèmes de champ

d'énergie pulsatoire, ou de plantes employant entre elles un langage chimique – quelque chose d'immensément différent de ce que nous sommes –, alors peut-être que les lucubrations d'Orolo dans la pseudo-philosophie éteinte d'Événédric pourraient nous offrir quelque distraction. Mais les géomètres ont la même apparence que nous. Orolo ne pouvait pas savoir que c'était le cas, donc nous pouvons lui pardonner ses errements temporaires.

– Mais pourquoi ont-ils la même apparence que nous ? demandai-je, en réalisant immédiatement que je commettais une erreur tactique en posant une question directe, même purement rhétorique.

– Laisse-moi t'aider », répondit fraa Lodoghir, tendant une main magnanime au phyte totalement désorienté ; au-dessus, l'écran affichait l'envahissant portrait de sa bienveillance amusée. « Nous savons que depuis des mois, bien avant que quiconque sût que les géomètres se trouvaient là-haut, Orolo préparait quelque chose. En se servant des instruments cosmographiques de ta concence pour traquer l'icosaèdre.

– Nous savons exactement ce qu'il faisait..., commençai-je.

– Nous savons ce qu'on nous a raconté, me coupa fraa Lodoghir. Une histoire que beaucoup de tes propres fraas et soors refusent de croire ! Et nous savons qu'Orolo a été proscrit. Que ses acolytes du groupe occulte appelé le Lignage l'ont rapatrié à Ecba, ce bout du monde où, *par une incroyable coïncidence*, les géomètres *se trouvent justement* avoir fait leur premier atterrissage, et ce le soir où ledit Orolo *a opportunément organisé* une expédition nocturne longue et épuisante sur les hauteurs à l'air raréfié d'un volcan actif !

– Elle n'était pas longue, elle n'était pas épuisante, et nous ne sommes pas montés la nuit..., tentai-je, mais une nouvelle fois mon intervention fut réduite à un bafouillage qui ne servit qu'à lui laisser le temps de reprendre sa respiration et de boire une gorgée d'eau.

– Apporte-nous ton aide maintenant, fraa Érasmas, reprit fraa Lodoghir d'un ton éminemment raisonnable. Aide-nous à résoudre cette énigme qui nous a tant déroutés.

– Et qui est ce “nous”, précisément ?

– Tous ceux qui, dans cette convoxe, sentent qu'il y a autre chose chez Orolo que ce que l'on nous a laissé voir dans la visue. »

Je ne pus dissimuler une certaine lassitude dans ma voix lorsque je répondis : « De quelle énigme parlez-vous ?

– Comment Orolo a-t-il contacté les géomètres ? Quel système a-t-il employé pour leur envoyer ses messages secrets ? »

Si j'avais bu une gorgée à cet instant-là, je l'aurais recrachée. Les propos de fraa Lodoghir semèrent le trouble : des vagues de chuchotements surpris ou indignés et de rires railleurs déferlèrent sur la nef. J'étais trop abasourdi pour parler, et me contentai longtemps de rester là à dévisager mon locteur, en m'attendant à ce qu'une gêne apparût chez lui et qu'il retirât ses accusations. Mais son visage demeurait aussi souriant et détaché qu'il était possible. Et à mesure que son calme et sa confiance se renforçaient, je me décomposais. Je brûlais tellement d'envie de le mettre en plan !

Puis les paroles d'Orolo me revinrent : *Ils ont déchiffré mon analemme !* Comme s'il leur avait effectivement envoyé un signal.

Pour quelle autre raison eussent-ils choisi d'atterrir à Orithéna, à cet endroit précis de la planète où Orolo avait cherché refuge ? Pour quelle autre raison Orolo eût-il entrepris un voyage aussi long et dangereux ?

Sur ce sujet, je n'osais pas entamer un dialogue sérieux avec Lodoghir ici, devant ce public. Il me mettrait en plan de telle façon qu'il faudrait décoller mes restes du sol à la sableuse. Et il écraserait Orolo avec moi.

Mon dialogue avec fraa Lodoghir était observé par des sæculiers. Des sæculiers importants. Des « mamamouchis », comme les eût appelés Orolo. Peut-être que ces coups bas visqueux fonctionnaient avec eux.

Que disait-on, déjà, des rhêtôs ? Qu'ils pouvaient altérer le passé, et qu'ils le faisaient chaque fois qu'ils en avaient l'occasion.

Je n'avais pas la capacité d'affronter un rhêtôs. Je ne pouvais que dire la vérité, et espérer qu'elle serait entendue par des amis qui, eux, en avaient le pouvoir.

« C'est une suggestion inédite, dis-je. Je ne sais pas comment vous faites les choses dans l'ordre de saunt Proc, mais en tant qu'édharien, je chercherais des preuves.

– Et le célèbre râteau ? demanda Lodoghir.

– Le râteau privilégie l'hypothèse la plus simple. Et supposer qu'Orolo n'a *pas* envoyé de message secret à un vaisseau spatial extrasylvestre est plus simple que ce que vous proposez.

– Oh non, fraa Érasmas, rétorqua fraa Lodoghir dans un

gloussissement complaisant. Je ne pourrais pas laisser passer cela. Essaie de garder à l'esprit que des gens intelligents nous écoutent ! Si l'hypothèse selon laquelle Orola a envoyé des messages explique ce qui autrement demeure mystérieux, alors voilà l'hypothèse la plus simple !

– Quels mystères pensez-vous que cela explique ?

– Trois mystères, pour être précis. Premier mystère : que la sonde ait choisi d'atterrir sur les ruines d'Orithéna, un site mortifère et insignifiant par ailleurs dont la seule caractéristique notable est un analemme pleinement visible depuis l'espace.

– *Tout* est pleinement visible depuis l'espace, si l'on dispose d'optiques suffisantes, fis-je remarquer. Souvenez-vous que les géomètres ont décoré leur vaisseau avec une démonstration du théorème d'Adrakhonès. Qu'y avait-il de plus raisonnable pour eux que d'atterrir sur le temple d'Adrakhonès ?

– Ils doivent savoir que nous sommes réunis ici, rappela Lodoghir. S'ils voulaient parler à des théôs, pourquoi ne pas simplement atterrir à Trédégarrh ?

– Pourquoi se tirent-ils dessus à la chevrotine ? Vous ne pouvez pas m'imputer la responsabilité d'expliquer tout ce que font les géomètres, rétorquai-je.

– Deuxième mystère : le suicide d'Orola.

– Ce n'est pas un mystère. Il a choisi de préserver un spécimen inestimable.

– Il a soupesé sa vie et ce spécimen, dit Lodoghir en mimant des deux mains les plateaux d'une balance. Troisième mystère : il a dessiné un analemme sur le sol dans les derniers instants de sa vie, et s'est dressé dessus pour affronter le sort qu'il avait choisi. »

Je n'avais rien à en dire. C'était également un mystère pour moi.

« Orola a assumé sa responsabilité, ajouta Lodoghir.

– Je ne vois absolument pas ce que vous voulez dire.

– De quelque façon, Orola a réussi à transmettre un message aux géomètres durant les mois où il était l'une des seules personnes sur Arbre à savoir qu'ils se trouvaient là-haut. On peut supputer que ce message prenait la forme d'un analemme. Un signe disant aux géomètres de préparer leur atterrissage sur l'analemme qui est – ou plus précisément était pleinement visible à Orithéna. Une fois proscrit, il s'est rendu là-bas, et a attendu. Et – quelle surprise ! – les géomètres

ont atterri. Mais pas de la façon qu'Orolo avait, peut-être naïvement, imaginée. Une faction parmi les géomètres nous a envoyé une sonde non autorisée, et la femme extrasylvestre a sacrifié sa vie. La faction dominante a réagi en barrant Ecba, avec les terribles conséquences que l'on sait pour Orithéna. Orolo a compris qu'il portait la responsabilité de ce qui s'était passé. Charger la dépouille de la femme dans l'aéroplane était sa pénitence, et dessiner l'analemme sur le sol sa façon de reconnaître son implication dans les événements. »

À mesure que Lodoghir avait déroulé son acte d'accusation, son ton avait évolué : inquisiteur d'abord, puis s'adoucissant régulièrement, si bien qu'à la fin il semblait peiné. Ému. J'étais fasciné. Peut-être que ce rhétoricien disposait effectivement du pouvoir magique d'atteindre et d'affecter mon esprit – de changer le passé. Mais surtout, j'étais presque convaincu qu'il avait raison.

« Vous n'avez toujours aucune preuve – seulement une bonne histoire, finis-je par répondre. Et même si vous trouviez des preuves démontrant que vous avez raison, que diraient-elles réellement d'Orolo ? Comment aurait-il pu anticiper une guerre civile parmi les géomètres ? Celui ou celle d'entre eux qui a donné l'ordre de lâcher une barre sur Ecba n'est-il pas le vrai responsable des morts d'Orithéna, plutôt qu'Orolo ? Même si certains éléments de votre hypothèse étaient finalement avérés, il resterait matière à dialogue sur ce qu'était réellement l'état d'esprit d'Orolo au moment où le nuage incandescent l'a recouvert. Je crois qu'il acceptait une forme de responsabilité, oui. Mais en se plaçant sur cet analemme pour attendre la mort, je crois qu'il disait autre chose que ce que vous lui imputez. Je crois qu'il disait : *Je ne renie rien de ce que j'ai fait, même face à cela.*

– C'est un peu hardi, non ? Tu ne crois pas qu'il aurait dû en référer au pouvoir séculier ? Le laisser soupeser les données, prendre une décision réfléchie quant à la meilleure façon de traiter avec les géomètres ? » Les yeux de Lodoghir dardèrent vers le côté, comme pour me rappeler que les mamamouchis étaient là dans le noir, à l'affût de ma réponse.

Là, je fis la seule chose, de tout ce dialogue, dont je pus être fier plus tard : je retins ce qui m'était aussitôt venu à l'esprit – *Le féru laire céleste a essayé, vous ne vous souvenez pas ?* Il n'était pas nécessaire de le dire. Dans la foule, les murmures allaient croissant. Il me suffisait de continuer à me taire et d'attendre que la totalité de la convoxe

réalisât la complète inanité de ce que mon locteur venait de dire. Et j'aime à penser que cela fut un choix délibéré de ma part.

« Cela dépend, dis-je, de la façon dont tout cela se terminera. »

Lodoghir fronça les sourcils, puis se détourna de moi pour regarder le visuocapteur. « Ce qui, dit-il, est exactement l'objet de cette convoxe. J'imagine que nous devrions nous mettre au travail. »

Il fit un geste. Les microphones moururent, et l'écran à visues s'enténébra. Tout le monde dans la nef se mit à parler en même temps.

J'étais seul sur la plateforme, où il faisait sombre ; fraa Lodoghir s'était empressé de redescendre les marches, probablement pour éviter que je lui arrachasse la langue avec mes ongles. L'équipe démontait déjà la tribune. J'ôtai mon microphone, bus longuement de l'eau, puis descendis lentement, avec l'impression d'avoir servi de sac de sable à Lio pendant une heure.

Quelques personnes semblaient m'attendre. L'une d'elles, en particulier, attira mon attention, parce qu'il s'agissait d'un sæculier dont les vêtements dénotaient un homme important. Il avait décidé qu'il serait le premier à me parler, alors plutôt qu'attendre que je fusse en bas des marches, il s'était précipité pour me rejoindre à mi-hauteur. « Emmane Beldo, dit-il, avant d'énoncer le nom d'un quelconque ministère du gouvernement. Pourriez-vous avoir l'amabilité de me dire à quoi rimait tout ce cirque ? » Il était plus jeune que ses vêtements ne le faisaient paraître, réalisai-je : à peine quelques années de plus que moi.

« Pourquoi ne pas demander à fraa Lodoghir ? » suggérai-je.

Emmane Beldo choisit de considérer cela comme de l'humour à froid. « Je suis venu ici pour entendre parler des géomètres..., commença-t-il.

– En lieu de quoi nous avons parlé de conscience et d'analemmes.

– Oui. Écoutez, ne vous méprenez pas. J'ai fait cinq ans en tant qu'unétarien...

– Vous êtes un burgos cultivé, vous lisez des livres et vous vous servez de votre cerveau professionnellement, mais vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'il vient de se passer...

– Alors que nous devrions être en train de discuter de la menace ! Et de la façon de l'affronter ! »

Je perdis un temps le fil, les yeux tournés vers le pied de l'escalier où un groupe de fraas et de soors voulaient tous me parler. Je

m'efforçai de les jauger sans croiser leur regard. Certains, je le craignais, se prenaient pour des membres du Lignage, et voulaient échanger des poignées de main codées. D'autres voulaient probablement passer tout l'après-midi à m'expliquer pourquoi Événédric avait tort. Il devait aussi y avoir des halikaarniens convaincus, furieux que je n'eusse pas réussi à mettre fraa Lodoghir en plan, et des gens comme soor Maroa, désireux de me poser des questions spécifiques sur ce que j'avais vu à Orithéna. Je me dis qu'il serait peut-être plus facile d'avoir un emploi régulier comme Emmane Beldo...

Fraa Lodoghir me sauva, en un sens... Il se fraya un chemin vers le pied de l'escalier, après une conversation houleuse avec un hiérarque de haut rang. « Eh bien, on peut dire que tu as réussi ton coup, fraa Érasmas ! s'exclama-t-il.

– J'ai réussi quoi, fraa Lodoghir ?

– À nous faire reléguer au plus profond des ténèbres, le trou du cul du monde mathique, en ce qui me concerne.

– Ce ne serait donc pas la concente *Savant-Édhar* ?

– Non, il existe un endroit encore pire, déclama-t-il. Le sénacle de la pluralité des mondes, à la Dotation Avrachon. Nous y prendrons nos repas tant que je n'aurai pas fait entendre raison aux hiérarques.

– Qui est ce “nous” dont vous parlez ?

– Tu devrais te montrer plus attentif, fraa Érasmas !

– Attentif à quoi ?

– À ta place dans cette convoxe !

– Et quelle y est ma place ?

– Debout derrière moi pendant que je mange. Pliant ma serviette quand je me lève pour aller aux toilettes.

– Quoi ?

– Tu es mon varlet, fraa Érasmas, et je suis ton doyn. J'apprécie de me mettre une serviette humide sur le visage avant dîner, chaude mais pas trop. Assure-t'en. Tu ne voudrais pas passer le reste de la convoxe à étudier le Livre, n'est-ce pas ? » Il tourna les talons et s'éloigna.

Emmane Beldo me dévisagea avec intérêt.

J'aurais dû être effondré par cette terrible nouvelle, mais j'étais encore sous le coup de ce que je venais de vivre, et il m'était agréable de voir fraa Lodoghir à ce point irrité. « Eh bien, dis-je à Emmane Beldo, maintenant, vous avez le choix. Si vous désirez en apprendre

plus sur la menace que font peser les géomètres, il vous suffit d'aller n'importe où sauf là où je vais. Si vous voulez comprendre pourquoi nous avons parlé de sujets aussi insolites durant cette plénière, vous pouvez nous rejoindre, fraa Lodoghir et moi, au fond du trou du cul du monde mathique.

– Oh, j'y serai ! dit-il. Ma doyne ne manquerait pas cela.

– Et qui est votre doyne ?

– Nous nous adresserons tous les deux à elle en tant que “madame la ministre”, m'informa-t-il, mais elle s'appelle Ignétha Foral. »

DIXIÈME PARTIE

LE SÉNACLE



Lorite : Membre d'un ordre fondé par saunte Lora, qui considérait que toutes les idées que l'esprit humain pouvait concevoir avaient déjà été formulées. Les Lorites sont donc des historiens de la pensée qui aident les avôts dans leurs travaux en leur faisant prendre conscience de ceux qui ont déjà pensé des choses similaires dans le passé, leur permettant ainsi de ne pas réinventer la roue.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

« Les géomètres nous ont cloués au pilori, dit Ignétha Foral, une fois que nous eûmes servi la soupe. Ils peuvent nous examiner à loisir tels des insectes épinglés, faire ce qu'ils veulent et observer nos réactions. Lorsque nous avons pris conscience de leur présence en orbite autour d'Arbre, nous avons supposé que quelque chose ne tarderait pas à se produire. Mais tout s'est fait avec une lenteur exaspérante. Les géomètres tirent toute l'eau qu'ils veulent des comètes, tous les matériaux des astéroïdes. La seule chose qui demeure hors de leur portée – jusqu'à nouvel ordre – est un voyage interstellaire. Mais il pourrait également se faire qu'ils ne soient simplement pas pressés. » Elle marqua une pause pour s'humecter le gosier. Un bracelet brillait à son poignet. Il paraissait précieux, mais pas clinquant. Tout en elle confirmait ce que Tulia nous avait dit, des mois plus tôt, à Édhar : elle venait d'un riche clan burgos lié depuis très longtemps au monde mathique. La raison de sa présence, en particulier sous le titre ronflant de « Mme la ministre », n'était pas encore très claire. À en croire les informations que Tulia avait exhumées, elle avait été évincée de son poste sæculier par le férulaire céleste. Mais c'était une vieille histoire. Le férulaire céleste avait été jeté par le sas il y avait des semaines de cela. Peut-être que, pendant que j'étais occupé à Ecba, le pouvoir sæculier s'était réorganisé, l'avait ressortie du placard et nommée à un nouveau poste.

Une fois désaltérée, Mme la ministre croisa le regard des six autres membres de la tablée, l'un après l'autre. « Du moins, c'est ce que je dis

à mes collègues lorsqu'ils veulent savoir pourquoi je perds mon temps à ce sénacle », ajouta-t-elle d'un ton badin.

Fraa Lodoghir s'esclaffa bruyamment. Les autres laissèrent tous échapper au moins un gloussement, à l'exception de fraa Jad, qui dévisageait Ignétha Foral comme s'il se fût agi d'un des spécimens biologiques sus-cités. Elle était assez fine pour l'avoir remarqué.

« Fraa Jad, reprit-elle en inclinant légèrement la tête dans sa direction, suggérant un salut, a tendance à envisager les choses sur le très long terme, et considère probablement en son for intérieur que mes collègues doivent avoir une capacité d'attention dangereusement réduite. Mais ma charge, vaille que vaille, est d'assurer le fonctionnement politique de ce que vous appelez le pouvoir sæculier. Aux yeux de beaucoup, dans ce monde-là, ce sénacle paraît être un gâchis de beaux esprits. Pour certains, le plus aimable qu'ils trouvent à en dire est qu'il constitue un moyen efficace d'isoler les personnages problématiques, inopportuns ou incohérents, afin d'éviter qu'ils ne contrarient les travaux importants de la convoxe. Vous qui êtes autour de cette table, que me recommanderiez-vous d'opposer à ceux qui prétendent que ce sénacle devrait être suspendu ? Soor Asquin ? »

Soor Asquin était notre hôtesse, l'hoir actuelle de la Dotation Avrachon, et donc sa propriétaire en tout sauf en titre. Ignétha Foral s'était adressée à elle en premier parce qu'elle semblait avoir quelque chose à dire, mais aussi, suspectais-je, parce que l'étiquette l'imposait. Pour l'instant, j'accordais à soor Asquin le bénéfice du doute, car elle nous avait aidés à préparer le dîner avec sa varlette, Tris. Il s'agissait du tout premier sénacle de la pluralité des mondes, alors il nous avait fallu un certain temps pour trouver nos marques dans la cuisine, faire chauffer le four, etc.

« Je pense que je bénéficierais d'un avantage indu, madame la ministre, puisque je vis ici. Je répondrais à cette question en faisant visiter à vos collègues la Dotation Avrachon qui, comme vous l'avez tous vu, est une sorte de musée... »

Je demeurais debout derrière fraa Lodoghir, les mains dans le dos, tenant le bout noué d'une corde qui disparaissait dans un trou du mur et courait sur trente pieds jusqu'à la cuisine. Quelqu'un tira l'autre extrémité, signe que l'on me requérait. Je me penchai pour vérifier que mon doyn n'avait pas besoin qu'on lui essuyât le menton, puis contournai la table à pas chassés devant les autres varlets. Pendant ce

temps, soor Asquin tentait d'argumenter que la simple observation des anciens instruments scientifiques éparpillés dans la Dotation convaincrait le plus sceptique des extras que la métathéorique pure méritait un soutien sæculier. Il me semblait évident qu'elle usait de transquæstation hypotrochienne pour glisser que la métathéorique pure serait l'unique occupation de ce sénacle, ce avec quoi je n'étais nullement d'accord – mais je ne devais pas parler tant que l'on ne m'avait pas adressé la parole, et je savais que cette tablée n'avait pas besoin d'aide. Fraa Taveneur – ex-Barb –, debout derrière fraa Jad, regardait soor Asquin comme un oiseau regarde un insecte, brûlant d'envie d'intervenir et de la mettre en plan. Je lui fis un clin d'œil au passage, mais il ne le vit pas. Je franchis une porte capitonnée contre le bruit et pénétrai dans un couloir qui faisait sas, ou plus exactement tampon sonore. Au bout, une autre porte, capitonnée elle aussi. Je la poussai – elle s'ouvrait dans les deux sens – et entrai dans la cuisine, plongeant soudainement dans la chaleur, le bruit et la lumière.

Et la fumée : Arsibalt avait mis le feu à quelque chose. Je me tournai vers le seau de sable mais, ne voyant aucune flamme, abandonnai. On pouvait entendre soor Asquin par un haut-parleur : le pouvoir sæculier avait dépêché un tic pour installer une sonorisation à sens unique, permettant à ceux qui se trouvaient dans la cuisine – ou plus loin, pouvait-on supposer – d'entendre chaque mot prononcé dans la sène.

« Quel est le problème ? demandai-je.

– Il n'y a aucun problème. Oh, cela ? J'ai carbonisé une côtelette. Tout va bien. Nous en avons d'autres.

– Alors pourquoi m'as-tu appelé ? »

Il jeta un coup d'œil coupable vers une planche accrochée au mur de laquelle pendaient sept cordes sous chacune desquelles un nom était inscrit, sauf une. « Parce que je m'ennuie à mourir ! dit-il. Cette conversation est stupide !

– Elle vient juste de commencer, lui fis-je remarquer. Ils n'ont fait qu'entamer les formalités.

– Il n'y a rien d'étonnant à ce que les gens veuillent abolir les sénacles, si c'est représentatif de...

– En quoi tirer sur ma corde peut-il aider ?

– Oh, c'est une vieille tradition ici, répondit Arsibalt. J'ai lu quelque chose à ce sujet. Si le dialogue devient ennuyeux, les varlets

laissent transparaître leur dédain en allant se réfugier dans la cuisine. Les doyns sont censés le remarquer.

– La probabilité que cela fonctionne avec ce groupe doit correspondre à celle que ce repas ne les rende pas malades.

– Il faut bien commencer quelque part. »

J'allai jusqu'au tableau des cordes, pris un bout de craie, et écrivis : « Emmane Beldo » sous celle qui n'était pas encore identifiée.

« C'est son nom ?

– Oui, il m'a parlé, après la plénière.

– Pourquoi n'a-t-il pas aidé à faire la cuisine ?

– L'une de ses fonctions est de conduire Mme la ministre. Il n'y a que cinq minutes qu'il est arrivé. De toute façon, les extras ne savent pas cuisiner.

– La vérité sort de la bouche de Raz ! clama soor Tris en revenant du jardin avec une chapée de bois pour le feu. Même vous, les gars, semblez avoir un peu de mal. » Elle ouvrit la trappe du foyer du four et regarda le tapis de braises d'un œil critique.

« Nous allons de ce pas faire la preuve de notre témérité, dit Arsibalt en agitant un grand couteau, comme un chef de guerre barbare défié en combat singulier. Ce fourneau, vos produits, vos découpes des viandes – tout nous est étranger. »

Alors, comme pour dire : *En parlant d'étrangeté...*, Arsibalt et moi nous tournâmes vers une lourde marmite qui avait été repoussée vers le fond du fourneau dans l'espoir que ses émanations empesteraient moins.

Soor Tris réarrangeait les braises et glissait des pièces de bois dans le foyer comme s'il se fût agi de microchirurgie cérébrale. Nous nous étions moqués de sa minutie jusqu'à ce que nos propres tentatives n'eussent abouti qu'à une catastrophe évoquant une attaque nucléaire stratégique. Depuis, nous la regardions avec contrition.

« C'est tout de même étrange, de la part de Mme la ministre, de commencer par annoncer que ce sénacle était une voie de garage pour les exclus, dis-je.

– Oh ! Je ne suis pas d'accord. Elle fait bien, s'exclama Tris. Elle essaie de les motiver. » Tris était un peu dodue et pas particulièrement jolie, mais elle avait une belle personnalité parce qu'elle avait grandi dans une math.

« Je me demande quel effet cela va avoir sur mon doyn, dis-je. Il

n'aimerait rien tant que de le voir ajourner, histoire de pouvoir dîner avec des gens plus en vue. »

Une clochette tinta. Nous nous tournâmes pour regarder. Sept clochettes étaient suspendues au mur, au-dessus de leurs cordes respectives ; chacune était reliée, par un long ruban courant à travers les murs et les planchers, à la table dans la sène et s'achevait par un gland de velours. Un doyn pouvait appeler son varlet silencieusement et en toute discrétion en tirant sur le gland.

La clochette tinta une fois, s'arrêta, puis reprit, cette fois en continu, de plus en plus fort, jusqu'à donner l'impression qu'elle allait s'arracher au mur. Elle était étiquetée au nom de Fraa Lodoghir.

Je retournai dans la sène, allai me placer derrière lui, et me penchai.

« Débarrasse-moi de ce gruaud édharrien, souffla-t-il. C'est parfaitement immangeable.

– Vous devriez voir ce que préparent les Matarrhites », marmonnai-je.

Fraa Lodoghir regarda en direction d'un avô – l'un ou l'une de ceux qui avaient célébré l'étratin avec moi, plus tôt dans la journée – dont le visage était couvert par sa chape. La toile avait été remontée sur les côtés comme pour former une capuche, laquelle se prolongeait vers le bas pour couvrir le visage, en conservant une ouverture par laquelle la nourriture – si tant est que l'on pût qualifier ainsi ce que les Matarrhites ingurgitaient – pouvait être introduite.

« Je veux bien manger comme *ceci*, siffla Lodoghir en indiquant le matarrhite indéterminé d'un geste du menton, mais pas cela. »

Je regardai ostensiblement fraa Jad, qui mangeait sa soupe avec appétit, puis emportai l'assiette de Lodoghir, heureux d'avoir une excuse pour retourner dans la cuisine.

« Parfaitement immangeable, répétais-je en vidant la soupe dans le compost.

– Nous devrions peut-être lui mettre un peu de totobono, suggéra Arsibalt.

– Ou quelque chose de plus fort », ajoutai-je.

Mais avant que nous n'eussions le loisir de développer ce thème prometteur, la porte de derrière s'ouvrit, laissant passer une fille enveloppée dans un hectare de chape noire, lourde et rêche d'apparence, nouée autour de son corps par deux lieues de cordelière.

Sa sphère faite en panier débordait de légumes verts. À l'extérieur, elle gardait la tête couverte, mais une fois qu'elle eut posé ses légumes, elle repoussa sa capuche pour révéler un crâne parfaitement lisse, perlé de transpiration parce qu'en cette belle journée le vêtement lui tenait trop chaud. Arsibalt et moi n'étions pas aussi à l'aise avec soor Karvall qu'avec Tris, alors nous cessâmes nos plaisanteries.

« Ces légumes sont superbes... », lança Tris, mais Karvall fronça les sourcils et leva une main osseuse et translucide pour imposer le silence.

Fraa Lodoghir prenait la parole – je supposai que c'était pour cela qu'il avait demandé à être débarrassé de son « gruuu ». « La pluralité des mondes..., commença-t-il, laissant résonner ces premiers mots un long moment. Cela en impose. Je n'ai pas la moindre idée de ce que cela peut signifier pour certains d'entre vous. La seule existence des géomètres prouve déjà qu'il existe au moins un autre monde, donc, en un sens, la question est oiseuse. Mais puisqu'il semble que je doive être le procien de service en ce sénacle, je vais jouer mon rôle et dire ceci : nous n'avons rien en commun avec les géomètres. Aucune expérience partagée, aucune culture commune. Tant qu'il en sera ainsi, nous ne pourrons pas communiquer avec eux. Pourquoi ? Parce que le langage n'est rien d'autre qu'une série de symboles totalement vides tant que nous ne les avons pas associés, dans nos esprits, à une signification, selon un processus d'acculturation. Jusqu'à ce que nous interagissions avec les géomètres, et commençons à développer une culture commune – en fait, à concilier notre culture et la leur –, nous ne pourrons pas communiquer avec eux, et leurs efforts pour communiquer avec nous continueront de paraître aussi incompréhensibles que tout ce qu'ils ont fait jusqu'ici : jeter le fêrule céleste par le sas, expédier la victime d'un meurtre sur le site d'un culte, barrer un volcan. »

Il marqua une pause et les réactions de la tablée nous parvinrent par le haut-parleur.

« Je ne crois pas leurs actes incompréhensibles.

– Ils ont dû voir nos visues !

– Vous mésestimez la pluralité des mondes. »

Soor Asquin parla ensuite, plus distinctement : « De nombreux autres sénacles traitent des sujets que vous avez abordés, fraa Lodoghir. Revenons à l'esprit de la question initiale de Mme la

ministre : pourquoi devrait-il y avoir spécifiquement un sénacle de la pluralité des mondes ?

– En fait, il serait peut-être plus judicieux de poser la question aux hiérarques qui en ont décidé ! répondit fraa Lodoghir d'un ton quelque peu dédaigneux. Mais si vous voulez entendre ma réponse en tant que procien, eh bien, la voici : l'arrivée des géomètres constitue, pour ainsi dire, un laboratoire d'expérimentation parfait pour corroborer et développer la philosophie de saunt Proc – soit, pour faire simple, que le langage, la communication, la pensée même, en fait, sont des manipulations de symboles auxquels un sens a été attribué par la culture, et *uniquement* par la culture. J'espère simplement qu'ils n'ont pas regardé tellement de nos visues que leurs esprits en auraient été contaminés, et l'expérience gâchée.

– Et en quoi cela se rapporte-t-il à notre sujet ? l'aiguillonna soor Asquin.

– Elle le sait parfaitement bien, nous rassura soor Tris, mais elle veut que tout soit clairement exprimé devant Ignétha Foral.

– Une pluralité de mondes signifie une pluralité de cultures de ces mondes – des cultures hermétiquement dissociées les unes des autres jusqu'à aujourd'hui, et donc, pour l'instant, incapables de communiquer.

– Selon les Prociens », interjeta quelqu'un.

Ne reconnaissant pas cette voix étrangement accentuée, je me dis que ce pouvait être le matarrhite.

« La raison d'être de ce sénacle, poursuivit fraa Lodoghir, est donc, logiquement, de préparer et, je ne peux que l'espérer, de définir une stratégie pour le pouvoir sæculier, assisté des avôts, visant à mettre fin à cette pluralité – ce qui revient en fait à développer un langage commun. Nous allons rendre ce sénacle caduc en faisant de la pluralité des mondes un seul monde.

– Il hait ce sénacle, traduisis-je, alors il s'efforce de convaincre Ignétha Foral d'en faire quelque chose de complètement différent, qui se trouverait être un bastion pour les Prociens. »

Soor Karvall trouvait horripilant que nous parlions en même temps que les doyns, mais elle allait devoir s'y habituer. Nous étions tous debout, occupés à répartir les crudités dans une demi-douzaine d'assiettes de salade. Six seulement, parce qu'apparemment les Matarrhites ne mangeaient pas de salade.

Pendant la préparation du dîner, nous avons eu, entre certains varlets, un long débat sur la raison pour laquelle un matarrhite avait été invité. L'une des hypothèses était que, tout simplement, les sœculiers étant croyants, ils voulaient associer un déolâtre à la discussion. Selon les tenants de cette théorie, les Matarrhites allaient avoir une importance complètement hors de proportion dans cette convoxe, parce que les mamamouchis se sentaient plus à l'aise avec eux. L'autre hypothèse revenait dans les grandes lignes à ce que venait d'annoncer Ignétha Foral : ce sénacle était une voie de garage.

Les cliquetis qui résonnèrent dans le haut-parleur nous informèrent que les varlets encore présents dans la sène débarrassaient les assiettes à soupe. Cela entraîna une pause dans la conversation, mais nous entendîmes alors la voix d'une femme plus âgée dire d'un ton informel tandis que les varlets s'affairaient : « Je crois pouvoir apaiser vos craintes, fraa Lodoghir.

– Eh bien, c'est très aimable à vous, grand-soor Moyra, mais je ne me souviens pas avoir exprimé une crainte quelconque », répondit fraa Lodoghir en s'efforçant sans succès de paraître jovial.

Moyra étant la doyne de Karvall, par respect pour cette dernière, nous nous tûmes un instant.

« Il me semble que vous avez exprimé le souci que les géomètres eussent contaminé leur propre culture en regardant un trop grand nombre de nos visues.

– Vous avez évidemment raison ! Voilà où cela mène de contredire une lorite ! »

La porte s'ouvrit et Barb entra, sept assiettes empilées dans les bras.

« Je crois qu'au lieu de cette dénomination, dit délicatement Moyra après y avoir réfléchi un instant, celle de “métalorite” ou, en l'honneur de cette circonstance, de “lorite de la pluralité des mondes” me conviendrait mieux. »

Cela suscita un murmure général, dans la sène comme dans la cuisine. Soor Karvall s'était rapprochée d'un haut-parleur et tendait l'oreille, fascinée. Arsibalt, qui hachait quelque chose, s'interrompit et posa son couteau sur la planche.

« Nous, Lorites, reprit Moyra, mettons toujours notre grain de sel partout en rappelant que telle ou telle idée a déjà été évoquée par quelqu'un il y a bien longtemps. Mais je crois le temps venu d'élargir

notre champ d'action à la pluralité des mondes, et de vous annoncer avec regret, fraa Lodoghir, que votre idée a déjà été rêvée par un monstre insectoïde de la planète Zarzax il y a dix millions d'années ! »

Des rires autour de la table.

« Splendide ! s'exclama Arsibalt en se tournant vers moi.

– C'est une halikaarnienne inavouée, ajoutai-je.

– Exactement ! »

Fraa Lodoghir, qui avait compris la même chose que nous, tenta d'objecter : « Je dirais que vous ne pourriez savoir une telle chose tant que vous n'auriez pas communiqué avec ce monstre insectoïde ou ses descendants... » Et il poursuivit en réitérant ce qu'il avait dit précédemment.

Je lui apportai immédiatement sa salade, dans l'espoir de le faire taire. Soor Moyra n'avait pas l'air passionnée par la discussion, et Ignétha Foral restait impassible.

Dans le même temps, le doyn d'Arsibalt, qui se trouvait être assis à côté de fraa Jad, s'était penché pour échanger à voix basse avec le millénarien. La première fois que j'avais vu cet homme, il m'avait paru étrangement familier. Ce n'était que lorsqu'Arsibalt m'avait dit son nom que j'avais réalisé où je l'avais déjà vu : debout, seul, dans le cancel de Saunt-Édhar, regardant droit vers moi. Il s'agissait de fraa Paphlagon.

Fraa Jad hocha la tête. Fraa Paphlagon s'éclaircit la gorge tandis que le débit de Lodoghir ralentissait, et il intervint enfin : « Peut-être que pendant que nous prouverons qu'absolument tout ce que saunt Proc a jamais écrit était totalement parfait, nous aurons également l'occasion de faire un peu de théorie ! »

Cela fit taire jusqu'à Lodoghir.

« Il y a une autre raison à l'existence d'un sénacle de la pluralité des mondes, poursuivit Paphlagon après un court silence. Une raison que certains pourraient trouver presque aussi fascinante que les remarques de fraa Lodoghir sur la syntaxe. C'est une raison de pure théorique : le fait que les géomètres sont composés d'une autre matière que nous ; une matière qui n'est pas originaire de ce cosmos. Qui plus est, nous venons de recevoir les résultats du laboratorium concernant les examens réalisés sur le contenu des quatre tubes de la sonde d'Ecba, que l'on suppose être du sang. Les matières dont sont composés ces quatre échantillons sont différentes *les unes des autres* –

en d'autres termes, chacune est aussi différente des trois autres qu'elle l'est de la matière dont nous sommes faits.

– Fraa Paphlagon, je n'ai appris cela qu'en venant ici, intervint Ignétha Foral. Pourriez-vous s'il vous plaît m'en dire plus sur ce que vous entendez par "matières différentes" ?

– Les noyaux des atomes sont incompatibles », répondit-il. Après avoir un temps parcouru des yeux les visages de la tablée, il se recula dans son siège, sourit, et mit ses mains telles des lames parallèles comme pour dire : *Imaginez un noyau*. « Les noyaux sont forgés dans le cœur des étoiles. Lorsque les étoiles meurent, elles explosent, et les noyaux sont éparpillés comme la cendre d'un feu consumé. Ces noyaux sont chargés positivement. Donc, une fois que tout s'est suffisamment refroidi, ils attirent des électrons et deviennent des atomes. La poursuite du refroidissement permet ensuite aux électrons d'interagir et de former les structures plus complexes des molécules, qui constituent ce dont tout est fait. Mais, j'insiste, la fabrication du monde débute dans le cœur des étoiles, où ces noyaux sont forgés selon certaines règles qui ne s'appliquent que dans des espaces chauds et denses. La chimie de la matière dont nous sommes faits reflète, par voie de conséquence, ces règles. Avant que nous apprenions à produire de la néomatière, chaque noyau dans notre cosmos était construit selon l'ensemble des règles qui a naturellement cours. Mais les géomètres ont connaissance et sont *faits* de quatre autres jeux de règles de création des noyaux, légèrement différents mais totalement incompatibles.

– Donc, dit soor Asquin, soit ils ont appris à faire de la néomatière...

– Soit ils viennent de cosmi différents, compléta fraa Paphlagon. Ce qui rend un sénacle de la pluralité des mondes éminemment légitime à mes yeux.

– Tout cela est bizarre – fantastique ! » dit une voix tenue à l'accent étrange et marqué.

Personne n'ayant visiblement remué les lèvres, nous nous tournâmes, par un processus d'élimination, vers le matarrhite, qui était inscrit à la craie sur le panneau des clochettes sous le nom de Zh'vaern, sans « fraa » ou « soor » pour révéler son sexe. Zh'vaern se tourna légèrement sur son siège – je pariai sur un homme, à sa voix – et fit un signe. Son varlet – une masse de toile noire – se pencha, émit

un pseudopode, et prit son assiette – pour le plus grand soulagement de ses voisins immédiats.

« J'ai du mal à croire que nous soyons en train d'envisager une chose aussi inconcevable que l'existence d'autres univers – et l'idée que les géomètres en seraient originaires ! » poursuivit Zh'vaern, qui parut en cela parler pour toute la tablée.

À l'exception de Jad. « Les mots trouvent leurs limites, intervint-il. Il n'y a qu'un seul univers, de par la définition même d'univers. Ce n'est pas le cosmos que nous voyons à travers nos yeux et nos télescopes – *cela*, ce n'est qu'un simple narré, un tracé déroulé à travers un espace de Hemn partagé par de nombreux autres narrés en plus du nôtre. Chaque narré à l'apparence d'un cosmos, pour les consciences qu'il inclut. Les géomètres venaient d'autres narrés – puis ils ont pénétré ici, et ont partagé le nôtre. » Une fois cette bombe lâchée, fraa Jad s'excusa, et partit aux toilettes.

« Mais de quoi peut-il donc bien parler ? demanda fraa Lodoghir. On aurait dit une critique littéraire ! » Il n'y avait aucun mépris dans son ton : il était réellement fasciné.

« Alors peut-être que ce sénacle est *déjà* devenu ce que ses détracteurs prétendent qu'il est », dit Ignétha Foral. Ce défi lancé, elle se tourna vers le sujet de ses recherches lorsqu'elle était unétarienne, il y avait de cela bien des années.

Paphlagon était dans sa septième décennie, plus impressionnant que bel homme, à l'évidence habitué à être l'aîné et la personne la plus éminente dans n'importe quelle assemblée. Il restait assis là avec un mince sourire moqueur, se résignant dans la bonne humeur à être l'interprète de fraa Jad. « Fraa Jad, entama-t-il, parle de l'espace de Hemn. C'est probablement tout aussi bien que cela fût abordé au plus tôt. L'espace de Hemn, ou espace de configuration, représente la façon dont tous les théôs envisagent le monde. Durant l'ère praxique, il est devenu évident que cela constituait un bien meilleur cadre pour la poursuite de nos travaux, alors nous avons définitivement abandonné l'espace adrakhonien. Lorsque vous parlez d'“univers parallèles”, c'est aussi incompréhensible pour fraa Jad que lui l'est pour vous.

– Peut-être pourriez-vous dire quelques mots de l'espace de Hemn, si c'est tellement important », suggéra Ignétha Foral.

Paphlagon réafficha son sourire ironique, et soupira. « Madame la ministre, je vais m'efforcer de le résumer sans transformer ce sénacle

en une suvine de théorique pour au moins un an. » Et il se lança vaillamment.

Il se tournait vers soor Moyra chaque fois qu'il peinait à expliquer quelque concept abstrus. Plus souvent qu'à son tour, elle le tirait d'affaire. Elle avait déjà montré qu'elle était de bonne compagnie, et l'ampleur des connaissances qu'elle avait mémorisées en tant que lorite lui permettait de bien expliquer les choses ; elle trouvait toujours une analogie utile ou un argument clair que quelque fraa ou soor avait consigné par écrit dans un passé plus ou moins lointain.

Je fus appelé en plein milieu et, lorsque je retournai dans la cuisine, je trouvai Emmane Beldo à l'autre bout de la corde. Le varlet de Zh'vaern se tenait devant le fourneau, touillant la mystérieuse marmite, alors Emmane et moi décidâmes tacitement de nous retirer vers l'autre bout de la salle, à côté de la porte du jardin, ouverte.

« Bon sang, mais de quoi parle-t-il donc ? voulut savoir Emmane. Est-ce que c'est un genre de scénario du type voyage dans la quatrième dimension ?

– Détrompe-toi, l'espace de Hemn est tout sauf cela. Toi, tu penses sans doute à cette représentation vieillot d'une série d'univers tridimensionnels empilés les uns sur les autres comme les feuilles d'un livre, et où l'on passe de l'un à l'autre...

– En trouvant un moyen de se déplacer dans la quatrième dimension spatiale, acquiesça Emmane. Mais l'espace de Hemn, c'est donc autre chose ?

– Dans un espace de Hemn, n'importe quel point – c'est-à-dire n'importe quelle série de N nombres, où N est le nombre de dimensions de cet espace – contient toutes les informations nécessaires pour spécifier tout ce qu'il est possible de savoir de ce système à un instant donné.

– Quel système ?

– Le système que cet espace de Hemn décrit, répondis-je.

– Oh, je vois, dit-il. On peut construire un espace de Hemn...

– Aussi souvent que l'on veut, pour décrire l'état de n'importe quel système que l'on désire étudier. Quand on est phyte et qu'un professeur vous donne un problème, on commence toujours par construire l'espace de Hemn approprié.

– Mais alors, quel est l'espace de Hemn auquel Jad fait allusion ? demanda Emmane. Quel est le système dont cet espace nous donne

tous les états possibles ?

– Le cosmos.

– Oh.

– Lequel est, pour lui, un tracé possible dans un espace de Hemn inconcevablement gigantesque. Mais ce même espace de Hemn peut inclure des points qui n'appartiennent pas au tracé représentant l'histoire de *notre* cosmos.

– Et qui seraient néanmoins parfaitement légitimes ?

– Certains le sont. Une infime minorité, en fait, mais dans un espace aussi immense, cela suffit à constituer des univers entiers.

– Et qu'en est-il des autres points ? Je veux dire ceux qui ne sont pas légitimes ?

– Ils décrivent des situations qui sont incohérentes, d'une façon ou d'une autre.

– Un bloc de glace au cœur d'une étoile, suggéra Arsibalt.

– Oui, repris-je. Il y a un point quelque part dans cet espace de Hemn qui décrit un cosmos entier, similaire au nôtre, sauf que, quelque part dans ce cosmos, il y a un bloc de glace au cœur d'une étoile. Mais cette situation est impossible.

– Il n'y a aucun passé qui pourrait le justifier, alors on ne peut y accéder par un historiogramme plausible, traduisit Arsibalt.

– Mais si tu peux suspendre ta curiosité à ce sujet pour un temps, dis-je à Emmane, revenons au point où je voulais en venir : on peut lier des points légitimes – qui n'appartiennent pas à notre historiogramme, mais demeurent plausibles – en d'autres historiogrammes tout aussi cohérents que le nôtre.

– Mais ils ne sont pas réels, n'est-ce pas ? »

J'hésitai.

« C'est un problème de métathéorique profond, dit Arsibalt. Tous les points de l'espace de Hemn sont semblablement réels – de même que toutes les valeurs (x, y, z) possibles sont pareillement réelles – parce qu'ils ne sont rien d'autre qu'une suite de nombres. Dès lors, qu'est-ce qui imprègne une série particulière de ces points – notre historiogramme – de ce que nous appelons la réalité ? »

Depuis quelques minutes, soor Tris toussotait de plus en plus bruyamment pour attirer notre attention ; elle finit par nous jeter des objets tandis que plusieurs clochettes se mettaient à retentir. Il était temps d'apporter le plat de résistance ; les autres varlets s'étaient

chargés de tout pendant que nous discussions. Alors nous nous affairâmes à notre tour. Plusieurs longues minutes plus tard, nous étions tous les quatorze revenus à nos positions formelles, les doyns assis à table, attendant que soor Asquin prît sa fourchette, et les varlets postés derrière eux.

« Je crois que nous avons tous décidé, quoiqu’avec certaines réserves, de nous établir dans l’espace de Hemn avec fraa Jad, dit soor Asquin. D’après ce que nous en ont dit fraa Paphlagon et soor Moyra, nous ne devrions pas y manquer de place ! »

Tous les doyns rirent dûment. Barb renâcla. Arsibalt et moi ouvrîmes de grands yeux. Barb brûlait visiblement de mettre en plan soor Asquin, et de plomber la soirée en nous infligeant un laïus soporifique sur le caractère colossal de l’espace de configuration de l’univers, ce avec une estimation détaillée du nombre de zéros nécessaire pour quantifier les états qu’il pouvait décrire ainsi que la distance sur laquelle ce chiffre s’étendrait, etc. Mais Arsibalt leva la main, menaçant de la laisser retomber sur son épaule : *Plus un geste, plus un mot.*

Soor Asquin commença à manger, et les autres l’imitèrent. Après un court interlude, le temps pour certains doyns (pas Lodoghir) de faire les commentaires attendus sur la qualité du repas, soor Asquin reprit : « Pour en revenir à notre discussion, je reste perplexe quant à une remarque que fraa Paphlagon a faite avant que nous n’en arrivions à l’espace de Hemn, concernant les différentes sortes de matière. Fraa Paphlagon, je crois que vous le mentionniez comme une preuve que les géomètres venaient de cosmi différents ou, pour utiliser le terme de fraa Jad, de “narrés” différents.

– Le terme “historiogramme” serait peut-être plus conventionnel, intervint soor Moyra. “Narré” est quelque peu, disons, *connoté*.

– Vous parlez enfin ma langue, dit Lodoghir, visiblement ravi. Qui, en dehors de fraa Jad, emploie “narré”, et qu’entend-on par là ?

– Ce terme est rare, et il est associé, dans l’esprit de certains, au Lignage. »

Fraa Jad semblait totalement imperméable à tout cela.

« Si l’on met de côté ces questions de terminologie, reprit soor Asquin un peu brusquement, ce que je ne comprends pas, c’est la façon dont tout cela s’imbrique – quel lien voyez-vous entre les différentes sortes de matière et les historiogrammes ?

– Les processus cosmogoniques qui mènent à la création de ce dont nous sommes faits – la création des protons et du reste de la matière, leur agglomération en étoiles et la nucléosynthèse qui en résulte – semblent dépendre des valeurs de certaines constantes physiques. La plus connue est la vitesse de la lumière, mais il y en a d'autres – approximativement vingt en tout. Les théôs consacraient énormément de temps à mesurer leurs valeurs précises, à l'époque où nous étions autorisés à user de l'équipement adéquat. Si ces nombres avaient des valeurs différentes, le cosmos tel que nous le connaissons n'aurait pas pu naître : il ne serait qu'un nuage infini de gaz sombre et froid, ou un gigantesque trou noir, ou une chose simple et morne. En comparant ces constantes de la nature à des molettes sur le tableau de commande d'une machine, eh bien, toutes ces molettes doivent être dans l'exacte bonne position, ou... »

Une nouvelle fois, Paphlagon se tourna vers Moyra, qui semblait prête : « Soor Démula a comparé cela à un coffre-fort à combinaison, la combinaison étant une suite de vingt nombres.

– Si je comprends bien l'analogie de Démula, dit Zh'vaern, chacun de ces vingt nombres représente la valeur de l'une des constantes de la nature, telle que la vitesse de la lumière.

– Exactement. Si vous tapez vingt nombres au hasard, vous n'ouvrirez jamais le coffre. De même si vous tapez dix-neuf nombres correctement et un seul de façon erronée. Ils doivent *tous* être justes. Dans ce cas, la porte s'ouvre, et déverse toute la beauté et la complexité du cosmos. » Moyra s'interrompt pour boire un peu d'eau. « Selon une autre analogie développée par saunt Conderline, les séries de valeurs de ces vingt constantes qui ne produisent aucune complexité sont comparables à un océan de mille lieues de largeur et de profondeur à la surface duquel les séries utiles formeraient une fine flaque d'huile pas plus grande qu'une feuille : une couche de possibilités d'une finesse exquise qui génère une matière stable et solide compatible avec la création d'univers portant des êtres vivants.

– Je préfère l'analogie de Conderline, dit Paphlagon. Les cosmi accueillant la vie seraient des points différents de cette couche d'huile. Ce qu'ont fait les inventeurs de la néomatière, c'était de trouver un moyen de se déplacer, juste un petit peu, jusqu'aux points adjacents de cette couche d'huile, où la matière a des propriétés légèrement différentes. La plus grande partie de la néomatière qu'ils ont créée

était différente, mais pas réellement meilleure que la matière naturelle. Il leur a fallu beaucoup de patience et d'efforts pour atteindre des régions limitrophes où la matière était plus utile et efficace que ce que la nature nous avait fourni. Et je crois que fraa Érasmas ici présent a déjà une opinion sur ce dont sont faits les géomètres. »

J'étais tellement peu préparé à entendre appeler mon nom que je restai plusieurs secondes sans réagir.

Fraa Paphlagon me dévisageait. Dans une tentative pour me tirer de ma stupeur, il ajouta : « Ton ami fraa Jesry a eu la bonté de nous faire part de tes observations sur le parachute.

– Oui, dis-je, d'une voix mal assurée. Il n'avait rien de spécial. Il n'était pas aussi bien fabriqué qu'il l'aurait été avec de la néomatière.

– Si les géomètres avaient maîtrisé l'art d'élaborer la néomatière, traduisit Paphlagon, ils auraient confectionné un meilleur parachute.

– Ou fait atterrir la sonde d'une façon un peu moins primitive ! » s'exclama Barb.

Tous les doyns tournèrent la tête vers lui. On ne lui avait pas donné la parole.

« Fraa Taveneur fait là une excellente remarque, dit fraa Jad, désamorçant la situation. Peut-être qu'il aura d'autres points pertinents à aborder, plus tard, lorsqu'on le lui demandera.

– Si je comprends bien, dit Ignétha Foral, les géomètres – les quatre groupes qui les composent, devrais-je dire – usent chacun du genre de matière qui est naturel dans leur cosmos d'origine.

– Il leur a été attribué des noms provisoires, annonça Zh'vaern. Les Antarcs, les Pangées, les Diaspes et les Quateurs. »

C'était la première fois – et probablement la dernière – que Zh'vaern avait l'occasion de faire rire toute la tablée.

« Tout cela paraît vaguement géographique, non ? demanda soor Asquin.

– Quatre planètes sont représentées sur leur vaisseau, expliqua Zh'vaern. C'est parfaitement visible sur le phototype de saunt Orolo. Et une planète est représentée sur chacun des tubes de sang qu'a apportés la sonde. Alors on leur a attribué des noms informels liés à leurs particularités géographiques.

– Donc, laissez-moi deviner, Pangée a un unique continent monolithique ? demanda soor Asquin.

– Et Diaspe un grand nombre d'îles, à l'évidence, ajouta Lodoghir.

– Sur Quateur, la majorité des terres émergées sont concentrées à l'intérieur d'une bande de basse latitude, dit Zh'vaern, et Antarc se caractérise par son vaste continent glacé au pôle sud. » Puis, anticipant peut-être une autre intervention de Barb, il précisa : « Ou quel que soit le pôle placé en bas de l'image. »

Barb renâcla.

Si fraa Zh'vaern semblait étrangement bien informé pour un membre d'une secte de déolâtres fanatiquement recluse, et qui n'était arrivé à la convoxe que quelques heures plus tôt, c'était parce qu'il avait assisté à la même séance que moi : une réunion organisée pour les groupes de l'étrain dans une salle de craie où une succession de fraas et de soors nous avaient mis au courant des dernières informations sur des sujets divers et variés – ou, d'un point de vue plus cynique, nous avaient abreuvés de ce que certains hiérarques voulaient nous faire savoir. Je commençais à peine à réaliser de quelle façon les *véritables* informations étaient diffusées à travers la convoxe.

Cela donna lieu à plusieurs minutes de brouhaha, ce qui m'inquiéta un peu jusqu'à ce que je visse que Moyra et Paphlagon en profitaient pour rattraper le temps perdu sur le plat de résistance. Certains varlets retournèrent à la cuisine pour s'occuper du dessert. Ce ne fut que lorsque nous commençâmes à débarrasser les assiettes que la conversation s'apaisa, et que soor Asquin, après avoir échangé un regard avec Ignétha Foral et porté sa serviette à ses lèvres, dit : « Eh bien, ce que j'ai compris d'après ce que nous avons entendu un peu plus tôt, c'est qu'aucune des quatre espèces de géomètres n'a inventé la néomatière...

– Ou ne désire nous laisser croire qu'ils en disposent, nuança Lodoghir.

– Oui, peut-être... Quoi qu'il en soit, chacune vient d'un cosmos – ou d'un narré, ou d'un historiogramme – où les constantes de la nature sont légèrement différentes des nôtres. »

Personne n'objecta.

« Voilà, poursuivit-elle, qui me semble être une découverte d'une étrangeté presque inconcevable et remarquable, et je ne comprends pas pourquoi nous n'en avons pas plus entendu parler !

– Les résultats définitifs des tests ne sont disponibles que depuis le laboratorium d'aujourd'hui, dit Zh'vaern.

– Ce sénacle semble avoir été concocté immédiatement après cela – plus spécifiquement *durant* l'étratin, pour être tout à fait précis, ajouta Lodoghir.

– Certains avaient déjà une première idée des résultats il y a un ou deux jours, en lucube, fit remarquer Paphlagon.

– Alors nous aurions dû en être avertis il y a un ou deux jours, trancha Ignétha Foral.

– Il est dans la nature des travaux en lucube de ne pas être aussi promptement notifiés que ceux effectués en *laboratorium* », rappela soor Asquin, jouant là habilement son rôle de facilitatrice des relations interpersonnelles, d'aplanisseuse d'obstacles en tout genre.

Jad la dévisagea comme si elle eût été un brise-vitesse sur la route de sa tomobile.

« Mais il y a une autre raison, que, je l'espère, Mme la ministre considérera avec un peu plus de bienveillance, dit soor Moyra. L'hypothèse prédominante, jusqu'à ce matin, était que le système de propulsion utilisé par les géomètres pour voyager entre les systèmes stellaires aurait de quelque façon modifié leur matière.

– Modifié leur matière ?

– Oui. Autrement dit, il aurait localement altéré les lois et constantes de la nature.

– Est-ce plausible ?

– Un tel système de propulsion a été envisagé il y a deux mille ans, ici à Trédégarrh, expliqua Moyra. J'en ai fait mention la semaine dernière. L'idée s'est imposée durant quelques jours. Donc, voyez-vous, c'est entièrement de ma faute.

– L'idée ne se serait pas imposée, énonça fraa Jad, s'ils n'avaient pas été aussi nombreux à être contrariés, perturbés par la mention d'autres narrés. Ils avaient besoin d'une explication qui ne les forcerait pas à envisager une nouvelle façon de penser, et ont oublié le râteau.

– Très éloquent, fraa Jad, dit mon doyn. Bel exemple des motivations sous-jacentes qui gouvernent ce qui prétend être un discours théorique rationnel. »

Fraa Jad fixa Lodoghir avec une expression difficile à déchiffrer – mais certainement pas chaleureuse.

On m'appela. J'avais appris à reconnaître le coup de main d'Emmane sur la corde. Comme prévu, il m'attendait lorsque j'entrai dans la cuisine.

« La première chose que va me dire Mme la ministre dans la tomobile sur le chemin du retour, c'est que je dois trouver le moyen d'intégrer la bonne lucube.

– Alors tu n'as pas appelé celui qu'il fallait, répondis-je. Je ne suis sorti de quarantaine que ce matin.

– C'est pour cela que tu es parfait : tu vas être sur le marché. »

Pour ce que j'en avais compris, les matinées (avant le proveneur) se passaient en laboratorium. Je devais me rendre en un endroit spécifique et travailler sur un sujet donné avec d'autres qui avaient reçu la même assignation. Durant le périkyne – la période qui suivait le proveneur mais précédait le sénacle –, les gens se mêlaient, discutaient, et échangeaient des informations (tels que les résultats de leur laboratorium), qui pouvaient ensuite être développées et propagées lors des sénacles. Le sénacle faisait place à la lucube, où l'on brûlait informellement la chandelle. Tout le monde disait qu'il allait y avoir une forte activité dans les lucubes ce soir, parce qu'une bonne partie de la journée de travail avait été annihilée par l'étrain et la plénière. C'était surtout pendant les lucubes que les choses importantes se passaient, de toute façon.

Tout le monde ici voulait que les choses se fissent, mais beaucoup pensaient que cette organisation des journées ne faisait que les ralentir. Les lucubes étaient une façon pour eux de faire montre d'un peu d'initiative. Vous pouviez travailler avec une bande d'andouilles toute la matinée et avoir été assigné par les hiérarques à un sénacle ennuyeux à mourir, mais pendant la lucube, vous faisiez ce que vous vouliez.

« Je serais heureux que tu m'accompagnes en lucube, dis-je à Emmane – et j'étais sincère. Mais il faut que tu comprennes que je ne peux pas garantir... »

Je récoltai des « Chut ! » indignés d'Arsibalt et de Karvall.

Barb se tourna vers moi et m'annonça : « Ils veulent que tu te taises parce qu'ils veulent entendre ce qu'il se dit dans la...

– Chut ! lui fis-je.

– Chut ! me fit Arsibalt.

– Chut ! lui fit Karvall à son tour.

Ce qui se disait autour de la table semblait porter sur le point crucial de toute la conversation de la soirée : la façon dont les concepts d'historiogramme et d'espace de configuration se corrélaient

à l'existence de différentes formes de matière sur Pangée, Diaspe, Antarc, Quateur et Arbre.

« Un même influent, à l'époque de la Reconstitution, disait Moyra, énonçait que les constantes de la nature sont contingentes et non nécessaires. C'est-à-dire qu'elles auraient pu être autres si le tout début de l'histoire de l'univers avait différé. En fait, ce sont même les recherches sur ce sujet qui nous ont mis sur la piste de la néomatière.

– Donc, si je comprends bien, dit Ignétha Foral, l'exactitude de cette théorie – selon laquelle ces valeurs sont contingentes – a été prouvée. Prouvée par notre capacité à produire de la néomatière.

– C'en est l'interprétation habituelle, répondit Moyra.

– Lorsque vous parlez du tout début de l'histoire de l'univers, intervint Lodoghir, vous remontez à...

– Nous parlons d'un laps de temps infinitésimal après le Big Bang, dit Moyra. Lorsque les premières particules élémentaires se sont agrégées à partir d'un océan d'énergie.

– L'idée, c'est qu'elles se sont agrégées *d'une certaine manière*, dit Lodoghir, mais qu'elles auraient pu s'agréger légèrement différemment – produisant un cosmos aux constantes et à la matière autres.

– Exactement, dit Moyra.

– Comment se traduit ce que nous venons de dire dans le langage que fraa Jad préfère – des narrés dans un espace de configuration ? demanda Ignétha Foral.

– Je vais me lancer, dit Paphlagon. Si nous remontions notre historiogramme – la série de points de l'espace de configuration qui constituent le passé, le présent et l'avenir de notre cosmos – à travers le temps, nous observerions des configurations de plus en plus chaudes et brillantes, de plus en plus denses – comme si l'on regardait la tablette photomnémonique d'une explosion en arrière. Cela nous mènerait à des régions dans l'espace de Hemn à peine reconnaissables en tant que cosmos : les instants qui ont immédiatement suivi le Big Bang. À partir d'un certain point, nous atteindrions une configuration dans laquelle les constantes physiques dont nous parlions...

– Ces vingt nombres, précisa soor Asquin.

– Oui, les vingt nombres n'étaient *même pas encore définis*. Un endroit tellement différent que ces constantes n'auraient aucun sens – elles n'auraient aucune valeur, parce qu'elles auraient encore la liberté de prendre n'importe laquelle. Cela dit, jusqu'à ce point de

l'histoire que j'évoque, il n'y a aucune différence significative entre l'ancienne image d'un univers unique et celle de l'historiogramme dans un espace de Hemn.

– Pas même si l'on prend en compte la néomatière ? demanda Lodoghir.

– Pas même alors, parce que l'ingéniosité de ceux qui ont produit la néomatière a été de construire une machine capable de générer suffisamment d'énergie pour pouvoir y faire de petits big bang dans leur labo. Ce qui est nouveau depuis les résultats du laboratorium de ce matin, c'est que si vous remontiez de la même façon les historiogrammes d'Antarc, de Pangée, de Diaspe et de Quateur en arrière, vous vous retrouveriez dans une partie de l'espace de Hemn très similaire.

– Les narrés convergent, dit fraa Jad.

– Lorsque l'on remonte en arrière, vous voulez dire, ajouta Zh'vaern.

– Il n'y a pas d'arrière », dit fraa Jad.

Cela suscita quelques instants de silence.

« Fraa Jad ne croit pas à l'existence du temps, énonça Moyra, qui semblait le réaliser en même temps qu'elle l'exprimait.

– Très bien ! Un détail qu'il était bon de souligner », dit soor Tris dans la cuisine.

Cette fois, personne ne fit chut. Depuis quelques minutes, nous étions debout autour des assiettes du dessert, prêts à servir, attendant le bon moment.

« Mieux vaudrait ne pas nous laisser distraire par la question de l'existence du temps, dit Paphlagon, pour le plus grand soulagement, presque audible, de quelqu'un près de lui. L'important, c'est que dans ce modèle qui présente les cinq cosmi – Arbre et ceux des quatre espèces de géomètres – comme des tracés dans un espace de Hemn, ceux-ci sont extrêmement proches au voisinage du Big Bang. Et l'on pourrait même se demander s'ils ne seraient pas communs jusqu'à un certain point, avant que quelque chose les fasse diverger. Peut-être que c'est un sujet de réflexion pour un autre sénacle. Peut-être que seuls des déolâtres oseraient l'aborder. »

Dans la cuisine, nous risquâmes quelques regards en direction du varlet de Zh'vaern.

« Quoi qu'il en soit, les historiogrammes ont engendré des

constantes physiques légèrement différentes. Ainsi, vous pourriez dire que même si nous étions assis dans une pièce avec un géomètre qui nous paraîtrait similaire, il demeurerait qu'il possède dans le noyau même de ses atomes une sorte d'empreinte prouvant qu'il vient d'un narré différent.

– À l'instar de nos séquences génétiques qui gardent la trace de chaque mutation, de chaque adaptation, de chaque ancêtre jusqu'à l'apparition de la vie, dit Moyra, la matière dont les géomètres sont faits indique ce que fraa Jad appelle le "narré" de leur cosmos, jusqu'au point de l'espace de Hemn où nous avons tous divergé.

– Jusqu'à plus loin même », dit fraa Jad.

Ce qui fut suivi de l'habituel silence qui accueillait la plupart des déclarations de Jad – mais qui fut cette fois brisé par le rire de Lodoghir. « Ah, je comprends ! Enfin ! Oh, quel idiot j'ai été, fraa Jad, de ne pas voir à quel jeu vous jouiez ! Mais je réalise maintenant où vous vouliez en venir avec tant de subtilité : au monde théorique hylaéen !

– Hum, je ne sais pas ce qui est le plus déplaisant, commentai-je. Le ton de Lodoghir ou le fait qu'il s'en soit aperçu avant moi. »

J'avais été outré, quelques heures plus tôt, de voir arriver Lodoghir pendant le périkyne, pour discuter incidemment de notre échange sur la scène de la plénière. Comment pouvait-il m'approcher sans un gilet pare-balles et un détachement d'inquisiteurs équipés d'armes sublétales ? Comment pouvait-il ne pas soupçonner que je nourrissais à son égard les pires projets de vengeance ? Cela m'avait amené à comprendre que tout cela n'avait rien de personnel, en ce qui le concernait : toutes les chausse-trappes rhétoriques, les distorsions pimentées de mensonges éhontés, les appels à l'affect faisaient partie de son arsenal, au même titre que les équations et les syllogismes faisaient partie du mien. Il ne concevait pas que je pusse y objecter, pas plus que Jesry si je lui avais fait remarquer une erreur dans sa théorique.

Je l'avais dévisagé fixement durant tout le temps qu'il me parlait, jugeant la distance entre mon poing et ses dents. J'avais cru qu'il allait me donner des ordres quant au sénacle du soir, mais il n'en avait rien fait. Au bout d'un moment, il s'était lassé, parce que je ne disais mot, et s'était éloigné.

« Je ne sais pas ce que je vais devenir, entre lui et l'Inquisition !

déplorai-je.

– Tu as *déjà* des problèmes avec l’Inquisition ? demanda Arsibalt, à la fois surpris et admiratif.

– Non, mais Varax m’a fait savoir qu’il me gardait à l’œil, répondis-je.

– Comment s’y est-il pris ?

– J’ai eu une entrevue profondément déplaisante avec Lodoghir...

– Oui, j’y ai assisté.

– Non, je veux dire une autre. Et, quelques secondes après, devine qui venait me voir ?

– Eh bien, je suppose qu’il s’agissait de Varax.

– Oui.

– Et que t’a-t-il dit ?

– “Je crois savoir que tu en es à la cinquième leçon ! J’espère que cela ne t’a pas gâché tout l’automne.” Alors je lui ai répondu que cela m’avait pris quelques semaines, mais je ne lui ai pas reproché ce qu’il s’était passé.

– C’est tout ?

– Oui. Plus deux ou trois échanges de politesses peut-être.

– Et comment interprètes-tu ce que t’a dit Varax ?

– Quelque chose comme : *Ne frappe pas ton doyn, jeune homme, je te regarde.*

– Tu es un imbécile.

– Quoi ?

– Tu n’as rien compris ! C’était un cadeau qu’il te faisait !

– Un *cadeau* ?

– Un doyn, expliqua Arsibalt, a l’autorité pour discipliner son varlet, en lui faisant les leçons du Livre. Mais toi, Raz, d’être un criminel endurci, tu en es déjà à la cinquième. Il faudrait que Lodoghir te fasse la sixième – un châtiment très lourd...

– Et dont je pourrais faire appel, complétais-je en comprenant enfin. Un appel devant l’Inquisition.

– Arsibalt a raison, intervint Tris, qui semblait me regarder d’un autre œil maintenant qu’elle me savait à la cinquième leçon. Il me semble que ce Varax t’indiquait clairement que l’Inquisition repousserait toute punition décidée par Lodoghir.

– Ils ne pourraient quasiment pas faire autrement », ajouta Arsibalt.

Je pris le dessert de Lodoghir et partis vers la sène dans un tout nouvel état d'esprit. Les autres me suivirent. Dans la salle ce n'étaient que visages rougis et lèvres pincées : la parfaite image d'un langage corporel anormal et forcé. Lodoghir avait eu son effet habituel sur son entourage.

« Juste au moment où je pensais que nous arrivions quelque part, disait Agnétha Foral, ce sénacle trouve le moyen de se perdre dans les sempiternelles et vaines disputes entre Prociens et Halikaarniens. *La métathéorique* ! Parfois, je me demande si vous, dans ce monde mathique, avez réellement conscience de ce qui est en jeu. »

À l'évidence, j'arrivais au mauvais moment. Mais il était trop tard, maintenant que les autres poussaient derrière moi, alors je m'avançai et allai servir son dessert à mon doyn, à l'instant où il disait : « J'accepte votre blâme, madame la ministre, et je vous assure que...

– Je le refuse quant à moi, dit fraa Jad.

– Et vous avez bien raison, renchérit Zh'vaern.

– Ces choses sont importantes, que vous preniez le temps de les comprendre ou pas, poursuivit fraa Jad.

– Et comment suis-je censée les distinguer de la nuée d'ergotages partisans qui recouvre tout ce qui est capital ? » demanda Ignétha Foral. Certains à table étaient horrifiés par le ton de fraa Jad, mais elle semblait trouver cela stimulant.

Fraa Jad ignore la question – ce n'était pas son problème –, et consacra toute son énergie à son dessert. Zh'vaern, nous surprenant tous par l'intérêt qu'il portait à ce sujet, reprit le flambeau : « En analysant la qualité des arguments.

– Lorsque les arguments sont de pure théorique, je ne peux porter de tels jugements ! fit-elle remarquer.

– Je ne considérerais pas l'existence du monde théorique hylaéen comme un produit de ce que l'on appelle la théorique pure, dit Lodoghir. C'est tout autant un acte de foi que de croire en Dieu.

– Même si j'admire l'ingénuité avec laquelle vous trouvez le moyen de froisser fraa Jad et fraa Zh'vaern en une seule phrase, dit Ignétha Foral, je dois vous rappeler que les gens avec lesquels je travaille croient en Dieu, et qu'avec eux, votre tactique a des chances de s'avérer fort contre-productive.

– Il est tard, intervint soor Asquin, même si personne ne semblait fatigué. Je propose que nous revenions sur le monde théorique

hylaéen lors de notre sénacle de demain. »

Fraa Jad hocha la tête, mais il était difficile de dire si cela signifiait qu'il acceptait le défi ou qu'il aimait vraiment le gâteau.

Tue-tout : Système d'armement d'une sophistication praxique inhabituelle, supposé avoir été utilisé avec des conséquences dévastatrices durant les Événements horribles. Il est généralement considéré, sans que cela soit établi, que la complicité des théôs dans le développement de cette praxis fut à l'origine de l'accord universel énonçant qu'ils devaient être subséquentement isolés de la société non théorique, une politique qui, une fois mise en place, devint le synonyme de la Reconstitution.

LE DICTIONNAIRE, 4e édition, 3000 apr. R.

« Avez-vous tous apprécié vos livres ? » s'enquit soor Moyra, avant de se saisir d'une poêle et d'en racler le reste de légumes dans le compost. Karvall hoqueta – Moyra s'était glissée dans les cuisines en catimini. La varlette laissa tomber la casserole qu'elle nettoyait, s'écarta de l'évier, et courut prendre la poêle des mains frêles de sa vieille doyne. Arsibalt et moi nous tournâmes presque aussi adroitement pour les regarder.

Karvall était engoncée dans une bonne tonne de chape noire mais, comme nous l'avions remarqué, la complexité des nouements qui la maintenaient en place autour de son corps valait le coup d'œil. Même Barb regardait. Emmane Beldo ramenait Ignétha Foral là où elle logeait. Orhane, le varlet de Zh'vaern, était un individu – homme ou femme ? – difficile à cerner, étant donné sa tête entièrement recouverte, mais les plis de sa capuche m'indiquèrent que son regard suivait Karvall. Tris en profita pour récupérer la meilleure brosse à récurer.

« C'était vous, les livres ? demandai-je.

– J'ai demandé à Karvall de les déposer dans ton bungalow, dit Moyra en me faisant un sourire.

– Alors, c'est de là qu'ils venaient, fit Tris avant d'expliquer : J'ai trouvé une pile de livres dans ma cellule ce matin. »

À la façon dont les autres varlets dévisageaient maintenant Moyra,

j'en conclus qu'ils avaient vécu une expérience similaire.

« Attendez une minute, c'est chronologiquement impossible ! s'exclama Barb, avant de faire montre d'une pointe de sa sagacité d'antan en ajoutant : À moins que vous ne violiez les règles de la causalité !

– Oh, je m'emploie à organiser ce sénacle depuis quelques jours déjà, dit Moyra. Demandez seulement à soor Asquin, elle vous racontera combien je m'y suis acharnée. Vous ne pensiez tout de même pas qu'une telle chose pouvait résulter d'un échange de messages griffonnés entre hiérarques pendant l'étréin, n'est-ce pas ?

– Grand-soor Moyra, commença Arsibalt, si ce ne sont pas les résultats de laboratorium de ce matin qui ont déclenché l'instauration de ce sénacle, alors quel fut le catalyseur ?

– Eh bien, si vous n'aviez pas passé votre temps à courtiser ces adorables soors et à faire les beaux dans la cuisine, vous auriez entendu que je me qualifie de métalorite.

– Ou de lorite de la pluralité des mondes ! ajoutai-je.

– Ah ! Ainsi, tu écoutais ?

– Je croyais que vous aviez juste dit cela pour briser la glace.

– Qui était leur Événédric, fraa Arsibalt ?

– Je vous demande pardon ? » Arsibalt était fasciné par la question, mais revint à la réalité comme soor Tris lui mettait un grand plat graisseux dans les bras.

« Fraa Taveneur, qui était le saunt Hemn de la planète de Quateur ? Tris, qui était la dame Baritoe d'Antarc ? Fraa Orhane, adorent-ils un dieu sur Pangée, et est-ce le même que le dieu des Matarrhites ?

– Sans doute, grand-soor Moyra ! s'exclama Orhane en faisant un signe de la main que j'avais déjà vu. Quelque élément de superstition déolâtre.

– Fraa Érasmas, qui a découvert la diagonale d'Halikaarn dans le monde de Diaspe ?

– Parce qu'à l'évidence, ils ont dû avoir ces pensées, entama Arsibalt d'un ton songeur.

– Sans quoi ils n'auraient pas pu construire ce vaisseau ! compléta Barb.

– Vos esprits sont tellement plus neufs et plus agiles que ceux de certains participants du sénacle, dit Moyra. Je me suis dit que vous

auriez peut-être des idées. »

Soor Tris se retourna et demanda : « Êtes-vous en train de dire qu'il y aurait une correspondance, un pour un, entre leurs saunts et les nôtres ? Comme un même esprit partagé entre des mondes multiples ?

– C'est à vous que je le demande », répondit Moyra.

Je n'avais rien à dire, paralysé par ce sentiment de malaise, beaucoup trop fréquent ces derniers temps, qui m'envahissait chaque fois que les conversations prenaient cette direction. Quelques minutes avant sa mort, Orolo m'avait averti que les millénariens étaient au courant, et avaient développé une praxis à partir de ces éléments : c'est-à-dire que la légende des incantants reposait sur des faits. Peut-être que j'étais retombé dans mes vieilles habitudes et que je m'inquiétais trop, mais il me semblait que chaque conversation à laquelle je prenais part maintenant tirait dangereusement vers ce sujet.

Arsibalt, qui n'avait pas ces craintes, se sentit prêt à tenter sa chance. Il mit le plat nettoyé sur un égouttoir, s'essuya les mains sur sa chape, et se lança : « Très bien. Une telle hypothèse aurait besoin de reposer sur la raison *pour laquelle* différents esprits dans différents historiogrammes penseraient les mêmes choses. On peut toujours envisager une explication religieuse, poursuivit-il en jetant un coup d'œil en direction d'Orhane, mais hors cela, eh bien...

– Nul besoin de te montrer réticent en ce qui concerne ta croyance dans le MTH... Souviens-toi à qui tu parles, j'ai tout entendu !

– Oui, grand-soor Moyra, dit Arsibalt avec une petite inclinaison de la tête. Comment pourrait se propager la connaissance depuis un monde théorique commun – que je n'appellerai pas hylaéen, parce qu'il n'y avait probablement pas sur Quateur d'Hylaéa – jusqu'aux esprits des différents saunts de différents mondes ? Et cela se poursuit-il en cet instant même, entre nous et eux ? »

Pendant qu'elle lâchait ses bombes spéculatives dans la cuisine, Moyra s'était peu à peu rapprochée de la porte de derrière au point qu'elle manqua heurter Emmane Beldo, qui revenait d'avoir raccompagné sa doyne.

« Eh bien, on dirait que c'est ce que le sénacle va discuter demain, fis-je remarquer.

– Pourquoi attendre ? Faites-vous plaisir ! » rétorqua Moyra en s'enfonçant dans la nuit.

Karvall jeta son torchon et se précipita à sa suite, tirant sa chape par-dessus sa tête. Emmane s'écarta poliment pour la laisser passer, puis se réavança pour la regarder jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue. Lorsqu'il se retourna, il reçut une éponge en plein visage, lancée par soor Tris.

« Ces tracés ne peuvent pas simplement se dérouler là, comme cela, dans l'espace de Hemn..., commença Emmane.

– Comme nous errons ici dans le noir, complétais-je, tandis que nous nous efforçons de trouver une lucube convenable.

– Et ce sans rime ni raison, n'est-ce pas ?

– Tu veux dire les historiogrammes ? Les narrés ?

– Je suppose, oui. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, d'ailleurs ? »

La question était vague, mais je voyais ce qu'il avait en tête. « Tu veux dire l'usage par fraa Jad du terme "narré" ?

– Oui. Cela ne va pas être facile à faire avaler...

– Aux mamamouchis ?

– C'est comme cela que vous appelez les gens comme ma doyne ?

– Certains d'entre nous.

– Eh bien, ils sont assez terre à terre. N'emploie pas de termes trop complexes.

– Bon. Voyons si je peux trouver un exemple, dis-je. Tu te souviens de ce dont a parlé Arsibalt ? Du bloc de glace au cœur d'une étoile ?

– Oui, bien sûr. Il y a un point dans l'espace de Hemn représentant un cosmos qui inclut même cela.

– La configuration du cosmos encodé en ce point, expliquai-je, inclut – avec les étoiles et les planètes, les oiseaux et les abeilles, les livres et les visues et tout le reste – une étoile qui a un gros bloc de glace en son cœur. Ce point, n'oublie pas, est juste une longue suite de nombres – des coordonnées dans l'espace. Ni plus ni moins réel que n'importe quelle autre suite de nombres.

– La réalité de ce point – ou sa non-réalité, dans ce cas précis – doit donc dépendre d'une autre considération, tenta Emmane.

– Tu as saisi. Et là, elle dérive du parfait ridicule de la situation décrite.

– Comment cela aurait-il pu ne serait-ce qu'arriver, déjà ? demanda Emmane, en entrant dans le jeu.

– “Arriver”, voilà le mot clé, dis-je en regrettant de ne pas pouvoir l’expliquer aussi magistralement qu’Orolo. Qu’est-ce que cela signifie lorsque l’on dit que quelque chose *arrive* ? » Cela me parut un peu mièvre. « Ce n’est pas que cette situation – ce point isolé dans un espace de configuration – apparaît un instant, puis disparaît. Pas comme si on avait une étoile normale, puis soudain, le temps d’un tic-tac de l’horloge cosmique, un bloc de glace se matérialise en son cœur et, pouf, disparaît comme par enchantement au tic-tac suivant.

– Mais cela pourrait arriver si l’on avait un téléporteur dans l’espace de Hemn, non ?

– Hum, c’est un cas d’école intéressant, répondis-je. Tu penses à un de ces gadgets des romans de Moyra. Une cabine magique dans laquelle on pourrait appeler n’importe quel point de l’espace de Hemn, le faire se matérialiser, puis passer au suivant.

– Oui. Sans considération pour les lois de la théorique, ou n’importe quelle autre. Alors on pourrait faire se matérialiser le bloc de glace. Mais ensuite, il fondrait.

– Il fondrait, le corrigeai-je, si on laissait les lois naturelles s’appliquer à partir de ce point. Mais on pourrait le préserver en faisant passer le téléporteur à un autre point encodant le même cosmos un instant après, avec le bloc de glace toujours inclus.

– D’accord, je comprends, mais normalement il devrait fondre.

– Et là, Emmane, la question est : que signifie “normalement” ? Ou pour le dire autrement, si tu regardais par la fenêtre de ta cabine une série de points qui nécessitent un téléporteur pour être liés, un cosmos avec un bloc de glace persistant au cœur d’une étoile, de quelle façon cette série de points serait-elle différente d’un véritable historiogramme ?

– C’est-à-dire d’un historiogramme où les lois naturelles sont respectées ?

– Oui.

– Je ne sais pas. »

Nous éclatâmes de rire.

« Eh bien, repris-je, je commence à comprendre ce que me disait Orolo de saunt Événédric. Événédric étudiait la transmonomie – un prolongement de la philosophie sconique – qui traite de ce qui nous est transmis, ce que nous observons. Au bout du compte, c’est la seule matière avec laquelle il nous est donné de travailler.

– D'accord, je vais mordre à l'hameçon, dit Emmane.
Qu'observons-nous ?

– Non pas seulement des points qui sont cohérents – c'est-à-dire sans blocs de glace dans les étoiles –, mais des séries cohérentes de tels points : un historiogramme *qui aurait pu arriver*.

– Quelle est la différence ?

– Pour commencer, comme on ne peut pas avoir un bloc de glace dans une étoile, on ne peut pas l'y amener, on ne peut pas l'y garder – aucune histoire cohérente ne peut l'inclure. Vois-tu, il ne s'agit pas seulement de ce qui est possible – puisque absolument tout est possible dans l'espace de Hemn. Il s'agit de ce qui est *compossible*, à savoir toutes les autres choses qui devraient être vraies dans cet univers pour qu'il y ait un bloc de glace dans une étoile.

– En fait, je crois qu'on pourrait le faire », dit Emmane, les rouages de la praxique tournant dans son crâne. C'était ce qu'il faisait pour gagner sa vie : il avait été arraché à l'agence spatiale où il travaillait pour servir de conseiller technique à Ignétha Foral. « On pourrait imaginer une fusée – un projectile avec une épaisse ogive résistante à la chaleur et chargée d'un bloc de glace. On la ferait plonger dans l'étoile à très grande vitesse. Le matériau résistant à la chaleur fondrait mais, un instant, il y aurait un bloc de glace dans une étoile.

– D'accord, c'est possible, rétorquai-je, mais c'est une autre façon de répondre à la question : quelles autres choses devraient être vraies dans un cosmos qui inclurait un bloc de glace au cœur d'une étoile ? Si tu allais dans ce cosmos et que tu le figeais à cet instant précis...

– Oui. Disons que le téléporteur dispose d'un réglage qui permet de figer le temps en se retéléportant au même point en continu.

– Très bien. Si tu faisais cela et que tu observais les alentours de la glace, tu verrais les noyaux lourds du bouclier thermique fondu près de la matière de l'étoile. Tu découvrirais les scories de la fusée dans l'espace, menant jusqu'aux traces calcinées du site de lancement. Ce site serait sur une planète supportant une vie assez évoluée pour pouvoir construire des fusées. Autour de ce site, tu trouverais des gens qui ont consacré des années de leur vie à concevoir et à assembler cette fusée. Les souvenirs de ces travaux et du lancement seraient inscrits dans leurs neurones. Les images du décollage seraient imprimés sur leurs rétines. Et tous ces souvenirs et enregistrements i raient tous à peu près dans le même sens, lesquels reviennent à des

positions d'atomes dans l'espace, donc...

– Donc, ce que tu dis, c'est que ces souvenirs et enregistrements font eux-mêmes partie de la configuration encodée dans ce point de l'espace de Hemn, énonça Emmane d'une voix forte et ferme, parce qu'il savait qu'il avait compris. Et c'est ce que tu entends par "compossibilité".

– Oui.

– La glace dans l'étoile peut être inscrite dans un grand nombre de points de l'espace de Hemn, poursuivit-il, mais seuls quelques-uns...

– Un nombre infiniment ténu...

– ... incluent tous les antécédents – des antécédents concevables, mutuellement cohérents – qui expliquent sa présence.

– Oui. Lorsque tu t'envoies soudain dans la praxique pour imaginer le système de projection de l'ogive à glace, ce que tu fais revient en réalité à chercher quel narré pourrait créer un ensemble de conditions – les traces laissées dans le cosmos par l'exécution du projet – compossible avec de la glace dans une étoile. »

Nous marchâmes un temps, puis il reprit : « Ou, pour choisir un exemple moins auguste, on ne peut pas regarder la tenue de soor Karvall...

– Sans reconstruire mentalement la suite d'opérations nécessaire pour faire tous ces nœuds.

– Ou pour les défaire...

– C'est une centénarienne, l'avertis-je, et la convoxe ne va pas durer éternellement.

– Ne pas trop s'attacher, oui, je sais. Mais je pourrais tout de même décrocher un rendez-vous pour 3700...

– Ou devenir fraa, suggérai-je.

– Je n'aurais peut-être pas le choix, au bout du compte. Eh, tu sais où tu vas ?

– Oui. Je te suis.

– Moi aussi.

– D'accord. Donc nous sommes perdus. »

Nous tournâmes un peu en rond, jusqu'à rencontrer deux grand-soors sorties faire un tour, auxquelles nous demandâmes le chemin du foyer capitulaire édharien.

« En résumé, reprit Emmane une fois que nous eûmes retrouvé le bon chemin, dans n'importe quel cosmos donné – pardon, dans

n'importe quel historiogramme donné, les choses sont logiques. Les lois de la nature s'appliquent.

– Oui, répondis-je. C'est ce qu'est un historiogramme : une suite de points dans un espace de Hemn reliés de telle façon que les lois de la nature y paraissent préservées.

– Je vais l'exprimer en termes de téléportation, parce que c'est de cette façon que je vais devoir l'expliquer aux gens, dit-il. Le principe même du téléporteur est qu'il peut t'emmener à n'importe quel point à n'importe quel instant. On peut passer sans encombre d'un cosmos à un autre. Mais si les lois de la nature sont respectées, seul un point de l'espace de Hemn représente l'état qui sera celui du cosmos dans lequel tu te trouves maintenant au prochain tic-tac de l'horloge. C'est cela ?

– Tu es sur la bonne voie, répondis-je, mais...

– Là où je veux en venir, reprit-il, c'est que les gens à qui je vais devoir l'expliquer ont entendu parler des lois de la nature. Ils les ont même peut-être un peu étudiées. C'est un concept avec lequel ils sont à l'aise. Et voilà que je commence à leur parler de l'espace de Hemn. Un concept nouveau, pour eux. Je me lance dans une longue explication – je parle de téléporteur, de glace dans une étoile, de traces sur le site de lancement. Finalement, l'un d'eux lève la main et dit : *Monsieur Beldo, maintenant que nous avons écouté votre interminable calca sur l'espace de Hemn, pourriez-vous nous faire l'amabilité de résumer ?* Et je réponds : *Messieurs, avec tout le respect que je vous dois, je résumerai en disant que les lois de la nature sont respectées dans notre cosmos.* Là, il va dire...

– Il va dire : *Nous le savions déjà, pauvre imbécile. Vous êtes viré !*

– Exactement. Ne me restera plus qu'à m'enfuir et me faire fraa, de préférence dans la math de Karvall.

– Donc tu me demandes...

– Quel gain *significatif* y a-t-il à adopter le modèle de l'espace de Hemn ? Tu as déjà dit que cela facilitait la théorie – mais les mamamouchis ne font pas de théorie.

– Eh bien, tout d'abord, il faut dire qu'il n'est pas exact que pour n'importe quel point il n'y aurait qu'un seul point subséquent compatible avec les lois de la nature.

– Oh. Tu vas te mettre à parler de mécanique quantique.

– Oui. Une particule élémentaire peut se désintégrer – ce qui est

compatible avec les lois de la nature – ou *ne pas* se désintégrer – ce qui est *également* compatible avec les lois de la nature. Mais la désintégration et la non-désintégration nous mènent à deux points différents de l'espace de Hemn...

– Les historiogrammes divergent.

– Oui. Les historiogrammes divergent tout le temps, à chaque réduction d'un paquet d'onde, c'est-à-dire *énormément*.

– Et pourtant, l'historiogramme dans lequel nous nous trouvons *continue d'obéir aux lois de la nature*, dit-il.

– Je le crains.

– Donc, pour en revenir à mon problème d'origine...

– Ce que nous apporte l'espace de Hemn ? Eh bien, déjà, il simplifie énormément la réflexion en mécanique quantique.

– Les mamamouchis ne font pas de mécanique quantique. »

Je n'avais rien à répondre : j'étais désarmé comme un avêt.

« À partir de là, crois-tu que je doive même *mentionner* cette histoire d'espace de Hemn ?

– Allons demander à Jesry, proposai-je. Il a l'air en forme. »

Nous venions d'atteindre le cloître édharien, et je l'avais aperçu sur un chemin, dessinant dans le gravier avec un bout de bois, entouré d'un fraa et d'une soor qui regardaient et riaient avec ravissement. À la lueur de la lune, on eût dit qu'ils avaient été dessinés dans la cendre, sur l'âtre d'une cheminée. Malgré tout ils apparaissaient comme fort différents. Jesry ressemblait au jeune prophète de quelques anciennes écritures, à côté du fraa et de la soor qui venaient d'ordres plus cosmopolites, favorisant les drapages fantaisistes. Ce matin à l'étratin, j'avais eu la sensation d'être un cul-terreux quand j'avais vu la façon dont les autres avêts s'habillaient. Mais cela venait de moi. Mettez la même tenue à Jesry, et il devient imposant, déterminé, simple, austère et, oui, viril. Je comprenais, en le voyant, pourquoi fraa Lodoghir avait tellement eu envie de me mettre en plan. Il y avait quelque chose chez les Édhariens qui impressionnait les gens. Orolo avait fait notre célébrité. Et Lodoghir avait vu dans la plénrière une occasion de rabaisser un peu l'un d'entre nous.

« Jesry ! appelai-je.

– Salut, Raz. Je dois te dire que je ne t'ai pas trouvé mauvais à la plénrière.

– Merci. Cite-moi une chose que l'on obtient en travaillant avec les

espaces de configuration et que l'on n'a pas autrement.

– Le temps, répondit-il.

– Ah oui, dis-je. Le temps.

– Je croyais que le temps n'existait pas ? » intervint Emmane d'un ton sarcastique.

Jesry le dévisagea quelques instants, puis il se tourna vers moi.
« Tiens ? Ton ami a parlé avec fraa Jad ? »

– C'est une bonne chose que l'espace de Hemn nous permette de prendre le temps en compte, dis-je, mais Emmane va nous dire que les mamamouchis auxquels il doit parler croient déjà en l'existence du temps...

– Ces pauvres fous ignorants ! s'exclama Jesry, s'attirant un petit rire contrit d'Emmane, et des regards interloqués de la part de ses compagnons avôts.

– Alors, quel intérêt pourrait bien avoir pour eux la notion d'espace de Hemn ? poursuivis-je.

– Pas le moindre, répondit Jesry, tant que des étrangers ne débarquent pas par chez nous de quatre cosmi différents en même temps. Eh, je peux vous offrir à boire ? »

Une autre des qualités horripilantes de Jesry était qu'il réalisait certains de ses meilleurs travaux en étant saoul. Tous les varlets avaient bu leur ration de vin et de bière dans la cuisine, et je commençais à peine à avoir la tête claire, alors je préfèrai m'en tenir à l'eau. Nous le suivîmes dans la plus grande des salles de craie du foyer capitulaire édharien local – du moins *j'imaginai* que c'était la plus grande. Les murs d'ardoise étaient couverts de calculs que je reconnus.
« Ils t'ont fait faire de la cosmographie ? » demandai-je.

Jesry suivit mon regard et s'arrêta sur un tableau de données inscrites à la craie. Une colonne pour la longitude, une pour la latitude – en voyant cinquante et un degrés et les décimales dans cette dernière, j'identifiai les coordonnées de Saunt-Édhar.

« C'est le laboratorium de ce matin, expliqua-t-il. Nous avons dû entériner toute une série de calculs que les tics avaient faits la nuit dernière. Tous les télescopes de la planète – y compris le M&M, comme tu peux le voir – doivent être pointés sur le vaisseau des géomètres ce soir.

– Pour toute la nuit, ou...

– Non. Dans à peu près une demi-heure. Il va se passer quelque

chose », proclama Jesry de sa voix de baryton.

Je remarquai qu'Emmane s'était crispé.

« Un événement qui va nous donner une perspective fort différente, poursuivit Jesry. Quelque chose d'autre que cette fichue plaque de propulsion qu'il a au cul et que j'ai passé tellement d'heures à scruter.

– Comment le savons-nous ? demandai-je, quoiqu'un peu distrait par la nervosité suspecte d'Emmane.

– Je n'en sais rien, répondit Jesry. C'est juste ce que j'ai déduit. »

Emmane fit un grand signe de tête en direction de la sortie, et nous le suivîmes jusqu'au cloître. « Je vais vous le dire, les gars, nous annonça-t-il une fois que nous fûmes hors de portée de voix du reste de la lucube. Le secret sera éventé dans une demi-heure, de toute façon. C'est un projet qui a été concocté dans un sénacle très influent, après la visitation d'Orithéna.

– Tu y étais ? demandai-je.

– Non, répondit Emmane, mais c'est la raison pour laquelle on m'a fait venir ici. Nous avons un vieux zoziau de reconnaissance là-haut, en orbite géosynchrone. Il est bourré de carburant, alors il peut se mouvoir selon notre volonté. Nous ne pensons pas que les géomètres soient au courant. Nous l'avons maintenu en silence radio, si bien qu'ils n'ont pas pensé à brouiller ses fréquences. Eh bien, dans la journée, nous lui avons transmis par faisceau étroit une série d'instructions, et il a déclenché ses propulseurs pour aller se placer sur une nouvelle orbite, qui croisera celle de l'icose dans une demi-heure. » De la pointe du pied il dessina le vaisseau des géomètres dans le gravier du chemin : un polygone rudimentaire pour l'enveloppe de l'icosaèdre, sur le côté duquel il marqua d'un coup de talon la plaque de propulsion. « Ce truc est toujours tourné vers Arbre, se plaignit-il en tapotant du bout du pied ladite plaque, si bien que l'on ne voit rien du reste du vaisseau. » Il fit pivoter son pied en arc de cercle au-dessus de l'avant du vaisseau. « Alors qu'ils y cachent tout ce qui est sympa. C'est visiblement un choix délibéré – cette partie est restée pour nous comme la face cachée de la lune. Nous avons dû nous fier entièrement au phototype de saunt Orolo. » Il tourna autour de son schéma et alla se placer sur le côté, dessina un long arc dirigé vers la proue. « Notre zoziau, annonça-t-il, approche depuis cette direction. Il est monstrueusement radioactif.

– Le zoziau ?

– Oui. Il tire son énergie de générateurs thermoélectriques. Les géomètres vont repérer cette chose qui se dirige vers eux, et ils n'auront d'autre choix que d'effectuer une rotation...

– Pour mettre la plaque de propulsion, qui est leur bouclier, entre eux et l'objet non identifié, compléta Jesry.

– Ils vont devoir lui faire faire un demi-tour complet, traduisis-je, et exposer tous les “trucs sympas” à la vue des télescopes au sol.

– Et ces télescopes seront prêts.

– Est-il même possible de faire effectuer un demi-tour à une telle masse dans un délai raisonnable ? demandai-je. J'ai du mal à imaginer la taille des propulseurs qu'il faudrait avoir...

– C'est une bonne question, dit Emmane en haussant les épaules. Nous allons beaucoup apprendre rien qu'en observant la manœuvre. Demain, nous aurons beaucoup d'images à analyser.

– Sauf s'ils prennent la mouche et qu'ils nous nucléarisent, ajouta Jesry, tandis que je cherchais un moyen plus délicat de dire la même chose.

– Cela a été envisagé, reconnut Emmane.

– Je l'espère bien ! m'exclamai-je.

– Les mamamouchis dorment tous dans des souterrains et des bunkers...

– C'est réconfortant, commenta Jesry.

– ... et le monde mathique sait d'expérience faire front aux périodes post-nucléaires », poursuivit Emmane, qui n'avait pas saisi le sarcasme.

Jesry et moi nous tournâmes pour regarder vers le Précipice, en nous demandant jusqu'à quelle profondeur nous pourrions descendre dans ses tunnels, et à quelle vitesse.

« Mais cela reste considéré comme peu probable, ajouta Emmane. Ce qui est arrivé à Ecba était une provocation grave, voire un acte de guerre. Notre réponse doit être proportionnée – nous devons montrer aux géomètres que nous ne resterons pas passifs quand ils nous barrent.

– Le zoziau va-t-il entrer en collision avec l'icosaèdre ? demandai-je.

– Non, sauf s'ils sont assez stupides pour se placer sur son chemin. Mais il va passer assez près pour les forcer à réagir, ne serait-ce que

par précaution.

– Eh bien, dit Jesry après que nous eûmes passé une minute à digérer tout cela, tant pis pour ce que l'on aurait pu faire pendant la lucube de ce soir.

– Oui, renchéris-je. Je veux bien un peu de vin, finalement. »

Nous emportâmes une bouteille sur la pelouse qui séparait le cloître édharrien de celui de la onzième sconique. Nous savions où regarder dans le ciel, alors nous nous installâmes et nous étendîmes dans l'herbe, pour attendre la fin du monde.

Ala me manquait vraiment. Je n'avais pas beaucoup pensé à elle depuis quelque temps. Mais c'était à ses côtés que je voulais me trouver lorsque les bombes atomiques pleuvraient.

Au moment dit, il y eut un petit éclair de lumière fugace au milieu de la constellation où nous savions que se trouvait l'icosaèdre. Comme si une étincelle avait bondi entre leur vaisseau et notre « zoziau ».

« Ils l'ont pulvérisé avec quelque chose, dit Emmane.

– Une arme à énergie directionnelle, énonça Jesry, comme s'il savait de quoi il parlait.

– Un laser à rayon X, plus exactement », précisa une voix toute proche.

Nous nous redressâmes pour voir une silhouette râblée dans un drapage antique de chape et cordelière approcher de nous d'un pas las.

« Bonsoir, bourricot ! lui dis-je.

– Tu as envie de marcher un peu, en attendant leurs représsailles massives ?

– Bien sûr, répondis-je.

– Je vais me coucher », annonça Jesry.

Je me dis qu'il mentait.

« Pas de lucube pour moi, ce soir. »

Je fus *convaincu* qu'il mentait.

« Alors, je vais faire la même chose, dit Emmane Beldo, qui savait quand il n'était plus le bienvenu. Il va y avoir beaucoup de travail, demain.

– Si nous existons encore », dit Jesry.

« Il faut vraiment que je contacte Ala, dis-je à Lio après que nous eûmes erré une demi-heure sans mot dire. Je l'ai cherchée cet après-

midi au périklyne, mais...

– Elle n’y était pas, me coupa Lio. Elle préparait cela.

– Tu veux dire le pointage des télescopes ou...

– Plutôt la partie militaire.

– Comment s’y est-elle trouvée mêlée ?

– Elle est efficace. Quelqu’un l’a remarqué. Les militaires obtiennent ce qu’ils demandent.

– Et comment pourrais-tu le savoir ? Tu es impliqué dans ce domaine, toi aussi ? »

Lio resta silencieux. « Il y a quelques jours, ils m’ont mis dans un nouveau laboratoire », dit-il au bout de quelques minutes. Il était évident qu’il avait envie de se libérer d’un poids depuis un bon moment.

« Vraiment ? Et que te font-ils faire ?

– Ils ont exhumé de vieux documents. De *très vieux* documents. Nous les dépoussiérons. Nous nous familiarisons avec eux. Nous recherchons les termes anciens tombés en désuétude.

– Quel genre de documents ?

– Des schémas techniques. Des spécifications. Des manuels. Des croquis au dos d’enveloppes, même.

– Pour quoi faire ?

– Ils ne le diront pas ouvertement, et personne n’est autorisé à avoir une vue d’ensemble. Mais après en avoir parlé entre nous, en comparant ce que l’on sait en lucube et en prenant en considération les dates des documents – juste avant les Événements horribles –, nous sommes tous convaincus que nous travaillons sur les plans originaux du tue-tout. »

Je laissai échapper un petit ricanement, simplement par habitude. Le tue-tout n’était jamais mentionné autrement qu’à la manière dont on parlait de Dieu ou de l’enfer. Mais tout dans le ton et l’expression de Lio indiquait qu’il était vraiment sérieux. Il y eut un long silence tandis que je m’efforçais d’assimiler la nouvelle. « Mais cela va à l’encontre de tout, *absolument tout* ce qui régit ce monde (soit, dans mon esprit, le monde post-Reconstitution) ! S’ils sont prêts à faire cela, alors plus rien n’est réel ! tentai-je, dans l’espoir de lui prouver qu’il avait tort.

– Certains sont d’accord avec toi, évidemment, répondit Lio. Et c’est pour cette raison... (il exhala – son souffle était rauque) c’est

pour cette raison que je voudrais t'inviter à rejoindre ma lucube.

– Quel est l'objet de cette lucube ?

– Certaines personnes envisagent de rallier les Antarcs.

– Tu veux dire joindre nos forces aux leurs ? Avec les *géomètres* ?

– Les Antarcs, insista-t-il. Il est maintenant établi que la femme morte dans la sonde venait d'Antarc.

– Grâce aux échantillons sanguins des tubes ? »

Il hocha la tête. « Par contre, les projectiles dans son corps venaient du cosmos de Pangée.

– Si bien que les gens supposent que les Antarcs sont de notre côté... »

Il hocha de nouveau la tête. « Et qu'ils sont d'une façon ou d'une autre en conflit, là-haut, avec les Pangées.

– Donc, l'idée est de forger une alliance entre les avôts et les Antarcs ?

– Tu as bien saisi, dit Lio.

– Eh bien, comment comptez-vous y parvenir ? Comment pourriez-vous même communiquer avec eux ? Je veux dire sans que le pouvoir séculier le sache.

– Facile. C'est déjà réglé. » Puis, sachant que je ne risquais pas de m'en contenter, il ajouta : « Les lasers de guidage des grands télescopes, nous pouvons les pointer sur l'icosaèdre. Eux verront la lumière, mais elle ne peut être interceptée sans se trouver sur la trajectoire du faisceau. »

Je songeai à une discussion que j'avais eue avec Lio des mois plus tôt, quand nous nous demandions s'il était vrai que les tics nous maintenaient sous surveillance constante. Bêtement, je regardai autour de moi, comme si j'allais soudain repérer des microphones cachés. « Et les tics ?

– Certains se sont joints à nous, dit Lio.

– Et quel genre de relation ces gens veulent-ils instaurer avec les Antarcs ?

– Nous passons la plus grande partie de notre temps à en débattre. Beaucoup trop. Il y a des frappadingues, évidemment, qui croient que nous pourrions monter et vivre dans leur vaisseau comme au paradis. La plupart sont plus raisonnables. Nous allons organiser nos propres communications avec les *géomètres* et... conduire nos propres négociations.

– Mais c’est totalement à l’opposé de la Reconstitution !

– Est-ce que la Reconstitution dit quelque chose des extrasylvestres ? Des cosmi multiples ? »

Je me tus, sachant quand je me faisais mettre en plan.

« De toute façon..., reprit-il.

– De toute façon, achevai-je, la Reconstitution devient lettre morte s’ils en sont à ressortir le tue-tout.

– Le terme “post-mathique” commence à être employé. Des gens parlent d’une seconde Rééclosion.

– Qui cela ?

– Beaucoup de varlets. Assez peu de doyns, si tu vois ce que je veux dire.

– Quels ordres ? Quelles maths ?

– Eh bien... les avôts de la Combe chantante considèrent l’emploi du tue-tout comme déshonorant, si cela peut t’aider.

– Où se réunit cette lucube ? Elle a l’air immense.

– C’est en fait un ensemble de lucubes. Un réseau de collectifs. Nous communiquons entre nous.

– Et toi, que fais-tu ?

– Je reste au fond de la salle et je montre mes muscles. J’écoute et j’observe.

– En cherchant quoi ?

– Il y a des fous parmi eux. Enfin, ils ne sont pas fous, mais peut-être *trop* rationnels, à mon humble avis. Sans aucune conception de tactique. De discrétion.

– Et que disent-ils ?

– Qu’il est temps de remettre la matière grise au pouvoir, répondit Lio. De reprendre le pouvoir aux gens comme le férulaire céleste.

– Ce genre de discours pourrait mener à un quatrième sac !

– Certains vont déjà bien plus loin que toi ! Ils disent : *Très bien, qu’ils viennent. Les géomètres interviendront et se rangeront de notre côté.*

– C’est totalement irresponsable, dis-je.

– C’est pourquoi je les écoute. Puis je fais mon rapport à ma lucube, qui paraît tout à fait raisonnable, en comparaison.

– Quel motif auraient les géomètres d’intervenir pour faire cesser un sac ?

– Ceux qui croient cela, je suis désolé de le dire, tendent à venir du noyau dur du MTH. Ils ont vu la démonstration adrakhonienne sur le

phototype d'Orolo. Ils présumant que les géomètres sont nos frères. Pour eux, le fait qu'ils aient choisi Orithéna pour leur premier atterrissage le confirme.

– Lio, j'ai une question à te poser.

– Oui ?

– Je n'ai eu aucun contact avec Ala. Jesry pense que c'est parce qu'elle veut choisir entre ses liaisons. Mais cela ne lui ressemble pas. Elle sait quelque chose de ce groupe ?

– C'est elle qui l'a lancé », répondit Lio.

Sphéniques : École de théôs amplement représentée dans l'antique Éthras, où ils étaient employés par des familles aisées comme tuteurs pour leurs enfants. Dans de nombreux dialogues classiques, ils sont présentés en rivalité avec Thélénès, Protas et les autres membres de cette école. Leur principal champion était Uraloabus qui, dans le dialogue du même nom, fut tellement mis en plan par Thélénès qu'il se suicida sur-le-champ. Les sphéniques s'inscrivaient en faux contre les théories de Protas et, pour simplifier, préféraient croire que la théorie se concevait entièrement « entre les oreilles », sans s'appuyer sur des réalités extérieures comme les structures protaniennes. Précurseurs de saunt Proc, des facultés syntactiques et des Prociens.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

L'assiette de Paphlagon était vide alors que Lodoghir n'avait même pas encore saisi sa fourchette. La faim réussit enfin là où les toussotements gênés, les regards incrédules, les soupirs exaspérés et le départ en masse des varlets avaient échoué : Lodoghir se tut, prit son verre, et humecta ses cordes vocales épuisées par sa logorrhée.

Paphlagon était étrangement calme – presque plaisant. « Si l'on devait en examiner une transcription, dit-il, on y découvrirait un catalogue extraordinaire, presque exhaustif, de toutes les astuces rhétoriques de l'enseignement sphénique – appels aux sentiments grégaires : *Personne ne croit plus au MTH, Tout le monde pense que le protisme est une folie*, appels à l'autorité : *Réfuté au XXIX^e siècle par rien de moins que saunt Untel*, efforts pour jouer sur notre insécurité :

Comment une personne saine d'esprit pourrait-elle prendre cela au sérieux ? Et tant d'autres techniques dont j'ai oublié le nom, parce que je n'ai plus étudié les sphéniques depuis très longtemps. Bien. Je dois commencer par applaudir la maîtrise rhétorique qui nous a, à tous, permis d'apprécier cet excellent repas et de reposer nos voix. Mais je ferais preuve d'une négligence coupable si je ne signalais pas que fraa Lodoghir n'a toujours pas présenté un seul argument digne de ce nom allant à l'encontre de l'existence d'un monde théorique hylaéen, peuplé d'entités mathématiques – les cnoöns, comme nous les appelons – qui sont non spatiales et non temporelles par nature, et auxquelles nos esprits ont la capacité d'accéder.

– Et je ne le pourrai jamais ! s'exclama fraa Lodoghir, après avoir mastiqué sa bouchée à une vitesse insensée. Vous, protistes, consacrez une telle énergie à encadrer la discussion qu'elle ne peut plus être soumise à un débat rationnel. Je ne peux pas plus prouver que vous avez tort que prouver la non-existence de Dieu ! »

Paphlagon n'était lui-même pas dénué de talent pour la joute oratoire ; il se contenta d'ignorer l'intervention de Lodoghir et poursuivit : « Il y a une quinzaine de jours, lors d'une plénière, quelques autres prociens et vous avez suggéré que la représentation du théorème d'Adrakhonès sur le vaisseau des géomètres était un faux, inséré dans le phototype de saunt Orolo par Orolo lui-même, ou quelqu'un d'autre à Édhar. Retirez-vous maintenant cette allégation ? » Et Paphlagon regarda par-dessus son épaule vers un phototype d'une incroyablement haute résolution du vaisseau des géomètres, pris la nuit précédente par le plus grand télescope optique d'Arbre, sur lequel la démonstration était clairement visible. Les murs de la sène étaient couverts de telles images. D'autres étaient éparpillées sur la table.

« Il n'y a rien de mal à mentionner des hypothèses dans le cours d'une discussion, répondit Lodoghir. À l'évidence, celle-là était incorrecte.

– Je crois qu'il vient de dire qu'il retirait son allégation », annonça Tris dans la cuisine.

Je m'y étais rendu dans le but ostensible de m'acquitter de ma tâche, mais surtout pour farfouiller à travers des piles de clichés de ce genre. Toute la convoxe les avait regardés toute la journée, mais nous étions très loin de nous en être lassés.

« C'est vraiment une très bonne chose que ce pari ait fonctionné, dit Emmane d'un ton songeur, les yeux fixés sur l'agrandissement granuleux d'un renfort.

– Tu veux dire qu'ils ne nous aient pas barrés ? demanda Barb – avec sincérité.

– Non, que nous ayons des images, précisa Emmane. Que nous les ayons obtenues en prenant une décision intelligente, ici.

– Oh, tu veux dire que c'est une très bonne chose, diplomatiquement ? intervint Karvall, d'un ton un peu incertain.

– Oui, oui ! s'exclama Emmane. La convoxe coûte très cher. Le pouvoir en place est heureux lorsqu'elle produit quelque chose de tangible.

– Pourquoi est-ce cher ? demanda Tris. Nous produisons notre propre nourriture. »

Emmane finit par détacher son regard des clichés. Il dévisagea Tris, en se demandant si elle avait vraiment pu parler sérieusement.

Dans le haut-parleur, nous entendîmes Paphlagon dire : « Le théorème d'Adrakhonès est vrai *ici*. Il est apparemment semblablement vrai dans les quatre cosmi d'où viennent les géomètres. Si leur vaisseau avait apparu dans un autre cosmos, identique au nôtre, mais vide de toute créature douée de sens, serait-il vrai *là-bas* ?

– Pas tant que les géomètres ne seraient pas arrivés pour *dire* qu'il était vrai », répondit Lodoghir.

Dans la cuisine, j'intervins avant qu'Emmane ne laissât échapper quelque chose dont il pourrait avoir plus tard à s'excuser. « Cela doit coûter cher d'en faire contrôler l'ensemble par des gens comme Emmane et Ignétha Foral, fis-je remarquer.

– Évidemment, dit Emmane. Mais même sans cela, le monde mathique fait ici un immense effort. Des milliers d'avôts travaillent nuit et jour. Les sæculiers n'aiment pas les efforts inutiles. En particulier ceux qui ont quelques notions de management. »

« Management » étant un terme ouaïl, dans la cuisine, les visages se fermèrent.

« Comme les mamamouchis savent gérer un étal de chizburg, m'empressai-je de traduire, ils croient pouvoir administrer une convoxe. Voir beaucoup de gens travailler sans afficher de résultats les rend nerveux.

– Oh, je vois, dit Tris, d'un ton hésitant.

– Comme c’est amusant », ajouta Karvall avant de se remettre au travail.

Emmane ouvrit de grands yeux.

« J’ai bien conscience de ne pas être une théôs, entendîmes-nous dire Ignétha Foral dans le haut-parleur, mais plus je vous écoute, moins je comprends votre position, fraa Lodoghir. Trois est un nombre premier. Il est premier aujourd’hui, l’était hier. Il y a un milliard d’années, avant qu’il n’y ait un cerveau pour le réaliser, il était premier. Et si tous les cerveaux étaient détruits demain, il demeurerait premier. Sa primalité n’a à l’évidence rien à voir avec nos cerveaux.

– Elle a tout à voir avec nos cerveaux, insista Lodoghir, parce que c’est nous qui déterminons ce qu’est un nombre premier !

– Aucun théôs approfondissant ce sujet ne peut longtemps échapper à la conclusion que les cnoöns existent indépendamment de ce qui peut se passer ou ne pas se passer dans l’esprit des gens à un instant donné, dit Paphlagon. C’est une simple application de la bascule. Quelle est la façon la plus élémentaire d’expliquer le fait que des théôs travaillant indépendamment dans des domaines différents, des sous-disciplines différentes, voire des cosmi différents, obtiennent à maintes reprises des résultats identiques – résultats qui ne se contredisent pas les uns les autres, alors même qu’ils dérivent d’observations, de raisonnements et de démonstrations différents, et dont certains mènent à des théories qui décrivent parfaitement les comportements de l’univers ? La réponse la plus simple est que les cnoöns existent effectivement, et ne sont pas liés à ce domaine causal. »

La clochette d’Arsibalt tinta. Je décidai d’y aller avec lui. Nous décrochâmes une impressionnante représentation de l’icosaèdre qui avait été épinglée sur une tapisserie derrière Paphlagon. Karvall et Tris vinrent ensuite nous aider à déposer celle-ci, révélant un mur d’ardoise gris sombre, et un panier de craies. La discussion avait viré à un exposé sur les différences entre protisme originel et protisme complexe. Il fut donc demandé à Arsibalt de dessiner sur l’ardoise le même genre de graphes que ceux que fraa Criscan avait tracés dans la poussière de la route de la butte de Bly lorsqu’il nous avait expliqué ce sujet, à Lio et moi, quelques mois plus tôt : le train de marchandises, le peloton d’exécution, la mèche, etc. Je fis plusieurs allers-retours entre la sène et la cuisine tandis que l’exposé se poursuivait. Ignétha

Foral connaissait depuis longtemps ce sujet, mais il était nouveau pour d'autres. Zh'vaern, en particulier, posa de nombreuses questions. Emmane, pour une fois, comprenait moins vite que son doyn, alors, pendant que nous travaillions sur les garnitures du dessert, j'ajoutais quelques explications lorsque son regard partait dans le vague.

Je retournai dans la sène pour débarrasser les assiettes juste au moment où Paphlagon commençait à expliquer la mèche : « Un graphe orienté acyclique totalement généralisé, qui ne fait plus de distinction entre d'un côté les mondes considérés comme théoriques et de l'autre les mondes habités comme Arbre, Quateur et les autres. Pour la première fois, nous avons des flèches allant du domaine causal arbrien vers d'autres mondes habités.

– Seriez-vous en train de suggérer, demanda Lodoghir comme s'il n'en croyait pas ses oreilles, qu'Arbre pourrait être le monde théorique hylaéen de quelque autre monde qui serait habité ?

– D'un nombre *indéterminé* de tels mondes, qui pourraient *eux-mêmes* être les MTH d'autres mondes encore.

– Mais comment pourrions-nous vérifier une telle hypothèse ? demanda Lodoghir.

– Nous ne le pourrions pas, reconnut fraa Jad, qui intervenait pour la première fois depuis le début de la soirée, à moins que ces mondes viennent à nous. »

Lodoghir éclata de rire. « Mille mercis, fraa Jad ! gloussa-t-il. Que serait ce sénacle sans vos saillies ? Je ne suis d'accord avec aucun de vos propos, mais par leur totale imprévisibilité, ils rendent les repas attrayants ! »

J'en entendis la première moitié en personne, l'autre par le haut-parleur de la cuisine où j'étais retourné avec une brassée d'assiettes. Emmane était debout devant le plan de travail sur lequel nous avions étalé les phototypes, et entraînait des données dans son brelo. Il ne me prêta aucune attention, mais releva tout de même la tête, sans rien regarder en particulier, lorsque Ignétha Foral prit la parole : « Le sujet est intéressant et les explications bien menées, mais je suis complètement perdue. Hier soir, on nous a exposé une façon de comprendre la pluralité des mondes en s'appuyant sur l'espace de Hemn et les historiogrammes.

– Que j'ai passé ma journée à expliquer à des salles pleines de bureaucrates, gémit Emmane avec un bâillement théâtral. Et

maintenant ceci !

– Maintenant, poursuivit Ignétha Foral, nous en découvrons une version complètement différente qui semble n'avoir aucun rapport avec la première. Je ne peux m'empêcher de me demander si le sénacle de demain n'en produira pas une autre, et celui d'après-demain encore une autre. »

Cela entraîna dans la sène une série de discussions sans grand intérêt. Les varlets prirent la poudre d'escampette. Arsibalt se traîna jusqu'à la cuisine et alla directement au tonnelet. « Il faut que je reprenne des forces, dit-il à la cantonade, parce que je vais devoir passer le reste de la soirée à dessiner des bulles.

– Des bulles ? me demanda Emmane en catimini.

– Un diagramme en bulles, pour représenter l'évolution des informations – causes et effets – dans l'espace et le temps.

– Le temps, qui n'existe pas ? ajouta Emmane, pour reprendre ce qui était devenu une plaisanterie récurrente.

– Oui, mais cela importe peu, puisque l'espace n'existe pas non plus », répondis-je.

Emmane me devisagea d'un drôle d'air, puis se dit que je devais le faire marcher. « Alors, comment va ton ami Lio ? » me demanda-t-il, faisant allusion à la veille au soir.

Je notai qu'il connaissait son nom, même si les présentations n'avaient pas été faites et que nous avions peu discuté. Dans la convoxe, les gens avaient des myriades de façons de faire connaissance, alors peut-être que leurs chemins s'étaient déjà croisés. En fait, je ne l'aurais même pas remarqué n'était le sujet dont Lio et moi avions parlé. Hier, j'étais à l'aise avec Emmane. Aujourd'hui, les choses avaient changé. Des gens auxquels je tenais rejoignaient – voire, dans le cas d'Ala, *menaient* – un mouvement subversif. Lio essayait de m'y entraîner, tandis qu'Emmane voulait me suivre en lucube. Était-il possible que le pouvoir sæculier en eût eu vent, et que la véritable mission d'Emmane fût de la noyauter, en se servant de moi pour y accéder ? Ce n'était pas une façon de penser très plaisante, mais c'était ainsi que j'allais devoir m'habituer à penser à partir de maintenant.

Sous l'effet du décalage horaire et de la peur que m'inspirait l'éventualité d'un quatrième sac, j'étais resté éveillé toute la nuit dans ma cellule. Heureusement, la plus grande partie de la journée avait été

consacrée à une immense plénière durant laquelle l'histoire du pari satellitaire de la veille avait été révélée, et des visues et phototypes exposés. Les dernières rangées de bancs de la nef unétarienne étaient sombres, et assez larges pour que je pusse, comme des dizaines d'autres avôts épuisés par leurs lucubes, m'étendre de tout mon long et rattraper un peu de sommeil. Lorsque la plénière avait pris fin, quelqu'un m'avait secoué pour me réveiller. Je m'étais relevé, frotté les yeux, et avais parcouru la nef du regard. J'avais aperçu Ala – pour la première fois depuis qu'elle avait franchi l'écran lors du voco. Elle se trouvait à une centaine de pieds de moi, dans un cercle d'avôts plus grands qu'elle – principalement des hommes, tous plus âgés – mais avec lesquels elle avait une discussion d'égal à égal apparemment sérieuse. Certains de ces hommes étaient des sæculiers en uniforme militaire. Je m'étais dit que ce n'était pas le meilleur moment pour aller lui dire bonjour.

« Eh, Raz ! *Raz* ! Combien de doigts ? » s'exclama Emmane.

Tris et Karvall trouvèrent cela drôle.

« Comment va ton ami Lio ? me redemanda-t-il.

– Il est très occupé, comme nous tous. Il travaille beaucoup avec les avôts de la Combe chantante.

– C'est bien de savoir qu'ils s'entraînent, dit Emmane en hochant la tête. Je serais curieux de voir ce que leurs immobilisations et compressions de nerfs vaudront contre l'incinérateur. »

Mon regard se porta sur la pile de phototypes. Emmane en écarta quelques-uns, et tira un cliché détaillé d'une nacelle mobile arrimée à l'un des amortisseurs. C'était un ovoïde trapu en métal gris, sans marques ni fioritures. Une structure en treillis l'enveloppait, afin d'accueillir ses antennes, propulseurs et réservoirs sphériques. À l'évidence, cette chose était censée pouvoir se détacher et se mouvoir par ses propres moyens. Elle était assujettie à l'amortisseur par une série de crampons qui traversaient le treillis pour se fixer directement sur l'ovoïde gris. Ce détail avait attiré l'attention de la convoxe. Des calculs avaient été effectués quant à la taille de ces crampons, étrangement surdimensionnés. Cela ne se justifiait que si la chose qu'ils retenaient était massive. Incroyablement massive. Il ne s'agissait pas d'un vaisseau pressurisé ordinaire. Peut-être avec des parois extrêmement épaisses ? Mais les calculs n'avaient aucun sens pour quelque métal ordinaire que ce fût. La seule façon de prendre en

compte le nombre de protons et de neutrons qui devaient composer cet objet conduisait à supposer qu'il était fait d'un métal tellement avancé sur la table des éléments que son noyau – dans n'importe quel cosmos – serait instable. Fissile.

Cet objet n'était pas une simple nacelle. C'était un engin thermonucléaire d'une magnitude supérieure de plusieurs ordres de grandeur au plus puissant jamais construit sur Arbre. Les réservoirs propulseurs contenaient une masse de réaction suffisante pour le placer sur une orbite antipodale à celle du vaisseau mère. En cas d'explosion, il irradierait une énergie suffisante pour embraser la moitié de la planète qui lui ferait face.

« Je ne crois pas que les combatants envisagent réellement de prendre d'assaut l'incinérateur en combinaison spatiale et de s'en emparer en faisant le coup de poing, dis-je. En fait, ce qui m'a le plus impressionné chez eux, c'est leur connaissance de la tactique et de l'histoire militaire. »

Emmane leva les mains, faisant mine de se rendre. « Ne te méprends pas, ajouta-t-il. J'aimerais qu'ils soient de mon côté. »

Une fois de plus, je ne pus m'empêcher d'y voir un sens caché. Mais alors, une clochette tinta. Tels des animaux de laboratoire, nous avions appris à différencier les clochettes, si bien que nous n'eûmes pas besoin de regarder qui était appelé. Arsibalt but une dernière gorgée de son pichet, puis sortit.

La voix de Moyra retentit dans le haut-parleur : « Uthentine et Érasmas étaient tous deux des millénariens, donc leur traité n'a été copié dans le monde mathique qu'à partir de la deuxième convexe millénaire. » Elle parlait des deux avôts qui avaient développé le concept de protisme complexe. « Même alors, celui-ci ne souleva guère d'intérêt jusqu'au ^{XXVII}^e siècle, lorsqu'un certain fraa Clathrande, un centénarien – ultérieurement millénarien – de Saunt-Édhar, jetant un coup d'œil à ces graphes, remarqua un isomorphisme entre les flèches de causalité de ces réseaux et l'écoulement du temps.

– Un isomorphisme étant ? demanda Zh'vaern.

– Une identité de forme, dit Paphlagon. Le temps s'écoule, ou semble s'écouler, dans une unique direction. Les événements du passé peuvent provoquer des événements dans le présent, mais pas le contraire, et le temps ne forme jamais de boucle. Fraa Clathrande faisait observer quelque chose de remarquable : l'information des cnoöns – les données qui sont représentées par toutes ces flèches – se comporte comme si les cnoöns se trouvaient dans le passé. »

Une fois de plus, Emmane regarda dans le vide, tirant ses propres conclusions : « Paphlagon est également un centénarien d'Édhar, non ?

– Oui, répondis-je. C'est probablement la raison pour laquelle il s'est intéressé à ce sujet – il a dû tomber sur les manuscrits de Clathrande à un moment ou à un autre.

– Le ^{XXVII}^e siècle, répéta Emmane. Donc, les travaux de Clathrande ont dû être distribués à l'ensemble du monde mathique lors de l'aperte de 2700 ? »

J'acquiesçai.

« À peine huit décennies avant le soulèvement... » Il s'interrompit et tourna anxieusement les yeux dans ma direction.

« Avant le troisième Sac », corrigeai-je.

Dans la sène, Lodoghir réclamait des explications. Moyra finit par

intervenir : « Le protisme est entièrement fondé sur la prémisse que les cnoöns peuvent nous changer – au sens littéral et physique qu'ils peuvent modifier le comportement de notre tissu nerveux – mais que le contraire n'est pas vrai. Rien de ce qui se passe dans notre tissu nerveux ne peut faire de quatre un nombre premier. Tout ce que disait Clathrande, c'était que, de la même façon, les événements du passé peuvent nous affecter dans le présent, mais que rien de ce que nous faisons dans le présent ne peut affecter les événements du passé. Ce qui semble revenir à donner une explication parfaitement banale de ce qui, dans ces graphes, pourrait autrement être considéré comme quelque peu mystique – à savoir, la pureté et l'immuabilité des cnoöns. »

Et là, tout comme Arsibalt l'avait prédit, la conversation vira à la séance de travaux dirigés sur les diagrammes en bulles, un ancien système qu'utilisaient les théôs pour représenter la façon dont les connaissances et les relations de cause à effet se propageaient d'un endroit à un autre avec le temps.

« Très bien, finit par dire Zh'vaern. Je veux bien vous accorder la conjecture de Clathrande selon laquelle n'importe lequel de ces GOA – l'enjambeur, la mèche, etc. – peut être isomorphe à un arrangement d'objets dans l'espace-temps, s'influençant mutuellement par la propagation d'informations à la vitesse de la lumière. Mais qu'est-ce que cette conjecture nous apporte ? Clathrande affirme-t-il réellement que les cnoöns sont dans le passé ? Que nous nous contentons en fait de nous en *souvenir* ?

– De les *percevoir*, pas de nous en souvenir, le corrigea Paphlagon. Un cosmographe qui voit une étoile imploser en perçoit l'ensemble dans son présent – alors qu'il sait intellectuellement que l'événement a eu lieu des milliers d'années plus tôt, mais que les données n'atteignent qu'à cet instant l'objectif de son télescope.

– D'accord, mais ma question demeure. »

Comme il était inhabituel pour Zh'vaern de s'impliquer autant dans le dialogue, Emmane et moi échangeâmes des regards surpris. Peut-être que le matarrhite s'apprêtait en fait à dire quelque chose ?

« Après l'aperte de 2700, dit Moyra, plusieurs théôs ont tenté de faire diverses choses de la conjecture de Clathrande, en poursuivant chacun une approche différente, variant selon leur compréhension du temps et leur vision globale de la métathéorique. Par exemple...

– La soirée est trop avancée pour une énumération d'exemples », coupa Ignétha Foral.

Ce qui glaça toute la salle, et parut mettre fin à la discussion, jusqu'à ce que Zh'vaern, dans le silence qui s'était instauré, ne lâchât : « Est-ce que tout cela est en rapport avec le troisième Sac ? »

Un silence encore plus profond s'ensuivit.

C'était une chose qu'Emmane et moi, au fond de la cuisine, en fissions mention à voix basse. Et même alors, cela m'avait paru affreusement gênant. Mais que Zh'vaern soulevât ce sujet *lors d'un sénacle* fréquenté (et surveillé) par des *sæculiers* allait au-delà de l'inconvenance désastreuse. Sous-entendre que les avôts étaient d'une quelconque façon responsables du troisième Sac, voilà qui était d'une impolitesse à gâcher un dîner. Mais instiller de telles notions dans l'esprit de *sæculiers* de haut rang était d'une imprudence qui frisait la trahison.

Fraa Jad brisa finalement le silence avec un gloussement si caverneux qu'il se fraya à peine un chemin jusqu'à nos haut-parleurs. « Zh'vaern viole un tabou ! fit-il observer.

– Je ne vois aucune raison de nous interdire un quelconque sujet, rétorqua l'intéressé, pas le moins du monde embarrassé.

– Comment les Matarrhites ont-ils vécu le troisième Sac ? demanda fraa Jad.

– Dans l'iconographie de l'époque, nous n'avions, en tant que déolâtres, rien à voir avec les rhétôs et les incantants, et étions considérés...

– Comme innocents de ce dont *nous*, nous étions coupables ? demanda Asquin, qui semblait avoir choisi cet instant pour cesser d'être aimable.

– Quoi qu'il en soit, nous avons migré vers une île des environs du pôle sud, et appris à nous sustenter des plantes, oiseaux et insectes disponibles. C'est de cette façon que nous avons développé notre cuisine, que je sais ne pas être du goût de beaucoup d'entre vous. Nous nous remémorons le troisième Sac avec chaque bouchée que nous mangeons. »

Dans le haut-parleur, j'entendis des bruissements, des raclements de gorges et le cliquetis des couverts pour la première fois depuis que Zh'vaern avait lâché sa bombe puante au milieu de la tablée. Mais le silence tomba de nouveau lorsqu'il renvoya la question à Jad : « Et les

vôtres ? Édhar faisait partie des inviolées, n'est-ce pas ? »

Tous se tendirent. Clathrande venant d'Édhar, Zh'vaern semblait déjà en avoir conclu que ses travaux étaient à l'origine des exploits des incantants, et maintenant il attirait l'attention sur le fait que la math de Jad avait de quelque façon trouvé le moyen d'échapper au sac pendant sept décennies.

« Fascinant, s'exclama Emmane. Y a-t-il moyen que cela empire encore ?

– Je suis heureuse de ne pas être là-bas, dit Tris.

– Arsibalt doit être à l'agonie », ajoutai-je.

Un petit bruit au fond de la cuisine attira notre attention vers Orhane, le varlet de Zh'vaern, resté debout, là, en silence, durant tout ce temps. Il était facile d'oublier quelqu'un quand on ne voyait pas son visage.

« Vous venez juste d'arriver à la convoxe, fraa Zh'vaern, dit soor Asquin, alors il est compréhensible que vous n'ayez pas encore appris ce qui n'est plus un secret pour personne : les trois inviolées sont des sites de stockage de déchets nucléaires, ce qui constitue la raison probable de la protection du pouvoir sæculier. »

Si c'était une nouvelle pour Zh'vaern, elle ne parut pas beaucoup l'impressionner.

« Tout cela ne mène nulle part, intervint Ignétha Foral. Il est temps de passer à la suite. Le but de cette convoxe – et de ce sénacle – est de définir des moyens d'action, pas de créer des liens amicaux ou poursuivre des conversations polies. La politique de ce que vous appelez le pouvoir sæculier en ce qui concerne le monde mathique est ce qu'elle est, et un faux pas pendant le dessert ne la transfigurera pas. Il faut que vous sachiez que l'incinérateur a autrement plus marqué les esprits, au moins là où je travaille.

– Quelle direction aimeriez-vous donner à la conversation de demain, madame la ministre ? » demanda soor Asquin.

Je n'avais pas besoin de voir son visage pour savoir que la réprimande l'avait touchée.

« Je veux savoir qui sont ou *ce que* sont les géomètres, d'où ils viennent, et comment ils sont arrivés ici, répondit Ignétha Foral. S'il nous faut parler de métathéorique polycosmique toute la soirée pour répondre à ces questions, il en sera ainsi ! Mais ne nous perdons plus dans des digressions sans rapport avec le sujet en cours. »

Réeclosion : Événement historique séparant l'ère mathique classique de l'ère praxique, généralement considéré comme ayant eu lieu vers – 500, durant lequel les portes des maths furent grand ouvertes et les avôts dispersés dans le monde sæculier. Caractérisé par un épanouissement soudain de la culture, des découvertes théoriques et des explorations.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

J'avais l'impudence de penser que fraa Jad pourrait vouloir me parler ; après tout, il m'avait confié une mission qui avait manqué me tuer trois fois. Mais, contrairement à Moyra, lui n'était pas du genre à traîner dans la cuisine après le sénacle, pour bavarder avec les varlets en faisant la vaisselle. La table débarrassée, il était déjà en route pour quelque endroit que ce fût où la convoxe entreposait les millénariens entre deux usages.

Ce qui me faisait une raison de plus de retrouver Lio. Entre Édhar et la butte de Bly, fraa Jad nous avait laissés entendre à tous les deux – du moins nous le pensions – qu'il était anormalement âgé. Si j'avais l'intention de réaborder ce sujet pour voir où cela pouvait mener, il fallait que Lio fût avec moi.

Seul problème, il semblait qu'un aréopage se fût attaché à moi : Emmane, Arsibalt et Barb. Si j'emmenais ces trois-là à une réunion de la conspiration séditeuse dont Lio faisait maintenant partie, Arsibalt s'évanouirait, Barb en parlerait à toute la convoxe, et Emmane nous signalerait aux mamamouchis.

Pendant que je passais la serpillière sur le sol de la cuisine, l'idée me vint de les emmener plutôt à la lucube de Jesry. Avec un peu de chance, cela me permettrait d'en semer un ou deux, voire les trois.

Comme nous l'apprîmes en essayant de trouver Jesry – par un message sur son brelot pour ce qui concernait Emmane et, pour tous les autres, par les changements cryptiques d'un carillon du Précipice –, la lucube avait été annulée. Tout, en fait, à l'exception du laboratorium et du sénacle, était suspendu jusqu'à plus ample informé, et c'est seulement parce que nous avons besoin de manger pour travailler que le sénacle demeurerait maintenu. Le reste du temps, nous étions censés analyser le vaisseau des géomètres. Les sæculiers disposaient de systèmes syntactiques capables de construire et

d'afficher des représentations tridimensionnelles d'objets complexes. L'objectif était donc maintenant de produire une représentation de ce type, exacte jusqu'au dernier renfort, au dernier panneau, à la dernière soudure, du vaisseau spatial qui orbitait autour de notre planète – ou du moins de sa coque extérieure, la seule chose que nous pouvions en voir. Emmane avait une bonne maîtrise de ce système de modélisation, alors il fut assigné à un laboratoire avec de nombreux tics. Pour ce que j'en comprenais, il ne travaillait pas directement à la modélisation, mais faisait fonctionner le système. Ceux d'entre nous qui avaient une formation théorique furent assignés à de nouveaux laboratoria dont le rôle était d'analyser les phototypes de la nuit dernière et de les intégrer à la reproduction.

Certaines tâches étaient plus délicates que d'autres. Le système de propulsion – et l'interaction des jets de plasma avec la plaque – était difficile à comprendre, même pour Jesry. Il avait été chargé de percer les mystères des batteries de laser à rayon X. J'étais dans une équipe qui analysait la dynamique à grande échelle du vaisseau dans son ensemble. Nous supposions qu'à l'intérieur de l'icosaèdre, un bloc était en rotation pour créer une gravité artificielle, donc que c'était un gyroscope géant. Lorsqu'il manœuvrait, comme il avait été forcé de le faire la nuit dernière, des forces gyroscopiques devaient être induites entre les parties spinnées et non spinnées, ces dernières devant reposer sur des axes et des supports. Quelles étaient les puissances de ces forces ? Et comment cette chose manœuvrait-elle, de toute façon ? Aucun système à réaction, aucun propulseur n'avait été déclenché. Et pourtant, l'icose avait pivoté avec une agilité remarquable. La seule explication logique était qu'il intégrait un jeu de volants d'inertie – des gyroscopes tournant à grande vitesse – susceptibles d'emmagasiner ou de restituer un moment angulaire. Imaginez sur la surface interne de l'icosaèdre un rail circulaire formant un circuit complet et un train de marchandises tournant dessus sans fin. Si le conducteur freine, il va transmettre une partie du moment angulaire du train à l'icosaèdre et le faire tourner. En relâchant le frein et en réaccélérant, il pourra inverser cet effet. Depuis la nuit dernière, il était évident que l'icosaèdre contenait six de ces systèmes – deux fonctionnant chacun en sens opposé, sur chacun des trois axes. Quelle pouvait être leur taille, quelle puissance pouvaient-ils échanger avec le vaisseau ? Que pouvait-on en déduire sur les matériaux qui les

constituaient ? Plus généralement, que pouvait-on inférer, à partir des mesures précises de la façon dont l'icosaèdre avait manœuvré, sur la taille, la masse et la vitesse de rotation de la partie habitée dissimulée à l'intérieur ?

Arsibalt avait rejoint une équipe qui utilisait la spectroscopie et d'autres données pour déterminer quelles parties du vaisseau avaient été forgées dans quel cosmos, ou si tout provenait d'un seul d'entre eux. Barb avait été affecté à la compréhension d'un réseau triangulaire de renforts qui saillait de la partie non spinnée du vaisseau. Etc. Six heures passèrent, durant lesquelles je fus totalement absorbé par le problème auquel, avec cinq autres théôs, j'avais été assigné. Je n'eus pas un instant pour penser à quoi que ce fût d'autre, jusqu'à ce que quelqu'un signalât que le soleil se levait, et qu'un message nous annonçât qu'un repas serait servi sur la grande esplanade du mynstère, au pied du Précipice.

En m'y rendant, je m'efforçai de me vider la tête des problèmes de gyroscopes et de considérer la situation dans son ensemble. Ignéthà Foral n'avait pas fait mystère de son impatience, la veille. Nous avions émergé du sénacle pour trouver une convoxe soudainement réorganisée – selon des principes sæculiers. Nous travaillions maintenant tous comme des praxiques sur des parcelles d'un problème que nous ne verrions peut-être jamais dans sa totalité. Ce changement était-il permanent ? Comment cela allait-il affecter le mouvement dont parlait Lio ? Était-ce une stratégie délibérée par laquelle les mamamouchis entendaient l'étouffer ? Après ce que Lio m'avait dit, j'appréhendais ce que je pourrais apprendre si je trouvais le chemin de la lucube d'Ala. Alors j'avais été soulagé d'entendre que ce « projet » avait été placé en animation suspendue. La conspiration n'avait pas pu progresser cette nuit. Mais, d'un autre côté, quelles seraient les conséquences si on l'obligeait à encore plus de secret ?

Le petit déjeuner était servi à l'extérieur, sur de longues tables que les militaires avaient disposées sur l'esplanade. Pratique pour nous, mais bizarre et intrusif par la sæculièreté de son style, et suggérant fort une baisse ou une perte d'influence des hiérarques mathiques face aux mamamouchis.

J'aperçus une petite jeune femme, émergeant de la queue avec une miche de pain, du beurre et du miel, qui s'apprêtait à s'asseoir à une table vide. Je me dirigeai précipitamment dans sa direction, et pris le

siège en face d'elle. La table se trouvant entre nous, il n'y avait pas à se demander si nous devions nous étreindre, nous embrasser ou nous serrer la main. Elle savait que j'étais là, mais resta longtemps penchée sur son assiette, à rassembler ses forces pensai-je, avant de relever les yeux et de les plonger dans les miens.

« Ce siège est-il libre ? » demanda en s'approchant un fraa dans une chape au drapage complexe, affichant le regard doucereux que j'avais appris à associer à ceux qui voulaient flatter les Édhariens.

« Va donc voir ailleurs ! » répondis-je.

Ce qu'il fit.

« Je t'ai écrit des lettres, dis-je. Je ne sais pas si elles te sont parvenues.

– Osa m'en a transmis une, répondit-elle. Je ne l'ai ouverte qu'après ce qui est arrivé à Orolo.

– Pourquoi ? demandai-je, en m'efforçant de parler d'un ton affable. Je suis au courant, pour Jesry... »

Ses grands yeux se fermèrent de douleur – non, d'exaspération –, et elle agita négativement la tête. « N'y fais pas attention. C'est juste qu'il se passait tellement d'autres choses. Je ne voulais pas me laisser distraire. » Elle se recula sur sa chaise pliante, laissa échapper un soupir. « Après la visitation d'Orithéna, je me suis dit que j'avais peut-être besoin de m'ouvrir. D'élargir mes perspectives, comme disent les extras. Je crois... » Ses sourcils se froncèrent. « Je ne sais pas comment le définir. C'est comme si j'avais vécu trois vies. Avant le voco, entre le voco et la mort d'Orolo, et depuis. Et ta lettre – qui était très bien, cela n'a aucun rapport – était adressée à la Ala d'il y a deux vies.

– Je pense que nous pourrions tous dire un peu la même chose », lui fis-je remarquer.

Elle haussa les épaules, acquiesça, commença à manger.

« Eh bien, tentai-je, parle-moi de ta vie actuelle, alors. »

Elle me dévisagea, un peu trop longuement. « Lio m'a dit que vous aviez parlé.

– Oui. »

Elle brisa finalement le contact visuel, laissa son regard dériver vers les tables qui se remplissaient peu à peu de fraas et de soors fatigués, puis vers les espaces verts et les tours de Trédégarrh. « Ils m'ont fait venir ici pour organiser les gens. Alors c'est ce que j'ai fait.

– Mais pas comme ils le croyaient ? »

Elle agita vivement la tête. « C'est plus compliqué que cela, Érasmas. »

Cela me tua de l'entendre prononcer mon nom.

« Il se trouve juste que lorsqu'on démarre une organisation, elle se met à exister selon sa propre logique. Je suppose que si je l'avais déjà fait auparavant, j'aurais su que cela allait arriver – je m'y serais préparée.

– Bah, ne t'en veux pas.

– Je ne m'en veux pas. C'est toi qui m'attribues des émotions, comme des vêtements sur une poupée. »

Mes vieux sentiments – cet étrange mélange d'irritation et d'amour, et l'envie que cela se poursuivît – me revinrent.

« Vois-tu, ils savaient depuis le début que cette convoxe était vulnérable. Une cible évidente si le Pacte décidait d'ouvrir les hostilités.

– Le Pacte ?

– En fait le PAQD, pour Pangée-Antarc-Quateur-Diaspe. C'est moins anthropomorphique que le terme de “géomètres”. »

Mais ils sont anthropomorphes, fus-je tenté de dire. Mais je me retins.

« Je sais, dit-elle en me regardant. Ils *sont* anthropomorphes. Ne fais pas attention. Nous les surnommons parfois le Pacte.

– Je me demandais : ça semble quand même risqué de grouper tous les gens intelligents dans le même coin.

– Oui, mais ce qu'ils m'ont enfoncé dans le crâne, sans relâche, c'est que *tout* est une question de risque. La question est : quels bénéfices pouvons-nous tirer d'un risque donné ? »

De mon point de vue, cela ressemblait au genre de foux-thèses organisationnelles que débitaient des extras pompeux qui n'avaient pas fait l'effort de définir leurs modalités de fonctionnement. Mais il semblait étrangement important aux yeux d'Ala de s'assurer de ma concentration, de ma compréhension et de mon approbation. Elle posa même sa main sur la mienne quelques instants, ce qui lui assura mon attention. Alors je lui signifiai que j'intégrais et acceptais ce qu'elle disait.

« Le bénéfice, ici, étant que la convoxe pourrait peut-être produire quelque chose d'un peu utile avant d'être anéantie ? » demandai-je.

Mon commentaire dut être jugé valide, puisqu'elle poursuivit :

« J'ai été affectée à la réduction des risques, une foux-thèse signifiant que si le Pacte fait quoi que ce soit d'inquiétant, la convoxe s'éparpillera comme un groupe de mouches qui a vu se lever la tapette. Mais, au lieu de nous éparpiller aléatoirement, nous le ferons de façon méthodique et planifiée – les tics appellent cela l'anticoncrétion – tout en demeurant sur le réticulum pour maintenir les fonctions essentielles de la convoxe.

– Tu prépares cela depuis le début ? Depuis que tu as été mandée ?

– Oui.

– Alors tu as toujours su qu'il allait y avoir une convoxe ? »

Elle agita négativement la tête. « Je savais qu'ils – que nous en posions les jalons. Je n'étais pas certaine qu'elle se ferait bien, ni qui serait mandé. Lorsqu'elle a commencé à prendre forme, les plans que j'avais échafaudés se sont précisés, ils ont pris de l'épaisseur. Puis tout m'a paru évident – inévitable.

– Qu'est-ce qui est devenu évident ?

– Qu'est-ce que fraa Corlandin nous a enseigné de la Rééclosion ?

– Tu écoutais plus que moi, me renfrognai-je. Eh bien, c'est la fin de l'ère mathique classique, les portails des anciennes maths s'ouvrent grand – ils sont parfois arrachés à leurs gonds –, les avôts se dispersent dans le sæculum – d'accord, je crois que voir où tu veux en venir, maintenant...

– Ce que le pouvoir sæculier m'a demandé de planifier – sans en avoir conscience – était en très grande partie indiscernable d'une seconde Rééclosion, expliqua Ala. Vois-tu, Raz, ce n'est pas seulement le fait que Trédégarh va ouvrir son portail. S'il y a une guerre avec le PAQD, toutes les concentes vont devoir se disperser. Les avôts vont se mêler, se mélanger, se fondre dans la population. Et pourtant, nous continuerons de communiquer sur le réticulum. Ce qui implique...

– Les tics », dis-je.

Elle opina et sourit, portée par le projet qu'elle construisait. « Chaque collectif d'avôts errants devra inclure des tics. Et il ne sera plus possible de maintenir la ségrégation entre les uns et les autres. L'anticoncrétion va avoir des tâches à remplir – fort différentes de ce que font traditionnellement les avôts. Des tâches d'une pertinence sæculière immédiate.

– Une seconde ère praxique, commentai-je.

– Exactement ! »

Elle était pleine d'enthousiasme. J'étais saisi par cette excitation, moi aussi, mais je la refoulai en me souvenant que tout cela n'arriverait que si la guerre était déclenchée.

Elle le sentit, et son sourire fit place à ce genre d'expression qu'elle devait arborer lorsqu'elle assistait à des réunions avec des militaires de haut rang. « Cela a commencé..., dit-elle à voix beaucoup plus basse (et par "cela", je savais qu'elle entendait ce dont Lio m'avait parlé), cela a commencé durant les réunions avec les chefs des collectifs. Vois-tu, les collectifs – ces groupes en lesquels nous allons nous diviser si l'anticoncrétion est activée – ont chacun un référent. Je les ai rencontrés, pour leur donner leur plan d'évacuation et les familiariser avec les membres de leur collectif.

– Donc, tout est...

– Préétabli, oui. Chaque membre de la convoxe a déjà été affecté à un groupe.

– Mais on ne m'a rien...

– Tu n'as pas été informé, non, admit Ala. Personne ne l'a été, à l'exception des référents.

– Vous ne vouliez pas inquiéter les gens – les distraire –, tant qu'il n'y avait aucune raison de le leur dire, devinai-je.

– Mais cela va rapidement changer », ajouta-t-elle. Et elle regarda alentour comme si elle s'attendait à ce que cela changeât *maintenant*.

De fait, je remarquai que plusieurs autres martels militaires étaient arrivés sur les lieux et s'étaient rangés au bout de ce réfectoire en plein air. Des soldats montaient un système de sonorisation.

« C'est pour cette raison que nous mangeons tous ensemble, renâcla-t-elle. C'est pour cette raison que je mange *tout court*. Mon premier vrai repas en trois jours. En l'instant, je peux me détendre – laisser les choses se faire.

– Que va-t-il se passer ?

– Chacun va recevoir un paquetage et des instructions.

– Ce ne peut pas être un hasard si nous faisons cela dehors, sous un ciel dégagé, observai-je.

– Tu commences à penser comme Lio », fit-elle remarquer d'un ton approuvateur, en mâchant un morceau de pain. Elle l'avalait et poursuivit : « C'est une stratégie dissuasive. Le PAQD va voir ce que nous préparons et, espérons-nous, va comprendre que nous nous tenons prêts à nous disperser. S'ils savent que nous avons la capacité

de nous disperser sans délai, ils seront moins enclins à attaquer Trédégarh.

– C'est logique, dis-je. Je suppose que je vais avoir de nombreuses autres questions d'ici peu. Mais tu parlais des réunions avec les responsables des collectifs...

– Oui. Tu sais comment les choses se passent, avec les avôts. Rien n'est accepté a priori. Chaque détail est épluché. Discuté. Je rencontrais ces gens par petits groupes – une demi-douzaine de chefs à la fois. Pour leur expliquer leurs droits et responsabilités, camper des exemples concrets de situations possibles. Et il y en avait toujours un ou deux qui voulaient aller plus loin, remettre les choses dans une perspective historique, faire des comparaisons avec la Rééclosion, etc. Avec certains de ceux-là, je ne pouvais tout simplement pas répondre à toutes les questions dans le laps de temps imparti. Alors j'ai noté leurs noms, et je leur ai dit : "Nous organiserons ultérieurement une réunion pour discuter de vos préoccupations, mais il faudra que ce soit en lucube, parce que je n'ai tout simplement pas assez de temps autrement." Et il se trouve – tu peux considérer cela comme un coup de chance ou de malchance, à ta guise – que cela a coïncidé avec la visitation d'Orithéna. »

Nous fûmes alors distraits par la mise en route de la sonorisation. Une hiérarque demanda aux « personnes suivantes » de s'approcher des martels, où des soldats éventraient des palettes de havresacs militaires, généreusement préremplis. La hiérarque n'avait à l'évidence jamais parlé dans un système d'amplification sonore auparavant, mais elle s'y fit rapidement, et entreprit d'égrener des noms de fraas et de soors. Lentement, timidement d'abord, ceux qui avaient été appelés se levèrent et remontèrent les allées entre les tables. Les conversations, suspendues quelques instants, reprirent sur un ton complètement différent, à mesure que les gens commençaient à réagir et à spéculer.

« D'accord, relançai-je. Donc, te voilà dans une lucube, dans une salle de craie quelque part, avec les plus pointilleux et les plus récalcitrants des chefs de collectifs...

– Qui sont des gens merveilleux, d'ailleurs, glissa Ala.

– J'imagine. Mais tous veulent approfondir ces sujets, juste au moment où vous apprenez le sacrifice de cette pauvre femme d'Antarc...

– Et ce qu'Orolo a fait pour elle », rappela-t-elle. Là, elle dut

s'interrompre sous l'effet de l'émotion. Nous regardâmes – ou fîmes semblant de regarder – les avôts revenant vers leur siège avec chacun un havresac à l'épaule et une sorte de badge ou de flasheur suspendu autour du cou. « Quoi qu'il en soit, reprit-elle, la voix rauque, il advint une chose des plus étranges. Alors que je m'attendais à devoir batailler jusqu'à l'aube, sans jamais arriver à un consensus, il se produisit exactement le contraire. Nous avons *commencé* sur un consensus. Tout le monde *savait* que nous devions entrer en contact avec la faction qui avait envoyé la femme. Et que même si les sæculiers n'autorisaient pas une telle chose, eh bien, une fois l'anticoncrétion enclenchée...

– Que pourraient-ils bien faire pour nous en empêcher ?

– Exactement.

– Lio a parlé de se servir des lasers de guidage des grands télescopes pour envoyer des signaux.

– Oui, quelques-uns en débattent. Il se peut même que certains le *fassent*, pour ce que j'en sais.

– Qui a eu cette idée ? »

Elle hésita.

« Ne te méprends pas ! repris-je. C'est une brillante idée !

– C'était celle d'Orolo.

– Mais tu ne peux pas lui en avoir parlé !

– En fait, Orolo nous a ouvert la voie, dit-elle à contrecœur, en m'observant attentivement pour voir comment j'allais réagir. À Édhar. L'année dernière. L'un des collègues de Sammanne a examiné le M&M et il en a trouvé la preuve.

– La preuve ?

– Orolo avait programmé le laser de guidage du M&M pour qu'il dessine un analemme dans le ciel. »

Une semaine ou un mois plus tôt, j'aurais nié que ce fût possible. Plus maintenant. « Alors, Lodoghir avait raison, soupirai-je. Ce dont il a accusé Orolo, à la plénière, était exact.

– Soit c'est cela, soit il a changé le passé », dit Ala.

Cela ne me fit pas rire.

« Il faut par ailleurs que tu saches, poursuivit-elle, que Lodoghir appartient au groupe dont je t'ai parlé.

– Fraa Érasmas d'Édhar, appela la voix amplifiée.

– Eh bien, je suppose que je vais devoir aller voir dans quel collectif tu m'as mis », dis-je.

Ala agita négativement la tête. « Cela ne fonctionne pas de cette façon. Tu ne le sauras que le moment venu.

– Comment les collectifs vont-ils se rassembler si personne ne sait qui rejoindre ?

– Si cela arrive – si l'ordre vient –, ton badge réagira et te dira où aller. Les gens que tu trouveras au point indiqué seront les membres de ton collectif.

– Cela me paraît logique », dis-je dans un haussement d'épaules – parce qu'elle paraissait soudain s'être assombrie, et que je ne savais pas pourquoi.

Elle s'avança par-dessus la table, prit ma main. « Regarde-moi, dit-elle. Regarde-moi. »

Je vis alors des larmes dans ses yeux, et une expression sur son visage que je n'avais jamais vue auparavant. Peut-être était-ce la même que j'avais lorsqu'en regardant par la porte ouverte de l'aéroplane j'avais reconnu Orolo. Ala exprimait par là ce qu'elle n'avait pas la force d'articuler.

« Lorsque tu reviendras à cette table, je serai partie, dit-elle. Si l'on ne se revoit pas avant... les événements... (et je sentis que leur advenue était pour elle une certitude) il faut que tu saches que j'ai pris une décision terrible.

– Eh bien, cela nous arrive à tous, Ala ! Attends que je te raconte les plus terribles de mes décisions récentes. »

Mais elle me rabrouait déjà du regard, insistant pour que je compris ses paroles.

« Il n'y a pas moyen de te faire changer d'avis ? De réparer ? De faire amende honorable ? demandai-je.

– Ce n'est pas dans ce sens-là ! Je parle d'une décision terrible à l'image de celle qu'a prise Orolo devant le portail d'Orithéna ! » Il me fallut un instant pour saisir. « Terrible, mais *fondée* », dis-je enfin.

Alors, les larmes lui vinrent si fort qu'elle dut fermer les yeux et me tourner le dos. Elle lâcha ma main et commença à s'éloigner, les épaules si voûtées qu'on eût dit qu'elle avait été poignardée dans le dos. Elle avait l'air d'être la plus petite créature de la convoxe. Tout en moi voulait courir vers elle, passer le bras autour de ses épaules décharnées. Mais je savais qu'elle me briserait une chaise sur le crâne.

Je remontai jusqu'au martel et pris mon havresac et mon badge : une plaque rectangulaire, comme une petite tablette

photomnémonique remise à zéro.

Puis je retournai travailler sur l'estimation du tenseur d'inertie du vaisseau des géomètres.

Je dormis presque tout l'après-midi, et m'éveillai en me sentant très mal. Juste au moment où mon organisme s'adaptait à l'heure locale, je lui imposais une nuit blanche.

Je partis en avance pour la Dotation Avrachon. Le menu du soir requérant beaucoup d'épluchage et de hachage, je me mis au travail après m'être installé avec couteau et planche à découper sur la terrasse de devant, en partie pour profiter des derniers rayons de soleil, mais également dans l'espoir de pouvoir intercepter fraa Jad à son arrivée pour le sénacle. La Dotation Avrachon était une grande demeure de pierre, moins évocatrice d'une forteresse que nombre de structures mathiques que j'eusse pu citer, avec des balcons, des coupoles et des oriels, qui me donnait envie d'en être membre simplement pour pouvoir travailler au quotidien dans un cadre si charmant et pittoresque. On eût dit que l'architecte avait eu pour seul objectif que les avôts fissent des pieds et des mains pour y être admis. J'avais déjà de la chance qu'un concours de circonstances aussi exceptionnel m'eût permis de même m'asseoir sur sa terrasse pour peler des légumes. La conversation avec Ala m'avait rappelé qu'il valait mieux en profiter tant que j'en avais l'occasion. La Dotation était située sur une élévation, si bien que j'avais vue sur les pelouses qui s'épalaient autour des domaines et foyers capitulaires. Des groupes d'avôts allaient et venaient, certains devisant avec excitation, d'autres silencieux, voûtés, épuisés. Disséminés çà et là, des fraas et soors dormaient blottis dans leur chape, avec leur sphère pour oreiller. En voir autant, dans des tenues aussi variées, me ramena une nouvelle fois à la diversité du monde mathique – ce à quoi je n'avais jamais songé avant de venir ici – et donnait un autre sens au discours d'Ala sur une seconde Rééclosion. En un sens, l'idée d'arracher les portails à leurs gonds était fascinante par le seul poids du changement qu'elle représentait. Mais cela signifierait-il la fin de tout ce que les avôts avaient construit en trois mille sept cents ans ? Les gens dans l'avenir regarderaient-ils les mynstères vides avec émerveillement en se disant que nous avions été fous d'abandonner de tels lieux ?

Je me demandai qui d'autre avait pu être affecté à mon collectif, et

quelles tâches nous seraient assignées par ceux qui avaient la charge de l'anticoncrétion. Peut-être me retrouverais-je tout simplement avec ceux de mon laboratoire, et continuerions-nous à faire à peu près la même chose, installés dans les chambres d'un casino d'une ville quelconque, à suer sur des schémas du vaisseau, en mangeant une nourriture sæculière apportée par des serveurs illettrés en uniforme. Mon groupe incluait deux théôs impressionnants, l'un de Baritoe, le second d'une concente de la Mère des mers. Les autres étaient insipides, et l'idée de partir à l'aventure avec eux ne me réjouissait pas vraiment.

De temps en temps, j'apercevais un membre de la Combe chantante, et mon cœur battait un peu plus vite d'imaginer être dans un collectif avec eux ! Un pur fantasme, évidemment – je serais pire qu'inutile avec de tels compagnons –, mais en rêver était très plaisant. Il était impossible de concevoir ce qu'un tel collectif serait chargé de faire, mais ce serait certainement plus intéressant que d'estimer des tenseurs d'inertie. Et probablement incroyablement dangereux. Alors peut-être valait-il mieux que je ne fusse pas à la hauteur.

Un peu dans la même veine, mais dans un genre différent, je m'imaginai ce que pourrait être le collectif de fraa Jad, et quel genre de tâche pourrait lui être assignée. Je réalisais rétrospectivement la chance que j'avais eue de voyager plusieurs jours avec un millénos. Pour ce que j'avais pu en voir, c'était le seul millénarien de la convoxe.

Je serais déjà heureux si j'avais dans mon collectif un seul des anciens de l'équipe de remontage de l'horloge du temps d'Édhar. Mais je doutais que ce fût le cas. Ala était à l'évidence troublée par certains aspects des décisions qu'elle avait dû prendre quant à la composition des collectifs, et même si je ne savais pas ce qui la rongait à ce point, son embarras constituait un avertissement, signifiant que je ne devais pas trop m'attendre à une joyeuse équipée avec de vieux amis. Le respect – voire la crainte ou l'admiration – qu'inspiraient les Édhariens à une grande partie de la convoxe rendait peu probable que nous fussions concentrés dans les mêmes collectifs. On allait nous répartir dans autant de groupes que possible. Nous serions des meneurs, aussi solitaires que l'était Ala.

Fraa Jad approcha, venant du Précipice. Je me demandai s'ils avaient établi ses quartiers au sommet, dans la math des millénariens.

Si c'était le cas, il devait passer beaucoup de temps dans les escaliers. Il me reconnut de loin et pressa le pas.

« J'ai trouvé Orolo », dis-je, bien qu'évidemment Jad le sût déjà.

Il opina. « C'est bien malheureux, ce qu'il s'est passé. Orolo aurait franchi le labyrinthe lorsque le temps serait venu, et serait devenu mon fraa sur le piton. Il aurait été plaisant de travailler à ses côtés, de boire son vin, de partager ses pensées.

– Son vin était une horrible piquette, dis-je.

– De partager ses pensées, alors.

– Il semblait avoir compris beaucoup de choses », dis-je. J'aurais bien demandé *comment* Orolo avait déchiffré des indications codées dans les chants des millénos, mais je ne voulais pas me ridiculiser. « Il pense – il pensait que vous aviez développé une praxis. Je ne peux m'empêcher de supposer que c'est en rapport avec votre grand âge.

– Les effets destructeurs des radiations sur les systèmes vivants peuvent être ramenés à des interactions entre des particules individuelles – photons, neutrons – et les molécules des organismes affectés, fit-il observer.

– Des événements quantiques, résumai-je.

– Oui. Donc, une cellule qui vient de subir une mutation et une cellule qui n'a rien subi de tel appartiennent à des narrés qui ne sont séparés que par une seule divergence dans l'espace de Hemn.

– Le vieillissement, ajoutai-je, est dû à des erreurs de transcription dans les séquences des cellules lors de leur division, qui est également un événement de niveau quantique...

– Oui. À partir de là, il n'est pas difficile d'imaginer avec quelle facilité pourrait apparaître une mythologie plausible et intrinsèquement cohérente, selon laquelle des manipulateurs de déchets nucléaires auraient inventé une praxis pour se prémunir des effets des radiations, et l'auraient ensuite étendue aux effets de l'âge, entre autres. »

Ce « entre autres » semblait ouvrir sur un nombre de possibilités considérable, mais je me gardai bien de me laisser entraîner dans cette direction. « Vous imaginez à quel point cette mythologie pourrait être explosive si elle venait à se propager dans le sæculum ? » demandai-je.

Il haussa les épaules. Le sæculum n'était pas son problème. La convoxe, si. « Certains ici, dit-il, aimeraient que cette mythologie fût élevée au rang de fait. Cela les réconforterait.

– Zh'vaern a posé d'étranges questions à ce sujet », précisai-je. J'indiquai du menton une procession de matarrhites qui passait sur la pelouse, à quelque distance de là. C'était un pari : j'espérais me rapprocher de fraa Jad en lui donnant l'occasion de m'accorder que ces gens étaient bizarres et déplaisants.

Mais il esquaiva. « Il y a plus à apprendre d'eux que de beaucoup d'autres à la convoxe.

– Vraiment ?

– Il serait impossible d'accorder trop d'attention à ceux qui vont masqués. »

Deux matarrhites se détachèrent de la procession et se dirigèrent vers la Dotation Avrachon. Je regardai quelques instants Zh'vaern et Orhane marcher vers nous en me demandant ce que Jad voyait en eux, puis reportai mon attention sur le millénarien. Mais il avait filé à l'intérieur.

Zh'vaern et Orhane approchèrent sans bruit et entrèrent dans la Dotation après m'avoir salué, plutôt froidement, sur la terrasse.

Arsibalt et Barb suivaient à une trentaine de pas.

« Des résultats ? demandai-je.

– Un morceau du vaisseau PAQD est manquant ! annonça Barb.

– La structure que tu étudiais...

– Est l'endroit où cette partie était attachée !

– Une idée de ce que c'était ?

– L'unité de transport intercosmique, évidemment ! ricana Barb. Ils ne veulent pas qu'on la voie, parce que c'est ultra-secret ! Alors ils l'ont remisee plus loin dans le Système solaire.

– Et ton groupe, Arsibalt ?

– Ce vaisseau est composé de sous-éléments construits dans les quatre cosmi du PAQD, annonça Arsibalt. On dirait une fouille archéologique. La partie la plus ancienne vient de Pangée ; il n'en reste pas grand-chose. Il n'y a que quelques éléments disparates de Diaspe. La plus grande partie du vaisseau est faite de matériaux provenant des cosmi d'Antarc et de Quateur – et nous sommes presque sûrs que de ces deux-là, c'est Quateur qui a été visitée le plus récemment.

– Excellent ! dis-je.

– Et toi ? Quels résultats a produits ton groupe, Raz ? » demanda Barb.

J'étais en train de rassembler tout ce que j'avais sorti pour retourner à l'intérieur. Arsibalt s'empessa de m'aider. « Il y a un phénomène de ballottement, répondis-je.

– De ballottement ?

– Lorsque l'icose a pivoté l'autre soir, sa rotation n'était pas régulière. Il y avait des oscillations. Nous en avons conclu que la partie spinnée contenait une grande quantité d'eau immobile, et lorsqu'on l'affecte d'une rotation soudaine, l'eau ballotte. » J'enchaînai par un long laïus sur les modes de ballottement, et ce que ces résonances signifiaient. Barb perdit tout intérêt et rentra.

« De quoi parlais-tu avec fraa Jad ? » me demanda Arsibalt.

Je n'étais pas très à l'aise à l'idée de divulguer que nous avions évoqué la praxis, alors je lui dis, sans mentir : « Des Matarrhites. Nous sommes censés garder l'œil sur eux. Pour en apprendre quelque chose.

– Tu crois qu'il veut que nous les espionnions ? » demanda Arsibalt, fasciné.

Cela me donna l'impression que *lui* voulait les espionner, pour quelque obscure raison, et qu'il cherchait l'assentiment de Jad. « Il a dit qu'il était impossible d'accorder trop d'attention à ceux qui vont masqués.

– Ce sont ses propres termes ?

– À peu près.

– Il a dit : “ceux qui vont masqués” pour parler des Matarrhites ?

– Oui.

– Ce ne sont pas du tout des Matarrhites, s'exclama-t-il dans un chuchotement excité.

– Si tu permets, je vais reprendre ceci », dis-je, parce que, dans son empressement à m'aider, il avait ramassé la planche à découper. Et je confisquai le couteau.

« Tu me crois fou au point que l'on ne pourrait plus me laisser approcher d'un objet tranchant ? demanda Arsibalt, abasourdi.

– Arsibalt, si ce ne sont pas des Matarrhites, qui sont-ils ? Des mamamouchis déguisés ? »

Il me dévisagea comme s'il s'appêtait à me révéler un grand secret, mais soor Tris apparut, et il se tut.

« Je vais considérer ton hypothèse et la peser à la bascule, dis-je. L'autre hypothèse étant que ce sont bel et bien des Matarrhites. »

Facultés syntactiques : Factions du monde mathique, des années suivant la Reconstitution, se prévalant généralement de la filiation de Proc. Ainsi nommées parce que leurs membres pensaient que les langues, la théorique, etc. n'étaient que des jeux d'esprit employant des symboles sans contenu sémantique. Ce concept remonte aux sphéniques antiques, qui étaient des adversaires traditionnels de Thélénès et de Protas sur le périkyne.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

« Ceci est déjà notre troisième sénacle, commença fraa Lodoghir. Le premier se proposait d'envisager les historiogrammes dans un espace de Hemn comme moyen de comprendre l'univers tangible. Rien de problématique en soi pour ce qui me concerne, avant que cela ne devînt prétexte au monde théorique hylaéen. Le deuxième a tourné au cirque – sauf qu'en lieu de contorsionnistes, de jongleurs et de prestidigitateurs, nous pûmes nous émerveiller devant les saltos intellectuels, avalements de couleuvres et autres compromissions logiques auxquels les tenants du MTH doivent se livrer s'ils veulent éviter d'être proscrits pour sectarisme religieux. C'était très bien, cela leur a permis de vider leur sac, et je félicite la pluralité édharienne ici présente d'avoir joué cartes sur table devant le sénacle. Mais que pouvons-nous dire maintenant du sujet qui nous intéresse, lequel porte, au cas où vous l'auriez tous oublié, sur le PAQD, ses capacités et ses intentions ?

– Pourquoi nous ressemblent-ils, déjà ? demanda soor Asquin. C'est une question à laquelle mon esprit ne cesse de revenir, encore et encore.

– Mille mercis, soor Asquin », m'exclamai-je dans la cuisine. J'étais en train de saupoudrer le contenu d'une cocotte de miettes de pain. « Je ne comprends pas comment on a pu accorder si peu d'attention à ce tout petit détail.

– Personne ne sait tout simplement quoi en faire – on n'a pas la moindre idée quant à la façon de l'aborder », dit soor Tris.

Comme pour le confirmer, de multiples voix envahirent le haut-parleur. J'ouvris la porte du four et y plaçai la cocotte au centre d'une grille de fer forgé. Fraa Lodoghir parla d'évolution parallèle,

expliquant comment sur Arbre des espèces physiquement similaires mais sans aucune parenté avaient évolué pour tenir un même rôle sur différents continents.

« Je comprends bien votre argument, fraa Lodoghir, dit Zh'vaern, mais je pense que les similitudes sont trop grandes pour être expliquées par cette notion. Pourquoi les géomètres ont-ils cinq doigts, dont un pouce opposable ? Pourquoi pas sept doigts et deux pouces ?

– Disposeriez-vous d'informations sur le PAQD qui ne nous auraient pas été transmises ? demanda Lodoghir. Ce que vous dites est vrai du seul spécimen que nous avons vu – la femme antarct. Les trois autres espèces de géomètres peuvent tout aussi bien avoir sept doigts, pour ce que nous en savons.

– Vous avez évidemment raison, dit Zh'vaern, mais la correspondance Antarct-Arbre, à elle seule, paraît déjà trop grande pour être attribuée à une évolution parallèle. »

La controverse se poursuivit tout le temps de la soupe. Nous assurâmes le service en enjambant et en contournant les havresacs qui encombraient la sène. Car on nous avait dit que personne ne devait jamais perdre son sac de vue – de façon que si l'ordre de dispersion était accompagné d'une coupure de courant générale, ou d'un désastre provoquant des nuées de poussière et de fumée, chacun pût encore le retrouver à tâtons. Comme nous ne pouvions évidemment pas aller et venir en les portant, nous nous étions un peu accommodés des règles en les laissant alignés contre le mur du couloir de service. Les doyns gardaient le leur derrière leur chaise dans la sène, et passaient leur badge par-dessus leur épaule pour manger.

Ignétha Foral mit fin aux arguties sur les doigts et les pouces d'un regard vers soor Asquin, qui imposa le silence en émettant un de ses raclements de gorge magistraux. « En l'absence de plus de données, dit-elle, l'hypothèse de l'évolution parallèle ne peut être rationnellement évaluée.

– Je suis d'accord, dit Lodoghir d'un ton mélancolique. Et l'hypothèse alternative semble être quelque fuite d'information à travers la mèche, si j'ai bien compris l'argumentation de fraa Paphlagon.

– Le mot “fuite” évoque un dysfonctionnement, répondit Paphlagon, un peu mal à l'aise. Ce n'est rien de la sorte – juste un flux normal ou, si vous voulez, une percolation dans le sens du GOA des

mondes.

– Cette percolation dont vous parlez... jusqu'ici, je croyais qu'il s'agissait de théôs voyant tous des vérités immuables sur les triangles isocèles, dit Lodoghir. Je ne devrais pas être surpris par l'ampleur toujours croissante de ces allégations, mais n'êtes-vous pas en train de nous demander de croire en quelque chose d'encore plus démesuré ? Corrigez-moi si je me trompe, mais ne venez-vous pas d'essayer de lier la percolation d'information à travers la mèche avec l'évolution biologique ? »

Une pause embarrassée.

« Vous croyez en l'évolution, n'est-ce pas ? reprit Lodoghir.

– Oui, quoique ce concept eût paru étrange aux yeux de quelqu'un comme Protas, qui avait une vision païenne franchement mystique des choses comme le MTH, etc., répondit Paphlagon. Mais toutes les versions modernes du protisme se doivent d'être compatibles avec les théories depuis longtemps établies non seulement de la cosmographie, mais également de l'évolution. Néanmoins, je m'inscris en faux contre l'aspect polémique de votre affirmation, fraa Lodoghir. Ce n'est pas une allégation plus grande, mais une plus petite, plus raisonnable.

– Oh pardon ! Je croyais que lorsque l'on prétendait à plus, la prétention était plus grande.

– Je n'allègue que ce qui est raisonnable. Et cela – comme vous l'avez vous-même signalé lors de votre plénière avec fraa Érasmas – tend à être l'affirmation la plus circonscrite, dans le sens de la moins complexe possible. Ce que j'affirme, c'est que l'information se déplace à travers la mèche d'une manière de quelque façon analogue à celle dont elle se déplace du passé vers le présent. Et l'un des effets produits par ce déplacement consiste en des changements physiquement mesurables dans le tissu nerveux...

– Cela, intervint soor Asquin dans le simple but de clarifier les choses, étant la partie que nous considérons comme vraie en ce qui concerne les cnoöns.

– Oui, poursuivit Paphlagon. Là d'où nous viennent le MTH et le protisme théorique que fraa Lodoghir aime tant. Mais le tissu nerveux est *seulement* un élément organique, *seulement* de la matière obéissant aux lois de la nature. Il n'est ni magique ni spirituel, quoi que vous puissiez penser de mes opinions sur ce sujet.

– Je suis tellement soulagé de vous entendre dire cela ! soupira

Lodoghir. Je vous ferai rejoindre le camp procien avant que fraa Érasmas ne m'apporte mon dessert ! »

Paphlagon tint sa langue un temps, étouffant un rire, puis il reprit : « Je ne pourrais croire en tout ce que je viens d'énoncer si je ne posais pas le principe d'un mécanisme – non mystique et compréhensible dans sa théorie – par lequel les mondes “plus hylaéens” peuvent affecter les mondes “moins hylaéens” en aval dans la mèche. Et je ne vois de prime abord aucune raison de supposer que toutes ces interactions seraient limitées aux triangles isocèles, et que la seule matière qui serait affectée dans tout le cosmos se trouverait être le tissu nerveux des cerveaux des théôs ! *Cela*, ce serait une affirmation présomptueuse, et bien étrange de surcroît !

– Nous sommes d'accord sur un point ! dit Lodoghir.

– Une affirmation beaucoup plus parcimonieuse, dans le sens de la bascule de Gardan, serait de dire que ce mécanisme, quel qu'il soit, affecte toute matière, qu'elle appartienne ou non à un organisme vivant – théôs ou non-théôs ! Il se trouve simplement qu'un biais d'observation est ici à l'œuvre. »

Deux têtes acquiescèrent.

« Un biais d'observation ? demanda Zh'vaern.

– La lumière des étoiles, répondit soor Asquin en se tournant vers lui, baigne Arbre tout le temps – même à midi. Et pourtant, nous n'aurions pas conscience de l'existence des étoiles si nous dormions toute la nuit.

– Exactement, dit Paphlagon. Et tout comme un cosmographe ne peut voir les étoiles que dans un ciel enténébré, nous ne pouvons observer le flux hylaéen que lorsqu'il se manifeste à travers la perception de cnoöns par notre esprit conscient. Comme les étoiles à midi, il est toujours présent, toujours opérant, mais il n'est perçu et identifié comme remarquable que dans le contexte de la théorie pure.

– Étant donné la capacité que vous avez, vous Édhariens, à enfouir des affirmations dans vos discours, permettez-moi de clarifier une chose, annonça Lodoghir. Ne viendriez-vous pas juste d'affirmer que le flux hylaéen est responsable de l'évolution parallèle des Arbriens et des géomètres ?

– Si, répondit Paphlagon. Comment était ce dernier discours ?

– Beaucoup plus concis, merci, dit Lodoghir. Mais vous croyez tout

de même à l'évolution ?

– Oui.

– Eh bien alors, dans ce cas, vous devez énoncer que le flux hylaéen a un effet sur la survie – ou au moins sur la capacité des organismes spécifiques à propager leurs séquences, poursuivit Lodoghir, parce que c'est de cette façon que nous, ou les Antarcs, avons fini avec cinq doigts, deux narines, et tout le reste.

– Fraa Lodoghir, vous faites mon travail pour moi !

– Il faut bien que quelqu'un le fasse. Fraa Paphlagon, quel scénario possible pourrait bien justifier tout cela ?

– Je ne sais pas.

– Vous ne savez pas ?

– La visitation d'Orithéna n'a eu lieu qu'il y a dix jours. Les données continuent d'affluer. Vous, fraa Lodoghir, êtes maintenant à la pointe de la recherche sur la prochaine génération du protisme.

– Je ne saurais exprimer à quel point cela me met mal à l'aise – pour tout dire, je préférerais encore manger ce que mange Zh'vaern. Qu'est-ce que c'est ?

– Fraa Lodoghir pose enfin une bonne question », dit Arsibalt.

Emmane nous avait fait venir : une cocotte requérait notre attention. Nous savions tous deux ce dont parlait Lodoghir : cela se trouvait devant nous, sur la cuisinière, et nous avions nerveusement tournicoté autour toute la soirée. *Ragoût de tignasse avec ses cubes de matériaux d'emballage et ses jointures d'exosquelettes*, ou quelque chose de ce genre.

Les cheveux semblaient constituer un légume. Mais ce qui troublait vraiment Lodoghir et le reste du sénacle, c'était le broyage explosif des exosquelettes – ou quoi que cela pût être – entre les molaires de Zh'vaern. Cela produisait des sortes de détonations qui nous parvenaient même à travers le haut-parleur.

Arsibalt parcourut la cuisine du regard, pour s'assurer qu'il n'y avait bien qu'Emmane et moi dans la cuisine. « Étant moi-même membre d'un ordre contemplatif, cloîtré et ascétique, énonça-t-il, je ne devrais probablement pas élever de critique contre ces pauvres Matarrhites...

– Oh, vas-y, dit Emmane, qui s'efforçait vaillamment de réparer la cocotte.

– Très bien, puisque tu insistes. » Protégeant sa main d'un pli de sa

chape, Arsibalt souleva le couvercle de la marmite, pour révéler un borborygme bouillonnant de végétaux morts entremêlés de carapaces à l'apparence menaçante. « Je crois, reprit-il, que c'est tout de même aller un peu loin que de consacrer un millénaire de reproduction sélective à la conception d'une nourriture qui répugne à la totalité des non-Matarrhites.

– Je parie que c'est du genre pas aussi mauvais que la texture et l'odeur le feraient craindre, dis-je en retenant ma respiration pour m'approcher de la marmite.

– Combien ?

– Pardon ?

– Combien tu paries ?

– Suggérerais-tu que l'on y goûte ?

– Je suggère que toi, tu y goûtes.

– Pourquoi seulement moi ?

– Parce que tu as proposé le pari, et parce que c'est toi le théos.

– Et qu'est-ce que cela fait de toi ?

– Un observateur.

– Alors tu vas prendre des notes sur mes symptômes ? Dessiner mon vitrail quand je serai mort ?

– Oui, nous le mettrons ici », répondit Arsibalt en indiquant une évacuation d'air dans le mur d'à peu près la taille de ma main.

Emmane s'était rapproché. Karvall et Tris, de retour de la sène, nous observaient, toutes proches l'une de l'autre.

Avoir un public féminin changeait tout.

« Pour quel enjeu ? demandai-je. Je n'ai que mes trois possessions. » L'interdiction de miser sa chape, sa cordelière et sa sphère était l'une des plus anciennes règles du monde mathique.

« Le gagnant ne nettoie rien ce soir, proposa Arsibalt.

– Tenu », répondis-je.

C'était facile : il me suffisait, pour remporter le pari, de prétendre que ce n'était pas trop mauvais, et de ne pas vomir – au moins pas devant Arsibalt. Et même si je perdais, j'aurais au moins tiré quelque satisfaction puérile des réactions exquisément horrifiées qu'eurent Tris et Karvall lorsque j'extirpai quelque chose du magma et le mis dans ma bouche. C'était un cube d'une sorte de caillé (supposai-je), une substance fermentée emmêlée à quelque chose comme des fibres cuites et saupoudrée de quelques éclats croquants. Tandis que je tâtais

ces derniers du bout de la langue, les végétaux glissèrent à demi dans ma gorge, me forçant à déglutir convulsivement. Ils entraînaient le cube avec eux, comme des algues noyant un nageur. Je dus toussoter et régurgiter un peu pour faire remonter cette matière indéterminée dans ma bouche de manière à pouvoir la mâcher décemment. Cela donna quelque théâtralité à mon numéro et le rendit plus divertissant pour mon public. Je levai une main pour signaler que tout allait bien, et pris mon temps pour mâcher ce qu'il restait – je ne voulais pas avoir les entrailles déchirées par les éclats. Finalement, tout finit par descendre en un amas gras, fibreux et rugueux. J'estimai à soixante-quarante les chances que cela ne remontât pas.

« En fait, prétendis-je, ce n'est pas pire que de rester devant la marmite en se demandant ce que ça peut bien être.

– Cela a quel goût ? interrogea Tris.

– Tu as déjà mis ta langue entre les cosses d'une batterie ?

– Non. Je n'ai jamais vu de batterie.

– Hum.

– Eh bien, pour notre pari..., dit Arsibalt d'un ton incertain.

– Oui, répondis-je. Bonne chance avec le nettoyage. N'hésite pas à frotter fort quand tu t'occuperas des marmites, veux-tu ? »

Avant qu'Arsibalt n'eût le temps d'argumenter, sa clochette tinta. Tris et Karvall rirent de l'expression de son visage lorsqu'il sortit de la cuisine d'un pas lourd.

Dans la sène, après que les doyns se furent enquis avec beaucoup plus de circonspection de ce que mangeait Zh'vaern, fraa Paphlagon reprit le fil de la conversation : « À l'instar des cosmographes qui dorment le jour et travaillent la nuit parce que c'est là que les étoiles peuvent être vues, nous allons devoir œuvrer dans le laboratoire de l'esprit, seul cadre dans lequel nous savons que les effets du flux hylaéen sont observables. » Il maugréa quelque chose en direction d'Arsibalt, puis poursuivit : « Encore qu'en lieu d'un unique MTH, nous devrions maintenant parler de la mèche ; le flux percole à travers un réseau complexe de cosmi "plus théoriques" ou "antérieurs" à celui qui est le nôtre. »

Arsibalt réapparut dans la cuisine. « Ce n'est pas moi que veut Paphlagon, dit-il à mon adresse. C'est toi.

– Pourquoi voudrait-il que je vienne ?

– Je n'en suis pas certain, répondit Arsibalt, mais j'ai discuté avec

lui hier, et je me souviens avoir mentionné une partie de tes conversations avec Orolo.

– Oh. Merci *beaucoup*. Vraiment.

– Alors, vérifie que tu n’as plus rien entre les dents et retournes-y ! »

Et c’est ainsi que j’en vins à narrer mes deux dialogues avec Orolo – cela dura tout le temps que la tablée mangea le plat de résistance. Je rapportai à Paphlagon que, selon Orolo, l’esprit équivalait à la construction prompte et fluide de représentations mentales de mondes contrefactuels, et que cette hypothèse n’était pas simplement possible, ni simplement plausible, mais *facile* – si l’on envisageait l’esprit comme embrassant un ensemble de versions légèrement différentes du cerveau, chacune gardant trace d’un cosmos légèrement différent.

Paphlagon conclut en formulant la chose beaucoup mieux : « Si l’espace de Hemn est le cadre et qu’un cosmos est un point unique du paysage, alors un esprit donné est un trait de lumière en mouvement dans ce paysage, tel le faisceau d’une lampe torche qui éclaire une série de points – de cosmi – proches les uns des autres, cerné par une pénombre qui vire rapidement à l’obscurité sur les bords. Au cœur le plus rayonnant du faisceau, une diaphonie se crée entre de nombreuses variantes du cerveau. Les interférences sont beaucoup moins nombreuses dans la périphérie à demi éclairée et inexistantes dans les ténèbres au-delà. »

Je fus heureux d’aller me replacer dos au mur, cherchant à m’enfoncer moi-même un peu dans les ténèbres.

« Je suis reconnaissant à fraa Érasmas de nous avoir permis de manger à notre aise, quand nous devons si souvent interrompre notre sustentation pour de longues palabres, finit par dire Lodoghir. Peut-être que nous devrions échanger nos places et permettre aux varlets de s’asseoir pour manger en silence pendant que les doyns leur donneraient conférence ! »

Barb gloussa. Il faisait montre, ces derniers temps, d’un goût croissant pour les traits d’esprit de Lodoghir, faisant soudain poindre dans mon esprit l’hypothèse que ce dernier était peut-être un Barb devenu vieux. Mais, après un instant de réflexion, je rejetai cette idée piteuse.

« J’aimerais que vous sachiez, poursuivit Lodoghir, que j’applaudis à l’idée de Paphlagon de considérer l’esprit comme un laboratoire

pour l'observation du prétendu flux hylaéen. Mais est-ce le mieux que nous puissions faire ? Ce n'est rien de plus que la régurgitation de la transnomie évenédricienne dans sa forme la plus primitive !

– J'ai passé deux ans à Baritoe à écrire un traité sur la transnomie évenédricienne », fit remarquer Ignétha Foral, plus amusée que contrariée.

Je jugeai plus diplomatique de quitter la pièce que d'éclater de rire. De retour dans la cuisine, je me servis à boire et m'accoudai à un plan de travail pour me reposer un peu.

« Tout va bien ? » demanda Karvall.

Elle et moi étions les seuls varlets dans la pièce.

« Juste un coup de fatigue. Cela m'a vidé.

– Moi, j'ai trouvé que tu avais très bien parlé – pour ce que vaut mon avis.

– Merci, répondis-je. Il est très important, en fait.

– Grand-soor Moyra dit que nous arrivons à quelque chose.

– Pardon ?

– Elle pense que la convoxe est sur le point d'émettre de nouvelles idées, plutôt que simplement débattre des anciennes.

– Ce n'est pas rien, de la part d'une lorite aussi distinguée !

– C'est à cause du PAQD, d'après elle. S'ils n'étaient pas venus, apportant par là même de nouvelles données, ce ne serait peut-être jamais arrivé.

– Eh bien, mon ami Jesry sera heureux de l'apprendre, dis-je. C'est ce qu'il a toujours souhaité.

– Et toi, qu'as-tu toujours souhaité ? demanda Karvall.

– Je ne sais pas. Être aussi intelligent que Jesry, je suppose.

– Ce soir, tu étais aussi intelligent que n'importe lequel de cette assemblée.

– Merci, répondis-je. Si c'est vrai, c'est entièrement dû à Orolo.

– Et à ta bravoure.

– Certains diraient plutôt ma stupidité. »

Si je n'avais pas eu cette conversation avec Ala au petit déjeuner, je serais probablement tombé amoureux de Karvall à ce moment-là. Mais j'étais assez convaincu qu'elle n'était *pas* amoureuse de moi – elle énonçait simplement les faits tels qu'elle les voyait. Recevoir les compliments d'une belle jeune femme était assez plaisant, sans pour autant me procurer l'électrisation continue que je ressentais lors des

interactions, même les plus brèves, avec Ala.

J'aurais dû lui faire des compliments à mon tour, mais je ne me sentais pas la moindre « bravoure » à ce moment-là. Les Lorites avaient une forme de grandeur intimidante. Leur apparence étudiée – crâne rasé, tenue nécessitant des heures de nouage – était, je le savais, une façon de montrer leur respect pour ceux qui les avaient précédés, de se remémorer chaque jour quelle quantité de travail était requise pour être à la hauteur de leur tâche et pouvoir séparer les nouvelles idées des anciennes. Mais ma compréhension de ce symbolisme ne rendait pas Karvall plus accessible.

Nous fûmes distraits par la voix de Zh'vaern étrangement modifiée dans le haut-parleur : « À cause de notre isolement, même soor Moyra pourrait ne pas avoir entendu parler de celui que nous révérons sous le nom de saunt Atamant.

– Ce nom ne me dit effectivement rien, dit Moyra.

– Il est pour nous le plus doué et méticuleux des introspectionnistes qui ait jamais vécu.

– Introspectionniste ? Est-ce une fonction dans votre ordre ? demanda Lodoghir, sans rien d'agressif.

– Ce pourrait l'être, répondit Zh'vaern. Atamant a consacré les trente dernières années de sa vie à contempler un bol de cuivre.

– Qu'avait-il de si particulier, ce bol ? demanda Ignétha Foral.

– Rien. Mais ce saunt a écrit – ou plus précisément *dicté* – dix traités exposant tout ce qui lui venait à l'esprit pendant qu'il le contemplait. La plus grande partie de ces idées était de l'ordre des méditations d'Orolo sur les contrefactualités : Atamant analysait comment son esprit se représentait la surface invisible du bol par des suppositions sur ce à quoi elle devait ressembler. Sur ce fondement, il a développé une métathéorie de contrefactualités et de composibilités qui, pour résumer, est parfaitement compatible avec tout ce qui a été dit durant notre premier sénacle sur l'espace de Hemn et les historiogrammes. Il postulait que *tous* les mondes possibles *existaient vraiment*, et étaient absolument aussi réels que le nôtre, ce qui lui a valu d'être considéré par beaucoup comme un hurluberlu.

– Sauf que c'est précisément ce que l'interprétation polycosmique affirme, dit soor Asquin.

– Effectivement.

– Et qu'en est-il de notre deuxième sénacle ? Qu'en aurait dit saunt Atamant ?

– J'y ai beaucoup réfléchi. Voyez-vous, neuf de ses traités concernent l'espace, un seul parle du temps, mais il est considéré comme plus difficile à lire que les neuf autres réunis ! Or, s'il existe une applicabilité de ses travaux au flux hylaéen, alors elle se cache quelque part dans ce dixième traité. Je l'ai relu la nuit dernière, ce fut ma lucube.

– Et qu'est-ce que le bol de cuivre d'Atamant lui a dit du temps ? demanda Lodoghir.

– Je dois d'abord vous préciser qu'il était formé à la théorique. Il savait que les lois de la théorique étaient temporellement réversibles, et que le seul moyen de déterminer la direction de la flèche du temps était de mesurer la quantité de désordre dans un système. Le cosmos semble insensible au temps. Le temps n'importe que pour nous. Notre esprit s'inscrit dans le temps. Nous envisageons le temps à partir des impressions instantanées qui baignent nos organes sensoriels à chaque instant. Elles disparaissent ensuite dans le passé. Quelle est cette chose que nous appelons le passé ? C'est un système d'antécédents inscrit dans notre tissu nerveux – des antécédents qui racontent une histoire cohérente.

– Nous avons déjà entendu parler de ces antécédents, fit remarquer Ignétha Foral. Ils sont essentiels à la représentation de l'espace de Hemn.

– Oui, madame la ministre, mais permettez-moi d'ajouter maintenant quelque chose de nouveau. C'est assez bien caractérisé par l'exercice mental des mouches, des chauves-souris et des vers. Nous n'accordons pas suffisamment de mérite à notre esprit pour sa capacité à recevoir depuis les organes sensoriels une foule de données tapageuses, ambiguës et contradictoires, et à les trier – à dire en quelque sorte : *Cet ensemble de données correspond au bol de cuivre qui est devant moi maintenant et qui était devant moi auparavant*, à conférer une eccéité à ce que nous percevons. Je sais que le langage religieux peut vous mettre mal à l'aise, mais il est miraculeux que notre esprit puisse faire cela.

– Et absolument nécessaire du point de vue de l'évolution, fit observer Lodoghir.

– C'est certain ! s'exclama Zh'vaern. Mais pas moins remarquable

pour autant. La capacité de notre esprit à voir, non pas seulement comme le fait un visuocapteur – en saisissant et en enregistrant les données –, mais en identifiant les choses – bols de cuivre, mélodies, visages, beauté, idées – et en les rendant accessibles à notre cognition, est, du point de vue d'Atamant, le fondement absolu de toute pensée rationnelle. Et si l'esprit peut identifier la boléité, pourquoi ne pourrait-il pas identifier la triangularité isocèle ou la théoréméité adrakhonienne ?

– Ce que vous décrivez n'est rien d'autre que la reconnaissance de formes, en donnant des noms à ces formes, dit Lodoghir.

– C'est ce que diraient les syntactiques, répondit Zh'vaern. Mais je pense que vous prenez le problème à l'envers. Vous, les Prociens, avez une théorie – un modèle – de ce qu'est l'esprit, et vous y subordonnez tout le reste. Votre théorie devient le fondement de toutes les assertions possibles, et les processus de la pensée ne sont plus que des phénomènes qui doivent être expliqués dans les termes de cette théorie. Atamant dit que vous êtes tombés dans le piège de la tautologie. Vous ne pouvez développer votre théorie originelle de l'esprit sans vous appuyer sur la capacité qu'il a de saisir et de conférer une eccéité aux données, et c'est un raisonnement incohérent et circulaire que d'employer cette théorie pour expliquer le fonctionnement fondamental de la pensée.

– Je comprends l'argument d'Atamant, dit Lodoghir, mais en prenant une telle direction, ne s'exclut-il pas du discours rationnel de la théorie ? Cette capacité de l'esprit induit à ses yeux une sorte de statut mystique – elle ne peut être contredite ni examinée, elle se contente d'être.

– Bien au contraire, rien ne pourrait être plus rationnel que de commencer par ce qui est donné, par ce que nous observons, pour nous demander ensuite comment nous en venons à l'observer, et l'analyser de façon exhaustive et méticuleuse.

– Permettez-moi de reposer la question d'une autre façon, alors : quels résultats Atamant a-t-il pu obtenir en procédant de la sorte ?

– Une fois sa méthodologie définie, il a connu quelques faux départs, exploré quelques impasses. Mais pour l'essentiel il en est arrivé à ceci : l'esprit s'inscrit dans le monde réel, dans un bagage tangible...

– Un bagage ? intervint sèchement Ignétha Foral.

– Le tissu nerveux, ou éventuellement un appareillage artificiel équivalent. L'idée étant que cela correspond à ce que les tics appellent le matériel. Et pourtant, la prémisse d'Atamant demeure que c'est l'esprit, non l'équipement, qui est la réalité primaire. Le cosmos est constitué de l'ensemble de la matière *et* de l'esprit. Ôtez l'esprit, il ne reste que de la poussière. Remettez-le, et vous aurez des choses, des idées et le temps. L'histoire est longue et circonvoquée, mais il a fini par trouver un champ de recherche fécond ancré dans l'interprétation polycosmique de la mécanique quantique. Il a fort logiquement appliqué cette prémisse à son sujet favori...

– Le bol de cuivre ? proposa Lodoghir.

– Le complexe des phénomènes conscients qui dérivait de sa perception d'un bol de cuivre, corrigea Zh'vaern, et il s'est employé à l'expliquer dans ce cadre. » Et, inhabituellement disert ce soir-là, il nous donna une calca résumant les découvertes d'Atamant.

Comme il nous en avait avertis, cela avait beaucoup en commun avec les dialogues que j'avais rapportés quelques minutes plus tôt, et menait à peu près à la même conclusion. En fait, c'était tellement redondant que je me demandai un temps pourquoi il prenait cette peine, sinon pour montrer à quel point Atamant était intelligent, et tresser des couronnes aux Matarrhites. En tant que varlet, j'allais et venais à ma guise. Zh'vaern finit par conclure que, comme nous l'avions dit précédemment, les diaphonies entre des cosmi différents au moment où leurs historiogrammes divergeaient étaient naturellement exploitées par les systèmes doués de pensée.

« Veuillez, s'il vous plaît, m'expliquer une chose, demanda Lodoghir. J'avais cru comprendre que le genre de diaphonie dont vous parlez ne pouvait s'exercer qu'entre deux cosmi exactement semblables, à l'exception d'une différence dans l'état quantique d'une unique particule.

– Nous pouvons en attester, dit Moyra, parce que la situation que vous venez de décrire correspond exactement à ce qui est expérimenté en laboratoire. Il est relativement simple de construire un appareillage qui met en application ce genre de scénario : le spin de la particule est-il haut ou bas ? Le photon va-t-il passer par la fente de gauche ou celle de droite ? Etc.

– Quel soulagement ! laissa échapper Lodoghir. Je craignais que vous n'alliez prétendre que cette diaphonie était la même chose que le

flux hylaéen !

– Je crois que c’est le cas, dit Zh’vaern. Il ne peut en être autrement. »

Lodoghir fit mine de s’en offenser : « Mais soor Moyra vient juste d’expliquer que la seule forme de diaphonie intercosmique pour laquelle nous avons des preuves expérimentales est celle dans laquelle deux cosmi sont identiques à l’exception de l’état d’une unique particule. Alors que le flux hylaéen, selon ses tenants, lie des cosmi totalement différents !

– Si l’on observe le monde à travers une paille, on n’en voit qu’un tout petit bout, dit Paphlagon. Les expériences dont Moyra a parlé sont parfaitement cohérentes – mieux que cela, elles sont magnifiques, à leur façon –, mais elles ne peuvent nous parler que des systèmes à une particule. Si nous pouvions envisager de meilleures expériences, nous pourrions probablement observer d’autres phénomènes.

– L’esprit, dit fraa Jad en jetant sa serviette sur la table, amplifie les signaux faibles qui, comme des toiles d’araignée tissées entre des arbres, lient les narrés ensemble. De plus, il les amplifie *sélectivement* et, de cette façon, produit des boucles de rétroaction qui impulsent les narrés. »

Un silence, hors le bruit que faisait Arsibalt en transcrivant cela à la craie sur l’un des murs. Je me glissai dans la sène.

« Pourriez-vous avoir l’amabilité d’explicitier cette affirmation ? » finit par demander soor Asquin. Puis, fixant des yeux le travail d’Arsibalt, elle ajouta : « Et que voulez-vous dire par “amplification des signaux faibles” ? »

Fraa Jad avait l’air de ne pas savoir par où commencer, et de ne pas s’en inquiéter le moins du monde, mais Moyra prit le relais : « Les signaux sont les interactions entre cosmi qui reviennent à des effets quantiques. Si vous n’êtes pas d’accord avec l’interprétation polycosmique, vous devrez trouver une autre explication à ces effets. Mais si vous l’êtes, alors, pour rendre cela compatible avec ce que nous savons depuis très longtemps de la mécanique quantique, vous devez accepter la prémisse que les cosmi interagissent entre eux lorsque leurs historiogrammes sont proches. Dès lors que vous vous restreignez à un cosmos particulier, ces diaphonies peuvent être interprétées comme un signal – un signal très faible, puisqu’il ne concerne que quelques particules. Si ces particules appartiennent à un

astéroïde au milieu de nulle part, cela n'importe nullement. Mais lorsque ces particules se trouvent être à des endroits clés du cerveau, eh bien, les signaux peuvent altérer le comportement de l'organisme qui est animé par ce cerveau. Cet organisme est, en lui-même, considérablement plus grand que ce qui pourrait normalement être affecté par une interférence quantique. Lorsque l'on considère que de tels organismes constituent des sociétés qui perdurent à travers de longues périodes et, dans certains cas, qui développent des technologies capables d'altérer des mondes, on comprend le sens de l'affirmation de fraa Jad – que l'esprit amplifie les signaux faibles qui relient les cosmi.

– Cela concorde, renchérit Zh'vaern après avoir longuement hoché la tête vigoureusement, avec une partie des écrits d'Atamant que j'ai relus hier soir. La conscience, écrit-il, est par nature non spatio-temporelle. Mais elle s'implique dans le monde spatio-temporel lorsque des êtres conscients réagissent à leur propre cognition et tentent de communiquer avec d'autres êtres conscients – ce qu'ils ne peuvent accomplir qu'en faisant intervenir leur corps spatio-temporel. C'est de cette façon que nous passons d'un monde solipsistique – un monde qui est perçu et n'est réel que pour un seul sujet – au monde intersubjectif, où je peux être certain que *vous* voyez le bol de cuivre et que l'eccléité que vous y attachez est en harmonie avec la mienne.

– Merci à vous, soor Moyra et fraa Zh'vaern, dit Ignétha Foral. En supposant que fraa Jad va s'en tenir à sa parole gnomique, quelqu'un d'autre veut-il tenter sa chance avec la deuxième partie de ce qu'il a dit ?

– J'en serais ravi, dit Lodoghir, puisque fraa Jad paraît être de plus en plus procien chaque fois qu'il ouvre la bouche ! » Cela lui valut énormément d'attention, dont il se délecta avant de poursuivre : « Par "amplification sélective", je pense que fraa Jad énonce que toutes les diaphonies intercosmiques ne sont pas amplifiées – uniquement *certaines d'entre elles*. Pour reprendre l'exemple de soor Moyra, la diaphonie affectant des particules élémentaires dans une pierre au fin fond de l'espace n'a pas d'effet.

– Pas d'effet *extraordinaire*, corrigea Paphlagon, pas d'effet *imprévisible*. Mais, voyez-vous, cela change tout pour cette pierre – la façon dont elle absorbe et réémet la lumière, la désintégration de ses noyaux, etc.

– Mais tout cela s'équilibre statistiquement, et on ne peut pas vraiment différencier les pierres, dit Lodoghir.

– Exact.

– L'important est que les seules diaphonies susceptibles d'être amplifiées par l'esprit sont celles qui affectent le tissu nerveux.

– Ou n'importe quel système accueillant une conscience, reprit Paphlagon.

– Il existe donc dès l'origine un processus de sélection, exclusif au plus haut point, de toutes les diaphonies ayant lieu à un moment donné entre notre cosmos et tous les autres cosmi assez proches pour rendre celles-ci possibles, dont une écrasante proportion n'affecte que des pierres et autres objets trop peu complexes pour répondre à ces diaphonies d'une façon que nous considérerions comme intéressante.

– Oui, dit Paphlagon.

– Limitons alors notre discussion à la fraction infinitésimalement petite des diaphonies qui se trouvent affecter des tissus nerveux. Comme je viens de le dire, cela implique *déjà* une sélection. » Lodoghir fit un signe du menton en direction de l'ardoise. « Mais, que fraa Jad l'ait voulu ou pas, il a ouvert la porte sur un processus de sélection d'un autre type qui pourrait s'appliquer ici. Nos cerveaux reçoivent ces signaux, oui, mais ils sont plus que des récepteurs passifs. Ce ne sont pas de simples postes radio ! Ils analysent. Ils cogitent. Les résultats de ces réflexions ne peuvent en aucun cas être aisément prédits à partir des données d'origine. Ces résultats dépendent des pensées conscientes que nous formons, des décisions que nous prenons, de nos interactions sociales avec les autres, et du comportement des sociétés à travers les âges.

– Merci, fraa Lodoghir, dit Ignétha Foral, avant de se tourner une nouvelle fois vers l'ardoise. Quelqu'un, pour les boucles de rétroaction ?

– Cette partie-là est gratuite, dit Paphlagon.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Elle se trouve déjà dans le modèle dont nous parlons, il n'y a rien à ajouter. Nous avons déjà vu comment les petits signaux, amplifiés par les structures particulières des tissus nerveux et des sociétés d'êtres conscients, peuvent mener à des changements dans un narré – dans la configuration d'un cosmos – bien plus grand que les signaux originels en question. L'historiogramme vire, altère sa trajectoire en

réponse à ces signaux infinitésimaux, et l'on pourrait distinguer un cosmos peuplé d'organismes conscients d'un autre qui ne l'est pas en considérant la façon dont leurs historiogrammes évoluent. Mais n'oublions pas que les signaux en question ne passent qu'entre des cosmi dont les historiogrammes sont proches. La voilà, votre rétroaction ! Les diaphonies altèrent la direction des cosmi peuplés d'êtres conscients ; les historiogrammes qui progressent de concert ont plus de diaphonies.

– Donc, la rétroaction rapproche certains historiogrammes au fil du temps ? demanda Ignétha Foral. Est-ce l'explication que nous cherchions quant à la raison pour laquelle les géomètres nous ressemblent ?

– Non seulement cela, intervint soor Asquin, mais également pour les cnoöns, le MTH et tout le reste, si j'ai bien compris.

– Je vais parler en lorite, dit Moyra, et rappeler que “rétroaction” est un terme générique qui recouvre un large éventail de phénomènes. Des branches entières de la théorique ont été et sont encore développées pour étudier le comportement des systèmes comportant ce que l'on appelle généralement des boucles de rétroaction. Le comportement le plus courant des systèmes à rétroaction est le cercle vicieux, ou la rétroaction acoustique des sonorisations amplifiées, ou le chaos total. Très peu de ces systèmes ont un comportement stable – ou ne serait-ce que suffisamment prévisible pour que l'on puisse dire : *Il va se produire ceci maintenant...*

– Une eccéité, s'exclama Zh'vaern.

– En revanche, poursuivit soor Moyra, les systèmes qui sont effectivement stables dans un univers tumultueux doivent généralement inclure une certaine dose de rétroaction pour exister.

– Donc, acquiesça Ignétha Foral, si cette rétroaction postulée par fraa Jad rapproche effectivement notre historiogramme de ceux des espèces du PAQD, il ne s'agit pas de n'importe laquelle, mais d'une forme particulière, hautement évoluée, de rétroaction.

– Nous appelons cela un attracteur, dit Paphlagon, lorsqu'elle persiste ou réapparaît récurrentement dans un système complexe.

– Donc, s'il est vrai que le PAQD partage le théorème d'Adrakhonès et autres concepts théoriques avec nous, dit fraa Lodoghir, ce n'est qu'à cause des attracteurs dans le système de rétroaction que nous venons de décrire, rien de plus.

– Ou *rien de moins* », dit fraa Jad.

Tout le monde laissa ces paroles résonner une minute. Lodoghir et Jad se dévisageaient à travers la table : nous avions tous l'impression que quelque chose allait se passer.

Un procien et un halikaarnien allaient tomber d'accord.

Mais Zh'vaern gâcha tout. Comme s'il n'avait pas compris ce qu'il se passait, ou alors le MTH ne l'intéressait tout simplement pas. Il n'arrivait pas à se détacher de son sujet. « Atamant, annonça-t-il, a changé son bol.

– Je vous demande pardon ? s'enquit Ignétha Foral.

– Oui. Pendant trente ans, le bol présentait une rayure, en bas. C'est attesté par des phototypes. Puis, durant la dernière année de sa méditation – un peu avant sa mort –, il a fait disparaître la rayure. »

Tout le monde était devenu très silencieux.

« Traduisez cela en langage polycosmique, s'il vous plaît, demanda soor Asquin.

– Il a accédé à un cosmos semblable à celui dans lequel il vivait – sauf que dans ce cosmos, le bol n'était pas rayé.

– Mais il y avait des antécédents – des phototypes – du bol rayé.

– Oui, dit Zh'vaern. Donc, il s'est rendu dans un cosmos qui incluait des antécédents incohérents. Et c'est le cosmos dans lequel nous nous trouvons maintenant.

– Et comment a-t-il accompli cet exploit ? demanda Moyra, comme si elle avait déjà deviné la réponse.

– Soit en changeant les antécédents, soit en glissant vers un cosmos avec un avenir différent.

– Soit c'était un rhétôs, soit c'était un incantant ! » bafouilla une voix juvénile – Barb, qui à son habitude, énonçait une chose que personne d'autre n'aurait dite.

« Ce n'était pas ma question, dit Moyra. *Comment* a-t-il accompli cela ?

– Il s'est abstenu de partager son secret, répondit Zh'vaern. Je me suis demandé si quelqu'un ici n'avait pas quelque chose à en dire. » Il parcourut toute la table du regard, mais se concentra surtout sur Jad et Lodoghir.

« Si c'est le cas, ils le feront demain, annonça Ignétha Foral. Le sénacle de ce soir est clos. »

Elle recula son siège, en lançant un regard funeste à Zh'vaern.

Emmane se précipita dans la sène et attrapa le havresac de sa doyne. Mme la ministre ajusta son badge autour de son cou comme s'il se fût agi d'un bijou comme un autre, puis sortit à grands pas, entraînant dans son sillage son varlet, qui ployait sous la charge de ses deux havresacs.

J'avais de grands projets quant à la façon dont j'allais employer le temps libre gagné grâce à mon pari avec Arsibalt. Des projets si nombreux que je n'arrivais pas à décider par quoi commencer. Je retournai dans ma cellule pour récupérer quelques notes, et m'assis sur ma paillasse. Quand je rouvris les yeux, je vis qu'il faisait jour.

Les heures de la nuit n'avaient pas été pour autant perdues, puisque je m'éveillai avec des idées et des intentions que je n'avais pas encore lorsque mes yeux s'étaient fermés. Étant donné tout ce qui avait été débattu en sénacle ces derniers temps, pendant mon sommeil mon esprit n'avait eu de cesse de farfouiller dans tous les recoins de l'espace de Hemn, et d'explorer des versions alternatives du monde.

Je cherchai et trouvai Arsibalt, qui avait dormi moins que moi. Il demeura d'humeur chagrine jusqu'au moment où je lui fis partager une partie de mes réflexions – si le terme « réflexion » pouvait s'appliquer à un processus nocturne qui s'était déroulé indépendamment de ma volonté.

Pour le petit déjeuner, je mangeai d'épais petits pains aux céréales et des fruits secs. Ensuite, je me rendis dans un bosquet derrière le foyer capitulaire de la première sconique, où m'attendait Arsibalt, armé d'une pelle qu'il avait empruntée dans la cabane du jardinier. Il creusa un trou dans la terre, pas plus grand qu'un saladier. Je le couvris d'une feuille de poly récupérée dans les déchets que les sœculiers laissaient partout où ils allaient – et qui commençaient à enlaidir sérieusement les espaces de cette concente.

« Autant y aller, dis-je en relevant ma chape.

– Les meilleures expériences, renchérit-il, sont les plus simples. »

Analyser les données ne prit que quelques minutes. Le reste de la journée fut consacré à divers préparatifs. La façon dont Arsibalt et moi réussîmes à impliquer les autres et les aventures mineures que nous vécûmes tous durant cette journée constitueraient une collection d'anecdotes amusantes, mais je préfère ne pas les narrer ici, parce qu'elles paraîtraient tellement triviales comparées à ce qu'il se passa

ce soir-là. Dans l'intervalle, néanmoins, nous avions rameuté Emmane, Tris, Barb, Karvall, Lio et Sammanne, et avions convaincu soor Asquin de regarder ailleurs pendant que nous effectuions quelques altérations temporaires dans la Dotation.

Le quatrième sénacle de la pluralité des mondes débuta normalement : après une petite libation, la soupe fut servie. Barb et Emmane retournèrent à la cuisine. Peu après, Orhane y fut appelé. Tris lui emboîta le pas. Environ une minute plus tard, je perçus une suite codée de petits coups dans ma corde, m'informant que tout s'était passé comme prévu dans la cuisine : le ragoût qu'Orhane faisait cuire avait été « accidentellement » renversé par ce pauvre maladroit de Barb. Entre cette distraction et le raffut que produisaient Tris et Emmane avec leurs poêles et casseroles, il était peu probable qu'Orhane remarquât que plus aucun son ne provenait du haut-parleur.

De là où je me tenais, j'adressai un signe du menton à Arsibalt.

« Excusez-moi, fraa Zh'vaern, mais vous avez oublié de bénir votre nourriture », énonça-t-il d'une voix forte et claire.

Les conversations cessèrent. Le sénacle avait été inhabituellement feutré jusqu'ici, comme si les doyns cherchaient un moyen de relancer le dialogue tout en évitant le terrain délicat sur lequel Zh'vaern avait tenté d'entraîner l'assemblée la veille au soir. Même dans le plus dissipé des sénacles, toute intervention non sollicitée d'un varlet eût paru choquante ; celle d'Arsibalt l'était doublement, à cause de ce qu'il avait dit.

Mettant à profit le silence général, il poursuivit : « J'ai étudié les croyances et usages des Matarrhites. Ils ne mangent absolument jamais sans avoir dit une prière, qui s'achève par un geste rituel. Vous n'avez ni prononcé de prière ni fait de geste.

– Et alors ? dit Zh'vaern. J'ai oublié.

– Vous oubliez chaque fois », rétorqua Arsibalt.

Ignétha Foral adressa à Paphlagon un regard qui signifiait : *Qu'attendez-vous pour faire les leçons à votre varlet ?* Et Paphlagon jeta effectivement sa serviette sur la table, s'apprêtant à reculer son siège. Mais la main de fraa Jad jaillit pour se poser sur son avant-bras.

« Vous oubliez chaque fois, répéta Arsibalt. Et, si vous le désirez, je peux vous citer toutes les circonstances où Orhane et vous avez imparfaitement simulé le comportement des Matarrhites. Serait-ce

parce qu'en fait vous n'êtes pas matarrhites ? »

Sous la capuche, la tête de Zh'vaern pivota. Il regardait vers la porte. Non pas celle par laquelle les autres doyns et lui étaient entrés, mais celle par laquelle Orhane était sorti.

« Votre garde du corps ne peut pas nous entendre, dis-je. Le câble du microphone a été sectionné par un tic de mes amis. Plus rien ne sort d'ici. »

Zh'vaern n'en restait pas moins immobile et silencieux. Je fis signe à soor Karvall, qui écarta une tapisserie pour révéler une grille luisante, tissée en fil de métal, avec laquelle nous avions recouvert le mur. Je contournai la table jusqu'à Zh'vaern, glissai un orteil sous le bord du tapis, pour révéler le même grillage sur le sol. Zh'vaern enregistra tout cela.

« C'est du fil de clôture utilisé pour l'élevage, qu'on peut acheter en gros extra-muros, expliquai-je. Il est conducteur, et relié à la terre.

– Quel est le sens de tout cela ? demanda Ignétha Foral.

– Nous sommes dans un panier de saunt Bucker ! » s'exclama Moyra. De toute sa longue vie de lorite, cette doyne chenue et révérée n'avait probablement pas connu beaucoup d'événements inattendus, de sorte que même le simple fait de réaliser qu'elle se trouvait dans une grande cage à poules devait ressembler à une aventure. Ce à quoi venait s'ajouter, à mon sens, sa satisfaction de voir que les varlets avaient entendu ses exhortations, et s'étaient employés à faire une chose que les doyns n'eussent jamais imaginée. « C'est un maillage mis à la terre qui empêche les signaux radio d'entrer ou sortir de la pièce. Ce qui signifie que toute intercommunication avec le reste d'Arbre est impossible.

– Dans mon monde, dit Zh'vaern, cela s'appelle une cage de Faraday. » Il se leva et ôta sa chape en la faisant passer par-dessus sa tête, puis la jeta au sol.

Me trouvant derrière lui, je ne voyais pas son visage – seulement les expressions éberluées et fascinées des autres, premiers Arbriens, à l'exception possible du fêrulaire céleste, à contempler le visage d'un extrasylvestre vivant. À en juger par l'arrière de son crâne et son dos, je supposai qu'il était de la même espèce que la femme morte qui était arrivée avec la sonde.

Sous une sorte de sous-vêtement, un petit appareillage était fixé à sa peau avec du poly adhésif. Il y glissa la main, l'arracha, et le lança

sur la table avec son câblage encore attaché. « Je m'appelle Jules Verne Durand, et je viens de Laterre, le monde que vous appelez Antarc. Orhane vient du monde d'Urnude, qui est pour vous Pangée. Il vaudrait mieux que vous le placiez dans la cage de Faraday avant que...

– C'est fait », annonça une voix depuis la porte. Lio, qui venait d'arriver, sourit et rougit en même temps. « Il est dans un autre panier de Bucker, à l'office. Sammanne a découvert ceci sur lui. » Il exhiba un second émetteur radio.

« Bien vu, dit Jules Verne Durand, mais cela ne vous a fait gagner que quelques minutes. En n'entendant plus rien, ceux qui écoutent vont vite suspecter quelque chose.

– Nous avons prévenu soor Ala qu'il pouvait devenir nécessaire d'évacuer la concence, dit Lio.

– Fort bien, dit Jules Verne Durand, car, et je suis navré de le dire, ceux d'Urnude sont un danger pour vous.

– Et pour Laterre aussi, semble-t-il ! » ajouta Arsibalt. Comme les doyns étaient trop abasourdis pour réagir, Arsibalt – qui avait eu le temps de s'y préparer – s'efforçait de faire avancer les choses.

« C'est tout à fait vrai, dit le Laterrien. Disons, pour faire vite, que ceux d'Urnude et ceux de Tro – que vous appelez Diaspe – partagent le même état d'esprit, et sont hostiles à ceux de Fthos – que vous appelez...

– Quateur, par élimination », dit Lodoghir.

M'étant glissé jusqu'à un endroit d'où je pouvais voir Jules Verne Durand, je ressentais maintenant un peu de l'ébahissement que les autres avaient connu plus tôt. D'abord à cause des différences, puis des similarités, puis de nouveau des différences, que je percevais entre les visages laterriens et arbriens. C'était un peu comme lorsqu'on se trouve face à quelqu'un dont le visage a été subtilement altéré par une anomalie congénitale – sans les difformités ou pertes fonctionnelles que cela pourrait impliquer. Mais, évidemment, aucune comparaison ne pourrait exprimer ce que nous ressentions, de savoir que celui que nous regardions venait d'un autre cosmos.

« Et qu'en est-il de vous et des autres Laterriens ? demanda Lodoghir.

– Partagés entre les Fthosiens et les autres.

– Et j'imagine que vous faites partie des fidèles de l'axe Urnude/

Tro ? s'enquit Lodoghir. Sinon, vous n'auriez pas été envoyé ici.

– J'ai été envoyé ici parce que je suis celui qui parle le mieux le tærran – je suis linguiste. À un niveau subalterne, en fait. On m'a affecté au tærran à une époque où l'on pensait que c'était une langue mineure. On a des doutes sur ma loyauté – et à juste titre ! Comme vous l'avez deviné, Orhane est chargé de me surveiller – de me contrôler. » Il regarda Arsibalt. « Vous m'avez percé à jour, ce n'est pas vraiment surprenant. Mais j'aimerais savoir comment. »

Arsibalt se tourna vers moi.

« J'ai mangé un peu de votre nourriture hier soir, dis-je. Elle a voyagé à travers mon système digestif sans la moindre modification.

– Évidemment, puisqu'elle ne pouvait pas réagir avec vos enzymes, dit Jules Verne Durand. Je vous félicite. »

Ignétha Foral avait fini par se remettre suffisamment pour participer à la conversation : « Au nom du Conseil suprême, je vous souhaite la bienvenue et vous présente nos excuses pour les sévices que vous ont fait subir ces jeunes...

– Arrêtez. C'est ce que vous appelez des foux-thèses. Nous n'avons pas le temps, dit le Laterrien. La mission à laquelle m'a affecté le commandement des services de renseignement militaire de l'axe Urnude/Tro vise à découvrir s'il existe un fondement à la légende des incantants. L'axe Urnude/Tro, qu'ils appellent dans leurs langues le Piédestal, est extrêmement inquiet de cette perspective, au point d'envisager une frappe préventive. D'où mes questions d'hier soir, dont je reconnais l'impolitesse.

– Comment êtes-vous arrivé ici ? demanda Paphlagon.

– Une attaque commando sur la concente des Matarrhites. Nous avons la capacité de faire atterrir sur votre planète de petites capsules que vos défenses ne détectent pas. Un groupe de soldats, accompagné de quelques experts civils comme moi, a été envoyé pour s'emparer de la concente. Les vrais Matarrhites sont retenus là-bas, indemnes, mais au secret.

– C'est une mesure extraordinairement agressive ! s'exclama Ignétha Foral.

– Quoique justifiée, l'impression que vous en avez vient de ce que vous n'êtes pas accoutumée aux rencontres entre différentes versions du monde, dans des cosmi différents. Mais le Piedestal fait cela depuis des centaines d'années, et s'est enhardi. Lorsque nos érudits en ont su

plus des Matarrhites, quelqu'un a fait remarquer que leur style vestimentaire pourrait nous faciliter la tâche pour nous permettre d'infiltrer la convoxe. L'ordre d'agir a rapidement été donné.

– Comment vous déplacez-vous entre les cosmi ? demanda Paphlagon.

– Nous n'avons que peu de temps, dit Jules Verne Durand. Et je ne suis pas un théôs. » Il se tourna vers soor Moyra. « Vous devez connaître une certaine façon d'envisager la gravitation, qui remonte probablement à l'époque des Préfigurations, et que nous appelons, nous, la relativité générale. Sa prémisse est que la matière et l'énergie influent sur la courbure de l'espace-temps...

– La géométrodynamique ! s'exclama soor Moyra.

– Si les équations de la géométrodynamique sont résolues dans le cas particulier d'un univers qui se trouve être en rotation, on peut démontrer qu'un vaisseau spatial, s'il va assez loin assez vite...

– Va remonter le temps, dit Paphlagon. Oui. Ces résultats nous sont connus. Nous avons toujours considéré cela comme étant à peine plus qu'une curiosité, néanmoins.

– Sur Laterre, cela a été découvert par une sorte de saunt appelé Gödel – un ami du saunt qui avait précédemment découvert la géométrodynamique. Tous deux, pourrait-on dire, étaient des fraas dans une même math. Pour nous aussi, c'était à peine plus qu'une curiosité, ne serait-ce que parce qu'il n'était pas évident, de prime abord, de savoir si notre univers était en rotation...

– Et s'il ne l'était pas, le résultat était inutile, compléta Paphlagon.

– D'autres membres de ce même institut conçurent un vaisseau propulsé par des bombes atomiques, énergétiquement capable de valider cette théorie.

– Je vois, dit Paphlagon. Donc, Laterre a construit ce vaisseau et...

– Non ! Nous ne l'avons jamais construit !

– Tout comme Arbre ne l'a jamais fait, alors que nous avons eu les mêmes idées ! intervint Lio.

– Mais *sur Urnude*, par contre, les choses furent différentes, reprit Jules Verne Durand. Ils connaissaient les conséquences de la géométrodynamique dans un univers en rotation. Ils avaient les preuves cosmographiques que leur cosmos était effectivement en rotation. Et ils eurent l'idée du vaisseau atomique. Sauf qu'ils en ont en fait construit *plusieurs*. Ils avaient été amenés à prendre de telles

mesures à cause d'une guerre terrible entre deux blocs de nations. Les combats s'étaient étendus à l'espace, tout le Système solaire était devenu un champ de bataille. Le dernier, et le plus grand de ces vaisseaux s'appelait le *Daban Urnud*, ce qui signifie "seconde Urnude". Il avait été conçu pour envoyer un groupe d'individus coloniser un système solaire voisin, à seulement un quart d'année-lumière de là. Mais il y eut une mutinerie, et un changement de commandement. Le vaisseau passa sous le contrôle de gens qui comprenaient les théories dont je parle. Ils choisirent de prendre une autre direction : celle qui était censée les ramener dans le passé d'Urnude, où ils espéraient pouvoir renverser les décisions qui avaient mené au déclenchement de la guerre. Mais lorsqu'ils arrivèrent au bout de leur voyage, ils se retrouvèrent non pas dans le passé d'Urnude, mais dans un cosmos totalement différent, en orbite autour d'une planète comparable à Urnude...

– Tro, devina Arsibalt.

– Oui. C'est de cette façon que l'univers se protège, qu'il empêche les violations de causalité. Si vous tentez de faire quoi que ce soit qui vous donnerait la capacité de violer la relation de cause à effet, de retourner dans le passé et de tuer votre grand-père par exemple...

– Vous vous retrouvez simplement dans un domaine causal différent et distinct ? C'est extraordinaire ! » dit Lodoghir.

Le Laterrien hocha la tête. « On est projeté dans un narré complètement différent, dit-il en regardant en direction de fraa Jad, et de cette façon la causalité est préservée.

– Et il semblerait qu'ils s'en soient fait depuis une habitude ! » dit Lodoghir.

Jules Verne Durand y réfléchit. « Vous parlez comme si cela s'était fait rapidement et facilement, mais il y a une longue histoire entre la première Advenue – la découverte urnudienne de Tro – et la quatrième, qui correspond à ce que nous vivons maintenant. La première Advenue à elle seule a duré un siècle et demi, et a laissé Tro en ruine.

– Ciel ! s'exclama Lodoghir. Les Urnudiens sont-ils si implacables ?

– Pas réellement. Mais c'était la première fois. Ni les Urnudiens ni les Troais n'avaient acquis la compréhension sophistiquée du polycosme que vous semblez avoir développée sur Arbre. Tout était inouï, et donc source de terreur. Les Urnudiens s'impliquèrent

beaucoup trop tôt dans la politique de Tro. Il y eut de nombreux événements désastreux – presque toujours par la faute des Troais. Ils finirent par reconstruire le *Daban Urnud* de façon à ce que les deux espèces pussent y vivre, et embarquèrent pour un deuxième voyage intercosmique. Ils arrivèrent sur Laterre cinquante ans après le décès de Gödel.

– Excusez-moi, demanda Ignétha Foral, mais pourquoi ce vaisseau a-t-il dû être changé à ce point ?

– En partie parce qu’il s’était détérioré, usé, mais surtout pour des raisons d’alimentation, répondit Jules Verne Durand. Chaque espèce doit produire sa propre nourriture – ce que l’expérience de fraa Érasmas a rendu évident. » Il marqua une pause et parcourut le sénacle des yeux. « Mon destin est maintenant de mourir de faim dans l’abondance, à moins que vous ne puissiez, par la diplomatie, convaincre l’équipage du *Daban Urnud* de nous envoyer une nourriture que je peux digérer. »

Tris, qui était revenue dans la sène au début de la conversation, intervint : « Nous allons faire tout ce qui est possible pour préserver les victuailles qui sont encore dans la cuisine ! » Et elle se précipita hors de la pièce.

« Nous en ferons une priorité dans toute communication future avec le Piedestal, ajouta Ignétha Foral.

– Merci, dit le Laterrien. Pour l’un de mes ancêtres, la mort par inanition serait la plus ignominieuse qui soit.

– Qu’est-il arrivé lors de la deuxième Advenue, sur Laterre ? demanda soor Moyra.

– Pour résumer, ce ne fut pas aussi terrible que sur Tro. Mais dans chaque cosmos visité, cela entraîne des bouleversements. L’Advenue peut durer vingt ans comme deux siècles. Avec ou sans votre coopération, le *Daban Urnud* va être totalement reconstruit. Aucune de vos institutions politiques, aucune de vos religions ne survivra dans sa forme actuelle. Il y aura des guerres. Certains des vôtres seront à bord lorsque le vaisseau partira finalement vers quelque autre narré.

– Comme vous l’étiez, je suppose, lorsqu’il a quitté Laterre ? demanda Lodoghir.

– Oh non ! C’était mon arrière-grand-père ! s’exclama le visiteur. Mes ancêtres ont connu le voyage vers Fthos et la troisième Advenue. Je suis né sur Fthos. Des événements similaires auront probablement

lieu ici.

– En supposant, dit Ignétha Foral, qu'ils n'emploient pas sur nous l'incinérateur. »

Je commençais à peine à comprendre les expressions faciales du Laterrien, mais je fus néanmoins certain que ce que je vis sur le visage de Jules Verne Durand à cette mention était de la terreur.

« Cette machine hideuse fut inventée sur Urnude durant leur grande guerre, encore que je doive admettre que nous avons des projets similaires sur Laterre.

– Nous aussi, dit Moyra.

– Voyez-vous, les Urnudiens ont profondément ancrée dans l'esprit une présomption qui voudrait qu'à chaque Advenue ils découvrent un monde plus idéal – plus proche de ce que vous appelleriez le monde théorique hylaéen – que le précédent. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails, mais je me suis souvent dit qu'Urnude et Tro ressemblaient à des versions moins accomplies de Laterre, et que Fthos était pour nous ce que nous étions pour Tro. Maintenant, nous arrivons encore dans un autre monde, et le Piedestal a terriblement peur que les Arbriens disposent de pouvoirs et de qualités hors de leur portée – voire de leur compréhension. De sorte qu'ils surréagissent à tout ce qui pourrait évoquer une menace pour eux...

– D'où les attaques commando élaborées, ce plan ambitieux pour se renseigner sur les incantants, dit Lodoghir.

– Et sur les rhétôs », lui rappela Paphlagon.

Moyra s'esclaffa. « C'est toute la politique du troisième Sac qui reprend, dit-elle. Sauf que c'est infiniment plus dangereux.

– Et le problème auquel vous êtes confrontés – auquel *nous* sommes confrontés, c'est qu'il n'y a rien que vous puissiez faire pour les convaincre que les rhétôs et les incantants n'existent pas, dit Jules Verne Durand.

– Rapidement : qu'en est-il d'Atamant et son bol de cuivre ? demanda Lodoghir.

– Très librement inspiré d'un philosophe de Laterre appelé Edmund Husserl, et du cendrier de cuivre qu'il avait sur son bureau », répondit le Laterrien. Si je lisais bien son expression, il se sentait un peu penaud. « J'ai beaucoup romancé son histoire. L'épisode où il fait disparaître la rayure était évidemment une ruse pour vous pousser à vous dévoiler, pour vous faire dire clairement si sur Arbre on avait le

pouvoir de faire une telle chose.

– Pensez-vous que cette ruse ait fonctionné ? demanda Ignétha Foral.

– La façon dont vous avez réagi a rendu ceux qui me contrôlent encore plus soupçonneux. J'ai reçu l'ordre d'insister plus lourdement ce soir.

– Donc, ils sont encore indécis.

– Oh, je suis certain qu'ils ne le sont plus, *maintenant*. »

Le sol tressauta sous nos pieds, et l'air s'emplit soudain de poussière. Le silence qui s'ensuivit fut déchiré par une succession d'explosions sourdes. Vingt détonations en tout, en l'espace du quart d'une minute peut-être.

« Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, dit Lio. Tout se déroule comme prévu. Ce que vous entendez, c'est la démolition par explosions contrôlées de pans entiers de la muraille, afin de créer suffisamment d'ouvertures pour que nous puissions tous quitter la concence rapidement, sans le goulot d'étranglement du portail de jour. L'évacuation a commencé. Regardez vos badges. »

Je tirai le mien de sous un pli de ma chape. Il s'était animé d'un plan en couleur de mon voisinage immédiat, tel l'écran de navigation d'une cartablette. Mon itinéraire d'évacuation était surligné en violet. S'y surimposait une version stylisée d'un havresac avec un point d'interrogation rouge clignotant.

Les doyns firent l'effort de reculer leur siège. Ils examinaient leur badge, faisaient des remarques. Lio sauta sur la table et frappa du pied, fort. Tous le regardèrent. « Cessez de discuter, dit-il.

– Mais..., commença Lodoghir.

– Plus un mot. Bougez ! » Lio avait donné cet ordre d'une voix que je ne lui avais jamais entendue – quoique j'eusse entendu quelque chose de comparable dans les rues de Mahsht. Il avait formé sa voix, en plus de son corps – il avait appris des combatants la façon de s'en servir comme d'une arme.

Je filai à pas chassés face à une file de doyns qui portaient dans la direction opposée, leur havresac à l'épaule. J'entrai dans le couloir, où m'attendait le mien. Je le passai à l'épaule, et consultai de nouveau mon badge. Le logo du havresac avait disparu. Je me rendis dans la cuisine. Tris et Lio aidaient Jules Verne Durand à emballer ce qu'il restait de sa nourriture dans des sacs et des paniers.

Je quittai la Dotation Avrachon par la porte de derrière, et me joignis à l'évacuation totale de l'antique concente de Trédégarrh.

Des milliers de pieds plus haut, un aéroplane se posait au sommet des tours des millénariens.

Toute cette histoire de badges et de havresacs nous avait paru, à moi comme à beaucoup de ceux avec qui j'en avais parlé, d'une puérilité insultante – comme si la convoxe était une colonie de vacances pour enfants de cinq ans. Durant les quinze minutes de ma traversée au pas de course de Trédégarrh, j'en vins à l'apprécier.

Il n'existait aucun plan, aucune procédure suffisamment simple pour qu'il ne pût pas virer au fiasco total dès lors que des milliers de personnes tentaient de l'appliquer en même temps. De nuit, le chaos était multiplié par deux ; la précipitation le multipliait par quatre.

Ceux qui avaient égaré leur badge ou leur havresac erraient dans un état de panique plus ou moins grand, mais ils étaient pris en charge par des martels sonorisés annonçant : « Venez ici si vous avez perdu votre badge ou votre sac ! » D'autres se foulaient la cheville, hyperventilaient, faisaient même des malaises – les médecins militaires s'en chargeaient. Des phytes portaient sur leur dos les grand-fraas et grand-soors qui n'arrivaient pas à suivre. Certains, trop occupés à regarder leur badge, se rentraient dedans de façon caricaturale, tombaient, saignaient du nez, et s'en rejetaient la faute mutuellement. Je ralentis parfois pour aider les uns ou les autres, mais les équipes médicales étaient étonnamment efficaces – et assez véhémentes dans leur manière de m'expliquer que je ferais mieux de trouver ma sortie plutôt que les encombrer. Ala avait vraiment mis sa marque sur ce processus. À mesure que je réalisais que l'évacuation se passait effectivement bien, j'accélérai, et traversai rapidement la plantation géante d'arbres-à-feuilles qui ne serait jamais moissonnée, jusqu'à une brèche béante qui avait été ouverte dans l'antique muraille. Il y avait partout des décombres. Des projecteurs éclairant depuis l'extra-muros teintaient l'air poussiéreux de blanc-bleu, et dessinaient de longues silhouettes agitées derrière les avôts. Ceux-ci enjambaient ou escaladaient les blocs de pierre, soutenus par des soldats équipés de lampes torches qui en pointaient le faisceau sur les parties piégeuses et aboyaient des suggestions à ceux qui vacillaient ou semblaient hésitants. Mon badge me dit de passer par là, alors je

m'y conformai, en m'efforçant de ne pas penser au nombre de siècles durant lesquels s'étaient dressées les pierres que je gravissais, aux avôts qui les avaient taillées et mises en place.

La muraille ouvrait sur un glacis, une couronne verte sans constructions qui servait de parc aux gens du cru. Ce soir, c'était devenu un dépôt pour véhicules militaires : de simples martels cargos dont le plateau avait été bâché pour le transport de personnes. D'abord, je ne vis que ceux rangés dans le prolongement de la masse de décombres, parce qu'ils se trouvaient dans le halo de lumière. Mais mon badge insistait pour m'entraîner dans la nuit au-delà. Et, là, je réalisai que ces martels s'étaient étalés sur des lieues carrées de ténèbres. J'entendais leurs moteurs tourner partout au ralenti, et voyais les lumières froides émises par des soliluisants, par les sphères d'avôts cheminant et par les tableaux de bord se réfléchissant dans les yeux de leur chauffeur. Les véhicules en eux-mêmes étaient sombres.

Quelque chose me contourna, et poursuivit sa route. Je le sentis plus que je ne l'entendis. C'était un groupe de combatants qui couraient en silence dans la nuit.

J'avancai quelques minutes au petit trot selon un parcours saccadé, parce que mon badge insistait pour me faire passer entre les martels garés.

Un autre pan abattu, avec sa montagne de lumière, défila à ma droite, et un autre encore entra dans mon champ de vision, au loin, près de la courbe de la muraille. Toutes ces brèches continuaient de déverser des avôts, alors je n'avais pas l'impression d'être en retard. Ça et là, j'apercevais un fraa ou une soor solitaire, le visage illuminé par son badge, qui s'approchait de l'arrière ouvert d'un martel, les yeux courant du badge au véhicule et retour, le visage affichant une certitude croissante : *Oui, c'est le bon*. Des mains se tendaient dans les ténèbres pour les aider à monter, des voix les saluaient pour les accueillir. Tout le monde était étrangement gai – de fait nous n'étions qu'une poignée à savoir précisément ce dans quoi nous nous engageons.

Finalement, le tracé violet m'entraîna au-delà du dernier des martels alignés. Un seul véhicule restait qui était assez grand pour transporter un quelconque collectif digne de ce nom : un car couvert de phototypes de parieurs extasiés. Il avait dû être réquisitionné dans un casino. Je ne pouvais pas me faire à l'idée que ce pût être ma

destination, mais chaque fois que je tentais de m'en écarter, la ligne violette se revectorisait furieusement pour me dire d'y retourner. Alors, je m'approchai de la porte latérale et regardai vers l'intérieur.

Un chauffeur militaire y était assis, illuminé par son brelot. « Érasmas d'Édhar ? demanda-t-il, accédant apparemment aux données de mon badge.

– Oui.

– Bienvenue au collectif 317, dit-il avant de m'intimer de monter d'un signe de tête. Et de six. Plus que cinq, maugréa-t-il alors que je le dépassais. Posez votre sac sur le siège à côté de vous – on monte vite, on descend vite. »

L'allée centrale du car et le bas des casiers à bagages étaient bordés de lumières qui éclairaient faiblement les sièges et leurs passagers. Il n'y avait que peu de monde. Des soldats qui discutaient ou s'affairaient sur leur brelot s'étaient octroyé les deux premières rangées. Des officiers, supposai-je. Puis, après quelques rangées vides, je remarquai un visage que je connaissais : Sammanne, illuminé par son super-brelot, comme d'habitude. Il releva la tête et me reconnut, mais je ne vis pas paraître son expression habituelle. En lieu de cela, ses yeux m'indiquèrent furtivement l'arrière.

En fouillant la pénombre derrière lui, je vis plusieurs sièges occupés par des havresacs. À côté de chacun se trouvait un crâne rasé, penché en avant, concentré.

Je m'immobilisai si brusquement que l'élan de mon sac manqua me renverser. *Crétin, tu n'es pas monté dans le bon véhicule !* me dis-je, et mes jambes voulurent m'entraîner à l'extérieur avant que le chauffeur n'eût fermé la portière et démarré.

Puis je me souvins qu'il m'avait accueilli nominalelement et m'avait dit de monter.

Je dévisageai Sammanne, qui afficha une expression de souffrance indicible comme seul un tic pouvait le faire, et haussa les épaules.

Alors, je balançai mon sac dans une rangée inoccupée et m'assis. Mais juste avant, je parcourus du regard les visages des combattants. Il y avait fraa Osa, le PPÉ, soor Vay, celle qui m'avait recousu avec du fil de pêche, soor Esma, qui avait dansé sur la grand-place de Mahsht en chargeant le tireur isolé, et fraa Gratho, qui s'était interposé entre moi et l'arme du chef ganuche, avant de le désarmer.

Je demeurai un temps sans bouger, à me demander comment me

préparer à ce qui allait advenir, en souhaitant tout simplement que cela commençât.

Jesry fut le suivant à monter. Il vit ce que j'avais vu. Sur son visage, je crus lire certaines des mêmes émotions, mais d'une intensité moindre : il avait déjà été sélectionné pour aller dans l'espace, et s'était probablement attendu à quelque chose de ce genre. Lorsqu'il me dépassa, il me donna un coup de poing dans l'épaule. « C'est bon que tu sois là, me dit-il. Il n'y a personne au monde avec qui je préférerais être vaporisé, mon fraa.

– Ton souhait se réalise, dis-je en faisant allusion à la discussion que nous avions eue durant l'aperte.

– Bien au-delà de ce que j'espérais », répondit-il en se laissant tomber sur le siège en regard du mien, de l'autre côté de l'allée.

Quelques minutes plus tard, nous fûmes rejoints par fraa Jad, qui s'assit seul derrière les officiers. Il me fit un signe de tête, que je lui rendis ; mais une fois qu'il se fut installé, les combattants remontèrent l'allée un par un pour se présenter et l'assurer de leur respect.

Deux tics entrèrent, une jeune femme, suivie d'un très vieil homme. Ils restèrent un temps autour de Sammanne, à échanger des chiffres. Je me dis que nous avons trois tics dans notre collectif, mais les deux visiteurs redescendirent, et nous ne les revîmes plus.

Lorsque fraa Arsibalt arriva, il resta à côté du chauffeur, à envisager de fuir pendant une bonne demi-minute. Finalement, il prit une énorme inspiration, comme s'il voulait se gonfler de tout l'air du car, et descendit flegmatiquement l'allée, pour aller s'asseoir derrière Jesry. « Il vaudrait mieux que tout cela me vaille mon propre vitrail, dit-il.

– Tu auras peut-être même un ordre, ou une concente, suggèrai-je.

– Oui, peut-être – si ces choses-là existent encore le temps que l'Advenue soit terminée.

– Allons, nous sommes le monde théorique hylaéen de ces gens ! rétorquai-je. Comment pourraient-ils nous détruire ?

– En nous poussant à nous détruire nous-mêmes.

– C'est bon, dit Jesry. Arsibalt, tu es dès cet instant promu officier responsable du moral du collectif 317. »

Jesry n'avait pas compris certaines remarques que nous avions faites, alors nous prîmes le temps de lui expliquer ce qu'il s'était passé durant le sénacle.

Au milieu de notre discussion, Jules Verne Durand monta à bord, encombré d'une multitude de sacs, de bouteilles et de paniers. Son intégration au collectif avait dû être décidée à la dernière minute ; Ala n'avait pas pu prévoir *cela*. Il parut un moment un peu accablé, puis, si je ne me trompe, se ragaillardit. « Mon homonyme eût été ineffablement fier ! annonça-t-il en descendant l'allée dans toute sa longueur, se présentant comme Jules à tous les membres du collectif 317 un par un. Ce sera un honneur de mourir de faim en une telle compagnie !

– L'homonyme de cet extrasylvestre, ce doit être quelque chose ! maugréa Jesry après que le nouveau venu nous eut dépassés.

– Mon ami, je vous parlerai de lui au fil de nos aventures à venir ! dit Jules qui avait entendu – les Laterriens avaient de bonnes oreilles, apparemment.

– Dix chargés, n'en manque plus qu'un, cria le chauffeur en direction de quelqu'un qui se tenait à l'évidence au pied des marches.

– Très bien, répondit une voix familière. Allons-y ! » Lio grimpa prestement dans le car.

La porte se referma derrière lui en sifflant, et le véhicule s'ébranla. Lio, comme Jules avant lui, descendit l'allée, en réussissant à maintenir son équilibre malgré les écarts et rebonds dus à la rudesse du terrain.

Ceux qu'il ne connaissait pas eurent droit à des poignées de main. L'équipe édharienne des remonteurs d'horloge à des étreintes à briser une épine dorsale. Et les combatants à des saluts augustes – encore que, remarquai-je, même fraa Osa s'inclinât plus solennellement et plus bas devant Lio que Lio devant lui. Ce fut le premier indice m'indiquant que Lio était le chef de notre collectif.

Nous atteignîmes l'aérodrome en vingt minutes seulement, grâce à l'escorte des véhicules de la police militaire. Aucun problème de billets ou de contrôles de sécurité : le car franchit une barrière gardée pour aller directement sur la voie de circulation, et s'arrêta à côté d'un avion militaire à ailes fixes capable de transporter à peu près n'importe quoi, mais équipé ce soir pour des passagers. Les officiers en tête du car constituaient l'équipage. Nous descendîmes, fîmes une dizaine de pas sur l'asphalte, et embarquâmes par une passerelle mobile. Je n'étais pas heureux. Je n'étais pas triste. Je n'étais même pas surpris. Je comprenais parfaitement la logique d'Ala : à partir du

moment où elle avait accepté de devoir prendre une « décision terrible », elle ne pouvait plus que la prendre totalement, aller au bout de sa logique. Mettre tous ceux qu'elle préférait ensemble. Le risque était grand pour elle – le risque de nous perdre tous, et de passer le reste de sa vie en sachant qu'elle en était responsable. Mais, pour nous, cela signifiait que nous pourrions nous aider les uns les autres dans les épreuves à venir. Et si nous mourions, ce serait en bonne compagnie.

« Y a-t-il moyen de faire parvenir un message à soor Ala ? demandai-je à Sammanne, une fois que nous eûmes tous pris place et que les moteurs eurent atteint un régime suffisant pour masquer ma voix. Je voudrais lui dire qu'elle a eu raison.

– Considérez que c'est fait, me dit Sammanne. Y a-t-il autre chose, pendant que j'ai un canal ouvert ? »

Je réfléchis. Il y avait tant de choses que j'aurais pu – que j'aurais dû – lui dire. « Est-ce un canal privé ? demandai-je.

– Ne soyez pas ridicule, répondit-il.

– Non, rien d'autre. »

Sammanne haussa les épaules et se tourna vers son brelo. L'aéroplane s'élança sur la piste. Je me laissai tomber sur un siège, tâtonnai dans la pénombre en quête des attaches froides, et bouclai ma ceinture.

ONZIÈME PARTIE

L'ADVENUE



Tégion : Problème de géométrie extrêmement ardu, étudié dès le temple Orithéna puis plus tard par des générations de théôs, partout sur Arbre. Il s'agit de remplir un décagone régulier avec un jeu de sept tuiles de formes différentes, tout en observant certaines règles.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Une lumière rouge m'éveilla, si tant est que je me fusse endormi à un moment ou à un autre. Elle n'était pas du rouge sang froid et clair des alertes et des urgences, mais d'un rose orangé chaud et diffus. Elle pénétrait par les hublots de l'aéroplane, qui étaient peu nombreux et petits. Je détachai ma ceinture et titubai jusqu'à l'un d'entre eux, parce que j'étais resté dans une mauvaise position et que tous mes membres étaient gourds et fourmillants – pour découvrir en plissant les yeux une aube spectaculaire, au-dessus d'un paysage glacé qui ressemblait à celui que j'avais récemment traversé en traîneau.

Une minute, l'esprit encore confus, je m'imaginais que, pour quelque raison, nous étions repartis pour Ecba. Mais aucune des chaînes de montagnes et de glaciers en contrebas n'évoquait ce dont je me souvenais. Par habitude, je me tournai vers Sammanne, dans l'espoir qu'il pût faire apparaître une carte. Il était serré contre Jules Verne Durand, tous deux munis de micros-casques. Sammanne ne faisait qu'écouter. Jules, lui, écoutait et parlait tour à tour – beaucoup plus qu'il n'écoutait. Parfois, il dessinait sur le breloquet de Sammanne, qui transmettait ensuite l'image.

J'en fus fort contrarié. La présence du Laterrien dans le collectif 317 m'avait paru être une chance et un honneur, comme une médaille épinglée sur notre poitrine. Par son entremise, nous allions pouvoir apprendre des choses, accomplir des exploits bien au-delà des possibilités des autres collectifs. Mais j'avais compté sans la connexion avec le réticulum, qui le mettait à la merci de tous les mamamouchis avides de lui poser mille questions. Ils l'épuisaient plus vite que l'inanition. Je ne pouvais pas entendre un mot de ce qu'il disait à

cause du bruit de l'aéroplane, mais il était évident qu'il faisait cela depuis trop longtemps ; il était exténué, cherchait ses mots, se reprenait en milieu de phrase pour corriger ses conjugaisons. Le tærran était une langue cruellement difficile, et je jugeais miraculeux que Jules le parlât aussi bien en ne l'ayant pratiqué que pendant deux ans (la période approximative durant laquelle les géomètres avaient été susceptibles de recevoir nos signaux, selon nos calculs). Soit les Laterriens étaient plus intelligents que nous, soit celui-là était prodigieusement doué.

Arsibalt, qui faisait les cent pas dans l'allée, me rejoignit au hublot, et nous échangeâmes nos impressions en criant. Sur la base de nos souvenirs de géographie, nous déterminâmes que nous redescendions du pôle sur un méridien plus à l'est que celui d'Ecba. Ce qui nous fut confirmé lorsque nous laissâmes la glace et la toundra derrière nous, pour nous engager dans une zone plus tempérée : il y avait beaucoup de forêts et les villes étaient rares.

Rien d'étonnant à ce qu'il nous fût si difficile d'émerger : nous avions franchi plus d'une demi-douzaine de fuseaux horaires. Je m'étais fait des illusions en croyant que j'avais eu une nuit de sommeil. En fait, je n'avais peut-être même pas dormi du tout.

Lio était resté assis dans la rangée de devant, à essayer d'apprivoiser un brelot de type militaire. Quand je le vis le poser, j'allai m'asseoir à côté de lui.

« Brouillé », annonça-t-il.

Je tournai la tête et regardai par-dessus mon épaule, vers Sammanne et Jules. Ils ôtaient leurs micros-casques. Sammanne croisa mon regard et leva les mains dans un geste de dégoût. Jules, par contre, semblait soulagé d'avoir été coupé du réticulum ; il s'enfonça lourdement dans son siège, ferma les yeux, et se mit à se frotter le visage, puis à se masser le crâne.

Je reportai mon attention sur Lio. « Une situation de ce type a dû être anticipée », lui dis-je, mais il était entré dans une de ses transes durant lesquelles il ne répondait plus. Je pris le brelot, m'en servis pour lui taper sur l'épaule, levai les bras au ciel, le rejetai sur le siège.

Il m'observa avec curiosité, puis sourit. « Les tics peuvent faire fonctionner le réticulum sur les lignes filaires et autres, dit-il. Dès que nous serons au sol, nous pourrons nous reconnecter.

– Quels sont tes ordres ?

– Rejoindre les havres, ce que nous faisons maintenant. C'est ce que font aussi tous les autres collectifs.

– Et ensuite ?

– Des équipements ont été prépositionnés là où nous allons. Nous sommes censés apprendre à nous en servir.

– Quel genre d'équipement ?

– Je ne sais pas, mais nous avons un indice : c'est Jesry qui est chargé de l'entraînement. »

Je regardai en direction de Jesry, qui avait réquisitionné une rangée de sièges et construit une sorte d'amphithéâtre de documents autour de lui. Il les fixait avec une intensité que j'avais appris depuis bien longtemps à ne jamais interrompre. « Nous allons dans l'espace, déduisis-je.

– Puisque c'est là que se trouve le problème », dit Lio.

Je décidai de tirer avantage du bruit, et du fait que notre liaison sans fil était coupée, pour demander : « Des nouvelles du tue-tout ? »

Il parut pris d'un début de mal de l'air. « Je crois que je peux te dire comment cela fonctionnait.

– D'accord. »

Il fit mine de me donner un coup de poing au visage, le retint de façon à faire entrer ses phalanges en contact et repoussa ma tête en arrière. « La violence est principalement une question de transfert d'énergie. Les poings, les massues, les épées, les balles, les rayons de la mort, tout cela a pour objectif de communiquer une énergie au corps de l'adversaire.

– Et le poison ?

– J'ai dit *principalement*. Ne fais pas ton Kéfédokhlès. Bien. Quelle était la source d'énergie la plus concentrée qu'on connaissait à l'époque des Événements horribles ?

– La fission nucléaire. »

Il hocha la tête. « Et la façon la plus stupide de s'en servir était de scinder un grand nombre de noyaux au-dessus d'une ville, de tout brûler. Cela fonctionne, mais c'est sale, et cela détruit énormément de choses qui n'ont pas besoin de l'être. Il vaut mieux n'annihiler que les populations.

– Et comment fait-on cela ?

– La quantité de matière fissile nécessaire à l'élimination d'une personne est microscopique. C'est la partie facile. La difficulté consiste

à atteindre les personnes voulues.

– Alors, c’est un scénario de type bombe sale ?

– Non, bien plus élégant. Ils ont conçu un réacteur de la taille d’une tête d’épingle. C’est un petit mécanisme avec des pièces mobiles et plusieurs types de noyaux atomiques à l’intérieur. Tant qu’il est désactivé, il est presque totalement inerte. Tu pourrais en manger des cuillerées, cela ne te ferait pas plus de mal que les biscuits au son de soor Effémula. Lorsque le réacteur passe en configuration active, il projette des neutrons dans toutes les directions, et... eh bien... il tue *tout* ce qui vit dans un rayon qui peut aller, selon le temps d’exposition, jusqu’à un quart de lieue.

– D’où son nom, dis-je. Quel est le mode d’acheminement ?

– Tous les moyens imaginables.

– Qu’est-ce qui les active ? »

Il haussa les épaules. « La chaleur corporelle. La respiration. Le bruit d’une voix humaine. Une minuterie. Certaines séquences génétiques. Une transmission radio. Ou une *absence* de transmission radio. Tu veux que je continue ?

– Non, mais quels genres d’acheminement et d’activation sont actuellement envisagés par le pouvoir séculier ?

– Souviens-toi, dit-il d’un air distant, qu’envoyer une masse dans l’espace est énergivore. Avec la quantité d’énergie nécessaire pour envoyer un seul humain, on pourrait mettre des milliers de tue-tout en orbite. Ils seraient trop petits pour apparaître sur la plupart des radars. Si l’on pouvait en approcher ne serait-ce que quelques-uns des abords du *Daban Urnud*...

– Oui, j’imagine bien la stratégie. Ce qui nous amène à une question éminemment sordide...

– Va-t-on nous charger de leur acheminement ? compléta Lio. Je crois que la réponse est non. Au pire, nous constituerons plutôt une diversion.

– Nous les distrairons, traduisis-je, pendant qu’une autre technique sera employée pour acheminer les tue-tout. »

Lio acquiesça.

« Cela laisse songeur », ajoutai-je.

Il haussa les épaules. « Je peux aussi me tromper », me fit-il observer.

J’avais envie de sortir prendre l’air. Je dus me contenter d’arpenter

l'allée. Jules Verne Durand dormait. À côté de lui, Sammanne était penché sur son brelot. Mais je pensais qu'il était brouillé ! En regardant par-dessus son épaule, je constatai qu'il faisait des sortes de calculs.

En regardant par-dessus celle de Jesry, je vis qu'effectivement il était plongé dans le manuel d'une combinaison spatiale. S'il y avait eu besoin de confirmation, elle était là. Soor Vay, dans une rangée adjacente, consultait nombre des mêmes documents, les échangeant avec Jesry de temps en temps. Les autres combatants dormaient.

Fraa Jad, lui, chantait, bien qu'il fût excessivement difficile de distinguer à l'oreille son bourdon du bruit des moteurs. Je retournai regarder par le hublot.

Nous virâmes au-dessus d'une chaîne d'anciennes montagnes érodées, et entrâmes dans une immensité marron qui s'étalait jusqu'à l'horizon : l'herbe de la steppe, brunie par le soleil de l'été. L'aéroplane descendait. Une rivière traversa mon champ de vision. Puis la périphérie industrielle d'une ville de taille modeste. Nous atterrîmes sur une base militaire qui semblait s'étendre à perte de vue tant le terrain était aussi vaste que plat sans aucun obstacle à l'horizon.

Un martel bâché vint nous chercher. Il n'y avait ni fenêtre ni moyen de voir devant, mais par le rabat arrière nous regardâmes les rues d'une ville ancienne et pas vraiment prospère se ramifier dans la poussière de notre sillage. Il y avait plus d'animaux sur les autoroutes que nous n'en avions l'habitude, plus de gens qui portaient des charges que l'on eût confiées, en d'autres endroits, à des véhicules. Soudain, tout fut plus dense et vieux, fait de briques jaunes décorées de céramiques polychromes. Une ombre nous engloutit, comme dans une embuscade. Mais non, nous n'avions fait que traverser l'arche d'une muraille épaisse. Trois portails successifs furent refermés et reverrouillés derrière nous. Le véhicule s'arrêta sur un sol dallé. Nous nous en extirpâmes, pour nous retrouver dans une cour ceinte d'un vieux bâtiment à quatre étages fait de pierre, de brique et de fer forgé, qu'adoucissaient des cascades de grimpants à fleurs aux fûts aussi larges que ma taille. Au centre, une fontaine pourvoyait à leur alimentation en eau, ainsi qu'à celle des arbres fruitiers nouveaux plantés dans des pots, qui offraient une ombre bienfaisante.

« Bienvenue au caravansérail d'Elkhazg », dit d'un ton distingué

une voix en tærran.

Nous nous tournâmes pour découvrir un vieil homme dans l'ombre d'un arbre – un homme qui ne semblait pas être à sa place ici, dans le sens où il appartenait à un groupe ethnique que l'on se serait attendu à trouver ailleurs sur Arbre.

« Je suis l'hoir de ce lieu, poursuivit-il. Je m'appelle Magnath Foral, et je serai heureux d'être votre hôte ici. »

Après les présentations, Magnath Foral nous donna un rapide aperçu de l'histoire d'Elkhazg. Je n'écoutais que d'une oreille, parce que je n'avais besoin que de quelques précisions pour me remémorer ce que j'en avais appris lorsque j'étais phyte.

C'était l'une des maths cartasiennes les plus anciennes, fondée par des fraas et des soors qui avaient assisté en personne à la chute de Baz, et avaient connu ma Cartas. Ils avaient traversé des forêts et des montagnes avant de s'établir ici, plus ou moins au milieu de nulle part, dans le méandre d'un bras mort, à quelques lieues du cours principal d'une rivière. Une route commerciale en provenance de l'est franchissait le cours d'eau non loin – assez près pour permettre les échanges lorsqu'ils en avaient besoin, assez loin pour ne constituer ni une distraction ni une menace. Des siècles plus tard, un hiver rigoureux suivi d'un printemps orageux avaient formé puis rompu des barrières de glace, ces bouleversements avaient rendu son débit au bras mort. La route commerciale s'était adaptée, choisissant Elkhazg comme point de passage – depuis, la présence de la math avait attiré une communauté sæculière prospère et relativement stable autour de ses murailles.

Certaines personnalités mathiques eussent été tentées de quitter les lieux au profit d'un endroit plus reculé, peut-être dans les montagnes. Mais les gardiens d'Elkhazg n'étaient pas de ce genre, et ils avaient remarqué que les biens qui franchissaient la rivière à dos de bêtes incluait non seulement des tissus, des fourrures et des épices, mais également des livres et des parchemins. Par un compromis qui eût fait sortir ma Cartas de son sarcophage de calcédoine pour aller les pourchasser avec un tesson de bouteille, ils avaient développé une activité florissante sous la forme d'un caravansérail adjacent à la math, et d'un convoi à travers la rivière. En contrepartie, ils exigeaient que les fraas et soors d'Elkhazg fussent autorisés à copier tous les livres et parchemins qui passaient par là. Ils copiaient les

livres même quand ils n'en comprenaient pas le sens. Avec le temps, ils en étaient venus à interpréter cette redevance au sens large, et s'étaient mis à copier également tous les modèles géométriques qu'ils voyaient sur les tissus, les poteries, et autres biens. Car ces fraas et soors portaient un intérêt tout particulier à la géométrie et aux problèmes de tuiles. C'est ainsi qu'Elkhazg était devenue, dans l'esprit de tous les théôs de la planète, synonyme de ces problèmes. Les formes importantes de tuiles et les théorèmes sur leurs propriétés portaient le nom de fraas et de soors qui avaient vécu ici, ou de parties spécifiques de ce complexe.

En réalité, ce n'était plus une math. À l'époque de la Rééclosion, sa bibliothèque avait été dispersée et recopiée partout dans le monde, et la propriété de ses bâtiments transférée à des intérêts privés. À l'époque de la Reconstitution – cela, Magnath Foral ne nous le dit pas –, Elkhazg était passée aux mains d'un conglomérat d'intérêts financiers éternel, semblable – voire exactement similaire – à celui qui détenait Ecba.

Fraa Jad avait sauté l'introduction et s'était hasardé vers une autre cour.

Elkhazg avait été immense et opulente, et ses cours intérieures s'étaient étalées sans fin. Mais aujourd'hui, elle devait ressembler à un trou noir dans la carte de densité de la population de la ville, parce que les seules personnes qui y vivaient étaient Magnath Foral et son partenaire en liaison, quelques avôts en visite (encore qu'on les eût tous vus faire leurs bagages la veille) et une équipe de conservateurs-gens de maison qui entretenaient l'endroit. Parce que l'un des problèmes d'un art de ce genre (principalement, des carreaux cimentés aux murs), c'était qu'on ne pouvait pas transférer les œuvres au musée.

Mon cerveau eût dû s'éteindre tant j'étais épuisé par le manque de sommeil et l'émotion de ces dernières heures effroyablement mouvementées. Mais Elkhazg offrait un spectacle visuel fabuleusement riche, qui m'eût captivé même si je n'avais pas su que chaque motif de dallage était non seulement une œuvre d'art complexe, mais également une énonciation théorique éclatante, hurlée dans ma direction dans une langue que j'étais trop stupide ou trop fatigué pour comprendre. Cela me faisait l'effet d'un concentré d'herbe-à-bonds, ou quelque chose de ce genre, qui me maintint éveillé une heure de plus

au prix d'un peu de ma santé mentale. Lorsque je fermais les yeux pour obtenir quelque répit face à cette grandeur implacable, des questions naissaient de l'obscurité. Que notre hôte eût le même patronyme que Mme la ministre était bien sûr digne d'intérêt. Était-ce une coïncidence que le collectif 317 se fût retrouvé ici ? Évidemment pas. Qu'est-ce que cela signifiait ? Impossible à dire. Devais-je même tenter de démêler tout cela maintenant ? Non, pas plus que je ne devais essayer de saisir le sens des motifs géométriques qui s'épalaient sur toutes les surfaces autour de moi, et semblaient vouloir s'infiltrer sous mes paupières fermées pour envahir mon cerveau.

L'une des cours intérieures était un décagone – évidemment. Fraa Jad nous y avait devancés. Le téglon y avait déjà été résolu, peut-être par quelque maître géomètre de jadis, peut-être par un apsynte. Aucun d'entre nous n'avait jamais vu une solution complète auparavant, alors nous restâmes longtemps en contemplation, bouche bée. Sur les bords de la cour étaient disposés des paniers de tuiles de téglon surnuméraires d'une autre couleur, que fraa Jad faisait glisser du bout de l'orteil. Il me vint à l'esprit que je ne l'avais jamais vu dormir. Peut-être que les millénos avaient remplacé cela par autre chose. Nous le laissâmes sur le téglon et suivîmes Magnath Foral vers l'ancien cloître, qui n'avait pas été modifié en cinq mille ans.

Ce qui voulait dire qu'il n'avait ni électricité ni même plomberie. Une cellule fut affectée à chacun d'entre nous. La mienne avait un lit, et un paquet de tuiles. Je fermai un volet incroyablement ancien et branlant pour ne pas avoir à regarder – et donc à considérer – les tuiles, puis me laissai tomber à genoux et trouvai le lit à tâtons.

« Il m'est venu quelque chose à l'esprit, me dit Arsibalt quand nous fûmes tous deux éveillés. Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit de ce genre.

– Qu'entends-tu par “nous” ?

– Le monde mathique moderne, post-Reconstitution.

– Et *quoi* de ce genre ? »

Il écarta les mains et me dévisagea l'air de dire : *Tu es aveugle ?*

Nous étions près d'une table dans une alcôve du rez-de-chaussée qui ouvrait d'un côté sur le cloître. Le sol du cloître lui-même était couvert de milliers de tuiles à neuf côtés en forme de corne, assemblées avec une précision de machine-outil en un pavage non

périodique à double spirale qui me donnait le mal de mer rien qu'à le regarder. Je lui tournai le dos et scrutai la miche de pain sur la table. Elle était si fraîche que de la vapeur s'échappait d'un bout – Arsibalt, incorrigible chipeur de croûtons, l'avait déjà entamée. La miche avait été façonnée en tressant plusieurs cordons de pâte en un motif non trivial qui, je le craignais, devait avoir nodalement une signification théorique profonde et porter le nom d'un saunt elkhazgien.

« Je pense juste que nous n'avons rien d'aussi ancien, d'aussi... eh bien... fantastique, poursuivit Arsibalt en mâchonnant son croûton.

– Il y a plus d'une façon de garder un lieu inviolé, je suppose, dis-je en détachant à mon tour un morceau de pain et en m'asseyant à la table – laquelle était, inévitablement, ancienne et marquetée de tuiles ciselées dans diverses essences de bois exotiques. Il suffit tout simplement de cesser d'être une math.

– Et l'on s'affranchit ainsi des sacs.

– Exactement.

– Mais quel genre d'entité peut détenir la même chose pendant quatre mille ans ?

– C'est ce que je n'ai cessé de me demander sur Ecba.

– Ah. Alors, tu as de l'avance sur moi, fraa Érasmas.

– J'imagine qu'on pourrait le voir de cette façon.

– Et à quelle conclusion es-tu arrivé ? »

Je fis traîner un temps en mâchant mon pain – peut-être le meilleur que j'eusse jamais mangé. « Que je m'en moque, dis-je finalement. Je n'ai pas besoin de connaître les statuts, l'organigramme, les états financiers, les détails fastidieux de l'histoire du Lignage. »

Arsibalt en fut horrifié. « Mais comment peux-tu ne pas être fasciné par...

– Oh, cela me fascine, répliquai-je. C'est bien le problème. Je souffre d'un excès de fascination. Parmi toutes les choses qui me fascinent, je suis obligé de me limiter à une ou deux.

– Et voici un bon candidat », annonça Sammanne, qui venait d'une cour adjacente dans laquelle, supposais-je, un accès au réticulum était possible. Il s'assit à côté de moi et posa son brelot sur la table. L'écran était couvert des calculs que je l'avais vu faire dans l'aéroplane. « La chronologie, dit-il. Selon Jules, le temps qui s'est écoulé depuis le départ du *Daban Urnud* pour son premier voyage intercosmique est de huit cent quatre-vingt-cinq années et demie.

– Quelles années ? » demanda Jesry en descendant les marches de sa cellule pour se diriger à l'odeur vers le pain. Il lui tomba dessus comme un lutteur, et en arracha un bon morceau.

« Là, évidemment, est toute la question », ajouta Sammanne en souriant.

Arsibalt remarqua un pichet d'eau sur une desserte et commença à remplir des mazagrans gravés de motifs géométriques.

« Si les années urnudiennes sont proches des nôtres, cela représente beaucoup de temps, dis-je. Merci, fraa Arsibalt.

– Les Urnudiens et plus tard les Troais ont longtemps erré, entre les Advenues. Jules pense que cela explique pourquoi ils sont un peu irascibles.

– Peut-on trouver un facteur de conversion ? demanda Jesry sur un ton qui signifiait : *Je ne vais pas laisser cette conversation s'enliser.*

– C'est ce sur quoi j'ai travaillé », dit Sammanne en remerciant Arsibalt d'un mouvement de la tête. Il but une gorgée d'eau. Elkhazg se trouvait dans une région où le climat asséchait tout. « Le problème, c'est que Jules est linguiste. Il n'a jamais prêté grande attention à ces choses-là. Il connaît les grandes dates en années urnudiennes – leur unité commune –, mais pas le facteur de conversion en années arbriennes. Quoi qu'il en soit, j'ai réussi à travailler à partir de certains indices...

– Lesquels ? demanda Jesry.

– Pendant que nous évacuions Trédégarrh, une unité de combatants est partie à l'assaut des quartiers des soi-disant matarrhites, et s'est emparée de bon nombre de documents et d'apsyntes avant que les Urnudiens et les Troais n'aient le temps de les détruire. Les miens sont encore en train de virtualiser les apsyntes – ne faites pas attention –, mais certains des documents sont horodatés en unités urnudiennes, et peuvent être synchronisés avec des événements récents de notre calendrier.

– Un instant, s'il vous plaît, comment pouvons-nous même lire un document en urnudien ? demanda Arsibalt en s'asseyant et en s'octroyant l'autre croûton.

– Nous ne pouvons pas le lire. Mais un cryptanalyste verra aisément que nombre de ces documents ont le même format, qui inclut une chaîne de caractères facilement déchiffrable en tant qu'horodatage. Et eux disposent d'un alphabet phonétique spécial

pour la translittération des noms propres. Ils le ressortent chaque fois qu'ils croisent une nouvelle planète. Son déchiffrement est également élémentaire. Donc, si nous voyons un document incluant la transcription phonétique de Jesry et de son locuteur à la plénière...

– Nous pouvons supposer qu'il s'agit d'un rapport sur la plénière à laquelle j'ai participé après mon retour de l'espace, dit Jesry. Et nous connaissons la date arbrienne de cet événement. Très bien. Je vois comment ces données peuvent vous permettre de commencer à estimer un facteur de conversion reliant Arbre aux années urnudiennes.

– Oui, dit Sammanne. Il y a encore une marge d'erreur, mais je crois qu'en années arbriennes, les Urnudiens ont entamé leur voyage intercosmique il y a neuf cent dix ans, à plus ou moins vingt ans près.

– Il y a entre huit cent quatre-vingt-dix et neuf cent trente années de cela », traduisis-je – mais c'était tout ce à quoi se réduisaient mes capacités arithmétiques aussi tôt le matin.

Sammanne me fixait féroce des yeux pour m'enjoindre de me réveiller plus vite, passer à l'étape suivante, mais le calcul n'était pas mon point fort, en particulier en public.

« Entre 2760 et 2800 après la Reconstitution ? » dit une autre voix – Lio, qui traversait le cloître avec Jules Verne Durand. Ces deux-là n'avaient pas l'air de venir de se lever ; j'imaginais que Lio avait extirpé au Laterrien autant d'informations que possible.

« Oui, dit Sammanne. L'époque du troisième Sac. »

Un membre du personnel de Magnath Foral apporta un grand bol de fruits épluchés et tranchés, et en remplit des coupelles, que nous nous fîmes passer.

Jules prit un morceau de pain et commença à le manger. Je fus surpris de prime abord, parce qu'il ne pouvait en tirer aucun apport nutritionnel ; puis je me dis que cela lui remplirait l'estomac et atténuerait la sensation de faim.

« Attendez une seconde, dit Jesry. Seriez-vous en train de suggérer qu'il y a là une relation de cause à effet ? Que les Urnudiens ont entrepris leur voyage à cause d'événements *qui se sont produits sur Arbre* ?

– Je dis juste que c'est une coïncidence qui mérite qu'on s'y attarde », répondit Sammanne.

Nous mangeâmes en songeant à tout cela. J'avais de l'avance sur le

petit déjeuner, alors je mis au courant Jesry et Lio – ainsi que ceux qui nous rejoignirent, dont trois des combatants – des conversations que nous avons eues au sénacle de la pluralité des mondes sur la mèche et l'idée qu'Arbre pouvait être le MTH d'autres mondes tels qu'Urnude. Les nouveaux venus durent ensuite être informés du début de la conversation de ce matin, si bien qu'au bout d'un moment la discussion tourna à la confusion.

« Donc, l'information pourrait se propager d'Arbre à Urnude, dans cette hypothèse, conclut Jesry, assez fort pour faire taire tout le monde et reprendre la main. Mais pourquoi le troisième Sac aurait-il déclenché un tel comportement de la part du capitaine urnudien d'un vaisseau interstellaire ?

– Fraa Jesry, n'oublie pas la marge d'erreur que Sammanne a précautionneusement spécifiée, dit Arsibalt. L'élément déclencheur a pu être n'importe quoi qui s'est passé dans ce cosmos durant les quatre décennies qui ont débuté vers l'an 2760. Et je te rappelle que cela inclurait...

– Les événements qui ont *mené* au troisième Sac », laissai-je échapper.

Silence. Malaise. Regards fuyants. À l'exception de Jules Verne Durand, qui me regardait droit dans les yeux en acquiesçant.

Je me souvins de sa propension à aborder au sénacle les sujets qui fâchent, et décidai d'y puiser des forces. « J'en ai assez de tourner autour du pot, dis-je. Tout colle. Fraa Clathrande d'Édhar était en quelque sorte la partie émergée de l'iceberg. Bien d'autres à l'époque – qui sait combien de milliers ? – travaillaient sur quelque praxis. Des prociens comme des halikaarniens. Il est difficile de connaître la vérité sur ce dont cette praxis était capable. Le dinosaure du parc de stationnement est une indication de ce qui pouvait arriver *lorsqu'ils faisaient une erreur*. Nous savons quelle était l'opinion des sæculiers sur le sujet, comment ils ont réagi. Les archives ont été détruites, les pratiquants massacrés – sauf dans les trois inviolées. On ne peut pas savoir ce qu'ont fait les gens comme fraa Jad depuis. Je suppose qu'ils ont surtout...

– Entretenu la flamme ? proposa Lio.

– Oui. Mais quelque chose dans ce qu'ils ont fait vers 2760, lorsque la praxis a atteint son apogée, a émis un signal qui s'est propagé en aval de la mèche et a été perçu d'une façon ou d'une autre par les

théôs d'Urnude.

– Tu veux dire que cela les a attirés ici ? intervint Lio. Comme la cloche du dîner ?

– Comme l'odeur de ce pain, acquiesçai-je.

– Peut-être que ce n'est pas nécessairement l'odeur du pain qui a fait venir les autres dans cette pièce, fraa Érasmas, suggéra Arsibalt. Ce peut être aussi le bruit des conversations, des mots entendus à demi, incompréhensibles à cause de la distance, mais suffisants pour piquer la curiosité de n'importe quel être sensé à portée de voix.

– Tu veux dire que c'est un peu ce qui s'est passé du point de vue des théôs urnudiens de ce vaisseau, dis-je, lorsqu'ils ont perçu, je ne sais pas, des émanations, des indices, des signaux percolant la mèche depuis Arbre.

– Exactement », répondit Arsibalt.

Nous nous tournâmes vers Jules. Il avait sorti un peu de nourriture laterrienne d'un sac et, ayant calmé son appétit avec des aliments qu'il ne digérerait pas, mangeait maintenant quelques bouchées de ce que son corps pouvait assimiler. Remarquant notre attention, il se rembrunit, déglutit. « N'oubliez même pas obtenir un jour des réponses de la part du Piedestal. Ceux d'il y a neuf cents ans étaient des théôs rationnels, évidemment. Mais, durant les longues années sombres de leur errance, ils sont devenus quelque chose comme un clergé. Et plus ces prêtres se rapprochent de leur dieu, plus ils le craignent.

– Je me demande si nous ne pourrions pas les apaiser un peu en leur faisant savoir qu'ils n'en sont en fait pas si proches que cela, dit Jesry.

– Qu'entendez-vous par là ? demanda Jules.

– Fraa Jad est un type intéressant et tout et tout, répondit Jesry. Mais il ne ressemble pas à un dieu, ni même à un prophète, à mes yeux. Quoi qu'il accomplisse lorsqu'il chante, ou qu'il joue au téglon toute la nuit, je ne crois pas que cela soit divin. Je crois qu'il perçoit simplement les signaux baignant Arbre depuis l'amont de la mèche. »

À ce point de la conversation, tout le monde était arrivé et avait pris son petit déjeuner, à l'exception de fraa Jad. Nous le trouvâmes assis au milieu du décagone, occupé à manger ce que lui avait apporté le personnel. Le décagone semblait complètement différent. Lorsque nous étions passés la veille, il était pavé de tuiles d'argile d'une taille

confortable pour la main, brun sombre et rainurées comme celles avec lesquelles j'avais joué à Orithéna, mais proportionnellement plus petites. La rainure paraissait courir sans discontinuer d'un sommet à son opposé – je n'avais pas pris le temps de vérifier, mais j'avais supposé qu'il s'agissait d'une solution exacte. Pour ceux qui voulaient s'y essayer, des paniers de tuiles de porcelaine blanche marquées d'un trait noir vernissé en lieu de rainure avaient été mis à disposition sur tout le pourtour. Mais ce matin, les paniers étaient vides, et fraa Jad dégustait son petit déjeuner sur un décagone dallé d'un blanc sans défaut, et décoré des entrelacs d'une ligne noire continue. Durant la nuit, il en avait carrelé la totalité. Lorsque nous en prîmes conscience, nous applaudîmes à tout rompre. Arsibalt et Jesry poussaient les hauts cris comme s'il se fût agi d'une rencontre sportive. Les combattants s'approchèrent de fraa Jad et le saluèrent très bas.

Par curiosité, je revins vers le bord du décagone et redescendis – parce que sa surface était surélevée de plusieurs pouces par rapport au sol. Je m'accroupis et soulevai l'une des tuiles blanches de Jad, pour révéler un peu du dallage marron en dessous. Comme je l'avais suspecté, la solution de Jad était totalement différente – la position des anciennes tuiles marron ne correspondait pas à celle des nouvelles, ce qui prouvait qu'il ne s'était pas simplement contenté de la reproduire.

« C'est la quatrième », dit une voix douce derrière moi.

Je relevai la tête, pour découvrir Magnath Foral qui me regardait. Il fit un signe du menton en direction de la tuile que je tenais. En examinant de plus près le bord du décagone, je vis alors que sous les tuiles marron se trouvaient une couche verte et, encore en dessous, une couche ocre brun. « Eh bien, lui dis-je, j'imagine que vous allez devoir cuire un nouveau jeu de tuiles. »

Foral hocha la tête, puis ajouta, pince-sans-rire : « Mais je pense qu'il n'y a pas d'urgence. »

Je remis la tuile blanche en place, me relevai, et remontai sur le décagone. Il était à ciel ouvert. Je penchai la tête en arrière et regardai en l'air. « Vous croyez qu'ils ont remarqué ? » demandai-je.

Magnath Foral sourit sans rien dire.

Le collectif 317 alla se réunir dans une cour que nous n'avions pas traversée la veille. Celle-là était circulaire, et couverte d'une tonnelle végétale. On avait de quelque façon réussi à guider une demi-douzaine

d'énormes grimpants à fleurs de manière à former une arche au-dessus de cet espace, et à entrelacer leurs lianes pour constituer un dôme stable à cinquante pieds du sol. Une lumière tamisée venait éclairer l'espace frais en dessous, mais vu du dessus, cela devait ressembler à un hémisphère vert parsemé de points de couleur. Des palettes de produits d'apparence mystérieuse mais onéreuse avaient été alignées au bord de la cour. Nous consacrâmes le reste de la matinée à les ouvrir, à nous débarrasser des emballages, et à les inventorier – un travail décérébré dont nous avons tous besoin.

Le fait que notre destination fût l'espace était évident au vu de la nature de ce chargement. Au poids, il était constitué à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de conteneurs. Nous ouvrons de magnifiques boîtes à loquets de vingt livres, pour en tirer une pièce qui pesait autant que des fleurs séchées. Nous abandonnâmes nos chapes et nos cordelières au profit de justaucorps gris anthracite qui ne pesaient presque rien.

« C'est préférable, dit Jesry en me regardant. En gravité zéro, les chapes flottent, et l'effet serait affligeant, si tu vois ce que je veux dire.

– Parle pour toi, répondis-je. Autre chose que j'aie besoin de savoir ?

– Si tu as le mal de l'espace – et tu l'auras –, cela durera trois jours. Ensuite, soit cela passe, soit on s'habitue, je ne saurais trop dire.

– Tu crois que nous *aurons* trois jours ?

– S'ils ne nous envoyaient que pour faire diversion..., commença-t-il.

– Que pour nous faire tuer, tu veux dire ? corrigeai-je.

– Oui. Eh bien, il leur suffirait d'envoyer des prociens. »

Notre conversation avait commencé à intéresser les autres, y compris les combatants, qui ne comprenaient pas le sens de l'humour de Jesry.

Il s'éclaircit la gorge et cria en direction de Lio : « Que se passe-t-il, mon fraa ? »

Celui-ci sauta sur une palette recouverte de toile, et tout le monde se tut. « Nous ne sommes pas encore autorisés à connaître l'objectif de notre mission, annonça-t-il, ni sa raison. Nous savons juste que nous devons aller là-haut.

– Où, là-haut ? demanda Jules.

– Sur le *Daban Urnud* », répondit Lio.

Ces seuls mots retinrent toute notre attention. Nous fûmes soudain tous plus souriants.

Surtout Jules.

« C'est mon estomac qui va être content, dit-il.

– Comment allons-nous nous introduire dans un vaisseau lourdement armé..., tenta Arsibalt.

– On ne nous l'a pas encore dit, coupa Lio. Ce qui est tout aussi bien, parce que quitter la terre ferme est déjà bien assez difficile. Nous ne pouvons pas nous servir des sites habituels. J'imagine que le Piedestal menace de les barrer s'ils perçoivent des préparatifs de lancement. Ce qui signifie aussi que nous ne pouvons pas faire usage des fusées ordinaires, puisqu'elles sont spécifiquement conçues en fonction de ces sites. Et cela, conséquemment, signifie que nous ne pouvons pas utiliser les véhicules spatiaux habituels – tels que celui dans lequel tu es parti, Jesry –, dans la mesure où ils ne peuvent être lancés que par lesdites fusées. Mais il existe une alternative. Durant la dernière grande guerre, on a développé une gamme de missiles balistiques qui utilisent des propergols stockables et se lancent depuis l'arrière de véhicules à chenilles en mouvement constant dans la nature.

– Cela ne fonctionnera jamais, protesta Jesry. Un missile balistique ne met pas sa charge sur orbite. Il emporte simplement une ogive à l'autre bout de la planète.

– Mais suppose que l'on remplace l'ogive par quelque chose de ce genre », dit Lio. Il sauta à terre, attrapa la toile, prit son élan, et l'arracha d'un puissant mouvement des bras et des hanches, faisant apparaître un engin pas beaucoup plus grand qu'un appareil ménager. *Une pergola sur un banc de soudage*, eût probablement dit Yul, si seulement il avait été là.

Ladite pergola était minuscule, bien que – comme le démontra Lio – elle pût contenir une personne en position fœtale. Son sommet était une lentille de tôle emboutie recouverte d'un genre de revêtement résistant. Ce toit était soutenu par quatre montants : des sortes de pylônes arachnoïdes de section triangulaire, comme des relais radio miniatures. Donc, l'habitable avait un auvent et des montants, mais pas de plancher. En lieu de cela, il n'y avait que trois patères de raccordement tournées vers l'intérieur depuis un anneau structurel. En l'instant, elles étaient recouvertes par une plaque de

contreplaqué qui supporta le dos de Lio quand il se lova dessus. Mais, lorsqu'il ressortit en roulant sur lui-même, il ôta la feuille de contreplaqué, pour révéler qu'il n'y avait rien dessous, sinon des éléments structurels et de la plomberie. Il y avait deux gros réservoirs – un tore autour d'une sphère – et plusieurs autres plus petits, tous sphériques et pas plus grands que ce que l'on pourrait voir sur les étagères d'une boutique de sport. Ceux-là étaient tous profondément enfouis dans un réseau de tubulures et de faisceaux de câbles. Sous l'ensemble du bloc dépassait du fond, tel le dard d'un insecte, un col de tuyère d'une petitesse consternante.

« Le vrai sera boulonné d'un carénage deux fois plus grand que cet étage, nous informa Lio.

– Étage ? s'exclama Sammanne. Vous voulez dire comme dans...

– Oui, le coupa Lio, c'est ce que j'essaie de vous dire. Je suis désolé de ne pas avoir été plus clair. Ceci est le dernier étage d'un missile. Il y en a un pour chacun d'entre nous. » Puis, pour que nous pussions mieux voir la tuyère, il attrapa un pylône d'une main et tourna. L'étage entier bascula en arrière, exposant le dessous.

« C'est une plaisanterie », m'exclamai-je. Je posai ma main à côté de la sienne, et le repoussai de l'épaule. Il me céda sa place. L'étage entier pesait beaucoup moins que moi. Puis tout le monde voulut essayer.

« Et où est le reste ? » demanda Jesry.

Il y eut un silence embarrassé.

« Tout est là, proclama Jules Verne Durand, qui avait parfaitement saisi même s'il voyait l'objet pour la première fois. Conceptuellement, c'est de la bombe, bébé !

– Eh bien, puisque vous semblez être un expert, dit Jesry, vous allez nous dire comment une bomblébé, avec son auvent et ses quatre montants, va maintenir une atmosphère pressurisée !

– Cela ne s'appelle pas une bomblébé, protesta Lio sans grande énergie. C'est un... bah, laissez tomber.

– Nous n'aurons que nos combinaisons spatiales, n'est-ce pas ? demanda Jules en regardant Lio.

– Vous avez compris, répondit Lio en hochant la tête. Comme nous avons *de toute façon* besoin de combinaisons spatiales intégrant les équipements de survie, d'hygiène et tout le reste, il serait redondant d'envoyer un habitacle pressurisé doublant tous ces systèmes. »

Je m'attendais à de nouvelles protestations de la part de Jesry, mais il opéra une conversion soudaine, et leva les deux mains pour faire taire les marmonnements. « Je suis allé là-haut, nous rappela-t-il, et je peux vous dire que je ne suis nullement pressé de revivre une expérience de voyage en capsule à plusieurs. Vous ne connaissez pas le sens du mot “rancœur” tant que vous n’avez pas été aveuglé par l’amas flottant du vomi de quelqu’un d’autre. Ne me parlez même pas de ce qu’ils appellent des toilettes. Et combien il est difficile de voir à travers ces petits hublots ! Je crois donc que cette machine est une excellente idée : chacun de nous, isolé dans son vaisseau spatial personnel, pourra flatuler sans déranger personne, en appréciant le panorama à travers sa visière.

– Combien de temps est-il possible de survivre dans une combinaison spatiale ? demandai-je.

– Tu vas adorer », annonça Jesry, après un acquiescement de Lio. Jesry retourna vers l’endroit où, avec l’aide de fraa Gratho, il avait assemblé des combinaisons pendant près d’une heure. Il en choisit une qui avait l’air complète, et tapota une bonbonne métallique verte connectée au sac à dos. « De l’oxygène liquide ! Une réserve de quatre heures, juste là !

– À condition de faire preuve de discipline dans son emploi, intervint soor Vay.

– *Liquide ?* Comme celui utilisé en cryogénie ? demanda Sammanne.

– Évidemment.

– Combien de temps va-t-il rester froid ?

– Dans l’espace ? Ce n’est pas vraiment un problème. Il restera froid aussi longtemps que la pile à combustible pourra alimenter le module refroidisseur. » Il tapota ensuite une bonbonne rouge. « Ici, l’hydrogène liquide. Facile à placer, facile à enlever. » Il la détacha, nous montra une sorte d’encliquetage à joint complexe, la remit en place.

« Alors nous sommes en compétition avec une pile à combustible pour l’accès à l’oxygène ? demanda Arsibalt.

– Disons plutôt en coopération.

– Et les évacuations ? demanda quelqu’un, mais Jesry était prêt.

– Le gaz carbonique est épuré ici. » Il détacha une cartouche blanche et l’agita. « Lorsqu’elle est pleine, on la remplace par une

autre. Puis – cela va vous plaire – vous branchez l'ancienne sur le ravitailleur. » Il marcha jusqu'à un élément séparé qui avait l'air compatible avec la combinaison spatiale, mais d'une espèce différente. Il était couvert de connecteurs à code couleur pour les réservoirs et les cartouches. Jesry raccorda l'épurateur sur l'un d'entre eux. « Il décharge le CO₂ de l'épurateur par cuisson. Lorsque cette barre change de couleur (il nous montra un indicateur sur le côté de la cartouche), il est prêt à être réutilisé.

– Cet appareil est également un réservoir d'air et de combustible ? demanda soor Vay, en regardant les connecteurs pour les bonbonnes à oxygène et à hydrogène.

– Si c'est disponible, c'est là que cela se trouve, répondit Jesry. Il est également prévu pour être connecté à une poche à urine et à une source d'énergie – en général des panneaux solaires, mais dans notre cas un générateur nucléaire. Il sépare l'eau en hydrogène et en oxygène, les liquéfie, et remplit toutes les bonbonnes que vous branchez. Et il utilise la chaleur pour recycler les épurateurs, comme je le disais. De la même façon, quand vos sacs de contention fécaux sont pleins – nous y reviendrons –, vous les attachez ici...

– Tu veux dire que nous allons déféquer à l'intérieur de nos combinaisons ? coupa Arsibalt alors que Jesry indiquait fastidieusement des connecteurs jaunes.

– Merci de t'être porté volontaire pour faire la démonstration de cet incroyable exploit de la praxis ! clama Jesry. Lio et Raz, pourriez-vous avoir l'amabilité d'apporter un peu d'intimité à votre fraa ? »

Nous allâmes tous deux ramasser la chape d'Arsibalt là où il l'avait posée, et la tendîmes entre nous pour former un écran derrière lequel il ôta son justaucorps. Dans le même temps, Jesry était allé chercher une combinaison spatiale très grande taille, qu'il fit rouler jusqu'à nous. Elle était suspendue à un machin à roulettes qu'il nous présenta comme le grément d'enfilage. La combinaison était composée d'une grosse structure rigide, le bloc tête-tronc – ou BTT –, dont une partie de l'arrière s'ouvrait sur charnières, comme la porte d'un réfrigérateur. Chaque bras et chaque jambe était constitué de plusieurs coques bulbeuses courtes et rigides, jointes comme des perles sur un fil. Cela lui donnait une apparence bien différente des combinaisons que je me souvenais avoir vues dans des visues ou sur le férulaire céleste : celle-là était plus grande, plus ronde, d'une solidité rassurante. Autre

différence, au moins du point de vue esthétique : comme toutes celles sur lesquelles Jesry avait travaillé, elle était noir mat.

Arsibalt s'avança vers le gréement d'enfilage, leva les mains pour attraper une barre de traction stratégiquement disposée, et tira tout en se hissant sur le marchepied placé au seuil de l'ouverture, à l'arrière de la combinaison. Il se montrait étonnamment docile. Peut-être qu'il se souvenait des visues de spécufiction qu'il regardait avant d'être recouvert, ou peut-être qu'il n'aimait pas être nu. Avec un peu d'aide de la part de Jesry, il introduisit un pied tendu puis l'autre dans les trous des jambes à la base du BTT, et s'y laissa glisser. À mesure que ses pieds avançaient, les segments rigides tournaient de différentes façons. Chaque bulbe, semblait-il, était relié à ses voisins par un roulement hermétique. Tous pouvaient pivoter indépendamment, si bien que les coudes et les genoux pouvaient plier normalement sans faire appel à une articulation mécanique complexe. Arsibalt avait maintenant l'air encore plus rondouillard que d'habitude. Il plia une jambe, puis l'autre, nous donnant une idée de la façon dont les rotations des segments entre eux autorisaient les mouvements.

« Maintenant, je voudrais que tu t'intéresses aux sacs qui entourent tes cuisses et ta taille, dit Jesry en indiquant des feuilles caoutchouteuses qui pendaient platement sur les parois intérieures du BTT. Dans quelques minutes, elles vont te secouer.

– C'est bien noté », dit Arsibalt en enfonçant ses mains dans les armatures des bras qui semblaient se terminer brutalement sur des dômes hémisphériques, tels des moignons.

Lio et moi ne voyions plus que son dos et ses fesses, sur lesquels Jesry nous fit la grâce de refermer la porte. Notre fraa étant redevenu décent, nous pûmes laisser tomber la chape pour revenir devant Arsibalt. Sa voix étouffée était à peine audible, alors Jesry brancha un câble dans un connecteur de la poitrine et alluma un amplificateur. Nous entendîmes Arsibalt dans un haut-parleur : « Il y a beaucoup de choses que mes mains doivent apprendre là-dedans. J'aimerais bien voir ce que je fais.

– Nous y reviendrons », promit Jesry. Il avait dit cela d'un ton distrait, car il était occupé par la lecture d'une série de données sur l'avant de la combinaison – il s'assurait d'abord que son fraa n'allait pas s'asphyxier.

Je remarquai que les autres regardaient cela d'un air amusé, alors

je m'approchai et découvris qu'un petit écran à visues plat était encastré au milieu de son torse. Il retransmettait en direct les images du visage d'Arsibalt, prises par un visuocapteur placé à l'intérieur du casque. Elles étaient un peu déformées parce que prises de trop près par un objectif à très grand angulaire, mais ça valait mieux que regarder à travers une visière fumée et opaque.

« Pourrait-on me dire ce que sont toutes ces buses devant ma bouche ? demanda Arsibalt, les yeux baissés et interrogateurs.

– À gauche, l'eau. À droite, la nourriture et, si nécessaire, les médicaments. Le gros tube au milieu, c'est le dalot.

– Le quoi ?

– Il sert à vomir. Ne le rate pas.

– Ah. » Les yeux d'Arsibalt se relevèrent pour se tourner, à travers la visière, en direction de ses mains. Il leva un bras jusqu'à amener le moignon là où il pouvait le voir. Une écrouille s'ouvrit. Nous eûmes tous un mouvement de recul lorsqu'en jaillit une espèce d'araignée métallique géante déployant ses pattes. À y regarder de plus près, c'était en fait une main squelettique : les os, articulations et tendons répliquant une vraie main, mais tous faits d'un métal noir anodisé usiné, et sans peau, sauf à considérer ainsi les coussinets de caoutchouc noir au bout des doigts. Tout cela émergeait d'un poignet articulé placé au bout du moignon. D'abord, il s'agita spasmodiquement entre deux pauses flâpies. Puis, une par une, les phalanges parurent passer sous le contrôle d'Arsibalt. Les mouvements se rapprochèrent de ceux d'une vraie main. Son autre bras s'éleva, et une autre main en surgit. Mais celle-là était moins humanoïde : elle était constellée de petits outils.

« Décris ce que tu fais avec tes mains, demandai-je.

– Le bout des bras est spacieux, répondit Arsibalt. Il y a une sorte de gant que je peux enfiler. Il est relié mécaniquement au squelette de main que vous pouvez tous voir.

– Juste mécaniquement ? interrogea Sammanne. Pas de servomoteurs ?

– C'est strictement mécanique, répondit Jesry. Voyez par vous-mêmes. »

Nous nous rapprochâmes pour mieux voir. La main-forte était animée par des câbles et des tiges métalliques qui disparaissaient dans le moignon où, semblait-il, ils étaient reliés directement au gant

interne que portait Arsibalt.

« C'est simple, en un sens, et pourtant extrêmement complexe, énonça fraa Osa.

– Oui. À l'exception de l'étanchéité, elle aurait pu être conçue par un artisan médiéval qui aurait eu beaucoup de temps devant lui, dit Jesry. Par bonheur, le monde mathique dispose d'un nombre conséquent d'artisans médiévaux. Et, croyez-le ou non, il est plus facile de réaliser quelque chose de ce genre que de concevoir un gant pressurisé qui soit d'une quelconque utilité dans l'espace.

– Il y a d'autres commandes au bout du moignon, intervint Arsibalt. Si je sors ma main du gant... » La main-forte s'agita, puis devint flasque. Elle rentra dans son compartiment et l'écoutille se referma sur elle. « Maintenant, dit Arsibalt, je suis au bout du moignon, qui est rempli de boutons et d'interrupteurs.

– Fais attention, l'avertit Jesry. La plupart des fonctions de la combinaison sont à commande vocale, mais par sécurité, ce sont les commandes manuelles auxiliaires qui priment. Tu ferais mieux de ne pas y toucher pour l'instant.

– Comment saurons-nous quel bouton fait quoi, si on ne peut pas les voir ? » demanda Arsibalt. L'écran nous montra ses yeux qui cherchaient inutilement en tout sens pendant qu'il tâtonnait dans le moignon.

« Il s'agit principalement d'un clavier qui permet d'entrer des données alphanumériques du bout des doigts. Sammanne pourrait s'en servir directement. Nous, nous allons apprendre à pianoter avec deux doigts.

– Alors, Arsibalt, demandai-je, dans l'ensemble, qu'en penses-tu ? Comment te sens-tu ?

– Étonnamment à l'aise.

– Comme tu l'as remarqué, reprit Jesry, la combinaison n'entre en contact avec ton corps qu'en peu d'endroits. C'est un facteur de confort, et cela permet aussi de réguler la température de ton corps avec un simple système d'air conditionné, et donc d'éviter la tenue à tubes qu'avait dû porter le férulaire céleste. Mais lorsqu'il y a contact, il est franc. Répète après moi : début du cycle d'élimination sanitaire.

– Début du cycle d'élimination sanitaire », articula maladroitement Arsibalt, son appréhension croissant à mesure. Les mots « cycle d'élimination sanitaire » apparurent sur l'écran de contrôle en bas de

l'image de son visage. Ses yeux s'écaraquillèrent. « Oh, mon Dieu ! » s'exclama-t-il.

Tout le monde s'esclaffa.

« Tu veux bien expliquer ? sourit Jesry.

– Les coussins d'air que tu m'as montrés tout à l'heure : ils se sont gonflés. Autour de ma taille et du haut de mes cuisses.

– Ta zone pelvienne est maintenant complètement isolée du reste de la combinaison, annonça Jesry.

– Et pas qu'un peu !

– Tu peux laisser faire la nature.

– Je crois que nous pouvons sauter cette partie de la démonstration, fraa Jesry.

– Comme tu voudras. Répète : fin du cycle d'élimination sanitaire. »

Arsibalt s'exécuta, déclenchant un autre éclat de rire général lorsque nous vîmes et entendîmes sa réaction. « Des jets d'eau chaude ! En proue et en poupe !

– Oui. Les garçons et les filles ont droit au même traitement, que cela vous plaise ou pas », dit Jesry. Il tenait maintenant un épais tuyau attrapé sur le gréement d'enfilage, qu'il brancha sur une partie peu glorieuse de la combinaison. « Ici, nous ne pouvons pas nous servir du vide infini de l'espace, alors nous le simulons. » Il actionna un interrupteur, et un aspirateur souffla pendant plusieurs secondes.

Une autre scène d'anthologie sur l'écran. Arsibalt nous informa qu'il subissait un vigoureux séchage à chaud. « C'est terminé, nous annonça-t-il enfin. Les coussins se sont dégonflés.

– Nous le voyons bien, dit Sammanne, les yeux fixés sur l'écran de contrôle.

– Vous consommez un peu d'air à chaque usage, alors faites-y appel avec parcimonie, nous avertit Jesry. Mais l'important, c'est que...

– Que tant que le ravitailleur fonctionne, on peut vivre longtemps là-dedans, dis-je.

– Oui.

– Cette combinaison est complètement différente de celle que portait le férulaire céleste, fit remarquer fraa Osa. Plus sophistiquée.

– Magnifiquement usinée », ajoutai-je, en regrettant que Cord ne fût pas là pour admirer l'épaisse bande circulaire qui ceignait la taille

d'Arsibalt, juste en dessous du niveau de la porte, et qui lui permettait de tourner indépendamment les hanches et les épaules.

« C'est littéralement incroyable, conclut Arsibalt. Malgré toute l'estime que je porte à nos fraas et à nos soors de la convoxe, je n'aurais jamais imaginé qu'ils réussiraient à concevoir quelque chose d'aussi complexe en aussi peu de temps.

– En réalité, répliqua Jesry, cette combinaison a été conçue, jusqu'au dernier détail, il y a vingt-six siècles.

– Pour la Grosse Pépité ? demanda Sammanne.

– Exactement. Et cette convoxe-là a eu le loisir de leur consacrer plusieurs années. Les plans ont été archivés à Saunt-Rab, et préservés durant le troisième Sac par des fraas et des soors qui ont porté ces livres sur leur dos leur vie entière. L'année dernière, lorsque les géomètres se sont placés en orbite autour d'Arbre, il y a eu toute une série de vocos dont nous n'avons jamais entendu parler à Édhar, dans le seul but de rassembler les talents nécessaires pour réactiver ce programme. Des sommes inconcevables ont été dépensées pour produire celles-ci (il tapota l'épaule d'Arsibalt), et celles-là. » Il indiqua la bomblébé d'un geste. « Remarquez les points d'attache. » Il fit tourner Arsibalt de façon à ce que nous puissions voir son dos, et il indiqua une série de connecteurs disposés en triangle, correspondant aux patères de raccordement de la structure de la bomblébé. « L'une se branche sur l'autre. Elles forment alors une unité intégrée. Donc, pas besoin d'équipement, de couchette. Les coussins de la combinaison se gonfleront pour compenser l'effet de l'accélération sur nos organismes au décollage.

– Impressionnant, commenta Sammanne. La seule chose que nous ne pourrions pas faire dans ces machins, c'est passer inaperçu. »

Tout le monde le regarda, l'air ébaubi.

Il grimaça, et agita la main en direction de la poitrine d'Arsibalt, illuminée par sa kyrielle de retours de visues, d'afficheurs alphanumériques et de lampes témoins. « Toute action clandestine paraît exclue, non ? »

Gratho s'avança, attrapa une tige à peine visible qui saillait du BTT au niveau de la clavicule, et la rabattit. Un panneau noir rétractable se déploya, descendit et vint se plaquer juste au-dessus de l'anneau de ceinture. Tous les affichages et voyants étaient maintenant recouverts. Arsibalt était noir mat de la tête aux pieds, comme s'il eût été moulé

dans du carbone.

« C'est remarquable, fit observer fraa Osa, si l'on considère que ces équipements n'étaient même pas encore disponibles lorsque vous êtes allé dans l'espace avec le férulaire céleste. »

Jesry acquiesça. « Il en existe maintenant seize exemplaires.

– Mais nous sommes onze ! » s'exclama Arsibalt – nous avons oublié qu'il était là. Sa main-forte se porta à sa poitrine, trouva le levier de l'écran, et le releva, pour faire réapparaître la visue. Son expression habituelle de surprise éberluée fut agrandie de façon comique.

« C'est exact, rétorqua Jesry.

– Ce qu'il en découle devrait être évident, enchaîna Lio, mais je vais tout de même le dire : nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer. La situation est la même avec les lanceurs de missiles. Il s'agissait d'un secret militaire. Il n'y a aucune raison pour que le Piedestal – qui tient la plus grande partie de sa connaissance d'Arbre de la dispersion dans l'espace de la culture populaire – connaisse leur existence. Ils ont été spécifiquement conçus pour être difficiles à repérer vus du ciel. Mais dès que l'un d'entre eux sera lancé, sa signature thermique sera captée par le système de surveillance et ils sauront tout d'eux. Alors ils devront être lancés tous ensemble, ou pas du tout. Il y en a deux bonnes centaines. Ils partiront tous dans la même fenêtre de tir, qui se trouve être dans trois jours. Onze d'entre eux seront chargés de “bomblébés”, emportant les membres de ce collectif. Un certain nombre des autres mettront sur orbite l'équipement et le ravitaillement dont nous aurons besoin.

– Et le reste ? » demanda Sammanne.

Lio resta muet le temps de jeter un coup d'œil dans ma direction. Nous pensions tous deux aux tue-tout. « Des leurres et des paillettes, finit-il par dire.

– Que serons-nous censés faire, une fois là-haut ? demanda Arsibalt.

– Reconstituer à partir d'un certain nombre de chargements une plateforme de lancement – que je ne daignerais pas appeler véhicule – qui servira à nous placer sur une autre orbite, répondit Lio. Une orbite qui nous amènera à notre point de rencontre avec le *Daban Urnud*.

– Cela, nous aurions pu le deviner, dit Jesry. Ce que fraa Arsibalt voulait dire... »

Fraa Osa s'avança, en regardant Lio avec l'air de dire : *Puis-je ?* Le chef des combatants ne s'était pas beaucoup manifesté jusqu'ici, alors tout le monde se décala de façon à bien l'entendre. « La plus grande difficulté à surmonter pour certains d'entre vous va être non pas l'accomplissement de la tâche qui vous incombe, mais l'incertitude et la vexation qu'il y a à ne pas s'être vu confier le plan entier. Ces émotions peuvent vous entraver. Vous n'avez d'autre choix que de tout simplement décider, *maintenant*, si vous désirez poursuivre en ayant conscience que le plan ne vous sera peut-être jamais révélé – voire que, s'il l'était, il pourrait être entaché de failles évidentes – ou renoncer en laissant à quelqu'un d'autre la combinaison qui vous a été allouée. » Puis il reprit place dans le rang.

Il y eut une minute de flottement, durant laquelle nous prîmes tous notre décision – si c'est bien le bon mot en ce qui me concerne, parce que je ne ressentis aucune émotion liée à une quelconque prise de décision. Quitter ce groupe à cet instant était tout bonnement inconcevable. Il n'y avait aucune décision à prendre. Fraa Osa, qui avait voué la totalité de sa vie à se préparer à ce genre de situation, le savait à l'évidence parfaitement bien. Il ne nous demandait pas vraiment de choisir, il nous disait, d'une façon raisonnablement diplomatique, de nous taire et de nous concentrer sur le sujet en cours.

C'est donc ce que nous fîmes dix-huit heures par jour, en attendant le moment où le martel viendrait nous prendre pour nous emmener au terrain d'aviation. Quoiqu'un observateur inattentif eût pu penser que nous ne travaillions que la moitié du temps, et passions le reste à jouer à des jeux vidéo. Trois des cellules adjacentes à la cour avaient été équipées d'apsyntes et de grands écrans à visues panoramiques formant cercle. Au centre de chacun de ces cercles se trouvait un fauteuil muni des bras démontés d'une combinaison spatiale. Nous prenions place chacun notre tour dans le fauteuil, les bras enfoncés jusqu'aux épaules, tenant les commandes. Les écrans projetaient une simulation de ce que nous pourrions voir dans nos visières si nous flottions en orbite basse, ainsi que toutes les données et niveaux qui, on nous l'avait promis, seraient superposés dans notre champ de vision par les apsyntes intégrés de la combinaison. Les commandes placées au bout de nos doigts pouvaient également être reliées aux propulseurs des bomblébés, de façon à ce qu'une fois en orbite nous pussions nous déplacer et accomplir certaines tâches. Sous la main

gauche se trouvait une petite sphère qui se déplaçait librement dans un berceau ; pour la droite, une poignée en forme de champignon qui pouvait être maniée dans quatre directions, ainsi que tirée vers le haut ou poussée vers les bas. La sphère commandait la rotation de la combinaison, ce qui était assez simple à assimiler. La poignée contrôlait ses translations – ses mouvements dans l'espace, par opposition à ses mouvements sur elle-même. Beaucoup plus complexe. Les objets en orbite ne se déplaçaient pas de la façon qui nous était naturelle. Pour donner un exemple simple : si je cherchais à atteindre un objet sur mon orbite, mon réflexe serait de déclencher un propulseur pour me projeter en avant, mais cela me placerait sur une orbite *plus haute*, et l'objet se retrouverait rapidement *en dessous* de moi. Tout ce que nous savions ici-bas serait faux là-haut. Même pour ceux qui avaient appris la mécanique orbitale en tant que disciples d'Orolo, la seule façon de réellement le maîtriser était de jouer à ce jeu.

« C'est traître », commenta Jules. Lui et moi occupions l'une de ces cellules. Comme j'étais rapidement devenu assez bon à ce jeu, du fait que je connaissais la théorie sous-jacente, mon rôle était désormais d'aider les autres à apprendre. « La main gauche semble avoir énormément d'effet. » Il fit rouler la petite sphère. Je fermai les yeux et déglutis tandis que les images sur l'écran – constituées d'Arbre et des divers objets en orbite autour de nous – se mettaient à tourner follement. « Et pourtant, les six éléments n'ont en fait pas changé le moins du monde. » Il faisait allusion à la rangée de six chiffres alignés en bas de l'écran de simulation, ces mêmes six chiffres que j'avais autrefois expliqués à Barb dans la cuisine du réfectoire.

« C'est exact, dis-je. Vous pouvez tourner autant que vous voulez, cela ne changera pas vos coordonnées orbitales – la seule chose qui est importante. »

Un indicateur à six valeurs en bas à droite se mit à clignoter, ce qui me révéla que Jules se servait de son autre main – la dextre, comme il l'appelait – pour jouer avec le champignon – son bâton de joie. Les six composantes orbitales commencèrent à fluctuer. L'une d'entre elles passa du vert au jaune.

« Ha, intervins-je, vous venez de pourrir votre inclinaison. Vous n'êtes plus dans le plan.

– Très important à long terme, et pourtant, trompeusement, je ne

vois pas grande différence pour l'instant.

– Exactement. Laissez-moi tout de même vous montrer ce qu'il va se passer. » Ayant accès à la version instructeur du panneau de commandes, je m'en servis pour passer la simulation en avance rapide, réduisant la demi-heure suivante à une dizaine de secondes. Les autres satellites dérivèrent à une telle distance que nous les perdîmes de vue. « Une fois que vous êtes si loin que vous ne pouvez plus voir vos coéquipiers – ou les distinguer des leurres...

– *Chufoutu*, conclut-il froidement. Peut-on revenir en arrière ?

– Bien sûr. » Je ramenai la simulation juste après son erreur d'inclinaison.

« Comment puis-je le rattraper ? Comme ceci, peut-être », maugréa-t-il. Il manipula le bâton de joie. L'inclinaison s'aggrava un peu, et l'excentricité passa au jaune, puis au rouge. « *N'dan, jusse-cocou ! Nez-grillé* deux des six ! s'exclama-t-il.

– Essayez de faire l'inverse de ce que vous venez de faire », lui suggérai-je.

Il déclencha le propulseur opposé, et l'excentricité s'améliora, mais le demi-grand axe empira. « Un superbe casse-tête, dit-il. Pourquoi ai-je étudié la linguistique quand j'aurais pu faire de la mécanique céleste ? La linguistique m'a mis dans cette situation dont seule la physique peut me sortir.

– Comment est-ce, là-haut ? » lui demandai-je. Il commençait à se démoraliser, alors je m'étais dit qu'une pause pourrait lui faire du bien.

« Oh, je suis sûr que vous avez vu la modélisation. Elle est assez fidèle pour la partie extérieure que peuvent percevoir vos télescopes. Évidemment, la plupart des Quarante Mille ne voient jamais cela. Seulement l'intérieur de la grappe d'orbes, dans laquelle ils passent toute leur vie. » Il parlait du cœur du *Daban Urnud*, seize sphères creuses d'un tiers de lieue de diamètre, groupées autour d'un axe central dont la rotation produisait une gravité artificielle.

« C'était là-dessus que portait ma question, dis-je. Comment est cette communauté de dix mille Laterriens ?

– Divisée, pour l'instant, entre le Pivot et le Piedestal. » Le Pivot était le mouvement opposé, dirigé par les Fthosiens.

« Mais en temps normal ?

– Jusqu'à ce que nous arrivions ici et que les positions du Piedestal

et du Pivot se durcissent, c'était un peu comme une gentille ville de province qui aurait une université ou un laboratoire de recherche. Chaque orbe est à moitié plein d'eau. L'eau est couverte de péniches, et nous faisons pousser notre nourriture sur le toit. Ah, la nourriture ! Que de souvenirs !

– Chaque espèce dispose de quatre orbes, je suppose ?

– Officiellement, oui, mais les communautés se mélangent un peu. Lorsque le vaisseau n'est pas en accélération, nous pouvons ouvrir certaines portes qui donnent dans les orbes adjacents, et nous déplacer librement entre eux. Dans l'un des orbes de Laterre, nous avons une école.

– Donc il y a des enfants ?

– Évidemment que nous avons des enfants ! Et nous les éduquons très, très bien. L'éducation est tout, pour nous.

– J'aimerais que nous en fassions plus, sur Arbre. Pour l'extramuros, je veux dire. »

Jules resta un temps songeur, haussa les épaules. « Comprenez que je ne décris pas une utopie. Nous n'éduquons pas les jeunes uniquement par respect pour de nobles idéaux. Nous avons besoin de survivre, et d'assurer la poursuite du voyage du *Daban Urnud*. Sans compter la compétition entre les enfants d'Urnude, de Tro, de Laterre et de Fthos, pour les charges de haut rang, les postes de commandement dans la prépotence.

– Cela s'étend-il jusqu'à des domaines comme la linguistique ? demandai-je.

– Oui, bien sûr ! Je suis un atout stratégique ! Voyager vers de nouveaux cosmi et orchestrer de nouvelles advenues est la raison d'être ultime de la prépotence. Et quasiment rien ne leur est plus utile dans une advenue qu'un linguiste.

– À l'évidence, dis-je. Donc, votre petite ville de dix mille habitants est assez grande pour que les gens se marient, ou se lient de quelque manière que...

– Nous nous marions, confirma-t-il. Ou, du moins, un nombre suffisant d'entre nous se marient et ont des enfants pour que nous restions dix mille.

– Et vous, demandai-je, vous êtes marié ?

– Je l'étais », répondit-il.

Donc ils divorcent aussi, en conclus-je. « Des enfants ?

– Non, pas encore. Et donc plus jamais.

– Nous allons vous ramener chez vous, lui rappelai-je. Peut-être que vous rencontrerez quelqu'un d'autre, là-haut.

– Pas comme elle. » Son regard se fit désabusé, et il haussa de nouveau les épaules. « Lorsque Lise et moi étions ensemble, je lui disais toujours : “Il n’y a personne d’autre comme toi, mon amour.” Ce genre de choses. Des petits riens. » Il renifla et détourna les yeux. « Pas que ce n’était pas sincère, d’ailleurs.

– Non, évidemment.

– Mais la façon dont elle est morte a montré de manière absolument claire, absolument évidente que c’était vrai, qu’il n’y avait effectivement personne d’autre comme elle. Et, dans une communauté de dix mille personnes, coupée à jamais de ses racines dans son cosmos originel, eh bien, je les connais toutes, Raz. Toutes les femmes de mon âge. Et je peux affirmer comme un fait avéré que dans tout le cosmos où vous et moi nous trouvons, il n’y en a pas une autre comme ma Lise. » Les larmes roulaient maintenant sans retenue sur son visage.

« Je suis terriblement désolé, dis-je. Je me sens ridicule. Je n’avais pas réalisé que votre femme était morte.

– C’est pourtant bien le cas. Je n’ai eu de cesse, voyez-vous, d’être confronté à des images de son corps, de son visage, partout à la convoxe.

– Mon Dieu ! » m’exclamai-je. Je n’avais pas l’habitude d’utiliser des expressions religieuses, mais n’avais rien trouvé d’autre d’aussi parlant. « La femme dans la sonde d’Orithéna...

– C’était ma Lise, dit Jules Verne Durand. Ma femme. Je l’ai déjà dit à Sammanne. » Puis il s’effondra totalement.

Nous étions assis dans cette cellule maintenue dans l’obscurité, sans autre moyen de nous voir que les lumières artificielles projetées par les simulations d’Arbre et de la Lune. Des simulations de personnages en combinaison spatiale flottaient silencieusement autour de nous. Il était recroquevillé sur lui-même, et sanglotait.

Je me souvins de nos discussions en sénacle sur la façon dont nous pouvions interagir par un simple contact physique avec les géomètres, même si les interactions biologiques étaient impossibles. Je m’approchai du Laterrien et le tins dans mes bras jusqu’à ce qu’il cessât de pleurer.

« Il me l'a dit », annonçai-je plus tard à Sammanne.

Il sut immédiatement de qui et de quoi je parlais. Il détourna les yeux et agita la tête. « Comment va-t-il ?

– Mieux. Il a dit quelque chose de très bien.

– Quoi ?

– J'ai touché Orolu. Orolu a touché Lise – il a donné sa vie pour elle. Lorsque j'ai touché Jules, c'était comme...

– L'achèvement d'un cycle.

– Oui. Je lui ai parlé de la façon dont nous avons préparé le corps. Le respect dont nous avons fait preuve. Il a paru heureux d'entendre cela.

– Il me l'avait dit dans l'avion, expliqua Sammanne. M'avait demandé de ne pas en parler aux autres.

– Vous avez quelqu'un de ce genre, Sammanne ? » Malgré tout le temps que nous avons passé ensemble, nous n'avions jamais abordé le sujet.

Il pouffa et agita négativement la tête. « De ce genre ? Non. Des petites amies, parfois. Sinon, juste la famille. Les tics sont... eh bien... beaucoup plus axés sur la famille. » Il s'interrompit, gêné. Le contraste avec les avôts était trop évident.

« Eh bien, finis-je par reprendre, dans le même esprit, pourriez-vous m'aider à clore un autre cycle ?

– Je serais heureux de m'y employer, répondit-il dans un haussement d'épaules. De quoi avez-vous besoin ?

– Vous avez fait passer un message à Ala l'autre jour. Juste avant que l'avion ne décolle. J'étais un peu... timide.

– Embarrassé par le manque d'intimité, commenta-t-il. Oui, je m'en suis aperçu.

– Pouvez-vous en envoyer un autre ?

– Bien sûr. Mais il ne sera pas plus privé que le précédent. »

Je laissai échapper un petit gloussement. « Oui, eh bien, au vu de tout ce qu'il se passe, je saurai m'en contenter.

– D'accord. Que voulez-vous que je dise à Ala ?

– Que si j'ai une quatrième vie, je veux la passer avec elle.

– Dites donc ! s'exclama-t-il, et ses yeux brillèrent comme si je l'avais frappé. Laissez-moi le taper, avant que vous ne changiez d'avis.

– On ne fait qu'aller de l'avant, rétorquai-je. On ne revient pas sur

une décision. »

Barrer, barre : En argot militaire, bombarder une cible, généralement à la surface d'une planète, en lâchant une barre faite d'un matériau dense depuis une orbite. La barre ne contient ni pièces mobiles ni explosifs ; son effet dévastateur vient de son extrême vélocité.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Je passai tout le voyage vers l'orbite convaincu que la fusée avait dysfonctionné et que c'était à cela que ressemblait l'agonie. Les concepteurs n'avaient pas disposé du temps ou du budget nécessaire pour nous offrir des frivolités comme un hublot ou même un simple programme sur l'écran à visues ; l'engin se résumait à un carénage, une fine enveloppe extérieure dont les fonctions étaient de protéger la bomblébé du souffle, de bloquer toute lumière afin que nous fissions le voyage dans l'obscurité et l'ignorance de ce qu'il pouvait se passer et de vibrer – ces deux dernières se combinant pour maximiser la terreur induite. Imaginez ce que vous ressentiriez si vous descendiez une chute d'eau dans un tonneau. Puis si vous étiez attaché dans une vieille tomobile crapoteuse que l'on jetait depuis un pont dans le trafic d'une autoroute à huit voies. Ensuite si vous enfiliez une tenue matelassée pour servir de cible à une séance d'entraînement au bâton de la Combe chantante. Et enfin si l'on collait des haut-parleurs géants à vos oreilles, crachant du bruit pur au double du seuil de la perte auditive permanente. Maintenant, cumulez toutes ces sensations et imaginez en être submergé pendant dix longues minutes.

Si je devais vraiment y trouver un point positif, je dirais que cela demeurerait préférable à la façon dont j'avais passé l'heure précédente : sur le dos, dans l'obscurité, tassé et sanglé en position fœtale, à *m'attendre* à mourir. Comparée à cela, la mort en elle-même eût été un cadeau. L'aspect le plus déplaisant – et, rétrospectivement, le plus embarrassant – de ce moment résidait dans les errements philosophiques avec lesquels j'avais meublé l'attente. L'idée que la mort d'Orolo et celle de Lise m'avaient préparé à accepter la mienne, que j'avais bien fait d'envoyer le message à Ala et que, même si je mourais dans ce cosmos, je continuerais peut-être de vivre dans un

autre.

Un passager clandestin me frappa dans le dos avec une barre à mine. Ah non, en fait, c'étaient les explosifs qui expulsaient le carénage. Un écheveau de fissures découpa l'obscurité en quarts de cercle, puis grandit pour les remplir. Les quatre pétales tombèrent en arrière, et je vis apparaître Arbre, tout en bas, devant mes yeux. Certains aspects vibratoires s'amenuisèrent (la turbulence aéronautique), d'autres empirèrent (l'instabilité de la chambre de combustion). L'accélération, qui jusqu'ici avait été nettement moins pénible que les vibrations, devint soudain intense, durant près d'une demi-minute, tandis que le lanceur achevait sa combustion. Difficile, dans ces conditions, d'apprécier la vue. Un autre craquement de mon épine dorsale m'indiqua que le missile s'était détaché. Bon débarras. Il n'y avait plus que moi et la bomblébé, maintenant. Quelques instants de dérive et d'apesanteur, vite oubliés : les propulseurs directionnels venaient de la prendre en main. Ils imposèrent l'orientation correcte à l'étage avec une précision qui me parut rassurante, même si dans le mouvement certains de mes organes internes se retrouvèrent sens dessus dessous. Puis l'impression d'une pesanteur allant croissant, comme le moteur de la bomblébé prenait le relais avec sa combustion lente. Selon toute vraisemblance – le ciel était noir –, j'avais dû quitter l'atmosphère, et le toit de la pergola ne faisait que me bloquer la vue. Mais tandis que le moteur m'entraînait vers ma vitesse orbitale, des rubans de plasma se formèrent sur le pourtour de la lentille de tôle et s'écoulèrent le long de mes pieds et de mes épaules, juste assez près pour que ce fût intéressant : la haute couche de l'atmosphère était écartée avec une telle violence que les électrons étaient arrachés aux atomes.

Sur le site de lancement, juste après que j'eus avalé la grosse pilule (un transpondeur interne de données thermométriques) et enfilé ma combinaison spatiale, les avôts enrôlés pour l'opération m'avaient momifié avec du film de cuisine et fourré dans la pergola où ils m'avaient tassé en me pressant sur les pieds avec les épaules, puis ils avaient attaché le tout avec du ruban adhésif. Ils avaient alors rapporté des cotes avec des règles souples, cadeaux promotionnels d'un hypermarché local, avant de remettre du ruban adhésif, jusqu'à me faire ressembler à un des diagrammes de leurs documents aussi hâtivement imprimés à la machine qu'abondamment annotés à la

main. Ensuite, ils avaient convergé vers moi avec des bombes de mousse d'isolation expansée, m'avaient immobilisé dans la bonne position – en s'assurant que le produit remplissait bien les espaces entre mes genoux et ma poitrine, mes talons et mes fesses, mes poignets et ma tête. Une fois la mousse rigidifiée, on avait évidé l'espace autour de mon visage pour que je pusse voir, tapoté mon casque et placé un couteau dans ma main-forte.

L'importance des cotes devint évidente durant les premières minutes de combustion du deuxième étage, lorsque je vis ces jets d'atmosphère chauffée à blanc s'égayer à quelques pouces de mes pieds. Mais ils s'épuisèrent à mesure que nous sortions de l'atmosphère. La pergola se dégaga d'un bond – littéralement (elle était montée sur ressorts) – et dériva avec moi comme bouchon de radiateur. Dès lors, je fus prodigieusement tenté de m'extirper du matériel d'emballage. Mais je connaissais par cœur la courbe des variations de vitesse dans le temps de cette trajectoire, et je savais que j'étais encore loin d'avoir atteint ma vitesse orbitale. La plus grande poussée se ferait durant la partie finale de la combustion, une fois que la bomblébé aurait laissé dans son sillage les trois quarts au moins de sa masse sous la forme de propergols consommés. La même poussée, appliquée à une masse singulièrement réduite, fournirait alors une accélération que Lio avait joyeusement qualifiée de « quasi fatale ». Il avait néanmoins ajouté : « Mais ne t'inquiète pas, tu perdras connaissance bien avant qu'il ne t'arrive quoi que ce soit de vraiment déplaisant. »

Je tentai de regarder autour de moi. Ces trois derniers jours, j'avais fantasmé sur le spectacle, que j'imaginai magnifique. Édifiant. J'allais voir les deux cents autres fusées décoller, former un arc vers le ciel de l'est, sur une trajectoire à peu près parallèle. Mais la combinaison avait plus de coussins d'air que ne l'avait laissé entendre Jesry, et tous étaient gonflés au maximum (en clair, j'étais étendu sur un tas de pierres, la tête bloquée, dans la position jugée la moins susceptible d'entraîner la mort, la paralysie, ou la défaillance d'un organe). Mes fantasmes allaient devoir attendre : je ne pouvais percevoir qu'un champ d'étoiles et un peu de la lueur bleutée de l'atmosphère d'Arbre, en bas à droite. Tout cela se brouilla lorsque mes yeux se remplirent de larmes, et que mes globes oculaires eux-mêmes s'écrasèrent sous leur propre poids, comme Arsibalt assis sur une baudruche pleine

d'eau...

Je tombais. J'avais la gueule de bois. Je n'étais pas mort. Ma combinaison me parlait. Et ce depuis un bon moment. « Donnez l'ordre "dépressurisation des maintiens" pour dégonfler le système de maintien et commencer l'étape suivante des opérations », suggérait une voix en *tærran*, encore et encore, celle d'une soor à l'énonciation parfaite, qui avait été embrigadée pour lire des messages préformatés dans un appareil enregistreur – j'avais envie de la rencontrer.

« *Pressu taintin* », grommelai-je en présumant qu'elle en serait impressionnée.

La combinaison marqua une pause, puis répéta : « Donnez l'ordre "dépressurisation des maintiens" pour...

– *Dératition tiendémain !* » insistai-je. Elle commençait à m'énervier. Finalement je n'avais pas tant envie que cela de la rencontrer.

« Donnez l'ordre "dépressurisation..." »

– *Dé. Pré. Cerise. Nation.* »

Les sacs se dégonflèrent. « Bienvenue dans l'orbite basse d'Arbre ! » dit la voix d'un ton complètement différent.

Ma tête et mon tronc étaient maintenant libres de leurs mouvements à l'intérieur du BTT, mais mes bras et mes jambes étaient encore immobilisés par la mousse et le ruban adhésif. Je m'affairai avec le couteau. Ce fut dans un premier temps plutôt fastidieux, mais bientôt des blocs de mousse et des bouts d'adhésif partirent voler hors de la bomblébé, dérivant, stationnant dans mon immédiate proximité. Avec leur faible masse et leur forte traînée, ils finiraient par rentrer dans l'atmosphère et se désintégrer. D'ici là, ils participeraient au nuage qui perturberait les géomètres.

En parlant de nuage, je commençais à voir des points brillants autour de moi. Ils étaient de deux sortes : des millions de petites étincelles (les bandelettes de paillettes portées par d'autres missiles) et des dizaines de grandes balises stables. Certaines de ces dernières étaient assez proches pour que mes globes oculaires – qui retrouvaient peu à peu leur forme naturelle – pussent les caractériser comme des disques ou des lunes. Selon leur position par rapport à moi et au Soleil, elles pouvaient m'apparaître comme des pleines lunes, des nouvelles lunes, ou des lunes à n'importe quel stade intermédiaire.

Il y avait une demi-lune à ma droite, qui croissait régulièrement à

mesure que mon orbite et la sienne convergeaient. C'était un ballon de poly métallisé de cinq cents pieds de large, envoyé dans le même tir de missiles que moi. En mesurant sa taille apparente sur les repères de ma visière, je pus estimer sa distance : environ une demi-lieue. Ce devait être celui que j'étais censé rejoindre.

En tâtonnant à l'intérieur des moignons, je posai ma main gauche sur la boule et ma droite sur le bâton. Rien ne bougea jusqu'à l'articulation d'un nouvel ordre, que je confirmai en abaissant un interrupteur. Cela fit passer les propulseurs de la bomblébé sous mon contrôle. Jusqu'à maintenant, c'était le système de guidage intégré qui les dirigeait. Et, si l'on supposait que le ballon voisin était bien celui que je devais rallier, il avait fait du bon travail. Mais il n'avait ni yeux ni cerveau pour atteindre le ballon. Et, tant que les géomètres continuaient de brouiller nos satellites de navigation, il ne pouvait pas m'amener plus près. À partir de là, mes yeux allaient devoir être les capteurs, et mon cerveau le système de guidage. Je donnai à la boule la plus ténue des impulsions, juste pour vérifier que le système fonctionnait ; les propulseurs crachèrent une lumière bleue et me firent rouler dans une autre orientation. Je pris mes marques, calai l'horizon d'Arbre sous moi, repérai le sud-est (la direction de mon déplacement orbital), fis un calcul de tête, le revérifiai pour faire bonne mesure, et donnai au bâton de joie une impulsion dans deux directions. La bomblébé me frappa en deux temps. Hors cela, rien de bien terrible ne se produisit, et ce que faisait le ballon dans mon champ de vision me plut, si bien que je fus tenté de réitérer. Mais je me maîtrisai. Il nous était trop souvent arrivé, dans le jeu vidéo, de finir par rencontrer des problèmes pour avoir abusé de la bonne solution.

Je disposais d'un émetteur-récepteur longue distance, à n'utiliser qu'en cas d'urgence. Je le laissai éteint. Lorsque le ballon fut assez près pour passer en mode intercom, je dis : « Scan réticule. » Quelques instants plus tard, la combinaison m'annonça : « Contact réseau », son timbre noyé sous celui de Sammanne : « Alors, comment s'est passé le voyage ?

– Je veux qu'on me rembourse », répondis-je en contenant ma folle joie d'entendre sa voix – n'importe quelle voix.

En baissant les yeux vers un affichage en deçà de ma visière (en fait, projeté directement dans la rétine de manière à apparaître de

cette façon), je vis des ikones de moi-même, de Sammanne et de fraa Gratho, auxquelles celles des visages d'Esma et de Jules vinrent s'ajouter. Je jetai un coup d'œil alentour, vis deux bomblébés converger vers nous. Elles volaient dans une formation improbablement proche. En réalité, l'une – celle d'Esma – *remorquait* l'autre.

« J'ai récupéré Jules. Il dérivait », dit-elle.

Heureusement, je m'étais habitué aux euphémismes modestes des combatants. Alors que j'avais tout juste réussi à arriver ici tout seul, dans le même temps Esma avait porté secours à l'un des nôtres, avait manœuvré pour le raccrocher, et l'avait ramené.

« Jules ? Qu'y a-t-il ? Tout va bien ? C'est le genre de chose que vous trouvez drôle sur Laterre ? demanda Sammanne.

– Je l'ai isolé du réticule, commenta Esma. Il tenait des propos incohérents sur le pays des fromages.

– En ligne de mire dans vingt minutes », annonça une voix automatisée, évoquant l'instant où le *Daban Urnud* pourrait nous voir.

Le ballon emplissait maintenant une bonne part de mon champ de vision, et je pouvais voir la bomblébé de Sammanne en stationnaire sur son flanc, celle de Gratho cinquante pieds plus loin. Toutes deux paraissaient étrangement colorées et floues, comme des jouets premier âge. Les bomblébés – et les autres chargements, ceux-là non humains, qui avaient été lancés en même temps – baignaient dans un nuage capricieux de voiles fibreux, qui avaient été chargés dans des cartouches sous pression pour le voyage et s'étaient libérés une fois en orbite pour se dilater à dix fois leur volume. Nous ressemblions à des pompons rouges en goguette.

« Vous avez fait le point stellaire ? demandai-je.

– Oui, répondit Gratho, mais je vous invite à vérifier nos résultats. »

Je me servis de la boule pour tourner jusqu'au moment où je pus voir la constellation vaguement circulaire qui dessinait le bouclier d'Hoplite, et comparai sa position à celles d'Arbre et du ballon. C'était un moyen simple de nous assurer que lorsque notre orbite nous amènerait à portée des télescopes du *Daban Urnud*, le ballon se trouverait entre eux et nous.

En l'instant, les géomètres devaient déjà savoir qu'une grosse opération se préparait. Nous avions néanmoins tout programmé de

façon à ce qu'Arbre les empêchât de voir le lancement des deux cents missiles. Mais cela allait bientôt changer. Notre orbite était presque parfaitement circulaire – son excentricité, c'est-à-dire son écart à la rotondité, n'était que de 0,001 – et elle affleurait juste au-dessus de l'atmosphère, à une altitude de cinq cent mille pieds. Elle nous faisait faire le tour d'Arbre chaque heure et demie. L'orbite du *Daban Urnud* était plus elliptique, et son altitude variait entre sept et douze millions de pieds et demi. Il lui fallait dix fois plus longtemps – quinze heures environ – pour faire un tour de la planète. Imaginez deux coureurs autour d'un lac, l'un restant si près du bord que ses pieds seraient mouillés, l'autre maintenant une distance de quatre cents toises ; le premier ferait dix tours pendant que l'autre n'en ferait qu'un. Chaque fois que nous allions passer le *Daban Urnud*, les géomètres pourraient regarder en bas et nous voir nous dessiner contre la planète. Peu après, néanmoins, nous redisparaîtrions derrière Arbre et serions hors de vue pendant quarante-cinq à soixante minutes. Nous avions décollé durant l'un de ces intervalles de confidentialité ; maintenant, il était à moitié consommé.

Pourquoi n'avoir pas choisi de nous placer directement sur une orbite plus haute ? Très simplement parce que notre système de lancement improvisé n'avait pas la capacité d'appliquer une force plus grande à sa charge.

Dans quelques minutes, lorsque le *Daban Urnud* verrait entrer dans son champ de vision la nuée de choses qui avaient été mises en orbite par ces deux cents missiles, il découvrirait quelques dizaines de ballons parsemant une nébuleuse de paillettes – des bandes de poly métallisé leurrant les radars –, étalée sur des centaines de lieues en long et en large et croissant rapidement à mesure que les orbites divergeaient. Les paillettes brouilleraient la surveillance par ondes radio (les radars). Les géomètres devraient se contenter des ondes lumineuses, ce qui impliquait le tri d'un nombre immense de phototypes, pour chercher tout ce qui pouvait n'être ni un ballon ni une paillette. Et si nous faisions bien les choses, dans le cas où ils réussiraient à collecter et à analyser toutes ces images dans un laps de temps raisonnable, ils ne verraient encore rien – parce que nous serions cachés avec notre équipement derrière l'un ou l'autre des ballons.

Cela voulait dire qu'il allait falloir accomplir un bon nombre de

tâches dans les vingt prochaines minutes. J'en étais si obnubilé que je manquai presque oublier le premier conseil de Jesry : ne pas rater le dalot. Par miracle, les premiers spasmes de ma gorge m'alertèrent, et je pus plonger en avant pour mordre l'embout de caoutchouc à temps. Mon petit déjeuner fut aspiré et congelé dans un quelconque conteneur. Heureusement – et un peu étonnamment –, la grosse pilule ne ressortit pas. Elle devait toujours se trouver quelque part dans mes entrailles, et transmettre des données biomédicales et thermométriques aux processeurs de ma combinaison.

Après quoi je me sentis mieux, au point de ne plus vomir pendant près de dix secondes.

En arrivant le premier, Sammanne avait automatiquement hérité du poste de réceptionnaire, ce qui signifiait qu'il devait se placer sous le ballon et réunir toutes les charges récupérées en une seule masse amarrée au petit bonheur la chance. Le premier chargement fut Jules Verne Durand. Esma l'entraîna en direction de Sammanne et actionna son frein – sa rétropropulsion. Sa bomblébé s'immobilisa, mais Jules continua d'avancer, comme une remorque sur le verglas. Esma dut réactionner ses propulseurs de recul lorsque le harnachement du Laterrien voulut de nouveau l'entraîner en avant. Sous le regard attentif de Gratho qui flottait à proximité en se demandant s'il s'agissait d'une émergence, Sammanne se rapprocha, puis se mit en place. Une longue sonde fine jaillit de sa bomblébé, s'étendit sur vingt pieds de vide en un clin d'œil, et s'enfonça dans la pelote rouge fibreuse qui enveloppait le harnachement de Jules. « Je l'ai ! annonça Sammanne – Jules était maintenant en tension entre lui et Esma. Vous pouvez vous détacher.

– Grappin désengagé, transmet Esma. Je vais essayer de trouver d'autres chargements. » Ses propulseurs s'allumèrent, et sa sonde se libéra de la pelote de Jules.

Ainsi débuta la mission de réceptionnaire de Sammanne. Nous autres étions achemineurs, ce qui signifiait que nous nous déplaçons alentour à l'aide de nos propulseurs, que nous attrapions les chargements qui dérivait et que nous les rapportions au réceptionnaire. Je fis tourner ma bomblébé sur elle-même pour chercher un chargement à l'approche. Les humains – censés être onze – avaient un code couleur rouge. Le ravitailleur et son générateur nucléaire étaient également codés en rouge pour plus de visibilité,

parce que sans eux nous risquions vite de mourir. Cinquante autres bomblébés avaient emporté des chargements dont les pelotes étaient bleues. Ces cargaisons étaient interchangeables – chacune contenait de l'eau, de la nourriture, du propergol et diverses autres choses dont nous aurions besoin – car nous ne pensions pas toutes les récupérer. Lorsque je regardai autour de moi, je vis une nuée de pelotes rouges et bleues, flottant à proximité. Mon cerveau m'avertit immédiatement que les rassembler toutes serait impossible. C'était une catastrophe. Mais le moins que je pusse faire était de me diriger vers la pelote rouge la plus proche pour m'assurer que son occupant avait survécu au lancement et était conscient. Je commençai à m'aligner pour la rencontre, mais j'avais à peine bougé que je vis des éclairs de propulseurs. L'ikone de Jesry apparut sur mon affichage. « Je vais bien, m'annonça-t-il impatientement. Va chercher quelque chose qui ne se débrouille pas tout seul. »

Derrière lui, un chargement bleu approchait. Il était dans le bon plan, mais son orbite était un peu trop excentrique, de sorte qu'il perdait de l'altitude – il était probablement voué à rentrer dans l'atmosphère et à se consumer dans quelques minutes. Je me plaçai d'abord pour regarder « devant », c'est-à-dire dans la direction où moi et tout le reste tournions en orbite autour d'Arbre, puis « à la verticale », soit de façon à ce que les plantes de mes pieds fussent tournées vers Arbre, et que son horizon fût parallèle à une ligne projetée dans ma visière. Le chargement « tombait » doucement dans mon champ de vision. Je me servis du bâton pour donner un coup de propulseurs en arrière, me ralentissant. Le chargement cessa de « tomber », ce qui signifiait que j'étais maintenant dans la même orbite au devenir funeste. Quelques manœuvres supplémentaires m'amènèrent à une vingtaine de pieds de la charge.

Soudain un chargement rouge traversa mon champ de vision de gauche à droite, et entra en contact avec un bleu. Cela attira mon regard. Le rouge et le bleu ne faisaient plus qu'un. Je me dis d'abord que c'était un autre acheminement. Mais si c'était le cas, il ne se servait pas d'un grappin – il s'était juste accroché à la structure avec sa main-forte peut-être. L'agrégat rouge et bleu formait désormais une unique étoile binaire en rotation lente. Je ne vis rien qui signalât l'usage de propulseurs, aucune indication que la personne était même consciente. « Je crois que quelqu'un a un problème, ici : une collision

inopinée, transmis-je.

– Je vois ce que tu vois, annonça Arsibalt. Je vais y aller.

– Je suis plus près que toi, proposai-je une fois que j’eus tourné la tête et vu Arsibalt approcher. Je pourrais...

– Non, répondit-il. Occupe-toi du chargement que tu as déjà accroché. »

Au boulot. Mais avant de passer à l’étape suivante, je ne pus m’empêcher de jeter un coup d’œil en direction du ballon. En poursuivant la pelote bleue j’avais été entraîné assez loin, mais je fus rasséréiné de voir bon nombre de bleus et de rouges converger vers le ballon. Soor Vay et fraa Osa avaient relié une demi-douzaine de charges en une grosse molécule de pelotes plate et indolente, et ils s’apprêtaient à la rattacher à la masse qui croissait à proximité du réceptionnaire.

« J’approche de fraa Jad, annonça Arsibalt. Il s’est emmêlé dans les voiles bleus et semble être inconscient.

– Quel genre de données orbitales peux-tu lire ?

– Son *e* est dangereusement élevée, répondit Arsibalt, faisant référence à l’excentricité de l’orbite de Jad. Il va plonger dans la soupe dans quelques minutes.

– Fais attention à ne pas t’y retrouver empêtré aussi, le mit en garde Lio.

– Allumage visuo grappin arrière », dis-je, et une partie de ma visière fut obscurcie par un affichage virtuel en lasers de couleur type bijoux – une grille verte avec des traits de centrage rouges au milieu : la retransmission des images d’un visuocapteur dirigé vers l’arrière de ma bomblébé. Je vérifiai mon angle d’inclinaison, puis fis tourner la boule jusqu’à l’avoir incrémentée de cent quatre-vingts degrés. Le chargement m’apparut. Il était droit en dessous de moi. « Mise à feu grappin un », dis-je. Je ressentis un choc dans les reins lorsqu’un petit cylindre d’air comprimé se rompit. Le système était constitué d’un long tube étroit de toile renforcée qui se rétractait sur lui-même comme un télescope. Lorsque le gaz l’emplissait, le tube se tendait en un long tuyau rigide. Il s’achevait par une ogive capable de traverser le nuage de voiles entourant un chargement, et dans le prolongement de laquelle étaient plaqués une série de crochets à ressort qui se déployaient en bout de course ou si l’ogive heurtait quelque chose.

Au vu des images imparfaites du visuocapteur arrière, j’étais assez

convaincu que cela avait fonctionné. Il n'y avait qu'un seul moyen de m'en assurer. « Extinction visuo grappin arrière », dis-je, et je me propulsai en avant. Durant quelques secondes, je crois que mon cœur ne battit plus du tout. Puis un coup d'arrêt m'indiqua que mon grappin avait accroché le voilage. Je m'autorisai un cri de joie, puis revérifiai la position du ballon.

« Jad est soudé au chargement, annonça Arsibalt, revenant au rapport. Je n'arriverai jamais à les désolidariser. »

Lio : « Qu'est-ce que tu veux dire par "soudé" ? »

Arsibalt : « Quand Jad a dérivé dans la pelote de la charge, le voilage bleu est entré en contact avec la tuyère de sa bomblébé, et il a fondu. Il s'est collé. J'essaie de rapatrier les deux chargements comme une seule unité. »

Lio : « As-tu assez de propergol pour une telle combustion ? »

Arsibalt : « Je te le dis dans une minute. »

Lio : « J'arrive. *Ne brûle jamais tout ton propergol.* Nous ne savons même pas si Jad est encore vivant. »

Dialogue sur lequel vint s'imprimer l'annonce : « En ligne de mire dans dix-sept minutes. » C'était plus de temps qu'il n'en fallait. Je me réorientai comme précédemment, avec la charge en traction, et partis en avant, regagnant l'orbite que j'avais quittée quelques instants plus tôt. Il me fallut plus de propergol – une plus longue combustion – parce que je déplaçais maintenant une masse doublée. Un peu de nervosité accompagna la manœuvre ; une combustion plus longue signifiait une plus grosse erreur si je me trompais. Je gardais un œil sur l'indicateur d'excentricité en bas de mon affichage. Il était déjà à près de 0,005 et je devais revenir à moins de 0,001 pour conserver une synchronisation raisonnable avec tout le monde.

Dans mes oreillettes, j'entendis les autres faire des calculs similaires. Arsibalt, a priori, avait réussi à accrocher Jad et le chargement auquel ce dernier était soudé, et s'efforçait de faire la même chose que moi, en énonçant ses données à Lio, qui se tenait prêt à le secourir si besoin. Pendant ce temps, Jesry observait les allées et venues des uns et des autres, calculait combien de propergol allait être nécessaire, faisait des suggestions qui, à mesure que le temps passait, devenaient des ordres. Il y avait trop de distractions, alors je coupai la communication à contrecœur et me concentrai sur ma propre situation.

Ce ne fut qu'après avoir ramené mon *e* jusqu'en deçà de 0,001 que je relevai les mains des commandes et cherchai le ballon des yeux. Après un instant de furieuse anxiété lorsque je réalisai qu'il n'était nulle part à proximité, je le retrouvai « au-dessus » à droite, à mille pieds de moi, et se rapprochant lentement. Un amas de voilages bleus se formait « en dessous » à mesure que le reste du collectif 317 rapportait des chargements. Tant qu'à être à l'approche, j'en profitai pour regarder si je n'en voyais pas un autre.

« En ligne de mire dans quinze minutes. »

J'avais perdu le contact avec Arsibalt et Lio, mais plusieurs autres ikones apparurent sur mon affichage parce que j'approchais du réticule. Je remis le son, appréhendant ce que j'allais entendre.

Des hurlements m'emplirent les oreilles, saturant l'électronique. J'essayai de me souvenir comment on baissait le son. Le ton n'était pas celui d'une visue d'horreur, plutôt celui d'une rencontre sportive durant laquelle un joueur marque un point décisif totalement improbable dans les dernières secondes.

L'ikone de Lio jaillit. « Du calme ! Du calme ! » insista-t-il, consterné par le manque de discipline.

Puis ce fut l'ikone d'Arsibalt qui apparut. « Sammanne, préparez-vous à réceptionner fraa Jad, s'il vous plaît. Il est non réactif. » Une forme de calme surnaturel rendait sa voix atone, mais je savais que si j'avais sa biométrie sous les yeux, elle refléterait une agitation intérieure quasi mortifère.

Le ballon croissait rapidement. J'étais trop haut cela dit – trop loin d'Arbre –, alors je pris un peu de nord-ouest, perdant de ma vitesse orbitale, descendant à une altitude plus basse. Dit ainsi, cela paraît simple, mais maintenant que je tirais une charge au bout d'un grappin de vingt pieds, ce genre de variation devenait beaucoup plus compliquée : je dus d'abord passer derrière le chargement, avant d'appliquer la poussée. Cela ralentit ma convergence avec le ballon.

« Je l'ai, annonça Sammanne. Il est vivant. Mais sa biométrie est franchement erratique. »

Tout le monde s'était focalisé sur le remorquage de fraa Jad par Arsibalt. Mais soudain, je n'entendis plus que des cris : « Attention ! Attention ! », « Malédiction ! », « C'est passé près ! », « Mauvaise nouvelle, c'est une rouge ! » En tournant la tête, je vis ce qui avait fait réagir mes coéquipiers : un chargement rouge avait frôlé le ballon à

une vitesse relative élevée – assez vite pour faire des dégâts s’il s’était trouvé juste un tout petit peu plus haut. Il était arrivé sur eux si rapidement que personne n’avait réagi à temps pour aller l’accrocher et le maîtriser. Il passa entre moi et le ballon, me donnant le temps de bien le voir. « C’est le générateur », annonçai-je. Puis j’ordonnai à ma combinaison de désengager le grappin.

« Grappin désengagé », répondit-elle.

Je donnai un petit coup de propulseur pour me libérer de ma charge bleue. « Je m’en occupe, annonçai-je. Que quelqu’un récupère mon chargement. »

Le générateur allait si vite que je me laissai guider par des instincts développés sur jeu vidéo à Elkhazg. Je commençai par un jet latéral qui, s’il ne résolvait pas le problème, réduisit la vitesse avec laquelle la distance entre le générateur et moi s’accroissait. Les ikones disparaissaient de mon affichage à mesure que je sortais de leur portée, et le son ne me parvenait plus qu’en paquets disjoints et sporadiques. J’étais assez certain d’avoir entendu Arsibalt dire : « Écart de plan », ce qui confirmait ce que je pensais – l’orbite du générateur était dans un plan qui différait du nôtre d’une fraction d’angle, à cause d’une erreur minime intervenue dans le chaos du lancement.

Une voix se fit entendre clairement, elle : « En ligne de mire dans treize minutes. »

Je tentai une autre manœuvre, la ratai lamentablement et, dans un état d’esprit proche de la panique, vis le générateur traverser mon champ de vision. Immédiatement après, Arbre fila sous moi, et je réalisai que j’étais parti en vrille. Ma main avait dû passer sur la boule et la lancer. Je consacrai quelques instants à stabiliser mon orientation, puis tournai précautionneusement pour rester fixé sur le générateur. Une fois cela réglé, je jetai un coup d’œil vers le ballon. Il se trouvait affreusement loin.

Lorsque mon attention revint au générateur, je ne pus le voir. Je l’avais perdu dans la brillance de l’océan équatorial. En me rétropropulsant pour perdre de l’altitude, je pus retrouver la pelote rouge, comme elle s’élevait au-dessus de l’horizon.

Il n’y avait personne à proximité. Les autres m’avaient entendu dire que je m’en occupais, et avaient supposé que je pouvais le faire.

Je m’intimai de me calmer. Agir lentement et méthodiquement lors

de la prochaine tentative me ramènerait plus vite vers mes amis que trois essais précipités et ratés. Je me stabilisai de façon à ce que le générateur fût bas dans mon champ de vision et droit devant, et me forçai à consacrer trente secondes à ne rien faire, hors le suivre, en observant la façon dont son mouvement différait du mien.

Incontestablement une erreur dans l'inclinaison du plan de l'orbite. J'allais devoir me servir des propulseurs pour m'aligner sur cette erreur. Mais, ce faisant, j'altérai mon demi-grand axe et une ou deux autres choses d'une façon qui eût pu me tuer dix minutes plus tard. Soixante autres secondes de manipulations furent nécessaires pour régler ce problème.

Les manœuvres de changement de plan sont énérgivores.

Je m'étais interdit de regarder vers le ballon, en partie parce que j'avais peur de ce que je découvrirais – mon abri, mes amis à une distance insensée –, mais aussi parce que cela n'avait aucune importance. Sans le ravitailleur, qui avait la capacité de séparer l'eau en hydrogène et en oxygène, nous mourrions tous d'asphyxie dans environ deux heures. Si je paniquais et que je retournais au ballon sans le générateur, cela signerait la condamnation à mort de tout le collectif.

J'en approchai, mais fus déporté à la dernière minute. Je fis une petite correction. M'arrêtai, dans le sens où le générateur et moi étions maintenant stationnaires l'un par rapport à l'autre. « En ligne de mire dans trois minutes », annonça la voix. Je donnai la plus infime impulsion possible aux commandes, vis à ma grande satisfaction que le générateur et moi convergions. Laissai les choses se faire. M'efforçai de ne pas respirer trop fort.

Plutôt qu'employer le grappin, je pris le temps de m'approcher suffisamment pour pouvoir tout simplement tendre ma main-forte et attraper le voilage. Puis je me tournai, cherchai le ballon dans la direction la plus probable, et ne vis rien. Ou, plus exactement, je vis beaucoup trop de choses. La stratégie des leurres s'était retournée contre moi. À cette distance, je n'avais aucun moyen de distinguer le vrai du faux. Il y avait trois ballons à une distance comparable, aucune inférieure à quatre lieues. Même si je faisais le bon choix, je ne pourrais pas l'atteindre en trois minutes. Et, si je me trompais, j'aurais utilisé une telle quantité de propergol pour y arriver que j'y demeurerais naufragé.

Restait une autre possibilité. L'orbite sur laquelle le générateur et moi nous trouvions était stable. Je revérifiai les données, parce que nos vies dépendaient toutes de ma décision. La forme et la taille de l'orbite étaient telles que nous ne rentrerions pas dans l'atmosphère pour nous y consumer avant au moins un jour ou deux.

Et si je restais simplement là ? Ma réserve d'oxygène tiendrait encore deux heures – plus si je me calmais un peu. Je savais que le problème, dans ce cas précis, se trouvait dans l'inclinaison de l'orbite – l'angle que le générateur et moi maintenions par rapport à l'équateur. Cet angle était légèrement supérieur à celui de mes camarades. En conséquence, ma trajectoire ne coïnciderait avec celle du collectif 317 qu'en deux endroits – deux points d'intersection –, cela se produisant toutes les quarante-cinq minutes alternativement des deux côtés de la planète. Un peu comme la proverbiale horloge arrêtée qui a raison deux fois par jour. C'était arrivé un quart d'heure plus tôt, lorsque le générateur avait manqué heurter mes amis et que je m'étais lancé à sa poursuite. Depuis, nous nous étions éloignés. Mais dans quelques minutes, nous allions commencer à nous rapprocher de nouveau. Et dans une demi-heure nous aurions le bonheur d'assister à une nouvelle quasi-collision.

« En ligne de mire dans une minute. »

L'élément clé de tout cela : que pensaient mes amis ? Qu'étaient-ils en train de se dire sur ce réticule en intercom ? J'avais entendu la voix d'Arsibalt annoncer que le plan du générateur était erroné. Ils avaient probablement dû me regarder dériver avec une anxiété croissante, et débattre de l'opportunité d'envoyer une mission de sauvetage.

Mais ils ne l'avaient pas fait. Lio n'en avait pas donné l'ordre. Et ils avaient même résisté à la tentation d'allumer l'émetteur-récepteur longue distance.

S'il s'était agi de n'importe qui d'autre, je n'eusse pas pu deviner leurs pensées, ni eux les miennes. Mais mes fraas avaient été éduqués, entraînés par Orolo. Ils avaient réalisé – probablement avant moi – que le générateur réapparaîtrait au bout de quarante-cinq minutes de l'autre côté d'Arbre. Tout aussi important, ils me faisaient confiance – au risque de leur vie – pour comprendre la même chose et agir en conséquence.

Mais que signifiait « agir en conséquence » ? Rester calme et ne rien changer à l'orbite dans laquelle je me trouvais. Si je ne faisais

rien, ils pourraient anticiper ma position. Si j'agissais, par contre, ils n'auraient plus aucun moyen d'anticiper notre rencontre.

Je ne disposais pas de grand-chose en termes d'équipement d'urgence : juste une couverture de poly métallisé – comme celle qu'on avait fournie à Orolu après son anathyme – fixée sur ma combinaison à hauteur de poitrine. Nous étions censés l'utiliser uniquement pour nous protéger d'un rayonnement solaire excessif, l'échauffement de nos combinaisons noir mat imposant une charge supplémentaire au système de refroidissement, qui consommerait alors plus d'oxygène. J'extirpai la mienne, la dépliai – ce ne fut pas chose facile avec des mains-fortes –, m'en servis pour recouvrir le générateur aussi bien que je le pus, et me glissai en dessous.

« En ligne de mire. »

En supposant que les occupants du *Daban Urnud* regardaient au télescope, ils pouvaient maintenant me voir, quoique sous la forme d'un résidu quelconque issu comme les autres des largages des deux cents missiles. Une paillette.

Replaçons les choses dans leur contexte. Le *Daban Urnud* se trouvait à quelque chose comme cinq mille lieues d'ici. Au périgée de leur orbite, la planète entière avait pour ses occupants la taille d'une tourte tenue à bout de bras. À l'apogée, celle d'une soucoupe. Voir ma couverture déployée à cette distance revenait pour eux à voir un papier de bonbon à quarante lieues. Pis – ou plutôt mieux, pour moi –, c'était comme chercher à distinguer sur un terrain rempli de déchets un papier de bonbon spécifique.

D'un autre côté, Lio – qui avait emporté *Les Systèmes d'armement exoatmosphériques de l'ère praxique* avec lui à la convoxe – nous avait fortement conseillé de ne pas pécher par excès d'optimisme et Jules avait surenchéri en nous expliquant que les Urnudiens, anciens maîtres de la guerre spatiale, avaient couplé des apsyntes à d'excellents télescopes, ce qui leur permettait d'analyser des monceaux d'images afin d'y déceler toute anomalie. Les leurres, par exemple, étaient faciles à détecter parce que ce n'était généralement rien d'autre que des ballons, plus sensibles du fait de leur grande taille et leur faible masse au freinage aérodynamique de l'atmosphère évanescence que ne l'était un chargement réel.

Donc, les orbites des leurres se comportaient légèrement différemment de celles des vrais objets. De plus, une fois que les

Urnuadiens auraient effectué un recensement de chaque chose placée en orbite par les deux cents missiles, ils auraient la possibilité de repérer toute disparition ou tout changement d'orbite. Ce qui n'était réalisable qu'avec une propulsion et un guidage.

En ce sens, nous avons déjà mis la mission à mal. Ne nous restait plus qu'à miser sur l'avantage du nombre : espérer que la disparition soudaine de ma couverture du nuage de déchets ne serait pas remarquée assez tôt par le Piedestal, ce qui leur laisserait le temps de réagir.

Mais j'allais là un peu vite en besogne. Pour que cette couverture pût disparaître subitement, il me fallait déjà pouvoir atteindre le point de rencontre avec les autres.

Ce serait plus facile avec de l'oxygène. Je fermai les yeux, essayai de me détendre, de cesser de penser au Piedestal et à ses formidables télescopes avec leurs apsyntes. Dans ces circonstances, trop m'inquiéter risquait *littéralement* de me tuer.

Une fois que mon pouls eut repris un rythme plus raisonnable, j'enfonçai les mains jusqu'aux claviers des moignons et tapai des messages pour Cord et Ala, au cas où la combinaison serait récupérée après ma mort avec ses mémoires intactes.

L'apsynte de la combinaison incluait un calculateur de théorique orbitale, que l'on n'avait quasiment jamais le temps d'utiliser dans le feu de l'action, mais auquel j'accédai pour vérifier certaines de mes intuitions quant à ce que j'aurais à faire lorsque j'arriverais à portée des autres. Me concentrer devenait d'une difficulté exaspérante. Mon cerveau me faisait l'effet d'une vieille éponge gorgée de plus d'eau qu'elle ne pouvait en retenir.

En gravité zéro, il n'y avait presque aucun contact entre la combinaison et celui qui la portait. L'air, à la bonne température, circulait tout autour de mon corps nu – j'avais l'impression de m'y baigner. Derrière ma tête, une petite usine chimique tournait à plein régime, dont je ne percevais qu'un doux bourdonnement. Hors cela, je n'entendais rien, sinon les battements de mon cœur. Normalement, je ressentais un frisson d'excitation rien qu'en ouvrant les yeux et en regardant à travers ma visière : *Je suis dans l'espace !* Mais là, je ne voyais plus que la face interne d'une couverture froissée, telle une volaille dans une rôtissoire. Alors il n'était pas difficile de se laisser aller à somnoler. Mon corps et mon esprit n'avaient jamais eu autant

de raisons de vouloir se reposer : entre le décalage horaire et l'entraînement, nous n'avions pas beaucoup dormi à Elkhazg – et pas du tout ces vingt-quatre dernières heures. La demi-heure qui venait de s'écouler avait été absurdement angoissante – exactement le genre d'expérience après laquelle tout être humain sain d'esprit voudrait se glisser dans un lit chaud et sangloter jusqu'à sombrer.

Seule la crainte de m'assoupir m'empêchait de m'abandonner au néant. Après l'entraînement que nous avons suivi, je connaissais les symptômes de l'empoisonnement au gaz carbonique mieux que mon alphabet. *Nausées, j'ai. Vertiges, j'ai. Vomissements, j'ai. Maux de tête, j'ai.* Mais qui n'aurait pas tous ces symptômes après avoir été propulsé à travers quarante lieues de cage d'escalier par une bomblébé ? Qu'y avait-il d'autre ? Ah oui – j'allais presque oublier : somnolence et confusion.

Je vérifiai ma biométrie sur l'écran. La revérifiai. Fermai les yeux, laissai ma vision revenir à la normale, recontrôlai les données une troisième fois. Tout était bon. Le niveau de la réserve d'oxygène était jaune – ce qui était logique, après toute cette agitation –, mais le taux d'oxygène de l'air que je respirais était normal, et le niveau de CO₂ était de zéro – l'épurateur l'extrayait totalement.

Et si mon état confus troublait ma lecture des nombres affichés ?

Réveillé en sursaut toutes les quelques minutes, je tentai de me faire une première idée des événements qui avaient immédiatement suivi le lancement.

J'avais été tellement concentré sur ce que je faisais que même si j'avais remarqué la collision de Jad avec le chargement bleu et leur accréton, j'avais choisi de ne pas intervenir. Cela avait été une erreur. J'aurais dû y aller. C'était Arsibalt qui s'était lancé à sa poursuite et, à en juger par les hurlements de Jesry quand il avait réussi à revenir, il ne s'en était sorti vivant, et avec Jad, que de peu.

Le plan n'était pas efficient. Qui avait eu l'idée de faire les choses de cette façon ?

J'en comprenais la logique. Arbre disposait de deux cents missiles. Pas plus. Chacun à peine capable de placer une charge minuscule sur une orbite dangereusement basse et éphémère. C'était le mieux que l'on pouvait faire, en partant de là. Nous avons tous étudié le plan à Elkhazg, l'avons compris, approuvé, accepté.

Mais une fois là-haut, au milieu de tous ces chargements qui

filaient de façon totalement chaotique, se heurtaient, s'enchevêtraient – se dissimulaient sous des couvertures spatiales –, nous avons découvert qu'il y avait mille possibilités que tout tournât mal.

Et tout *pouvait encore* mal tourner. C'était peut-être le cas *en cet instant même*.

Et si je m'étais un peu trop précipité lorsque j'avais atteint le générateur et que j'avais tenté de rallier le ballon ? Nous serions tous morts.

Je recommençais à m'angoisser. C'était pire, même – et encore plus vain. Plutôt que m'inquiéter de l'avenir – qui pouvait être changé –, je m'inquiétais de choses qui *auraient pu* tourner mal dans le passé, et ne pouvaient de toute façon plus être changées.

Laissons cela aux incantants et aux rhétos, respectivement.

Où étaient tous les millénariens, maintenant ? Rassemblés dans un stade, à chanter ?

« Raz ! »

J'ouvris les yeux. Totalement perdu. Incapable de réaliser où je me trouvais – et de me convaincre que le lancement n'avait pas été un rêve.

« Raz ! »

Une ikone était apparue sur l'affichage : fraa Jesry. « Je suis là, dis-je.

– C'est bon d'entendre ta voix ! s'exclama-t-il, d'un ton extrêmement soulagé.

– Eh bien, je suis touché de t'entendre le dire, Jesry...

– La ferme. J'arrive. Enlève la couverture pour que je me fasse une idée de la situation.

– Tu es sûr ? Ne sommes-nous pas en ligne de mire ?

– Non.

– Je crois que nous sommes en ligne de mire, Jesry.

– Nous l'étions la dernière fois. Plus maintenant.

– La dernière fois ?

– Nous t'avons manqué la première fois. Nous avons croisé ta trajectoire, mais la différence d'altitude était trop grande. On ne pouvait pas te joindre par intercom.

– C'est votre *deuxième* tentative ? » Je regardai l'heure. Il avait raison. Quatre-vingt-dix minutes s'étaient écoulées, pas quarante-cinq. Mon indicateur d'oxygène avait viré au rouge. Je m'étais endormi

pendant le premier passage !

J'ôtai la couverture. Vis un ballon à huit cents toises qui se rapprochait rapidement. Dessous pendait une structure disgracieuse faite de tubes à grappin gonflés, enserrant des dizaines de pelotes rouges et bleues. Quelques silhouettes en combinaison engoncées dans des bomblébés étaient en stationnaire autour, toutes tournées dans ma direction.

La rangée d'ikones s'alluma lorsque je rejoignis le réticule. Mais personne ne parlait à part Jesry. Il était venu seul. « Si j'échoue, reste calme et attends – nous avons encore deux plans d'urgence en réserve.

– Mais ils envoient le meilleur d'abord, n'est-ce pas ? » Je m'écartai du générateur, très doucement, et projetai mon grappin dans sa pelote.

« Merci, mais avec ce que tu as fait, tu aurais le droit de fanfaronner, Raz. » Jesry était arrivé à portée. Il se tourna, s'orienta, lança son propre grappin.

« On fanfaronnera quand on sera vieux, dis-je. Que dois-je faire ?

– Orientation radiale positive », dit-il. Cela signifiait qu'au lieu de nous orienter dans le sens de notre mouvement orbital, comme je l'avais fait précédemment, nous allions basculer de quatre-vingt-dix degrés, et nous placer dos à Arbre. Je suivis les indications de Jesry et allai buter doucement contre lui, qui était venu se placer à côté de moi. « Basculement antihoraire de quarante-cinq degrés, puis quinze secondes de propulsion », ordonna-t-il ensuite.

Quinze secondes, c'était énorme, et s'il y avait une erreur dans les calculs, cela nous entraînerait très loin de notre objectif, avec trop peu de propergol pour revenir. Mais j'obtempérai. Je n'envisageai même pas de ne pas suivre sa suggestion. Il s'agissait de Jesry. Il m'avait observé froidement lorsque j'étais parti à la poursuite du générateur. Avait mentalement analysé toute la théorie, puis revérifié tous les calculs trois fois sur apsynte. Je pivotai et actionnai les propulseurs. Perdis ce faisant le contact visuel.

« Vous vous dirigez droit vers nous comme si nous vous tirions avec une ficelle, proclama victorieusement Sammanne – mais le ton de sa voix était tout ce que j'avais besoin d'entendre.

– Ne changez absolument rien, nous prévint Lio. Vous passez en dessous de nous. Nous venons vous chercher. »

Un instant plus tard, deux à-coups soudains et un cri de victoire

collectif m'apprirent que nous avions été harponnés. J'écartai mes doigts des commandes, simplement pour m'assurer que mes mains tremblantes ne déclencheraient pas inopinément les propulseurs, et laissai Lio et Osa nous tracter.

« Raz, tu es en sécurité, dit Lio. Sammanne, un dernier point stellaire s'il vous plaît ?

– Nous sommes toujours à l'abri du ballon.

– Bien, reprit Lio. Je suis sûr que tout le monde veut féliciter fraa Érasmas, mais n'en faites rien. Économisez votre oxygène. On le félicitera plus tard. Arsibalt, tu connais la suite – dis-nous si tu as besoin d'emprunter un peu d'oxygène à quelqu'un d'autre. »

Ils avaient tous enfilé des surcombinaisons blanches de toile armée pour arrêter les micrométéorites et réfléchir la chaleur du soleil. Cela leur donnait l'air de véritables spationautes. On m'en donna une, que je mis. Puis, comme les autres, je m'ancrai à cet immense entrelacs de pelotes et de chargements et de grappins, et essayai de dormir pendant que Lio et Arsibalt installaient le ravitailleur. Ce qui signifiait le manœuvrer, en faire autant avec le générateur nucléaire, les rapprocher, puis les brancher. Un réservoir à eau flexible lui avait déjà été connecté. D'autres membres du collectif s'étaient chargés pendant mon absence de collecter les réserves d'eau des chargements bleus et de les transvider dans cette espèce d'outre qui avait gonflé jusqu'à atteindre la taille d'une baignoire.

Arsibalt s'ancra au panneau de contrôle du générateur nucléaire et resta un long moment immobile, à lire probablement des instructions sur l'écran visuel affiché à l'intérieur de sa visière et à passer en revue des listes de vérifications. Puis il entra en action et se mit à déployer de longues perches, toutes tendues comme des épines du même côté du générateur. Des pétales fleurirent près de leur extrémité, nous empêchant de voir qui pouvait se trouver au bout. Arsibalt retourna au panneau de contrôle, s'affaira quelque temps. « J'ai enclenché le réacteur, nous informa-t-il finalement. Évitez l'extrémité des perches, c'est chaud.

– Tu veux dire radioactif ? demanda Jesry.

– Non. Chaud comme dans "Ouille !" C'est par là que le système évacue sa chaleur résiduelle dans l'espace. » Il marqua une pause. « Et c'est radioactif, aussi. »

Personne ne dit rien, mais je ne fus certainement pas le seul à

vérifier ma réserve d'oxygène. L'eau était maintenant séparée en oxygène et en hydrogène. Dans quelques heures, le ravitailleur nous permettrait de refaire le plein d'air et de propergol, et d'échanger nos épurateurs usés contre des neufs. D'ici là, nous allions devoir continuer de faire attention, et de partager ce qui nous restait avec ceux qui en avaient le plus besoin. Esma, par exemple, s'étant chargée du transvasement de l'eau, avait utilisé une grande partie de son oxygène.

« Tout le monde sauf Sammanne et Gratho boit, mange et dort. Si vous ne pouvez vraiment pas dormir, revérifiez vos tâches à venir. Sammanne et Gratho, connectez-nous. »

Tous deux se dégagèrent de leurs bomblébés, allèrent fourrager dans l'amas de chargements, extirpèrent de l'agglomérat une sorte de boîte magique et la placèrent en droite ligne d'Arbre, sans le moindre obstacle. Quelques minutes plus tard, Sammanne annonça que nous étions sur le réticulum. Mais je m'en étais déjà douté au vu des nouvelles lumières et des affichages de brelot qui avaient commencé à apparaître dans ma vision périphérique.

« Bonjour, fraa Érasmas. Ici le collectif 87, dit une voix dans mes oreilles. Tu m'entends ?

– Oui, Tulia, je t'entends bien. Bonjour ou bonsoir, selon l'endroit où tu te trouves.

– Bonsoir, en fait. Nous sommes dans la grange d'une ferme à quelque chose comme trois cents lieues au sud-ouest de Trédégarrh. Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ?

– Nous avons profité du spectacle et fait la fête. Et toi, à quoi passes-tu ton temps ? Que fait le collectif 87 dans cette grange ?

– Tout ce qui peut te faciliter la vie.

– Tulia, je ne t'ai jamais connue si serviable, si accommodante...

– Il semblerait que tu aies besoin d'uriner. Qu'est-ce qui te retient ?

– Je vais m'y mettre.

– Une raison pour que ton pouls soit aussi rapide ?

– Bon sang, je ne sais pas, laisse-moi réfléchir...

– Oublie. Voici l'image de toute l'étendue de ton problème. Étudie-la en pissant. » Aussitôt, mon écran s'emplit d'une représentation en trois dimensions d'une grande sphère argentée avec un amas de haubans, de pelotes et de chargements à code couleur rassemblés sur un côté. « Voici où tu es. » Mon nom clignota en jaune. « Voici où tu

devrais être. » Une charge se mit à clignoter de l'autre côté du tas. « Nous avons défini le trajet le plus efficient. » Un serpent se dessina, reliant mon nom à ma destination.

« Cela n'a pas vraiment l'air efficient..., commençai-je.

– Il y a des choses que tu ne sais pas, me coupa-t-elle. Chacun des autres membres de ton collectif doit suivre une route différente, vers une charge différente. Tout cela est optimisé pour minimiser les interférences.

– Je reconnais mon erreur. » Un carré se mit à clignoter en rouge à peu près à mi-chemin sur mon parcours. « Qu'est-ce que c'est que ce truc rouge ? »

Elle conféra un temps avec quelqu'un de la grange, puis répondit : « L'une des charges a un coin tranchant qu'il vaut mieux éviter. Mais ne t'inquiète pas, nous te guiderons.

– Ah. Merci.

– Maintenant, annonça-t-elle dans un bruissement de feuilles, je vais te détailler la procédure de disjonction du S2-35B.

– Ici, nous appelons cela une bomblébé.

– Comme tu veux. Donc, mets la main droite sur la boucle au-dessus de ta clavicule... »

Je décrirai ce que nous fîmes ensuite comme si cela venait d'arriver. Mais il s'agissait, alors, comme dans la blague bien connue, de faire rentrer soixante minutes de travail effectif dans les vingt-quatre heures d'une journée.

Et cela eût pris vingt-quatre *jours* si nous n'avions eu des collectifs de soutien au sol, qui étudiaient chacune de nos tâches et trouvaient des moyens de nous les simplifier. Durant les périodes de repos – impitoyablement imposées par nos médecins respectifs –, j'appris que le collectif de soutien d'Arsibalt était planqué dans la piscine désaffectée d'une suvine paroissiale kelx, et celui de Lio dans un martel banalisé garé dans un dépôt de maintenance. Et, comme nous le comprîmes peu à peu, chacun de ces collectifs était à son tour assisté par des réseaux d'autres collectifs répartis dans l'ensemble de l'anticoncrétion.

Le travail commença par l'extraction et le tri de tout ce que nous avions amassé durant ces vingt premières minutes enfiévrées. Soor Vay s'occupa de Jules Verne Durand et de fraa Jad. Tous deux finirent par se rétablir. Le Laterrien, affaibli par la malnutrition, avait d'autant plus souffert de la mise sur orbite. Il mit simplement plus de temps à s'en remettre. Ce qu'il se passa dans le cas de fraa Jad ne fut par contre jamais très clair. Il resta un temps non réactif, quoique sa biométrie fût dans des normes acceptables et ses yeux ouverts. Ensuite, il exigea que soor Vay cessât de l'importuner. Puis il se coupa du réticule, et ne fit rien pendant une heure. Après quoi il commença à bouger, et à participer au déballage. J'aurais bien voulu savoir qui il y avait dans son collectif de soutien.

Les pelotes furent arrachées, repliées et remisées. Les chargements furent solidarisés avec du filin en poly, pour ne pas dériver hors de l'écran du ballon et trahir notre position. Nous attachâmes le bloc ainsi constitué à une bomblébé, ses propulseurs nous servant à le maintenir en place. La masse limitée du ballon et sa forte traînée rendaient inévitable que nous fussions entraînés hors de son ombre si

nous ne faisons pas appel à nos propulseurs pour nous ralentir de temps en temps. Si nous continuions à ce rythme encore deux ou trois jours, nous rentrerions dans l'atmosphère avec le ballon et nous serions vaporisés par la chaleur ou écrasés par la décélération, ce serait à qui nous tuerait le premier. Mais nous n'avions pas l'intention de nous éterniser là aussi longtemps.

Arsibalt, Osa et moi assemblâmes la chimère pendant que le reste du collectif 317 s'occupait de l'écran noir.

La chimère fut construite sur une base de sept bomblébés arrimées ensemble et disposées en hexagone. Nous rassemblâmes le propergol des chargements bleus de la même façon que soor Vay avait récupéré l'eau précédemment, et le chargeâmes dans les réservoirs de la chimère. Cela régla le problème de la propulsion. Au sommet de cette plateforme, nous attachâmes une sorte de grosse masse de toile informe – il s'agissait d'une structure gonflable – qui avait constitué un chargement séparé. Elle avait une fermeture de sécurité sur le côté. Nous l'ouvrîmes et y fourrâmes tout ce dont nous n'avions pas l'usage : les pelotes, les restes d'emballage, des éléments d'autres bomblébés, ainsi que quatre mannequins en surcombinaison blanche. Nous la refermâmes pour éviter que son contenu ne se dispersât, et la rouvrons de temps en temps lorsque des membres d'autres équipes venaient nous apporter des choses dont ils voulaient se débarrasser. Mais nous la gardions encore dégonflée, car l'espace de ce côté du ballon était limité et s'amenuisait à mesure que l'écran noir prenait forme.

Comme tout ici, celui-ci ne pesait pratiquement rien parce qu'il était composé d'éléments gonflables, de fil à mémoire de forme, de membranes et d'aérogels. Il était carré, de cinquante pieds de côté. Sa surface supérieure était parfaitement lisse (il s'agissait d'une membrane tendue comme une peau de tambour sur des bords effilés) et parfaitement réfléchissante, faite d'une matière qui réfléchissait non seulement la lumière visible, mais également les micro-ondes – les fréquences que les géomètres employaient pour leurs radars. Lorsque nous nous aventurerions hors de l'abri du ballon, nous maintiendrions cet écran entre nous et le *Daban Urrud*, mais incliné, comme le toit d'un appentis, de façon à ce que les émissions radar du vaisseau, lorsqu'elles balaieraient nos parages, fussent renvoyées dans une autre direction. Notre écho ne changerait pas, mais il ne retournerait jamais

au *Daban Urnud* et n'apparaîtrait pas sur les moniteurs.

Tant que nous ferions attention à la façon dont le miroir était pointé, nous ne serions pas visibles sur fond d'espace, parce que le miroir refléterait simplement une autre partie de l'espace, et que celui-ci était quasiment uniformément noir. Les géomètres pourraient toujours, s'ils braquaient un puissant télescope sur nous, remarquer une ou deux étoiles qui n'étaient pas à leur place, mais cela paraissait peu probable.

Les choses seraient tout autres lorsque nous passerions entre le *Daban Urnud* et la surface lumineuse d'Arbre, mais nous espérions qu'on ne repérerait pas un point d'obscurité absolue de cinquante pieds de côté sur un fond de trois mille lieues de diamètre. Une simple bactérie sur une assiette.

Si on laissait le miroir chauffer, il émettrait des infrarouges que les géomètres pourraient remarquer, alors la plus grande partie du génie infusé dans sa création avait consisté à le réfrigérer. Il était tapissé d'un système de refroidissement thermoélectrique alimenté par le générateur nucléaire. Le générateur, comme l'avait expliqué Jesry, produisait énormément de chaleur résiduelle. Il apparaîtrait à l'infrarouge comme les lumières d'un casino si nous étions assez stupides pour le laisser entrer dans le champ du *Daban Urnud*, mais tant que nous le maintiendrions sous le miroir réfrigéré, perches pointées vers Arbre, il ne serait jamais dans la ligne de mire du vaisseau.

Sa propulsion serait assurée, pour commencer, par trois bomblébés désossées, puis, pour la suite, par un rouleau de corde. Nos combinaisons spatiales serviraient d'habitable, de lit, de toilettes, de réfectoire, de cellier, et de bibliothèque de divertissement.

Mais pas de cloître. Un voyage spatial offre de vivre de nombreuses expériences fascinantes, mais la méditation silencieuse n'en fait pas partie. Durant l'aperte, puis après que j'eus été mandé, les brelots avaient représenté le pire aspect du choc culturel dont j'avais été témoin. Je ne saurais dire combien de fois je m'étais répété : *Je rends grâce à Cartas de ne pas être enchaîné à une de ces choses !* Or là, c'était comme vivre à l'intérieur d'un brelot : un super-ultra-mégabrelot dont l'écran couvrait la totalité de mon champ de vision, dont les haut-parleurs étaient enfoncés dans mes oreilles et dont le microphone transmettait chaque mot, souffle et soupir à des auditeurs

attentifs à l'autre bout de la ligne. J'en avais même une partie dans le corps : le gros transpondeur thermométrique.

Nous n'étions autorisés à travailler que par intervalles de deux heures, après quoi un repos obligatoire nous était imposé. Après deux ou trois de ces pauses, je commençai à suspecter qu'il ne s'agissait pas tant de détendre notre corps que de relaxer notre esprit du déferlement d'informations ahurissant, accablant et horripilant qui pilonnait nos yeux et nos oreilles.

Étrangement, lorsque j'avais un instant de tranquillité, je n'avais envie que de parler à quelqu'un. De façon normale. « Tulia ? Tu es là ?

– Je suis *horriifiée* de voir que tu ne dors pas ! plaisanta-t-elle. Tu prends du retard sur le programme ! Commence immédiatement à te détendre ! »

Cela ne me fit pas rire.

« Désolée, reprit-elle. Qu'y a-t-il ?

– Rien. Je réfléchissais, c'est tout.

– Oh oh.

– Sommes-nous les meilleures personnes de tout Arbre pour faire tout cela ici ?

– Euh... la décision a été prise, et la réponse est oui.

– Mais comment a-t-elle été prise ? Attends, je sais : Ala l'a imposée à un comité.

– Peut-être que cela n'a pas été vraiment imposé (la distanciation qui affectait la voix de Tulia me fit sourire), mais tu as raison de dire qu'Ala y a été pour beaucoup.

– Très bien, cela n'a pas été imposé. Mais cela n'a pas pu être arrêté simplement grâce à des arguments convaincants, un dialogue purement rationnel. Pas avec ces gens-là.

– Tu serais surpris de voir à quel point la logique peut être entendue par les militaires en temps de guerre.

– Mais les militaires ont dû dire : *Écoutez, il est évident que c'est un boulot pour des commandos, pas pour une bande d'avôts, un tic renégat et un extrasylvestre affamé.*

– Il y avait – il y a toujours une équipe de secours, reconnut-elle. Je pense qu'elle est entièrement militaire. Qu'elle a doublé la totalité de votre formation.

– Alors pourquoi a-t-on pris la décision de nous attribuer les combinaisons, les bomblébés...

– En partie pour des raisons de langue. Jules Verne Durand est un atout inestimable. Il parle tærran. Pas ouaïl. Alors l'équipe aurait dû être composée au moins partiellement de gens parlant tærran. Utiliser deux langues aurait posé toutes sortes de problèmes.

– Hum... donc j'imagine que nous étions l'équipe de secours, jusqu'au moment où Jules nous est tombé du ciel.

– Il ne vous est pas tombé du ciel, me rappela Tulia. Vous êtes allés le...

– Quoi qu'il en soit, je continue de trouver incroyable que les mamamouchis aient même envisagé la possibilité de nous confier cette mission, alors qu'ils ont des commandos et des astronautes qui connaissent ce genre de chose par cœur.

– Mais Raz, tu es *éducable* ; tu peux apprendre “ce genre de chose”, si tu entends par là manœuvrer un S2-35B ou assembler un écran noir. Tu as passé toute ta vie, depuis que tu as été recouvré, à apprendre à apprendre.

– Là, tu marques peut-être un point, dis-je en me souvenant du spectacle jusqu'alors inconcevable de fraa Arsibalt mettant en service un réacteur nucléaire.

– Mais le déclencheur – du moins, si j'essaie de me figurer comment Ala a pu en faire un argument décisif –, c'est que la véritable mission va au-delà du voyage que toi et les autres avez entrepris. Lorsque vous serez arrivés là où vous allez, qui sait ce que vous serez amenés à faire ? Là, il faudra te servir de tout ce que tu sais – de tout ce que tu as appris depuis le jour où tu es devenu phyte.

– Le jour où je suis devenu phyte... Que voilà une époque qui paraît bien lointaine !

– Oui, renchérit Tulia. J'y pensais l'autre jour. Ma traversée du labyrinthe. Le moment où j'en suis sortie, dans le soleil. Grand-soor Tamura qui m'a prise par la main, m'a préparé un bol de soupe. Et je me souviens du jour où tu as été recouvré.

– C'est toi qui m'as fait visiter les lieux, me remémorai-je. Comme si tu avais vécu là cent ans. Je croyais que tu étais une millénos. » J'entendis un reniflement à l'autre bout, et fermai les yeux une minute. La combinaison avait été conçue pour traiter toutes les excréations de l'organisme, sauf les larmes.

Comment avais-je pu être assez stupide pour jamais imaginer avoir une liaison avec Tulia ? C'eût été un désastre.

« Tu parles à Ala, de temps en temps ? Tu es en contact avec elle ? demandai-je.

– Je pourrais, s’il le fallait, mais je n’ai pas essayé.

– Tu as été plutôt occupée.

– Oui. Quand ton collectif a été envoyé dans l’espace, cela a fait d’elle quelqu’un d’important. Très sollicité.

– Eh bien, j’espère qu’elle s’occupe de ce que nous ferons lorsque nous serons là-haut.

– Je suis sûre que c’est le cas, répondit Tulia. Tu ne peux pas imaginer à quel point elle prend au sérieux sa responsabilité dans ce qu’elle... dans ce qu’il s’est passé.

– En fait, j’en ai une assez bonne idée, et je sais qu’elle a peur que nous nous fassions tous tuer. Mais si elle voyait la façon dont le collectif fonctionne, elle reprendrait courage. »

Nous repassâmes derrière Arbre. J’avais perdu le compte du nombre de fois où nous étions entrés et sortis de la ligne de mire du *Daban Urnud*. Les autres étaient occupés à s’arrimer à la structure des propulseurs, sous l’écran noir. J’étais sous la chimère, à passer en revue les dix-sept derniers points de contrôle d’une liste qui en comptait deux cents. « Extension du cordon de gonflement, annonçai-je – et je procédai à l’opération. C’est fait. » Je ne pouvais pas entendre le sifflement du gaz dans l’espace, mais je pouvais le sentir dans la main qui tenait la structure de la chimère.

« Contrôlé, dit Lio.

– Surveillance du processus de gonflement », poursuivis-je en lisant machinalement la ligne de techno-foux-thèse suivante.

La masse informe de toile teinte, qui nous avait servi de poubelle jusque-là, se détendit et parut se charpenter quelque peu à mesure que ses montants internes se remplissaient de gaz et commençaient à se rigidifier. Un temps, je craignis que ce fût un échec – pas assez de gaz, ou autre –, mais finalement, après quelques secondes, elle se déplia.

« Statut ? » demanda Lio. Depuis sa position sous l’écran, il ne pouvait rien voir.

« Eh bien, c’est tellement beau que j’aimerais monter dessus et aller faire un tour avec.

– Contrôlé.

– Début de l’inspection visuelle », annonçai-je. Je passai une

minute à me promener dessus, en admirant ses propulseurs de position façon origami, ses antennes de fil à mémoire de forme et de polyfilm pas plus lourdes que du papier, ses marqueurs peints à la main, et toutes les merveilles d'usinage sur lesquelles les laboratoria de la convoxe avaient dû plancher des semaines. Je trouvai un propulseur qui ne s'était pas déployé, et le libérai de mes doigts-forts. Tapotai sur un montant aplati jusqu'à ce qu'il se gonflât correctement. Chassai une feuille de film cuisine accrochée. « Tout va bien, conclus-je.

– Contrôlé. »

Les derniers points de la liste consistaient principalement en des ouvertures de soupapes et des contrôles de pression dans les moteurs. J'avais conscience qu'une seule erreur dans la plomberie me serait fatale, mais il fallait poursuivre.

« En ligne de mire dans dix minutes. »

Restait la dernière étape : régler un retardateur sur cinq minutes et lancer le décompte. Le dernier « Contrôlé » de Lio résonnait encore dans mes oreilles lorsque je sentis une puissante traction dans mon cordon de sécurité : Osa, qui me hissait. Quelques secondes plus tard, j'étais sous l'écran, et les autres me ligotaient tel un meurtrier psychopathe après une longue traque. Les communications se limitaient à des contrôles et des annonces préenregistrées.

« En ligne de mire dans huit minutes. »

Les coussins de ma combinaison se gonflèrent. La lumière fusa lorsque les moteurs de l'écran prirent vie, et je sentis la pression dans mon dos. Comme d'habitude, nos visages étaient tournés dans la mauvaise direction, et nous ne pouvions rien voir de ce qu'il se passait. Mais cette fois, nous disposions du flux d'un visuocapteur, si bien que nous pûmes regarder le ballon et la chimère décroître dans le lointain. Lorsque les cinq minutes du retardateur se furent écoulées, la chimère était si loin que l'on n'en vit plus qu'un seul pixel blanc-bleu quand ses moteurs se déclenchèrent.

Au bout de quelques minutes de combustion, les géomètres purent la voir aussi, parce que l'orbite du *Daban Urnud* l'avait remplacée dans leur ligne de mire.

Nos moteurs avaient rempli leur mission – nous lancer sur une nouvelle trajectoire qui nous amènerait à la même altitude que celle des géomètres –, ils ne nous serviraient plus. Nous étions de nouveau en chute libre. Les coussins des combinaisons se dégonflèrent.

Je détachai deux ou trois lanières et me tournai de façon à essayer de distinguer la chimère. Ses moteurs continuèrent de brûler pendant encore une bonne minute, comme s'ils s'employaient à l'arracher à son orbite basse et à la placer sur une trajectoire de collision avec le *Daban Urnud*.

Puis elle explosa.

Ce qu'elle était censée faire. Plutôt qu'attendre que le Piedestal réagît à ce lancement de façon imprévisible, avec le risque d'éventuels effets secondaires susceptibles de nous affecter, les concepteurs de la mission avaient délibérément programmé les moteurs de sorte que la mauvaise soupape s'ouvrît au mauvais moment. Alors elle se disloqua. Il n'y eut pas beaucoup de flammes, et bien sûr nous n'entendîmes pas la détonation. L'amas de débris s'étala rapidement, et s'éparpilla jusqu'à disparaître. À peine quelques minutes après, nous vîmes apparaître des traits de feu dans l'atmosphère en contrebas, comme des morceaux y rentraient. Le Piedestal, espérions-nous, allait croire que notre pari pathétique avait échoué à cause d'une défaillance moteur – ce qui n'était que trop plausible – et pointer tous ses capteurs vers les débris, pour enregistrer toutes les données qu'il était possible avant que l'ensemble ne fût absorbé et brûlé par l'atmosphère. L'écran noir, il ne le verrait pas.

La phase suivante de l'expédition dura plusieurs jours. Elle n'eût pu être plus différente des premières vingt-quatre heures. Nous ne disposions plus de la liaison à haut débit avec le sol. Entre cela et le fait que nous n'avions pas beaucoup à faire, les choses furent plutôt calmes.

La combustion qui nous avait sortis de l'abri du ballon nous avait placés dans la position fâcheuse d'un oiseau en trajectoire de collision avec un aéroplane. Nous étions maintenant certains d'atteindre le *Daban Urnud*, mais si nous ne voulions pas que ce fût sous la forme d'une fine couche de chairs gelées écrasée sur sa surface rocailleuse, nous allions devoir ralentir.

Toute autre mission spatiale aurait eu recours à une brève combustion du moteur principal à la dernière minute, suivie d'un travail de précision des propulseurs de manœuvre. Mais comme nous devons passer inaperçus, nous avons besoin d'un moyen de produire une poussée qui n'impliquât pas une soudaine éjaculation lumineuse

de gaz chauffés à blanc.

La convoxe avait trouvé la solution sous la forme d'une longue électrodynamique – en fait, rien d'autre qu'un filin parcouru d'un courant électrique unidirectionnel. Long de deux lieues, il était fin mais résistant – à la manière de nos cordelières. Afin de le maintenir tendu, il nous fallait suspendre une masse à son extrémité : nos bomblébés devenues inutiles, dissimulées sous une version plus petite et plus simple de l'écran noir, rempliraient cet office. Donc, notre première tâche, une fois sortis de l'abri du ballon, fut d'arrimer les bomblébés en une masse compacte, de déployer un autre miroir au-dessus, et de les attacher au bout de la longe. Nous attendîmes jusqu'à ce qu'Arbre se trouvât entre nous et le *Daban Urnud* avant de commencer la partie de l'opération la plus délicate, pour ne pas dire démentielle : nous mettre en rotation et utiliser la force centrifuge qui en résulterait pour dérouler les deux lieues de filin. Ce fut terrifiant et physiquement éprouvant durant quelques minutes, mais tout s'améliora à mesure que la distance entre nous et le contrepoids augmentait. Cela eut pour effet de ralentir le rythme auquel nous et notre contrepoids tournions autour de notre centre de gravité commun, si bien qu'Arbre ne défilait plus aussi vite en dessous de nous. Lorsque le contrepoids fut au bout du filin tendu, la rotation n'était quasiment plus perceptible. À partir de maintenant, nous allions faire exactement un tour durant chaque orbite. En d'autres termes, le contrepoids était toujours deux lieues « en dessous » de nous, la longe orientée verticalement, et l'écran noir se trouvait toujours « au-dessus » de nous, précisément là où nous le voulions. Cette rotation lente produisait une gravité artificielle d'environ un centième de ce que nous ressentions sur Arbre, si bien que nous et nos objets « tombions » lentement vers le haut – à l'opposé de la planète – sauf à en être empêchés par quelque chose. Ce quelque chose se trouvait être la structure de montants tubulaires gonflables qui participait à maintenir sous tension et à plat la surface de l'écran noir. Nous allâmes nous y coller et en restâmes prisonniers tels des détritrus cloués à une clôture par une brise imperceptible.

Peu après l'achèvement de cette manœuvre, nous entrâmes dans le côté nuit d'Arbre. Cela nous offrit un excellent point de vue lorsque le Piedestal barra tous les grands sites de lancement orbitaux autour de l'équateur. La planète était presque entièrement noire, avec des

écheveaux et des agrégats de lumières étalés sur les parties tempérées des continents, là où les gens tendaient à vivre. Les barres traçaient des traits lumineux sur ce fond sombre, comme si des divinités chthoniennes, prisonnières de la croûte arbrienne, s'ouvraient un chemin vers la surface par le feu. Lorsqu'une barre frappait le sol, sa lumière s'éteignait un temps, puis renaissait sous la forme d'une fleur hémisphérique plus chaude et plus rouge, comparable à une explosion nucléaire mais sans radioactivité. Nous orbitâmes au-dessus du site de lancement d'où Jesry avait entamé son premier voyage dans l'espace, et eûmes une vue parfaite d'un poing orange s'élevant vers nous. Jesry s'affairait sur le ravitailleur à ce moment-là, mais il interrompit sa tâche quelques minutes pour regarder pendant que nous le survolions.

J'entendis un petit bruit métallique, et tournai la tête pour découvrir qu'Arsibalt venait de brancher la fiche d'un câble dans la face avant de ma combinaison. C'était ainsi que nous allions communiquer à partir de maintenant. Même l'intercom était considéré comme trop risqué, alors nous nous connectons physiquement avec des câbles, de combinaison à combinaison. De la même façon, comme nous ne disposons plus du réseau continu à haut débit avec le sol, Sammanne ouvrait ponctuellement un faisceau directionnel étroit qui transmettait des informations lentement et sporadiquement, mais que les géomètres ne pourraient pas détecter. Si bien que, dans le cas où le collectif 87 aurait quelque chose à me dire, cela m'atteindrait sous la forme d'un texte affiché sur l'écran virtuel de ma visière, mais pas immédiatement. On nous avait dit de nous attendre à un délai de l'ordre de deux heures. Et si nous ne nous connectons pas physiquement sur le réticule, nous ne pouvions plus ni émettre ni recevoir.

« Nous sommes sur la corde raide », me fit remarquer Arsibalt.

Par habitude, je regardai en direction de sa visière, mais n'y perçus que le reflet déformé d'un nuage en champignon. Alors, je baissai les yeux vers l'écran monté sur son torse, et vis son visage d'abord tourné vers Arbre, puis cherchant un contact visuel de quelque façon.

Je restai un temps songeur. C'était la première fois depuis des jours que je pouvais avoir une vraie conversation (entendre par là : privée). Depuis qu'on m'avait fait avaler la grosse pilule et que j'avais enfilé la combinaison, chaque bruit que j'avais produit, chaque battement de mon cœur, chaque gorgée d'eau que j'avais déglutie

avaient été enregistrés et transmis quelque part en temps réel. J'avais pris l'habitude de considérer comme acquis que chaque mot que je prononçais était écouté par les mamamouchis, discuté en comité, et archivé pour l'éternité. Pas vraiment le meilleur moyen d'avoir une conversation intéressante et sincère. Mais je m'étais vite habitué à ne plus entendre la voix du collectif 87. Plus personne ne nous était relié. Nous étions seuls, comme si nous marchions entre les arbres-à-feuilles d'Édhar.

« Sur la corde raide » était un jeu de mots : une description littérale de la longe que nous venions de dérouler. Mais, évidemment, Arsibalt voulait aussi dire autre chose.

« Oui, dis-je. Tout le temps que nous avons éventré les chargements un à un, j'ai gardé un œil sur leur contenu, en quête de tout ce qui pourrait ressembler à... » Je m'interrompis avant de tomber dans le jargon astronautique. J'avais failli dire : *un système de décélération et de réentrée dans l'atmosphère*, mais cela eût paru aussi déplacé ici qu'au milieu des arbres-à-feuilles.

Arsibalt acheva ma phrase pour moi : « Un moyen de redescendre.

– Oui. Et maintenant que nous avons tout déballé – et presque tout jeté pour ne garder que l'absolu nécessaire –, il est évident qu'il n'y a rien ici qui puisse nous ramener sur Arbre. Qu'il n'y a jamais rien eu de la sorte. » Je continuai d'y penser en regardant un autre champignon émerger en dessous de nous, puis se délayer rapidement et pâlir comme l'aube dans le froid de la haute atmosphère.

Arsibalt reprit le fil de la conversation là où je l'avais laissé : « Alors, tu t'es dit qu'on nous enverrait un véhicule de réentrée plus tard, lancé de, disons, là, ou là. » Il indiqua du doigt le champignon que nous venions de passer, puis un autre qui bourgeonnait à peut-être mille lieues à l'est du précédent. « Ou de là où ce machin se dirige. » Il faisait à l'évidence référence à une autre barre qui commençait tout juste à rayer l'atmosphère au-dessus de nous. Je ne sais pas ce qu'elle alla frapper. Peut-être une usine aéronautique.

Ce que disait Arsibalt, c'était que nous étions tous morts, hors de portée de toute mission de sauvetage, si nous n'atteignons pas le *Daban Urnud*. J'étais un peu marri qu'il eût ainsi résumé la situation plus vite que moi. Et je me disais dans le même temps : *Ça recommence*. Je me voyais déjà passer les dix prochaines heures connecté à Arsibalt, à m'efforcer de le sortir d'un état de quasi-

hystérie, à le persuader d'avalier les sédatifs qui, je le supposais, étaient stockés quelque part dans la combinaison.

Sauf qu'il ne réagissait pas du tout de cette façon. Il saisissait la gravité de notre situation aussi clairement que n'importe qui – peut-être mieux que moi. Mais cela ne le rendait pas fébrile. Plutôt perplexe.

« Lorsque nous avons été mandés, lui rappelai-je, tu m'as dit qu'une rumeur prétendait que l'on nous emmenait vers une chambre à gaz.

– Effectivement, me répondit-il, mais j'envisageais quelque chose de plus simple, de plus rapide – de moins *coûteux*. »

C'était le genre de plaisanterie qui retombait si on lui offrait la reconnaissance d'un rire. J'aurais aimé que Jesry et Lio pussent la partager avec nous. Mais en fait, notre conversation s'étiola rapidement. Arsibalt se déconnecta et fit le tour des autres, comme s'il passait de table en table au réfectoire.

Il était connecté à Jesry lorsque celui-ci se prépara à mettre la longe sous tension. Il s'agissait très simplement de l'alimenter en courant électrique jusqu'à son extrémité. Évidemment, afin que se formât un circuit électrique, il fallait que ces électrons pussent revenir au générateur nucléaire. Normalement, c'eût été le rôle d'un second câble, parallèle au premier – comme dans le cordon d'une lampe. Dans le cas présent, ce serait allé à l'encontre de notre objectif. Nous nous trouvions par bonheur dans l'ionosphère – l'extrême atmosphère supérieure – laquelle, d'être ionisée en permanence par les radiations du soleil, conduisait l'électricité. Le chemin du retour nous était donc offert en bonus. De cette façon, le courant ne parcourait la longe que dans un sens ; cela avait pour conséquence d'interagir avec le champ magnétique arbrien, et de produire une poussée. Elle n'était pas très puissante – rien à voir avec la propulsion d'un moteur de fusée –, mais contrairement à celle d'une tuyère, elle pouvait être maintenue pendant des jours, et nous faire monter peu à peu en spirale jusqu'à l'orbite désirée. Orbite qui, après tout ce temps, demeurerait celle sur laquelle Ala et moi avions de nos yeux vu le *Daban Urnud* se placer, en suivant une série d'étincelles sur une feuille, dans les hauteurs du *præsidium*.

Comme Arsibalt était connecté à Jesry, il assura la communication avec le reste d'entre nous, attirant d'abord notre attention par de

grands gestes des bras, puis nous suggérant toujours par gestes de nous accrocher à quelque chose. Ensuite il décompta avec ses doigts. À cinq, l'une de ses mains-fortes devint redondante, et il s'en servit pour serrer l'une des poignées du panneau de contrôle du générateur. À un, il serra aussi la poignée de l'autre main, pendant que Jesry abaissait un interrupteur. Alors nous vîmes la longe s'arrondir légèrement, comme une corde tendue affectée par le vent. Dans le même temps, l'écran noir pivota pour adopter un nouvel angle, non plus parallèle à la surface d'Arbre, mais presque imperceptiblement incliné sur le côté. Et ce fut tout. Nous étions propulsés maintenant aussi sûrement que si Jesry avait lancé des moteurs de fusée. Et pourtant la poussée induite était si subtile que notre corps ne pouvait la percevoir – il faudrait des jours avant que nous en fussions affectés.

Une fois cela fait, j'eus le temps de réfléchir à ce qu'Arsibalt avait dit. Même en prenant en compte les problèmes médicaux de Jules et Jad et ma mésaventure avec le générateur, on pouvait considérer que la mise sur orbite, l'assemblage de l'écran noir, le lancement de la chimère et le déploiement de la longe s'étaient mieux passés que ce à quoi nous aurions été en droit de nous attendre. Personne n'était mort, il n'y avait pas eu d'accident, personne n'avait inexorablement dérivé vers le néant, et nous avions récupéré un nombre satisfaisant de chargements. Pensant que nous étions venus à bout de la partie la plus dangereuse de l'expédition, j'avais le moral au beau fixe. Jusque-là. Car dix secondes de réflexion suffisaient pour réaliser qu'il s'agissait d'une mission suicide.

Domaine causal : Ensemble de choses mutuellement liées en un réseau de relations de cause à effet.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Les conventions sociales évoluent. Je pensais que si deux ou trois d'entre nous se connectaient pour une conversation privée, certains pourraient mal le prendre. Mais ce ne fut pas ce que je ressentis quand je vis Lio parler à Osa, ou Sammanne à Jules Verne Durand, et il devint rapidement évident que chacun dans le collectif était heureux de laisser un peu d'intimité aux autres. Sammanne agença un réseau filaire dans la structure afin que nous pussions tous nous connecter

lorsqu'une réunion générale était nécessaire, et nous nous entendîmes pour nous y rassembler toutes les huit heures. Dans l'intervalle, nous avions quartier libre. Nous nous efforcions de consacrer un intervalle sur trois au sommeil, mais ce n'était pas facile. Je croyais être le seul à avoir ce genre de problème jusqu'au moment où Arsibalt vint me rejoindre durant l'un de ces créneaux pour se connecter à moi. « Tu dors, Raz ?

– Plus maintenant.

– Tu dormais ?

– Non, pas vraiment. Et toi ? »

Jusque-là, c'était le type même de conversation que nous avions au milieu de la nuit quand, jeunes phytes nouvellement recouvrés, allongés dans des cellules étranges, nous cherchions le sommeil. Mais ensuite, cela prit une autre tournure.

« Difficile à dire, répondit Arsibalt. Je n'ai pas l'impression d'avoir encore des cycles d'éveil et de sommeil normaux, ici. Franchement, je ne vois plus vraiment de différence entre rêve et veille.

– Eh bien, de quoi rêves-tu ?

– De tout ce qui aurait pu mal tourner...

– Mais qui ne s'est pas passé.

– Exactement, Raz.

– Tu ne m'as pas encore tout raconté sur la façon dont tu as sauvé Jad.

– En fait, je ne suis même pas certain de pouvoir le retracer de manière cohérente, soupira-t-il. Tout cela forme dans mon esprit une sorte de succession d'instantanés où j'ai pensé et fait des choses – des choses qui chaque fois, Raz, auraient pu tourner différemment. Et là, chaque mauvaise décision aurait été catastrophique. C'est plus qu'évident, à mes yeux. Je n'arrête pas de me les remémorer, encore et encore. Pourtant, chaque fois, j'ai fait le bon choix.

– Eh bien, cela ressemble un peu à une application pratique du principe anthropique, non ? Si les choses avaient été légèrement autres, tu serais mort, et tu n'aurais pas de cerveau pour t'en souvenir. »

Arsibalt resta un temps sans rien dire, puis il soupira. « C'est à peu près aussi utile que n'importe quel argument anthropique. Je préfère encore l'explication alternative.

– Qui est ?

– Que non seulement je suis quelqu'un de brillant, mais qu'en plus je sais garder la tête froide. »

Je décidai de ne pas relever. « Je fais des rêves, reconnus-je. Des rêves dans lesquels tout est semblable, sauf que Jad et toi n'êtes pas là parce que vous êtes morts.

– Oui, et moi, je fais des rêves dans lesquels je ne peux pas rattraper Jad et où je le vois se consumer dans l'atmosphère. Et d'autres rêves dans lesquels tu ne t'en sors pas, Raz : nous récupérerons le générateur, mais tu disparais.

– Mais ensuite, tu te réveilles..., commençai-je.

– Je me réveille, et je vous vois, Jad et toi. Mais ici, la frontière entre rêve et veille est tellement indistincte que parfois je n'arrive plus à déterminer si je viens de passer du rêve à l'éveil ou si c'est le contraire.

– Je crois voir ce que tu veux dire, renchéris-je. Peut-être que je suis mort. Que tu es mort. Que Jad est mort...

– Nous sommes devenus quelque chose comme la math décamillénaire vagabonde de fraa Orolo, proclama Arsibalt. Un domaine causal coupé du reste du cosmos.

– Eh bien !

– Mais le fait que nous sommes partis à la dérive a un effet secondaire dont Orolo ne nous avait pas parlé, poursuivit-il. Nous n'existons plus dans un état ou dans un autre. Tout est possible, tout peut arriver, jusqu'à l'ouverture du portail et l'aperte.

– Soit cela, dis-je, soit nous sommes inquiets et somnolents.

– C'est tout aussi possible », conclut Arsibalt.

Lorsque nous n'étions pas occupés à somnoler (selon la plupart d'entre nous) ou à errer (selon Arsibalt) entre des historiogrammes distincts mais semblablement réels, nous étudions le *Daban Urnud*. Quelques paragraphes des descriptions de Jules Verne Durand qui étaient disséminées sur le réticulum avaient fourni à l'anticoncrétion suffisamment d'informations pour construire une modélisation tridimensionnelle du vaisseau extrasylvestre « fidèle à en faire froid dans le dos », selon les propres termes du Laterrien.

Gonflez un ballon d'acier d'un tiers de lieue de diamètre et remplissez-le d'eau à moitié. Répétez l'opération avec trois autres ballons. Placez ces quatre orbes aux coins d'un carré, proches les uns

des autres, mais en les maintenant espacés. Recommencez avec quatre autres orbes, que vous placez au-dessus des précédents, mais en tournant ces derniers de quarante-cinq degrés, pour que ceux du dessus viennent se placer dans les intervalles de ceux du dessous, comme des fruits sur un étal.

Ajoutez encore deux autres séries de quatre orbes, en répétant le décalage chaque fois. Vous obtenez alors seize orbes dans un empilement d'un peu plus de deux tiers de lieue de haut et d'un peu moins de deux tiers de lieue de large. Un espace vide court au centre de la pile sur toute sa hauteur : une cheminée de quatre cents toises de diamètre. Installez toutes les bonnes choses dans cette cheminée : toutes les praxis complexes, coûteuses, exquisément produites et que l'on a toujours associées au voyage spatial. La plus grande partie demeure juste structurelle : les armatures d'acier qui ceignent ces orbes et les maintiennent fermement en place tandis que l'ensemble tourne à un tour par minute pour produire une gravité artificielle, manœuvre pour éviter les corps étrangers, compense les ballottements, accélère par le feu nucléaire ou fait plusieurs de ces choses simultanément.

Une fois que vous vous êtes assuré que l'ensemble ne va pas s'effondrer structurellement, ajoutez tout le reste : un entrepôt assez grand pour contenir des dizaines de milliers de charges de propulsion nucléaires. Des générateurs capables de fournir l'énergie lorsque le vaisseau est loin de tout soleil ; un réseau de canalisations et un câblage inconcevablement complexes ; des couloirs pressurisés grâce auxquels des Urnudiens, des Troais, des Laterriens et des Fthosiens peuvent aller d'un orbe à un autre ; un réseau de fibre optique pour distribuer la lumière puisée à l'extérieur de l'icosaèdre partout, jusqu'aux cultures sur les toits des habitations.

Les orbes en eux-mêmes, comparativement, sont relativement simples. À l'intérieur, l'eau est libre de trouver son équilibre. Lorsque l'ensemble de la construction tourne, l'eau part vers l'extérieur et se cale sur une incurvation dans laquelle la « gravité » est toujours égale à celle de la planète d'origine. Lorsque le vaisseau se déplace, l'eau va à l'arrière des sphères et s'aplanit. Les gens vivent à sa surface, dans des habitations flottantes reliées par un maillage de câbles extensibles et maintenues écartées les unes des autres par de solides poches d'air – lorsque la position de l'eau change, il y a toujours un peu de gêne.

Mais, comme n'importe quel bateau, elles sont conçues pour cela : les rangements ne s'ouvrent pas à la volée, les meubles sont fixés au sol pour ne pas glisser. Les gens vivent comme leurs ancêtres le faisaient sur leur planète d'origine, et peuvent passer des jours voire des semaines sans penser qu'ils se trouvent dans un ballon de métal propulsé à travers l'espace par des bombes atomiques, tout comme leurs familles sur Urnude, Tro, Laterre ou Fthos ne pensent pas nécessairement qu'ils se trouvent sur un caillou humide projeté à travers le vide.

Cette construction en grappe d'orbes est une superbe réalisation, mais elle demeure vulnérable aux rayons cosmiques, météorites, rayonnements stellaires et armes étrangères. Donc, ériges des murailles de gravier autour et, pendant que vous y êtes, faites de l'ensemble un réseau d'amortisseurs géants. La grappe est suspendue au centre, structurellement entrelacée. Tout ce qui touche aux rapports avec le reste de l'univers – les radars, les télescopes, les systèmes d'armement, les véhicules d'exploration – se trouve à l'extérieur, relié aux trente amortisseurs, ou aux douze sommets où les plaques se rejoignent. Trois des sommets – ceux qui entourent la plaque de propulsion – sont des mécanismes nus, mais les neuf autres sont eux-mêmes de complexes objets spatiaux : certains sont des sphères pressurisées dans lesquelles les membres de la prépotence flottent en apesanteur ; d'autres sont percés de larges tunnels afin de permettre à de petits véhicules ou à des personnes en combinaison spatiale de sortir de l'icosaèdre pour aller dans le cosmos ; et le dernier abrite un observatoire optique, bien meilleur que tous ceux d'Arbre parce qu'il bénéficie du vide de l'espace.

Tout cela avait été modélisé, avec plus ou moins de détails, par les esprits de l'anticoncrétion à l'époque où mes camarades du collectif et moi assemblions nos combinaisons spatiales et jouions à nos jeux vidéo, à Elkhazg. La modélisation était maintenant intégrée à nos combinaisons et nous pouvions l'explorer en nous servant de ces mêmes contrôles – la boule et le bâton – que nous utilisions pour manœuvrer les bomblébés. Au premier abord, elle semblait d'une précision impressionnante, avec une touche de complexité organique ; mais lorsque, une fois plongé à l'intérieur, je me rapprochai du cœur de la grappe d'orbes pour l'explorer, je découvris des notes flottantes semi-transparentes laissées par un avôt scrupuleux m'informant dans

un tærran parfait, mais avec regret, que tout ce qui se trouvait au-delà de ce point n'était que pures conjectures.

Fraa Jad vit finalement son vœu exaucé : il obtint son sextant. Nous avions tous reçu en dotation un instrument constitué d'une lentille hypergone, comme l'œil de Clesthyre, et assez intelligent pour reconnaître certaines constellations. Ainsi, il pouvait définir notre orientation en fonction des étoiles considérées comme fixes. Cela, combiné aux positions du Soleil, de la Lune et d'Arbre, et à des éphémérides et une horloge interne précises, lui fournissait suffisamment d'informations pour calculer nos paramètres orbitaux. Fraa Jad s'empara de l'instrument dès que l'on nous en annonça l'existence, et consacra des heures à maîtriser ses fonctions.

Puisque notre aventure se résumait à un simple « réussir ou mourir », Jules avait abandonné l'idée de se restreindre sur la nourriture et s'alimentait normalement. Sa condition physique et son moral s'en trouvèrent grandement améliorés. Hors ses périodes de sommeil, plusieurs personnes se connectaient à lui pour lui poser des questions sur les détails intérieurs du vaisseau qui n'avaient pas été modélisés – à quoi ressemblaient les portes, quel en était le mécanisme d'ouverture, comment différencier un Fthosien d'un Troais, etc. J'appris que les géomètres avaient une peur panique des incendies dans les zones à gravité zéro, et que l'on ne pouvait pas faire vingt pas sans croiser une armoire de sécurité équipée de respirateurs, de tenues ignifugées et d'extincteurs.

Cela nous laissait tout de même beaucoup de temps libre. Deux jours plus tard, j'entrai en connexion privée avec Jesry et lui racontai ce que je savais du tue-tout. Il m'écouta attentivement, comme dans une salle de craie, sans dire grand-chose. À son visage sur son écran à visues, je voyais qu'il était concentré, qu'il analysait ce que je lui exposais. Il lui avait toujours paru évident qu'on nous cachait quelque chose. Sans quoi la mission n'eût pas réellement été logique. Je lui donnais matière à réflexion. Tant qu'il n'aurait pas tiré de conclusions, tant qu'il n'aurait pas déduit quelque chose au-delà des simples évidences, il n'aurait rien à en dire.

Des messages écrits du collectif 87 arrivaient au compte-gouttes sur mon écran virtuel. Les premiers étaient de simple routine, mais bientôt ils commencèrent à devenir étranges.

Tulia : « Mets fin à une controverse, ici : combien êtes-vous, là-

haut ? »

Je tapai aussitôt : « Pardon, mais est-ce que tu es en train de me demander combien sont encore vivants ? » Et j'envoyai le message. Ce ne fut qu'après avoir ruminé cet échange quelques minutes que je réalisai que je n'avais pas répondu à la question. Mais nous avions perdu le contact avec le sol, entre-temps.

Je convoquai une réunion. Tout le monde se connecta.

« Mon collectif de soutien ne sait pas combien d'entre nous sont encore en vie, annonçai-je.

– Le mien non plus, intervint immédiatement Jesry. Ils affirment avoir reçu un message il y a deux heures disant que deux des nôtres étaient morts. Mais je n'ai rien envoyé de tel.

– Et tu l'as fait ?

– Non.

– Mon collectif de soutien est longtemps resté sans me contacter, ajouta soor Esma, parce qu'ils étaient convaincus que j'avais péri pendant le lancement.

– On ne peut que se demander s'il ne se passe pas quelque chose d'anormal avec l'anticoncrétion, conclus-je. Tous ces collectifs devraient être en liaison sur le réticulum, non ? Échanger des informations ? »

Nous regardâmes Sammanne. Ou plutôt nous nous tournâmes vers Sammanne, car comme notre visage n'était pas directement visible, c'est ainsi que nous signifiions à notre interlocuteur que nous étions à son écoute. Donc, neuf combinaisons spatiales se tournèrent vers Sammanne. Fraa Jad, de son côté, ne paraissait pas intéressé par la discussion. Il s'était déjà déconnecté, et cheminait vers un autre point de la structure spatiale. Mais comme il avait à peine dit un mot depuis notre arrivée dans l'espace, personne ne s'en inquiéta. Il m'arrivait même de me demander s'il n'avait pas subi des dégâts cérébraux.

« Il se passe effectivement quelque chose d'anormal, confirma Sammanne.

– Les géomètres ont trouvé un moyen de brouiller le réticulum ? demanda Osa.

– Non. Le Ret – au moins sa partie physique – fonctionne bien. Mais il y a un bogue de bas niveau dans la dynamique de l'espace virtuel.

– Dans la terminologie tic, intervins-je, lorsque vous dites “bas

niveau”, cela signifie que c’est vraiment important, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Pouvez-vous nous en dire plus sur l’impact que cela a sur nous ? demanda Lio.

– Le réticulum, à ses débuts – il y a des milliers d’années de cela –, devint vite presque inutilisable parce qu’il était submergé de données erronées, obsolètes ou sciemment fallacieuses, expliqua Sammanne.

– Vous les avez déjà qualifiées de “conneries”, lui rappelai-je.

– Oui. C’est un terme technique. Donc, le filtrage des conneries est devenu capital. Des sociétés se sont construites autour de cette activité. Certaines ont trouvé un moyen malin de gagner plus d’argent : cela consistait en quelque sorte à empoisonner le puits. Elles ont créé des apsyntes dont l’unique fonction était de déverser délibérément des conneries dans le réticulum, pour forcer les gens à utiliser leurs produits afin de filtrer ces mêmes conneries. Mais il fallait que ce soit de bonnes conneries.

– Qu’est-ce que c’est qu’une bonne connerie ? demanda Arsibalt d’un ton poli, quoique incrédule.

– Eh bien, une mauvaise connerie serait un document non formaté fait de caractères aléatoires. Une bonne connerie serait un document impeccablement mis en forme, bien écrit, contenant cent phrases correctes et vérifiables, et *une* subtilement erronée. Produire de bonnes conneries est beaucoup plus difficile. Dans un premier temps, il leur a fallu employer des humains pour y arriver. Ils utilisaient généralement des documents légitimes dans lesquels ils inséraient des erreurs – en changeant des noms, par exemple. Mais cela n’a réellement décollé que lorsque les militaires s’en sont mêlés.

– En tant que tactique pour implanter de fausses informations dans les réticules ennemis, vous voulez dire, intervint Osa. Je connais cette question. Vous faites allusion aux programmes d’Inintelligence Artificielle du milieu du premier millénaire après la Reconstitution.

– Exactement ! s’exclama Sammanne. Des systèmes d’Inintelligence Artificielle immensément sophistiqués et puissants furent construits dans le but précis que vient de décrire fraa Osa. En un rien de temps, cette praxis fuita, fut reprise par le secteur commercial, et engendra les extorqueurs endémiques de l’écosystème mercenaire automatisé sauvage, ou EMAS – mais je m’égare. L’important, c’est que le réticulum a connu une sorte d’âge des ténèbres qui a perduré jusqu’à

ce que mes prédécesseurs tics prennent les choses en main.

– Donc, les systèmes d’Intelligence Artificielle seraient encore actifs dans l’écosystème mercenaire automatisé sauvage ? demanda Arsibalt, totalement fasciné.

– Oh, l’EMAS a évolué en tout à fait autre chose au début du deuxième millénaire, répondit dédaigneusement Sammanne.

– En quoi a-t-il évolué ? demanda Jesry.

– Personne n’en est certain. Il ne se rappelle à notre attention que lorsqu’il trouve un moyen de s’instancier physiquement, ce qui heureusement ne se produit pas tous les jours. Mais nous digressons. La fonctionnalité d’Intelligence Artificielle existe toujours. Il ne serait pas faux de dire que les tics qui ont sorti le réticulum de l’âge des ténèbres n’ont pu la maîtriser qu’en la cooptant. Donc, pour parler simplement, il existe, pour chaque document légitime se trouvant sur le Ret, des centaines de milliers de versions boguées correspondantes – ce que nous appelons des bogons.

– La seule façon de préserver l’intégrité des défenses est de les soumettre à un assaut incessant », dit Osa.

N’importe quel imbécile eût compris qu’il s’agissait d’un vieil aphorisme comblant.

« Oui, enchaîna Sammanne, et cela fonctionne si bien que, la plupart du temps, les usagers du réticulum ne savent même pas que ces mécanismes existent. Tout comme vous n’avez pas conscience des millions de bactéries qui tentent d’infecter votre organisme à chaque instant de la journée. Néanmoins, les récents événements et la pression induite par l’anticoncrétion semblent avoir réactivé le bogue de bas niveau dont je parlais précédemment.

– Et quelles conséquences pratiques cela a-t-il pour nous ? insista Lio.

– Nos collectifs de soutien au sol peuvent éprouver des difficultés à distinguer les messages légitimes des bogons. Et certains des messages qui apparaissent sur nos écrans virtuels peuvent être des bogons également.

– Et tout cela parce que quelques bits ont été inversés dans un apsynte, quelque part, commenta Jesry.

– C’est un peu plus compliqué que vous ne semblez le penser, rétorqua Sammanne.

– Peut-être, dis-je, mais ce à quoi Jesry veut en venir, c’est qu’en

fin de compte cette ambiguïté est due au fait qu'un certain nombre de fonctions logiques ou de cellules mémoires se trouvent, quelque part, dans un état erroné ou au moins anormal.

– J'imagine qu'on pourrait le dire de cette façon », dit Sammanne. Alors même que je ne pouvais pas le voir, je savais qu'il avait haussé les épaules. « Mais cela ne va pas tarder à être réglé, et nous cesserons alors de recevoir ces messages idiots.

– Non, je ne crois pas, lâcha fraa Gratho.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda Lio.

– Regardez », répondit fraa Gratho en tendant le bras.

En suivant son geste de la tête, nous découvrîmes fraa Jad s'affairant sur le poste émetteur qui était notre seul lien avec le sol. Il le massacrait avec un tournevis. De temps en temps, un bout de métal s'échappait, et il le récupérait méticuleusement de sa main-forte pour qu'il n'allât pas, en s'égarant hors de l'abri de l'écran noir, renvoyer un écho radar.

Lorsqu'il considéra en avoir terminé, il revint jusqu'à nous et se reconnecta. Lio resta calme, et attendit qu'il s'exprimât.

« La transsudation, dit Jad, imposait des choix, dont l'opération n'a en rien amélioré la situation. »

D'accord. Donc nous étions, si l'on peut dire, enfermés à double tour avec un sorcier fou. Cela clarifiait un peu les choses. Nous restâmes un temps silencieux. Nous savions qu'il eût été vain de demander des explications – il nous l'avait signifié, comme il savait le faire. Je vis sur l'écran à visues de Jesry qu'il regardait dans ma direction. *C'est de cette façon qu'agissent les incantants ; c'est ainsi qu'il agit, maintenant.*

Sammanne finit par briser le silence. « Cela va vous paraître extrêmement étrange, dit-il, étonnamment affecté, mais j'essayais de trouver la force de faire la même chose.

– Quoi ? Détruire le poste émetteur ? s'exclama Lio.

– Oui. En fait, j'ai rêvé il y a quelques heures que je l'avais fait. Et j'en étais heureux. Lorsque je me suis réveillé, j'ai été surpris de voir qu'il était intact.

– Quelle raison auriez-vous de vouloir le détruire ? demanda Arsibalt.

– J'ai observé son fonctionnement. À chaque révolution, il se trouve en ligne de mire d'une installation au sol, et établit le contact.

Puis il vide sa mémoire tampon – il purge sa file d’attente. » Il nous expliqua qu’en termes tics la file d’attente était en quelque sorte une pile de messages écrits, qui étaient transmis à Arbre dès que possible et traités dans leur ordre d’arrivée comme les clients dans une boutique.

« Donc, ces choses dans la file sont, par exemple, les messages que j’envoie à mon collectif de soutien au sol ? demandai-je.

– Combien en avez-vous écrit ? rétorqua-t-il.

– Peut-être cinq.

– Lio ?

– Plus près de dix.

– Osa ? »

Sammanne nous interrogea tous un à un. Personne n’avait écrit plus de quelques messages.

« Le nombre d’éléments dans la file d’attente, en cet instant, annonça-t-il, est de plus de mille quatre cents.

– À quoi cela correspond-il ? demanda Arsibalt. Pouvez-vous les lire ?

– Non. Ils sont cryptés, et personne n’a jugé utile de me fournir la clé de déchiffrement. La plupart sont petits. Sans doute du texte, des données médicales, et les bogons associés. Mais certains sont des milliers de fois plus gros. Comme je suis le seul ici à connaître ces choses, je vais vous dire ce qui paraîtrait évident à n’importe quel tic : il s’agit probablement d’enregistrements audio et vidéo. »

J’eusse pu imaginer bon nombre d’explications à cela, mais Arsibalt alla directement à la plus théâtrale et, devais-je l’admettre, la plus probable : « Ils nous surveillent ! »

Sammanne n’objecta pas. « J’ai observé le comportement de la file d’attente, à mes moments perdus – et j’ai beaucoup de temps libre, poursuivit-il. Les gros fichiers ont un comportement particulier. En premier lieu, ils sont prioritaires sur les petits fichiers. Le système les place en tête de file dès leur création. Par ailleurs, la création de ces fichiers semble coïncider avec des débuts et fins de conversations. Par exemple, j’ai vu Érasmas avoir une conversation privée avec Jesry il y a un petit moment, de dix heures et quart à dix heures et demie. Puis quand Jesry s’est connecté sur le réticule – il y a un quart d’heure –, un gros fichier est apparu dans la file, et a été placé en tête. Date de création : dix heures dix-sept. Dernière modification : dix heures

trente.

– Est-ce que cela se produit pour chacune de nos conversations ? » demanda Lio. Le ton de sa voix m’indiqua – comme si j’avais pu en douter – que c’était aussi nouveau pour lui que pour nous.

« Non. Seulement pour certaines.

– Je propose de faire une expérience, dit Jesry. Sammanne, est-ce que cela fonctionne encore ?

– Oh oui ! Fraa Jad n’a détruit que l’émetteur. L’apsynte continue de fonctionner comme si de rien n’était.

– Vous observez la file d’attente, en ce moment ?

– Évidemment. »

Jesry quitta le réseau, me fit signe de faire de même. Nous établîmes une connexion privée. Jesry se lança dans un dialogue éculé que nous avions dû mémoriser en tant que phyte : une démonstration du fait que la racine de deux est un nombre irrationnel. Je fis de mon mieux pour me remémorer ma partie. Lorsque nous eûmes terminé, nous revînmes sur le réticule, et attendîmes quelques secondes.

« Rien », annonça Sammanne.

Retour à la connexion privée : « Tu te souviens de l’époque d’Édhar, quand nous nous retrouvions après dîner avec les autres incantants pour fabriquer des tue-tout avec des pieds de maïs et des lacets ?

– Bien sûr, répondit Jesry. C’était vraiment de sacrés tue-tout, capables d’assassiner ces sales mamamouchis comme rien.

– Cela nous sera utile quand nous trahirons Arbre au profit du Piedestal », renchéris-je. Nous poursuivîmes dans cette veine deux ou trois minutes, puis rejoignîmes le réticule.

« Il y a un nouveau fichier, annonça Sammanne. En tête de file.

– D’accord, dis-je. Donc, les mamamouchis éprouvent le besoin impérieux de savoir si nous parlons de certaines choses comme les tue-tout.

– Ah ! s’exclama Sammanne. Un nouveau fichier vient d’apparaître, et il continue de grossir à mesure que... je... parle. »

Le sujet des tue-tout n’avait pas encore été abordé devant l’ensemble du groupe, si bien que certains eurent beaucoup de questions à poser, auxquelles Lio répondit. Pendant ce temps, Jesry et moi poursuivîmes l’expérience que nous avions entamée, alternant réticule et connexion privée une douzaine de fois en l’espace d’une

deux heures. À chaque passage, nous essayions d'autres mots, juste pour voir quels sujets déclenchaient le système d'enregistrement automatique. C'était assez aléatoire, mais nous en identifîâmes néanmoins quelques-uns, dont « assaut », « neutron », « massacre », « fou », « déshonneur », « déraisonnable », « refus », et « mutinerie ».

Chaque fois que nous rejoignions les autres, nous entendions de nouveaux déclencheurs potentiels, parce que la conversation évoluait naturellement dans une direction telle que tous les mots cités plus haut et bien d'autres étaient fréquemment employés. La tension émotionnelle monta et, en un sens, c'était une bonne chose que Jesry et moi pussions aller et venir, et traiter cela comme un sujet d'étude théorique. Mais bientôt cette tension atteignit un point où nous nous dîmes qu'il serait préférable d'en rester là.

Arsibalt venait de poser une question plutôt grave aux combattants : à qui allait leur allégeance ultime ? Et fraa Osa était en train de répondre : « J'ai, envers mes fraas et soors de la Combe chantante, une loyauté qui ne sera jamais subvertie, précisément parce qu'il ne s'agit pas de quelque chose de rationnel, mais d'un lien comme familial. Et je ne vais pas gâcher de l'oxygène à décrire tous les groupes envers lesquels mes loyautés s'enchevêtrent et se chevauchent : ce collectif, le monde mathique, la convoxe, la population d'Arbre et la communauté qui s'étend même par-delà les limites de ce cosmos, et nous unit à des personnes comme Jules Verne Durand.

– *Saroul*, répondit le Laterrien – un terme dont nous supposâmes qu'il exprimait son approbation.

– Disséquer toutes les loyautés et obligations applicables n'est pas possible dans le feu d'une émergence, et nous ne pouvons donc que nous contenter des réponses simples qui dérivent de notre formation. »

Jules n'ayant pas encore été exposé à ce concept, Osa lui fit un bref cours d'émergençologie, en prenant pour exemple l'arborescence décisionnelle que devait suivre un escrimeur pour sélectionner le bon geste durant un duel à l'épée. Il était manifeste qu'une telle chose était trop complexe pour être évaluée de façon rationnelle durant un prompt échange de coups de taille et d'estoc, et il paraissait donc logique que ceux qui avaient survécu à plus d'une ou deux de ces rencontres eussent résolu de procéder autrement. Les avôts de la Combe chantante avaient fait de l'étude et de l'affinement de cet

autrement leur unique occupation. Jules Verne Durand comprit spontanément. « Cette analogie fonctionne tout autant avec les jeux de réflexion complexes. Nous en avons certains sur Laterre qui sont similaires aux vôtres, dans le sens où l'arborescence des coups et ripostes devient rapidement trop vaste pour que l'esprit humain puisse envisager toutes les possibilités. Les *zordis* – ce que vous appelez les *apsyntes* – peuvent jouer de cette façon, mais les joueurs humains de talent semblent faire appel à une approche fondamentalement différente qui s'appuie sur la perception globale du plateau, la détection de certaines configurations et l'application de règles empiriques particulières.

– Le téglon », déclara fraa Jad.

Il n'eut pas besoin de commenter. Nous avions tous été témoins de l'exploit accompli à Elkhazg, et il était évident aux yeux de chacun qu'il n'avait pas procédé par tâtonnements. Ni en progressant à partir d'un point de départ. Il n'avait pu qu'envisager la forme complète dans son ensemble.

« C'est un concept dangereux, dit froidement Jesry. Cela revient à dire que nous pouvons abandonner le râteau pour nous comporter comme des enthousiastes, et que tout se passera bien parce que nous sommes parvenus à l'unité holistique avec le polycosme.

– Vous soulevez effectivement un problème, répliqua Jules, mais je crois que personne ici n'oserait prétendre que l'on peut remporter un duel à l'épée ou résoudre le téglon en se comportant de façon aussi complaisante.

– Jesry se sert d'un argument épouvantail, dit Arsibalt. Il soulève un possible problème à venir. Si nous décidons de poursuivre dans cette direction, au moment où nous avons à prendre une décision difficile, sur quels fondements évaluerons-nous les différentes éventualités si nous avons déjà jeté l'analyse rationnelle aux quatre vents ?

– La capacité de décider convenablement en de tels instants doit être cultivée durant des années de réflexion rigoureuse et de pratique méthodique, dit fraa Osa. Personne ne prétendra qu'un novice pourrait résoudre le téglon en se fiant simplement à ses impressions. Fraa Jad a développé la capacité de le faire au fil de nombreuses décennies.

– De nombreux siècles », corrigeai-je, ne voyant plus le moindre avantage à me montrer évasif à ce sujet.

J'entendis quelques exclamations de surprise sur le réticule, mais personne ne vint soutenir ou contredire mon affirmation.

Pas même fraa Jad. Il dit par contre ceci : « Ceux qui envisagent avec discipline des aboutissements éventuels créent par là même des liens avec d'autres cosmi dans lesquels ces aboutissements sont plus que des éventualités. La conscience subséquente diffère mesurablement et quantitativement de celle qui n'a pas entrepris cette tâche, et peut donc, effectivement, décider convenablement durant une émergence, quand un esprit non formé ne serait d'aucune utilité.

– Très bien, dit Jesry, mais où cela nous mène-t-il ? Qu'allons-nous faire ?

– Je crois que cela nous a déjà menés quelque part, intervins-je. Lorsque toi et moi avons rejoint ce dialogue, la passion dominait et les participants continuaient d'envisager les décisions en termes de loyauté et d'allégeance. Fraa Osa nous a montré qu'une telle approche ne pouvait qu'échouer, parce que nous appartenons tous à une multiplicité de groupes aux loyautés conflictuelles. Depuis, les conversations sont moins enflammées. Nous avons également débattu du fait que nous ne pourrions pas prévoir toutes nos actions à l'avance. Mais, comme tu l'as toi-même fait remarquer, se fier à des émotions naïves serait voué à l'échec.

– Donc, il nous faut développer le genre de capacité de décision que fraa Jad emploie lorsqu'il résout le téglon, dit Jesry. Mais cela nécessite du temps et des connaissances. Nous avons peu de temps et pas beaucoup de connaissances.

– Il nous reste deux jours, dit Lio.

– Et on peut d'ores et déjà inférer beaucoup de choses, ajouta Arsibalt.

– Quoi par exemple ? demanda Jesry d'un ton sceptique.

– Que des tue-tout pourraient être dissimulés dans cet équipement. Que notre mission est peut-être de les transporter jusqu'au *Daban Urnud*, répondit Arsibalt.

– La plus grande partie de cet équipement n'ira pas jusqu'au *Daban Urnud* », signala Lio. Puis il ajouta, avec une parfaite impassibilité : « Ceux d'entre vous qui ont consulté le calendrier des manœuvres de l'approche finale le savent.

– Nous et nos combinaisons, compléta Jesry, c'est tout ce qui atteindra le vaisseau – si nous avons de la chance. Or, en bas, ceux qui

ont tout préparé ne pouvaient pas prédire ce qu'il adviendrait de nos combinaisons. Et si nous étions capturés par le Piedestal ? Ils pourraient les jeter dans l'espace, ou les démanteler.

– Ce à quoi vous voulez en venir est très clair, souligna fraa Osa, mais il est important que vous y veniez.

– Très bien. Nous *sommes* les armes. Les tue-tout ont été implantés dans notre corps. Nous savons tous comment cela a été réalisé.

– Les pilules géantes, dit Jules.

– Exactement : les transpondeurs thermométriques que nous avons avalés avant le décollage, renchérit Jesry. Quelqu'un a excrété le sien ?

– Maintenant que j'y pense, non, dit Arsibalt. Il semble avoir élu domicile dans mes entrailles.

– Nous y voilà, dit Jesry. Tant que ces choses n'auront pas été extraites chirurgicalement, nous serons tous des bombes nucléaires ambulantes.

– Tous, corrigea soor Vay, sauf fraa Jad et Jules Verne Durand. » Devant notre air déconcerté, elle précisa : « Je crois que vous trouverez leur transpondeur thermométrique quelque part au fond de leur combinaison spatiale.

– J'ai vomi le mien, expliqua Jules.

– J'ai décliné la proposition, dit Jad.

– En tant que médecin du collectif, vous le saviez, soor Vay, parce que leurs données biométriques étaient visiblement erronées, n'est-ce pas ? fit valoir Lio.

– Oui. Ces incohérences ont entraîné des réponses inappropriées de leurs combinaisons, ce qui explique qu'ils aient tous deux eu besoin d'assistance médicale après le lancement.

– Pourquoi n'avez-vous pas avalé votre pilule, fraa Jad ? demanda Arsibalt. Vous saviez ce que c'était ?

– J'ai jugé plus sage de ne pas le faire. » Ce fut tout ce que fraa Jad consentit à nous répondre.

« Cette idée de nous transformer tous en autant de bombes nucléaires est une théorie fascinante, dis-je, mais je me refuse à croire qu'Ala ait jamais pu concevoir une telle chose.

– J'imagine qu'elle ne savait pas, dit Lio. Cela a dû être ajouté au plan sans qu'elle en soit prévenue.

– Ou bien le stratège en charge de l'opération est allé voir Ala en

lui disant : *Veillez assembler l'équipe que vous jugez la plus susceptible de réussir à monter à bord du Daban Urnud*. Et elle lui a répondu : *Le meilleur moyen est de s'allier avec ceux des géomètres qui sont opposés au Piedestal : ils les feront entrer, et leur apporteront leur assistance*.

– C'est monstrueux, dis-je.

– *Monstrueux* : probablement un autre déclencheur », commenta Jesry d'un ton songeur.

J'eus envie de le gifler, mais il avait certainement raison.

Deux jours plus tard, nous ôtâmes nos surcombinaisons blanches et abaissâmes les plaques rétractables sur les voyants et affichages de la face avant de nos combinaisons. Dès lors, nous étions tous noir mat. Comme si nous partions en escalade, nous nous encordâmes avec un câble torsadé qui faisait autant office d'attache que de ligne de communication. Jad, Jesry et moi avions passé la plus grande partie de notre dernier quart à travailler avec le sextant et à faire des calculs. À la suite de quoi fraa Jad se retrouva suspendu sous le générateur, un couteau à la main, l'œil dans l'alignement de la longe comme s'il se fût agi du canon d'une arme à feu, observant les constellations au loin. À l'instant précis où une certaine étoile fut dans l'alignement de la longe, il trancha cette dernière avec le couteau. La longe et le contrepoids filèrent dans l'espace – et nous aussi par la même occasion, moyennant un dernier ajustement de poussée qui, nous l'espérions, synchroniserait notre orbite avec celle du *Daban Urnud*.

Une demi-heure plus tard, nous nous accroupîmes tous contre l'intérieur de l'écran noir et, au signal de Lio, le repoussâmes ou en sautâmes, selon l'espace de référence considéré. Le miroir s'écarta, nous offrant notre première vue de front du vaisseau. Mais l'icosaèdre était tellement proche de nous maintenant que nous n'en voyions qu'une unique face triangulaire, qui remplissait presque entièrement notre champ de vision.

Dans leur ensemble, les systèmes de surveillance et d'observation des géomètres avaient été conçus pour des objets se trouvant à des milliers de lieues. Comme l'avaient appris Jesry et les autres lorsqu'ils avaient amené le férulaire céleste au *Daban Urnud*, celui-ci disposait bien de radars à courte portée susceptibles d'illuminer des objets proches, mais il n'y avait aucune raison de les maintenir en alerte lorsque nulle visite n'était attendue. Et nous n'avions émergé de

derrière l'écran noir qu'une fois assez près pour que même ces radars n'eussent pu nous repérer. C'était en partie dû à la chance. Si notre trajectoire avait été un rien moins précise, nous eussions dû nous séparer de l'écran plus loin, et nous exposer brièvement à ces systèmes. Mais fraa Jad avait tranché la longe à l'instant parfait. Même s'il ne faisait rien d'autre de tout le reste de la mission, il y aurait tout de même grandement mérité sa place.

Pour nous repérer à présent, il leur faudrait littéralement nous voir. Seul quelqu'un qui passerait devant un hublot ou – plus probablement – un écran à visues pourrait remarquer onze silhouettes humanoïdes noir mat qui flottaient dans l'obscurité de l'espace.

Plate, assemblée à partir d'innombrables fragments d'astéroïdes ramassés dans quatre cosmi différents, la surface évoquait une plage de galets. On percevait un scintillement parmi les pierres : les câbles du maillage qui les maintenait en place. Nous évitâmes de quelques toises un amortisseur qui se dressait sur notre trajectoire comme l'horizon, et nous nous retrouvâmes à flotter au-dessus d'une autre face de l'icosaèdre, présentement du côté sombre. Nous étions tous équipés d'un pistolet à ressort, si bien qu'au signal de Lio onze grappins filèrent vers le cailloutis, tirant des filins dans leur sillage. Je dirais qu'à peu près la moitié s'accrochèrent au treillis. Un par un, les câbles se tendirent et commencèrent à tracter ceux qui les avaient lancés. Cela perturba la tension de l'encordage qui nous reliait les uns aux autres, entraînant un certain nombre de heurts et d'emmêlages que nous dûmes nous employer à désenchevêtrer. Notre inertie nous projeta vers le cailloutis, mais heureusement les quatre combattants avaient été équipés de propulseurs pneumatiques qu'ils pointaient devant eux comme des armes et déclenchaient dans la direction où nous ne voulions pas aller. S'ensuivirent d'autres heurts et emmêlages ridicules, qui eurent néanmoins pour effet de nous ralentir un peu. À l'approche, nous nous efforçâmes de placer nos jambes ou nos bras devant nous pour amortir le choc. Je réussis à poser le pied droit sur un rocher. L'impact me fit virevolter et basculer. Le moignon de ma combinaison alla frapper une pierre vieille de quatre milliards et demi d'années juste avant que mon visage ne s'y écrasât. Les divers cordages me tirèrent dans de multiples directions et m'entraînèrent sur une courte distance. Mais bientôt, nous réussîmes tous à nous immobiliser et à nous retenir au maillage de nos mains-fortes, offrant

au collectif 317 une position stable sur le *Daban Urnud*.

Requiem : Auction célébrée à la mort d'un avôt.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

L'obscurité était quasi parfaite. Arbre était de l'autre côté du vaisseau, et ne renvoyait aucune lumière par ici. Une nouvelle lune, par contre, se hissait au-dessus de l'horizon encombré par l'amortisseur le plus proche, projetant une faible lueur qui nous permit de nous écarter et de nous démêler. Les semelles aimantées de nos bottes accrochaient un peu à l'icosaèdre, dont la surface contenait du nickel et du fer. En se déplaçant comme s'il avait de la glu sous les chaussures, Sammanne fit le tour du collectif et vérifia nos connexions au cordage-réseau.

« Cette face demeurera dans l'obscurité encore vingt minutes, nous informa Jesry. Après quoi il nous faudra avoir rejoint celle-ci. »

Je supposai qu'il indiquait du bras l'un des trois amortisseurs qui composaient notre horizon local, mais je ne voyais pas lequel. À mesure que le *Daban Urnud* tournait autour d'Arbre, le terminateur – la ligne de séparation entre la partie éclairée et la partie obscure de l'icosaèdre – se déplaçait sur sa surface. Sur n'importe laquelle de ses faces, le passage de l'un à l'autre se faisait à une vitesse explosive. Et il valait mieux pour nous ne pas nous faire surprendre à découvert, parce que les complexes qui, telles des citadelles, dominaient ses douze sommets disposaient d'une vue parfaite sur les faces environnantes.

« Selon mon équipement, annonça fraa Gratho, nous n'avons été illuminés par aucun radar à courte portée.

– Ils ne les ont tout simplement pas branchés, dit Lio. Mais, tôt ou tard, ils vont finir par remarquer les bomblébés que fraa Jad a libérées, ou l'écran noir, et ils relèveront leur niveau d'alerte. Donc, par où se trouve l'incinérateur ?

– Suivez-moi », dit fraa Osa en se mettant à marcher – si tant est que « marcher » soit le bon terme pour décrire un mode de locomotion à ce point pataud.

J'eusse aimé pouvoir dire que nous titubions comme des ivrognes, mais c'eût été insulter tout fraa aviné ayant jamais regagné sa cellule

dans le noir. La plus grande partie de nos vingt minutes d'obscurité furent consacrées à parcourir les trente premières toises. Mais cela nous apprit sinon ce qu'il fallait faire, du moins ce qu'il ne fallait pas faire, et nous atteignîmes la ligne d'horizon suivante avec quelques minutes d'obscurité d'avance.

L'amortisseur formait comme une grande canalisation à moitié enfoncée dans le cailloutis, mais ceinte de barres de renfort pour ne pas se déformer comme une paille lors des contraintes. Aux extrémités, à huit cents toises dans chaque direction, il était renflé comme le bout d'un os et formait une grosse jointure d'acier. Cinq de ces jointures, convergeant d'autant de directions différentes, constituaient la base de chaque sommet. Chacun d'eux était différent, mais dans l'ensemble, ils se composaient d'une accumulation de dômes, de cylindres, d'interconnexions et d'antennes. Des bouquets extravagants de cornes paraboliques argentées se dressaient sur leur « crâne », attendant leur tour pour regarder notre soleil et lui voler un peu de notre lumière.

Le champ de moellons triangulaire que nous venions de traverser ne se poursuivait pas jusqu'à l'amortisseur, parce qu'il était nécessaire qu'il y eût du jeu : un amortisseur accolé sur toute sa longueur à une plaque triangulaire rigide n'eût pas pu fonctionner. Les faces s'achevaient à dix pieds de l'assemblage de renforts qui couvrait l'amortisseur, liées à lui par un réseau de câbles qui zigzaguaient entre des poulies. À première vue, cela paraissait extrêmement compliqué, et faisait plus penser à un navire qu'à un vaisseau spatial. Mais, comme les Urnudiens construisaient ce genre de chose depuis plus de mille ans, je me dis qu'ils avaient dû trouver un moyen de le faire de façon fonctionnelle.

De la lumière s'échappait du fond du gouffre. Lorsque nous fûmes tout près, nous ralentîmes, nous penchâmes, et regardâmes vers l'intérieur de l'icosaèdre, un volume de plus d'une lieue cube doucement illuminé par la lumière solaire qui pénétrait par certaines autres de ces fentes, et se dispersait sur les parois intérieures de l'icosaèdre ainsi que sur les seize orbes. Tout correspondait à la modélisation, mais évidemment, le voir de nos propres yeux était tout à fait autre chose. L'orbe le plus proche tournait à la vitesse de la grande aiguille d'une horloge et était obligeamment peint d'un large chiffre dans le système numérique urnudien. Je l'avais suffisamment

étudié pour reconnaître le nombre cinq. Et je savais que l'orbe numéro 5 abritait des Troais de haut rang.

Au moment de sauter par-dessus le gouffre, tout en moi me hurla qu'en cas de basculement, je ferais une très longue chute avant de m'écraser sur un orbe en rotation. Mais évidemment, il n'y avait pas de gravité ici, pas de « bas », rien sur quoi tomber.

Osa passa en premier, se propulsa par-dessus la fosse et prit fermement pied sur les renforts qui consolidaient l'amortisseur. Vay ferma la marche. Lorsque nous y fûmes tous, nous le traversâmes à quatre pattes, de peur que le claquement de nos bottes magnétiques sur l'acier ne produisît une signature acoustique évidente. Il y eut un instant vertigineux quand notre conception intrinsèque du haut et du bas fut confrontée à l'apparition de la face suivante, définissant une nouvelle horizontalité et un nouvel horizon. Puis nous nous y habituâmes, et flottâmes par-dessus la fosse suivante selon la même procédure. C'était peut-être s'imposer un trop grand luxe de précautions, mais si nous avions tous sauté en même temps et trop brusquement, nous eussions pu dériver vers le néant.

Le soleil frappa les contreforts que nous venions juste de franchir alors que nous prenions pied sur une nouvelle face de l'icosaèdre où nous allions disposer de quelques heures de ténèbres. C'était plus de temps que nous n'en avions besoin. À dire vrai, c'était plus de temps que nous n'en avions tout court, parce qu'il ne nous restait plus qu'une heure d'oxygène, et que le ravitailleur n'était plus qu'un souvenir.

À quatorze cents toises de nous – à l'autre bout de la face où nous nous tenions – se trouvait une bombe à hydrogène de la taille d'un immeuble de six étages. Tel un scarabée pris dans une toile d'araignée, sa silhouette globalement ovoïde était brouillée par un invraisemblable amas de contreforts et de tubulures qui la reliait à la citadelle-sommet. D'ailleurs, le sommet dans son ensemble paraissait n'avoir d'autre rôle que de servir de support à l'incinérateur. Même si ce dernier n'avait pas été aussi énorme, il fût difficilement passé inaperçu, parce qu'il était illuminé de tous bords.

Illuminé au bénéfice de la centaine de personnes en combinaison spatiale qui s'affairaient autour.

« Vous croyez qu'ils s'apprêtent à le lancer ? demanda Arsibalt.

– Je ne crois pas qu'ils le repeignent, lâcha Jesry.

– Très bien », dit Lio.

Je ne savais pas à qui il avait donné son assentiment, mais un clic sur la ligne suggéra que quelqu'un venait de se déconnecter.

Notre vue de l'incinérateur fut soudain partiellement voilée par quatre silhouettes en combinaison spatiale noire qui venaient de quitter nos rangs. Dans l'obscurité, avec leur tenue en mode furtif, nous ne pouvions pas les reconnaître, mais quelque chose dans la façon dont ces quatre-là se mouvaient m'indiqua qu'il s'agissait du contingent de la Combe chantante. Ils marchaient de front, l'un d'entre eux (probablement fraa Osa) légèrement en avant. Ils s'écartaient un peu plus les uns des autres à chaque pas.

« Lio, que se passe-t-il ? demandai-je.

– Une émergence », répondit-il d'un ton posé.

Lorsque les quatre combattants furent séparés chacun de vingt pieds, fraa Osa déploya ses mains-fortes et, tel un cavalier des steppes dans un duel, dégaina deux sortes de pistolets – les propulseurs à gaz – d'étuis en bas des hanches de sa combinaison. Les trois autres firent de même. Puis nous eûmes l'impression que fraa Osa tombait en avant. Les pieds collés l'un contre l'autre, il laissa son élan emporter son corps, arracher ses semelles magnétiques du sol. Dès qu'il perdit contact avec l'icosaèdre, ses pieds s'élevèrent et tout son corps pivota sur lui-même jusqu'à s'aligner en position couchée, tout droit et face au sol. Dans le même temps, il se mit à glisser tête la première et bras le long du corps en direction de l'incinérateur. Tenant les pistolets dans l'alignement de ses jambes, il s'en servait pour se propulser à travers le champ de cailloux, comme un superhéros en rase-mottes. Vay, Esma et Gratho faisaient exactement la même chose. Dans leur sillage, nous pouvions voir des variations de lumière semblables à des vagues de chaleur à mesure que les volutes de gaz projeté se dissolvaient dans l'espace. Dans un premier temps, leur progression fut terriblement lente, mais ils prirent rapidement de la vitesse, en s'élevant parfois légèrement avant de corriger leur trajectoire d'un petit mouvement du poignet, filant chacun vers des parties différentes de l'incinérateur, se déployant avec une splendeur silencieuse inouïe au-dessus du revêtement de pierres bleu pourpre luisant. Nous ne les percevions que comme des silhouettes dessinées contre la lumière de l'immense complexe, et encore, cela ne dura que les premiers instants de leur vol. Après quoi ils nous devinrent tout aussi invisibles qu'ils

l'étaient aux yeux des géomètres en combinaison qui grouillaient autour de la bombe.

« Nous n'avons peut-être plus que quelques instants pour pénétrer dans le vaisseau et trouver de quoi respirer avant que toutes les issues du *Daban Urnud* ne soient verrouillées, annonça Lio.

– Et les combatants ? demanda Arsibalt.

– Je crois que le plus sage est de les tenir pour morts, ainsi que tous ceux qui travaillent sur l'incinérateur, répondit Lio après un instant de réflexion.

– Ils se préparent à le lancer ? demandai-je.

– Ils se préparent à l'*embarquer* », répondit Lio.

Ou, plus précisément, il me le *rappela*. Parce que nous avions déjà discuté de cette éventualité : « Et si, une fois à portée de l'incinérateur, nous découvriions que les géomètres s'apprêtent à en faire usage ?

– Eh bien, évidemment, cela changerait tout. Nous devrions passer à une tout autre partie du plan, sans attendre une seconde ! »

Mais j'avais classé ce scénario dans mon esprit au rayon des choses peu susceptibles d'arriver et à oublier au plus vite. Lio, lui, n'avait pas oublié.

« Si les combatants trouvent le moyen d'embarquer avec l'incinérateur sans se faire remarquer, ils le feront, et resteront cachés jusqu'à ne presque plus avoir d'oxygène avant d'agir, afin de nous donner le temps d'entrer. Mais si l'incinérateur est lancé, ou si quelqu'un les repère et donne l'alarme, eh bien...

– ... le pire aura lieu, coupa Jesry.

– Donc, nous avons peut-être un peu de temps, ou peut-être pas, résumai-je.

– Ce qui signifie que nous devons agir comme si nous n'en avions pas du tout, rétorqua Lio. Jules ? »

Le Laterrien demeurait silencieux depuis très longtemps.

« Vous êtes toujours avec nous ?

– Pardonnez-moi, répondit Jules. Je reste abasourdi à l'idée du chaos que nos amis de la Combe chantante se préparent à semer. Ce sera un véritable cauchemar pour le Piedestal, la situation la plus inconcevable qu'ils auront connue en mille ans. Je me sens franchement tiraillé, vous savez.

– Quel que soit votre conflit moral, dis-je, vous ne pouvez rien objecter à la destruction de l'incinérateur, non ?

– Non, répondit-il, doucement mais distinctement. Sur ce point, mes sentiments sont clairs. Mais quel dommage si certains de ces hommes sont tués ! Quoique, travailler à une telle horreur... » Il n'acheva pas sa phrase, mais je savais qu'à l'intérieur de sa combinaison, il frissonnait.

« Pour autant, vous n'avez pas envie de faire connaître le tue-tout au *Daban Urnud*, dis-je.

– C'est le moins que l'on puisse dire.

– Je ne croyais pas avoir à dire cela un jour, intervint Lio, mais amenez-nous à vos chefs.

– Pardon ?

– Menez-nous jusqu'aux Urnudiens. Alors votre tâche sera accomplie ; vous pourrez rentrer chez vous, et vous préparer un bon repas.

– Ce qui est loin d'être notre cas, fit remarquer Arsibalt.

– Effectivement, dit Jules. Quelle ironie, il n'y a pas de nourriture pour vous ici !

– Eh bien, demanda Lio, quelle est votre décision ? »

Nous partagions tous son impatience, ne serait-ce que parce que nos réserves d'air s'épuisaient. J'eusse aimé pouvoir dire que je gardais la tête claire et que j'appliquais le râteau à chacune des idées qui me venaient à l'esprit. Mais en fait, j'étais choqué, terrifié et même – si cela a un sens – un peu blessé par le départ soudain d'Osa, Vay, Esma et Gratho. J'avais toujours su, évidemment, qu'il y avait des plans annexes. Je ne m'étais jamais imaginé les connaître tous. Mais je me figurais que les combattants seraient toujours avec nous. Lorsque je les avais découverts dans le car à Trédégarrh, j'avais été horrifié à l'idée que j'allais être envoyé en mission là où la présence de telles personnes était requise. Mais au fil des jours j'en étais venu à m'habituer, puis à être fier de participer à une telle mission. Et maintenant que nous en étions au moment le plus critique, les combattants disparaissaient, sans explication, sans même un *Au revoir et bonne chance* ! La logique de la décision qu'ils avaient prise était indiscutable – que pouvait-il y avoir de plus important que de neutraliser l'incinérateur ? Mais qu'en advenait-il de nous, alors ?

« Serait-il possible, m'entendis-je demander, que nous ne soyons qu'une partie sacrifiée du processus de mise en place, comme ces lanceurs qui nous ont portés dans l'espace – avant d'aller s'abîmer en

mer ?

– C’est tout à fait plausible, répondit Jesry sans la moindre hésitation. Nous avons fait notre devoir, et usé de quelques belles astuces pour amener les combatants jusqu’ici. Cette partie du travail est faite. Et voilà où nous en sommes : plus de nourriture, plus d’oxygène, plus de communication, aucune possibilité de retour.

– Vous surestimez l’importance de l’incinérateur, annonça fraa Jad. Il relève purement et simplement de la forfanterie. Son existence oblige nos militaires à agir de diverses façons qu’ils n’auraient pas choisies autrement. Sa destruction rendrait à Arbre un certain degré de liberté, mais l’usage que ferait le pouvoir sæculier de cette liberté reste à voir, et nos actions peuvent encore avoir de l’importance. Donc nous continuons.

– Jules ? demanda Lio. Qu’en dites-vous ?

– Il serait tentant de descendre par cette fosse devant nous, non ? » répondit-il.

Nous avions en effet instinctivement tourné le dos à l’incinérateur, comme si cela pouvait nous protéger de ce qui se préparait. Nous regardions une fois de plus vers l’abîme, contemplant le passage des orbes 6 et 7, apercevant l’âme à travers l’espace qui les séparait.

« Mais alors, nous serions dans la lumière, où nous pourrions être vus. Et la vitesse de la grappe d’orbes est beaucoup trop grande pour que nous puissions l’aborder. Non, nous devons passer par l’âme. Et, pour atteindre l’âme, il faut passer par un sommet. » Il se tourna jusqu’à faire face au sommet qui, lorsqu’on regardait l’amortisseur, était à notre gauche. « Celui-ci, c’est l’observatoire. Vous avez étudié les images. » Puis il se tourna vers la droite. « Celui-là est un poste de commandement militaire.

– Est-ce que l’observatoire dispose de sas ? » demanda Arsibalt.

Nous nous étions tous tournés vers la gauche – personne n’avait envie d’envahir un poste de commandement militaire. Pas après avoir perdu tous les combatants.

« Oh oui ! Vous en avez un devant vous », dit Jules en s’y dirigeant.

Nous lui emboîtâmes le pas.

« Vraiment ? Devant moi ?

– Le dôme qui abrite le télescope est en lui-même un sas géant, expliqua Jules.

– Cela paraît logique, dit Jesry. Pour travailler sur le télescope, ils ont besoin que la salle soit pleine d'air. Puis, une fois prêts à faire leurs observations, ils l'évacuent pour l'exposer au vide. »

Normalement, les conférences de Jesry ont le don de m'irriter. Mais pas cette fois. J'étais fasciné, obnubilé par une idée à laquelle je n'avais pas osé m'abandonner depuis une semaine : celle d'ôter ma combinaison. Et de pouvoir me toucher le visage.

Arsibalt était sur la même longueur d'onde : « Mon odeur demeurera un étrange souvenir, même dans bien des années.

– Oui, renchérit Lio. Si les odeurs peuvent se déplacer entre les cosmi, alors tout ce qui se trouve en aval de nous dans la mèche va mourir.

– Merci de nous le rappeler, dit Jesry.

– N'allons pas trop vite en besogne, suggérai-je. Nous n'y sommes pas encore.

– Y aura-t-il une équipe de veille, dans l'observatoire ? s'enquit Sammanne.

– Peut-être pas physiquement, répondit Jules. Les télescopes sont télécommandés depuis notre version du réticulum. Mais le grand sera certainement en service, occupé à explorer votre charmant cosmos, qui est tout nouveau pour nous. »

Le sommet prenait l'apparence d'une falaise à mesure que se poursuivait notre conversation. Mon instinct voulait me convaincre que nous devions escompter une escalade épuisante. Mais, évidemment, il n'en fut rien, puisqu'il n'y avait pas de pesanteur.

Sans qu'il fût question d'en discuter, nous atteignîmes le plus grand et le plus « élevé » des dômes, lequel était ouvert, comme Jules l'avait promis. Il s'agissait d'une coquille sphérique divisée en deux hémisphères, qui s'étaient écartés sur des rails pour révéler un miroir à segments multiples de quelque trente pieds de diamètre. Nous nous hissâmes tous à travers l'espace entre les deux hémisphères, qui était assez large pour héberger une maison, et « redescendîmes » en nous tirant jusqu'au niveau des supports et cardans qui soutenaient le miroir – nous abandonnant tous en cela à une sorte d'instinct qui nous poussait à trouver un abri après avoir passé tant de temps à découvert. Jules indiqua du bras une porte étanche par laquelle nous pourrions accéder aux parties pressurisées du sommet une fois que le dôme aurait été refermé et rempli d'air. Il y avait même un bon gros bouton

rouge que nous pouvions enfoncer pour pressuriser le dôme en urgence. Mais Jules nous conseilla de ne pas nous en servir, parce que cela déclencherait des alarmes dans tout le *Daban Urnud*. Il se hissa jusqu'aux supports qui maintenaient l'objectif du télescope en suspension au-dessus du foyer du miroir, il extirpa la couverture réfléchissante fixée sur la poitrine de sa combinaison et la glissa là, puis « redescendit » nous rejoindre. Pendant ce temps, nous nous efforçons de rester calmes et de contrôler notre respiration. Arsibalt, qui utilisait plus d'oxygène que tous les autres, n'avait plus qu'une réserve de dix minutes. Sammanne vingt-cinq. Ils échangèrent leurs cartouches. Pour ma part, j'en avais dix-huit. Lio nous suggéra de manger autant que possible : si nous étions séparés de nos combinaisons, nous n'aurions plus que les quelques barres énergétiques que nous pourrions emporter avec nous. Alors j'aspirai mon gruaau, en faisant un énorme effort pour ne pas tout renvoyer immédiatement dans le dalot.

« Salut ! » claironna Jules, plus comme une exclamation que comme une salutation. Il nous fallut un certain temps pour réaliser qu'il répondait à un visage apparu au hublot de la porte : quelque cosmographe venue voir pourquoi le grand télescope était devenu aveugle. D'après les informations de Jules, je supposai, au vu de la couleur de ses yeux et de la forme de ses narines, qu'il s'agissait d'une Fthosienne. Et même s'il allait me falloir un moment pour apprendre à lire les expressions faciales fthosiennes, je considérai en avoir maintenant vu deux : l'effarement puis le choc d'avoir vu apparaître une combinaison spatiale noir mat inconnue à sa fenêtre. Jules attrapa les poignées qui flanquaient la porte et colla sa visière contre le verre. Puis nous dûmes tous baisser le son de nos oreillettes, parce qu'il se mit à hurler en ce que je supposais être du fthosien. La femme à l'intérieur comprit, et plaqua son oreille contre le hublot. Le son ne se déplacerait pas dans le vide, mais en criant assez fort, Jules pouvait transmettre les vibrations à sa visière puis au verre de la fenêtre, et de là à l'oreille de la cosmographe.

Il répéta ce qu'il venait de dire, en réussissant à paraître plus enjoué que désespéré. Son ton semblait signifier que tout allait bien. Les lèvres de la femme remuèrent lorsqu'elle répondit.

Le dôme s'illumina. Je me dis qu'elle avait actionné l'interrupteur pour mieux voir ce qu'il se passait. Mais, à mieux y réfléchir, cette

lumière provenait de l'ouverture entre les hémisphères. Le soleil s'était-il levé ? On nous avait avertis que les levers de soleil seraient explosifs. Ce qui semblait être le cas de plus d'une façon : la lumière avait crû, puis faibli, puis crû plus fort encore. Elle fluctuait et bouillonnait. Une concussion silencieuse parcourut l'icosaèdre.

Lio bondit si vivement qu'il manqua s'envoler hors du dôme et droit dans l'espace, vers la mort. Il agrippa le câble de communication qui le reliait à nous, ce qui le fit virer par-dessus le miroir du télescope, jusqu'à se rattraper au bord d'un hémisphère. La lumière, qui s'éteignait doucement, se reflétait sur sa visière. « L'incinérateur, dit-il. Je pense qu'ils ont fait exploser ses réservoirs de propergol. » Puis, avec une exclamation soudaine, il se repoussa des bras et redescendit vers ce que je considérais comme le sol du dôme, parce que les hémisphères géants s'étaient mis en branle, et que la fente entre les deux se réduisait de façon significative. Là, les lumières s'allumèrent vraiment.

La fente se referma avec un claquement que nous ressentîmes sans l'entendre. Pour le meilleur ou pour le pire, nous étions enfermés à l'intérieur. Il me restait huit minutes d'oxygène.

Un indicateur sur mon affichage se mit à changer : la pression extérieure, désignée par un zéro rouge depuis notre mise en orbite dans le vide de l'espace, grimpait vers la zone jaune. Jules avait remarqué la même chose. Il alla s'accroupir devant une grille de ventilation proche de la porte et tendit les bras. Ils furent repoussés par le flux d'air entrant.

« Cartas en soit remerciée, dit Arsibalt. Je ne sais pas de quel cosmos vient cet air, je veux juste le respirer.

– Pendant que nous attendons, refamiliarisez-vous avec la procédure de désenfilage, nous dit Lio. Et affichez-vous. »

Il fit remonter la plaque qui masquait ses indicateurs, nous fîmes de même. Pour la première fois depuis deux heures, nous pûmes nous voir mutuellement et lire nos données respectives. Je ne voyais pas celles de tout le monde dans le groupe – nous étions éparpillés dans un espace complexe et encombré « sous » les supports du miroir, mais je voyais celles de Jesry, qui n'avait plus qu'une réserve de deux minutes. J'en avais cinq. J'échangeai nos cartouches : la pressurisation mettait un certain temps.

Quelques minutes plus tard, la pression extérieure monta

finallement du jaune au vert : assez pour respirer. Juste au moment où mon indicateur d'oxygène tombait du rouge (danger extrême) au noir (vous êtes mort). Avec ma dernière bouffée d'air arbrien, j'articulai l'ordre qui fit s'ouvrir ma combinaison à l'atmosphère environnante. Mes oreilles se débouchèrent. Mon nez me piqua, et détecta une étrange odeur : celle de quelque chose, n'importe quoi, qui n'était pas mon corps. Lio, qui avait gardé un œil vigilant sur mes données (j'étais celui qui avait le moins d'oxygène parmi ceux qu'il pouvait voir), se plaça derrière moi et ouvrit ma combinaison. Je sortis les bras, m'appuyai sur les bords du BTT, et me dégageai, totalement nu, de ce maudit truc. Je respirai l'air extrasylvestre. Mes camarades m'observèrent avec un intérêt non dissimulé. Le seul autre Arbrien à avoir respiré cet air était le férulaire céleste, qui n'avait apparemment pas tenu plus de quelques minutes. Mes mains filèrent vers mon visage. Je le pétris, me grattai le nez, chassai une semaine de manque de sommeil de mes yeux, glissai mes doigts dans mes cheveux. J'eusse pu penser à faire des choses plus édifiantes, mais je répondais à quelque impératif biologique.

Lio porta la main à sa poitrine, trouva un interrupteur, le leva.
« Peux-tu m'entendre ?

– Oui, je t'entends. »

Les autres cherchèrent leur interrupteur.

« Pas que cela fasse une grande différence, vu que nous allons tous devoir sortir, mais comment est-ce, mon fraa ?

– Mon cœur bat la chamade », soufflai-je. Je dus m'interrompre, parce que dire simplement cela m'avait épuisé. « Je croyais au départ que c'était l'excitation, mais peut-être que cet air ne nous convient pas très bien. » Je m'exprimais par salves, entre deux grandes inspirations. Mon corps me disait de respirer plus fort. « Je comprends pourquoi le férulaire céleste a fait une rupture d'anévrisme.

– Raz ?

Respire, respire...

– Oui ?

Respire, respire, respire...

« Sortez-moi de ce truc ! » tonna Lio.

Jesry l'attrapa, le fit pivoter, ouvrit sa portière. Lio sortit de sa combinaison comme si elle était en feu. Il flotta vers moi avec une expression de démente sur le visage. Toutes les habitudes du passé me

pressaient de m'écarter de son chemin lorsqu'il était d'une telle humeur, mais je n'en avais tout simplement pas la force. Ses bras, qui m'avaient tant rudoyé au fil des années, m'enlacèrent comme les pattes d'un ours. Il colla son oreille contre ma poitrine. Ses cheveux étaient ébouriffés. Je sentis sa cage thoracique qui commençait à s'agiter lourdement. Jesry, Arsibalt et Jules se dégageaient de leurs combinaisons. Jules alla droit à la porte, actionna un levier, l'ouvrit. Tout disparut – non pas dans l'obscurité, mais dans une lueur jaunegris, comme sous l'effet de trop de lumière.

Fraa Jad et moi flottions dans un couloir blanc. J'étais nu. Il était vêtu de l'un de ces justaucorps gris que nous avions emportés dans notre équipement. Des indices suggéraient qu'il venait de fourrager dans un casier d'acier incrusté dans le mur. Deux paquets de toile argentée flottaient à côté de lui. Il en déplia un, lequel se révéla avoir des jambes et des bras. De temps en temps, il jetait un coup d'œil dans ma direction. Lorsqu'il remarqua que je le regardais, il me lança un paquet gris dans un sac en poly : un autre justaucorps plié. « Enfile-le, me dit-il. Puis, par-dessus, le vêtement argenté.

– Nous allons éteindre un incendie ?

– En un sens, oui. »

L'effort que je dus fournir pour déchirer l'enveloppe de poly accéléra mon rythme cardiaque ; enfiler le justaucorps fit plonger mon déficit d'oxygène. Une fois que je fus assez remis pour parler, je demandai : « Où sont les autres ?

– Il existe un narré, pas follement dissemblable de celui que nous percevons, dans lequel ils sont partis explorer le vaisseau, avec pour objectif de se rendre pacifiquement dès que quelqu'un les remarquera.

– Une raison particulière pour qu'ils nous aient laissés derrière eux ?

– Le fait d'émerger des combinaisons après tant de temps, de se trouver dans un endroit confiné après s'être habitué à l'espace infini, de respirer l'atmosphère d'un autre cosmos, les effets à long terme de l'apesanteur, la tension et l'excitation – l'accumulation de tout cela induit un syndrome qui dure plusieurs minutes, une sorte d'état de choc entraînant la confusion, voire l'évanouissement. Cela passe rapidement si l'on est en bonne santé. Je suppose que cela a été fatal au féruaire céleste.

– Donc, tentai-je, nous avons tous été choqués ou inconscients pendant quelques minutes. Ce qui signifie, dans votre système de pensée, que nous avons perdu le contrôle de notre narré. Cessé de l'enregistrer. Et que, là, cette faculté de la conscience qui nous permet de faire le truc mouche/chauve-souris/ver en continu a été suspendue pour un temps.

– Oui. Et les autres ont repris connaissance dans un historiogramme où toi et moi sommes morts.

– Morts...

– C'est ce que je viens de dire.

– Et c'est pour cela qu'ils nous ont laissés derrière, repris-je. Ils ne nous ont pas abandonnés. Pour eux, nous ne sommes même pas arrivés jusqu'ici.

– Oui. Mets ceci. » Il me tendit un respirateur conçu pour couvrir entièrement le visage.

« Et qu'en est-il de l'astronome fthosienne ? Ne va-t-elle pas prévenir les autorités, ou quelque chose de ce genre ?

– Elle est partie avec Jules. Il lui parle. Il a un don pour ce genre de chose.

– Donc, Lio, Arsibalt, Jesry et Sammanne se promènent ostensiblement dans le vaisseau, en cherchant à se rendre ?

– Un tel historiogramme existe.

– C'est vraiment bizarre.

– Pas du tout. De telles occurrences sont courantes, dans la confusion des guerres.

– Et qu'en est-il de *notre* historiogramme ? Que font ces quatre-là dans le narré où vous et moi nous trouvons ?

– Je me trouve dans de nombreux narrés, répondit fraa Jad, un état de fait qui n'est pas simple à maintenir. Et ta question ne me facilite pas les choses. Je m'en tiendrai donc à une réponse simple : ils sont tous morts.

– Je ne peux pas accepter un historiogramme dans lequel mes amis sont tous morts, dis-je. Ramenez-moi dans l'autre.

– On n'est pas amené, et on ne revient pas en arrière. On va, et toujours de l'avant.

– Je ne veux pas me trouver dans un narré où tous mes amis sont morts, insistai-je.

– Alors tu n'as que deux possibilités : va te jeter par le sas ou suis-

moi. » Fraa Jad enfila son respirateur, mettant fin à la conversation. Il me tendit un extincteur et en prit un autre. Puis il descendit le couloir.

Alors, mon esprit fit quelque chose d'absurde : il se concentra sur les tenants et les aboutissants du vaisseau, plutôt que sur ce qui était vraiment important. Comme si mon côté Barb avait pris le dessus, qu'il avait écarté mon âme de son chemin, et dirigé toute mon énergie et mes facultés sur les sujets que Barb trouvait intéressants, tels que le mécanisme de fermeture des portes. Les sous-systèmes responsables des questions jugées non pertinentes – comme le deuil de mes amis, la crainte de la mort, la confusion liée aux historiogrammes, et l'envie d'étrangler fraa Jad – n'étaient plus alimentés.

Il y avait un grand nombre de portes, toutes fermées, mais jamais verrouillées. C'était, selon Jules, l'habitude ici. Les confins du vaisseau étaient divisés en compartiments séparés et indépendamment pressurisés, afin que si l'un était touché par une météorite les autres n'en fussent pas affectés. En conséquence de quoi l'on passait un temps infini à ouvrir et à fermer des portes. Il s'agissait de vantaux ronds et bombés de trois pieds de diamètre, équipés de lourds mécanismes de verrouillage semblables à ceux des coffres souterrains des banques. On les ouvrait en attrapant deux poignées symétriques que l'on tirait en sens opposé, ce qui était pratique en gravité zéro, où s'appuyer sur ses pieds et se servir de son poids ne correspondait pas aux lois de la théorie. L'effort m'essoufflait chaque fois, m'obligeant à rattraper fraa Jad en haletant. *Pourquoi moi ?* aurais-je voulu lui demander. *Vous ne pourriez pas faire tout seul ce que vous êtes venu faire, et me laisser dans un narré où mes amis sont vivants ?* À présent je tenais peut-être la réponse. J'avais été choisi pour la même raison que les hiérarques m'avaient sélectionné pour l'équipe de remontage de l'horloge : parce que j'étais un bœuf. Un gaillard capable d'ouvrir de lourdes portes. Cela valait néanmoins mieux que ne rien faire, alors je précédai fraa Jad et m'y appliquai. Chaque fois que j'en ouvrais une, je m'attendais à tomber face à face avec le museau de l'arme d'un soldat d'élite urnudien, mais il n'y avait tout simplement pas grand monde dans l'observatoire, et lorsque nous croisâmes finalement quelqu'un dans un couloir, il resta bouche bée et s'écarta de notre chemin. En me déguisant en pompier, je m'étais dit que c'était tellement simple, tellement évident que cela ne fonctionnerait jamais.

Et pourtant cela avait marché avec la première personne que nous avions rencontrée, ce qui signifiait que cela marcherait probablement avec les cent suivantes.

Ce couloir nous mena à une salle sphérique qui semblait être le cœur de tout ce sommet-citadelle. Il nous fallait la traverser pour rejoindre d'autres parties du *Daban Urnud*. Comme nous le découvrîmes après plusieurs tentatives, l'une de ses sorties communiquait avec un vertigineux puits tubulaire. « Le tendon », annonçai-je en le voyant. Fraa Jad acquiesça et s'élança vers ses profondeurs.

Le prodigieux icosaèdre et ses impressionnants sommets-citadelles étaient si frappants par leur taille et leur étrangeté que j'en étais venu à oublier que l'essentiel de la complexité du *Daban Urnud* se trouvait ailleurs : dans la grappe d'orbes en rotation, où vivait la quasi-totalité de la population. Jusqu'à maintenant, fraa Jad et moi étions comme deux barbares qui enfonçaient des portes dans un poste de garde abandonné aux frontières d'un empire. Là, nous venions de prendre la route qui nous mènerait à sa capitale. Il y avait une douzaine de tendons. Six se déployaient à partir des colossales articulations des extrémités de la grappe d'orbes. La grappe était comme un singe qui se servait de ses bras et de ses jambes pour s'accrocher au milieu d'une caisse de transport. Parfois un membre devait pousser, parfois il devait tirer. Il ployait pour absorber les chocs. Il était vivant : une ossature qui donnait la force, une musculature qui réagissait, des artères qui transportaient les approvisionnements, des centres nerveux qui communiquaient, et une peau qui recouvrait le tout. Les tendons ayant à remplir les mêmes fonctions, ils partageaient une grande partie de cette complexité. Tout ce que fraa Jad et moi pouvions voir de ce tendon était la surface interne d'un conduit de dix pieds de diamètre, mais nous savions, pour en avoir parlé avec Jules, qu'il était en fait large de plus de cent pieds, et fourmillait de composantes structurales et d'aménagements qui nous demeuraient cachés – mais que nous devinions à la foule de sas, volants de manœuvre, panneaux de câblage, écrans de contrôle et affichages que nous voyions défiler tandis que nous les survolions. Comme il était impossible pour des novices tels que nous de nous maintenir parfaitement au centre, nous dérivions de paroi en paroi à mesure que nous progressions. Chaque fois que nous passions à portée de quelque chose qui pouvait nous

servir de poignée ou de socle, nous en profitons pour nous propulser et gagner un peu de vitesse, puis reprenions notre souffle jusqu'à l'étape suivante. À peu près à mi-chemin, nous rencontrâmes un groupe de géomètres qui, en nous voyant arriver, s'accrochèrent à des poignées et se blottirent contre la paroi pour nous laisser passer. Comme nous les dépassions, ils nous crièrent quelque chose – des questions, supposai-je, que nous ne pûmes évidemment qu'ignorer.

Au bout, la porte ouvrait sur une pièce hémisphérique d'une centaine de pieds de large – de loin le plus grand volume que nous eussions vu jusqu'ici. Ce devait être le palier haut de l'articulation. Cela me fut confirmé par le fait qu'il y avait en son centre une cavité de près de vingt pieds de large, et que tout ce que nous pouvions voir de l'intérieur était en rotation. Nous avons atteint l'extrémité de l'âme. Se déployait tout autour – quoique invisible à nos yeux – l'immense articulation qui reliait la grappe d'orbes en rotation au complexe non rotatif de l'icosaèdre et des tendons qui l'abritaient.

C'était la panique. Une demi-douzaine de puits-tendons étaient connectés à cette chose via de grands portails percés dans son « plafond » hémisphérique. Fraa Jad et moi venions d'émerger de l'un d'entre eux. Le tendon immédiatement adjacent était le théâtre d'une activité frénétique – on eût dit l'une de ces fosses que l'on trouvait dans les grandes villes où s'échangeaient les titres financiers. Il s'agissait, évidemment, du tendon qui menait au complexe de l'incinérateur, ou à ce qu'il en restait maintenant que les combattants l'avaient pris d'assaut. Des gens s'y précipitaient ou en sortaient au rythme d'environ deux personnes par seconde, évoquant un nid de frelons au plus fort de l'été. La plupart de ceux qui entraient portaient des armes ou des outils. Certains de ceux qui sortaient étaient blessés. Les deux flux s'entrechoquaient dans le palier haut, et d'autres gens s'efforçaient de dire à la foule où aller, que faire, sans résultat discernable sinon que tout le monde finissait par se prendre le bec. J'étais plutôt heureux de ne pas comprendre ce qu'ils disaient. Dans ce chaos, il nous était presque trop facile de nous déplacer sans attirer l'attention. En fait, mon seul problème était de distinguer fraa Jad des autres hommes en tenue de pompier. Mais après un bref instant de panique lorsque je crus l'avoir perdu, j'aperçus un pompier de prestance compatible à celle du millénos qui regardait dans ma direction et indiquait discrètement ce que j'avais commencé à

considérer comme étant le sol de la salle : la surface plate avec le grand trou au milieu.

Lequel rétrécissait.

Comme nous l'avait expliqué Jules, chaque fois que les architectes avaient eu besoin de réaliser une connexion avec des parties importantes de l'âme, ils s'étaient servis de vannes à boisseau, soit une simple sphère percée d'un gros trou au milieu, prisonnière d'une cavité circulaire reliant les deux espaces en question. La sphère ne pouvait que tourner sur elle-même. Selon l'alignement de son trou central, elle autorisait le passage ou formait une barrière impénétrable. Une valve de ce type était fixée dans le sol de cette salle. Elle était tellement grande qu'au départ je ne l'avais pas reconnue pour ce qu'elle était. Mais maintenant qu'elle s'était mise en mouvement, sa nature et sa fonction devenaient parfaitement évidentes. Elle progressait lentement, mais le temps que fraa Jad eût réussi à attirer mon attention sur elle, la vanne était déjà à demi close, comme un œil s'abandonnant doucement au sommeil.

Fraa Jad planta ses pieds dans le dos d'un soldat et poussa, se propulsant vers la vanne à boisseau en même temps que l'homme était éjecté vers le plafond. Je pris appui sur une sorte d'échelle ou de passerelle à côté de moi pour me propulser à sa suite. Lorsque nous arrivâmes au-dessus de la vanne, l'ouverture s'était réduite à quelque chose comme trois pieds à l'endroit le plus large – un espace très suffisant pour nous y glisser. Mais nous n'avions plus assez d'élan et avions visé de façon plutôt médiocre. Après quelques cognements fiévreux, nous réussîmes néanmoins à nous faufiler, et nous trouvâmes à flotter dans le trou de la sphère tandis que l'œil à l'autre extrémité se réduisait. Il n'y avait aucune prise que nous pussions utiliser pour nous déplacer. Si nous n'atteignons pas l'autre bout avant sa fermeture, nous resterions prisonniers ici jusqu'à la prochaine ouverture de la vanne.

J'étais trop essoufflé pour faire grand-chose de toute façon. Je dirigeai mon extincteur en direction de la vanne, et pressai la détente. Le recul le colla contre moi : j'absorbai le choc avec les bras et me sentis partir en arrière. J'allai heurter la paroi du fond, agrippai le bord du trou, et me fis basculer de l'autre côté. Une seconde plus tard, fraa Jad traversa à son tour, dans des volutes neigeuses de retardateur de flammes. J'attrapai sa cheville, ce qui le ralentit un peu. Nous

partîmes à la dérive, dégringolant depuis l'extrémité de la colonne de cent pieds de diamètre et de deux tiers de lieue de long qui courait sur toute la longueur de la grappe d'orbes. Nous avions atteint l'âme. Et si des gens dans le palier haut avaient trouvé notre comportement suspect, ils n'avaient pas été assez adroits pour nous suivre à travers la vanne. Néanmoins, je remarquai qu'elle était entourée de lourds vantaux d'écoutilles plus petites, faites pour laisser passer une personne à la fois, même lorsqu'elle était fermée. Je m'attendis à voir un policier spatial en émerger et voler jusqu'à nous, mais je finis par me rassurer. Les paroles que Jules avait prononcées un peu plus tôt me revenaient à l'esprit : ce que les combattants avaient fait – ce que *nous* avions fait – avait déclenché la pire catastrophe que le vaisseau eût connue en mille ans. La bombe était toujours en feu, le désastre ne faisait que commencer. Les combattants étaient peut-être encore en vie, luttaienent peut-être encore. Alors personne ne ferait grand cas du comportement saugrenu de deux pompiers.

Notre traversée paniquée de la vanne nous avait imprimé un élan qui nous emportait vers la paroi de l'âme, laquelle tournait à la vitesse de la grande aiguille d'une horloge. Ce qui signifiait que lorsque nous l'approchâmes, elle défilait devant nous à l'allure d'un homme au pas de charge. Fort opportunément cette partie de l'âme était recouverte d'une grille dont les barreaux étaient espacés de l'équivalent d'une main, auxquels nous nous accrochâmes. Il en résulta une accélération douce mais inexorable qui entraîna nos pieds à aller chercher prise dans la grille. Nous tournions maintenant avec tout le reste. Le poids de notre corps était inférieur à celui d'un nouveau-né, mais cela demeurait la plus puissante « gravité » que nous eussions connue depuis longtemps, et il nous fallut un moment pour nous y accoutumer.

Nous restâmes accrochés là deux ou trois minutes, à suffoquer, à nous efforcer de ne pas perdre connaissance. Puis fraa Jad, certainement pas homme à faire part de ses intentions à ses compagnons de voyage, s'écarta et glissa le long de la paroi de l'âme, en direction de la première des quatre grandes jonctions réparties à intervalles réguliers sur toute la longueur. Les déplacements étaient plus faciles en microgravité qu'en gravité zéro, parce que nous « tombions » lentement vers la paroi de l'âme, sur laquelle nous pouvions toujours prendre appui pour produire une nouvelle

impulsion. Un système de transport rapide sous la forme d'un genre d'échelle convoyeuse à bande permettait de monter d'un côté de l'âme et descendre de l'autre. La plupart des gens que nous pouvions voir – une centaine de personnes, dont bon nombre de pompiers et de soldats – l'utilisaient. Les barreaux étaient élastiques, si bien que l'on pouvait les attraper sans se faire automatiquement déboîter l'épaule. Fatigué comme je l'étais, j'eusse bien essayé, mais je n'avais pas envie de me faire remarquer. Fraa Jad, de son côté, n'y prêtait pas la moindre attention. Nous nous déplaçons moins vite que ceux qui en faisaient usage, mais au moins nous risquons moins d'être démasqués. Et si certains nous criaient des questions au passage, aucun ne fut assez curieux pour descendre nous rejoindre afin de poursuivre la conversation.

En quelques minutes, nous atteignîmes le niveau de l'âme où les orbes les plus élevés – les numéros 1, 5, 9 et 13 – étaient connectés entre eux. Chacun d'eux se trouvait en haut d'une colonne de quatre. Les orbes numéro 1 à 4 étaient destinés aux Urnudiens, 5 à 8 aux Troais, 9 à 12 aux Laterriens, et les quatre derniers aux Fthosiens. Par convention, le premier numéro de chaque colonne était réservé aux membres de haut rang. De sorte que cette jonction permettait aux élites des quatre espèces de se rencontrer. De là où nous étions, cela ne ressemblait pas à grand-chose : nous ne voyions que quatre grands trous caverneux dans la paroi – les extrémités des galeries perpendiculaires qui menaient aux orbes. Selon Jules, néanmoins, si nous avions pu regarder depuis l'extérieur, nous aurions vu que cette partie de l'âme était enveloppée d'une épaisse gaine de bureaux, de salles de réunion et de couloirs périphériques où la prépotence avait ses organes. Le nombre de sas dans la paroi de l'âme semblait le confirmer. Mais le conflit entre le Piedestal et le Pivot avait entraîné une division du tore de la prépotence en parts inégales. Des sas avaient été scellés, des écrans soudés, des câbles coupés, des gardes postés.

Rien de tout cela ne nous concernait vraiment, puisque l'espace dans lequel nous nous trouvions ne tenait lieu que de couloir de service et n'était que rarement employé par la prépotence. Nous portions par contre un tout autre intérêt aux quatre vastes orifices de la paroi de l'âme. Lorsque nous atteignîmes la jonction, nous pûmes regarder à l'intérieur, et vîmes des galeries tubulaires de vingt pieds

de diamètre chacune, qui s'enfonçaient vers le « bas » sur environ deux cents toises. Au fond de chacune se trouvait une autre grande vanne à boisseau, présentement close. Et derrière chacune de ces vannes un orbe habité large de huit cents toises.

Identifier la galerie menant à l'orbe numéro 1 fut des plus simple : un grand chiffre était peint sur la paroi de l'âme, juste à côté. Le chiffre était urnudien, mais n'importe quel être doué de raison venant de n'importe quel cosmos aurait reconnu le glyphe symbolisant l'unité « 1 », l'unique exemplaire de quelque chose. Je n'eus pas le temps de m'arrêter pour en contempler le sens profond, parce que fraa Jad avait déjà localisé une échelle scellée dans la paroi de la galerie, et commencé à descendre.

Je le suivis. La gravité se fit sentir progressivement, à mesure que nous avançons. Il est malaisé de décrire à quel point cela me fut déplaisant. La seule chose qui m'empêchait de perdre connaissance était la peur de lâcher les barreaux et de tomber sur fraa Jad. Au moment le plus difficile, néanmoins, une voix fit vibrer mon crâne. Fraa Jad avait entonné quelque chant millénarien proche de celui qui m'avait maintenu éveillé au monastère bazien la nuit où nous avions été mandés. Cela donna à ma conscience quelque chose à quoi se raccrocher, comme les barreaux d'acier que mes mains serraient : mon seul lien tangible avec le complexe géant qui tournait autour de moi. Et, de la même façon que ces barreaux m'empêchaient de tomber, la voix de Jad empêchait mon esprit de sombrer comme lorsque je m'étais évanoui dans l'observatoire et que je m'étais réveillé dans le mauvais historiogramme.

Je continuai de descendre.

J'étais accroupi sur l'acier d'une cavité circulaire fermée, la tête entre les genoux, à m'efforcer de ne pas m'évanouir.

Fraa Jad tapa des chiffres sur un clavier numérique monté dans la paroi.

La sphère commença à tourner sous moi.

« Comment avez-vous eu la combinaison ? demandai-je.

– J'ai choisi les chiffres au hasard », répondit-il.

J'avais entendu quatre signaux sonores en provenance du clavier. Un nombre à quatre chiffres. Dix mille combinaisons. Donc, s'il y avait dix mille Jad dans dix mille embranchements de l'historiogramme... et si j'étais assez chanceux pour être avec le bon...

La lumière du soleil brillait à travers l'orifice de la vanne. Je me plaquai sur sa margelle et contemplai une étendue d'eau, de végétation et de bâtiments quatre cents toises plus bas.

Cette fois, l'orifice était bordé de barreaux d'échelle. Nous les descendîmes alors même que la boule atteignait sa position finale, et rejoignîmes une passerelle circulaire suspendue au plafond de l'orbe qui faisait le tour de l'oculus – l'œil-de-bœuf au sommet d'un vaste dôme hémisphérique : un petit ciel au-dessus d'un petit monde. Un escalier montait jusqu'à la passerelle. Des hommes armés en débouchèrent en courant vers nous. Voyant cela, fraa Jad ôta son respirateur. Je fis de même. Notre déguisement était devenu inutile.

Deux soldats, fusils braqués, s'engagèrent sur la passerelle. L'un d'entre eux se dirigea vers fraa Jad, l'air agressif. Je m'avançai, en levant instinctivement les mains. Mon attention fut attirée par un petit objet argenté dans la main du millénos – on eût dit, incroyablement, un brelot ! L'autre soldat pivota devant moi en projetant vivement la crosse de son arme, m'atteignant à la mâchoire. Je basculai en arrière par-dessus la balustrade et sentis ma vieille amie la gravité zéro me reprendre dans ses bras comme je partais en chute libre au milieu de l'orbe. Quelque chose d'extrêmement anormal se produisit dans mes entrailles. Aussitôt après, j'entendis la détonation d'un fusil. M'avait-on tiré dessus ? C'était peu probable, étant donné ma situation. Puis je ne vis plus qu'un grand blanc, et mes viscères prirent feu, et fondirent.

Ils avaient abattu fraa Jad. Les tue-tout avaient été déclenchés. J'étais devenu une arme nucléaire, un soleil noir déployant son irradiation fatale sur les habitations et les terrasses cultivées de la communauté urnudienne en contrebas.

Nous avions accompli notre mission.

Préfigurations : Terme désignant les trois calamités qui ont embrasé la plus grande partie d'Arbre durant les dernières décennies de l'ère praxique, et furent ultérieurement considérées comme annonciatrices des Événements horribles. La nature précise des Préfigurations est difficile à évaluer à cause de la destruction des archives (dont la plus grande partie était conservée sur des appareils syntactiques qui cessèrent plus tard de fonctionner), mais il est généralement admis que la première fut un déchaînement planétaire de révolutions

violentes, la deuxième une guerre mondiale et la troisième un génocide.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

« Nous sommes venus, dit l'homme vêtu de robes. Nous avons répondu à votre appel. » Il parlait tærran. Pas aussi bien que Jules Verne Durand, mais assez pour me laisser penser qu'il l'avait étudié presque aussi longtemps. Tant que nous n'abuserions pas des temps périphrastiques et des constructions grammaticales circonvoluées, il serait capable de suivre. Je dis « nous », mais je ne m'attendais pas à beaucoup parler.

« Pourquoi suis-je ici ? avais-je demandé à fraa Jad alors que nous approchions de la porte du bâtiment qui flottait au centre de l'orbe 1.

– Pour servir d'amanuensis, avait-il répondu.

– Ces gens savent construire des vaisseaux intercosmiques autosuffisants, mais ils n'ont pas de matériel d'enregistrement ?

– Un amanuensis est bien plus qu'un simple dispositif d'enregistrement. C'est un système doué de conscience, en conséquence de quoi ce qu'il observe dans son cosmos affecte les autres, ainsi que nous l'avons décrit à la Dotation Avrachon.

– Vous aussi, vous êtes un système doué de conscience. Et vous semblez bien mieux armé que moi pour jouer à ce jeu de réflexion polycosmique. Cela ne me rend-il pas superfétatoire ?

– Un sérieux élagage a caractérisé ces dernières semaines. Je suis maintenant absent de nombreuses versions du cosmos, dans lesquelles toi tu es présent.

– Vous voulez dire que vous y êtes mort et que j'y suis vivant ?

– « Présent » et « absent » l'expriment mieux, mais si tu insistes pour user de ces termes, je ne pinaillerais pas.

– Fraa Jad ?

– Oui, fraa Érasmas ?

– Que nous arrive-t-il, après la mort ?

– Tu en sais déjà autant que moi. »

C'est à peu près là que la conversation avait été interrompue, comme l'on nous faisait entrer dans la salle où se trouvait l'homme vêtu de robes. Du fait de mon ignorance de la culture urnudienne, je n'avais aucune idée de qui pouvait être cet homme. La salle ne

m'offrait pas le moindre indice. C'était une sphère au sol plat, semblable à un petit planétarium. Je me dis qu'elle devait se situer près du centre géométrique de l'orbe. La surface intérieure était mate, à peine luisante dans la lumière solaire. Le sol circulaire avait en son milieu un siège ceint d'un banc rond, sur lequel étaient posés des récipients remplis d'un fluide fumant. Hors cela, la pièce n'avait ni caractéristiques ni éléments de décoration. Je m'y sentis chez moi.

Nous avons répondu à votre appel...

Qu'allait répondre fraa Jad à cela ? Quelques répliques possibles me vinrent à l'esprit : *Eh bien, qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ?* ou : *Mais qu'est-ce que vous racontez là ?*

Fraa Jad se contenta d'une malicieuse échappatoire : « Alors, moi je suis venu vous souhaiter la bienvenue. »

L'homme se tourna sur le côté et tendit le bras en direction du banc, déployant ses robes comme une bannière. Sur fond blanc, elles étaient richement ornées – j'aimerais pouvoir décrire des brocards ou des broderies, mais vivre au milieu d'ascètes vêtus de chapes induit une certaine pauvreté dans le vocabulaire des arts décoratifs. « S'il vous plaît, dit-il. Nous avons du thé. Un geste purement symbolique, puisque vos organismes ne pourront rien en faire, mais...

– Nous serons heureux de boire votre thé », conclut fraa Jad.

Nous rejoignîmes le banc circulaire et nous assîmes. Je laissai fraa Jad et notre hôte s'installer face à face, et me plaçai un peu à l'écart. Notre hôte souleva sa tasse – l'un des récipients que j'avais aperçus en entrant – et fit ce qui me parut être un geste cérémoniel poli, que nous nous efforçâmes d'imiter. Puis nous bûmes tous. Ce n'était ni meilleur ni pire que ce que « Zh'vaern » mangeait au sénacle. Je n'allais pas en rapporter chez moi en repartant.

L'homme tira quelques notes d'une poche de sa robe, auxquelles il se référa régulièrement à mesure qu'il parlait. « Je m'appelle gan Odru. Dans l'histoire du *Daban Urnud*, je suis le quarante-troisième à porter le titre de gan ; Odru est mon nom. En *tærran*, le terme le plus proche de gan est "amiral". Ce n'est qu'un sens approximatif. Dans notre système hiérarchique, une classe d'officiers était responsable des arbres, l'autre de la forêt.

– La tactique et la stratégie respectivement, commenta fraa Jad.

– Exactement. Le gan était l'officier stratège de plus haut rang, responsable de l'ensemble d'une flotte, et n'avait à en répondre que

devant les autorités civiles, lorsqu'il y en avait encore. Le commandement spécifique de chaque vaisseau était délégué par le gan à des officiers tacticiens qui avaient le grade de prag, ce que vous appelleriez un capitaine. Je m'excuse de vous ennuyer peut-être avec tous ces détails, mais d'une certaine façon cela explique la manière dont le *Daban Urnud* s'est comporté envers Arbre.

– Ce n'est nullement ennuyeux, dit fraa Jad, en se tournant vers moi pour vérifier que je faisais bien mon travail – ce qui, pour ce que j'en savais, consistait simplement à rester conscient.

– Le premier gan du *Daban Urnud* s'était vu chargé d'établir une colonie dans un autre système stellaire, poursuivit gan Odru. À mesure que la distance précarisait les communications avec Urnude, ses responsabilités crûrent, et il devint l'autorité suprême, n'ayant plus à répondre devant personne. Mais c'était un gan bien étrange, puisque sa flotte était composée d'un seul vaisseau et son état-major d'un seul prag. Comme ce dernier n'avait pas non plus de réelle décision tactique à prendre – ils avaient laissé la guerre loin derrière eux –, leur relation devint incertaine, et leurs rapports se modifièrent. Pour le dire simplement, le gan devint un peu l'équivalent de vos avôts et le prag de votre pouvoir sæculier. Cette évolution se fit sur l'espace d'une génération, mais se révéla extraordinairement stable, et cela n'a pas changé depuis. La tenue que je porte est quasiment l'uniforme d'apparat qu'arboraient les gans des flottes de la marine d'Urnude lorsqu'elles évoluaient sur ses océans, il y a des milliers d'années de cela. À ceci près qu'ils ne les portaient évidemment pas sur les navires, parce qu'il est difficile de nager avec des robes. »

L'humour était la dernière chose à laquelle je me fusse attendu ici, si bien que je fus plus surpris qu'amusé, et gloussai à contretemps.

« Le deuxième gan était affligé d'une santé précaire, et ne servit que six ans. Le troisième, un jeune protégé du premier, connut une longue carrière, et il rendit à sa charge, grâce à sa force de caractère et à une intelligence rare, une partie des pouvoirs qui avaient été abandonnés aux prags. Vers la fin de sa carrière, il prit conscience de vos mandements, et décida de modifier la trajectoire du *Daban Urnud* afin, croyait-il, de repartir vers le passé. Car tous ceux comme lui qui avaient perçu ces signaux les considéraient comme des voix ancestrales les rappelant vers leur planète, afin d'en faire ce qu'Urnude aurait dû être et que, par la folie de ses dirigeants, elle

avait échoué à devenir. Je suppose que vous avez déjà quelques notions des errements qui s'ensuivirent, des Advenues de Tro, de Laterre et de Fthos, et de leurs conséquences. Mon objectif, ici, n'est pas de ressasser toutes ces histoires, mais d'explicitier nos actes présents.

– Il serait utile, dit Jad, que nous sachions ce qu'il s'est passé avec le férulaire céleste.

– Cela fait bien longtemps, reprit gan Odru sur un rythme notablement plus lent parce qu'il ne pouvait plus s'appuyer sur ses notes, que la relation entre les gans et les prags est dévoyée. Les prags ont toujours estimé que le troisième gan avait tout simplement eu tort. Que toutes les déambulations du *Daban Urnud* étaient sans fondement – la simple conséquence, impérissable, d'une ancienne erreur. Étant convaincus de cela, ils ont pour unique considération l'instinct de conservation. Leurs partisans n'aspirent qu'à s'installer quelque part et à y vivre. Chaque advenue, certains le font. Nous avons laissé des Urnudiens sur Tro, des Troais sur Laterre, et ainsi de suite. Ils trouvent le moyen de vivre même si ces cosmi ne sont pas les leurs. Ainsi, une large part des cyniques – ceux qui considèrent la quête du *Daban Urnud* comme dénuée de sens – disparaissent à chaque advenue. Inversement, nous sommes rejoints par ceux du nouveau cosmos qui croient en cette quête. Le vaisseau est reconstruit, et part pour le cosmos suivant. Au début, les gans détiennent le pouvoir et les prags font ce qu'ils demandent. Mais le voyage est long, la quête s'étiole à mesure que les générations passent, l'influence des prags croît, celle des gans décroît – depuis bien longtemps nous appelons ces deux mouvements le Piedestal et le Pivot. Et ainsi me voyez-vous ici, quasiment seul en ce lieu cérémoniel, faisant ce que mes prédécesseurs faisaient, mais sans considération ni pouvoir.

« Lors, nous avons atteint Arbre. Mon homologue, prag Eshwar, et ses partisans ne virent en votre planète qu'une autre civilisation susceptible d'être pillée, afin que le vaisseau puisse être reconstruit et que le voyage se poursuive. Pourtant, Eshwar est une femme intelligente qui a étudié notre histoire et sait bien que dans une advenue, le Piedestal et le prag tendent à perdre en influence au profit du Pivot et du gan. Mais elle avait déjà prévu comment parer à cela.

« Lorsque le férulaire céleste est venu à nous, il nous a paru évident que c'était un ahuri, un charlatan. Nous le savions déjà,

évidemment, de par notre filtrage des émissions de la culture populaire arbrienne. Or le plan qu'avait soigneusement préparé la prag prévoyait de faire naître dans les esprits des rapprochements entre ce fêrulaire céleste et moi. Pour que son délire, son hypocrisie me soient attribués par association d'idées.

« Donc, le fêrulaire céleste fut amené ici dans sa combinaison spatiale. Il n'arrêtait pas de vouloir l'enlever, ce que nous ne cessions de lui déconseiller. Lorsqu'il est entré dans cette pièce, il l'a considérée comme un lieu saint, et a affirmé que tout risque était maîtrisé. Que son dieu l'observait, et le protégerait. Alors il s'est déshabillé. Il s'est mis à haleter. Nos médecins ont essayé de réassembler la combinaison autour de son corps, mais cela n'a pas suffi, parce qu'il avait déjà subi la rupture d'une artère majeure. Les médecins ont ensuite tenté de le placer dans une chambre froide hyperbare, une thérapie qu'ils connaissent bien. Ils l'ont déshabillé et préparé selon la procédure, mais c'était trop tard – il était mort. Un débat s'en est ensuivi quant à ce qu'il fallait faire de la dépouille. Pendant que certains d'entre nous en débattions, quelques chercheurs trop zélés ont pris sur eux de prélever des échantillons de son sang et de ses tissus organiques et d'entamer une autopsie. Après quoi prag Eshwar argua que toute tentative de présenter des excuses pour cette profanation serait considérée comme un aveu de faiblesse, et que tout partage d'informations serait au seul bénéfice d'Arbre. D'autant plus que, pour des raisons de politique intérieure, elle était encline à afficher son mépris, ou au moins son dédain, pour la dépouille – parce qu'elle avait réussi à m'associer au fêrulaire céleste, du moins dans les esprits. D'où la façon dont son corps vous a été retourné.

– Mais cela a eu l'effet inverse, n'est-ce pas ? dis-je.

– Oui. Les tenants du Pivot, embarrassés de cette situation, résolurent de rendre sang pour sang. Puisque nous avions prélevé des échantillons sanguins de la dépouille du fêrulaire céleste, eux transmettraient des échantillons de nos sangs à Arbre. Nous avions détecté des signaux émis par votre planète, dont nous apprîmes ultérieurement qu'ils provenaient de fraa Orolo. Ils avaient pris la forme d'un analemme. Sympathisant caché du Pivot, Jules Verne Durand était devenu notre principale autorité pour tout ce qui concernait le tærran et les avôts. Il interpréta le message d'Orolo comme indiquant Ecba, et suggéra que choisir ce lieu pour y apporter

les échantillons aurait une profonde portée symbolique. Il fut même volontaire pour s'y rendre avec la sonde. Mais, à peu près dans le même temps, il reçut l'ordre de participer à l'invasion de la concente des Matarrhites. C'est Lise qui se rendit à Ecba à sa place – sans qu'il le sache, évidemment. De Jules, elle avait beaucoup appris des avôts, et aussi quelques mots de tærran. Rien ne se déroula comme prévu, elle se fit tirer dessus en montant dans la sonde, comme vous le savez. »

Nous laissâmes tous passer quelques instants de silence.

« Depuis, les choses se sont accélérées. Je dirais que prag Eshwar a agi comme le font les prags, c'est-à-dire...

– Elle a réagi tactiquement, sans considération stratégique, compléta Jad.

– Oui. De là la situation où nous sommes. Trente et une personnes ont été victimes de vos fraas et soors – de la Combe chantante, je présume ? »

Fraa Jad ne répondit pas, alors gan Odru se tourna vers moi, et j'acquiesçai.

« Quatre-vingt-sept autres sont retenues en otage, reprit-il. Vos collègues les ont enfermées dans une salle, et ont soudé la porte.

– C'est une interprétation fallacieuse, dit fraa Jad. De tels gens ne prennent pas d'otages. Ces quatre-vingt-sept personnes ont été mises à l'écart pour leur propre sécurité.

– Prag Eshwar l'interprète, à tort ou à raison, comme une prise d'otages. D'un côté elle prépare une ferme réaction et de l'autre elle m'a contacté pour me demander de discuter avec vous. Elle est ébranlée, je ne sais pas vraiment pourquoi. La bombe géante qui a été détruite a toujours été une arme de dernier recours ; personne n'a jamais sérieusement envisagé de l'employer.

– Pardonnez-moi, gan Odru, mais le Piedestal s'apprêtait à la lancer, bafouillai-je.

– En tant qu'arme de dissuasion, oui : en la plaçant au-dessus de votre planète, pour faire pression. Mais c'est son seul usage réel. Je ne comprends pas en quoi sa destruction a pu l'affecter autant.

– Cela ne vient pas de là, intervint fraa Jad. Prag Eshwar a perçu un danger terrifiant.

– Comment sauriez-vous cela ? » demanda poliment gan Odru.

Fraa Jad ignore la question. « Elle l'expliquera peut-être en disant

qu'elle a fait un rêve, ou qu'une inspiration soudaine l'a frappée dans son bain, ou qu'un sentiment profond lui impose de choisir une voie plus sûre.

– Ce danger dont vous parlez, serait-ce quelque chose que vous avez apporté ? » réagit gan Odru, plus comme une exclamation que comme une question. N'obtenant pas grand-chose de fraa Jad, il se tourna de nouveau vers moi.

Je ne sais pas ce qu'il lut sur mon visage. Un mélange de perplexité et de commotion, parce que je venais d'entrapercevoir un narré alternatif dans lequel nous venions de conduire à une épouvantable destruction de l'un des orbes. « Est-ce si difficile à concevoir, gan Odru, que nous puissions envoyer un signal à prag Eshwar, quand vous êtes l'héritier d'une tradition vieille de mille ans, fondée sur la croyance que mes prédécesseurs vous ont mandés ici ? demandai-je.

– Je suppose que non. Mais il est tellement facile, après tout ce temps, d'avoir des doutes. De penser qu'il s'agit d'une religion dont le dieu est mort.

– Il est bon de douter, dit fraa Jad. Après tout, l'erreur du férulaire céleste fut d'en être incapable. Mais l'on doit choisir la cible de ses doutes avec soin. Votre troisième gan a détecté un flux d'informations provenant d'un autre cosmos, et l'a considéré comme un message ésotérique venant de ses ancêtres. Vos prags, depuis, doutent des deux moitiés de l'histoire. Vous, vous ne doutez que d'une moitié : que le message venait de vos ancêtres. Mais cela ne vous empêche pas de croire *que le message existe*, tout en réfutant l'interprétation erronée qu'avait faite le troisième gan quant à son origine. Maintenant, il vous faut croire que l'information – le flux hylaéen – se propage à travers les cosmi.

– Mais, si je puis me permettre, avez-vous appris à moduler ce signal, à transmettre ainsi des messages ? »

J'étais tout ouïe, mais fraa Jad ne dit rien.

Gan Odru attendit quelques instants, puis il reprit : « Je suppose que c'est déjà un fait établi, n'est-ce pas ? Vous avez apparemment réussi, de quelque façon, à pénétrer dans la tête de prag Eshwar.

– Qu'a perçu le troisième gan, il y a neuf siècles ? demandai-je.

– La prophétie d'une terrifiante dévastation. Des prêtres en robe massacrés. Des églises ravagées. Des livres brûlés.

– Qu'est-ce qui leur a fait penser qu'il s'agissait du passé ?

– Les églises étaient gigantesques. Les livres écrits avec des caractères inconnus. Certaines des feuilles qui brûlaient portaient des démonstrations géométriques que nous ignorions alors, et que nos théôs ont vérifiées plus tard. Sur Urnude, des légendes parlaient d'un mythique âge d'or perdu. Le troisième gan a supposé que c'était sur celui-ci qu'une fenêtre s'était ouverte.

– Quand en fait il voyait le troisième Sac, complétai-je.

– Oui, semble-t-il. Et ma question est : nous avez-vous envoyé ces visions, ou nous sont-elles simplement parvenues ? »

Nous sommes venus, nous avons répondu à votre appel. Odru était-il le dernier prêtre d'une fausse religion ? N'y avait-il aucune différence entre lui et le férulaire céleste ?

« La réponse ne m'est pas connue », dit fraa Jad. Il se retourna et me dévisagea. « Tu devras la découvrir par toi-même.

– Et vous ? lui demandai-je.

– J'en ai terminé, ici », répondit fraa Jad.

DOUZIÈME PARTIE

LE REQUIEM



Quelque chose me pressait le dos – me poussait en avant.

Mauvais signe.

Non, en fait, c'était juste la gravité, ou quelque ersatz raisonnable, qui me tirait contre une chose plate et dure. J'avais monstrueusement froid. Je me mis à frissonner.

« Les rythmes cardiaque et respiratoire semblent plus normaux, dit une voix en tærran, tandis que Jules traduisait dans une autre langue. L'oxygénation remonte. La température entre dans une zone compatible avec la conscience. »

Là, c'était peut-être de *ma* conscience qu'ils parlaient. J'ouvris les yeux. L'éblouissement décrut. Je me trouvais dans une pièce petite mais agréable. Jules Verne Durand était assis au bord de mon lit, l'air pimpant et élégant. Plus que tout, cela confirma ma vague impression que beaucoup de temps avait passé. J'étais raccordé à pas mal de choses. Un tube fixé sous mon nez soufflait un air froid, sec et plaisant dans mes narines. Un médecin – arbrien ! – ne cessait de laisser courir son regard entre moi et son brelot. Une femme en tenue blanche – une Laterrienne – m'observait, tout en assurant le fonctionnement d'une grosse machine qui faisait circuler de l'eau chaude vers – eh bien, vous ne me croiriez pas si je vous le disais, puis vous regretteriez que je ne l'eusse pas gardé pour moi.

« Vous avez des questions, mon ami ? demanda Jules. Mais peut-être devrions-nous attendre que...

– Il va bien », coupa l'Arbrien. Il était vêtu d'une chape et d'une cordelière, et un tube courait au-dessus de sa lèvre supérieure. Il se tourna vers moi. « Vous allez bien, pour autant que je puisse dire. Comment vous sentez-vous ?

– J'ai incroyablement froid.

– Cela va passer. Savez-vous qui vous êtes ?

– Fraa Érasmas, d'Édhar.

– Savez-vous où vous êtes ?

– Dans l'un des orbes du *Daban Urnud*, j'imagine. Mais il y a des choses que je ne comprends pas.

– Je suis fraa Sildanic, de Rambalf, dit le médecin. Mais je dois aussi m'occuper de vos camarades. Et j'aurai besoin de Jules pour me

servir d'interprète, et du docteur Guo ici présente pour superviser le processus de réchauffement. D'ailleurs, puisque l'on en parle, il nous faut récupérer ceci. »

Le docteur Guo ponctua cette déclaration de la façon la plus théâtrale qu'il se pût imaginer, en plongeant la main sous ma couverture depuis le pied du lit et en me déconnectant de l'appareil de réchauffement. Pour la première fois depuis longtemps, je proférai un juron religieux.

« Désolé, dit fraa Sildanic.

– Je survivrai. Donc...

– Donc, nous allons devoir laisser vos questions sans réponse, poursuivit fraa Sildanic. Mais une personne attend dehors, qui sera, je crois, très heureuse de tout vous expliquer. »

Tandis qu'ils ouvraient la porte pour sortir, j'aperçus une charmante étendue d'eau couronnée de végétation, aussitôt obstruée par une petite silhouette qui déboula à toute vitesse dans la pièce. Immédiatement après, Ala était couchée sur moi de tout son long, en larmes.

Elle sanglotait et je frissonnais. Pendant une demi-heure je m'employai à me réchauffer et à la calmer. Ce en quoi nous formions une parfaite équipe : Ala était indéniablement le meilleur remède pour faire monter ma température et en retour, étendue sur moi comme sur un matelas, elle semblait trouver de quoi s'apaiser. Durant la crise de tremblements qui me secoua à m'en briser les os le premier quart d'heure, elle s'accrocha à moi comme à la barre du grand huit, empêchant les vibrations de me faire tomber du lit. Une situation qui, en temps normal, finit par entraîner d'autres phénomènes biologiques fascinants, que je ne décrirai pas ici pour ne pas pervertir l'objectif de ce document.

« Très bien, finit-elle par dire. J'informerai fraa Sildanic que toutes tes extrémités ont recouvré une excellente circulation sanguine. » C'était la première phrase complète qui sortait de sa bouche. Nous étions ensemble depuis une heure et demie.

« Je suis au paradis ? m'esclaffai-je. Mais il n'y aurait pas ceci au paradis. » Je jouai doucement avec le tube qui sifflait sous son nez.

Elle renâcla, écarta ma main d'un geste.

« De l'oxygène arbrien ? demandai-je.

– Évidemment.

– Comment est-il arrivé ici ? Et toi ? »

Elle soupira de voir que j'étais déterminé à m'en tenir à des questions prosaïques. Elle se redressa, me chevaucha. Je relevai les genoux, et elle s'adossa contre mes jambes. Attrapa un oreiller, le cala, se réinstalla plus confortablement, joua avec son tube à oxygène. Elle me regarda, et l'hypothèse du paradis remonta en tête de liste. Mais ce n'était pas possible. Le paradis, cela se *mériterait*.

« Après votre départ, le Piedestal a barré toute notre infrastructure de lancement spatial.

– Je sais.

– Ah oui, j'oubliais que vous étiez aux premières loges. Donc, nous savions que le lancement des deux cents missiles les avait mis hors d'eux. Mais ils avaient mordu à l'hameçon de la chimère – le truc gonflable que vous aviez envoyé. Ils nous ont transmis des phototypes détaillés des débris. Ils exultaient !

– Peut-être qu'ils faisaient seulement semblant d'avoir mordu à l'hameçon ?

– Nous l'avons envisagé. Mais souviens-toi : quelques jours plus tard, vous avez pu entrer sans problème.

– En fait, cela a été un tout petit peu plus compliqué que tu ne le laisses entendre ! » Je voulus rire, mais c'était difficile avec elle assise sur mon ventre.

« Je sais, répondit-elle immédiatement. Mais ce que je veux dire, c'est que...

– Que le Piedestal n'avait pas pris de précautions supplémentaires, admis-je. Leur surprise a été totale.

– Oui. Donc, ils étaient en train de triompher, et tout d'un coup, sans le moindre avertissement, voilà que leur incinérateur est détruit. Un certain nombre des leurs sont morts. L'un des douze sommets a été pris par des commandos arbriens.

– Eh bien ! Les combatants ont fait tout cela ?

– Ils se sont glissés jusqu'à l'incinérateur et ont placé trois des quatre charges creuses qu'ils avaient avec eux. Puis ils se sont dirigés vers une certaine baie...

– Excuse-moi, une baie ?

– Ce sommet est une sorte de poste de commande et de maintenance pour tout ce qui concerne l'incinérateur. Il y a une salle de conférence avec une grande baie qui donne sur la bombe. Osa et les

autres avaient apparemment prévu de se regrouper là-bas. En chemin, ils ont été remarqués, et attaqués, par les ouvriers de maintenance qui se trouvaient à l'extérieur, en combinaison spatiale. Mais ces ouvriers n'étaient pas armés.

– Les combattants non plus », ajoutai-je.

Elle m'adressa une sorte de regard apitoyé. Avec peut-être une trace d'affection.

« D'accord, dis-je. Les combattants n'ont pas besoin d'armes.

– Les combinaisons des géomètres sont souples. Les nôtres sont rigides. Je te laisse imaginer.

– Ah. Je préférerais presque éviter. Mais je vois ce qui a pu se passer.

– Soor Vay est morte. Elle a affronté cinq hommes, dont l'un se trouvait avoir à la main un chalumeau à plasma. C'est une histoire assez déplaisante. Elle et ses cinq adversaires sont morts. Mais, en grande partie grâce à son intervention, les trois autres combattants sont arrivés jusqu'à la baie. » Elle marqua une pause, me laissant le temps de digérer tout cela.

J'avais vraiment détesté soor Vay lorsqu'elle m'avait recousu après Mahsht, mais en repensant maintenant à cette intervention chirurgicale sur une table à pique-nique, j'eus envie de pleurer.

Après un instant de silence décent, Ala poursuivit : « Donc, essaie de voir tout cela du point de vue des pontes à l'intérieur de la salle de conférence. Ils voient de leurs propres yeux bon nombre des leurs passer de vie à trépas. Ils ne peuvent rien y faire. Fraa Osa grimpe jusqu'à la baie et colle une charge creuse en plein milieu de la vitre. Ils ne savent pas trop de quoi il s'agit. Fraa Osa fait un geste. L'incinérateur explose en trois endroits : le détonateur primaire, le système de navigation inertielle et les réservoirs de propergol. Une immense détonation secondaire retentit une fois les réservoirs éventrés.

– Celle-là, nous l'avons remarquée.

– Fraa Gratho a été tué par la projection d'un débris.

– Malédiction ! » Les yeux me piquèrent d'émotion. « Il s'était interposé entre moi et une balle...

– Je sais », dit-elle d'une voix douce. Après un autre silence, elle reprit : « Les pontes comprennent maintenant la nature de ce qui a été collé sur leur fenêtre. Ils saisissent le message, et ouvrent un sas. Esma

entre. Osa reste où il est : il est l'arme pointée sur leurs têtes. Esma conserve sa combinaison. Elle rassemble dans la salle de conférence tous les géomètres qu'elle peut trouver, verrouille la porte, la soude avec de la poudre de saunt Loy. Osa la rejoint, emportant la charge creuse avec lui. Ils bouclent tous les accès du sommet, l'isolant du reste du *Daban Urnud*, et les soudent également. Ils déclenchent la quatrième charge de façon que le sommet perde la plus grande partie de son atmosphère dans l'espace. Maintenant, la citadelle ne peut plus être approchée que par des gens en combinaison spatiale. Ils se tapissent dans l'une des salles qui ont encore une atmosphère. Leurs combinaisons sont au bout de leurs réserves d'oxygène, alors ils les enlèvent, et sont victimes des symptômes habituels.

– Tu sais quelque chose à ce sujet, d'ailleurs ? »

Elle haussa les épaules. « L'hémoglobine est une molécule de grande classe. Superbement adaptée à ce qu'elle doit faire – prendre l'oxygène dans les poumons et l'apporter à toutes les cellules de l'organisme. Si on lui donne un oxygène juste un peu différent de celui dont elle a l'habitude, cela continue de fonctionner, mais un peu moins bien. C'est comme lorsqu'on est en haute altitude : on est essoufflé, alangui, on n'a plus les idées claires.

– Des hallucinations ?

– Peut-être. Pourquoi ? Tu en as eu ?

– Ne fais pas attention. Mais attends une seconde... Jules supporte très bien l'air d'Arbre.

– On finit par s'acclimater. L'organisme réagit en produisant plus de globules rouges. Au bout d'une semaine ou deux, on ne ressent plus rien. À titre d'exemple, certains occupants du *Daban Urnud* ne quittent presque jamais leur orbe, de sorte qu'ils ont du mal à respirer lorsqu'ils doivent aller dans les parties communes, où l'air est un mélange. Alors que d'autres y sont accoutumés.

– Comme la cosmographe fthosienne qui nous a permis d'entrer dans le sas de l'observatoire.

– Exactement. Lorsqu'elle vous a vus vous étouffer et commencer à perdre connaissance, elle a compris ce qu'il se passait. Elle a déclenché l'alarme.

– Vraiment ? »

Ala m'adressa de nouveau son regard apitoyé-mais-affectueux. « Quoi ? Vous espériez monter à bord sans vous faire remarquer ?

– Euh... je pensais que c'était exactement ce que nous avions fait. »

Elle prit ma main et l'embrassa. « Je crois que vos ego vont pouvoir se satisfaire de ce que vous avez *effectivement* accompli, et qui sera glorifié pendant très longtemps.

– D'accord, dis-je en considérant qu'il était temps de passer à un autre sujet. Donc elle a déclenché l'alarme.

– Oui. Et malgré le chaos ambiant, des secours sont arrivés à l'observatoire ; ils vous ont trouvés inconscients, mais vivants. Heureusement pour vous, les médecins d'ici ont l'habitude de traiter ce genre de troubles. Ils vous ont placés sous oxygène, ce qui a paru vous soulager. Mais ils n'étaient pas certains de pouvoir vous sauver : ils n'avaient jamais soigné d'Arbriens. Comme ils craignaient des lésions cérébrales, par précaution, ils vous ont mis au frais dans des caissons hyperbares.

– Au frais ?

– Oui, littéralement. Ils ont abaissé votre température corporelle tout en oxygénant votre sang comme ils le pouvaient avec de l'air laterrien. Vous êtes restés inconscients une semaine.

– Et Osa et Esmā, comment sont-ils sortis du sommet ? »

Elle laissa un long moment s'écouler avant de dire : « Raz, ils sont morts. Les Urnudiens ont deviné où ils se trouvaient. Ils ont percé un trou dans le mur. Tout l'air s'est échappé dans l'espace. »

Je restai immobile une minute. « Eh bien, finis-je par dire, je suppose qu'ils sont partis comme de vrais combattants.

– Oui. »

Je laissai échapper un rire qui n'avait rien de drôle. « Et, comme un vrai non-combattant, j'ai survécu.

– Et j'en suis très heureuse. » Alors elle se remit à pleurer. Elle ne pleurait pas de tristesse pour la mort de nos compagnons, ni de joie parce que nous avions survécu. Elle pleurait de souffrance et de honte de nous avoir mis dans une situation où nous aurions pu mourir ; du fait que les responsabilités qui lui incombaient et la logique des circonstances ne lui avaient laissé d'autre choix que de prendre cette décision terrible. Tout le reste de sa vie – de notre vie, espérais-je –, elle se réveillerait en sueur au milieu de la nuit en y repensant. Mais cette souffrance, elle devait la garder pour elle, parce qu'elle n'attirerait pas la sympathie de grand monde. *Vous avez envoyé vos amis faire quoi ? Pendant que vous restiez en sécurité au sol ?* Alors je

savais que cela resterait à jamais entre nous deux.

Je me dégageai un peu et la serrai dans mes bras. Lorsqu'il parut possible de revenir à notre discussion, je demandai : « Combien de temps Osa et Esma sont-ils restés enfermés dans cette pièce avant... ce qui est arrivé ?

– Deux jours.

– *Deux jours ?*

– Les responsables du Piedestal craignaient qu'ils aient piégé l'endroit, ou qu'il y ait d'autres combattants cachés. Mais il leur fallait agir, parce que les otages allaient manquer d'air. Soit ils réagissaient, soit ils les regardaient mourir sur les écrans à visues.

– Ils devaient être terrifiés.

– Oui, je crois, répondit Ala. Ou hébétés plutôt. Parce qu'ils avaient cru un temps nous avoir cloués sur place à Trédégarrh, qu'ils avaient infiltrée. Tout d'un coup, vous démasquez Jules Verne Durand, si bien qu'ils perdent leurs yeux et leurs oreilles au sol. Et au même moment, la convoxe et toutes les grandes concentes s'évanouissent dans l'anticoncrétion.

– Quelle excellente idée ! Qui a pu concevoir cela ? »

Elle rougit et ravala un sourire naissant, mais comme elle ne voulait pas que l'attention revînt sur elle, elle poursuivit : « Ils ont une peur bleue des millénariens – des incantants –, et ils n'ont pu que remarquer que toutes leurs maths s'étaient vidées. Où tous ces millénariens avaient-ils pu aller ? Que préparaient-ils ? Puis c'est le lancement des deux cents missiles. Extrêmement ennuyeux. Un raz-de-marée d'informations à gérer. Des milliards d'objets inconnus à tracer. Ils croient voir un vaisseau, qui explose – ils se disent que la crise a avorté. Mais quelques jours après, tombée de nulle part, survient cette attaque horifiante et dévastatrice contre leur principal atout stratégique. Durant les deux journées qui suivent, ils ne peuvent penser à rien d'autre : ils sont obsédés par le sort des otages retenus dans ce sommet. Et comme si cela ne suffisait pas, une autre équipe en tenue noire réussit à pénétrer dans le vaisseau, et ces intrus ne sont neutralisés que parce qu'ils ne peuvent pas respirer leur air...

– Ils nous ont pris pour un autre groupe de combattants ?

– Qu'aurais-tu pensé à leur place ? Et pire encore, ils n'avaient aucun moyen de savoir combien d'autres il pouvait y en avoir. De leur point de vue, ils pouvaient être des centaines, avec des armes. Donc...

– Ils ont décidé de négocier.

– Oui. De lancer des discussions quadripartites entre le Piedestal, le Pivot et les deux magisteria.

– Pardon... les quoi ?

– Les magisteria.

– C'est-à-dire ?

– C'est arrivé après que tu as quitté Arbre. Un magisterium est composé du pouvoir sœculier. L'autre représente le monde mathique – enfin, maintenant l'anticoncrétion. Les deux ensemble, eh bien...

– Ils gouvernent le monde ?

– On peut le dire comme cela. » Elle haussa les épaules. « Tant que nous n'aurons pas trouvé un meilleur système, en tout cas.

– Et toi, Ala, tu ne ferais pas par hasard partie de ces gens qui dirigent actuellement le monde ?

– Je suis ici, non ? » Elle n'avait pas apprécié la plaisanterie.

« Comme membre de la délégation ?

– Comme une petite souris. Une assistante. Et encore, la seule raison pour laquelle ils m'ont emmenée, c'est parce que les militaires m'aiment bien : ils me trouvent sympa. »

Je m'apprêtais à suggérer une bien meilleure explication : en envoyant le collectif 317, c'était elle qui avait assuré le succès de la mission.

Mais elle devina mon intention et détourna la tête. Elle ne voulait pas en entendre parler. « Nous sommes une cinquantaine, s'empressa-t-elle d'ajouter. Nous avons amené des médecins. De l'oxygène.

– De la nourriture ?

– Évidemment.

– Comment êtes-vous montés ?

– Des géomètres sont descendus nous chercher. Une fois arrivés sur le *Daban Urnud*, nous sommes venus directement ici, tu t'en doutes.

– Hum... je n'aurais pas dû parler de nourriture.

– Tu as faim ? demanda-t-elle comme si c'était presque inconcevable.

– À l'évidence.

– Pourquoi ne l'as-tu pas dit ? Nous vous avons apporté cinq des plus beaux paniers-repas qui se puissent concevoir !

– Pourquoi cinq ?

– Un pour chacun d'entre vous. On ne compte pas Jules,

évidemment : il s'empiffre depuis qu'il est arrivé.

– Euh... juste pour me prouver que je n'ai pas subi de lésions cérébrales, pourrais-tu les citer ?

– Lio, Jesry, Arsibalt, Sammanne et toi.

– Et Jad ? » Son visage s'effondra à tel point que ma sociabilité m'obligea à me reprendre : « Désolé, Ala. Ce que j'ai vécu a été assez éprouvant. Mes souvenirs sont encore embrumés.

– Non, c'est moi qui suis désolée, répondit-elle. Ce doit être le résultat du choc. » Elle parut un peu hésitante, plissa le front, se maîtrisa.

« Pourquoi ? Quel choc ?

– De l'avoir vu flotter au loin. De savoir ce qui lui est arrivé.

– Quand l'ai-je vu dériver de cette façon ?

– Eh bien, il n'a jamais repris connaissance après le lancement des missiles, expliqua doucement Ala. Tu l'as vu entrer en collision avec un chargement. Il y est resté accroché. Tu as essayé de le rattraper. Mais le grappin ne s'est pas accroché. Vous n'aviez plus le temps. Arsibalt a voulu venir t'aider, mais tu as manqué être emporté par le générateur. Jad a dérivé. Il est rentré dans l'atmosphère, et s'est consumé au-dessus d'Arbre.

– Ah oui... Comment ai-je pu oublier ? » C'était sarcastique, évidemment, mais dans le même temps, j'observai le visage d'Ala avec attention. Les circonstances de mon passé récent faisaient que j'étais plus en phase avec ses expressions faciales qu'avec tout le reste des cinq cosmi connus. Elle pensait – mieux, elle *savait* – que ce qu'elle venait de me rappeler était vrai.

Il y avait, j'en étais certain, des enregistrements sur Arbre pour le prouver.

Rhétôs : Personnages légendaires, associés dans le folklore aux ordres prociens, censément capables d'altérer le passé en manipulant les souvenirs et enregistrements matériels.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Je n'avais d'autre idée en tête que manger. Mais impossible d'y aller nu. Ala sortit, comme s'il était parfaitement normal de me voir dans le plus simple appareil, mais que me regarder m'habiller eût été

indécent. La délégation arbrienne nous avait apporté des chapes, des cordelières et des sphères. Les quatre espèces de géomètres étaient plus ou moins fascinées par les avôts, et eussent pu mal comprendre que ce statut fût dissimulé.

Lorsque je fus convenablement vêtu, le personnel médical m'aida à enfiler un réservoir dorsal d'oxygène arbrien, relié à mon tube nasal. Puis je suivis une série de pictogrammes jusqu'à un toit-terrasse où je découvris Lio et Jesry plongés jusqu'aux coudes dans leurs paniers-repas. Fraa Sildanic était là. D'un air désespéré et résigné, il me prévint que je ne devais pas manger trop vite si je ne voulais pas être malade. J'ignorai son avertissement aussi gaillardement que mes fraas. Au bout de quelques minutes, je réussis à relever la tête de mon bol et à regarder le monde artificiel qui m'entourait.

Les quatre orbes d'une même colonne étaient proches à se toucher, et reliés par des portails à la façon des wagons d'un train de voyageurs. Lorsque le *Daban Urnud* manœuvrait ou accélérail, les portails devaient être fermés et hermétiquement scellés, mais aujourd'hui ils étaient ouverts.

Les Laterriens vivaient dans les orbes 9 à 12. L'hôpital était situé dans le numéro 10, non loin du portail qui le liait au numéro 11. Ce toit-terrasse, comme toutes les surfaces extérieures, était intensément cultivé, à l'exception d'un petit espace destiné à accueillir des tables et des bancs. Là où il était recouvert par des plaques de gazon, des légumes poussaient en dessous, dans des jardinières suspendues. Des tonnelles s'entrecroisaient au-dessus de nos têtes, soutenant des écheveaux végétaux débordants de grappes de fruits verts. Tant que l'on se focalisait sur ces éléments, on eût dit un jardin sur Arbre. Mais la vue générale était tout autre. L'hôpital était constitué d'une demi-douzaine de péniches arrimées ensemble. Chacune avait trois étages sous le niveau de l'eau et trois au-dessus. Des passerelles flexibles les reliaient les unes aux autres, ainsi qu'aux embarcations voisines, le tout formant un tapis circulaire qui semblait couvrir la totalité de la surface. Mais, parce que la « gravité » ici était une fiction produite par la rotation, la surface – ce que notre oreille interne ou un niveau à bulle identifieraient comme l'horizontalité – était incurvée. Si bien que le tapis circulaire de logements flottants était en creux. Notre oreille interne nous disait que nous étions au fond. Si nous regardions de l'autre côté, à moins de huit cents toises, nos yeux nous avertissaient

au contraire que l'eau était au-dessus de nous. Alors que, si nous avions parcouru cette distance les yeux bandés, nous eussions eu l'impression de marcher sur du plat, et jamais de grimper.

La moitié de la surface intérieure de l'orbe était immergée. L'autre moitié constituait le « ciel ». On pouvait oublier que sa couleur bleue était de la peinture tant que l'on ne regardait pas vers les portails des orbes 11 et 9. Ceux-ci étaient suspendus dans le firmament comme de bien étranges corps astronomiques, et reliés au tapis d'embarcations par des systèmes de téléphériques à sièges. Quant au soleil, c'était un amas de fibre optique qui apportait une lumière modifiée et filtrée depuis celle que puisaient les cornes paraboliques à l'extérieur de l'icosaèdre. Ce soleil factice était à une place fixe sur le plafond de l'orbe, mais en dirigeant la lumière vers des fibres différentes selon l'instant de la journée, on créait l'illusion qu'il se déplaçait dans le ciel. Il s'assombrissait durant la nuit mais, comme nous l'avait expliqué Jules, d'autres fibres alimentées via les celliers de la plupart des maisons flottantes permettaient aux cultures de pousser en continu. Le système était si productif que les géomètres réussissaient à maintenir la densité démographique d'une ville de taille moyenne par sa seule autosuffisance.

Il était bon, en un sens, que la vue depuis le toit de l'hôpital offrît tant de choses à observer et de sujets de conversation ; sans cela, notre discussion eût été d'une étrangeté incapacitante. Les visages de Lio et de Jesry étaient fermés. Oh, ils m'avaient fait de grands sourires en me voyant arriver, et je n'eusse pu être plus heureux de les retrouver. Mais ensuite, leurs visages s'étaient refermés comme des poings, comme pour m'interdire d'exprimer quoi que ce fût à voix haute.

Nous consacrons trop d'énergie à manger pour beaucoup parler, de toute façon. Fraa Sildanic et un autre médecin arbrien ne cessaient d'aller et venir. Et, même si je ne voulais pas penser à mal, je n'avais aucun moyen de savoir si cette terrasse n'était pas truffée de dispositifs espions. Outre que la moitié des Laterriens soutenaient le Piedestal, même les tenants du Pivot pouvaient avoir mal pris le rôle que nous avions joué dans l'assaut du *Daban Urnud*. Certains pouvaient avoir des parents ou des amis parmi les victimes des combattants. Laisser transpirer par imprudence qu'un millénarien s'était introduit dans le vaisseau et avait disparu eût été la pire chose à faire maintenant. Une fois que j'eus un peu assouvi mon appétit, mon

angoisse se rappela à moi.

Lorsqu'Arsibalt apparut et se jeta sur son panier tel un engin de terrassement, j'attendis qu'il eût la bouche pleine, puis levai mon verre et dis : « À fraa Jad. Même si nous gardons en mémoire les quatre combatants qui sont morts, n'oublions pas celui qui a sacrifié sa vie dans les dix premières minutes de la mission, avant qu'il ait même quitté l'atmosphère d'Arbre.

– Au regretté fraa Jad, me fit écho Jesry, avec un tel empressement et une telle vigueur que je sus que ses pensées ne pouvaient être très éloignées des miennes.

– Je n'effacerai jamais de ma mémoire le souvenir de son terrifiant plongeon dans l'atmosphère », ajouta Lio, avec un tel manque de sincérité que je faillis recracher ma gorgée par le nez.

Je gardai un œil sur Arsibalt, qui avait cessé de mâcher et nous regardait tous, les yeux écarquillés, en essayant de comprendre s'il s'agissait d'une forme d'humour particulièrement noir et circonvolé. Je croisai son regard, puis levai brièvement les yeux au ciel, un vieux signal d'Édhar qui nous permettait, d'un seul mouvement en direction des fenêtres de la fêrûle édictrice, de dire : *Tais-toi et joue le jeu*. Il acquiesça, me signifiant qu'il avait compris, mais l'expression de son visage traduisait toujours son choc et sa confusion. Je lui fis savoir d'un petit haussement d'épaules qu'il n'était pas le seul.

Sammanne apparut, vêtu de la tenue tic traditionnelle. Faisant montre d'une parfaite maîtrise de soi, il fit le tour de la tablée en nous serrant la main et en nous donnant chacun une petite tape ou une accolade sur l'épaule, avant d'ouvrir son panier plein d'une nourriture infiniment plus goûteuse et odorante que ce que nous avions tous. Nous le laissâmes manger. Ce qu'il fit de la façon paisible et contemplative à laquelle je m'étais habitué depuis que je le regardais déjeuner au sommet du pinacle à Édhar. Son visage n'affichait aucune surprise quant à la raison pour laquelle il n'y avait que cinq personnes et cinq paniers. En fait, il était parfaitement réservé et impassible, ce qui, combiné à sa tenue formelle de tic, réveilla toute une série de vieilles habitudes et conventions sociales depuis longtemps enterrées au plus profond de mon esprit.

« Avant que vous arriviez, nous avons levé nos verres à la mémoire du regretté fraa Jad et de tous nos autres compagnons disparus », lui dis-je au moment où il s'apprêtait à boire.

Il fit un signe de tête courtois, leva son verre, et dit : « Très bien. À nos camarades disparus. » *Oui, je suis au courant, moi aussi.*

« Suis-je le seul à souffrir de séquelles neurologiques ? interrogea Arsibalt, encore un peu abasourdi.

– Tu veux dire de lésions cérébrales ? demanda Jesry d'un ton compatissant.

– Selon que c'est ou non aussi permanent que ce qui t'affecte, rétorqua Arsibalt.

– Certains de mes souvenirs sont encore un peu brumeux », annonça Lio.

Sammanne s'éclaircit la gorge et le dévisagea.

« Mais tout redevient cohérent, maintenant que je suis mieux réveillé », ajouta Lio.

Sammanne reporta son attention sur son repas.

Jules Verne Durand apparut, nous regarda tous ensemble, s'illumina. « Ah ! s'exclama-t-il. Quand je vous ai vus tous les cinq hors de vos combinaisons dans l'observatoire, à chercher votre respiration comme des poissons hors de l'eau, j'ai craint de ne plus jamais pouvoir revoir une scène comme celle-ci. »

Nous levâmes tous nos verres dans sa direction, et l'invitâmes à se joindre à nous.

« Qu'en est-il des autres ? Je veux dire, qu'a-t-on fait des quatre dépouilles ? » demanda Jesry.

Cinq paires d'yeux arbriens se fixèrent sur le visage du Laterrien. Mais si Jules perçut quelque chose d'anormal dans ce nombre, il n'en laissa rien paraître. « C'est devenu un sujet de négociation, dit-il. Les corps des quatre combattants ont été congelés. Comme vous pouvez l'imaginer, certains dans le Piedestal aimeraient pouvoir les disséquer à des fins d'analyses biologiques. » Un nuage noir passa sur son visage, et il marqua une pause. Nous savions tous qu'il pensait à sa femme Lise, dont la dépouille avait été soumise au même traitement à la convoxe. Lorsqu'il eut retrouvé sa maîtrise, il poursuivit : « Les diplomates arbriens ont fait savoir en des termes sans équivoque que cela serait inacceptable – que les dépouilles devaient être considérées comme sacrées et rendues intactes à la délégation dont vous faites maintenant partie. Cela sera fait lors de la cérémonie inaugurale, qui aura lieu dans l'orbe 4 dans à peu près deux heures. » *Le Piedestal n'est toujours pas au courant des tue-tout dissimulés dans vos organismes, et je*

n'ai pas vendu la mèche, mais cela me rend tout de même vraiment nerveux.

D'autres tue-tout avaient-ils été apportés par la délégation ? Y en avait-il maintenant des centaines, des milliers répartis un peu partout dans le *Daban Urnud* ? Certains membres de la délégation avaient-ils le pouvoir de les déclencher ? Je me souvenais – si ce terme pouvait s'appliquer à une chose qui ne s'était pas produite dans ce cosmos – du bloc argenté dans la main de fraa Jad. Le détonateur. Qui, parmi cette cinquantaine de personnes, en était pourvu ? Surtout, qui presserait la détente ? Dans la logique de certains, il s'agirait d'une perte acceptable. Au prix de cinquante vies arbriennes, le *Daban Urnud* serait anéanti, ou au moins si affaibli que les survivants n'auraient d'autre choix qu'une reddition inconditionnelle. Un coût incomparablement moindre qu'une guerre.

J'avais plus d'une raison de ne plus avoir faim.

Tous les autres songeaient à des choses assez proches, si bien que la conversation n'était pas vraiment pétillante. Peu à peu le silence devint manifeste. Je me demandai ce qu'un visiteur aveugle penserait de ce lieu, parce que l'environnement sonore était distinctement anormal. L'air ne bougeait pas, dans ces orbes. Chacun d'eux était réchauffé et refroidi sur un rythme semi-diurne décalé, afin que se créât à travers les portails un équilibre entre les expansions et contractions de l'air, ce qui produisait par ailleurs de légères brises en surface. Mais elles n'étaient jamais suffisantes pour faire naître des vagues ou pour faire s'envoler une feuille. Le son portait dans cet air immobile, et ricochait bizarrement contre le plafond de l'orbe. Nous entendions quelqu'un qui répétait un passage difficile sur un instrument à archet, des enfants qui se disputaient, un groupe de femmes qui riaient, un outil pneumatique en fonction. L'atmosphère paraissait dense, abrutissante, étouffante. À moins que ce ne fût ma gloutonnerie qui me rattrapait.

« L'orbe 4 est urnudien, dit Lio, nous sortant tous de notre torpeur.

– Oui, dit Jules d'un ton pesant, et vous serez tous là. » *Rien de personnel, mais je préférerais que les bombes vivantes que vous êtes quittiez tous mon orbe au plus tôt.*

« C'est le numéro le plus élevé parmi les orbes urnudiens, fit remarquer Arsibalt. Ce qui signifie, si je comprends bien les conventions, que c'est le plus peuplé, le, euh...

– Le plus bas dans la hiérarchie, oui, dit Jules. Les choses les plus anciennes et les plus importantes, les Urnudiens de plus haut rang sont dans l’orbe numéro 1. » *Celui que vous voudriez atomiser.*

« Visiterons-nous cet orbe ? » demanda Lio. *Aurons-nous une chance de l’atomiser ?*

« J’en serais fort surpris, répondit Jules. Les gens là-bas sont très étranges, et ne sortent presque jamais. »

Nous nous regardâmes tous.

« Oui, reprit-il, ils sont un peu comme vos millénariens.

– Ce qui est tout à fait approprié, ajouta Arsibalt, puisque leur voyage a commencé il y a mille ans.

– Alors, il est doublement regrettable que fraa Jad ait péri durant le lancement, dis-je, parce qu’il se serait immédiatement dirigé vers cet orbe-là – dans un narré où il serait arrivé là avec quelqu’un comme moi pour lui ouvrir les portes, évidemment.

– Qu’imagines-tu qu’il aurait fait, une fois là-bas ? demanda Jesry, fasciné.

– Cela dépend du genre de réception que l’on nous aurait réservée une fois la porte franchie, énonçai-je. Si cela s’était vraiment mal passé, nous n’aurions pas pu survivre, et nos consciences n’accéderaient plus à ce narré. »

Sammanne nous interrompit en s’éclaircissant de nouveau la gorge.

« Combien de temps faut-il pour aller d’ici à l’orbe 4 ? » demanda Jesry.

Je crois qu’il était le seul en mesure de parler : Lio et Arsibalt étaient sidérés.

« Nous devrions nous mettre en route dès que vous le pourrez, répondit Jules. Un premier groupe est déjà arrivé. » *Il y a déjà des tue-tout dans l’orbe 4, on ne peut plus rien y faire.*

Nous remballâmes ce qu’il restait de nos victuailles, refermâmes nos paniers-repas.

« Combien y a-t-il d’interprètes ? » demanda Arsibalt. *Va-t-on rester ensemble ?*

« À mon niveau, il n’y a que moi. » *Je vais être extrêmement occupé, on ne pourra plus se parler à partir de tout à l’heure.*

« De quel genre de personnes est composée la délégation arbrienne ? » demanda Lio. *Qui a le doigt sur la détente des tue-tout ?*

« Un mélange assez hétéroclite, pour ce que je peux en dire. Les dirigeants de certaines arches. Des artistes connus. Des capitaines d'industrie. Des philanthropes comme Magnath Foral. Des avôts. Des tics. De simples citoyens – dont un couple que vous connaissez bien, Raz.

– Vous plaisantez ! fis-je, oubliant momentanément le contexte sinistre. Cord et Yul ? »

Il hocha la tête. « Au vu de leur rôle durant la visitation d'Orithéna – à laquelle tant de gens ont assisté grâce à la visue que vous avez mise sur le réticulum, Sammanne –, on a jugé approprié de les envoyer ici en tant que dignes représentants de la population. » *Les politiques se servent de leur image dans tous les médias.*

« Je comprends, dit Lio, mais entre les chanteurs et les mystiques, il doit bien y avoir quelques vrais représentants du pouvoir sæculier, non ?

– Quatre militaires, qui me paraissent parfaitement honorables. » *Ce ne sont pas eux qui déclencheront les TT.* « Dix membres du gouvernement – dont notre vieille amie Mme la ministre.

– Ces Foral savent vraiment y faire », ne pus-je m'empêcher de commenter.

Sammanne me regarda en plissant le front.

Jules égrena ensuite la liste des noms et des titres des émissaires du pouvoir sæculier, en prenant la peine d'en identifier certains comme de simples collaborateurs. « Et enfin, conclut-il, notre vieux complice Emmane Beldo qui, je le crois, mérite plus d'attention qu'il n'en reçoit. » *C'est lui notre homme.*

La praxis choisie pour déclencher les TT, quelle qu'elle fût, ne pourrait être que des plus avancées – peut-être même un pur prototype, qui devrait avoir l'apparence d'un objet anodin. Et cela signifiait qu'il faudrait quelqu'un comme Emmane pour le faire fonctionner. Lequel, a priori, prendrait ses ordres auprès du mamamouchi de plus haut rang dans la délégation. Pas d'Ignétha Foral. Elle, j'en étais convaincu, venait pour des raisons liées au Lignage. Quels que pussent être son titre et son rôle officiels au niveau du pouvoir sæculier, elle et Magnath – son cousin ou qui qu'il fût – n'avaient pas fait tout ce chemin dans le seul but de flatter les caprices du dernier mamamouchi à avoir récemment remporté la sempiternelle bagarre de clowns que constituait la politique sæculière.

Les Foral étaient-ils au courant du sort de fraa Jad ? Travaillaient-ils ensemble ? Avaient-ils conçu un plan pendant que nous nous trouvions à Elkhazg ?

Il y avait tant de choses à envisager que mon esprit se mit en veille, et je passai la plus grande partie de la demi-heure suivante à assimiler de nouvelles sensations. J'étais devenu comme le visuocapteur d'artisan Flec : des yeux sans cervelle. Avec mon résolveur vautour, mon stabifixe et mon dynazoom, j'observai et enregistrai bêtement notre sortie de l'hôpital. Les démarches administratives étaient, semblait-il, l'un de ces attracteurs polaires qui demeuraient rituels et immuables à travers tous les cosmi. On nous remit aux bons soins d'un peloton de cinq Troais équipés de tubes nasaux et portant la même tenue que les sbires qui nous avaient agressés, Jad et moi, dans mon rêve, ou mon hallucination, ou mon incarnation alternative polycosmique. Lio considéra leurs armes, qui ressemblaient à des bâtons, des aérosols et des engins électriques – apparemment, les projectiles à fort pouvoir de pénétration étaient mal vus dans les environnements pressurisés. Ils nous détaillèrent en retour, en portant une attention toute particulière à Lio – ils avaient eu le temps de se renseigner sur qui était qui, et une partie de la mystique des combatants avait déteint sur lui.

Deux des soldats et Jules passèrent devant, les trois autres fermant la marche. Nous franchîmes une passerelle qui nous entraîna à travers un jardin privé ; je vis par une fenêtre ouverte, à une longueur de bras, un Laterrien qui faisait la vaisselle. Il m'ignora. De là, nous entrâmes dans une cour d'école. Les enfants cessèrent de jouer quelques instants pour nous regarder. Certains nous dirent bonjour, et nous sourîmes, inclinâmes la tête, leur rendîmes leurs salutations. Ensuite, une péniche sur laquelle deux femmes repiquaient des légumes. Et ainsi de suite. La communauté ne perdait pas d'espace en voies de communication. Leurs déplacements se faisaient à travers un réseau de droits de passage couvrant les toits et les terrasses des embarcations. Chacun pouvait aller partout, et la bienséance prévoyait par convention que l'on s'ignorât mutuellement. Les objets lourds étaient déplacés sur de maigres esquifs à fort tirant d'eau qui manœuvraient à travers d'étroits chenaux – lesquels me surprirent parce que comme ils s'étendaient sous des charmilles flexibles, ils m'étaient apparus depuis la terrasse de l'hôpital comme de minces

veines et artères vertes se ramifiant à travers la ville.

Quelques minutes après, nous rejoignîmes un bateau qui servait de terminal au système de téléphérique à sièges. Nous montâmes jusqu'au trou dans le ciel deux par deux, chaque Arbrien accompagné par un soldat troais, pour gagner le portail qui joignait le 10 au 11. Le vent soufflait assez fort sur nos visages pour nous piquer les yeux et soulever nos chapes.

En attendant les autres dans le portail, j'observai la machinerie spectaculaire placée derrière l'écran bleu du faux ciel, la masse de fibre optique qui apportait la lumière. Le soleil était brillant, mais froid ; tous les infrarouges en étaient filtrés. C'était le ciel lui-même qui irradiait une douce chaleur, tel un gril à très basse température. Nous la percevions assez fortement ici, et étions heureux qu'il y eût du vent.

Puis nous descendîmes en téléphérique jusqu'au tapis de péniches de l'orbe 11, traversâmes et remontâmes jusqu'au portail de l'orbe 12 : le plus reculé des orbes laterriens. Il n'y avait pas de raccordement ensuite : nous avions touché le fond. Mais le ciel supportait une passerelle à échelle tubulaire et circulaire qui nous mena jusqu'à un portail d'un autre type dans la partie la plus « haute » du ciel – son zénith. Là, la gravité était notablement plus faible, parce que nous étions plus près de l'âme. Nous nous attardâmes sur cette passerelle annulaire qui était, jusqu'au dernier rivet, semblable à celle de l'orbe 1, sur laquelle fraa Jad avait pris un coup de fusil. Je regardai alentour, vis des détails qui m'étaient parfaitement restés « en mémoire », et appuyai mes reins contre la balustrade pour comparer mes sensations au « souvenir » de ma culbute.

Jules dut s'identifier sur un terminal à visue, et justifier de la raison de sa venue dans une langue que je supposais être de l'urnudien. Le chef des soldats fit de même, par des salves de grognements bourrus. Nous dûmes chacun nous placer devant la machine pour que nos visages fussent scannés. Pendant que nous patientions, nous examinâmes la vanne à boisseau, qui donnait la déplaisante impression d'avoir un plafond juste au-dessus de nos têtes. Pour moi, cela n'avait rien de nouveau. Dans son apparence, je retrouvais l'aspect praxique massif et écrasant – ce style que nous appellerons *casemate spatiale urnudienne intercosmique tonitruante* – qui prévalait dans le vaisseau vu de l'extérieur ou de l'âme, mais était par

bonheur absent des orbes.

Le grand œil d'acier ne s'ouvrirait pas pour nous aujourd'hui. Nous allions devoir nous contenter d'une écoutille circulaire juste assez large pour laisser passer Arsibalt et un Troais grommelant lourdement équipé. Celle-ci fut finalement déverrouillée depuis un poste de contrôle, et nous fîmes la queue dessous.

« Une menace », renâcla Jesry en indiquant du menton la monumentale vanne à boisseau. Je connaissais ce ton : il était révolté d'avoir mis si longtemps à s'en apercevoir. Je dus paraître perplexe. Car il ajouta : « Allons, pourquoi choisir un tel style praxique ? Pourquoi une vanne à boisseau et pas autre chose ? »

– Une vanne à boisseau fonctionne même lorsque l'écart de pression entre ses deux faces est énorme, dis-je. Donc, la prépotence pourrait vider l'âme – l'ouvrir sur l'espace – puis activer la vanne et détruire totalement cet orbe. C'est à cela que tu penses ? »

Jesry acquiesça.

« Fraa Jesry, ton hypothèse est effroyablement cynique, dit Arsibalt, qui nous écoutait.

– Oh, je suis certain qu'il y a d'autres raisons, répondit Jesry, mais la menace demeure. »

Un par un, nous escaladâmes une échelle qui permettait de franchir la petite écoutille, se poursuivait le long d'un tube vertical, menait à une seconde écoutille – un sas étanche – et s'achevait sur une autre plateforme annulaire ceignant l'orifice de la galerie verticale qui s'élevait de douze cents pieds « au-dessus » de nos têtes, jusqu'à l'âme. Je vérifiai : le clavier numérique était placé exactement comme dans mon souvenir.

Lio était passé le premier, et couvrait à présent ses yeux d'une sorte de bandeau matelassé.

Jules nous en tendait un à mesure que chacun de nous émergeait du sas.

« Pourquoi ? demandai-je sèchement.

– Pour que vous ne soyez pas affectés par l'effet de Coriolis, répondit-il. Néanmoins, si c'est le cas... » Il me présenta un sac. « D'ailleurs, quand j'y pense, prenez-en deux, vu ce que vous avez mangé. »

Je jetai un dernier coup d'œil avant de mettre le bandeau. Nous nous apprêtions à escalader une échelle d'une hauteur

impressionnante. Mais je savais que la « gravité » allait décroître à mesure, si bien que l'ascension ne serait pas très éprouvante. Par contre, nous allions subir des effets inertiels puissants et désorientants en nous rapprochant de l'axe. D'où l'inquiétude du Laterrien quant au mal de l'espace.

Je m'apprêtai à attraper le premier échelon.

« Allez-y lentement, dit Jules. Assurez-vous à chaque pas que votre pied est bien placé avant de passer au suivant. »

Comme l'échelle était enchâssée dans une cage tubulaire, les risques de chute étaient minimes. Je pris lentement le barreau, comme recommandé, écoutai les mouvements de Lio, au-dessus de moi, avant de monter d'un cran. Mais, au bout d'un moment, les barreaux devinrent presque symboliques. Un mouvement du poignet ou des doigts nous faisait flotter jusqu'au suivant. Pourtant, le soldat troais qui avait pris la tête maintenait le même rythme régulier – il avait appris d'expérience que ceux qui montaient trop rapidement avaient vite besoin de leur sac.

Je songeai au clavier numérique. Et si fraa Jad avait tapé l'une des neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf *mauvaises* combinaisons ? Ou s'il avait fait plusieurs essais ? Une lumière rouge aurait fini par s'allumer dans quelque poste de contrôle. Les géomètres auraient branché un visuocapteur et, voyant deux pompiers qui tritureraient le clavier, ils auraient envoyé quelqu'un pour leur faire la leçon. Celui-là n'aurait probablement pas eu de fusil – juste des armes du genre de celles qu'arborait notre escorte.

Les mots de Jesry me revinrent : *Une menace*. Il avait raison. Ouvrir la vanne à boisseau revenait à pointer une arme chargée sur la tête de tous les occupants de l'orbe. Rien d'étonnant à ce que les soldats se fussent précipités pour nous éliminer ! Dans un cosmos où fraa Jad connaissait – ou devinait – le code, nous étions certains de nous faire tuer. Ce qui me libérerait, apparemment, pour aller ailleurs.

Mais que se serait-il passé dans tous les cosmi infiniment plus nombreux où le hasard lui aurait fait taper un mauvais code ? Nous aurions été pris vivants.

Que serait-il arrivé ensuite dans ces cosmi ? Nous aurions été détenus un temps, puis menés devant gan Odru pour parlementer.

Mes oreilles me dirent que j'avais émergé au sommet de la galerie ; mes mains tâtonnèrent, mais ne trouvèrent plus d'autre barreau. Je

sentis que le Troais me tirait pour m'extirper, puis en sens inverse pour contrebalancer l'élan qu'il m'avait imprimé, et me guidait vers une chose à laquelle je pus m'agripper. J'ôtai mon bandeau et vis que j'étais arrivé dans l'âme. La vanne à boisseau qui menait au palier bas de l'articulation n'était qu'à un jet de pierre derrière nous. Elle se prolongeait dans l'autre sens sur une hauteur impossible à estimer à l'œil nu, mais je savais qu'elle était de dix-huit cents toises. Tout était comme dans mon souvenir : des tubes luisants répartis sur sa surface émettaient une lumière solaire filtrée, et l'échelle convoyeuse à bande cheminait sempiternellement dans un cliquetis et un ronronnement de mécanique bien huilée.

Trois autres puits-galeries rejoignaient l'âme à cette jonction. Celui qui était directement au-dessus de nous – ou nous faisait face – menait à l'orbe 4 ; il semblait continuer en droite ligne la galerie que nous venions d'escalader. Une échelle circulaire courait le long de la paroi de l'âme pour faciliter l'accès aux quatre puits. Ceux qui étaient entraînés à ce genre de chose pouvaient simplement sauter à travers.

Il y eut un temps d'attente. Déjà parce que certains étaient encore dans le puits. Ensuite parce qu'un embouteillage s'était formé à l'entrée de l'orbe 4.

Il y avait des règles de sécurité quant au nombre de personnes qui pouvaient être autorisées à utiliser l'échelle en même temps, que faisait respecter un soldat posté en regard du dernier barreau. Une autre délégation avait commencé à descendre avant nous – encore que, de notre point de vue, ils semblaient plutôt monter à l'échelle les pieds devant –, et nous allions devoir attendre qu'ils fussent tous arrivés en bas.

Alors, pour passer le temps, Lio et moi décidâmes de voir si nous pouvions réussir à nous immobiliser au centre de l'âme. L'objectif était de se placer près du milieu du grand puits en perdant toute rotation, afin que ce fût tout le vaisseau qui tournât autour de nous. Cela exigeait de faire un saut approximatif depuis la paroi et d'ajuster sa trajectoire en s'agitant dans l'air. Les cinq premières minutes, ce fut un misérable cafouillage. Puis je réussis à donner un coup de pied à Lio, qui le fit saigner du nez. Les soldats troais nous observaient avec un amusement croissant. Ils ne comprenaient pas un mot de ce que nous disions, mais ils savaient exactement ce que nous essayions de faire avec une désespérante incompetence. Après mon coup de pied, ils

prireut pitié de nous – ou craignireut d'être blâmés si nous nous blessions davantage. L'un d'entre eux me fit signe de venir. Il attrapa ma cordelière d'une main et le haut de ma chape de l'autre ; il me donna une petite impulsion, accompagnée d'un léger mouvement tournant. Lorsque mes grands gestes des bras m'arrêterent au milieu de la colonne, je m'aperçus que j'étais tout près d'atteindre mon but.

Lorsque j'entendis des voix qui parlaient ouail, je regardai plus haut, et vis un contingent de peut-être deux douzaines de personnes qui venaient nous rejoindre. La plupart flottaient au milieu de l'âme au lieu d'utiliser l'échelle convoyeuse, si bien que même sans reconnaître leur langue j'eusse deviné qu'il s'agissait de touristes. Une silhouette jaillit et se détacha du groupe, s'attirant un commentaire acerbe d'un soldat.

Cord dévala la paroi de l'âme à la force des poignets et se propulsa dans ma direction à peine arrivée à cent pieds de moi. Je craignis la collision, mais heureusement, la résistance de l'air la ralentit, de sorte que nous nous heurtâmes sans violence, comme l'eussent fait deux piétons qui ne s'étaient pas vus. Nous partageâmes une longue étreinte de gravité zéro. Un autre Arbrien n'était pas loin derrière : un jeune sæculier. Je ne le reconnus pas, mais eus l'étrange sensation que c'eût été escompté. Il tombait sur trois axes en flottant vers moi et ma jermène, battant des bras et des jambes comme si cela eût pu l'aider. En tout cas, il était impeccablement vêtu et coiffé. L'un des soldats de notre escorte lui donna au vol un petit coup sur le genou qui interrompit sa chute et le remit sur une trajectoire un peu moins météorique. Il s'arrêta non loin de nous, quasi immobile de notre point de vue.

Comme je le regardais par-dessus l'oreille droite de Cord, qu'elle pressait si fort contre ma joue que ses boucles d'oreilles devaient s'y enfoncer jusqu'au sang, je le vis lever un brelot et nous viser.

« Dans le cœur glacial du vaisseau extrasylvestre, entonna-t-il d'un baryton merveilleusement modulé, les retrouvailles rassérénantes d'un frère et d'une sœur. Cord, la moitié sæculière du duo héroïque, affiche son profond soulagement maintenant que... »

Je commençais juste à me sentir moi-même profondément ému, quoique assez peu rasséréné, lorsque soudain l'homme au visuocapteur fut quasi magiquement remplacé par Yulassétar Craide. Associés à ce miracle, plusieurs effets sonores : un substantiel *zwomp*

et une puissante exhalaison – proche d'un jappement –, émise par l'homme. Yul s'était tout simplement projeté d'assez loin dans sa direction et était venu le heurter de plein fouet, s'immobilisant net, d'avoir transféré toute son énergie à sa cible. « La conservation de la quantité de mouvement, annonça-t-il, ce n'est pas seulement une bonne idée, c'est la loi de la nature ! »

Dans le lointain, j'entendis un choc mou et un piaillage quand l'homme au visuocapteur alla s'écraser au fond, provoquant chez les soldats de notre escorte des gloussements et ce que je pris pour des commentaires appréciateurs. Si j'avais été abasourdi, dans un premier temps, d'apprendre que Yulassétar Craide avait été intégré dans rien de moins qu'une délégation diplomatique, j'en voyais maintenant le génie.

Lorsque Cord se fut suffisamment remise pour me lâcher, je me laissai dériver pour aller heurter (plus doucement) Yul, et l'étreindre à son tour. Émergeant du puits de l'orbe 12, Sammanne les accueillit également avec entrain. Évidemment, il y avait bien des choses que j'eusse voulu dire à Cord et à Yul, mais l'homme au visuocapteur était revenu assez près pour nous enregistrer – quoique tout de même à distance respectueuse –, alors je me refermai. « Plus tard », dis-je. Yul hocha la tête. Cord, pour l'instant, semblait heureuse de simplement me regarder, les yeux pleins de questions. Je ne pus m'empêcher de me demander ce qu'elle voyait. Je devais avoir l'air épuisé et blafard. Elle, par contre, avait fait des efforts pour l'occasion : couverte de bijoux de titane, elle avait changé de coiffure et pillé une boutique de vêtements féminins. Mais elle avait eu le bon sens de ne pas en faire trop, et ressemblait encore à la femme que j'avais toujours connue : pieds nus, avec une paire de chaussures chics attachées à la ceinture de sa robe.

D'autres approchèrent peu à peu : un couple ridiculement beau que je ne reconnus pas ; quelques vieillards ; les Foral, flottant bras dessus bras dessous comme s'ils déambulaient en gravité zéro depuis des siècles ; trois avôts, dont un que je reconnus – fraa Lodoghir.

Je volai droit vers lui. M'apercevant, il s'excusa auprès de ses deux compagnons et m'attendit à une poignée de la paroi de la colonne. Nous ne perdîmes pas de temps en civilités.

« Vous savez ce qui est arrivé à fraa Jad ? » lui demandai-je.

Son visage fut plus éloquent encore que ses paroles n'eussent pu

l'être – c'est dire. Il savait. *Il savait*. Pas l'histoire officielle. Il savait ce que je savais – ce qui signifiait qu'il en savait certainement beaucoup plus que moi –, et il craignait me voir divulguer quelque chose à brûle-pourpoint. Mais je restai d'abord muet, le temps de lui faire comprendre d'un plissement de front que je resterais discret.

« Oui, finit-il par répondre. Comment doivent le comprendre des avôts de moindres facultés ? Que signifie le destin de Jad, qu'entraîne-t-il pour nous ? Quelles leçons pouvons-nous en tirer, quels changements cela impose-t-il à notre conduite ?

– Oui, pa Lodoghir, dis-je docilement, c'est en quête de telles réponses que je viens à vous. » Je ne pouvais qu'espérer qu'il saisisrait le sarcasme, mais il ne laissa rien transparaître de tel.

« En un sens, on pourrait dire qu'un homme comme fraa Jad consacre toute sa vie à la préparation de tels instants, non ? Toutes les pensées profondes qui traversent son esprit, tous les talents et facultés qu'il développe s'articulent autour d'un aboutissement. Mais nous ne comprenons cet apogée que rétrospectivement.

– C'est très beau. Mais parlons de nos perspectives. Que se passe-t-il ensuite, et comment le sort de fraa Jad affecte-t-il tout cela, en ce qui nous concerne ? Sauf à continuer comme si de rien n'était ?

– En ce qui me concerne, cela induit qu'il faut poursuivre une coopération toujours plus fonctionnelle entre les tendances que le vulgaire appelle rhétôs et incantants, dit Lodoghir. Les Prociens et les Halikaarniens travaillent ensemble depuis un passé proche, comme tu le sais, avec des résultats absolument fascinants pour ceux qui en ont conscience. » Il m'avait regardé droit dans les yeux en disant cela. Je savais qu'il parlait du réajustement des historiogrammes qui, entre autres choses, avait placé fraa Jad sur le *Daban Urnud* à l'instant même où sa mort était enregistrée au-dessus d'Arbre.

« Comme la détection de l'espion Zh'vaern, dis-je, juste pour entraîner une possible surveillance sur une fausse piste.

– Oui, dit-il en faisant légèrement non de la tête. Et cela est bien le signe qu'une telle coopération devrait et doit continuer.

– Et quel est l'objet d'une telle coopération, je vous prie ?

– La paix et l'unité intercosmiques, répondit-il d'un ton si pieux que je faillis éclater de rire – sauf que je ne lui aurais jamais fait un tel plaisir.

– De quelle façon ?

– C’est curieux que tu en parles, parce que pendant que tu étais en animation suspendue, certains d’entre nous ont débattu de ce même sujet. » Il indiqua d’un signe de tête un peu impatient l’ouverture de la galerie de l’orbe 4, où tous les autres se rassemblaient.

« Pensez-vous que le sort de fraa Jad ait affecté l’issue de ces négociations ?

– Oh oui, répondit-il. Cela a eu plus d’influence que je ne saurais le dire. »

Je commençais à craindre d’attirer l’attention, et je voyais bien que je ne tirerais plus rien de Lodoghir, alors je me tournai et l’accompagnai jusqu’à l’entrée de la galerie.

« Je vois que nous avons le haut du panier procien, dit Jesry en indiquant du menton Lodoghir et ses deux compagnons.

– Oui », répondis-je, avant de marquer un temps d’arrêt. Je venais seulement de réaliser que les compagnons de Lodoghir étaient tous deux des millénariens.

« Ils vont se sentir dans leur élément, poursuivit Jesry.

– Politique et diplomatie ? Sans aucun doute, renchéris-je.

– Et ils pourraient être utiles si nous avons besoin de changer le passé.

– Plus qu’ils ne l’ont déjà fait, tu veux dire ? » rétorquai-je. Je me dis que je pouvais me le permettre, parce que cela serait perçu comme appartenant aux habituelles pinailleries Prociens-Halikaarniens. « Plus sérieusement, fraa Lodoghir a porté énormément d’attention à l’histoire de fraa Jad, et il a toutes sortes d’idées profondes sur ce qu’elle signifie.

– Je suis *tellement* impatient de les entendre, lâcha Jesry d’une voix atone. Et il a des suggestions concrètes, aussi ?

– De quelque façon, nous ne sommes pas allés jusque-là.

– Hum. Ce qui signifie que c’est à nous de voir ?

– C’est ce que je crains, oui. »

La descente jusqu’à l’orbe 4 prit un certain temps, à cause des règles de sécurité.

« Je n’aurais pas cru cela possible, dit Arsibalt dont je ne percevais que la voix, quelque part de l’autre côté de mon bandeau, mais c’est déjà devenu banal !

– Quoi ? Tes pieds sur ma tête ? » Parce qu’il continuait de vouloir descendre trop vite, et menaçait à chaque pas de marcher sur mes

maines.

« Non. Nos interactions avec les géomètres. »

Je descendis quelques barreaux en silence, en songeant à ce qu'il venait de dire. Je savais qu'il était inutile d'en discuter. En lieu de quoi je dressai mentalement la liste de tout ce que j'avais vu sur le *Daban Urnud* et qui m'avait, pour reprendre le terme d'Arsibalt, frappé par sa banalité : le bouton d'urgence rouge sur le sas de l'observatoire, la machine à réchauffer les entrailles, les formulaires administratifs de l'hôpital, le Laterrien qui faisait sa vaisselle, les traces de mains grasses sur les barreaux des échelles. « Oui, dis-je. Hors le fait que nous ne pouvons pas manger ce qu'ils mangent, ce n'est pas plus exotique que de visiter un pays étranger sur Arbre.

– Ça l'est *moins* ! s'exclama Arsibalt. Un pays étranger sur Arbre serait prépraxique de quelque façon, avec une religion bizarre ou des coutumes ethniques, mais...

– Mais cet endroit a été tellement nettoyé de tout cela, stérilisé pourrait-on dire, que c'est devenu une technocratie.

– Exactement. Et plus il devient technocratique, plus il converge vers ce que nous sommes.

– C'est vrai, dis-je.

– Et quand aura-t-on droit aux bons morceaux ?

– Qu'as-tu en tête, Arsibalt ? Tu veux dire comme dans une visue de spécufiction, quand il se passe quelque chose d'incroyable ?

– Ce ne serait pas de trop », reconnut-il. Nous descendîmes quelques barreaux en silence, puis il reprit, d'un ton plus modéré : « C'est juste que j'ai envie de dire : *Ça va, c'est bon, j'ai compris !* Le flux hylaéen apporte un développement convergent aux systèmes doués de conscience, à travers tout l'éventail des historiogrammes, mais où est l'intérêt ? Il doit bien y avoir autre chose que ce gros vaisseau qui va de cosmos en cosmos pour collecter des populations types et les embaumer dans des sphères d'acier.

– Peut-être qu'ils partagent plus ou moins tes sentiments, suggérerais-je. Après tout, eux font cela depuis mille ans ; ils ont eu plus que toi le temps de s'en lasser. Tu ne t'es réveillé qu'il y a deux heures !

– Tu as peut-être raison, Raz, dit Arsibalt. Mais je crains qu'ils ne s'en soient *pas* lassés. Ils en ont fait une sorte de quête religieuse et ils y mettent des espoirs disproportionnés.

– Chut ! s'exclama Jesry juste en dessous de moi, avant d'avertir

d'une voix qui pouvait être entendue à travers les douze orbes : Arsibalt, si tu continues de parler comme cela, fraa Lodoghir va devoir effacer les souvenirs de tout le monde !

– Les souvenirs de quoi ? fit Lio. Je ne me souviens de rien.

– Alors cela ne résulte pas d'une quelconque sorcellerie rhétôs, clama fraa Lodoghir, mais du fait que les traits d'esprit ratés s'évanouissent très vite des mémoires !

– Mais de quoi parlez-vous donc ? demanda Yul en ouaïl. Vous effrayez les vedettes.

– Nous parlons du sens de tout cela, dis-je. De la raison pour laquelle nous sommes comme eux.

– Ils sont peut-être plus étranges que vous ne le croyez, suggéra Yul.

– Tant que nous n'aurons pas visité l'orbe 1, nous ne le saurons pas.

– Alors, allez à l'orbe 1, dit Yul.

– Lui y est déjà allé », plaisanta Jesry.

Nous atteignîmes le fond, franchîmes un autre tube à écoutes semblable aux précédents, et nous trouvâmes en regard du tapis de péniches de l'orbe 4. Celui-ci présentait en son centre un bassin elliptique non couvert : une petite touche de luxe que nous n'avions vue dans aucun orbe laterrien. Peut-être que les Urnudiens avaient des rendements agricoles encore supérieurs aux autres, et qu'ils pouvaient se permettre de consacrer un peu d'espace à la décoration. Le bassin était ceint d'une esplanade, dont la plus grande partie était maintenant couverte de tables.

« C'est un centre destiné aux réunions », expliqua Jules.

Mes pensées filèrent droit aux commentaires d'Arsibalt sur la banalité des choses : *Les extrasylvestres ont des centres de conférence !*

Ils avaient soudé des marches à leur ciel, peintes en bleu. Nous les descendîmes, devenant plus lourds à chaque pas. L'architecture des bateaux en contrebas n'était pas significativement différente de ce que nous avions vu dans les orbes laterriens : il n'y avait pas tant de façons que cela de construire une embarcation à toit plat, et qui pouvait flotter. La plupart des éléments décoratifs qui eussent pu distinguer un style architectural d'un autre étaient noyés sous des cascades de plantes productives destinées à l'alimentation et des canopées d'arbres fruitiers. Le chemin que nous suivîmes à travers le complexe de

péniches formait un boulevard étroit mais droit menant au bassin elliptique ; là, il n'était pas question de passer d'un toit-terrasse à l'autre. Nous croisions néanmoins quelques piétons çà et là, et en les regardant au passage, je m'efforçai de résister à l'envie de les considérer comme de simples esquisses d'êtres plus éminents, en amont de la mèche. À notre approche, ils détournaient le regard, s'écartaient de notre chemin et attendaient patiemment dans ce qui me paraissait être une attitude soumise.

« Quelle part de ce que nous voyons provient de la culture urnudienne originelle, me demandai-je à voix haute en me tournant vers Lio, et qu'est-ce qui découle plutôt du fait que cette population vit depuis mille ans à bord d'un vaisseau militaire ?

– Peut-être que cela revient au même, me fit remarquer Lio, vu que les Urnudiens ont été les seuls à construire ce genre de vaisseau. »

Le boulevard débouchait sur l'esplanade qui ceignait l'espace de conférence. Celui-ci, comme nous l'avions clairement vu d'en haut, était divisé en quatre quartiers égaux, lesquels étaient dominés par quatre pavillons aux murs de verre qui l'encadraient comme des sourcils.

« Regardez un peu l'étanchéité des portes ! nous signala Yul en indiquant l'un des pavillons de la tête. Ce sont de vrais aquariums ! »

Effectivement, à travers les murs de verre, nous aperçûmes des Fthosiens, sans tubes nasaux, qui se pressaient avec des documents sous le bras ou parlaient dans leur version locale du brelo.

« Ils laissent tous leur équipement respiratoire à l'entrée », fit remarquer Cord en pointant du doigt un râtelier, juste après la porte massivement calfeutrée, auquel des douzaines de respirateurs dorsaux étaient suspendus.

Jesry me donna un coup de coude. « Des interprètes », me dit-il en indiquant une mezzanine vitrée au-dessus du pont principal de l'« aquarium », où quelques Fthosiens des deux sexes équipés de casques étaient assis devant des consoles donnant sur le bassin. Comme pour le confirmer, le personnel urnudien commença à circuler à travers la délégation avec des plateaux couverts d'oreillettes : rouges pour le tærran, bleues pour l'ouaïl. J'en enfonçai une rouge dans mon oreille, et entendis la voix familière de Jules Verne Durand. D'un rapide coup d'œil, je le repérai dans la cabine vitrée des interprètes du pavillon laterrien. « La prépotence souhaite la bienvenue à la

délégation arbrienne, et requiert que vous vous rassembliez au bord de l'eau pour la cérémonie d'ouverture », disait-il. Au son de sa voix, j'eus l'impression qu'il l'avait déjà dit cent fois.

Nous rattrapions la part du contingent arbrien qui était venue en avance pour affiner les détails avant que l'arrivée des vedettes, des journalistes et des commandos spatiaux ne vînt tout compliquer. Ala en faisait partie. Les mamamouchis et leurs assistants nous avaient également précédés, et patientaient au bord de l'eau dans une bulle de poly gonflable de la taille d'un module d'habitation, juste un peu plus haut à gauche, depuis le boulevard. Un monceau d'équipement était entassé derrière, dont des réservoirs d'air comprimé qui avaient dû être apportés jusqu'au vaisseau depuis Arbre. Il s'agissait donc d'un pavillon improvisé, qui plaçait symboliquement nos mamamouchis sur un pied d'égalité avec les dignitaires géomètres. Il était fait des mêmes feuilles de poly laiteux que celles qui recouvraient les fenêtres de mon bungalow de quarantaine à Trédégarrh. Je pouvais y distinguer les vagues silhouettes de personnes vêtues de noir assises à une table – que j'associai à des doyns – et d'autres – leurs varlets – qui s'affairaient autour ou leur apportaient des documents.

Je restai un temps à regarder Ala entrer et sortir de cette tente, levant parfois les yeux au faux ciel lorsqu'elle parlait dans son micro-casque, ou recouvrant le microphone de sa main lorsqu'elle s'adressait à quelqu'un de visu. Les souvenirs du moment que nous avons passé ensemble ce matin même m'envahirent, et je ne pus penser à grand-chose d'autre. Je me fis l'effet d'être un homme avec une patte folle qui aurait suffisamment bien appris à se débrouiller pour oublier son handicap, mais qui, dès qu'il partait en voyage, revenait à son point de départ parce que la faiblesse de sa jambe le faisait tourner en rond. S'il trouvait une partenaire faible de l'autre jambe et qu'ils partaient ensemble...

Cord me fit sursauter. Je manquai tomber dans l'eau, et elle dut me retenir par ma chape.

« Elle est belle, dit-elle avant que je n'eusse pu me renfrogner.

– Oui, merci. Vraiment belle, répondis-je. C'est celle qu'il me faut.

– Tu le lui as dit ?

– Oui. En fait, le lui *dire* n'est pas le problème. Tu n'as plus à t'inquiéter de ce que je devais lui *dire*.

– Très bien, dit Cord.

- Le problème, ce sont les circonstances.
- Ce sont tout de même des circonstances assez passionnantes.
- Je suis désolé que tu te sois retrouvée impliquée là-dedans, cela n'a jamais été mon intention.

– Mais il ne s'est jamais agi de ce que toi, tu voulais. Écoute, jermy, même si j'y reste, ça aura valu le coup.

– Comment peux-tu dire cela, Cord, quand... »

Elle agita négativement la tête, leva la main, posa le bout de ses doigts sur mes lèvres. « Non. Arrête. Nous n'en discuterons même pas. »

Je pris sa main entre les miennes et la tins un moment. « D'accord, dis-je. C'est ta vie. Je vais me taire.

– Ne te contente pas de te taire, jermy. Crois-le.

– Eh ! clama une voix bourrue. Veux-tu bien arrêter de tenir comme ça la main de ma femme ?

– Eh, Yul ! Quelles sont les nouvelles, depuis Ecba ?

– Le temps a passé vite, répondit-il en venant se placer derrière Cord, qui se laissa aller confortablement contre lui. Beaucoup de vols en avion, sans bourse délier – nous avons vu le monde. Beaucoup de temps passé à répondre à des questions. Au bout de trois jours, j'ai voté une loi : je leur ai annoncé que je ne répondrais plus à une question à laquelle j'avais déjà répondu. Ils l'ont mal pris au début, parce que cela les forçait à s'organiser. Mais ensuite, cela a été plus simple pour tout le monde. Ils nous ont mis dans un hôtel de la capitale.

– Un vrai hôtel, insista Cord. Pas un casino.

– Des jours entiers sans qu'il se passe rien, enchaîna Yul. Nous allions voir des musées. Puis tout d'un coup, ils s'excitaient et nous rappelaient, et nous passions quelques heures à essayer de nous souvenir si les boutons du panneau de contrôle étaient ronds ou carrés.

– Ils nous ont même hypnotisés, renchérit Cord.

– Puis quelqu'un a parlé de nous aux médias, dit sombrement Yul avant de regarder alentour d'un air las s'il voyait l'homme au visuocapteur. Moins on en dira, mieux cela vaudra.

– Alors, ils nous ont rapatriés vers un endroit juste à côté de Trédégarrh, pour deux ou trois jours, dit Cord.

– Juste avant l'effondrement des murailles, ajouta Yul. Ensuite, ils

nous ont anticoncrétionnés vers une base de missiles désaffectée dans le désert. J'aimais bien. Pas de médias. Pas mal de randonnées. » Il laissa échapper un soupir d'impuissance. « Et maintenant, nous sommes ici. Mais on ne fait pas de randonnées, ici.

– Ils vous ont donné quoi que ce soit, avant que vous n'embarquiez ?

– Genre une grosse pilule ? demanda Yul. Genre ça ? » Il tendit la main, le tue-tout posé au milieu de sa paume. Ma main jaillit pour refermer la sienne et la serrer. Il parut surpris. Lorsque nous nous lâchâmes, je m'assurai que la pilule était bien dans ma main.

« Tu veux la mienne ? demanda Cord. Ils nous ont dit que c'était un dispositif de localisation – pour notre sécurité. Mais je n'avais pas envie d'être localisée, et puis...

– Si tu avais tenu à ta sécurité, tu ne serais pas là, complétai-je.

– Exactement. » Elle me tendit sa pilule, un peu plus discrètement que Yul ne l'avait fait.

« Qu'est-ce que c'est, en fait ? » demanda-t-il.

Je cherchai un faux-fuyant, mais lorsque je relevai les yeux, je vis à son regard qu'il ne tolérerait pas d'être trompé. *Des armes*, articulai-je du bout des lèvres.

Yul hocha la tête et détourna les yeux. Cord parut saisie de nausée.

Je pris congé, en rangeant les pilules dans un repli de ma chape, parce que je venais de voir Emmane Beldo sortir du gonflable avec un homme qui, à en juger par son langage corporel, lui était de beaucoup subalterne. Je retirai mon oreillette et la jetai. Emmane s'aperçut que je me dirigeais vers lui, et dit à l'autre d'aller voir ailleurs. Je le rejoignis au bord du bassin.

Ses premiers mots furent : « Juste une seconde. » Il avait autour du cou un petit appareil électronique suspendu à une cordelette. Il l'alluma, et la chose se mit à émettre des syllabes aléatoires et des fragments de mots tærrans. On eût dit une discussion entre Emmane et deux autres personnes enregistrée et passée au mixeur.

« Qu'est-ce ? » demandai-je – et avant que je n'eusse terminé cette courte phrase, ma voix avait été elle aussi passée au mixeur. Je répondis à ma propre question : « Un moyen de neutraliser la surveillance, pour pouvoir parler librement. »

Il ne confirma ni n'infirma. « Tu sembles avoir changé », me fit-il remarquer, en faisant un effort pour parler distinctement par-dessus la

bouillie de nos voix.

Je fis ressortir le repli de ma chape pour qu'il vît ce que Yul et Cord m'avaient confié. « Dans quelles circonstances prévois-tu de les déclencher ? demandai-je.

– Dans les circonstances conforme à l'ordre qui m'en aura été donné, répondit-il en tournant brièvement les yeux vers la tente.

– Tu sais bien ce que je veux dire.

– Il s'agit très clairement d'une mesure de dernier recours, dit Emmane, pour le cas où la diplomatie échouerait et que nous soyons en danger d'être pris en otage ou tués.

– Je me demande juste si les mamamouchis sont assez compétents pour en juger.

– Je sais que tu ne suis pas vraiment de près la politique sæculière, mais les choses se sont un peu améliorées depuis que nos aimables hôtes ont jeté le férulaire céleste par le sas. Et plus encore depuis que l'anticoncrétion a commencé à bousculer les choses.

– Eh bien, comment aurais-je pu le savoir ? J'ai été assez pris, ces deux dernières semaines, lui fis-je remarquer.

– Sans rire ! Beau boulot, d'ailleurs.

– Merci. Un jour, je te raconterai. Mais dis-moi plutôt comment l'anticoncrétion a bien pu bousculer les choses exactement.

– Ils n'ont pas eu besoin de beaucoup parler. Tout était déjà évident.

– Qu'est-ce qui était évident ? »

Il prit une longue inspiration, soupira. « Écoute. Il y a trente-sept siècles, les avôts ont été rassemblés dans des maths, par peur de leur capacité à changer le monde par la praxis. » Il fit obligeamment un signe de tête en direction de ma chape où j'avais rangé les tue-tout. « À cause d'éclairs de génie de ce genre, je suppose. Alors la praxis s'est arrêtée, ou du moins s'est amenuisée jusqu'à un rythme de changements qui pouvait être compris, maîtrisé, contrôlé. Très bien – jusqu'à l'arrivée de ceux-là. » Il releva la tête, regarda alentour. « Il s'avéra que nous avions juste réussi à perdre la course aux armements face à des cosmi qui n'avaient pas imposé de telles limites à leurs avôts. Là-dessus, quand Arbre se décide finalement à résister un peu, qui se met à rendre les coups ? Nos armées ? Le pouvoir sæculier ? Point du tout. *Vous*, les types en chape et cordelette. Ainsi, l'anticoncrétion a acquis une énorme influence en faisant beaucoup et

en parlant peu. D'où l'idée des deux magisteria, qui est...

– J'en ai entendu parler », dis-je.

Nous restâmes un moment silencieux, à regarder vers la rive opposée du bassin, où des processions de dignitaires urnudiens et troais émergeaient de leurs pavillons pour avancer vers l'eau. La boîte à bouillie autour du cou d'Emmane, elle, ne savait pas se taire.

« Donc, c'est le narré sur lequel tout le monde travaille, maintenant ? » lui demandai-je.

Il me regarda avec attention. « J'imagine qu'on peut le voir ainsi.

– Eh bien, dis-je, si les choses virent à l'aigre et qu'un quelconque mamamouchi te donne l'ordre d'activer les TT, il serait dommage que vous ayez en fait mal saisi le narré, non ?

– Que veux-tu dire ? demanda-t-il sèchement.

– On nous a parqués il y a trente-sept siècles, oui. Mais on ne nous a pas ôté la capacité de jouer avec la néomatière. En conséquence de quoi il y eut le premier Sac. Bien. Là plus de néomatière, hormis quelques exceptions qui sont sanctuarisées : les usines où elle est encore produite, et leur personnel d'anciens avôts qui sont mandés quand nécessaire. Le temps passe. Il nous demeure autorisé de manipuler les séquences. Les choses deviennent un peu bizarres. Il y a un deuxième Sac. Plus de manipulations des séquences, plus d'apsyntes dans les concentes, hormis à nouveau quelques exceptions sanctuarisées : les tics, les horloges, les arbres-à-feuilles et le raisin d'archives, et peut-être quelques laboratoires à l'extérieur avec un personnel réduit, fait de mandés et de praxiciens de ton genre, formés dans les concentes. Bien. Tout est sous contrôle, alors, non ? Les avôts ne peuvent plus faire grand-chose maintenant qu'ils n'ont plus rien, plus d'apsyntes, plus d'outils sinon des pelles et des râteaux, et qu'ils sont surveillés par une inquisition. Là, nous sommes vraiment sous la coupe du pouvoir sæculier – jusqu'à ce que, deux millénaires et demi plus tard, des gens suffisamment malins, enfermés sur des pitons rocheux où ils ne peuvent plus rien faire d'autre que réfléchir, réussissent tout de même à créer des praxis qui ne requièrent *aucun* instrument, et en sont d'autant plus terrifiantes. Alors survient le troisième Sac – le plus terrible de tous, bien plus sauvage que les précédents. Soixante-dix ans plus tard, le monde mathique est rétabli. Et l'on ne peut que se poser une question des plus évidentes...

– Qu'est-ce qui a été sanctuarisé ? compléta Emmane. Quelles ont

été les exceptions ? »

Il y eut un silence, hors la bouillie du brouilleur. Chacun attendait que l'autre répondît à la question. J'espérais qu'il saurait, et serait assez ouvert pour partager la réponse avec moi. Mais, au vu de l'expression de son visage, il était clair que ce n'était pas le cas.

Alors je dus aller moi-même au bout de ma logique. Heureusement, Magnath et Ignétha Foral choisirent cet instant pour aller rejoindre le bord de l'eau – puisque manifestement quelque chose était sur le point de se passer. Je les regardai, et Emmane Beldo suivit mon regard. « Eux, comprit-il.

– Eux, confirmai-je.

– Le Lignage ?

– Pas *exactement* le Lignage, parce que celui-ci remonte à l'époque de Métékoranès, mais une sorte d'incarnation sæculière du Lignage, une dotation établie et financée à peu près à l'époque du troisième Sac. Liée au monde mathique de toutes sortes de façons. Qui possède Ecba et Elkhazg et probablement d'autres endroits encore.

– C'est peut-être évident pour toi, dit Emmane, mais je peux t'assurer que la plupart de ceux que tu appelles les mamamouchis n'ont jamais entendu parler de cette dotation. Elle n'est rien, pour eux – elle n'exerce pas la moindre influence. Magnath Foral – pour ceux qui connaissent son nom – n'est qu'un aristocrate racorni, collectionneur d'art.

– Mais cela ne pouvait se passer qu'ainsi. Ils font leur affaire après le troisième Sac. La dotation devient célèbre et influente pendant dix minutes. Mais après quelques guerres, révolutions et troubles divers, elle est oubliée. Elle devient ce qu'elle est aujourd'hui.

– Et qu'est-elle ? me demanda Emmane.

– Je m'efforce encore de le comprendre, répondis-je. Mais ce que je veux dire, c'est que...

– Que c'est une chose qui nous passe complètement au-dessus de la tête, à nous sæculiers ? Je peux tout à fait assumer que tu dises cela.

– Mais peux-tu en assumer les conséquences pratiques ? Je veux dire...

– Que si je reçois le fameux ordre, dit-il avec un rapide coup d'œil vers la cachette des tue-tout, je devrais peut-être l'ignorer parce qu'il aura pu être donné par un sæculier malavisé qui s'échine depuis le mauvais narré ?

– Exactement. »

Je remarquai qu'il frottait son pouce contre son brelot. Il avait un nouveau brelot depuis Trédégarh. Très inhabituel. Pour avoir fréquenté Cord, je repérai qu'il avait été fraisé à partir d'un bloc d'alliage brut, et pas moulé dans du poly, ni découpé à l'emporte-pièce dans une feuille de tôle. Très coûteux. Pas fabriqué en série.

« Joli, hein ? » Il avait surpris mon regard.

« J'ai déjà vu le même.

– Où ça ? demanda-t-il aussitôt.

– Jad en avait un.

– Comment pourrais-tu le savoir ? Il ne l'a reçu qu'au moment du lancement. Et Jad s'est consumé avant que tu n'aies l'occasion de lui parler. »

Je ne pus que le dévisager, ne sachant trop par où commencer.

« Serait-ce une autre de ces choses qui me passent au-dessus de la tête ? demanda-t-il.

– Plus ou moins. Dis-moi, combien y en a-t-il d'autres ?

– Ici ? Au moins un. » Il tourna la tête vers le gonflable. La porte extérieure de son sas avait été dégrafée, et une file d'hommes et de femmes dans des tenues impressionnantes en émergeaient, en se tapotant maladroitement le visage pour s'habituer à leurs tubes nasaux. « Le troisième – le chauve. Il a exactement le même. »

Mon bras droit fut happé brusquement. Ala me tirait vers elle. Le reste de mon corps suivit le mouvement, juste à temps pour éviter une dislocation de l'épaule. « Tu devrais garder ton oreillette, me dit-elle. Ainsi, tu saurais que nous sommes au milieu d'une auction ! » Elle m'en colla une dans la main, que je glissai dans mon oreille. Un orchestre avait commencé à jouer de l'autre côté de l'ellipse. Regardant par là, je vis quatre longues caisses – des cercueils – portées le long de la rive par un contingent mixte de soldats urnudiens, troais, laterriens et fthosiens.

Ala m'entraîna derrière le gonflable, où Arsibalt, Jesry et Lio se tenaient à trois des coins d'un autre cercueil.

« Pour une fois, je ne suis pas le dernier, dit Lio d'un air étonné.

– Le commandement t'a changé », lui répondis-je en allant me mettre à ma place.

Nous soulevâmes le cercueil, dont je savais qu'il devait contenir la dépouille de Lise.

Devant tant de cercueils, mon état d'esprit changea du tout au tout. Nous sortîmes Lise de derrière le gonflable, marchâmes au centre du chemin qui menait au bassin, la déposâmes au bord de l'eau en attendant que la procession sur l'autre rive fût achevée. La musique, évidemment, nous paraissait étrange, mais pas plus que bien des choses que l'on eût pu entendre sur Arbore. La musique, semblait-il, était l'un de ces domaines sur lesquels le flux hylaéen influait particulièrement : des compositeurs de différents cosmiques entendaient les mêmes choses dans leur tête. Là, c'était une marche funèbre, lente et lugubre. Difficile de dire s'il s'agissait d'un aspect de la culture urnudienne, ou une façon de nous rappeler que les quatre personnes dans ces cercueils avaient tué bon nombre de géomètres et que nous devons garder ce fait à l'esprit avant de les célébrer.

Cela fonctionna presque. Je commençai même à me sentir coupable d'avoir amené les combattants au *Daban Urnud*. Mais j'aperçus du coin de l'œil le cercueil à côté de mon genou, et me demandai qui, ici, avait abattu l'épouse de Jules d'un coup de fusil dans le dos. Qui avait donné l'ordre de barrer Ecba ? Qui était responsable de la mort d'Orolo ? Cette personne était-elle présente en cet instant même autour du bassin ? Pas la meilleure des choses à se dire lors d'une conférence de paix. Mais cette dernière n'aurait justement pas été nécessaire si nous ne nous étions pas entretenus.

Les soldats portaient les cercueils d'Osa, d'Esma, de Vay et de Gratho assez lentement, s'arrêtant un temps après chaque pas. Mon esprit vagabonda, comme toujours durant les longues auctions, et je me mis à penser à ces quatre combattants, me remémorant les premières impressions que j'avais eues d'eux à Mahsht, lorsque j'étais acculé et que je n'avais pas encore compris qui ils étaient. Les scènes repassaient comme des visées : Osa perché d'une seule jambe sur la sphère qui me protégeait, écartant les assaillants de coups de pied secs ; Esma dansant à travers la place vers le tireur, pendant que Gratho me faisait un bouclier de son corps ; Vay me soignant ensuite, avec une efficacité tellement impitoyable que j'en avais mouché et pleuré.

Et que j'en pleurais maintenant. À essayer de les imaginer dans leurs derniers instants. Tout particulièrement soor Vay, à la surface de l'icosaèdre, affrontant en combat singulier plusieurs hommes terrifiés armés d'outils tranchants. Seule dans les ténèbres, à des milliers de

lieues d'Arbre, consciente qu'elle ne respirerait plus jamais son air, qu'elle n'entendrait plus jamais les mille ruisseaux de la Combe chantante.

J'entendis la voix d'Ala : « Raz ? » Elle avait posé – beaucoup plus doucement cette fois – sa main sur mon coude. J'essuyai mon visage avec ma chape, retrouvai un temps une vision claire avant que tout ne s'embrumât de nouveau. La garde d'honneur avait posé les cercueils des combattants, et semblait attendre quelque chose. « Il est temps », dit Ala. Lio, Jesry et Arsibalt me regardaient tous ; ils pleuraient également. Nous nous inclinâmes, saisîmes le cercueil et le soulevâmes.

Ala nous demanda de chanter. Nous la regardâmes d'un air impuissant jusqu'à ce qu'elle suggérât un chant qui servait à l'auktion de requiem à Édhar. Arsibalt l'entonna, nous donnant le ton de son ténor limpide, et nous y joignîmes chacun nos harmonies. Nous dûmes tous un peu improviser, mais peu s'en aperçurent et personne ne s'en offusqua. Lorsque nous approchâmes du pavillon laterrien, la transmission de Jules Verne Durand cessa. Je regardai vers la baie des interprètes, et vis d'autres Laterriens se précipiter pour le soutenir. Nous chantâmes plus fort.

« Tant pis pour la traduction en tærran », dit Jesry, une fois que nous eûmes atteint l'eau et déposé Lise. Il avait parlé d'un ton simple et plaintif qui m'avait ôté toute envie de réagir.

« Rien de bien grave, répliqua Lio en posant négligemment sur le bord du cercueil. C'est le bon côté des auktions. Les mots n'ont aucune importance. »

Les soldats de l'autre rive transférèrent les cercueils des combattants sur une sorte de barque à fond plat. Ils eussent pu se contenter de marcher jusqu'à nous, mais il semblait y avoir dans le fait de traverser les eaux quelque chose d'une haute portée cérémonielle.

« Je crois que j'ai compris, nous dit Arsibalt. Cela représente le cosmos. Le gouffre entre nous. »

Tandis que la musique reprenait, dans la barque quatre femmes en robe commencèrent à ramer. La mélodie était beaucoup plus plaisante à l'oreille que la marche funèbre : différents instruments aux tonalités plus douces accompagnaient une soliste laterrienne dressée au bord de l'eau, qui parut faire résonner tout l'orbe de la puissance de sa voix. *Un digne accompagnement pour un retour chez soi*, me dis-je.

Lorsque les dames eurent franchi la moitié du bassin, Jesry lâcha :
« Elles ne vont pas battre de record, je crois.

– Oui, renchérit Lio. Je pensais exactement la même chose. Donnez-nous une barque, on va leur montrer ! »

Ce n'était pas vraiment drôle, mais nous étions dans un tel état de nervosité que nous dûmes nous faire violence durant quelques minutes pour ne pas éclater de rire, au risque de déclencher un incident diplomatique. Lorsque la barque arriva finalement, nous en sortîmes les cercueils, puis y chargeâmes celui de Lise. Sous un autre accompagnement musical encore, les dames aux lentes rames parcoururent un long arc de cercle vers le rivage laterrien, où le cercueil fut soulevé par une demi-douzaine de porteurs en civil – des amis de Lise et de Jules, supposai-je –, sous le regard de ce dernier, que deux proches soutenaient. En quatre voyages, nous ramenâmes les cercueils des combattants jusqu'à la zone technique derrière le gonflable. Dans le même temps, Lise était portée à l'intérieur du pavillon laterrien, afin que Jules pût avoir un moment d'intimité avec elle. Les rameuses repartirent vers le rivage urnudien. Fraa Lodoghir et gan Odru, des deux côtés du bassin, prononcèrent chacun quelques mots en souvenir de tous ceux qui étaient morts dans la petite guerre à laquelle nous étions venus mettre fin : sur Arbre, les victimes des barrements, et ici, celles des combattants.

Après un temps de recueillement, des serveurs apportèrent boisson et nourriture sur des plateaux. Apparemment, le besoin de se restaurer après des funérailles était aussi universel que le théorème d'Adrakhonès. Les rameuses s'en allèrent réorganiser leur barque et y installer une table, drapée d'une nappe bleue et couverte de piles de documents.

« Raz. »

Occupé à essayer de me glisser à portée d'un plateau, je me retournai, pour découvrir Emmane, à quelques pas, me lançant furtivement quelque chose. Je réagis par réflexe et l'attrapai au vol. C'était l'un de ces engins à brouiller les conversations.

« Je l'ai volé à un procien, m'expliqua-t-il.

– Il ne risque pas d'en avoir besoin ? demandai-je, avec sur le visage – du moins l'espérais-je – l'expression d'une fausse inquiétude.

– Nan... Ces choses-là sont redondantes, pour eux. »

Le brouilleur suscita la curiosité de mes amis qui se regroupèrent

autour de moi pour jouer avec et se gausser des bruits bizarres qu'il produisait. Yul lui fit proférer des obscénités aléatoires en jurant dedans. Mais, après quelques minutes, la voix de Jules Verne Durand – rauque, mais maîtrisée – résonna dans nos oreilles pour nous informer que la phase suivante de l'auktion allait commencer. Une fois encore, nous nous rassemblâmes au bord de l'eau pour écouter les discours des quatre dignitaires qui allaient poser leur marque sur le papier dans quelques minutes. Gan Odru d'abord. Puis prag Eshwar : une femme trapue, plus proche d'une grand-tante que je ne me l'imaginais, en uniforme militaire. Puis le ministre des Affaires étrangères arbrien, et enfin l'un des millénariens que j'avais aperçus en compagnie de fraa Lodoghir. Une fois son discours fini, chacun montait dans la barque. Lorsque le millénarien eut rejoint les trois autres, les dames se mirent à ramer jusqu'au centre du bassin. Ils prirent tous quatre leur stylo pour signer. Tout le monde les observa un moment en silence. Mais la signature était un processus très long, et des chuchotements se firent bientôt entendre. Puis les conversations reprirent, et la foule commença à s'éparpiller.

Cela paraîtra peut-être étrange, mais mes pas m'ayant mené derrière le gonflable, j'y comptai les cercueils. Un, deux, trois, quatre.

« On fait l'inventaire ? »

Je me tournai, vis que fraa Lodoghir m'avait suivi. J'allumai le brouilleur, qui vomit un flot d'obscénités avec la voix de Yul tandis que je répondais : « C'est la seule façon pour moi d'être certain de savoir qui est toujours mort.

– Tu peux en être certain, maintenant. C'est terminé. Cela ne changera plus.

– Pouvez-vous ramener les gens tout autant que les faire disparaître ?

– Pas sans défaire cela. » Il indiqua du menton la barque sur laquelle on signait le traité de paix.

« Je vois, dis-je.

– Tu espérais faire revenir saunt Orolo ? me demanda-t-il délicatement.

– Oui. »

Lodoghir ne dit rien, mais je fus capable de comprendre par moi-même :

« Si Orolo est vivant, cela signifie que Lise est ensevelie à Ecba.

Nous n'obtenons pas les informations que nous avons tirées de sa dépouille et rien de tout cela n'arrive. La paix n'est compatible qu'avec la disparition définitive d'Orolo et Lise.

– Je suis désolé, confirma Lodoghir. Il est certains historiogrammes – certains états de choses – qui ne peuvent exister que seulement si certaines personnes sont... *absentes*.

– C'est le terme que fraa Jad a utilisé, avant de ... *s'absenter*. » Fraa Lodoghir eut l'air de se préparer à quelque éclat puéril de ma part, mais je poursuivis : « Du reste, qu'en est-il de fraa Jad, justement ? Y a-t-il une chance qu'il soit de nouveau *présent* ?

– Sa fin tragique est abondamment documentée, répondit fraa Lodoghir, mais je ne saurais présumer de ce qu'un incantant est ou n'est pas capable de faire. » Son regard se détourna de mon visage pour parcourir la foule, jusqu'au moment où il se fixa – du moins, je le crus – sur Magnath Foral.

Pour une fois, l'hoir d'Elkhazg n'était pas flanqué de Mme la ministre – elle vaquait à des obligations officielles –, alors je marchai droit sur lui. « Les avez-vous – les avons-nous mandés ici ? lui demandai-je. Avons-nous sollicité la venue des Urnudiens ? Ou s'est-il juste trouvé qu'un Urnudien quelconque, il y a mille ans, a vu une démonstration géométrique dans un rêve, en a tiré une religion et a décidé qu'il était destiné à un monde plus élevé ? »

Magnath Foral m'écouta, puis tourna son visage vers le bassin, attirant mon attention sur la paix qui y était signée. « Regarde, me dit-il, il y a deux Arbriens sur cet esquif, de rang égal. Un tel état de choses n'avait plus existé depuis l'âge d'or d'Éthras. Les murailles de Trédégarh ont été abattues. Les avôts se sont évadés de leur prison. Les tics vivent et travaillent à leur côté. Si tout cela était le résultat d'une démarche comme celle que tu envisages, ne serait-ce pas une grande chose pour le Lignage que de l'avoir entreprise ? Oh, je serais ravi de nous en attribuer le crédit. Mes prédécesseurs et moi avons attendu si longtemps un tel aboutissement ! Quel honneur ce serait pour le Lignage, si cela était vrai ! Mais tout ne s'est pas passé d'une façon aussi simple et limpide. Je ne connais pas la réponse, fraa Érasmas. Et nul, né de ce cosmos, ne le saura jamais tant que nous n'aurons pas embarqué sur un vaisseau de ce genre pour aller voir le cosmos d'après. »

TREIZIÈME PARTIE

LA RECONSTITUTION



Illumination : Éclair de pure compréhension soudain et généralement inattendu.

LE DICTIONNAIRE, 4^e édition, 3000 apr. R.

Le besoin de piquets était inextinguible. Nos volontaires en façonnaient à partir de tout ce qu'ils pouvaient trouver : ils coupaient les fers à béton des bâtiments qui avaient été balayés, sciaient les montants en T des tours de lancement renversées, fendaient les arbres abattus. Liés en fagots, les piquets s'empilaient devant les rabats de ma tente, menaçant de m'y enfermer.

« Il faut que j'en apporte à l'équipe de repérage, au sommet, dis-je. Voudriez-vous m'accompagner ? »

Resté assis six jours dans un vachéché avec Barb, artisan Quin trouva ma proposition tentante. Nous écartâmes les rabats moisissants, et sortîmes dans les lueurs blanches d'une aube couverte. Nous prîmes chacun à l'épaule autant de fagots que nous pensions pouvoir en porter, et entamâmes notre pesante marche. Nos premiers chemins vers le sommet avaient déjà été transformés en rigoles par l'érosion, alors les nouveaux arrivants s'employaient dans la gadoue au terrassement de véritables voies en lacets. Un travail harassant, et un bon moyen de distinguer des gens simplement de passage de ceux qui resteraient pour faire leur vie à Saunt-Orolo.

« Dans leur première version, toutes les structures seront en bois et en terre cuite, dis-je à Quin alors que nous dépassions un groupe mixte d'avôts et de sæculiers qui enfonçaient des pieux dans le sol. À ma mort, nous aurons une bonne idée de la façon dont l'endroit fonctionnera. Les générations futures pourront commencer à envisager de tout refaire en pierre. »

Un temps, il parut consterné. Puis son visage se détendit lorsqu'il comprit que je parlais de mourir de vieillesse. « Où allez-vous trouver la pierre ? demanda-t-il. Je ne vois que de la boue. »

Je m'arrêtai et me retournai vers le cratère. Il s'était rempli d'eau dès qu'il avait refroidi, et à l'altitude que nous avions déjà atteinte,

nous pouvions facilement voir sa forme générale : une ellipse orientée nord-ouest/sud-est, la direction d'où était venue la barre. Nous nous trouvions au-dessus de son extrémité sud-est. Sa caractéristique la plus évidente était une île formée par les décombres qui émergeait de l'eau brunâtre à quelques centaines de toises de la rive. Mais j'attirai l'attention de mon compagnon sur une crevasse à peine visible sur le littoral, des milliers de toises plus loin. « La rivière qui l'a rempli se jette là-bas, près de l'autre bout, dis-je. Ce n'est pas facile à distinguer d'ici, mais si vous remontez cette rivière sur une demi-lieue, vous atteindrez un endroit où l'impact a provoqué un glissement de terrain qui a exposé un flanc calcaire. De quoi permettre à nos descendants de construire tout ce qu'ils voudront. »

Quin acquiesça, et nous nous remîmes à grimper. Il demeura un temps silencieux. Puis, finalement, il demanda : « Mais y *aura-t-il* des descendants ? »

Je m'esclaffai. « Cela a déjà commencé ! Les premières grossesses ont suivi de peu l'anticoncrétion. Dès que nous nous sommes mis à manger une nourriture normale, les hommes ont cessé d'être stériles. Le premier bébé avôt est né la semaine dernière. Ils l'ont annoncé sur le réticulum. Oh, vous verrez que notre connexion est un peu fluctuante. Durant un temps, Sammanne – notre ex-tic – était même le seul à s'en occuper. Mais d'autres ex-tics arrivent tous les jours. Ils sont déjà deux douzaines. »

Quin n'était pas intéressé par cet aspect des choses. « Donc, Barb pourrait être père un jour, m'interrompit-il.

– Oui, c'est possible. » Puis – mieux vaut tard que jamais ! – j'en compris les implications. « Vous pourriez être grand-père. »

Quin accéléra le pas, soudain plus pressé de voir Saunt-Orolo se construire.

« Évidemment, ajoutai-je en haletant derrière lui, cela soulève de nouveau l'ancien problème de la sélection. Mais nous en savons assez, maintenant, pour empêcher une scission en deux espèces. Cette responsabilité induit pour nous l'obligation d'encourager l'installation dans ce genre d'endroit de ceux que nous appelons les extras.

– Comment allez-vous les appeler – *nous* appeler, maintenant ?

– Je n'en ai aucune idée. Ce qui importe, c'est que sous la seconde Reconstitution il y a deux magisteria égaux. Les gens leur trouveront des noms plus tard. »

Nous avions atteint un point où le rebord du cratère, d'abord aussi effilé qu'un couteau, s'était déjà adouci en un épaulement arrondi sous l'action de la pluie et du vent. Il était parsemé de quelques plantes opportunistes, et tranché par un cordon de couleur tiré entre des piquets.

« Les limites se trouveront là où nous les aurons placées. En voici une. » Je soulevai le cordon rouge du doigt.

« Comment pouvez-vous jalonner et revendiquer une propriété ? demanda Quin, éberlué. Les avocats vont se déchaîner !

– Nous avons une petite armée de prociens pour nous représenter. Les avocats n'ont aucune chance.

– Alors tout ce qui est de ce côté du cordon vous appartient ?

– Oui. Les murailles y seront parallèles, juste à l'intérieur.

– Donc, vous aurez quand même des murailles.

– Oui, avec des portails – mais pas de portes, soulignai-je.

– Alors, pourquoi construire des murailles ?

– Parce qu'elles ont une portée symbolique. Elle signifient : *Vous entrez là dans un autre magisterium, et il y a certaines choses que vous devrez laisser derrière vous.* » Mais je savais que je n'étais pas tout à fait honnête. À quatre cents toises de là, je pouvais distinguer une demi-douzaine de personnes en chape qui visaient à travers des instruments et enfonçaient des piquets : Lio et l'équipe d'ex-combatants qu'il côtoyait maintenant. Je savais exactement de quoi ils parlaient : lorsque la guerre entre les magisteria débiterait et que nous aurions fermé toutes les ouvertures des murailles avec des portes, nous aurions besoin d'angles de tir croisés entre ce bastion et le suivant pour repousser tout assaut lancé contre la muraille qui les reliait...

Je sifflai entre mes doigts. Ils regardèrent vers nous. Je leur montrai les fagots de piquets que Quin et moi venions de déposer. Deux combatants s'élancèrent pour venir les chercher. Quin et moi tournâmes les talons pour redescendre, mais nous fûmes arrêtés dans notre élan par un coup de sifflet que je reconnus : Lio. Je le regardai. Il m'indiqua le flanc extérieur de la paroi du cratère en contrebas, en essayant de me montrer quelque chose. Le spectacle n'était pas très engageant : juste un long dévers de terre bouillie, de bois brûlé, de surfaces crevassées, et de pierre pulvérisée. Plus loin, un replat sur lequel les pèlerins comme Quin garaient leur véhicule. Mais finalement, je compris ce que Lio voulait me faire voir : une veine de

morelles jaunes qui remontait la pente.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Quin.

– Une invasion barbare, répondis-je. Mais c'est une longue histoire. » Je fis un grand signe à Lio.

Finalement, Quin et moi changeâmes de direction et entreprîmes de descendre dans le cratère. Nous avons assez de temps pour faire un détour par un terre-plein que mes fraas et soors édhariens et moi avions façonné peu après notre arrivée ici. Contrairement à la plupart des terrasses, qui commençaient à produire les plantes alimentaires qui formeraient à terme des lacs, ce remblai-là était couvert de claies métalliques qui se tapisseraient un jour de treilles de raisin d'archive. Quelques mois plus tôt, venu nous rendre visite depuis Édhar, fraa Haligastème nous avait apporté des ceps de l'ancien vignoble d'Orolo. Nous les avons plantés sous ces claies, et venions régulièrement vérifier que dans un accès de dépit, ils ne se laissaient pas mourir. Au contraire, aujourd'hui les vignes envahissaient tout. Nous étions proches de l'équateur, à près de quinze cents toises d'altitude, alors le soleil était généreux mais la température fraîche. Qui eût cru que les fusées et les vignes aimaient le même genre d'endroits ?

Comme nous redescendions vers la rive du lac, Quin – qui était resté un moment silencieux – s'éclaircit la gorge. « Vous avez mentionné que l'on devait laisser certaines choses derrière soi lorsque l'on entrait dans ce nouveau magisterium, me rappela-t-il. Est-ce que cela inclut la religion ? »

On mesure à quel point les choses avaient pu changer dans le fait que cela ne me rendit pas nerveux le moins du monde. « Je suis heureux que vous abordiez le sujet, répondis-je. J'ai remarqué qu'artisan Flec était venu avec vous.

– Flec a connu une période difficile, m'avertit Quin. Sa femme l'a quitté. Ses affaires allaient à vau-l'eau. Toute cette histoire avec le fêruleire céleste l'a terrassé. Il avait besoin de changer d'air. Puis Barb a passé tout le voyage à, eh bien...

– À le mettre en plan ?

– Oui. Enfin, bon, ce que je voulais dire, c'est que si sa présence ici n'est pas appropriée...

– Depuis que nous sommes là, la règle générale est que les déolâtres sont les bienvenus tant qu'ils ne sont pas persuadés d'avoir raison, énonçai-je. Dès lors que quelqu'un est certain de détenir la

vérité, sa présence ici n'a plus de sens.

– Flec n'est plus certain de rien, maintenant », m'assura Quin. Après un long silence, il ajouta : « Peut-on même avoir une arche si l'on n'est pas sûr de détenir la vérité ? Est-ce que cela ne devient pas une sorte de club, dans ce cas ? »

Je ralentis et lui indiquai de la main un affleurement rocheux qui saillait depuis la paroi incurvée du cratère. Des volutes de fumée s'élevaient au-dessus d'un feu allumé devant une tente – mon fraa avait laissé brûler son petit déjeuner. « Flec devrait monter jusqu'à la Dotation Arsibalt, lui suggèrai-je. On y traitera de ce genre de choses. »

Quin eut un sourire vide. « Je ne suis pas certain qu'il ait envie d'y réfléchir.

– Juste qu'on lui dise quoi faire ?

– Oui. Du moins, c'est ce dont il a l'habitude – et qui lui convient.

– J'ai quelques amis laterriens, maintenant, dis-je. Et l'un d'eux me parlait l'autre jour d'un philosophe appelé Emerson qui avait eu quelques illuminations salutaires sur la différence entre les poètes et les mystiques. Je crois qu'elles sont tout aussi applicables à notre cosmos qu'au sien.

– Et donc, quelle est cette différence ?

– Le mystique associe un symbole à un sens qui est vrai un temps, mais devient bien vite erroné. Le poète, par contre, voit cette vérité *pendant qu'elle est vraie*, mais en comprenant que les symboles sont toujours fluctuants et leurs sens évanescents.

– Quelqu'un ici a dû dire quelque chose de ce genre un jour.

– Oh, oui. Nous vivons une époque merveilleuse, pour les Lorites. Nous en avons un contingent entier, qui s'attelle à une tâche immense : colliger les connaissances des quatre nouveaux cosmi. » Je regardai en direction du cloître de toile dans lequel Karvall, Moyra et leurs fraas et soors s'étaient installés, mais ils n'en avaient pas encore émergé. Le nouage de leurs cordelières n'était probablement pas achevé. « Quoi qu'il en soit, ce à quoi je voulais en venir, c'est que les gens comme Flec ont une faiblesse, presque une forme d'addiction, pour une approche mystique plutôt que poétique de la réflexion. Et mon côté optimiste dit qu'une telle personne peut se débarrasser de son addiction, se réentraîner à penser comme un poète, et accepter la nature fluctuante des symboles et de leurs sens.

– Et que dit votre côté pessimiste ?

– Que l’aspect poétique de l’esprit est un organe, ou une faculté spécifique de l’esprit, dont on est doté ou pas. Et que ceux qui en sont dotés sont voués à être éternellement en guerre contre ceux qui en sont dépourvus.

– Eh bien, on dirait que vous allez passer pas mal de temps sur ce rocher avec Arsibalt.

– Il faut bien que quelqu’un lui tienne compagnie.

– Et quelles perspectives ont des gens comme Flec et moi, à part enfoncer des pieux dans la boue ?

– En fait, nous construisons aussi quelques structures permanentes, répondis-je. Principalement sur l’île. Le nouveau magisterium a besoin d’un quartier général. D’un capitole. Vous arrivez juste à temps pour assister à la pose de la première pierre.

– Quand cela va-t-il avoir lieu ? »

Je ralentis de nouveau, vérifiai la position de la source de lumière dans le ciel. Le soleil s’apprêtait à poindre. « À midi pile.

– Vous avez une horloge ?

– On y travaille.

– Pourquoi aujourd’hui ? C’est un jour spécial dans votre calendrier ?

– Cela va le devenir : le jour zéro de l’an zéro. »

La chance ou le hasard nous avait offert une demi-chaussée vers l’île : une tour de lancement qui était tombée comme un grand arbre dans une bourrasque. Elle était déformée, brisée et à moitié fondue, mais néanmoins encore capable de supporter le poids des humains et des brouettes. À mi-chemin entre la rive et l’île, elle s’enfonçait sous la surface de l’eau. Au-delà, nous l’avions prolongée avec des pontons faits de polystyrène expansé, ancrés avec des câbles de récupération à la partie immergée de la tour. Mais les dernières centaines de toises devaient tout de même être franchies sur de petites embarcations. Yul aimait le faire à la nage.

« Nous aimerions installer un système simple de téléphérique, dis-je à Quin pendant que nous ramions. Mais c’est un sacré défi pratique que de dresser une tour sur le sol de l’île, qui est encore instable. Ce pourrait être une chose à laquelle père et fils travailleraient ensemble. »

Car Quin, Barb et moi étions ensemble ce jour-là. J'imagine que la venue de Barb tenait moins à notre compagnie qu'au fait que la brise avait porté les odeurs de cuisson jusqu'à la rive. Depuis son perchoir en proue, il avait déjà identifié les fosses à braiser les viandes et les attractions du même genre qu'il comptait visiter en premier. « Vous avez un four ! s'exclama-t-il en pointant du doigt un dôme de pierre qui saillait sur la ligne d'horizon.

– C'est le premier élément permanent que nous avons bâti. Arsibalt l'a commencé, et Tris l'a achevé. Plus tard, nous construirons une cuisine, puis un réfectoire.

– Des sènes ? demanda Barb.

– Peut-être une ou deux, admis-je, pour ceux qui ne peuvent pas se passer de varlets.

– Alors, tout cela va devenir la concente Saunt-Orolo ? »

J'hésitai et remontai les rames, de peur d'assommer Yul qui était entré dans l'eau pour nous haler.

« Il y aura Saunt-Orolo dans le titre, assurai-je à Quin. Mais nous avons un peu de mal avec le mot "concente". Il nous faut un nouveau terme. » Je m'interrompis pour crier : « Eh ! Barb ! »

Car il s'apprêtait à sauter à l'eau pour patauger jusqu'à la rive, pressé de manger. Il ne m'entendit pas, mais Yul, dont la grosse main mouillée serrait maintenant notre plat-bord, lui toucha le bras, puis me montra du doigt. Barb se retourna. « Je ne vais pas me noyer, me dit-il comme s'il calmait un enfant turbulent. Mes vêtements sont faits de fibres non absorbantes.

– Et tu ne vas pas manger non plus. Cette nourriture est prévue pour plus tard.

– *Beaucoup* plus tard ?

– Tu vas d'abord devoir assister à deux auctions, répondis-je. L'une à midi, l'autre immédiatement après. Puis nous mangerons tout le reste de la journée.

– Quelle heure est-il ?

– Allons demander à Jesry. »

Au sommet de l'île, l'horloge de Jesry prenait forme. C'était un autre de ces projets dont nous ne verrions pas l'achèvement de notre vivant, mais au moins, nous entendions son tic-tac ! Les idées de Jesry sur la façon de construire la « vraie » étaient si complexes que je n'en comprenais pas la moitié, mais nous avons insisté pour avoir quelque

chose de fonctionnel dès ce jour. Cord et lui y avaient consacré deux bons mois, réalisant successivement plusieurs prototypes. Le rythme s'était accéléré lorsque Cord avait pu réunir plus d'outils. Quand Barb, Quin et moi arrivâmes au sommet, elle était absente, appelée pour d'autres préparatifs. Jesry était seul avec sa machine, comme un vénérable ermite à moitié fou, le regard fixé à travers des lunettes de protection sur un point de lumière aveuglant qui progressait sur une dalle de pierre synthétique, projeté par un miroir parabolique que nous avons tous aidé à polir.

« Heureusement que le soleil brille, dit Jesry en lieu de salutations.

– Cela lui arrive souvent à cette heure-là, répondis-je.

– Tu es prêt ?

– On l'est tous. Arsibalt est juste derrière nous, et j'ai vu Tulia et Karvall sortir la tête, alors...

– Non, coupa-t-il. Je veux dire pour *l'autre* chose.

– Oh, cela ?

– Oui, *cela*.

– Évidemment, dis-je. Et plus que prêt même.

– Toi, mon fraa, tu es un menteur.

– Combien de temps ? » demandai-je, désireux de changer de sujet.

Il remonta ses lunettes au-dessus de ses yeux, estima la distance entre le point de lumière et un mince fil électrique qui se trouvait, sans défense, sur sa trajectoire. « Un quart d'heure, décréta-t-il. On se voit là-bas.

– D'accord, Jesry.

– Raz, il y a des déolâtres, en bas ?

– Probablement. Pourquoi ?

– Demande-leur de prier pour que cet engin ne tombe pas en pièces dans les quinze prochaines minutes.

– Ce sera fait. »

Nous nous rendîmes sur le site de l'auktion en suivant le fil déclencheur depuis l'horloge. L'île présentait peu d'espaces plats, mais nous en avons créé un en dégageant de la terre avec nos pelles et en aplanissant interminablement le sol. Au-dessus, Yul avait soudé un trépied avec de l'acier de récupération. La pierre – un fragment de la barre que les géomètres avaient lancée depuis l'espace – était suspendue au sommet du trépied. Elle avait été façonnée en un cube par des avôts tailleurs de pierre, nombreux ici. « ...de Saunt-Orolo »

était gravé sur une face – nous remplirions le blanc plus tard, lorsque nous aurions trouvé le terme adéquat – et « Année zéro de la seconde Reconstitution » sur une autre. Sur une troisième – qui ne serait plus visible une fois le bâtiment érigé –, nous avions tous gravé nos noms. J'invitai Barb et Quin à ajouter le leur.

Barb s'appliqua tant qu'il ne dut pas entendre un mot ou une note de l'auktion et de la musique qu'Arsibalt, Tulia et Karvall avaient préparées pour nous. Moi non plus du reste. J'avais d'autres choses en tête, et j'étais de toute façon trop occupé à m'émerveiller de la diversité des gens rassemblés pour l'événement : Ganéliat Craide, Ferman Beller, avec deux moines baziens derrière lui, trois des frères et sœurs de Jesry, Estémard et son épouse, un contingent d'Orithéniens, fraa Paphlagon et Emmane Beldo, des géomètres des quatre espèces, équipés de tubes nasaux.

Dès que midi approcha, nous entonnâmes une version de l'anathème hylaéenne qu'Arsibalt avait choisie pour ce qu'il appelait son « élasticité temporelle », ce qui signifiait qu'en cas de dysfonctionnement de l'horloge, nous pourrions le camoufler. Mais, à un moment – dont je ne saurais dire s'il était même proche du vrai midi solaire –, je vis Jesry jaillir de sa tanière horlogère, lancer ses lunettes sur le côté et se précipiter vers nous. Je sus à son sourire que les nouvelles étaient bonnes. Le fil déclencheur s'était notablement tendu. Je regardai vers Yul, qui était sous le trépied, et traçai un trait du pouce en travers de ma gorge. Il souleva Barb du sol dans une puissante étreinte, et le mit en sécurité. Un instant plus tard, un mécanisme claqua, et la pierre tomba en place – nous en perçûmes tous le choc dans nos chevilles. Il y eut des acclamations et des applaudissements, auxquels je ne pus pas vraiment prendre part parce qu'Arsibalt – qui présidait devant un pupitre et dirigeait l'anathème – me regarda droit dans les yeux et fit un signe de tête en direction d'une tente, un peu plus haut sur la colline. J'articulai : *D'accord* du bout des lèvres, et obtempérai.

Yul rejoignit la tente quelques instants après moi. Il m'aida à enfiler une chape au chic très trédégarien, tandis que je l'aidais à mettre un costume du style je-vais-à-l'arche. Nous nous révélâmes d'une telle maladresse que ces préparatifs se poursuivirent après la fin de l'auktion, entraînant une agitation audible et des commentaires acerbes dans la foule qui se pressait juste de l'autre côté de la toile.

Emmane Beldo dut cesser de faire du gringue à soor Karvall pour entrer et se charger de la tenue de Yul. Dans le même temps, mes surplis étaient rabattus et arrangés par fraa Lodoghir en personne, probablement venu pour s'assurer que Saunt-Orolo inclurait une faculté procienne influente.

Yul et moi échangeâmes des « Après vous » et des « Je n'en ferai rien » devant le seuil... jusqu'à ce que ledit seuil disparût soudain : Lio et des combatants avaient perdu patience, coupé les haubans de la tente, et tiré la toile par-dessus nos têtes comme on dévoile des statues.

D'ailleurs, nous nous figeâmes justement comme des statues lorsque nous aperçûmes Ala et Cord, qui avaient su bien mieux que nous s'habiller. Je m'étais attendu à ce que ma promesse fût couronnée de morelles et autres espèces invasives, mais je comprenais maintenant que le vachéché de Quin avait été rempli de véritables fleurs, originaires de serres et de champs lointains.

L'auktion était un peu compliquée, parce que je devais amener la promesse de Yul, mais tout avait été préparé de main de maître. Cord et Yul furent unis par magister Sark, qui s'en sortit très bien si l'on considérait qu'il était resté jusqu'à trois heures du matin en dialogue avec Arsibalt, en compagnie de quelques bouteilles de vin. Il en profita pour nous servir l'un de ses invraisemblables sermons exaspérants débordant de perles de sagesse, de révélations et de vérités humaines qui témoignaient d'une conception cosmographique tombée en désuétude quatre mille ans plus tôt.

Lorsque Sark en eut terminé, Ala et moi, respectivement secondés par Tulia et Jesry, nous unîmes devant fraa Paphlagon. Accompagnés par un chant joyeux – ainsi que par le lointain crissement de ma Cartas se retournant dans son sarcophage de calcédoine –, nous nous engageâmes dans une liaison pérélithienne.

Il était de tradition que le fraa ou la soor qui présidait fit quelques remarques, si bien qu'à ce moment de l'auktion tous les avôts se turent et tous les regards se tournèrent vers fraa Paphlagon. C'eût pu être gênant, parce que l'on ne pouvait éviter que les auditeurs considérassent ses paroles non pas en elles-mêmes, mais en écho à ce que magister Sark avait dit. Mais Paphlagon eut, à mon sens, la bonne idée de ne pas louvoyer. « Puisque nous nous enorgueillissons de nos dialogues, qu'il me soit permis de voir en magister Sark un

interlocuteur respecté. Dans ses paroles, je distingue clairement la trace laissée il y a des milliers d'années par l'un de ses prédécesseurs, lorsqu'il fut saisi d'une illumination et d'une façon de l'exprimer qui, à son époque, était juste. Comme lorsque les mécanismes d'une horloge s'alignent, qu'une tige glisse dans une fente, et qu'il se passe quelque chose : un portail s'ouvre pour une petite aperce, et à travers lui, l'aperçu d'un autre cosmos. Ou d'autres cosmi, devrais-je peut-être dire, au vu des événements récents. » Tout en énonçant cela, Paphlagon parcourut l'assemblée des yeux et croisa les regards d'Urnudiens, de Troais, de Laterriens et de Fthosiens. « Ceux qui étaient présents lors de cette ouverture furent convaincus de la véracité de l'illumination, la transcrivirent et l'incorporèrent dans leur religion – autrement dit ils firent tout ce qui était en leur pouvoir pour transmettre cette conviction à ceux qu'ils aimaient. Savoir s'ils ont réussi est une chose dont nous aurons peut-être, en d'autres circonstances, l'occasion de débattre ardemment ; j'ai le regret de dire qu'en ce qui me concerne, ce n'est pas le cas. »

Je ne pus m'empêcher de me tourner vers Ganérial Craide pour voir comment il réagissait. Je ne perçus aucune trace de l'ancien ressentiment fulminant qui bouillonnait en lui lorsqu'il avait l'impression que nous manquions de respect à ses croyances. Quelque chose en lui avait changé à Orithéna.

« Nous sommes rassemblés en un lieu qui porte le nom de fraa Orolo, qui fut un temps l'un de mes phytes, poursuivit Paphlagon. Alors qu'il était à peine plus âgé que vous (là, il regarda tour à tour Ala et moi, puis Jesry, Tulia et les autres, venus d'Édhar ou de la convoxe), il me parla un jour de la raison pour laquelle, via l'éligeur, il avait rejoint mon ordre. Car il aurait pu quitter le monde mathique à l'aperte et faire sa vie dans le sæculum ou, ayant décidé de rester fraa, il aurait tout aussi bien pu rejoindre le nouveau Cercle. Orolo me dit que plus il en apprenait sur la complexité de l'esprit et du cosmos auquel il était mystérieusement et inextricablement lié, plus il tendait à les voir comme une sorte de miracle – quoique pas réellement dans le sens que nos déolâtres donnent à ce terme, car il considérerait celui-ci comme totalement naturel. Il voulait plutôt dire que l'évolution de nos esprits à partir de quelques bouts de matière inanimée était plus belle et plus extraordinaire que tous les miracles reconnus par toutes les religions de notre monde à travers les âges. Il manifestait à partir de là

un scepticisme viscéral quant à tous les systèmes de pensée, religieux ou théoriques, qui prétendaient conceptualiser ce miracle et, par là même, le circonscrire et l'entraver. C'était pour cette raison qu'il avait choisi cette voie. Depuis, la venue de nos amis d'Urnude, de Tro, de Laterre et de Fthos a démontré, quant à la façon dont fonctionne le polycosme, certaines choses sur lesquelles nous ne pouvions que spéculer auparavant. Nous devons tous réexaminer tout ce que nous savons et croyons à la lumière de ces révélations. C'est le travail qui commence ici, maintenant. C'est un commencement progressif et magnifique, qui englobe d'autres commencements plus petits, mais non moins beaux – tel que l'union d'Ala et Érasmas. »

Je manquai presque le signal. Mais je sentis Ala se tourner vers moi. Nous nous rejoignîmes, là, sur les moellons, et nous nous trouvâmes. Il vous paraîtra peut-être étrange qu'une histoire de ce genre se soit achevée sur un baiser, comme dans une visue à succès ou une comédie jouée sur les planches. Mais alors que nous commencions tant de choses en cet instant, nous en achevions aussi beaucoup d'autres qui ont fait l'objet de ce récit, et c'est donc ici que je pose le point final.

Annexes

CALCA 1

La découpe du gâteau

« Disons que chaque part sera un carré de la même largeur que la spatule. Vas-y, coupe-la dans un coin du moule à gâteau. »

Dath coupa le moelleux ainsi :



Puis il coupa encore, pour obtenir les quatre parts que je lui avais demandées :



« Je ne peux pas croire que tu fasses cela, maugréa Arsibalt.

– Si cela satisfaisait Thélénès..., maugréai-je à mon tour. Maintenant, laisse-moi faire. » Je reportai mon attention sur Dath, qui attendait de nouvelles instructions. « Combien de parts avons-nous là ? lui demandai-je.

– Quatre, répondit-il, un peu déconcerté par la ridicule simplicité

de ma question.

– Maintenant, si tu coupais de la même façon, mais avec des côtés deux fois plus longs ? Chaque côté, au lieu de faire deux unités – deux largeurs de spatules –, ferait...

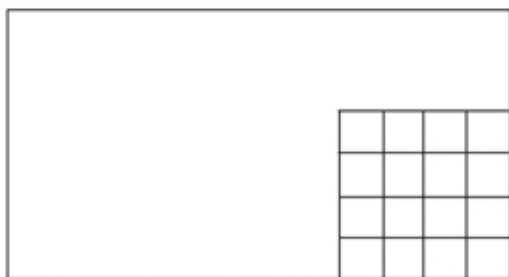
– Quatre unités ?

– Oui. Nous avons là quatre parts. Si tu doublais les mesures, combien de personnes pourrais-tu servir ?

– Eh bien, deux fois quatre font huit.

– Deux fois quatre font bien huit, je te l'accorde. Mais vas-y, essaie », lui dis-je.

Dath commença à couper le gâteau ainsi :



À mi-opération, il vit son erreur et grimaça, mais je l'encourageai à poursuivre et à terminer.

« Seize, dit-il. En fait, il y a seize parts, pas huit.

– Donc, pour résumer, quand nous coupons une grille de deux unités de côté, cela donne combien de parts ?

– Quatre.

– Et tu viens de me dire qu'une grille de *quatre* unités de côté nous en donne *seize*. Mais si nous ne voulions que *huit* parts, combien d'unités de côté devrait avoir notre grille ?

– Trois ? » tenta précautionneusement Dath. Puis ses yeux se posèrent sur le gâteau, et il compta. « Non, cela ferait neuf parts.

– Mais on chauffe. Maintenant, ce qui est important, c'est que tu sais que tu ne sais pas. »

Les sourcils de Dath se froncèrent. « C'est important ?

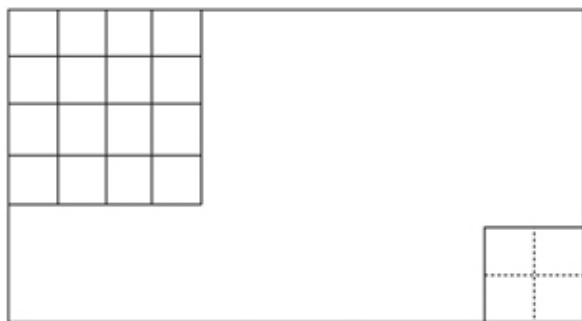
– C'est important pour nous ici », répondis-je. Je ne me souvenais plus de ce que six mille ans plus tôt Thélénès avait fait ensuite sur le Plan avec le jeune esclave, et je dus demander à Orolo. Puis je tournai le gâteau, présentant un coin inentamé à Dath. « À présent, coupe un

carré assez grand pour quatre parts. Tu n'as pas besoin de couper les parts elles-mêmes.

– Je peux faire des traits sur le glaçage ? demanda-t-il.

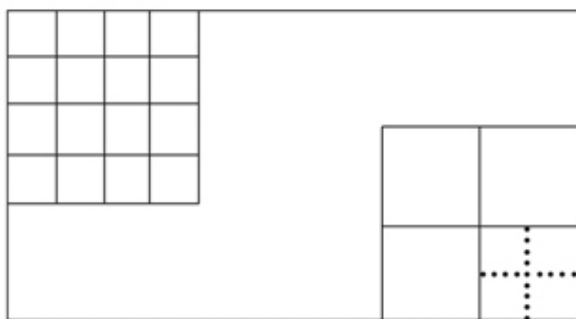
– Si cela peut t'aider. »

Encouragé par quelques clins d'œil et coups de coude de Cord, Dath réalisa un carré de ce type :



« Bien, dis-je. Maintenant, ajoutes-y trois carrés de la même taille. »

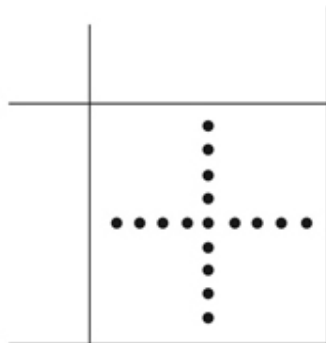
En étendant les lignes déjà tracées et en en ajoutant d'autres, Dath l'agrandit de cette façon :



« Maintenant, rappelle-moi combien de parts nous pouvons faire avec ce bloc ?

– Seize.

– C'est bien. Concentrons-nous sur le carré en bas à droite. »



Je lui demandai : « Y a-t-il un moyen de le diviser en deux moitiés exactement égales en une seule fois ? »

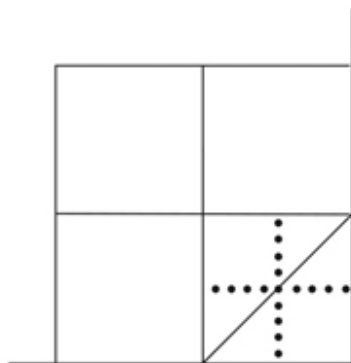
Il s'apprêta à le couper le long de l'un des pointillés, mais j'agitai négativement la tête.

« Arsibalt est particulièrement exigeant avec les gâteaux, dis-je à Dath, et il veut être certain que personne n'aura une part plus grosse que la sienne.

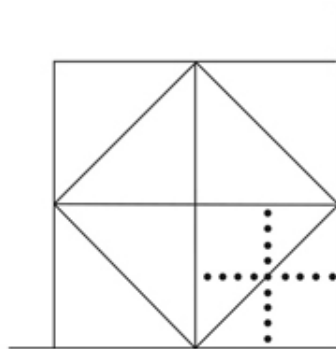
– Merci *beaucoup*, sage Thélénès », intervint Arsibalt.

Je l'ignorai. « Peux-tu le trancher en une fois, en étant certain de le satisfaire ? Les parts n'ont pas besoin d'être carrées. Elles peuvent avoir n'importe quelle forme, comme un triangle par exemple. »

Avec cette indication, Dath coupa ainsi :



« Maintenant, fais la même chose avec les trois autres », dis-je. Ce qu'il fit, de cette façon :



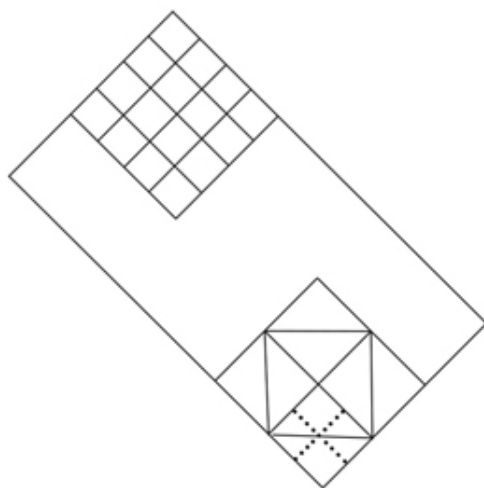
« Quand tu as tranché la première diagonale, tu as coupé un carré exactement en deux, n'est-ce pas ?

– Oui.

– La même chose est-elle vraie des trois autres coupes diagonales et des trois autres carrés ?

– Évidemment.

– Alors, disons que je vais faire tourner le moule pour que tu le voies de cette façon. »



Puis je demandai : « Quelle forme vois-tu au milieu ?

– Un carré.

– Et combien de parts de gâteau sont contenues dans ce carré ?

– Eh bien, il est fait de quatre triangles, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Chacun de ces triangles est composé de la moitié d'un petit carré, n'est-ce pas ?

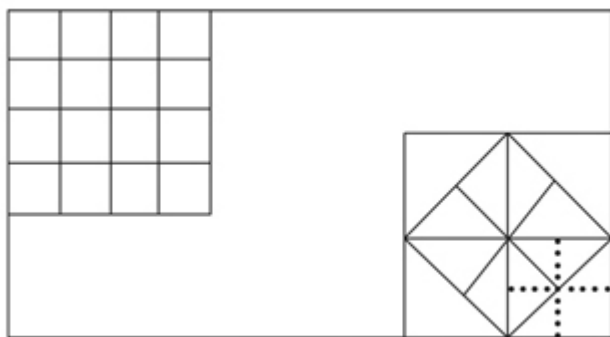
– Oui.

- Combien de parts y a-t-il dans un petit carré ?
- Quatre.
- Donc chaque triangle correspond à combien de parts ?
- Deux.
- Et le carré qui est composé de quatre de ces triangles correspond à...

- Huit parts », dit-il. Puis il réalisa : « C'est-à-dire le problème que nous voulions résoudre précédemment !

- Nous n'avons fait qu'essayer de le résoudre, le corrigeai-je. Cela prend juste une minute ou deux. Maintenant, peux-tu nous couper huit parts, s'il te plaît ? »

Ce qu'il fit.



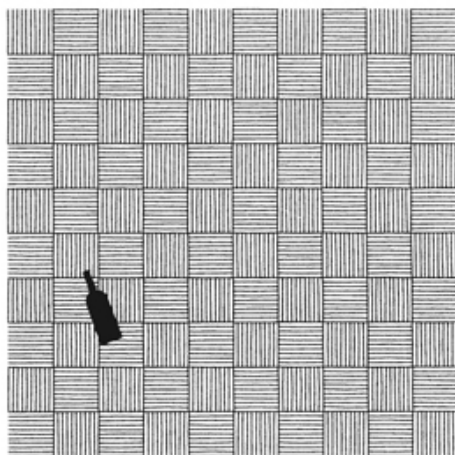
« Ça y est, dis-je.

- On peut manger, maintenant ?
- Oui. Tu as vu ce qu'il vient de se passer ?
- Euh... j'ai coupé huit parts égales de gâteau ?
- À t'entendre, on dirait que c'était simple... mais c'était difficile, en un sens, dis-je. Souviens-toi. Il y a quelques minutes, tu as su couper quatre parts facilement. Tu en as coupé seize tout aussi facilement. Neuf, pas de problème. En revanche tu ne savais pas comment en couper huit. Cela paraissait impossible. Mais en y réfléchissant, nous avons trouvé une solution. Et une réponse non pas approximative, mais parfaitement correcte. »

CALCA 2

L'espace (de configuration) de Hemn

Dans notre va-et-vient, nous avons repoussé une bouteille de vin vide qui se trouvait maintenant sur le sol de la cuisine dans cette position :



Le sol étant fait de lames de bois entrecroisées en forme de grille, cela me fit penser à un plan coordonné. « Prends une ardoise et un morceau de craie », dis-je à Barb.

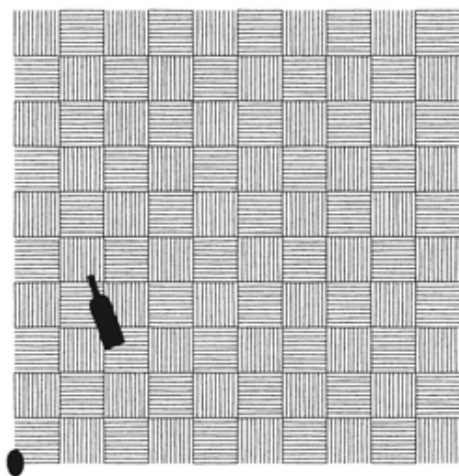
Je me sentis un peu coupable de lui donner des ordres, mais j'étais fâché qu'il ne m'eût pas aidé avec la canalisation. Il ne parut pas s'en formaliser, et il ne lui fallut pas longtemps pour s'exécuter, puisqu'il y avait des ardoises et des craies partout dans la cuisine. Nous nous en servions pour inscrire les recettes et les listes d'ingrédients.

« Maintenant, veux-tu bien écrire les coordonnées de cette bouteille ?

– Ses coordonnées ?

– Oui. Représente-toi ces croisillons comme une grille de

coordonnées de Lesper. Disons qu'un carré de ce dessin est l'unité. Je vais poser une pomme de terre là, pour représenter l'origine. »



« Eh bien, dans ce cas, la bouteille se trouve à environ (2, 3) », dit Barb, et il s'affaira un instant avec la craie. Puis il tourna l'ardoise vers moi :

$$\begin{matrix} x \\ 2 \end{matrix}$$

« Maintenant, nous avons un espace de configuration – à peu près le plus simple qui se puisse imaginer, lui dis-je. Et la localisation de la bouteille (2,3) est un point dans cet espace.

– C'est la même chose qu'un espace normé à deux dimensions, se plaignit-il. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

– Peux-tu ajouter une autre colonne ?

– Bien sûr.

– Note que la bouteille n'est pas droite. Elle est inclinée de quelque chose comme un dixième de p... – ou, dans les unités que vous utilisiez autrefois extra-muros, d'environ vingt degrés. Cette rotation va devenir une troisième coordonnée dans l'espace de configuration, une troisième colonne sur ton ardoise. »

Barb se mit au travail et produisit ceci :

$$\begin{matrix} x \\ 2 \end{matrix}$$

« D'accord, maintenant cela commence à ressembler à quelque chose de différent d'un espace normé à deux dimensions, dit-il. Maintenant, c'est un espace à trois dimensions, et la troisième n'est pas normale. Elle ressemble à quelque chose que j'ai vu une fois dans ma suvine...

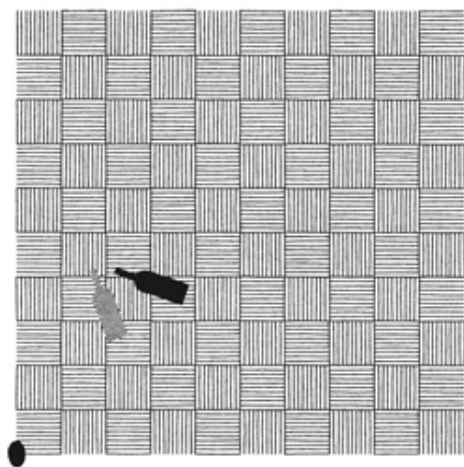
– Des coordonnées polaires ? » demandai-je, impressionné qu'il sût cela. Quin avait dû dépenser une fortune pour l'envoyer dans une bonne suvine.

« Oui, un angle au lieu d'une distance.

– Bien, apprenons maintenant quelque chose de la façon dont cet espace se comporte, proposai-je. Je vais déplacer la bouteille, et chaque fois que je dis : "Repère", tu inscribes ses coordonnées. » Je tirai la bouteille sur une courte distance tout en la tournant un tout petit peu.

« Repère. »

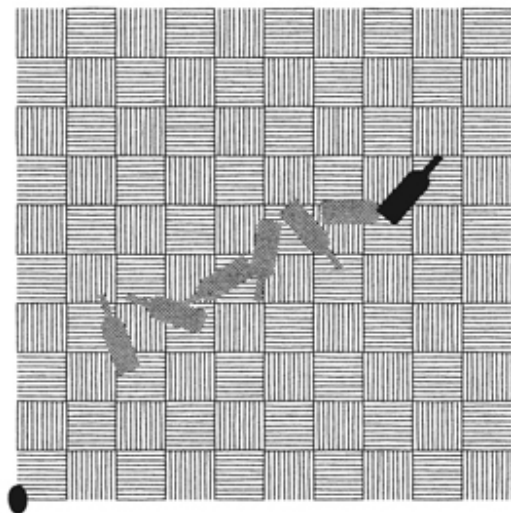
Il nota :



3
20

« Repère... Repère... Repère... »

Il nota chaque fois :



~~3~~
~~20~~
~~335~~

« Donc, dis-je, cette série de points dans un espace de configuration ressemble à ce que j'obtiendrais si je donnais accidentellement un coup de pied dans la bouteille et que je l'envoyais glisser en tournant sur le sol. Tu es d'accord ? »

~~3~~
~~20~~
~~335~~
~~140~~
~~1475~~
~~280~~
~~275~~
~~380~~

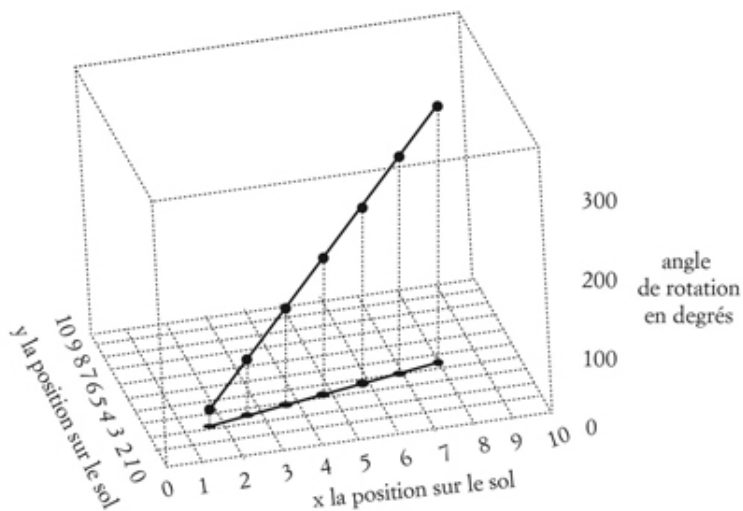
Barb dit : « Bien sûr. C'est à peu près ce que je pensais.

– Mais je l'ai déplacée lentement pour qu'il te soit plus facile de noter les données. »

Barb ne sut que faire de cette piètre tentative d'humour.

Après une pause embarrassante, je poursuivis : « Peux-tu en tirer une représentation, maintenant ? Une représentation en trois dimensions de ces données ?

– Bien sûr, répondit Barb, mais cela va être bizarre. »



Barb expliqua : « La ligne pointillée du bas représente juste les x et les y. Sa trajectoire sur le sol.

– C’est bien. Ce serait déroutant, sinon, si l’on n’est pas habitué aux espaces de configuration, dis-je. Parce qu’une partie du schéma – le tracé xy que tu as représenté par une ligne pointillée – correspond à quelque chose que nous reconnaissons tous de l’espace adrakhonien ; elle indique simplement où la bouteille est allée. Mais la troisième dimension, qui représente l’angle, est une tout autre histoire. Elle n’indique pas une distance matérielle dans l’espace, elle indique un déplacement angulaire – une rotation – de la bouteille. Une fois que l’on a compris cela, on peut lire directement le graphe et dire : *Oui, je vois, elle a commencé à vingt degrés, et a tourné jusqu’à trois cents et quelques degrés tout en glissant sur le sol.* Mais si l’on ne connaît pas le code, cette dimension n’a aucun sens.

– Alors à quoi sert-elle ?

– Eh bien, imagine une situation plus compliquée qu’une bouteille sur le sol. Si tu avais par exemple une bouteille et une pomme de terre, tu aurais besoin d’un espace de configuration à dix dimensions pour représenter l’état du système bouteille-pomme de terre.

– Dix ?

– Cinq pour la bouteille et cinq pour la pomme de terre.

– Comment en obtiens-tu cinq ? Nous n’utilisons que trois dimensions pour la bouteille !

– Oui, mais nous trichons en laissant de côté deux de ses degrés de

liberté rotationnels, dis-je.

– Ce qui signifie ? »

Je m'accroupis et posai la main sur la bouteille. L'étiquette se trouvait être tournée vers le sol. Je la fis rouler sur elle-même. « Tu vois ? Je la fais tourner autour de son axe longitudinal pour pouvoir lire l'étiquette, expliquai-je. Cette rotation est une valeur totalement différente, indépendante, de la rotation due au coup de pied que tu as représentée sur ton graphe. Donc nous avons besoin d'une dimension supplémentaire pour elle. » Serrant la bouteille en maintenant son cul au sol, je la relevai pour que son goulot pointât plus haut en formant un angle, comme une pièce d'artillerie. « Et ce que je fais maintenant est encore une autre rotation totalement indépendante.

– Donc nous en avons cinq, dit Barb. Rien que pour la bouteille.

– Oui. Et pour être complet, en fait, il faut ajouter une sixième dimension pour garder trace de ses mouvements verticaux, dis-je en soulevant la bouteille du sol. Ce qui signifie six dimensions dans notre espace de configuration pour représenter la position et l'orientation de la bouteille. » Je la reposai. « Mais tant qu'elle reste sur le sol, nous pouvons nous contenter de cinq.

– D'accord. » Barb ne disait cela que quand il avait complètement saisi quelque chose.

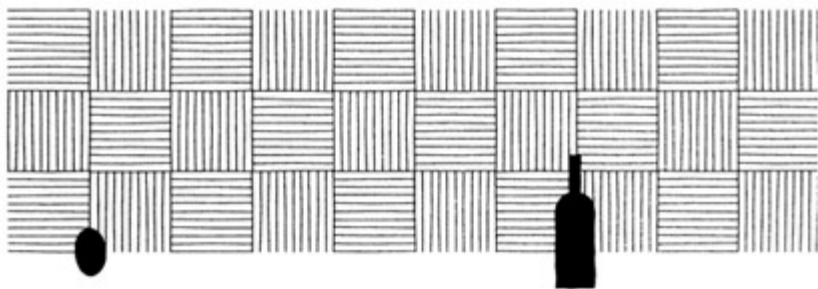
« Je suis heureux que tu le sois. Penser en six dimensions est difficile.

– Je le considère juste comme six colonnes sur mon ardoise au lieu de trois, dit-il. Mais je ne comprends pas pourquoi nous avons besoin de six autres dimensions totalement indépendantes pour la pomme de terre. Pourquoi ne réutilise-t-on pas les six que nous avons déjà pour la bouteille ?

– C'est un peu ce que l'on fait, répondis-je, mais nous conservons les données dans des colonnes séparées. Ainsi, chaque ligne du tableau spécifie tout ce qu'il y a à savoir du système bouteille-pomme de terre à un instant donné. Chaque ligne – cette série de douze nombres donnant les x , y et z de la position de la bouteille, son angle de rotation due au coup de pied, son angle de lecture de l'étiquette, son angle de penchant, et les six mêmes valeurs pour la pomme de terre – est un point de notre espace de configuration. Lorsque nous relions ces points pour définir une trajectoire dans un espace de configuration, là nous commençons à être utiles aux théos.

– Quand tu parles de “trajectoire”, je pense à quelque chose qui vole dans les airs, dit Barb. Mais je ne vois pas ce que tu veux dire lorsque tu emploies ce mot pour un espace à douze dimensions qui n’est pas du tout comme l’espace.

– Eh bien, rendons cela ultra-simple en nous limitant à la bouteille et à la pomme de terre sur l’axe des x, dis-je, en oubliant leurs rotations. » Je les déplaçai de cette façon :



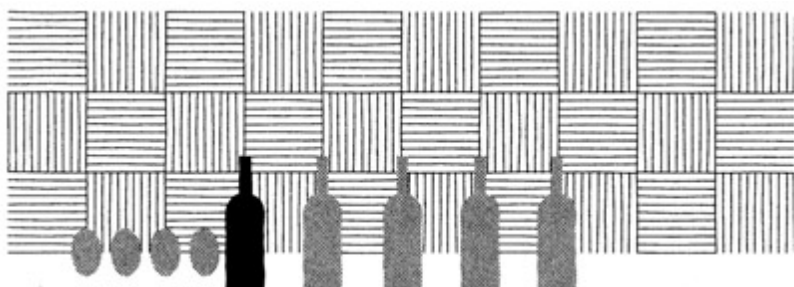
« Peux-tu te servir de ton ardoise pour enregistrer leurs positions en x ? demandai-je.

– Bien sûr », répondit-il. Quelques instants après, il me montra ceci :

$$x \text{ (pot et dille)}$$

7

« Je vais les projeter l’une contre l’autre, dis-je. Au ralenti, évidemment. Essaie d’enregistrer leurs positions, si tu veux bien. » Et, à peu près comme précédemment, je commençai à déplacer la pomme de terre et la bouteille par petits incréments, en annonçant : « Repère » quand je voulais qu’il ajoutât une nouvelle ligne à son tableau.



« La bouteille se déplace plus vite, fit-il remarquer au bout d’un

moment.

– Oui, deux fois plus vite. » Je finis en tenant la pomme de terre sur la bouteille en coordonnée 3.

x (point de terre)
7
165
3
245
3

« Elles viennent de se heurter, dis-je, alors maintenant elles vont rebondir. Mais elles vont aller moins vite parce que la pomme de terre s'est écrasée dans la collision et que de l'énergie a été perdue. »

Avec l'apport de quelques conseils, que je jetai par-dessus mon épaule, Barb ajouta plusieurs points post-collision à son tableau :

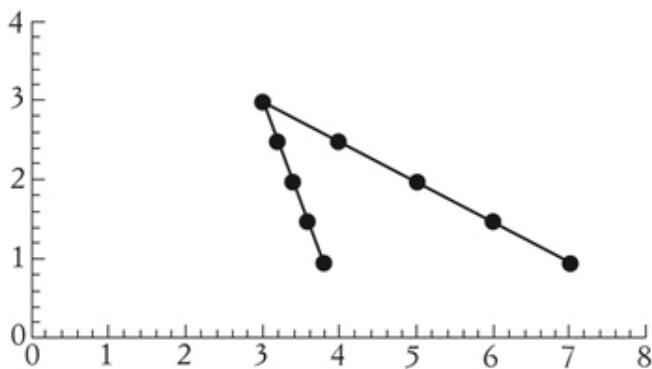
x (point de terre)
7
165
3
245
3
2,2
324
3,5
318

« Voilà, dis-je en lâchant mes projectiles et en me remettant lentement sur pied. Maintenant, l'ensemble de cette action s'est produit sur une droite. Donc, c'est une situation à une dimension, si tu continues de penser en coordonnées de saunt Lesper. Saunt Hemn, par contre, ferait ici une chose qui pourrait te paraître étrange. Il considérerait chaque ligne du tableau comme décrivant un point dans un espace de configuration à *deux dimensions*.

– Cela revient à considérer chaque paire comme un point, traduisit Barb. Donc, le point de départ est (7, 1), etc.

– C'est cela. Tu peux en faire un graphe pour moi ?

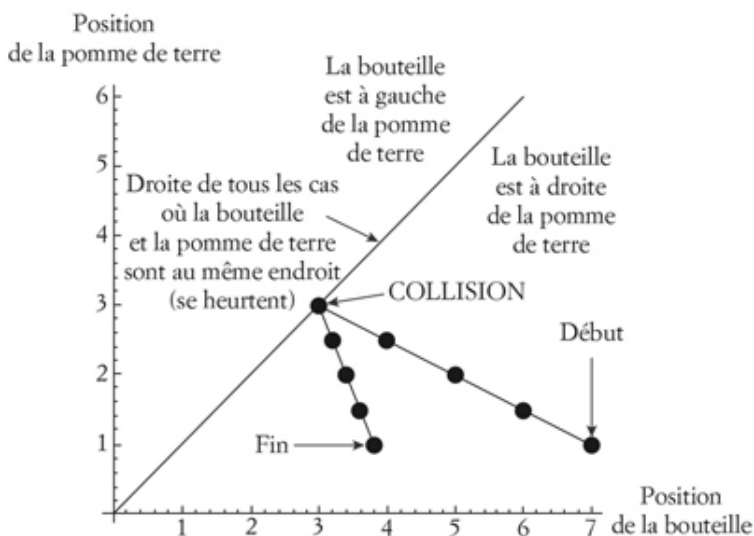
– Bien sûr. C'est facile. »



Il s'exclama : « C'est bizarre ! C'est comme si saunt Hemn avait tout inversé de la situation !

– Eh bien, donne-moi la craie, je vais l'annoter d'une façon qui va t'aider à tout comprendre. »

Quelques minutes plus tard, nous avions quelque chose qui ressemblait à ceci :



« La ligne de collision, dis-je, n'est rien d'autre que l'ensemble des points où la bouteille et la pomme de terre se trouvent au même endroit – où leurs coordonnées sont les mêmes. Et n'importe quel théôs, en regardant ce graphe, même sans connaître la situation réelle – la bouteille, la pomme de terre, le sol de la cuisine –, verra aussitôt qu'il y a quelque chose de spécial dans cette droite. L'état du système progresse de façon régulière et prévisible jusqu'à ce qu'il touche cette droite. Puis il se passe quelque chose d'exceptionnel. La trajectoire

opère un revirement. Les points sont plus rapprochés – ce qui signifie que les objets bougent plus lentement, ce qui signifie que le système a perdu de l'énergie d'une façon ou d'une autre. Je ne m'attends pas à ce que tu en sois bouleversé, mais cela te donnera peut-être une petite idée de la raison pour laquelle les théôs aiment à utiliser les espaces de configuration pour réfléchir aux systèmes concrets.

– Il doit y avoir autre chose, dit Barb. Nous aurions pu représenter tout cela d'une façon plus simple.

– C'est celle-ci qui est plus simple, insistai-je. Elle est plus proche de la vérité.

– Serais-tu en train de me parler du monde théorique hylaéen ? demanda Barb, mi-chuchotant, mi-exultant, comme si c'était la chose la plus obscène qu'un fraa pût faire.

– Je suis un édharien, répondis-je, quoi que puissent en penser certains par ici... Et, en tant qu'édhariens, nous cherchons à exprimer ce que nous pensons de la façon la plus simple et la plus élégante possible. Souvent – non, presque toujours –, dans les cas qui intéressent les théôs, l'espace de configuration de saunt Hemn fait mieux que l'espace des coordonnées en x , y , et z de saunt Lesper que tu as été forcé à utiliser jusqu'ici. »

Quelque chose changea chez Barb : « La bouteille et la pomme de terre avaient chacune six valeurs – six coordonnées dans l'espace de Hemn.

– Oui, en général il faut six valeurs pour représenter la position de quelque chose.

– Un satellite en orbite a besoin de six données, lui aussi !

– Oui, les paramètres orbitaux. Un satellite en orbite a toujours besoin d'un espace de Hemn à six dimensions, quel que soit le système de coordonnées que l'on utilise. Si l'on utilise les coordonnées de saunt Lesper, cela mène au problème dont tu te plainais plus tôt...

– Les x , y et z ne sont pas vraiment parlants !

– Oui. Mais si tu le transformes en un autre espace à six dimensions, avec six données différentes, alors tout devient très clair, de la même façon que le scénario de la bouteille et de la pomme de terre est devenu clair quand nous avons choisi un espace approprié pour le représenter. Pour un satellite, ces six paramètres sont l'excentricité, l'inclinaison, l'argument du périastre, et trois autres qui ont des noms compliqués que je ne vais pas t'énumérer maintenant.

Mais juste pour l'exemple, l'excentricité te dit d'un simple coup d'œil si l'orbite est stable ou non. L'inclinaison te dit si l'orbite est polaire ou équatoriale. Etc. »

CALCA 3

Protisme originel et protisme complexe

« Voici le diagramme à deux cases que nous connaissons tous », lança Criscan. Et il dessina quelque chose comme ceci dans le limon :



« La flèche signifie que des entités du monde théorique hylaéen sont capables d'avoir des effets dans le domaine causal arbrien, mais pas le contraire. Et si vous prenez la peine d'examiner ce que les gens affirment lorsqu'ils dessinent ceci sur une ardoise, cela revient à un ensemble réduit de prémisses qui définissent ce que nous appelons le protisme. Je sais que vous en avez tous les deux conscience, mais permettez-moi de les résumer pour nous assurer que nous partons bien du même pied.

- S'il vous plaît, dis-je.
- Je vous en prie, dit Lio.

– Très bien. Le premier postulat est celui-ci : les entités qui sont le sujet de la théorie existent indépendamment des perceptions, définitions et constructions humaines. Les théôs ne les créent pas, les théôs se contentent de les découvrir. Et le deuxième postulat est que l'esprit humain est capable de percevoir de telles entités, ce qui est exactement ce que font les théôs lorsqu'ils les découvrent.

- Nous vous suivons jusqu'ici, dis-je.

– Très bien, dit Criscan. Maintenant, si vous voulez faire plus que ressasser ces deux prémisses, il vous faudra expliquer comment il se fait que l'esprit humain soit capable d'obtenir des connaissances sur des entités théoriques qui, selon le premier postulat, sont non spatio-

temporelles et n'ont aucune relation causale normale avec les entités qui forment le cosmos que nous connaissons. Divers arguments ont été avancés au fil des millénaires, à mesure que les métathéoriciens s'efforçaient de fournir cette explication. Par exemple, Halikaarn fut vertement critiqué par les Prociens parce qu'il pensait que notre cerveau contenait un organe qui en était responsable.

– Un organe ? Comme une glande, ou quelque chose de ce genre ? demanda Lio.

– Certains l'interprétèrent de cette façon, ce qui permet d'expliquer pourquoi il fut tant vilipendé. Mais il s'agissait probablement d'une erreur de traduction. Halikaarn vivant avant la Reconstitution, il n'écrivait pas en tærran, mais dans l'une des langues mineures de son époque. La personne qui a traduit ses œuvres en ouaïl ne lui a pas rendu service en choisissant un terme erroné. Halikaarn ne pensait pas à quelque chose du genre d'une glande, il pensait à une faculté, une capacité inhérente au cerveau qui n'était pas localisée dans une masse de tissus spécifique.

– C'est un peu plus facile à prendre au sérieux », dis-je. Puis, comme j'avais le sentiment que Criscan s'apprêtait à se lancer dans une longue et fastidieuse apologie d'Halikaarn, j'enchaînai : « Donc, comment cette capacité s'inscrit-elle dans son explication de ce qu'il se passe dans ce diagramme ?

– Il existe un autre type d'émission, différent de ce que nous pouvons percevoir avec nos yeux, nos oreilles, etc., qui de quelque façon atteint le domaine causal arbrien et qui est perçu par l'organe d'Halikaarn, dit Criscan.

– Cela soulève presque plus de questions que cela n'apporte de réponses, intervint Lio.

– Cela n'apporte même pas la moindre réponse, rétorqua Criscan. L'idée n'est pas réellement de tenter de répondre à quoi que ce soit, il s'agit plutôt de placer ses pièces sur le plateau, de s'entendre sur la terminologie, etc. Bien. Les entités théoriques du MTH – les triangles, les théorèmes et autres concepts purs – sont appelées des cnoöns.

– Des cnoöns, d'accord ! dit Lio.

– Entre nous et le MTH il existe une relation dont les détails sont sujets à d'autres débats, et qu'Halikaarn ne nomma pas, mais qui est représentée par cette flèche – d'où le fait que l'on a fini par l'appeler la flèche d'Halikaarn.

– La flèche d’Halikaarn, d’accord !

– Une flèche d’Halikaarn est un conduit à sens unique pour les émissions des cnoöns. Ces émissions pénètrent dans le domaine causal arbrien par un procédé mal expliqué appelé le flux hylaéen, et affectent à partir de là l’organe d’Halikaarn, ce qui constitue la façon dont nous en prenons conscience.

– Le flux hylaéen, d’accord ! »

Criscan n’aimait pas beaucoup Lio, mais il faisait visiblement un effort pour le tolérer. Je m’interposai, pris la position d’interlocuteur, écartant Lio de l’épaule. Il réagit théâtralement, allant valdinguer sur le bas-côté du chemin, comme s’il avait été heurté par un vachéché roulant trop vite. Je l’ignorai. « Donc, maintenant que nous avons fixé la terminologie, où cela nous entraîne-t-il ? demandai-je.

– Eh bien, nous allons sauter un millénaire et demi, dit Criscan, et parler de la percée opérée par Érasmas et Uthentine lorsqu’ils ont décidé de voir ce qu’il se passait s’ils considéraient ce diagramme comme un exemple particulièrement élémentaire de graphe orienté acyclique, un GOA. Ici, “orienté” signifie simplement que les flèches sont unidirectionnelles. Le modifiant “acyclique” signifie, lui, que les flèches ne peuvent pas former un circuit fermé, c’est-à-dire que si nous avons une flèche de A à B, nous ne pouvons pas avoir aussi une flèche de B à A.

– Pourquoi prendre la peine de le stipuler ?

– Parce que le fait d’être acyclique est requis si l’on veut respecter la doctrine fondamentale du protisme : les cnoöns sont immuables. S’il était possible pour les flèches de former un circuit, cela signifierait que les événements dans notre univers sont susceptibles d’altérer les choses dans le monde théorique hylaéen.

– Bien sûr, dis-je. C’est évident, maintenant que vous le dites.

– Ce diagramme, dit Criscan en ramenant mon attention vers son dessin à deux cases, paraît tout simplement anormal aux yeux d’un métathéoricien.

– Que voulez-vous dire par : “Il paraît anormal” ? Comment peut-on affirmer une telle chose de but en blanc ?

– C’est tout à fait légitime en métathéorique. On doit continuellement se demander pourquoi les choses sont ainsi, et pas autrement. Et si on l’applique à ce diagramme, on est immédiatement confronté à un problème : il y a exactement deux mondes. Pas un, pas

plusieurs, mais deux. On peut réaliser ce diagramme avec un seul monde – le domaine causal arbrien – et aucune flèche. Cela ne provoquerait que peu d'objections de la part des métathéoriciens – du moins, de ceux qui ne sont pas protaniens. On pourrait, d'un autre côté, affirmer qu'il y a de nombreux mondes, puis s'employer à expliquer en quoi cela est plausible. Mais dire : *Il y a deux mondes, et seulement deux*, ne semble pas plus acceptable que d'affirmer : *Il y a exactement cent soixante-treize mondes, et tous ceux qui prétendent qu'il n'y en a que cent soixante-douze sont des fous*.

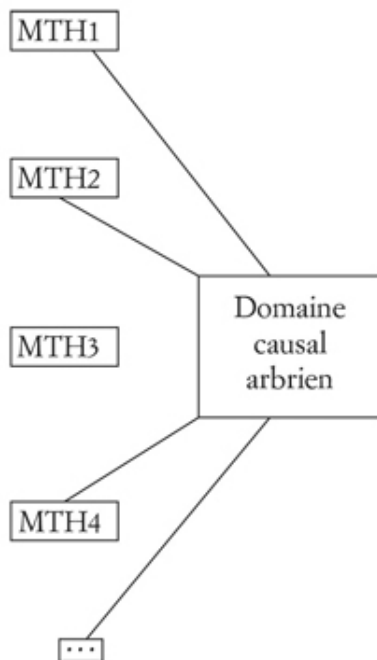
– Effectivement, vu de cette façon, je reconnais qu'il y a quelque chose de litigieux. Comme quand les déolâtres soutiennent que trente-sept livres forment leurs écritures, mais que quiconque propose un autre nombre doit mourir.

– Oui, et cela explique, au moins en partie, pourquoi le protisme provoque des réactions épidermiques chez certains. Le concept d'Érasmus et d'Uthentine revient simplement à dire : *Ce qui est vrai d'un GAO devrait l'être d'un autre* et à considérer d'autres GAO incluant des nombres de mondes différents. » Criscan reprit son bâton et esquaissa un diagramme ressemblant à ceci :

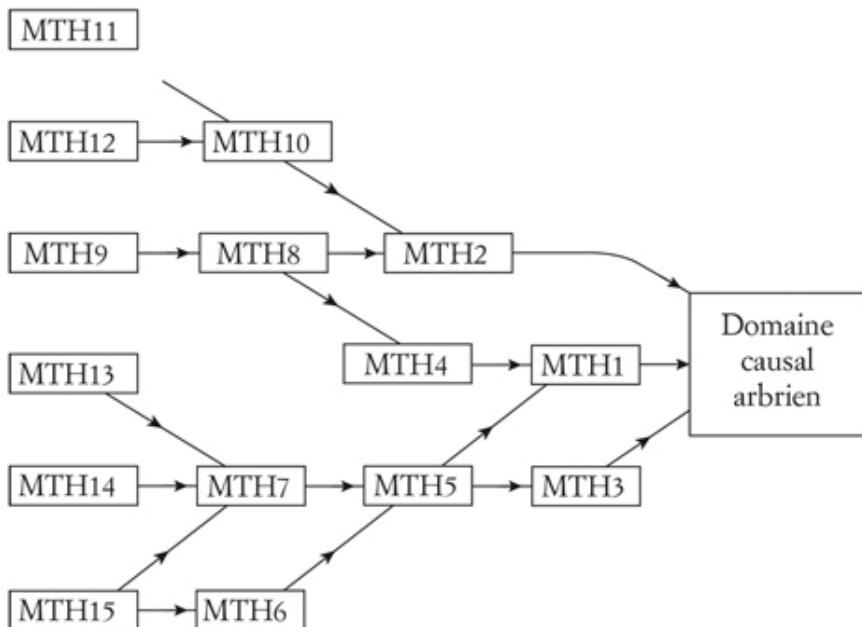


« On a appelé cela le train de marchandises, énonça Criscan. Dans la topologie du train de marchandises, il y a une pluralité (peut-être infinie) de mondes théoriques hylaéens, inscrits dans une relation hiérarchique, chacun “plus protanien” que le précédent et “moins protanien” que le suivant. Ce qui introduit la notion de protisme analogique. Dans le protisme originel, être protanien est une propriété binaire, numérique.

- Un monde est protanien ou ne l'est pas, traduisis-je.
- Oui. Ici, par contre, une graduation de protanéité est possible.
- Pas seulement possible, ajoutai-je, elle est requise.
- Oui », dit Criscan d'un ton un peu distrait, parce qu'il était déjà à l'œuvre sur un autre diagramme :



Il annonça « Voici le peloton d'exécution. Dans la topologie du peloton d'exécution, un certain nombre de mondes théoriques hylaéens sont connectés par des liens directs au domaine causal arbrien. Cela introduit la notion de domaines protaniens distincts n'ayant rien à voir les uns avec les autres. Dans le protisme originel, toutes les entités théoriques possibles sont rassemblées dans la même case, appelée monde théorique hylaéen, ce qui semble impliquer qu'à l'intérieur de la case elles peuvent avoir des relations de cause à effet. Mais peut-être que ce n'est pas le cas, et que chaque entité mathématique devrait être isolée dans un monde séparé, comme cela. » Il prit un certain temps pour dessiner le diagramme suivant, beaucoup plus complexe :



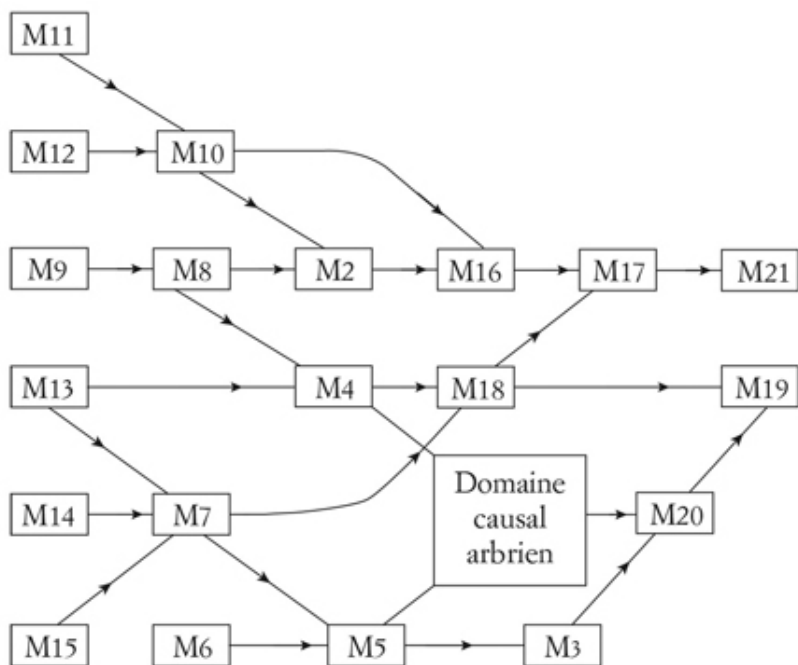
« Le delta inversé, énonça Criscan. Il a la topologie de l'embouchure d'un fleuve, mais les flèches vont en sens inverse, d'où son nom. La façon la plus simple de résumer le delta inversé est de dire qu'il combine les propriétés des topologies du train de marchandises et du peloton d'exécution.

– Je comprends, dis-je après un temps de réflexion, car j'avais l'impression que Criscan me mettait à l'épreuve. Il incorpore le protisme analogique – la graduation de la protanéité – ainsi que l'idée, tirée du peloton d'exécution, que des cnoöns différents peuvent ne rien avoir à voir les uns avec les autres, qu'ils peuvent provenir de mondes théoriques complètement différents. »

Criscan ne réagit d'aucune façon, parce qu'il s'affairait de nouveau avec son bâton.

« L'enjambeur, proclama-t-il.

par exemple, connaître le théorème d'Adrakhonès pour les mêmes raisons que nous. Et cela nous mène finalement à la mèche. »



Il expliqua ensuite : « La mèche est un graphe orienté acyclique totalement généralisé. Le flux hylaéen s’y déplace de gauche à droite – des mondes plus protaniens vers les moins protaniens –, mais ici nous poussons le protisme analogique à son extrême dans le sens où il n’y a plus de distinction entre les différents types de mondes.

– Je vois le nôtre ici, dis-je en indiquant du doigt celui qui était étiqueté : “Domaine causal arborescent”.

– Oui, reprit Criscan, j’ai fait cela pour le distinguer des autres. Mais il n’est pas différent dans son principe ou dans sa nature de n’importe lequel des autres cosmi du diagramme ; ici, tous les mondes sont des cosmi potentiellement habitables, qui paraîtraient similaires à celui dans lequel nous vivons.

– D’accord. Donc, nous nous sommes complètement affranchis de l’idée qu’il pouvait y avoir un monde théorique hylaéen fait de concepts purs », dis-je.

Criscan haussa les épaules. « Peut-être qu’il y a quelque chose de ce genre *quelque part*, très loin à gauche, mais dans l’ensemble, tu as raison. C’est un réseau de cosmi comme le nôtre. Et il y a une chose ici

que l'on ne voit dans aucune des autres topologies que j'ai représentées, c'est...

– Je crois que je le vois, dis-je en tapotant du bout du pied la case “Domaine causal arbrien”. Dans la mèche, nous sommes considérés comme une source de flux hylaéen pour d'autres mondes.

– Exactement, dit Criscan. La mèche introduit la notion que notre monde pourrait, en fait, être le monde théorique hylaéen d'autres mondes.

– Ou pourrait être considéré comme tel, corrigea Lio, si personne dans ce monde-là n'avait encore envisagé le concept de protisme complexe.

– Oui, dit Criscan, un peu surpris d'entendre un aussi bon argument dans la bouche de quelqu'un qu'il considérait comme un pitre épuisant.

– Cela amène à se poser des questions sur les cousins, dis-je en repensant à l'idée folle qu'Arsibalt avait exprimée la nuit précédente, idée selon laquelle les cousins avaient pu venir non pas simplement d'un autre système solaire, mais d'un autre cosmos.

– C'est vrai, dit Criscan, cela amène à se poser des questions sur les cousins. »

Glossaire

Analemme : Figure ressemblant à un huit étroit et allongé, observée par les astronomes qui suivent les variations quotidiennes du mouvement apparent du soleil sur une année calendaire.

Anathyme : **1.** En proto-tærran, louange poétique ou musicale de notre mère Hylaéa, utilisée dans l'auction de proveneur. **2.** Auction par laquelle un fraa ou une soor irréformable est banni du monde mathique.

Aperte : Auction par laquelle une math ouvre ses portails pour une période de dix jours, durant lesquels les avôts sont libres d'aller et venir extra-muros, et les sæculiers d'entrer, de visiter et de parler aux avôts. Selon la math, l'aperte peut être annale, décennale, centennale ou millennale.

Appareil syntactique : En termes terrestres, ordinateur.

Apr. R. : Abréviation d'*après la Reconstitution*. Le calendrier d'Arbre définit une année zéro, durant laquelle la Reconstitution eut lieu ; les années qui la précèdent sont notées négativement. Les années exprimées positivement ou suivies d'*apr. R.* sont ultérieures.

Apsynte : Contraction d'*appareil syntactique*. Cf. ce mot.

Arbre : Nom de la planète sur laquelle se déroule *Anatèm*.

Arche : Équivalent des églises, temples, synagogues, etc. sur Terre.

Arche triangulaire : Dénomination alternative de la foi kelx, ou de l'une de ses arches.

Astrohenge : En termes terrestres, observatoire, en particulier s'il dispose de nombreux télescopes.

Atlanienne : Cf. **liaison atlanienne**.

Auction : Rite du monde mathique. Parmi les rites les plus importants et les plus communément célébrés, on peut citer le proveneur, l'éligueur, le régret et le requiem. Les rites rarement célébrés comprennent l'anathyme, le voco et l'étrain.

Avôt : Personne vouée à la Discipline cartasienne et appartenant donc

au monde mathique, par opposition au monde sæculier.

Baritoe : 1. Saunte Baritoe, noble dame du milieu de l'ère praxique, hôtesse et dirigeante des sconiques. **2.** Concente Saunte-Baritoe, l'une des Trois Grandes.

Barrer, barre : En argot militaire, bombarder une cible, généralement à la surface d'une planète, en lâchant une barre faite d'un matériau dense depuis une orbite. La barre ne contient ni pièces mobiles ni explosifs ; son effet destructeur vient de son extrême vélocité.

Bascule de Gardan : Règle générale stipulant que lorsque l'on compare deux hypothèses, la plus simple des deux l'emporte. Également appelée *bascule de saunt Gardan*, ou tout simplement *la bascule*.

Baz : Cité-État antique qui devint plus tard un empire englobant tout le monde connu.

Bazianisme orthodoxe : Religion d'État de l'empire bazien qui survécut à la chute de Baz et érigea, durant l'ère subséquente, un système mathique parallèle et indépendant de celui créé par Cartas, et qui demeure l'une des confessions les plus répandues d'Arbre.

Bly (saunt) : Théôs de la concente Saunt-Édhar qui fut proscrit et vécut le reste de sa vie en féral au sommet d'une butte, appelée plus tard *butte de Bly*. Selon la légende, il fut adoré comme un dieu par les pécos, qui finirent par le tuer et manger son foie.

Brelot : Appareil électronique portable omniprésent dans la vie des sæculiers, et tenant lieu de téléphone, d'appareil photo, de navigateur réseau, etc. Interdit dans le monde mathique.

Calca : Explication, définition ou leçon qui permet d'ouvrir sur un propos plus vaste, mais qui a été détachée du corps principal du dialogue et reportée dans une notice ou un appendice.

Cartablette : Unité portable d'autolocalisation et de cartographie, comparable à un GPS sur Terre.

Cartas (saunte) : Noble dame bazienne cultivée qui, après la chute de Baz, fonda la première math et créa la Discipline, qui allait être suivie durant toute l'ère mathique classique puis, après certaines modifications, dans le monde mathique d'après la Reconstitution.

Centénarien : Avôt ayant fait vœu de ne pas sortir de la math ni d'avoir le moindre contact avec le monde extérieur jusqu'à la prochaine aperte centennale. Familièrement, séculos.

Centglé (devenir) : Perdre l'esprit, devenir mentalement instable, s'écarter irrémédiablement de la voie de la théorie.

Cent soixante-quatre : Liste des plantes dont la culture dans les maths est autorisée par la version de la Discipline en cours à l'époque où se déroule *Anatèm*. Cette liste fut étendue à partir des listes plus courtes mentionnées dans les versions antérieures de la Discipline, remontant jusqu'à saunte Cartas. Ces plantes sont jugées aptes à répondre à tous les besoins nutritifs des avôts, ainsi qu'à d'autres nécessités : pharmacologie, ombrage, érosion des sols, etc. Cf. aussi **Onze**.

Chapitre : Unité locale d'un ordre d'avôts. Les ordres couvrent généralement l'ensemble du monde mathique, et peuvent avoir des chapitres locaux dans de nombreuses maths et concentes. Généralement, comme c'est le cas par exemple à Saunt-Édhar, une math comprendra deux chapitres distincts ou plus, appartenant à des ordres différents.

Chronique : Registre de tous les événements, importants ou pas, qui ont eu lieu dans une math ou une concente. La Chronique est assidûment tenue et archivée par les hiérarques.

Chronozone : Dans l'architecture mathique, espace à l'intérieur d'une tour-horloge abritant les mécanismes de celle-ci ainsi que tous les équipements afférents tels que cadrans, cloches, etc.

Cnoön : Selon la métathéorie protanienne, pures entités immuables et éternelles telles que les formes géométriques, les théorèmes, les nombres, etc., qui appartiennent à un autre plan d'existence (le monde théorique hylaéen) et sont de quelque façon perçues ou découvertes (par opposition aux formes créées ou inventées) par les théoriciens en activité.

Cnoüs : Personnage historique antique célèbre pour avoir eu une vision d'un monde autre et transcendant. Cette vision fut interprétée de deux façons différentes et incompatibles par ses filles, Hylaéa et Déât.

Combe chantante : Vallée montagneuse ayant donné son nom à une math qui y fut fondée en 17 apr. R., spécialisée dans l'étude et le développement des arts martiaux et des disciplines apparentées.

Combe-l'art : Arts martiaux. Cf. aussi **Combe chantante**.

Combla : Contraction de *Combe-l'art*. Cf. ce mot.

Comblatant : Avôt de la Combe chantante, qui a de ce fait voué sa

vie aux arts martiaux.

Concente : Communauté relativement importante d'avôts dans laquelle coexistent deux maths ou plus. En général, les ordres centénariens et millénariens ne se trouvent que dans des concentes, des considérations pratiques rendant difficile leur existence en tant que math autonome.

Contre-bazianisme : Religion enracinée dans les mêmes écritures et honorant les mêmes prophètes que le bazianisme orthodoxe, mais rejetant explicitement l'autorité et certains enseignements de cette foi.

Convexe : Grande convocation des avôts des maths et concentes de toute la planète. Normalement célébrées lors des apertes millennales ou après un sac, mais également requises dans des circonstances extrêmement exceptionnelles à la demande du pouvoir sæculier.

Coordonnées de Lesper : Équivalent des coordonnées cartésiennes sur Terre. Également appelées *coordonnées de saunt Lesper*.

Cosmi : Pluriel de cosmos. Dénomination rendue nécessaire par la discussion de la théorie polycosmique.

Cosmographe : En termes terrestres, astronome, cosmologiste ou astrophysicien.

Déât : L'une des deux filles de Cnoüs, l'autre étant Hylaéa. Elle interpréta la vision de son père comme celle d'un royaume céleste immatériel, peuplé d'êtres angéliques et dirigé par un créateur suprême.

Décénarien : Avôt ayant fait vœu de ne pas sortir de la math ni d'avoir le moindre contact avec le monde extérieur jusqu'à la prochaine aperte décennale. Familièrement, dixie.

Déolâtre : Tenant de l'interprétation de Déât de la vision de son père Cnoüs, et croyant donc en un paradis où se trouve un dieu. Cf. aussi **physiologue**.

Dialogue : Discussion, généralement de style formel, entre théôs. Dialoguer revient à participer extemporanément à ce genre de discussion. Le terme s'applique également aux retranscriptions des dialogues historiques, documents qui constituent la pierre angulaire de la tradition littéraire mathique et sont étudiés, reproduits et mémorisés par les phytes. Dans sa forme classique, un dialogue associe deux intervenants et plusieurs spectateurs qui

participent de façon sporadique. Sa version triangulaire, également commune, met en présence un savant, une personne ordinaire qui cherche la connaissance et un imbécile. La classification de ces dialogues innombrables comprend notamment le dialogue suvinien, le dialogue périklynien et le dialogue pérégrin. Cf. ces mots.

Dialogue pérégrin : Dialogue dans lequel deux intervenants au savoir et à l'intelligence comparables développent une idée en en parlant ensemble, la plupart du temps en marchant.

Dialogue périklynien : Dialogue antagonique dans lequel chaque intervenant cherche à réduire à néant l'argumentation de l'autre. Cf. **plan (mettre en)**.

Dialogue suvinien : Dialogue dans lequel un mentor instruit un phyte, généralement en lui posant des questions, par opposition à un exposé didactique.

Diax : Physiologue précoce du temple Orithéna à qui l'on attribue d'avoir chassé les enthousiastes et fondé la théorie sur des fondements intellectuels solides et rigoureux.

Discipline cartasienne : Ensemble des règles prescrites par saunte Cartas, à qui l'on attribue d'avoir fait naître le monde mathique après la chute de Baz. Un avôt est une personne qui a fait vœu d'observer la Discipline.

Dixie : Terme familier désignant un décénarien. Cf. ce mot.

Dixième nuit : Conclusion traditionnelle d'une aperte, tenue le dixième et dernier soir. Un festin est servi à cette occasion par la math à tous les visiteurs extra-muros qui souhaitent y participer. Facilite également les transactions et tractations avec le pouvoir sæculier, y compris le transfert formel des nouveaux recouvrés, de la juridiction sæculière à la juridiction mathique.

Domaine causal : Ensemble de choses mutuellement liées en un réseau de relations de cause à effet.

Dotation : Dans son usage le plus général, toute richesse accumulée et détenue par un lignage dans le monde mathique. Terme presque toujours utilisé en référence à un bâtiment et son contenu.

Doyn : Dans les concentes qui observent la tradition des repas pris au sénacle, avôt vétéran qui a le privilège de s'asseoir à table et d'être servi par un varlet.

Ecba : Île volcanique de la Mère des mers, sur laquelle se dressait le

temple Orithéna jusqu'à l'éruption catastrophique de – 2621.

Édhar : Saunt appartenant à l'ordre des Événédriciens qui, en 297, fonda un nouvel ordre, puis plus tard une concente, dans laquelle il vécut jusqu'à sa mort ; tant l'ordre que la concente prirent finalement son nom. L'intitulé exact de cette dernière est *concente Saunt-Édhar*, mais il est le plus souvent abrégé en *Saunt-Édhar*, ou simplement *Édhar*.

Édicteur : Cf. **férulaire édicteur**.

Éligeur : Auction par laquelle, généralement autour de vingt ans, un phyte choisit et est choisi par un chapitre spécifique de sa math, et cesse par là même d'être un phyte.

Enthousiastes : Terme désobligeant désignant ceux des premiers physiologues qui furent chassés du temple Orithéna par Diax pour leur réticence ou leur incapacité à exprimer une pensée rigoureuse.

Érasmas : Fraa de Saunte-Baritoe qui, au ^{XIV}^e siècle apr. R., fonda avec Uthentine la branche de la métathéorique appelée *protisme complexe*. Son homonyme, un fraa de Saunt-Édhar du ^{XXXVII}^e siècle, est le narrateur d'*Anatèm*.

Ère praxique : Période dans l'histoire d'Arbre débutant dans le siècle suivant la Rééclosion (donc approximativement en – 500) et s'achevant avec les Événements horribles et la Reconstitution (l'an zéro). Ainsi appelée parce que les habitants de l'ancien système mathique, qui s'étaient dispersés dans le monde sæculier après la Rééclosion, avaient mis la théorique en œuvre dans leur exploration du monde, et développé les praxis.

Espace de Hemn : En termes terrestres, configuration, état ou espace des phases.

Éthras : Cité-État antique relativement puissante et prospère qui, durant son âge d'or (de – 2600 à – 2300 env.), abrita de nombreux théôs, dont Thélénès et Protas. Site de nombreux dialogues importants que les phytes étudient, reproduisent et mémorisent.

Étrain : Auction rarement célébrée par laquelle des pèrigrins sont accueillis à leur retour dans le monde mathique après un périple à travers le sæculum.

Étrévanéen : Cf. **liaison étrévanéenne**.

Événédric : Protégé d'Halikaarn connu pour avoir préservé l'œuvre de celui-ci jusqu'à l'époque de la Reconstitution et pour avoir aidé à fonder les facultés sémantiques.

Événédricien : Membre d'une subdivision précoce de l'ordre des Halikaarniens.

Événements horribles : Catastrophe d'ampleur mondiale médiocrement documentée, que l'on pense avoir débuté en l'an – 5. Quoi que cela pût être, cela mit fin à l'ère praxique et entraîna concomitamment la Reconstitution.

Extra : Terme légèrement désobligeant utilisé par les avôts pour parler d'un sæculier.

Extra-muros : Le monde hors les murs de la math ; le monde sæculier.

Faanien : Membre d'une subdivision précoce de l'ordre des Prociens.

Facultés sémantiques : Factions du monde mathique, apparues dans les années ayant suivi la Reconstitution, se prévalant généralement de la filiation d'Halikaarn. Ainsi nommées parce que leurs adhérents pensaient que les symboles pouvaient avoir un contenu sémantique, un concept qui remonte à Protas et à Hylaéa avant lui.

Facultés syntactiques : Factions du monde mathique, apparues dans les années ayant suivi la Reconstitution, se prévalant généralement de la filiation de Proc. Ainsi nommées parce que leurs adhérents pensaient que les langues, la théorique, etc. n'étaient que des jeux d'esprit employant des symboles sans contenu sémantique. Ce concept remonte aux sphéniques antiques, qui étaient de fréquents adversaires de Thélénès et de Protas sur le périkyne.

Féral : Personne lettrée et versée dans la théorie qui vit dans le sæculum, coupée de tout contact avec le monde mathique. Généralement, c'est un ex-avôt qui a renoncé à ses vœux ou a été proscrit, quoique le terme soit également applicable, techniquement, aux autodidactes qui n'ont jamais été avôts.

Férulaire céleste : Durant les années précédant l'époque où se déroule *Anatèm*, chef religieux populaire s'étant arrogé un pouvoir sæculier en prétendant incarner la sagesse du monde mathique.

Férulaire éditeur : Hiérarque chargé du maintien de la discipline intra-muros, habilité à conduire des enquêtes et à infliger des pénitences. Techniquement subordonné au primat, mais n'ayant in fine de comptes à rendre qu'à l'Inquisition, et habilité à déposer le primat dans certaines circonstances exceptionnelles.

Férulaire pourfendeur : Hiérarque chargé de défendre la math ou la concente des interlopes sæculiers par tous les moyens, y compris la

violence physique, et supervisant habituellement un groupe de hiérarques subordonnés, entraînés à remplir de telles fonctions.

Foulx-thèse : Discours (généralement, mais pas obligatoirement, mercantile ou politique) qui recourt à l'euphémisme, au flou opportun, aux répétitions assommantes et à divers autres subterfuges rhétoriques pour donner l'impression que quelque chose a été dit.

Fraa : Avôt de sexe masculin.

Ganuches : Terme proche de l'injure raciste désignant un groupe ethnique particulier du monde sæculier.

GOA : Cf. **graphe orienté acyclique**.

Grand-fraa : Terme de respect par lequel un avôt peut s'adresser à un fraa beaucoup plus âgé, en particulier (mais pas obligatoirement) si ce dernier a célébré l'auction de regret.

Grand-soor : Terme de respect par lequel un avôt peut s'adresser à une soor beaucoup plus âgée, en particulier (mais pas obligatoirement) si cette dernière a célébré l'auction de regret.

Graphe orienté acyclique : Arrangement de nodules reliés par des arcs unidirectionnels (pensez à des carrés reliés par des flèches), organisé de telle façon qu'il n'est pas possible de fermer un circuit en suivant les arcs.

Halikaarn : Saunt des dernières décennies de l'ère praxique qui s'opposait à Proc, son contemporain. Parfois appelé *saunt Halikaarn le Grand*. Pour faire simple, Halikaarn est considéré comme le porte-étendard de l'école de la théorie promulguée des milliers d'années plus tôt par Protas et Thélénès, et perpétuée après sa mort par son disciple Événédric et les facultés sémantiques.

Halikaarnien : Ayant trait ou lié à saunt Halikaarn ou l'un des ordres qui prétendent descendre des facultés sémantiques. Fréquemment considéré comme naturellement antagonique aux Prociens et aux Faaniens.

Herbe-à-bonds : Herbe omniprésente qui, lorsqu'on la mâche, agit comme un stimulant. Psychoactive à plus forte dose. Cf. **Onze**.

Hiérarque : L'une des castes d'avôts spécialisées, dont les responsabilités incluent l'administration des maths et des concentes, les interactions avec le monde sæculier et avec les hiérarques des autres maths, la défense de la math contre les agressions sæculières, et la préservation et l'application de la

Discipline.

Hylaéa : L'une des deux filles de Cnoüs, l'autre étant Déât. Elle interpréta la vision de son père comme celle d'un monde immatériel idéal (le monde théorique hylaéen, ou MTH), peuplé de formes géométriques parfaites, médiocrement copiées par les géomètres de ce monde.

Iconographie : Représentation simpliste et d'ordinaire totalement erronée qu'utilisent les sæculiers pour structurer le peu qu'ils savent du monde mathique, le plus souvent sous la forme d'une théorie du complot ou d'une référence à des personnages et des situations tirés des divertissements populaires.

Icosaèdre : Figure géométrique globalement sphérique et à vingt faces dont chacune est un triangle équilatéral.

Illumination : Éclair de pure compréhension soudain et généralement inattendu.

Incantants : Personnages légendaires, associés dans le folklore aux ordres halikaarniens, censément capables d'altérer la réalité physique par l'incantation de certains mots ou phrases codés.

Inquisition : Corps constitué chargé du maintien d'une version uniforme de la Discipline à travers toutes les maths et les concentes, en agissant le plus souvent par le truchement des férules édictrices.

Inviolée : Qualifie l'une des trois maths qui ne furent jamais envahies durant les sept décennies du troisième Sac. Les trois inviolées appartenaient aux concentes Saunt-Édhar, Saunt-Rambalf et Saunt-Trédégarh.

Joviale : Herbe génétiquement modifiée afin de produire la substance chimique cérébrale appelée *totobono*. Interdite aux avôts. Cf. **Onze**.

Kedev : Adepte de la religion kelx, de la foi triangulaire.

Kéfédokhlès : Interlocuteur insupportablement fat et pédant.

Kelx : **1.** Religion créée durant le ^{XVI}e ou le ^{XVII}e siècle apr. R. Son nom est une contraction du tærran *ganakelux* qui signifie « résidence du triangle », ainsi appelée à cause de l'importance symbolique des triangles dans leur iconographie religieuse. **2.** Arche de la religion kelx.

Kinagrammes : Jeu simplifié d'idéogrammes utilisé par les sæculiers en lieu d'une langue écrite.

Laboratorium : Lors d'une convoxe, séance de travail quotidienne,

généralement le matin, dans laquelle les participants se rassemblent en groupes prédéfinis par les hiérarques pour développer des projets spécifiques.

Lacis : Parcelle cultivée, approximativement hexagonale, portant un ensemble prédéfini de cultures de plantes alimentaires plus ou moins génétiquement conçues qui, considérées dans leur ensemble, répondent à tous les besoins alimentaires d'un avôt. Un tissu de liens symbiotiques entre les espèces améliore la résistance et la productivité des plantes, tout en évitant l'épuisement du sol. Dans les concentes qui font appel au système des lacis, chaque avôt est responsable de l'exploitation de l'un d'entre eux ; la production de tous les lacis est mise en commun pour approvisionner la concente. Parce qu'une math ne peut observer correctement la Discipline lorsqu'elle dépend du commerce avec les sæculiers pour son approvisionnement, le lacis fut une technologie émancipatrice, fondamentale pour la Reconstitution.

Liaison : Relation, généralement sexuelle ou au moins amoureuse, dans le monde mathique. Cf. **liaison atlanienne**, **liaison étrévanéenne**, **liaison pérélithienne**, **liaison tivienne**.

Liaison atlanienne : Type de liaison inhabituel, entre un dixie et un partenaire vivant extra-muros, qui ne peut donc être consommée que tous les dix ans.

Liaison étrévanéenne : Liaison à peu près équivalente à une liaison sérieuse dans le monde sæculier.

Liaison pérélithienne : Liaison équivalente au mariage dans le monde sæculier.

Liaison tivienne : Liaison du type le plus informel et éphémère.

Lignage : Dans son sens général, succession chronologique d'avôts qui, avant les réformes du troisième Sac, acquéraient et conservaient des possessions excédant la chape, la corde et la sphère, et en transmettaient la propriété à un héritier choisi au moment de leur mort. En ce sens, les lignages sont fréquemment liés aux dotations. Avec une majuscule, désigne le lignage premier.

Lignage premier : Selon certaines traditions, chaîne continue de mentors et de phytes débutant avec Métékoranès et se poursuivant jusqu'à l'époque où se déroule *Anatèm*, qui constitue en tant que telle une communauté de théôs distincte et plus ancienne que la tradition mathique fondée par saunte Cartas. Appelé aussi : *le*

Lignage.

Livre : Volume au contenu subtilement incohérent, dont l'étude est une forme de pénitence imposée aux avôts qui se sont mal conduits. Divisé en chapitres dont la difficulté croît exponentiellement.

Locteur : Contraction d'*interlocuteur*, c'est-à-dire partenaire d'un dialogue.

Logotype : Système d'écriture simplifié utilisé par les sæculiers mais, à l'époque où se déroule *Anatèm*, déjà rendu obsolète par les kinagrammes.

Lorite : Membre d'un ordre fondé par saunte Lora, qui considérait que toutes les idées que l'esprit humain pouvait concevoir avaient déjà été formulées. Les Lorites sont donc des historiens de la pensée qui aident les avôts dans leurs travaux en leur faisant prendre conscience de ceux qui ont déjà pensé des choses similaires dans le passé, leur permettant ainsi de ne pas « réinventer la roue ».

Lucube : Dans une convoxe, groupe de travail informel qui, de la propre initiative de ses participants, se retrouve le soir pour « brûler la chandelle » sur un sujet de leur choix.

Ma : Terme de respect par lequel un phyte peut s'adresser à une soor beaucoup plus âgée.

Magister : Titre accordé aux membres du clergé de la foi kelx.

Mamamouchis : Terme péjoratif qu'emploie Orolo pour qualifier les responsables de haut rang du pouvoir sæculier.

Mander : Faire appel à un avôt par l'auktion de voco.

Martel : Grand véhicule à roues utilisé extra-muros pour le transport de marchandises par la route.

Matarrhite : Membre d'un ordre fondé dans la math centénarienne de la concente Saunt-Beedle entre la deuxième et la troisième aperte millennale. C'est l'un des rares ordres d'avôts explicitement religieux, vivant reclus, même selon les normes du monde mathique. Durant le troisième Sac, ils se réfugièrent sur une île de la zone polaire antarctique, où ils développèrent divers traits culturels spécifiques, en particulier des chapes couvrant l'ensemble du corps et une cuisine austère étant donné l'éventail limité des produits comestibles de leur environnement.

Math : Communauté relativement réduite d'avôts (habituellement moins de cent, parfois un seul). En général, tous les membres d'une

math donnée célèbrent l'aperte à la même cadence, c'est-à-dire qu'ils sont tous unétariens, décénariens, centénariens ou millénariens exclusivement. Cf. aussi **concente**.

Mèche : Dans le protisme complexe, graphe orienté acyclique totalement généralisé dans lequel un grand nombre (potentiellement infini) de cosmi sont liés par un réseau plus ou moins compliqué de relations de cause à effet. L'information flue des cosmi en amont de la mèche vers ceux qui sont en aval, mais pas dans le sens inverse.

Mère des mers : Étendue d'eau salée relativement petite mais complexe, reliée aux grands océans d'Arbre en trois endroits par des détroits et généralement considérée comme le berceau de la civilisation classique.

Métathéorique : Équivalent de la métaphysique sur Terre. Cette partie de la pensée humaine s'intéresse à des questions si fondamentales qu'elles doivent être résolues avant que l'on puisse même commencer à produire un travail en théorique.

Métékoranès : Théôs antique qui disparut sous la cendre volcanique dans l'éruption qui détruisit Orithéna. Selon certaines traditions, fondateur (probablement à son corps défendant) du lignage premier. Cf. **lignage premier**.

Millénarien : Avôt ayant fait vœu de ne pas sortir de la math ni d'avoir le moindre contact avec le monde extérieur jusqu'à la prochaine aperte millennale. Familièrement, millénos.

Millénos : Terme familier désignant un millénarien. Cf. ce mot.

Monde théorique hylaéen : Nom utilisé par la plupart des tenants du protisme pour désigner un niveau d'existence supérieur peuplé de formes géométriques parfaites, de théorèmes et autres abstractions (les cnoöns).

Monos : Terme familier désignant un unétarien. Cf. ce mot.

MTH : Cf. **monde théorique hylaéen**.

Muncoster : **1.** Saunt Muncoster, théôs de l'ère praxique tardive, à qui l'on doit des avancées cruciales dans ce qui est appelé, sur Terre, la relativité générale. **2.** Concente Saunt-Muncoster, l'une des Trois Grandes.

Mynstère : Dans de nombreuses concentes, grand bâtiment central qui héberge l'horloge et accueille les auctions et autres rassemblements de l'ensemble de sa population.

Mystagogue : Adepte de la pensée hermétique et des discours alambiqués. Durant l'ère mathique classique, faction abusivement puissante des siècles ayant précédé la Rééclosion. Depuis lors, ce terme est devenu péjoratif.

Néomatière : Forme de matière dont le noyau atomique a été artificiellement synthétisé, et qui a donc des propriétés physiques que l'on ne trouve ni dans les éléments de la nature ni dans leurs composés.

Onze : Liste des plantes interdites intra-muros, principalement à cause de leurs propriétés pharmacologiques indésirables. La Discipline stipule que tout spécimen vif aperçu dans une math doit être déraciné et brûlé sans délai, et que cet incident doit être consigné dans la Chronique.

Orithéna : Temple antique fondé par Adrakhonès sur l'île d'Ecba, subséquemment peuplée par des physiologues qui y migrèrent depuis tout le monde antique. Détruit par une éruption volcanique en – 2621 et excavé, à partir de 3000, par des avôts qui fondèrent une nouvelle math autour du périmètre d'excavation.

Ouail : Principale lingua franca du monde sæculier, dérivée d'une antique langue barbare (c'est-à-dire non tærranéenne). Son vocabulaire se confond avec celui du tærran dans les domaines de l'abstrait, des techniques, du médical ou du juridique. Lorsque la culture extra-muros est illettrée ou analphabète (donc la plupart du temps), l'ouail se retranscrit à l'aide de systèmes ad hoc éphémères comme les kinagrammes ou les logotypes, mais il peut également s'écrire avec l'alphabet employé pour le tærran.

Pa : Terme de respect par lequel un phyte peut s'adresser à un fraa beaucoup plus âgé.

Pécos : Extra-muros dénué d'éducation, de talent, d'aspiration, ou d'espoir d'en acquérir, généralement considéré comme appartenant à la plus basse classe sociale qui soit.

Pénitence : Tâche rébarbative ou déplaisante assignée comme punition par la férule édictrice aux avôts qui ont contrevenu à la Discipline.

Pérégrin, pérégrine : 1. Dans son emploi ancien, époque débutant avec la destruction du temple Orithéna en – 2621 et s'achevant plusieurs décennies plus tard avec l'essor de l'âge d'or d'Éthras. 2. Théôs ayant survécu à Orithéna et ayant erré à travers le monde

antique, seul ou en groupe. **3.** Dialogue remontant supposément à cette époque. Nombre de ceux-ci furent retranscrits ultérieurement et incorporés à la littérature mathique. **4.** Dans son emploi moderne, avôt qui, dans certaines circonstances exceptionnelles, quitte les confins de la math et voyage dans le monde sæculier en s'efforçant d'observer l'esprit, voire la lettre, de la Discipline.

Pérelithienne : Cf. **liaison pérelithienne**.

Périklyne : Espace public de la cité-État antique d'Éthras où se tenait le marché et où les théôs de l'âge d'or se réunissaient pour dialoguer.

Physiologue : Dans la période qui va de Cnoüs à Diax, érudit qui suit la voie hylaéenne, c'est-à-dire qui favorise l'interprétation d'Hylaéa de la vision de son père. Précurseurs des théôs, les physiologues fondèrent le temple Orithéna. Cf. aussi **déolâtre**.

Phyte : Jeune avôt ; avôt qui n'a pas encore rejoint un ordre. Cf. aussi **éligueur**.

Plan (mettre en) : Détruire totalement l'argumentation d'un adversaire dans un dialogue.

Plénière : Dans une convoxe, événement dans lequel tous les participants se rassemblent dans la même pièce et au même moment.

Polycosme : Deux ou plusieurs univers, en particulier s'ils sont envisagés comme un système incluant la possibilité d'une interaction entre les cosmi. Cf. ce mot.

Pourfendeur : Cf. **férulaire pourfendeur**.

Pouvoir sæculier : Entité, quelle qu'elle soit, qui détient en l'instant le pouvoir dans le monde non mathique.

Præsidium : Dans l'architecture mathique, le plus haut bâtiment d'une concente, généralement la tour-horloge.

Praxicien : Spécialiste des sciences appliquées ; ingénieur.

Praxis : Technologie.

Préfigurations : Terme désignant les trois calamités qui ont embrasé la plus grande partie d'Arbre durant les dernières décennies de l'ère praxique, et furent ultérieurement considérées comme annonciatrices des Événements horribles. La nature précise des Préfigurations est difficile à évaluer à cause de la destruction des archives (dont la plus grande partie était conservée sur des appareils syntactiques qui cessèrent plus tard de fonctionner), mais

il est généralement admis que la première fut un déchaînement planétaire de révolutions violentes, la deuxième une guerre mondiale et la troisième un génocide.

Primat : Hiérarque de plus haut rang d'une math ou d'une concente.

Proc : Métathéoricien de l'ère praxique tardive, porte-étendard, à son époque, d'une lignée théoricienne remontant jusqu'aux sphéniques, et inspirateur de tous les ordres se prévalant des facultés syntactiques (par opposition aux sémantiques) des premières maths post-Reconstitution. Cf. aussi **Halikaarn**.

Prociens : Ayant trait ou lié à saunt Proc ou à n'importe lequel des ordres prétendant descendre des facultés syntactiques. Les Prociens sont généralement considérés comme naturellement antagoniques aux Halikaarniens.

Promotion : Procédure par laquelle un avôt appartenant à une math unétarienne, décénarienne ou centénarienne peut rejoindre (respectivement) la math décénarienne, centénarienne ou millénarienne qui suit, généralement en parcourant un labyrinthe reliant les deux maths en question.

Proscrire, proscrire : **1.** En tant que verbe, soumettre un avôt à l'auction d'anathyme. **2.** En tant que substantif, ex-avôt ayant été anathymisé.

Protanien : Ayant trait ou lié au philosophe éthranien antique Protas.

Protas : Élève de Thélénès durant l'âge d'or d'Éthras, devenu ensuite le théôs le plus important de l'histoire arbrienne. Sur les fondements établis par Hylaéa et enrichis ensuite par les Orithéniens, Protas développa la théorie que les objets et les idées que les humains perçoivent et développent intellectuellement sont des manifestations lacunaires de formes pures et parfaites appartenant à un autre niveau d'existence.

Protisme : Philosophie de Protas. Plus spécifiquement, notion selon laquelle les théôs perçoivent des idées pures provenant d'un autre niveau d'existence connu sous le nom de *monde théorique hylaéen*.

Protisme complexe : Interprétation relativement récente (XIV^e siècle apr. R.) du protisme traditionnel (originel), qui suppose plus de deux domaines causaux (en fait, un nombre potentiellement infini), liés dans un graphe orienté acyclique ou GAO, appelé la plupart du temps *mèche*. L'information sur les cnoöns (entités immuables et éternelles) est considérée comme fluant à travers le

GOA depuis les cosmi « plus protaniens » vers les cosmi « moins protaniens ».

Protisme originel : Dénomination créée par Uthentine et Érasmas pour différencier la conception traditionnelle du protisme – qui consistait en un monde théorique hylaéen en relation causale avec le cosmos auquel appartient Arbre –, de leur système, qu'ils dénommèrent *protisme complexe*.

Proveneur : Auction la plus communément pratiquée du monde mathique, généralement célébrée quotidiennement à midi et liée au remontage d'une horloge.

Rambalf : Concente Saunt-Rambalf, l'une des trois inviolées.

Râteau de Diax : Phrase lapidaire énoncée par Diax sur les marches du temple Orithéna alors qu'il chassait les devins avec un râteau de jardinier, et revenant à dire que l'on ne doit jamais croire quelque chose simplement parce que l'on espère que c'est vrai. À la suite de cet événement, la plupart des physiologues acceptèrent le râteau et, dans la terminologie de Diax, devinrent des *théôs*. Les autres furent appelés les *enthousiastes*.

Reconstitution : Période subséquente aux Événements horribles durant laquelle presque tous les érudits et lettrés se trouvèrent rassemblés dans les maths et les concentes.

Recouvrer, recouvré : **1.** En tant que verbe, accepter un nouveau venu issu d'extra-muros dans une math lors de l'aperte. **2.** En tant que substantif, dénomination de ce nouveau venu.

Réeclosion : Événement historique séparant l'ère mathique classique de l'ère praxique – généralement considéré comme ayant eu lieu vers – 500 –, durant lequel les portails des maths furent grand ouverts et les avôts dispersés dans le monde sæculier. Caractérisé par un épanouissement soudain de la culture, des découvertes théoriques et des explorations.

Régret : Auction par laquelle un avôt âgé abandonne son activité et fait retraite.

Requiem : Auction célébrée à la mort d'un avôt.

Réticule : Un réseau ; deux appareils syntactiques – ou plus – capables de communiquer.

Réticulum : Le plus grand des réticules, reliant entre eux la majorité de ceux de la planète. Parfois abrégé en *Ret*.

Rhétôs : Personnages légendaires, associés dans le folklore aux ordres

prociens, censément capables d'altérer le passé en manipulant les souvenirs et enregistrements matériels.

Sac : Invasion et pillage de maths ou de concentes par des interlopes sæculiers en violation des termes de la Reconstitution. Avec une majuscule, désigne l'un des trois sacs durant lesquels la quasi-totalité des maths et concentes furent dévastées.

Sæculier : Ayant trait ou appartenant au monde non mathique.

Sæculum : Monde sæculier.

Samblite : Secte religieuse dont l'origine remonte à saunt Bly, et concentrée sur la butte de Bly, non loin de la concente Saunt-Édhar.

Sarthiens : Dans les temps anciens, archers à cheval venus des steppes et considérés comme responsables de la chute et du sac de Baz, qui mit fin à l'empire bazien et inaugura l'ère mathique classique.

Saunt : Titre attribué aux grands érudits.

Sconiques : L'un des groupes de théôs de l'ère praxique qui se réunissaient au domicile de dame Baritoe. Ils s'intéressaient aux conséquences du fait que nous ne percevons semble-t-il pas le monde réel directement, mais seulement par l'intermédiaire de nos organes sensoriels.

Séculos : Terme familial désignant un centénarien. Cf. ce mot.

Sénacle : Dans certaines concentes (généralement parmi les plus grandes et les plus anciennes), repas du soir traditionnel dans lequel un maximum de sept avôts vétérans (les doyns) sont servis par un nombre égal d'avôts novices (les varlets).

Séquence : Code génétique d'un organisme vivant. Selon le contexte, synonyme des termes terrestres *gène*, *génétique* ou *ADN*.

Soor : Avôt de sexe féminin.

Sphéniques : École de théôs amplement représentée dans l'antique Éthras, où ils étaient employés par des familles aisées comme tuteurs pour les enfants. Dans de nombreux dialogues classiques, ils sont présentés en rivalité avec Thélénès, Protas et les autres membres du protisme. Leur principal champion était Uraloabus qui, dans le dialogue du même nom, fut à tel point mis en plan par Thélénès qu'il se suicida sur-le-champ. S'inscrivant en faux contre les théories de Protas, ils croyaient que la théorique se concevait entièrement « entre les oreilles », sans recourir à des réalités

extérieures comme les structures protaniennes. Précurseurs de saunt Proc, des facultés syntactiques et des Prociens.

Suvine : École.

Sylvitecte : Professionnel chargé de la conception génétique de nouvelles espèces d'arbres.

Tærran : Langue ancienne de toutes les classes de l'empire bazien qui, durant l'ère mathique classique, fut utilisée intra-muros tant dans les maths cartasiennes que dans les monastères baziens orthodoxes. Langue des sciences et des discours érudits durant l'ère praxique. Dans sa version moderne, langue qu'utilisent presque toujours les avôts. Ce terme peut également désigner l'alphabet utilisé pour l'écrire.

Téglon : Problème de géométrie extrêmement ardu étudié dès le temple Orithéna, et plus tard par des générations de théôs partout sur Arbre. Il s'agit de remplir un décagone régulier avec un jeu de sept tuiles de formes différentes, tout en observant certaines règles.

Thélénès : Grand théôs de l'âge d'or d'Éthras protagoniste de nombreux dialogues et mentor de Portas. Il fut exécuté par les autorités éthraniennes pour irréligion ou, au minimum, enseignements irrespectueux.

Théorème d'Adrakhonès : Théorème antique de géométrie plane attribué à Adrakhonès, le fondateur du temple Orithéna, qui stipule que dans un triangle rectangle le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. Équivalent au théorème de Pythagore sur Terre.

Théoricien : Quasi-synonyme de *théôs*, mais avec des connotations légèrement différentes. Par *théoricien* on tend à désigner celui qui se voue à une œuvre hautement spécifique, minutieuse et technique, nécessitant un traitement élaboré.

Théorique : Englobant approximativement les mathématiques, la logique, les sciences et la philosophie sur Terre, ce terme peut en fait s'appliquer à tout travail intellectuel réalisé d'une façon rigoureuse et disciplinée. Il a été créé par Diax pour distinguer ceux qui observent le râteau de ceux dont la pensée est dominée par la mystification ou les vœux pieux.

Théôs : Tout pratiquant de la théorique ; qui voit.

Tic : Membre d'une caste appartenant au monde mathique, mais maintenue à l'écart de celle des avôts. Les tics sont responsables de

toutes les fonctions liées aux appareils syntactiques et au réticulum.

Tomobile : Véhicule particulier à roues utilisé extra-muros.

Totobono : Substance chimique naturelle qui, lorsqu'elle est présente en concentration suffisante dans le cerveau, provoque la sensation que dans l'ensemble « tout va bien ». Son taux peut être ajusté en consommant de la joviale, par exemple.

Transmonomie : Approche de la philosophie dérivée des travaux des Sconiques, fondée sur une étude rigoureuse des données ou, littéralement, des transmis, c'est-à-dire ce qui est transmis à notre cerveau par notre système sensoriel.

Transquæstation hypotrochienne : Une des très nombreuses tactiques rhétoriques rabâchées aux phytes, tout particulièrement ceux soumis à l'instruction des Prociens. Cela consiste à changer de sujet de façon à impliquer, implicitement, qu'un point de controverse a déjà été résolu d'une manière ou d'une autre.

Trédégarh : Concente Saunt-Trédégarh, l'une des Trois Grandes. Elle tient son nom de sire Trédégarh, théôs de la deuxième moitié de l'ère praxique, à qui l'on doit des avancées fondamentales en thermodynamique.

Trois Grandes : Les concentes Saunt-Muncoster, Saunt-Trédégarh et Saunte-Baritoe, toutes relativement anciennes, riches, distinguées et géographiquement proches.

Tue-tout : Système d'armement d'une sophistication praxique inhabituelle, supposé avoir été utilisé avec des conséquences dévastatrices durant les Événements horribles. Il est généralement considéré, sans que cela soit établi, que la complicité des théôs dans le développement de cette praxis fut à l'origine de l'accord universel énonçant qu'ils devaient être subséquemment isolés de la société non théorique, une politique de non-prolifération qui, une fois mise en place, devint le synonyme de la Reconstitution.

Unétarien : Avôt ayant fait vœu de ne pas sortir de la math ni d'avoir le moindre contact avec le monde extérieur jusqu'à la prochaine aperte annale. Familièrement, monos.

Uraloabus : Théôs sphénique important de l'âge d'or d'Éthras qui, si l'on en croit le récit de Protas, se suicida après avoir été mis en plan par Thélénès.

Uthentine : Soor de Saunte-Baritoe qui, au XIV^e siècle apr. R., fonda avec Érasmas la branche de la métathéorique appelée *protisme complexe*.

Vachéché : Véhicule à roues utilisé extra-muros, principalement par les artisans, pour transporter des charges moyennes, des outils, etc. Généralement les vachéchés sont plus grands et moins confortables que les tomobiles.

Varlet : Dans les concentes qui observent la tradition des repas pris au sénacle, avôt novice ayant la charge de servir un doyn.

Veau : Terme extrêmement désobligeant utilisé extra-muros pour désigner un avôt. Souvent lié aux sæculiers qui adhèrent à des iconographies dépeignant les avôts de façon extrêmement négative.

Voco : Auction rarement célébrée par laquelle le pouvoir sæculier mande (depuis sa math) un avôt dont les talents sont requis dans le monde sæculier. Sauf en des circonstances très inhabituelles, celui qui est mandé ne retourne pas au monde mathique.

Remerciements

Anatèm n'aurait pas pu être écrit s'il n'y avait eu précédemment :

- le projet de l'Horloge de l'an 10 000, porté par Danny Hillis et ses collaborateurs de la fondation Long Now, dont Stewart Brand et Alexander Rose ;

- une filiation philosophique qui remonte à Thalès, par Platon, Leibniz, Kant, Gödel et Husserl ;

- le projet Orion de la fin des années 1950 et du début des années 1960.

L'auteur est donc reconnaissant à bien plus de gens que l'on ne peut en citer dans des remerciements traditionnels. La prémisse de l'histoire ainsi que le fait qu'il s'agit d'une œuvre de fiction excluent l'usage de notes de bas de page. C'est en un sens malheureux, parce que de nombreux lecteurs désireront probablement savoir d'où proviennent les idées discutées par les personnages, et comment les approfondir. En conséquence de quoi des remerciements complets ainsi que des liens vers d'autres ressources sont mis à disposition à l'adresse suivante :

www.nealstephenson.com/anathemacknowledgments

DU MÊME AUTEUR

CHEZ ALBIN MICHEL

Anatèm, tome 1, 2018

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Samouraï virtuel (titre alternatif : Snowcrash), 1996

L'Âge de diamant, 1996

Cryptonomicon :

1. *Le code Enigma*, 2000

2. *Le réseau Kinakuta*, 2001

3. *Golgotha*, 2001

Zodiac, 2002

Panique à l'université, 2004

Les deux mondes :

1. *Le réseau*, 2014

2. *La frontière*, 2014

Neal Stephenson

Anatèm, tome 1

Robert Jackson Bennett

American Elsewhere (Prix Shirley Jackson)

Peter A. Flannery

Mage de bataille, tome 1

Kameron Hurley

Les étoiles sont Légion

À paraître

Sue Burke

Semiosis (titre provisoire)

Peter A. Flannery

Mage de bataille, tome 2

Shaun Hamill

Une cosmologie de monstres (titre provisoire)

Derek Künsken

Le Magicien quantique (titre provisoire)

Sam J. Miller

La Cité de l'orque

Tom Sweterlitsch

The Gone World (titre provisoire)

Table des matières

Titre

Copyright

HUITIÈME PARTIE - ORITHÉNA

NEUVIÈME PARTIE - L'ÉTRAIN

DIXIÈME PARTIE - LE SÉNACLE

ONZIÈME PARTIE - L'ADVENUE

DOUZIÈME PARTIE - LE REQUIEM

TREIZIÈME PARTIE - LA RECONSTITUTION

Annexes

CALCA 1 - La découpe du gâteau

CALCA 2 - L'espace (de configuration) de Hemn

CALCA 3 - Protisme originel et protisme complexe

Glossaire

Remerciements